

Au plus noir de la nuit

Brink, André

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

André Brink

**Au
plus noir
de
la nuit**

AU PLUS NOIR DE LA NUIT

André Brink

Au plus noir de la nuit

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ROBERT FOUQUES-DUPARC
PRÉFACE DE CLAUDE WAUTHIER

Stock

Titre original :
LOOKING ON DARKNESS

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1971, by André Brink.

© 1976, Éditions Stock pour la présente traduction.

Préface

de Claude WAUTHIER^(*)

En Afrique du Sud, les relations sexuelles et le mariage entre Blancs et non-Blancs (Noirs, Asiatiques, Métis) sont punis de prison – la peine peut aller jusqu'à sept ans.

Selon les organisations anti-apartheid, la torture des détenus politiques africains est pratique courante.

En choisissant délibérément ces amours interdites et la répression policière comme les thèmes majeurs de son roman Au plus noir de la nuit, André Brink courtisait la censure et visait au scandale. À peine paru en 1974, l'ouvrage a été effectivement interdit par le Bureau du contrôle des publications. La controverse autour du livre entre l'intelligentsia libérale et l'establishment conservateur a fait alors la première des journaux.

La censure pourtant frappe souvent des auteurs noirs et blancs, jugés pornographiques ou subversifs. Mais, avec Brink, c'était la première fois dans l'histoire de la littérature sud-africaine que les censeurs s'attaquaient à l'œuvre d'un auteur de la communauté afrikaner, c'est-à-dire les Blancs de souche hollandaise qu'on appelait autrefois les Boers, dont les élus, au pouvoir depuis 1948, ont été les architectes de l'apartheid.

Si le Bureau du contrôle des publications avait épargné jusque-là les écrivains afrikanders, c'est d'abord parce que pendant longtemps la plupart d'entre eux n'avaient guère mis en cause le système de ségrégation raciale de leur pays, échafaudé sur le mythe de la suprématie de la race blanche. La poésie, le roman et le théâtre de langue afrikaans étaient restés austères et conservateurs, cherchant l'inspiration dans la vie champêtre ou l'exaltation mystique, à l'écart de toute controverse politique, sauf pour défendre le nationalisme boer. Ce n'est qu'une quinzaine d'années après la Seconde Guerre mondiale qu'est apparue une nouvelle génération de jeunes contestataires, parmi lesquels André Brink, Breyten Breytenbach et Étienne Leroux, groupés autour d'une revue à laquelle ils avaient donné le nom de Sestigers (ceux des années 60). Mais leurs écarts de langage, qu'il s'agisse d'incursions dans l'érotisme ou de critiques contre l'apartheid, leur avaient été pardonnés comme à des fils prodiges. C'est que l'afrikaans, dialecte créole dérivé du néerlandais et mêlé de mots africains, mais jalousement préservé sous la conquête britannique, est le ciment culturel du peuple afrikaner, au même titre que le calvinisme sévère de ses Églises réformées hollandaises. Face à l'anglais envahissant, la lutte pour le maintien et l'illustration de l'afrikaans – reconnu comme langue officielle seulement depuis 1925 – est restée au premier rang des préoccupations des

gouvernements Verwoerd et Vorster. Comment, dès lors, condamner ces jeunes écrivains dont les œuvres étaient la condition même de sa vitalité ? N'étaient-ils pas les dignes continuateurs des premiers écrivains afrikaners qui avaient fait du patois des Boers un outil littéraire prestigieux ?

Mais la jeune intelligentsia afrikaner était lasse de cette indulgence patriarcale et aiguillonnée par les accusations de conformisme que lui adressaient les écrivains nationalistes noirs et les auteurs libéraux de langue anglaise. Le militantisme des meilleurs parmi les premiers les a conduits en prison ou en exil, tels Peter Abrahams, Ezekiel Mphahlele, Alex La Guma, Bloke Modisane, Dennis Brutus : l'engagement littéraire des plus éminents parmi les seconds leur a coûté soit le retrait de leur passeport, ainsi pour Alan Paton et Athol Fugard, soit, pour Nadine Gordimer, l'interdiction de deux romans. En 1968, cependant, le groupe des Sestigers éclatait. Alors que Leroux décidait de s'enfermer dans la tour d'ivoire de l'art pour l'art, Breytenbach et Brink affirmaient la nécessité impérieuse de se ranger, par-delà les différences de race et de langue, aux côtés de l'intelligentsia opposée à l'apartheid. L'option de Breytenbach faisait suite à son mariage illégal en droit sud-africain avec une Vietnamiennne, qui l'avait contraint à s'établir à l'étranger, en l'occurrence à Paris. Celle de Brink était l'aboutissement d'une longue controverse au sein de la communauté afrikaner.

Il venait pourtant de loin.

Pieux adepte de la plus austère des trois Églises calvinistes, celle dite ironiquement des doppers ou « éteignoirs », Brink a fait ses études – de littérature – dans la plus conservatrice des universités afrikaners, celle de Potchefstroom, près de Pretoria, au cœur du Transvaal. Il a été aussi l'un des membres fondateurs d'un mouvement de jeunesse de droite, la Ruiterwag (la Garde à cheval), proche du fameux Broederbond (l'Alliance fraternelle), l'association plus ou moins secrète fondée par l'élite afrikaner en 1918 pour s'opposer à la prédominance britannique. Mais la vague de répression qui s'abat sur les partis nationalistes noirs après la fusillade de Sharpeville en 1960 (la police, s'estimant menacée, tira sur une foule d'Africains qui manifestaient contre l'apartheid), les raids de la police contre les mouvements de résistance africains, le font progressivement changer d'attitude. Avec les autres Sestigers, il est par ailleurs impressionné par la liberté de ton des écrivains d'Europe et des États-Unis, où littérature engagée et littérature érotique paraissent aller de pair. Pour les prudes Afrikaners, le choc sera rude. En 1963, l'un de ses premiers romans, L'Ambassadeur, fait déjà froncer les sourcils : il raconte la passion d'un diplomate sud-africain d'âge mûr, en poste à Paris, pour une jeune compatriote à la cuisse facile et au mysticisme exalté. Il les défie délibérément un peu plus tard avec un autre livre au titre provocateur, Orgie, et un troisième, Lobola pour la vie (la lobola est la dot africaine que la famille du mari paie à celle de la femme), échappe de peu à la

censure, tout en obtenant un prix littéraire – mais en Hollande, en 1965. L'année suivante, il se voit décerner un autre prix, sud-africain cette fois, celui de la Central News Agency, pour Ole, un récit sur l'Espagne. Mais ce prix annuel – et convoité – est attribué par une maison d'édition et de messagerie sud-africaine dont les capitaux sont aux mains de la presse d'opposition de langue britannique. La vieille garde afrikaner y voit une trahison plus qu'un honneur.

En 1967, le révérend J.D. Vorster, modérateur de la plus importante des Églises réformées hollandaises et frère du Premier ministre, l'accuse de pornographie et dénonce Paris, où réside Breytenbach, comme la capitale du péché.

Aux yeux du révérend, d'ailleurs, les Sestigers ne sont que les jouets inconscients de la conspiration communiste internationale qui utilise à ses fins révolutionnaires les intellectuels libéraux dont les goûts dépravés sapent les fondements de la société occidentale. Brink répond vertement que la Bible fourmille de passages érotiques et publie un peu plus tard un poème sur la guerre du Vietnam parodiant le Pater Noster et dans lequel Dieu figure sous les traits du président Johnson :

Et ainsi moi qui siège à la Maison-Blanche
Je veillerai à ce que ma volonté soit faite
Et que mon règne arrive
À l'Est comme à l'Ouest
Et je vous donnerai chaque jour vos bombes
Pour que ni la Chine
Ni la Russie ne vous induisent en tentation
Et pour que vous soyez délivrés du mal
Car le pouvoir est nôtre, et la démocratie
Et la gloire, pour l'éternité des éternités
Et certainement au moins jusqu'aux prochaines élections.
Nous surmonterons.

Le dernier vers : « Nous surmonterons », est le slogan politique des Noirs américains (We shall overcome), souvent repris par les nationalistes noirs d'Afrique du Sud, que le poète associait ainsi à la lutte du F.N.L. vietnamien et du Black Power.

Si la plupart des ouvrages de Brink – sans parler de ses articles – avaient provoqué les remous que l'auteur entendait bien susciter, aucun cependant n'avait été interdit. Toutefois, les éditeurs sud-africains avaient retourné à Brink des manuscrits estimés trop audacieux, jugeant inutile de prendre les risques, financiers et autres, d'une censure quasi certaine. Ainsi pour un roman axé sur la détention sans jugement (permise pendant trois mois aux termes de la loi sur la répression du communisme, connue sous le nom de « loi des quatre-vingt-dix jours ») pour lequel il avait recueilli le témoignage d'exilés sud-africains qui en avaient été les victimes. C'est là, pour lui, une

autre raison de contester en dénonçant cette forme de censure non officielle qui résulte de l'intimidation des éditeurs sud-africains. Pour tous les écrivains afrikaners, le problème est particulièrement grave. Sauf pour les Pays-Bas, où l'on comprend l'afrikaans, comment intéresser un éditeur étranger à publier un ouvrage dans une langue dont l'usage est confiné à deux ou trois millions de Sud-Africains ?

Cette étroitesse du marché littéraire afrikaans est d'autant plus cruellement ressentie par les Sestigers que les auteurs d'origine britannique d'Afrique du Sud ont à leur disposition toutes les maisons d'édition de Grande-Bretagne et des États-Unis, et que nombre d'auteurs noirs écrivent en anglais, bénéficiant ainsi des mêmes avantages. Aussi bien, Brink, qui est bilingue, traduit-il lui-même *L'Ambassadeur* en anglais.

Il fera de même pour *Au plus noir de la nuit* dont le titre afrikaans, *Kennis Van die Aand* (« Connaissance du soir »), devient en anglais *Looking on Darkness* (« Regard sur l'obscurité »).

Si les adversaires des Sestigers leur avaient surtout reproché leur penchant pour le sexe, c'est cependant sur l'attitude à adopter envers l'apartheid que le groupe avait éclaté. Brink s'est longuement expliqué sur les raisons de son engagement politique dans un article paru en 1970 dans un grand quotidien d'opposition de langue anglaise de Johannesburg, le *Rand Daily Mail*. Il concluait ainsi :

« Est-il vrai que les écrivains afrikaners jouissent d'une plus grande liberté vis-à-vis de la censure que les autres écrivains sud-africains ? Qu'ont-ils fait de cette liberté ? Comment en ont-ils usé ? La réponse, déprimante, à ces questions est la suivante : aucun écrivain afrikaner n'a jusqu'ici tenté de défier sérieusement le régime. Nous n'avons produit ni Siniavski, ni Daniel, ni Pasternak, pas davantage un Kazantzakis. Nous n'avons personne, semble-t-il, qui ait suffisamment de tripes pour dire NON. Parce qu'en définitive plus de quatre-vingt-dix pour cent des écrivains afrikaners sont plus ou moins pour l'establishment, pour le régime, pour le gouvernement. C'est là une réalité aussi évidente qu'écœurante...

« C'est pourquoi on ne peut guère espérer de chef-d'œuvre authentique dans le camp rétréci de ceux qui écrivent l'afrikaans, parce qu'ils sont tous plus ou moins en faveur de l'apartheid. L'apartheid est un déni de tout ce qui est précieux et digne chez l'homme. Et tous ceux qui l'approuvent déniaient inévitablement une part de leur humanité. »

Cet article, qui sonne comme l'annonciation d'*Au plus noir de la nuit*, marquait un tournant décisif dans la longue controverse entre Brink et l'establishment afrikaner. La rupture sera définitivement consommée avec l'interdiction de l'ouvrage.

À bien des égards, *Au plus noir de la nuit* se présente comme la somme des expériences d'une vie incroyablement remplie. À trente-huit ans, Brink a publié une trentaine de livres, traductions en afrikaans comprises, il est

vrai, de l'anglais (Shakespeare), mais aussi du français (Colette et Camus), de l'espagnol (Don Quichotte) et de l'allemand. Tout cela en marge des tâches que lui impose sa chaire de professeur de littérature afrikaans à l'université de Rhodes, à Grahamstown, l'une des universités de langue anglaise qui demeurent en Afrique du Sud les derniers refuges du libéralisme anglo-saxon.

C'est la somme de son expérience du théâtre sud-africain que l'on retrouve dans son dernier roman. La sienne propre d'abord : il a écrit lui-même plusieurs pièces, dont la trilogie intitulée *Bagages*, fortement imprégnée de l'influence de Beckett. Sa seconde épouse, Salomi (il en est aujourd'hui à son troisième mariage), est d'ailleurs une actrice. Plus précisément encore, comme son héros, l'acteur métis Joseph Malan, il a connu l'échec à la suite d'une cabale des autorités. Les représentations de l'adaptation théâtrale de son roman *Lobola* pour la vie au théâtre de Bellville, dans la banlieue du Cap, durent être interrompues à la suite des critiques des Églises réformées et des journaux afrikaners. En quelques jours, l'assistance se clairsema. En fait, le monde du théâtre sud-africain se prête parfaitement au dessein de Brink. Le grand succès de la comédie musicale sud-africaine *King-Kong*, le premier grand spectacle entièrement monté et joué par des Noirs et qui révéla Myriam Makeba il y a une quinzaine d'années, avait été ressenti par les intellectuels de couleur comme une victoire culturelle sur l'apartheid. Si Athol Fugard est mal vu par les autorités sud-africaines, c'est autant pour le thème de ses pièces que par son obstination à former une troupe d'acteurs noirs⁽¹⁾.

Le choix d'un héros métis pour un roman sud-africain qui tourne autour d'une expérience théâtrale s'imposait presque. La population métisse du Cap est en effet très attirée par la scène et le spectacle. La salle du *Luxurama* où Joseph Malan fait représenter ses pièces – et qui est réservée aux Métis – est sans doute la plus ancienne des salles de spectacle non européennes d'Afrique du Sud. Le carnaval des *Coons*, sorte de festival annuel des Métis, rappelle celui de Rio, et la troupe de chanteurs d'opéra métis du groupe *Eoan* – un des acteurs de la troupe de Joseph Malan en est issu – s'est acquise une réputation qui dépasse les frontières de l'Afrique du Sud. Tous les personnages du livre sont au demeurant pris sur le vif.

En fait, Au plus noir de la nuit se présente un peu comme une sorte de kaléidoscope où se succèdent une série de personnages fortement typés – voire stéréotypés – des strates de la société sud-africaine : l'industriel libéral, mais trop prudent pour prendre un véritable risque ; le prêtre en butte à l'hostilité des autorités, inébranlable dans son opposition à l'apartheid : les intellectuels noirs, journalistes et acteurs, qui surcompensent par leur gaieté forcée et leurs prouesses sexuelles les humiliations quotidiennes de l'apartheid ; l'auteur blanc engagé, aux livres interdits, que hante à l'occasion un relent de racisme ; les exilés noyant dans l'alcool la rancœur de leur inutilité. Pour qui connaît bien le

microcosme sud-africain, plusieurs des protagonistes du livre sont des personnages à clé. Aussi bien, nombre d'anecdotes sont tirées de faits divers récents : on a vraiment confisqué à l'aéroport de Johannesburg un livre sur Michel-Ange parce que le douanier en trouvait les nus obscènes. Il est vraiment arrivé qu'un Noir meure en attendant une ambulance parce que seules étaient disponibles celles réservées aux Blancs.

Quant aux scènes de torture, il a suffi à Brink de lire – à l'étranger, car ils sont interdits en Afrique du Sud – les livres de ceux qui ont connu les prisons sud-africaines : Alex La Guma, Dennis Brutus, Ruth First et quelques autres. Mais il a pu recueillir de vive voix, à Londres ou ailleurs, leurs témoignages. Ces mauvaises fréquentations, comme celle de Breytenbach à Paris, n'ont pas peu contribué à le mettre en odeur de sainteté auprès des autorités.

La difficulté majeure, sans doute, était de s'identifier à un héros dont l'auteur ne pouvait partager entièrement l'expérience intime, puisque d'abord il est blanc et qu'ensuite il n'a pas connu la prison. L'intelligentsia africaine, souvent sévère pour les Européens libéraux qui se veulent les porte-parole des Noirs opprimés, et les détenus meurtris dans leur chair jugeront. Au plan littéraire, Brink est allé en tout état de cause aussi loin qu'il était requis pour témoigner de sa solidarité, au moins dans la mesure où la censure constitue le critère de l'engagement.

Mais l'intention de l'auteur était non seulement de donner une vue pour ainsi dire panoramique de la société de son pays, mais aussi de broser, par le récit de la vie des ancêtres de Joseph Malan, une fresque historique. Leurs destins imaginaires ont été soigneusement construits pour évoquer, ne serait-ce que très brièvement, les grandes dates de la conquête blanche, puis de la lutte des Boers contre les Anglais, et enfin de la répression du nationalisme noir. Ainsi, l'une de ses aïeules est malaise, pour rappeler que les premiers colons hollandais importèrent des esclaves des îles de la Sonde. Ainsi, un autre membre de la famille a participé à la lutte politique que menèrent une poignée de missionnaires britanniques, dont le Dr Philip, au début du XIX^e siècle au Cap, pour abolir l'esclavage pratiqué par les Boers. Ainsi, sont évoqués les grands héros de l'histoire africaine : Chaka, le grand conquérant zoulou, que les historiens africains appellent le « Napoléon noir » ; Nonkwasi, la prêtresse xhosa qui avait faussement annoncé le retour des ancêtres qui chasseraient les Blancs. L'histoire de l'aïeul qui avait « franchi la ligne » et passait pour Blanc est évidemment symbolique : il a voulu combattre les Anglais aux côtés des Boers, mais le hasard l'a privé de toutes les batailles. On ne s'improvise pas Blanc en Afrique du Sud, surtout pendant la guerre des Boers où les deux camps étaient convenus qu'on se battrait entre gentlemen, c'est-à-dire sans aucun soldat de couleur. Un autre des ancêtres de Joseph Malan a connu la grande grève des mineurs du Rand au lendemain de la Première Guerre mondiale, et la crise économique des années 1930 où les chômeurs blancs lynchaient

les Noirs qui auraient pu leur disputer un emploi. Et le père du héros était un de ces soldats auxiliaires sans armes mobilisés durant la Seconde Guerre mondiale, faits prisonniers par Rommel, dont le destin misérable avait déjà inspiré à un autre écrivain afrikaner, Uys Krige, une de ses nouvelles les plus célèbres.

Pour mener à bien la compilation de cette somme, Brink a trouvé sans aucun doute le souffle du coureur de fond, mais aussi le fil d'Ariane qui lui donne son unité. La série de citations sur laquelle s'ouvre le livre, de saint Jean de la Croix à Albert Camus en passant par Leroi Jones et Brecht, s'explique au long des pages. Là, par une réflexion de la mère du héros, hostile à une carrière d'acteur qui le « mettra en lumière », car les Noirs sont « faits pour l'ombre » ; ici, par le psaume, où « la nuit devient clarté », chanté aux obsèques de Dulpert ; et enfin par les sonnets de Shakespeare ajoutés à la fin du volume, entre autres ces deux vers :

Ainsi, je t'ai possédée, comme dans un rêve flatteur,
Roi dans le sommeil, si peu de chose à la lumière du jour.

Tant de richesse ne devait pas impressionner les milieux conservateurs afrikaners. Ils évitèrent toutefois de censurer le livre pour ses implications politiques, préférant le condamner pour sa prétendue obscénité. Les scènes d'amour y sont pourtant à peine osées, mais le révérend D.J. Vorster a jugé l'ouvrage comme « le plus bel exemple d'art pourri. Si c'est de l'art, a-t-il ajouté, alors les bordels sont des écoles de catéchisme ».

Les censeurs ont suivi l'ardent modérateur, et, en appel devant les tribunaux, les juges ont confirmé le verdict : les Sud-Africains ne pourront pas lire Au plus noir de la nuit.

Le risque était sans doute que les tenants de l'apartheid s'y reconnaissent sous leur vrai jour.

L'importance de l'interdiction du livre de Brink réside ailleurs. Elle semble avoir déclenché un mécanisme. Après son roman, un recueil de poèmes de Breytenbach (arrêté en août 1975 lors d'un voyage clandestin en Afrique du Sud et condamné à neuf ans de prison pour infraction à la loi sur le terrorisme) et un autre ouvrage d'un Afrikaner, Pieter-Dirk Uys, ont été à leur tour censurés. Ainsi, le charme paraît-il définitivement rompu entre le peuple boer et son intelligentsia. L'attitude des censeurs est symptomatique du raidissement des autorités devant la montée des périls – après l'indépendance des colonies portugaises – qui menacent le bastion blanc d'Afrique australe. Ce raidissement risque d'étouffer la survie de la littérature sud-africaine. C'est ce que soulignait Nadine Gordimer dans un article sur la censure dans son pays publié par le New York Times. Elle concluait en rappelant un jugement de Mandelstam qui, pour avoir trait à la poésie en U.R.S.S. il y a trente ans, vaut bien aujourd'hui pour le roman de l'Afrikaner André Brink : « Elle stimule le peuple et forme les esprits, elle

éveille les consciences et les conduit à penser. »

Chapitre premier

Savoir qui je suis. Me définir grâce au pourquoi et au comment de sa mort à elle. Tout énumérer, tout nommer, sans chercher à déterminer ce qu'un homme peut connaître de l'homme, mais simplement ce que j'ose connaître de moi-même.

Sauvegarder ce corps dans son intégralité – blessures comprises et cicatrices, et cette implacable douleur –, le sauvegarder intact, vierge pour sa mort inéluctable.

Tôt le matin, sous la douche, je me contemple avec un certain étonnement, presque avec crainte ; parfois, l'après-midi, j'enlève mes vêtements et, adossé au mur de ma cellule ou allongé sur ma couchette, je touche, je découvre ce corps, aussi étrange et familier que celui de l'être aimé. Si je m'aperçois qu'ils m'observent à travers le judas, ça ne me dérange pas. Je fais et refais l'inventaire de ce qui m'appartient encore, de façon visible et tangible. Ces pieds et ces genoux, ces cuisses, ce sexe vulnérable, petit animal affolé qui se contracte à l'approche de ma main, ce ventre brun clair et cette poitrine, ces bras, ces mains, chaque ongle que je connais en détail, ce visage que mes doigts dessinent. Ce qui m'appartient – le paysage de cette certitude désolée où j'ai été abandonné.

Pour le reste – le reste n'est qu'un fouillis de souvenirs, de mots, de rêves, de possibilités, de noms.

Je peux dire : Jessica.

Je peux dire : Je t'aime.

Je peux dire : Willem ou Dulpert, Richard ou Jerry.

Je peux m'en souvenir et les décrire avec précision.

Je peux dire : Jessica Thomson, cheveux blond cendré, menton volontaire, rainures singulières sur l'ongle du pouce, petits seins ronds parfaits semblables à ceux que peignaient les artistes de la naïve époque préraphaélite, douce peau si étrangement blanche, opposée à la mienne si foncée, faisant l'amour dans la sombre lumière de l'aube.

Mais ça ne suffit pas ; ça ne constitue qu'une liste de thèmes shakespeariens, un catalogue de petits instants séparés. Il faut que j'aille plus loin.

Ils veillent très bien sur moi en ce moment. Ils me donnent tout le papier dont j'ai besoin. Exactement comme s'ils veillaient sur un enfant ou sur un fou. J'imagine que c'est à cause du changement que provoque la mort – certains deviennent fous, d'autres retombent en enfance. Mais peut-être espèrent-ils tirer quelque chose de moi en

agissant ainsi, obtenir « une quelconque lumière sur l'affaire », éclaircir les nombreux points obscurs que le procès a laissés subsister. C'est hors de question, réellement hors de question. Je n'écris pas pour eux ; j'écris pour moi, pour moi seul, ici, maintenant, tout au long de ces jours, de ces semaines, en attendant que m'emporte la dame noire, la mort.

C'est important de prendre mon temps. La fin approche et mon cœur s'affole, et c'est de plus en plus impérieux pour moi de tout écrire ici, très clairement, très calmement. Ça me permettra d'être complètement vide et de redevenir enfin moi-même. C'est une forme de discipline, semblable aux méditations de saint Jean de la Croix ou au jeu de la folie de Hamlet devant le tribunal, une façon de m'ouvrir un chemin à travers le faisceau d'évidences qu'apportent les mots écrits et d'entrevoir enfin une image possible de la vérité.

Nous sommes à la plage avec d'autres, une immense plage de sable blanc qui s'étend sur des kilomètres entre dunes et brisants, interrompue de loin en loin par une frange rocheuse. Nous essayons d'échapper aux autres qui pique-niquent, chahutent et jouent avec d'énormes ballons de plastique. Mais ils ne nous laissent pas nous échapper. Ils se cramponnent à nous en riant et nous forcent à partager leurs jeux. Et, brusquement, nous sommes libres. Nous courons sur le sable blanc, nus tous les deux, main dans la main ; ses cheveux flottent dans la brise légère. Franchie la première frange rocheuse, enfin séparés du monde, nous nous arrêtons, hors d'haleine. Là, dans le sable, une flaque ovale. Après cette journée de soleil, l'eau est tiède, immobile, très claire, presque brillante malgré le crépuscule proche. Nous y lavons le sable collé à nos corps et je me trouve brusquement à genoux devant elle, mon visage entre ses cuisses, enfoui dans un parfum de mer et de femme. Mais avant qu'elle n'atteigne l'extase, j'aperçois, dans un accès de peur primitive, un convoi de camions frigorifiques verts qui s'approche à travers les dunes. Elle se détourne de moi pour les rejoindre. J'essaie de la rappeler, mais je suis sans voix ; j'essaie de la suivre, mais je ne peux pas bouger. Les énormes camions verts s'immobilisent ; des hommes vêtus de salopettes blanches en descendent. Maintenant, elle court. Le chef du convoi l'attend. Je voudrais hurler : « Jessica ! Jessica ! Jessica ! » Il lui tend les bras, l'attrape, serre contre sa salopette blanche son corps étincelant et mouillé. Je vois qu'elle lui parle avec passion et le suit jusqu'au camion de tête. Le long convoi s'ébranle lentement, s'éloigne à travers le sable ridé, s'évanouit.

Et je repars, seul. La nuit tombe. Les autres sont partis. Je sais que l'unique baraque en planches qui se trouve sur la plage appartient à

Richard et qu'il m'attend sur le pas de la porte.

« Joseph », dit-il. Je voudrais continuer mon chemin, mais il répète : « Joseph. »

Il fait complètement noir ; je ne peux plus aller nulle part ; il faut que je reste avec lui.

Je dis : « Elle est partie avec les camions frigorifiques verts. » Il répond : « Je sais, j'ai vu.

— Je ne peux pas rester ici. Pas avec vous. De quoi pourrions-nous parler ? Nous n'avons rien à nous dire.

— Nous pouvons parler d'elle. »

Alors, nous nous attablons devant la lampe à huile, avec du pain et du vin, et nous parlons d'elle. Nous parlons intarissablement et nous nous haïssons. Toute cette nuit-là, tout le jour suivant et pendant d'autres nuits, d'autres jours encore, nous parlons d'elle. Et la haine fait enfin place à une résignation épuisée, puis à l'acceptation de nos deux existences et de ce qui est arrivé. Un matin, en nous réveillant, nous regardons par la porte entrouverte et nous apercevons au loin les camions verts qui serpentent au milieu des dunes comme de maladroites créatures marines se traînant dans le sable. Nous comprenons alors qu'elle est revenue, qu'elle peut de nouveau être à nous deux, sienne ou mienne, sienne et mienne, mais aucun de nous n'esquisse un geste. Je me contente de lever calmement la main et de pousser la porte pour la fermer.

Je me réveille alors avec une impression de sérénité sans limites, car pourquoi faudrait-il que je la chasse de mon sommeil puisque dès que je suis réveillé toutes mes pensées sont tournées vers elle ? Et je comprends alors avec une violence aiguë que jamais plus je ne pourrai toucher sa main ni poser mes lèvres sur ses lèvres secrètes.

Nous nous armons jusqu'aux dents contre mille dangers qui ne se matérialisent jamais, mais contre celui qui survient immanquablement, la mort, nous n'avons aucune défense. Je dois être prudent. Je dois me protéger. Sinon, ils se serviront de ma mort pour s'emparer de moi à travers mes écrits.

Tout ce que je suis en train d'écrire, je le détruirai au fur et à mesure. Sinon, ils s'en saisiront et ça mettrait trop de monde en cause. Heureusement, le papier est très fin ; ce sera facile de le faire disparaître, page après page, dans la cuvette des water-closets. Ainsi, tout restera ma propriété ; c'est la seule qui importe actuellement. Je vais pourtant les avoir. Je sais qu'ils m'épient sans arrêt à travers le judas pendant que j'écris – vautours qui guettent leur proie. Pour eux, uniquement pour eux, je vais transcrire et conserver sur des feuillets

séparés dix à douze sonnets de Shakespeare, autant que ma mémoire m'en offrira. Je les transcrirai plusieurs fois, si nécessaire, pour exercer mon esprit. Ce n'est qu'un geste, mais au point où j'en suis, pendant ces nuits où j'écris sous l'ampoule blafarde, je peux m'offrir le luxe d'un dernier geste théâtral. Après tout, j'étais comédien. Cette répétition de mots appris et retenus, cette reprise de rôles me fera découvrir un moi fugitif. Où d'autre le chercher ?

« Bonjour, Malan, m'a-t-il dit. Je suis ton avocat. Voyons ce qu'on peut faire. »

En d'autres circonstances, il m'aurait appelé : « Monsieur Malan. » En fait, j'avais l'impression qu'il regrettait de ne pas pouvoir le faire, mais ça n'aurait pas été convenable. Un « monsieur » ne commet pas de meurtre. Et j'en suis réellement désolé pour lui, car je sais qu'il aurait aimé profiter de ma présence pour se convaincre de sa largeur d'esprit. Il fait partie de cette jeune génération qui irradie les images de son nationalisme tout neuf avec la même conviction que les convertis sectaires cherchant à impressionner le monde de leurs sourires béats. Le sourire, n'est-ce pas une autre façon de dénuder ses dents, une préfiguration de la tête de mort ?

Il est entré dans la cellule avec un élégant attaché-case (cuir véritable) et s'est assis sur le châlit à côté de moi. La cuvette des water-closets mise à part, c'était le seul siège.

« Mon nom est Joubert, a-t-il dit.

— Encore un nom huguenot. »

Il a eu un sourire forcé. « Écoute, Joseph, j'ai de l'estime pour tes sentiments et je peux t'assurer... » Il me regardait. Mes yeux étaient fixés sur lui. Aucune expectative, aucune accusation, aucun antagonisme. Simplement, disons : avec calme. Après tout ce qui m'était arrivé, après tous ces longs mois terribles, après m'être pratiquement effondré entre leurs mains, voilà ce qui me restait : cette paix. Comme si plus rien n'avait d'importance face à la retombée d'un verdict précis.

Il a repris : « Joseph, je voudrais... »

Je voudrais. Comme quand on demande : *Je voudrais un kilo de faux filet et un peu de foie de veau.*

« Je voudrais que tu me fasses confiance. Je suis ici pour t'aider. Si tu es disposé à coopérer. »

C'était bizarre. Comme un film dont la bande sonore aurait brusquement disparu. Je voyais bouger ses lèvres et, de temps à autre, ses mains, mais je n'entendais plus sa voix. Je l'observais, fasciné : un visage étroit, bronzé et pourtant pâle ; une dent de devant en or ; des

cheveux blonds plutôt longs qui, coupés bien droit sur la nuque ; avaient tendance à retomber sur le front, ce qui l'obligeait à les relever sans cesse comme avec un peigne. Ça le faisait paraître plus jeune que les vingt-huit ou vingt-neuf ans qu'il devait avoir. Il portait un costume à la dernière mode, mais pas voyant ; le violet de sa pochette était assorti à sa cravate et à ses chaussettes. Il avait une alliance à la main gauche et une bague d'onyx au petit doigt de la main droite. « Je voudrais que tu me racontes tout avec tes propres mots. » Croyait-il que je répétais les mots de quelqu'un d'autre, comme au théâtre ? Mais il ne pouvait certainement pas mesurer la portée de ses questions.

J'ai dit :

« Ça n'a plus aucune importance.

— C'est très important, au contraire. Ta vie en dépend.

— *Ils* vous ont payé pour ça ?

— J'ai été commis d'office. Tu comprends sûrement : dans un cas comme celui-là...

— Je n'ai pas demandé d'avocat.

— La loi l'exige. » Je sentais dans sa voix une pointe d'irritation. « Tu ne comprends pas jusqu'où ça peut te mener si tu refuses de coopérer ?

— Que je coopère ou non, ça se terminera où ça doit se terminer. »

Il a sorti de sa poche un paquet de cigarettes :

« Tu fumes ? Ça te calmerait.

— Merci, mais je n'ai pas fumé depuis des mois ; j'ai peur d'être malade.

Je l'ai regardé allumer sa cigarette : des mains très blanches et très adroites.

La fumée a semblé le détendre. Il a repris : « Je comprends que ça puisse te sembler sans espoir, Joseph. Mais je veux que tu te reprennes. Rien n'est encore perdu. » Il a fermé l'attaché-case qu'il avait ouvert quelques minutes plus tôt et s'est penché vers moi : « Certains avocats commis d'office considèrent les affaires qu'on leur donne comme une sorte de routine et décident une fois pour toutes qu'elles sont perdues avant même d'avoir été plaidées. Moi, je veux que tu le saches, je considère chaque cas comme un défi personnel. Je ne te laisserai pas tomber. Les charges relevées contre toi sont accablantes, c'est évident ; mais certains aspects de l'affaire n'ont pas été tirés au clair. Par exemple, nous connaissons le genre de personnes que fréquentait Jessica Thomson. Si nous arrivons à prouver qu'elle a voulu t'entraîner dans quelque activité subversive – un complot, par exemple, où elle t'aurait impliqué de force –, quelque chose de complètement étranger à ta nature même d'artiste qui t'aurait donné

l'impression d'être acculé, d'être, disons, désespéré..., avec ça, on obtiendrait les circonstances atténuantes. Si nous arrivons à prouver quelque chose de cet ordre et si tu es prêt à coopérer avec moi pour mettre les autres en cause, on peut imaginer que tu deviennes un témoin à charge contre eux. Tu comprends ? Cette chance existe vraiment, si tu acceptes de m'aider...

— Je croyais que c'était à vous de *m'aider*. »

Il s'est senti déconcerté quelques secondes, puis a changé de méthode :

« Écoute, Joseph, tu es amer, tu n'as pas confiance en moi, et je peux le comprendre, mais c'est ta dernière chance.

— Ma dernière chance, monsieur Joubert, je l'ai eue le jour où j'ai rencontré Jessica Thomson. »

Je n'ai pu que répéter ma question :

« Qui vous paie ? »

— Je t'ai dit que c'était une question de procédure ; j'ai été commis d'office. »

Je n'ai pas pu me retenir : « Vous croyez en Dieu, monsieur Joubert ? »

Il a paru troublé pour la première fois : « Ça n'a rien à voir. »

J'ai haussé les épaules.

Il m'a demandé agressivement :

« Toi, tu y crois ? »

— Je suis un homme de couleur, monsieur Joubert. Vous ne vous attendez sûrement pas à ce que je croie en Dieu. »

Une fois de plus, il a adroitement changé de méthode : « On t'a torturé, ce qui explique ton attitude ; je veux que tu me racontes tout. Ça me permettra de les harceler. »

Un train a sifflé au loin et le son s'est évanoui. C'est qu'il y avait du vent. Un jour prochain, dans une, deux ou trois semaines, le procès terminé, je prendrai le train moi aussi pour Pretoria et là, au lever du jour, il y aura une petite cour étroite. Une secousse, la dernière, et la paix. Et souffle le vent où il veut.

Il a repris : « Dis-moi ce qu'ils t'ont fait ? Je te promets que ça peut devenir l'un des thèmes majeurs de ma défense. La Sécurité t'a gardé prisonnier pendant près de trois mois avant que tu ne sois inculpé ; normalement, ça n'arrive que pour les délits politiques. Au bout de trois mois, ils n'ont trouvé que le meurtre comme motif d'inculpation. Regarde l'état dans lequel tu es. Je vais demander que le docteur de la prison t'examine avant la fin de la journée. On va leur donner du fil à retordre. » Il s'est incliné de nouveau. J'avoue que je trouvais son petit répertoire de gestes plutôt décevant. « Surtout, n'aie pas peur. Maintenant, tu peux parler librement.

— Je suis fatigué ; et, de toute façon, ça n'a plus aucune importance.

— Mais comment veux-tu que je plaide devant le tribunal si... » Il a essayé de se calmer, a rouvert son attaché-case, en a sorti une liasse de papiers qu'il a mis en ordre sur ses genoux : puis il s'est levé et s'est appuyé contre la porte. « Simplement pour te rafraîchir la mémoire. Les données de l'affaire... »

Le procès a duré une semaine, et à chaque séance il y avait beaucoup de gens debout. Des femmes, en grande majorité. Des vieilles femmes robustes qui auraient bien apporté leurs casse-croûte si ç'avait été permis. Des femmes plus jeunes, épouses de fonctionnaires, qui étaient allées chez le coiffeur pour l'occasion et dont les hanches laissaient déjà pressentir les mères de famille. On imaginait facilement que, sur leur table de nuit en plastique façon acajou, trônaient la vingt-sixième édition d'un guide sexuel chrétien, la Bible, et le dernier numéro du *Reader's Digest*. Il y avait aussi les jeunes filles, fraîchement émancipées, fortes de cette assurance que donne l'usage de la pilule et qui éclatait dans l'insolence de leur regard, la longueur de leur menton hautain et l'audace de leurs poitrines libérées du soutien-gorge. Il y avait enfin des syndicalistes, des femmes de pasteurs, des étudiants, dont certains de l'université de Stellenbosch. Derrière leurs différences individuelles, se profilait la même bassesse pleine de dignité où se mêlent à la fois un antagonisme unanime vis-à-vis de Jack l'Éventreur et un regret aussi unanime qu'il se soit laissé prendre.

Un critique théâtral aurait sans doute trouvé la mise en scène très réussie. Le juge, homme grand au visage émacié, avait fière allure et ses réflexions ironiques ont rompu la monotonie des débats. Un duel à armes égales s'est engagé entre le procureur, homme d'âge moyen au calme imperturbable, et le jeune et brillant avocat commis d'office. Le public a joué un rôle très actif, notamment le premier jour, grâce à une femme qui portait un chapeau à fleurs et qui interrompait régulièrement les débats en criant d'une voix de bronze :

« Qu'on le pend ! » Elle a été finalement expulsée, avec beaucoup de difficulté, par deux agents à forte carrure.

S'il y avait une critique à adresser, ce serait, je crois, envers l'accusé qui est resté passif pendant tout le procès. Ce silence ininterrompu a peut-être permis à l'imagination de chacun de se donner libre cours, ce que n'auraient pas permis une émotion excessive, une série de gestes obscènes ou un long discours adressé au public – mais, profondément, il a trahi les règles habituelles du jeu. Une bonne mise en scène exige que le bien soit reconnu comme tel et le mal comme tel, avec l'indiscutable évidence qui sépare le blanc du noir.

Il n'y a pas eu d'applaudissements à la fin. Une jeune fille enceinte

s'est évanouie, mais elle avait peut-être d'autres raisons. Plusieurs journaux du dimanche l'ont interviewée. Elle s'est notamment déclarée partisane de la peine de mort en tant qu'arme préventive efficace dans une société multiraciale.

Je ne voudrais pas être déloyal envers « la vérité » du procès ; mais ce procès pouvait-il n'être pas déloyal envers la vérité de ce qui s'était passé ? Pendant cette longue semaine, en écoutant d'un air absent « les données de l'affaire », je me suis souvent demandé : Est-ce tout ? Est-ce vraiment tout ce qui reste du déchirement de ces derniers mois, de ces luttes interminables, de ces tâtonnements, du plaisir, de la douleur ? Une série de « données » exprimées en jargon de tribunal, passées au crible et étudiées pendant des années, pour qu'il ne reste enfin que le plus grossier, le plus vulgaire ? J'ai levé la tête. J'ai regardé les yeux de vautours des vieilles femmes, les yeux implacables des mères de famille, les yeux impudiques des jeunes filles – et je n'y ai trouvé qu'une différence de degré dans l'avidité (froides extases calvinistes, masturbation spirituelle). Tous ces regards affirmaient que l'inéluctable devait arriver – non pas en conséquence d'un meurtre, ce qui aurait été banal, mais en conséquence du seul acte immoral reconnu par leur société : qu'une Blanche et un Noir aient osé faire l'amour ensemble. En observant ces regards, je pensais : Voilà, vous me tenez, nu, comme tous ceux qui sont enfermés dans leurs cellules, dans leurs prisons, dans leurs chambres de torture. Attrapez-moi, découpez mon corps en morceaux, mangez ma chair, buvez mon sang, Pour la première fois, dans cette immense salle du tribunal, j'ai eu la fugitive révélation des extases mystiques d'un saint Siméon Stylite. Il fallait qu'arrive ce qui était arrivé, et tel que c'était arrivé : ce n'était rien d'autre qu'une nouvelle station de mon chemin de croix. Il fallait que je la subisse, impassiblement, avec humilité, car elle faisait partie d'un tout au même titre que les mois, les années qui l'avaient précédée. Aucune goutte ne devait être laissée au fond du calice, même la plus humiliante ou la plus banale. C'est là que cette nouvelle station atteinte au tribunal trouvait sa *raison d'être* : il fallait que soit exposé et livré aux regards émoustillés du public ce qui était le plus secret, le plus intime, le plus personnel de notre histoire. Il fallait que je le supporte sans aucun luxe de masochisme, que je supporte tout, simplement comme l'oiseau supporte l'air dans lequel il vole, comme la flamme se supporte elle-même en brûlant, prisonnier de cette absolue nécessité, sans faire appel à la notion de volonté ou de raison.

Pendant de longs moments, je n'entendais rien de ce qu'on disait, exactement comme le jour où Joubert était venu pour la première fois dans ma cellule. Il y avait comme une distanciation entre ce procès et moi-même ; je n'étais qu'un spectateur assistant à une représentation banale. Même si ce qu'on disait me touchait au sens le plus immédiat

et le plus vital, j'avais le sentiment de regarder mes photographies exposées au foyer du théâtre. Peut-être l'individu secrète-t-il lui-même son propre vaccin contre les « données », en s'ouvrant complètement à elles au lieu de les repousser.

« Nous avons la preuve, Votre Honneur, que dans la nuit du 13 avril l'accusé a été aperçu dans l'immeuble de Kloof Nek où demeurait la victime, Jessica Mary Thomson. Peu après son arrivée, vers vingt-deux heures, on l'a vu dans un café voisin de l'immeuble, en compagnie de la victime. Partant de là, nous espérons prouver qu'ils sont retournés à l'appartement. C'est la dernière fois que la victime a été aperçue en vie. Le lendemain, à onze heures, un de ses amis, M. Richard Cole, est venu voir Miss Thomson. Il avait rendez-vous avec elle. Il a frappé à la porte et, comme personne ne répondait, il a emprunté au gardien le double des clés. M. Cole a avoué qu'il se sentait ennuyé, parce qu'il avait eu la veille une dispute avec la victime à cause de sa liaison avec l'accusé. »

Émoi dans la salle : « Qu'on le pend ! »

« Qu'entendez-vous par "liaison", monsieur Mostert ?

— Plusieurs témoins affirmeront que cette liaison avait un caractère sexuel, Votre Honneur.

— Combien de temps a-t-elle duré ?

— Nos preuves nous permettent de croire qu'elle a duré au moins un an.

— Ont-ils essayé de quitter le pays ?

— Non, Votre Honneur, autant que nous puissions le savoir.

— C'était pourtant une solution logique. De toute façon, l'accusé aurait pu continuer sa carrière à l'étranger. Je crois que la victime était de nationalité britannique ? »

Murmures : « Qu'on le pend ! »

Le procureur met de l'ordre dans ses papiers. Mon avocat se lève, visiblement ennuyé : combien de fois m'a-t-il posé les mêmes questions ?

« Votre Honneur, je...

— Continuez, monsieur Mostert.

— Le matin du 14 avril, le Vendredi saint, M. Cole est donc entré dans l'appartement en compagnie du gardien ; ils ont découvert la victime allongée sur son lit, dans sa chambre ; elle était nue, couverte d'un drap. »

« Qu'on le pend ! »

« Les experts judiciaires ont confirmé que la mort par strangulation remontait à douze heures environ avant la découverte du corps ; nous avons également des preuves permettant d'affirmer que l'acte sexuel avait eu lieu avant la mort. »

« Qu'on le pend ! »

« Les experts ont noté, de surcroît, une étroite ressemblance entre les cheveux de l'accusé et ceux qu'on a trouvés entre les doigts de la victime. Les traces de sang relevées sous les ongles de la victime appartiennent au même groupe sanguin que celui de l'accusé. Des marques ont été relevées sur le dos de l'accusé, marques qui peuvent avoir été faites par les ongles de la victime.

— Signes de lutte ?

— Pas au sens habituel du mot, Votre Honneur. »

Ricanements et murmures. « Silence dans la salle ! »

« La police affirme avoir trouvé dans l'appartement de la victime plusieurs objets appartenant à l'accusé : lettres, livres, disques et sous-vêtements ; des lettres et des livres appartenant à la victime ont été découverts dans la chambre de l'accusé à Malay Quarter.

— Tout cela est-il absolument nécessaire, monsieur Mostert ?

— Sauf votre respect, Votre Honneur, nous essayons de définir la nature exacte des liens qui unissaient la victime et l'accusé.

— Le tribunal est plus intéressé par la fin de cette liaison, monsieur Mostert.

— Comme Votre Honneur voudra. Le samedi 15 avril, la police a découvert la voiture de l'accusé à Bain's Kloof Pass, cachée sous des branchages en bordure de la route. Le lendemain. Dimanche 16 avril, l'accusé s'est présenté à la ferme "Skadukrans" dans le quartier de Bain's Kloof. C'est là qu'il a été arrêté.

— A-t-il opposé résistance ?

— Aucune, Votre Honneur. Il n'a même pas cherché à nier. Il a fait à la police une déposition complète.

— De sa propre volonté ?

— De sa propre volonté, Votre Honneur.

— Si Votre Honneur le permet...

— Vous aurez droit à la parole le moment venu, monsieur Joubert. Veuillez poursuivre, monsieur Mostert.

— Nous espérons prouver de façon indubitable que la liaison qui s'était développée entre l'accusé et la victime avait atteint un tel point qu'il lui était impossible de se prolonger dans le cadre des lois de ce pays et de sa manière de vivre. Que l'accusé était également devenu jaloux d'une liaison probable entre la victime et M. Cole. Qu'il a décidé de la tuer parce qu'il ne supportait pas l'idée de la perdre.

— Le tribunal conclura lui-même lorsque tous les témoins auront été entendus, monsieur Mostert.

— Avec la permission de Votre Honneur, je vais faire appeler le premier. »

Agitation et murmure dans les galeries réservées au public ; les femmes s'installent confortablement ; le prologue est terminé, le programme annoncé ; elles peuvent se caler sur leurs sièges pour assister au déroulement du procès. L'atmosphère de satisfaction qui régnait dans la salle rappelait celle d'un théâtre où l'on va jouer Shakespeare : le public connaissait la pièce, il en prévoyait chaque réplique, en attendait chaque péripétie nouvelle – d'où cette « tranquillité » dont parle Anouilh, cette calme résignation face au destin qui, doucement, se réalise. Le procureur aurait très bien pu ajouter : Avec les preuves que nous possédons, nous pouvons démontrer ceci et cela, et encore cela ; que monsieur le Président lève la séance ; que messieurs les Jurés se réunissent et déclarent l'accusé coupable. Le verdict sera respecté. Une fois de plus, la société se sera débarrassée d'un anticorps en l'expulsant de l'organisme collectif.

Pendant le lent déroulement du procès, je suis resté immobile, tous ces regards posés sur moi, à peine conscient de ce qu'on disait. De temps en temps, un bruit étouffé venait de la rue : le grondement d'un camion, une voiture qui klaxonnait furieusement dans Keerom Street, le crachotement d'une motocyclette. Bruits qui se mêlaient à d'autres, plus typiques de Cape Town, plus riches dans leur texture même, plus éloquents et plus subtils dans leur signification : le bavardage des fleuristes d'Adderley Street ; un chœur de l'Armée du Salut qui défilait en chantant avec vaillance : *En avant, soldats du Christ* ; les cris suraigus des vendeurs de journaux à l'entrée des jardins ; la plainte rauque de la corne de brume de Mouille Point, semblable au beuglement affaibli d'un bœuf malade ; les voix des enfants jouant parmi les étals de fruits et les fripiers de District Six, ou un peu plus haut sur le flanc marbré de Signal Hill ; le canon qui tonnait à midi ; les pigeons qui s'envolaient dans un bruissement d'ailes rappelant la musique d'un clavecin ; les sirènes des bateaux qui éclataient brusquement dans le port. Tissu de bruits désolés qui montaient de la ville vers la véranda de Jessica à Kloof Nek.

Cette véranda a joué un grand rôle pendant l'année que nous avons vécue ensemble. Elle était un point de départ pour nos excursions, un sanctuaire où nous revenions, une frontière. Rôle qui s'explique essentiellement par le fait que cette véranda nous a accueillis lorsque nous sommes revenus de Bain's Kloof pour la première fois.

C'est une erreur de dire « première fois », car il n'y en a pas eu d'autre. Ce serait pourtant une erreur de dire « la seule fois », car nous y sommes très souvent retournés en pensée. Dans chaque liaison, il existe des lieux de ce genre ou des musiques, des livres, des couleurs que le couple considère comme « à lui ». Mais Bain's Kloof était

beaucoup plus que « notre lieu ». En fait, dans le courant de l'année, il est devenu autre chose qu'un lieu : la définition d'un état d'esprit, la mesure de notre existence. Je garde de mes années d'enfance, où la Bible avait beaucoup d'importance pour moi, le souvenir d'un passage qui m'a laissé une marque indélébile : le passage où Jésus envoie ses disciples faire le tour du lac et se retire seul dans la montagne. Pour Jessica et moi, Bain's Kloof avait acquis cette qualité d'isolement, de solitude hors du monde. Peut-être parce qu'il signifiait la naissance de quelque chose qui n'avait jamais existé jusque-là : la naissance d'un « nous ».

Je lui avais offert de lui montrer le Boland. Cela faisait environ six mois qu'elle vivait dans le pays. Elle était bouleversée par des impressions de toutes sortes et ne savait pas très bien s'il fallait ou non faire ses valises et retourner en Angleterre. Elle était encore couchée, ce jeudi matin à huit heures, lorsque j'ai frappé à sa porte. Nous sommes montés dans ma vieille Austin bleue ; nous avons pris la route de Stellenbosch, French Hoek et Paarl. C'était le 18 avril. Les traces de l'automne étaient déjà visibles dans les vignes et sur les peupliers, invisibles encore sur les chênes. Les brumes de mai ne noyaient pas encore les replis de la montagne, mais le paysage avait déjà cette précision caractéristique des mois d'avril à l'ouest de Cape Town, quand le soleil est clair et tranquille, ayant perdu peu à peu sa violence ; et chaque journée semble ouverte en deux, fraîche sur les bords, légèrement chaude en son centre ; les voix sonnent avec netteté entre les troncs d'arbres, le dessin des feuillages se fond en taches de couleurs comme dans les tableaux de Seurat. Les gens semblent plus vulnérables et plus dignes aussi dans leur terrible isolement le long des routes poudreuses. L'air a la tristesse des raisins mûrs et, dans les grands arbres, l'appel des tourterelles est d'une luminosité absolue. Dans la cour des fermes peintes à la chaux, les cochons grognent en enfonçant leurs groins dans la bouillie de glands ; des poulets passent entre les rayons du soleil qui filtrent à travers les branches ; les allées qui coupent les vignes sont piquetées de rouge, de bleu et de jaune par les chemises et les robes des paysannes ; on empile des hottes vides contre les murs des granges. Partout, règne l'odeur entêtante du moût et du vin nouveau.

J'ai conduit Jessica là où j'avais grandi, dans une petite maison de paysans, derrière une exploitation de style afrikaner près de Paarl. La maison existait toujours, plus petite que dans mon souvenir, plus étroite, avec de pauvres fenêtres. Sous le chêne, devant la maison, du poisson séchait sur une corde ; une bande de gosses noirs, surexcités, poussaient une carriole déginglée le long de la pente, sans souci du danger. Une petite fille en robe à carreaux rouges était assise sur « notre » seuil : de petites tresses très raides partaient dans toutes les

directions du sommet de son crâne ; elle tenait une grenade ouverte sur ses genoux poussiéreux ; elle détachait les grains avec minutie et les enfonçait l'un après l'autre au fond de sa gorge.

Je considérais cette visite comme un test pour Jessica. Je voulais connaître sa réaction. Au bout de quelques minutes, j'ai dit : « J'aurais pu être l'un de ces gosses. »

Je l'observais attentivement ; elle les a regardés jouer quelques instants, puis elle a posé sur moi un regard direct et déconcertant en disant :

« Tu avais une carriole comme celle-là, toi aussi ?

— Oui, rouge vif au début, mais la peinture a vite disparu ; les roues venaient d'un vieux landau qui se trouvait dans la cour de Kahn and Co. Comme leurs poules perchaient dessus, ils refusaient de nous le vendre ; alors, un soir, on l'a volé. »

Elle s'est mise à rire, et il y avait dans sa voix une sorte de petite bulle de joie secrète ; elle a posé sa main sur la mienne ; je m'en souviens si exactement ; ce besoin qu'elle avait de toucher les gens constamment ; un geste aussi naturel pour elle que de manger ou de dormir ; la preuve qu'elle était toujours vivante.

« Tu devais être heureux.

— J'étais pauvre.

— Heureux. Avec ta carriole rouge et tous tes copains. J'échangerais volontiers ma place contre la tienne.

— Tu m'as dit que tu avais été très heureuse, toi aussi.

— C'était différent. »

En parlant, elle dessinait d'un doigt le contour de ma main, et j'étais plus conscient de cette caresse que des mots qu'elle prononçait.

« C'était toujours moi et uniquement moi. Je ne sais pas si tu peux comprendre. Mon frère était beaucoup plus âgé ; il était déjà à Harrow quand je suis née. Mes parents ne venaient à la propriété que pour les week-ends ; c'était une extrême faveur qu'on me faisait si l'on me permettait de prendre un repas avec eux. Le reste du temps, c'était toujours Nanny, uniquement Nanny.

— Tu m'as dit qu'elle racontait merveilleusement les histoires.

— C'est vrai. Le matin à la nursery, le soir dans mon petit lit blanc à barreaux. » Un petit rire. « Au-dessus de mon lit, il y avait un de ces médaillons victoriens portant l'inscription : *C'est Toi, Seigneur, qui me regardes*. Jamais Nanny n'a oublié de me le rappeler. Certaines nuits, je m'éveillais terrifiée, croyant qu'il y avait un œil au-dessus de mon lit, pareil à un charbon ardent ; mais j'étais trop paralysée par la peur pour regarder.

— Dans la journée, tu étais heureuse ; tu me l'as dit. Tu m'as décrit ton empire : les châteaux imaginaires sous les bouleaux, la salle de jeu

dans un coin du jardin, les fées qui dansaient sur la pelouse du croquet.

— C'est vrai. » Sa main a serré la mienne, « Mais j'étais seule, Joseph. Tu ne comprends pas ? Si effroyablement seule. Ça finit par marquer quelqu'un ; ça devient pratiquement impossible de partager quoi que ce soit avec quelqu'un d'autre, même si tu en as envie. Tu as toujours l'impression que tu gardes quelque chose.

— Tu n'avais pas de compagnons de jeu ?

— De temps en temps. Le fils du jardinier. » Un sourire espiègle. « On devait avoir dix ans, quelque chose comme ça. »

J'ai eu un accès de jalousie inexplicable :

« Que faisiez-vous ?

— Ce que font tous les enfants, je pense. Jouer à cache-cache parmi les arbres, se battre, courir, se déshabiller, se regarder mutuellement avec intérêt, et tout de suite après avec remords. Toujours le : *C'est Toi, Seigneur, qui me regardes.*

— J'aimerais lui tordre le cou à ce petit salopard ! »

Elle s'est mise à rire. « Ça n'a pas duré longtemps. » La voix plus sourde : « De toute façon, ce premier accès de curiosité passé, rien ne pouvait nous retenir ensemble. Ça n'avait d'ailleurs aucune importance. À ce moment-là, du moins. Quand ce genre de choses t'arrivent de nouveau, plus tard, avec d'autres, quand tu es plus âgé, c'est pire : une brève curiosité, un bref échange, sans jamais se rejoindre l'un l'autre. Et puis, peu à peu, tu deviens terrifié. Tu commences à penser que c'est un coup du sort, que ça ne changera jamais.

— Je t'aime. »

Elle a doucement remué la tête, presque malgré elle, un peu étonnée :

« Comment peut-on en être sûr ? Comment peux-tu savoir si vite ? On se connaît à peine. Dix jours.

— Le temps n'a rien à voir là-dedans, Jessica. Je... nous... »

Elle m'a interrompu : « Partons. Tu m'as dit qu'il y avait encore pas mal de route à faire. »

Nous avons déjà parcouru plusieurs miles sur la route de Wellington. Les pieds nus (elle avait ôté ses sandales), posés sur le bord du siège à côté de moi, elle a dit :

« Tu sais, j'aurais aimé acheter des bonbons pour les gosses ; mais j'ai pensé que, si je leur donnais des bonbons, ce serait comme si j'essayais de te donner quelque chose à toi.

— Pourquoi refuses-tu de me donner quelque chose ? »

Elle avait les yeux fixés devant elle : « Parce que si je commence à donner, je voudrais tout te donner. »

Je ne la regardais pas ; je savais simplement qu'elle était à côté de moi, un foulard violet encadrant ses cheveux blonds cendrés, de grands yeux marron et impénétrables, un profil dessiné avec netteté et assurance : petit nez droit, douce courbe des lèvres, menton pointu. Elle avait fui le plus loin possible de la haute bourgeoisie sans réussir à perdre cette implacable dignité héritée de son milieu. Arrivés à Wellington, nous avons pris la route de Bain's Kloof. Il était trois heures et quart quand nous avons atteint l'hôtel construit au sommet. Nous nous sommes arrêtés pour admirer les collines et les vallées d'automne. Nous ne parlions ni l'un ni l'autre. Elle est partie sans un mot acheter des boîtes de bière à l'hôtel et les a rapportées à la voiture. La spontanéité de ce geste m'a touché ; nous n'avions pas le droit de pénétrer ensemble dans l'hôtel. On finit par devenir hyperconscient de ces petits instants auxquels le cœur ne se résigne jamais tout à fait.

Quand j'ai voulu tourner la clé de contact, elle a dit :

« Je ne veux pas rentrer tout de suite.

— Il y a de très belles gorges derrière l'hôtel. » Une hésitation.
« Mais il est presque quatre heures.

— On n'est pas pressés. Je t'en prie. Conduis-moi. »

Nous avons laissé la voiture. Nous avons suivi un étroit sentier qui conduisait aux gorges, puis le long de la paroi rocailleuse jusqu'au lit de la rivière en contrebas. Il n'y avait personne. Nous avons enlevé nos chaussures pour sauter plus facilement de rocher en rocher, en zigzaguant à travers l'étroit cours d'eau. Nous ne disions rien. De temps à autre, j'escaladais un rocher et je lui tendais la main pour l'aider à grimper ; elle disait alors, essoufflée : « Merci. » Parfois, elle marchait devant et m'attendait penchée au-dessus d'un trou d'eau ; elle levait la tête en me voyant approcher : « Regarde. » Elle me montrait un poisson-minute, une grenouille ou des galets multicolores.

Un demi-mile, un mile. Les parois étaient raides, presque perpendiculaires. Parfois, un oiseau appelait. Sinon, le silence n'était troublé que par le murmure sensuel de l'eau. L'air de la montagne transportait un épais parfum d'herbes folles et de *buchu*⁽²⁾. Nous avons fini par nous asseoir sur un rocher gris ; elle a posé son menton sur ses genoux, ses petites mains sur ses pieds. J'étais appuyé sur un coude et je la regardais.

Je me souviens de tout avec une extrême précision, comme si ces instants s'étaient fossilisés dans un bloc de quartz.

« Nous n'avons rien apporté avec nous, a-t-elle dit au bout d'un moment.

— Tu as faim ?

— Je ne parle pas de nourriture ni de tout ça. » Elle est restée

silencieuse un moment ; les reflets de lumière à la surface de l'eau jouaient sur son visage. « Je veux dire que nous n'avons rien apporté du monde avec nous. Rien. Rien d'autre que nous. »

C'était étrange. Comme si l'histoire s'était arrêtée. Comme si chaque chose s'était immobilisée au fond d'un ventre avant de naître. Comme si rien n'existait en dehors de cette gorge. Comme si tout était informe, inexistant. L'obscurité sur le visage du néant. Le monde semblait dépendre de nous pour exister et prendre conscience de son existence.

Elle s'est levée. Une fois encore, avec ce côté spontané de son caractère, elle a commencé à se déshabiller. Je regardais son corps émerger de la chemise, du jean, du collant noir. Elle a enlevé son foulard et libéré ses cheveux qui sont tombés sur ses épaules ; un rayon de soleil caressait ses petits seins blancs et l'or foncé de sa toison secrète. Elle a plongé. Je me suis levé, déshabillé à mon tour, et je l'ai suivie. L'eau voluptueusement fraîche nous caressait. En quelques brasses faciles, elle a atteint une niche peu profonde sur l'autre bord du cours d'eau, et les jeux de lumière dansaient à la surface en dessins fantastiques. Je me suis dirigé vers un autre amas de rochers et nous nous sommes ainsi offerts aux derniers rayons d'un soleil tardif, séparés par l'eau ambrée, puis nous avons replongé en riant et en faisant des cabrioles ; nos corps se sont touchés. Elle s'est accrochée à moi un court instant avec une sorte d'impatience et nous nous sommes séparés avec gêne, comme des enfants surpris au cours d'un jeu interdit.

J'ai voulu m'éloigner d'elle et j'ai réagi comme un gosse en plongeant profondément pour ramasser un galet poli – un galet parfaitement rond et blanc avec une légère entaille sur l'une de ses arêtes. Je le lui ai rapporté sur le rocher où nous avions laissé nos vêtements et je l'ai posé au creux de sa main. Pendant un moment, nous nous sommes intéressés à ce galet. Nous étions conscients d'une certaine angoisse. Jamais encore nous n'avions été si complètement offerts l'un à l'autre. Offrande qui n'avait rien à voir avec la nudité de nos corps. Elle s'est mise à caresser l'entaille, sur le bord rond et lisse du galet, avec une étrange application.

J'ai dit : « C'est une fille. »

Elle a levé la tête :

« J'aimerais qu'on puisse être ainsi. Lisse comme ce galet. Entier. Si je le laisse tomber, il acceptera sa chute, car il est sans orgueil. Il est complètement lui-même.

— Jessica. »

Elle a approché de moi son visage encore mouillé, ce visage qui venait de naître dans les derniers rayons du jour. Nous nous sommes

embrassés. Sans aucune passion. Presque chastement. Elle a fermé les yeux. Elle a lâché le galet ; nous avons eu très calmement conscience de sa chute ; puis nous l'avons suivi, au-dessous du rocher, où l'herbe était la plus tendre.

« Oui, a-t-elle murmuré au bout d'un moment. Prends-moi. »

Une fois apaisée la folie de nos corps, je me suis allongé près d'elle ; je l'ai prise dans mes bras et nous nous sommes endormis dans l'ultime gloire d'un superbe soleil. Combien de temps, je l'ignore. Le soleil était très bas quand je me suis réveillé. Elle était réveillée elle aussi et ses yeux interrogeaient les miens.

J'ai murmuré comme on murmure après l'amour :

« Tu as peur ?

— Non. » Ses yeux marron étaient calmes. « Pas maintenant. C'est la première fois depuis je ne sais combien de temps. Mais quand on s'en ira, Joseph... ? J'ai peur d'avoir peur à ce moment-là.

— N'y pense pas maintenant. Ne borne pas le futur en le poussant dans une direction donnée, quelle qu'elle soit : pas maintenant.

— Le futur est déjà commencé.

— Il est inutile d'exclure quoi que ce soit de ce qui peut arriver. Inutile de nier ce qui nous attend. Maintenant c'est maintenant.

— Oui. » Elle s'est redressée. « Je veux rester maintenant. » Elle m'a embrassé et s'est mise à caresser mon corps, sans hâte, jusqu'à ce que j'approche son sexe du mien et que je la pénètre à nouveau, avec plus d'assurance et de passion qu'avant. Elle a commencé à gémir doucement : c'étaient les premiers cris impuissants de l'amour qui montent, s'épanouissent, éclatent et se changent en larmes de joie. Ma joie augmentait avec la sienne et la rejoignait dans ses profondeurs inconnues. Quand nous nous sommes séparés, les premières étoiles brillaient. Nous sommes restés assis, simplement assis, et la lune s'est levée. Elle a posé sa tranquille lumière froide et mate sur les joues et les épaules de Jessica. Nous savions qu'il fallait repartir, mais nous avons retardé notre retour le plus longtemps possible, et la lune dominait depuis longtemps le sommet des montagnes.

Nous nous sommes levés. Dans la lumière blafarde de la nuit, j'ai pris son visage entre mes mains. Je ne l'ai pas embrassée. Elle a posé ses doigts sur mes poignets. Rien d'autre. Et, pourtant, je n'ai jamais eu de toute ma vie plus intense contact avec quelqu'un.

J'ai murmuré : « C'est toi », avec le sentiment extraordinaire de découvrir une vérité terrible.

Elle m'a répondu : « C'est toi. » C'était plus un soupir qu'un murmure.

Nous nous sommes rhabillés ; et nous sommes repartis lentement, à contrecœur, car l'affreuse peur avait pris naissance et grandissait déjà.

Quand j'y repense aujourd'hui, je sais que rien dans ma vie n'a été plus beau que ce premier baiser innocent, ce premier échange paisible de nos deux corps. Mais, au-delà de ce baiser, de cet échange, il y avait la nuit et la sauvagerie du monde. *C'est Toi, Seigneur, qui me regardes.*

Immédiatement après le rapport des policiers, Richard a été appelé à la barre des témoins. Il avait l'air plus mince et plus vieux qu'en avril dernier. Il s'est placé en face de moi. J'ai brusquement regretté de ne pas le connaître mieux ; j'ai regretté également qu'il me soit resté une énigme, car il aurait pu devenir pour moi quelqu'un d'important. Il avait toujours beaucoup d'allure avec ses cheveux poivre et sel, sa cravate soigneusement choisie – l'exemple parfait du gentleman hirsute et arrogant. J'avais toujours été impressionné par son goût pour les vêtements à la dernière mode dans lesquels ses membres lourds et maladroits n'étaient jamais très à l'aise. Il possédait également un don que je baptiserais « physicalité » et qui appartient de façon paradoxale à certains êtres qui cherchent délibérément à ignorer leurs corps. Dans une conversation, on était immédiatement frappé par l'intelligence de Richard et par son habileté à se mouvoir dans l'abstraction – mais je n'ai jamais réussi à associer cette qualité avec son physique, sa magnifique crinière, ses membres anguleux à forte ossature et son incroyable pilosité. Même lorsqu'il était tiré à quatre épingles, comme au tribunal ce jour-là, je gardais une désagréable conscience de l'épaisse toison qui lui couvrait les bras, la poitrine, le ventre, le dos et même les fesses. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, mais je me suis toujours souvenu de son corps à travers les yeux de Jessica. Peut-être ce dégoût fasciné est-il la réaction normale d'un homme imberbe face à un homme velu (« Mon frère Ésaü est velu, tandis que ma peau est lisse ») ; peut-être aurais-je la même réaction devant tous ceux qui ont connu ce corps si doux et si beau, le corps de la femme que j'aimais.

Au cours de l'interrogatoire, Joubert, très vite, a orienté ses questions vers nos relations :

« Monsieur Cole, vous avez dit que vous aviez rendez-vous avec la victime le matin du Vendredi saint, 14 avril. Or, nous savons déjà qu'une liaison existait entre l'accusé et la victime. » Ils se sont dévisagés un moment. « J'aimerais savoir quel a été votre rôle exact dans cette affaire. Un écrivain, comme vous, doit certainement avoir conscience des dangers que pose l'éternel triangle ?

— J'ai rencontré Miss Thomson peu après son arrivée dans ce pays. Elle était très intéressée par l'Afrique du Sud. J'ai essayé de la confronter avec nos réalités.

— Vos intentions étaient incontestablement des plus nobles, a tranquillement repris l'avocat. Malheureusement, ce genre d'intérêt tend généralement vers un but bien précis. »

Richard a rougi, et le fragile réseau des veines qui lui couvrait les joues et le nez a viré au pourpre.

« Miss Thomson étudiait l'anthropologie sociale, matière que j'enseigne moi-même à l'université. Elle me considérait comme son guide.

— Vos relations avec Miss Thomson étaient-elles entièrement platoniques, monsieur Cole ? »

Richard a répondu avec irritation :

« Je ne vois pas ce que ce genre de questions a à voir avec ce procès ?

— C'est au contraire de la plus haute importance pour la défense », a insisté Joubert.

Le juge a croisé ses longues mains.

« Le tribunal est curieux de connaître votre réponse, monsieur Cole.

— Je suis tout de suite tombé amoureux de Miss Thomson, Votre Honneur. » Il est resté un instant immobile ; ses mains serraient avec force la barre des témoins.

« Pendant longtemps, il n'y a rien eu de ce que vous insinuez.

— Le tribunal vous a posé une question, monsieur Cole : il n'a fait aucune insinuation. » Le juge a arrangé sa toge. « Nous pouvons donc penser que Miss Thomson ne songeait pas à changer la nature de vos relations ?

— Puisque vous insistez, oui.

— Mais *vous* auriez aimé que vos relations s'établissent sur d'autres bases ? a suggéré Joubert.

— J'ai déjà dit que je l'aimais.

— Et vous avez continué à essayer de la convaincre ? »

Richard s'est tourné vers le juge pour protester : « Votre Honneur... ? »

Mais le juge a souri froidement : « Le guide jouant le rôle du bourreau, monsieur Cole ? »

Joubert : « Connaissez-vous la nature exacte des relations entre l'accusé et la victime ? »

Richard : « Je l'ai découverte bien plus tard. » Il ne me regardait pas. « Au début, j'ai seulement vu en Joseph Malan un ami de Miss Thomson. En fait, c'est moi qui le lui ai présenté. Elle avait beaucoup d'amis et semblait toujours attirer les gens. »

Joubert : « Vous n'avez rien trouvé d'extraordinaire dans de telles relations ? »

Richard : « En ce qui la concernait, non. Bien sûr que non. J'ai eu moi-même beaucoup d'amis noirs. Mes amitiés n'ont jamais obéi à ces lois ridicules qui tentent d'établir une séparation entre les gens. »

Le juge : « Veuillez vous contenter de répondre aux questions qui vous sont posées, monsieur Cole ; les discours politiques n'intéressent pas le tribunal. » Bref silence. « Il me semble que vos activités politiques vous ont déjà causé des ennuis, qu'elles vous ont même conduit en prison. »

Richard : « Parce qu'il y a trois ans au Transkei, j'ai... »

Le juge : « Ça n'a rien à voir avec notre affaire. »

Joubert : « Si Votre Honneur le permet, il serait peut-être utile et même nécessaire de revenir sur ce point. »

Le juge : « Le tribunal décidera en temps voulu. »

Joubert : « Monsieur Cole, nous avons donc constaté qu'au départ cette amitié ne vous dérangeait pas. Pouvez-vous nous dire à quel moment vous avez changé d'avis ? »

Richard : « Dans le courant de l'année dernière, j'ai passé six mois à Johannesburg pour y faire des recherches en vue d'un livre... »

Joubert : « Êtes-vous resté en relation avec Miss Thomson ? »

Richard : « Nous nous écrivions. »

Joubert : « Le genre de relations épistolaires qui lie maître et disciple ? »

Richard : « Si vous voulez. »

Joubert : « Pas de lettres d'amour ? »

(Murmures parmi le public féminin.)

Richard : « Notre correspondance était personnelle. » Silence. « Soit. J'ai parlé d'amour dans mes lettres. »

Joubert : « Et elle ? »

Richard : « Elle n'a jamais rien écrit qui puisse me laisser penser... »

Le juge : « Vous êtes ensuite revenu à Cape Town ; à quelle date ? »

Richard : « Fin octobre. »

Joubert : « Vous avez découvert qu'il se passait quelque chose entre Miss Thomson et l'accusé ? »

Richard : « Oui. Très vite. »

Joubert : « En avez-vous été offusqué ? »

Richard : « J'en ai été irrité. »

Joubert : « Parce que Joseph Malan était noir ? »

Richard : « Parce qu'il était devenu mon rival. » Il s'est tourné vers le juge : « Je suis écrivain, Votre Honneur. Si l'homme m'intéresse, ce n'est pas en fonction de la couleur de sa peau. »

Une mouche égarée bourdonnait contre une des hautes fenêtres. Tout au long de cet après-midi monotone, j'ai entendu Richard

exposer avec des mots identiques les opinions que je l'avais entendu formuler si souvent. Dans cette salle de tribunal, ça semblait chimérique et prétentieux : l'intérêt qu'il portait à « l'homme » ne concernait en rien ces hommes distincts les uns des autres, qui vivaient, qui remuaient leurs mains, leurs pieds, leurs visages. Moi-même, je n'étais pour lui (et Jessica aussi, je le pense quelquefois) qu'un ensemble d'idées et d'abstractions, construit à l'échelle de ses convictions et de ses opinions. Je l'avais haï pendant un temps, puis j'avais été affreusement jaloux de lui. J'avais fini par avoir pitié de lui. Mais ce jour-là, au tribunal, tout s'était volatilisé comme si rien jamais n'avait existé.

L'avocat était aussi infatigable que la mouche contre la fenêtre. Il faisait alterner les attaques et les questions apparemment innocentes qu'il formulait avec une sympathie affectée. Il avait beaucoup de mal à faire apparaître les petites parcelles de vérité qu'il voulait incorporer à son système de défense. L'auditoire était fasciné. Non par le jeu, mais par les petits détails intimes révélés au grand jour. Joubert s'entêtait. Il fallait détruire la crédibilité de Richard et miner sa respectabilité en le pressant de telle sorte qu'il finisse par avouer quelque chose qui soit bon pour moi ou qui rende suspect son propre comportement. Pour atteindre ce but précis, l'avocat passait au crible ces derniers mois.

Joubert : « Qu'avez-vous fait par rapport à cette liaison ? En avez-vous parlé avec Miss Thomson ? »

Richard : « Je lui en ai parlé, bien sûr. J'ai essayé de la persuader... À quoi bon y revenir ? » D'une voix lasse, désespérée : « Ces derniers mois ont été un enfer pour nous tous. » Joubert : « *Nous tous*, c'est-à-dire ? »

Richard : « Jessica... Enfin, Miss Thomson, Joseph et moi. Nous n'en pouvions plus. »

Joubert : « Qu'entendez-vous exactement par là ? »

Richard : « Ce que je dis. Rien de plus. »

Joubert : « Qu'est-il arrivé ? »

Richard : « Rien. C'est justement ce qui rendait l'histoire insupportable. Il n'arrivait rien et nous attendions toujours qu'il arrive quelque chose. »

Joubert : « Vous attendiez quoi ? »

Richard : « Une sorte d'explosion. C'était pratiquement inévitable. »

Joubert : « Vraiment ? »

La voix de Richard était de plus en plus lasse : « Vous devez comprendre que la situation était impossible. Que nous ne pouvions pas la supporter indéfiniment. »

Sans la moindre lassitude, Joubert poursuivit :

« Qu'appellez-vous *situation impossible* ?

— Vous ne comprenez donc pas ? » Pendant quelques secondes, Richard a perdu son sang-froid : « Je l'aimais. Je la désirais. Et ils... » Il cherchait ses mots.

« Puisqu'il était inutile de continuer à lutter, pourquoi n'avez-vous pas abandonné ?

— Parce qu'il n'y avait aucun avenir possible dans cette liaison avec Joseph.

— Et vos motifs pour l'aider étaient totalement altruistes ?

— Je l'aimais. »

Il était penché sur la barre brune, le corps pesant de tout son poids sur ses mains, les coudes tournés vers l'extérieur. Cette vieille dichotomie qui existait en lui me frappa de nouveau, et j'ai pensé : *Oh ! cette chair aussi, cette chair trop résistante fondrait elle aussi !...*

« Et il a fallu attendre avril pour qu'arrive enfin quelque chose ?

— Non, ça a commencé avant.

— Ah ! vous voulez dire que vous aviez fait des progrès ?

— De la mi-janvier à la fin février, Joseph est parti en tournée. Il n'était donc pas à Cape Town. Miss Thomson ne l'a pas accompagné. Elle avait besoin de se reposer un peu. Nous pensions que ce serait une rupture pour nous tous... » Il transpirait. « Ça ne pouvait pas continuer, Votre Honneur. Nous ne pouvions plus le supporter longtemps.

— Ainsi, pendant que l'accusé n'était pas là... ? »

Il baissait les yeux. Ses cheveux lui couvraient les yeux.

« Eh bien, monsieur Cole ? »

Richard rejeta ses cheveux en arrière, regarda ses mains quelques secondes. Il parut surpris de les trouver moites.

« Il m'est impossible d'en parler.

— Qu'est-il arrivé, monsieur Cole ? » Long silence. « Vous avez sans doute essayé de vous consoler l'un l'autre ? »

Il releva lentement la tête :

« Quand on atteint une telle extrémité, Votre Honneur, il n'y a pas de consolation possible. Nous avons seulement...

— Vous avez fait l'amour. »

Cette affirmation faite avec calme provoqua un mouvement de surprise dans le public. Richard resta debout un long moment les yeux fixés sur l'avocat et finit par hocher la tête affirmativement.

« Vous avez saisi la chance qui vous était offerte. Derrière son dos.

— On ne provoque pas toujours ce qui arrive.

— C'est faux, monsieur Cole. » Joubert n'était plus qu'à quelques mètres de lui, une lueur féroce dans le regard : « Pendant une demi-

heure, vous venez de nous raconter toutes les ruses employées pendant des mois pour l'amener à coucher avec vous : ne nous dites pas maintenant que vous vous êtes laissé prendre sans savoir. Vous avez parfaitement attendu votre moment. » Il mit de l'ordre dans ses documents et reprit la parole d'une voix très calme : « Vers la fin février, comme vous l'avez vous-même précisé..., l'accusé est donc revenu. J'aimerais savoir ce qui s'est passé. »

Richard a remué la tête.

« Miss Thomson a-t-elle choisi de retourner avec » lui ou de rester avec vous ? Il faut répondre, monsieur Cole.

— Elle est retournée avec lui.

— Vous n'avez pas pu le supporter.

— J'ai essayé d'accepter. J'ai essayé.

— Mais vous n'avez pas pu.

— Je refusais de...

— Que refusiez-vous ?

— Je vous en prie, a dit Richard, subitement très calme, presque dans un murmure. Vous ne respectez donc rien ?

— Je veux savoir ce qui est arrivé, monsieur Cole.

— Non.

— Préférez-vous que je le raconte ? » Joubert a étalé ses documents sur la table qui était devant lui, avec une telle violence que le public a senti comme un courant électrique. « Je veux bien admettre que vous étiez désespéré, tellement désespéré que vous étiez prêt à faire n'importe quoi pour obliger Miss Thomson à revenir. Vous êtes allé voir l'accusé et vous l'avez menacé. » La salle était silencieuse. La mouche seule continuait à bourdonner. « C'est bien ça, monsieur Cole ? »

Brusquement, devant tout le monde, Richard a craqué. J'ai plusieurs fois remarqué cet étrange phénomène chez des hommes mûrs qui sont tombés amoureux, comme lui, d'une jeune fille et qui ont soudain des réactions extravagantes, presque enfantines. Mais je n'étais quand même pas préparé à un tel spectacle.

« Oui, a-t-il avoué. Je suis allé le prévenir. Je... » Sa voix s'est brisée. « Je ne pouvais pas faire autrement. Il le fallait, pour nous tous. Je lui ai conseillé de ne fréquenter que des gens de même couleur que lui.

— En bon libéral que vous êtes, monsieur Cole, commenta Joubert sèchement.

— Je l'ai fait pour *le* sauver, pour *la* sauver. Je vous ai dit que c'était l'enfer. Je les aimais tous les deux. » Il sanglotait. Il s'est soudain mis à crier d'une voix mélodramatique : « Je hais ce pays ! Je hais tout ce qui oblige les gens de ce pays à se trahir les uns les autres ! Depuis

combien de mois me persécutez-vous ? Qu'ai-je fait ? Vous vouliez que je craque. C'est fait, vous avez gagné. Lynchez-moi, piétinez-moi, faites tout ce que vous voudrez, mais que ça finisse. Allez le dire partout, allez le dire à tout le monde : je l'ai fait. Oui, j'ai trahi toutes mes croyances. Mais j'aimais Jessica. Et, lui, c'était mon ami. Je le jure. Je le jure devant Dieu.

— Merci, monsieur Cole. Ce sera tout pour le moment. » Joubert s'est incliné vers le juge : « Au bon plaisir de Votre Honneur. »

Il doit faire très noir, mais ça ne change rien à la clarté de ma cellule. Je suis habitué à cette ampoule nue qui me fixe comme l'œil impassible de Dieu fixait le premier homme. On redevient sauvage dans ce recoin de la civilisation. Les besoins diminuent, se réduisent à l'essentiel. C'est une sorte de paix prénatale. Exactement la paix hindouiste dans laquelle Dulpert se réfugiait si souvent, notamment après cette horrible journée à la morgue, quand il s'est assis en tailleur pour psalmodier le mot sacré : « Om. Om. Om. »

Au début de ma détention, avant le procès, j'étais sans cesse harcelé par les exigences de mon corps. J'avais faim, je souffrais de crampes d'estomac, j'avais toujours mal à la tête. C'est fini, maintenant. Ils doivent vouloir m'engraisser comme Hansel et Gretel.

Ma seule et unique exigence est parfaitement illogique. Elle me surprend moi-même : c'est un intense besoin d'obscurité. Peut-être à cause de cette ampoule qui brûle toute la nuit et qui m'empêche de retrouver l'obscurité. Je la désire avec violence, comme je désirais une femme autrefois : la consommation, l'extase sensuelle. Pendant que j'écris ou que je fais disparaître mes papiers dans la cuvette des water-closets, je m'arrête souvent, je grimpe sur mon châlit, je touche la lucarne grillagée du bout des doigts. J'essaie de renifler l'odeur de la nuit. Ce n'est plus la nuit de Cape Town et la mer que l'on devine, mais l'obscurité du Transvaal où j'attends l'aube du dernier jour. Il y a longtemps, très longtemps, la première nuit des temps couvrait cette immense plaine, où palpitent aujourd'hui les petites lumières des commerçants, et seuls retentissaient le rire hystérique des hyènes ou le rugissement caverneux des lions. Je n'entends plus que le bruit des voitures qui suivent l'autoroute en direction de la ville. L'Afrique n'est pas loin pourtant. Aussi proche que la nuit.

Enfant, je n'avais pas peur du noir : il y avait toujours des bruits dans la vaste arrière-cour ; des pincements de guitares, des voix chaudes qui chantaient, qui parlaient, qui riaient. Tard dans la nuit, quand tombait le silence, il y avait encore des murmures derrière le paravent décoré de fleurs, les grincements du lit en cuivre et les cris de plaisir que ma mère étouffait, qui m'excitaient sans que j'en

comprenne la signification.

Plus tard, il y eut les nuits de Cape Town, l'agitation de District Six, les conversations et l'amour dans le noir, les bâtons d'encens de Dulpert, les répétitions dans la cour. Et le théâtre aussi, qui a déplacé le centre de gravité de ma vie du jour vers la nuit : le seul vrai commun dénominateur entre Cape Town et Londres. Mais, là-bas, c'était différent : les nuits d'hiver, les rues mouillées qui devenaient noires et silencieuses à mesure qu'on allait vers l'est ; les visages endormis collés aux vitres des autobus comme de la cire fondue et les ténèbres ensommeillées de mon quartier lointain.

D'autres nuits encore, sur le bateau du retour, perdu dans l'espace, mais conscient de ce sentiment qui vivait derrière l'horizon avec ses jungles, ses rivières et ses merveilleuses Ngorongoros.

Et nos nuits de tournées théâtrales – quand le public s'était dispersé et que nous nous retrouvions seuls dans la couchette de notre Combi VW ; un soir ici, le lendemain ailleurs.

Et la nuit à Bain's Kloof, avec Jessica.

Jamais, non jamais, je n'ai eu peur du noir après cette première expérience.

La nuit où j'ai découvert la nuit, je n'étais qu'un enfant. Le *Baas*⁽³⁾ et sa famille étaient partis pour le week-end ; il y avait eu un enterrement le samedi : oncle Juts était mort à l'aube après une longue maladie. Les hommes avaient creusé sa tombe toute la journée pour qu'il soit enterré avant le début du sabbat. Dans nos milieux, les obsèques sont d'excellents prétextes à festivités et, quand elles se déroulent pendant le week-end, aucun mariage ne peut rivaliser avec elles. Au moment où il a fallu enterrer oncle Juts, il ne restait plus un seul homme capable de le porter à sa dernière demeure. Le cochon saigné le matin même avait déjà été mangé, accompagné de patates douces dégoulinantes de friture et de riz jaune fardé de raisins ; un invité non identifié ayant réussi à forcer la porte de la cave, la ration normale de vin s'était trouvée singulièrement augmentée. Les accordéons gémissaient, les guitares chantaient ; quelqu'un avait apporté un violon. Le cercueil ouvert attendait dans un coin de la cour en équilibre sur des tréteaux. À minuit, on s'est brusquement souvenu que l'enterrement faisait partie des festivités. La plupart des feux n'étaient plus que braises. Les hommes trébuchaient dans l'obscurité en portant le cercueil ; ils vacillaient et tombaient sur le sentier qui conduisait au petit cimetière derrière les vignes, mais continuaient de chanter avec ferveur le psaume cent trente-six. Le cercueil une fois descendu, le trou rebouché, la plupart d'entre eux se sont affalés sur la tombe. Et seul le ronflement sonore qui accompagnait leur sommeil les distinguait du mort.

Le lendemain matin, un cri de stupeur a traversé la cour : le corps

de l'oncle Juts venait d'être découvert dans les racines d'un chêne. Le cortège avait dû s'y arrêter au moment d'une chute. On a rouvert la tombe en tremblant ; on a remonté le cercueil ; on y a trouvé le violoniste, Willem Gom, qui ronflait très fort, déjà à moitié asphyxié, mais vivant grâce à l'insondable miséricorde divine. On l'a fait sortir du cercueil sans cérémonie. On a mis le cadavre à sa place. Et, pendant le reste du sabbat, tout le monde a profité du repos mérité dont parlent les Écritures.

Puis le soir est venu et je ne pouvais pas dormir. J'ai attendu que le lit de ma mère ne grince plus pour me faufiler dans la cour silencieuse. C'était une nuit sans lune. À la clarté des étoiles, tout semblait plus irréel que d'habitude. J'étais terrifié, mais avec une joie presque perverse, je me suis obligé à traverser cette cour déserte où tant de gens, la nuit précédente, avaient célébré la mort d'un homme qui dormait tranquillement sous les chênes et où, brusquement, je me trouvais seul. Le vacarme de la fête semblait plus bruyant et plus présent dans le silence que lorsqu'il avait eu lieu. Je tâtonnais dans l'obscurité, levant haut mes pieds nus pour enjamber d'innombrables cadavres, et j'ai traversé l'immensité de la cour, pour atteindre enfin la maison.

Les murs peints à la chaux dessinaient sur la nuit une tache à peine visible ; les fenêtres, une tache plus noire que d'habitude. La maison était vide, je le savais ; le *Baas* et sa famille ne reviendraient que le lendemain. Je caressais la surface douce et polie des vitres, l'enduit rugueux des murs, le grain huileux des lourdes portes, les formes mystérieuses et fraîches sous les doigts des marteaux et des boutons de porte. La porte de la cuisine s'est ouverte sans que je m'y attende : c'était pourtant normal ; la maison restait toujours ouverte pour faciliter les allées et venues des domestiques qui apportaient les bidons de lait, la farine, le sucre et les œufs. Ça m'a pourtant fait un choc de sentir la porte s'ouvrir sous ma main. Comme un acteur qui traverse la scène un soir de première, juste avant la représentation, pour vérifier une dernière fois le décor et les accessoires, qui se retourne en entendant un bruissement d'étoffe derrière lui et voit soudain s'ouvrir le rideau.

C'était un signe. Il fallait que j'entre et que j'explore. Mon voyage à travers la nuit m'avait conduit jusque-là ; je ne pouvais plus revenir en arrière.

Je suis entré dans la cuisine. Ça sentait le café grillé et la savonnette. J'avancais pas à pas, heurtant d'étranges objets, entouré de murs menaçants. Je ne cherchais rien. Je n'avais aucun but précis. J'avancais, un point c'est tout.

Derrière les portes vitrées des armoires d'oréodaphné et de santal, j'apercevais de vagues reflets de porcelaine, d'argent et de cuivre,

mais je ne reconnaissais rien. C'était Ultima Thule, la maison du *Baas*, le cœur du terrible *Tu ne le feras pas* qui a dominé mon enfance.

Je suis arrivé dans une grande pièce, plus sombre que les autres, car les rideaux étaient tirés. J'ai heurté un objet très lourd et j'ai entendu résonner l'écho d'invisibles cordes. Le choc m'a coupé la respiration ; mais j'ai avancé la main pour toucher cette chose étrange et lisse. J'ai fini par comprendre que c'était le piano dont Hermien jouait dans la journée. Mon cerveau a pourtant refusé de l'accepter, de l'admettre. C'est resté : la Chose. J'ai soulevé le couvercle, enlevé l'étoffe qui protégeait les touches et j'ai laissé courir mon doigt sur le clavier. Pas de son, mais à chaque mouvement de doigt une *possibilité* de son. En atteignant la dernière note, et à ce moment-là seulement, j'ai osé la faire sonner. J'ai écouté le profond son de basse vibrer dans la nuit comme une pierre qui tombe dans une mare et fait naître à la surface des cercles de plus en plus grands qui s'effacent un à un ; le son s'est éloigné peu à peu, n'a plus été qu'un murmure à la frontière lointaine de l'horizon, une ligne entre son et silence. J'ai joué la note une seconde fois pour l'écouter vibrer doucement, hors de moi et en moi, dans ma chair et mes os, là où s'achève le corps, où quelque chose plus confus prend sa source. C'est alors dans ce silence-là, dans le bruit qui permettait d'entendre le silence, que j'ai découvert la nuit. Avec un étrange sentiment de satisfaction, j'ai ramassé l'étoffe, je l'ai remise sur les touches d'ivoire, j'ai refermé le couvercle. Et j'ai repris mon chemin vers le monde des vivants et des morts, vers l'extérieur.

Aujourd'hui, la nuit me garde à jamais ; c'est l'immense baleine qui m'a dévoré. J'y trouve une consolation que n'offre pas le jour, une innocence semblable à celle que j'ai découverte avec Jessica : la nuit était notre domaine, le paysage de notre amour. Elle nous offrait sécurité et protection contre un monde hostile aux yeux innombrables.

Dulpert m'a dit un jour : « En Inde, si tu es noble ou brahmane, la qualité de ton courage dépend de tes actions héroïques ou de ta puissance de sacrifice. Mais, pour l'homme de la caste inférieure, le courage est synonyme de *kshatriya*, mot qui veut dire nuit – car, parmi les parias, le seul courage convenable est celui de souffrir avec patience ».

Le verdict rendu, au moment où le fourgon cellulaire allait m'emmener, M. Joubert est venu me voir dans ma cellule, sous la salle du tribunal. Je pense que c'est une procédure normale, mais j'ai apprécié malgré tout sa conduite si correcte jusqu'au bout.

« Eh bien... » Il était debout, sa toge drapée sur une épaule. « C'est fini.

— Oui. » Je ne pouvais pas répondre non. Pour lui, tout était fini et

à cet instant-là. Ni avant ni après.

« J'ai fait de mon mieux. » Il avait l'air ennuyé. « Si vous aviez vous-même prononcé quelques mots. Une seule fois. Juste un petit effort pour m'aider... »

— Désolé. » J'étais sincère. Le juge l'avait félicité pour la façon dont il avait conduit cette affaire délicate, mais, si j'avais coopéré, il aurait produit une meilleure impression. Ce sont des choses qui pèsent lourd dans cette profession.

Ils sont venus me chercher. Nous sommes restés un moment face à face. Il a coincé son attaché-case sous le bras gauche, m'a tendu la main droite. « Bonne chance », a-t-il dit.

Pour lui, pour lui seul, j'ai joué le jeu. J'ai répondu : « Merci. »

Avec une dernière hésitation, assez inattendue, au moment où je gagnais la porte, il a ajouté : « Il y a certains points que j'aurais bien aimé pouvoir éclaircir... » Il a allumé une cigarette en haussant les épaules. « Ça ne changerait d'ailleurs pas grand-chose, du moins je le pense : nous avons en main toutes les données de l'affaire. »

Ses paroles m'ont accompagné dans le fourgon et dans le train qui m'emmenait vers le nord. Elles m'accompagnent toujours. Les données de l'affaire – tout le monde était si préoccupé de ça, si certain de ça.

Voilà ce qu'il faut étudier de nouveau, peser de nouveau – car on oublie, on oublie. Le corps lui-même oublie. Ça reste pourtant, c'est sûrement caché quelque part, caché dans le sang. Voilà ce qu'il faut retrouver pour qu'apparaisse le sens profond.

Mais ça mène à quoi ? La vérité n'est pas un ensemble de faits qu'on peut énumérer. C'est un paysage nocturne à travers lequel on voyage. Et mon propre voyage a commencé bien avant Bain's Kloof, bien avant Jessica, bien avant moi-même. Je ne suis qu'un élément particulier du vaste dessin que tracent les générations, au cours des siècles, dans l'espace infini.

Chapitre Deux

I

L'histoire de notre famille, que ma mère m'a si souvent racontée dans ma jeunesse, agrémentée d'infinies variations, additions et fioritures issues de son imagination fertile, était tellement entremêlée d'histoires de la Bible que j'avais fini par confondre ces deux univers. C'était d'autant plus facile que les prénoms des personnages étaient les mêmes : Adam, Moïse, Abraham, Rachel, Léa, Daniel et David, Jacob, jusqu'à Joseph. De toute évidence, ma mère accentuait leur ressemblance avec les Juifs de l'Ancien Testament, mais je ne crois pas qu'elle le faisait consciemment. Malgré les incidents et les rebondissements dont elle parsemait ses récits, notre histoire représentait pour elle l'unique sentiment de profond bien-être, d'orgueil et de respectabilité, au cours d'une vie qui a bien trop souvent vu l'esprit vaincu par la chair.

J'étais bébé lorsque mon père est mort à la guerre. Je n'ai aucun souvenir de lui, sinon une photographie un peu floue qui laisse voir un sourire énigmatique, et toutes les histoires réelles ou imaginaires que me racontait ma mère : « Tu peux garder la tête haute, Joseph. Souviens-toi de ton père et de sa famille. Moi, je suis rien. Moi, je suis née orpheline. Ton père, c'était différent ; il a eu une vraie histoire de vie comme n'importe quel autre homme blanc. Jamais tu oublies ça, Joseph ».

Elle n'a jamais essayé de donner à cette chronique familiale une dimension exemplaire ; et, si je le fais aujourd'hui, c'est peut-être présomption de ma part ou parce que j'y ai longuement réfléchi. En fait, en cherchant à reconstituer peu à peu notre histoire pendant tant d'années, je l'ai infléchi et remodelée de telle sorte que chaque épisode semble être devenu une *via dolorosa* sans fin – comme si le destin avait décidé qu'à chaque génération les souffrances et les péchés de toute une société devaient trouver leur victime dans notre tribu. Il n'y a là aucun motif d'orgueil ! C'est parce qu'elle est d'une grande banalité et qu'elle n'a rien d'exceptionnel que notre histoire est pour moi l'image de la souffrance qui se propage de siècle en siècle, et engendre de nouvelles épreuves à la mesure de chaque nouvelle époque.

Tous ces récits que tant de générations ont déformés en les racontant, et que j'ai reconstitués moi-même pendant de longues années et pendant mes mois de prison, n'ont plus rien à voir avec

l'histoire, mais avec la mythologie. Mais, au cours des temps, l'hypothèse mythologique n'a-t-elle pas souvent prouvé qu'elle était plus véridique que le fait historique lui-même ?

J'ignore jusqu'au véritable commencement de cette histoire. Le premier événement dont ma mère ait gardé le souvenir ressemble à celui de la Genèse, au moment où les fils de Dieu prennent femme parmi les filles des hommes. Mais, dans notre histoire, le fils de Dieu n'était qu'un homme de très grande taille avec un chapeau haut de forme garni de plumes, des yeux noirs et une barbiche brune taillée en pointe ; il visitait un chai aux abords de Stellenbosch vers la fin du dix-huitième siècle ; et la fille des hommes n'était qu'une jeune esclave de treize ou quatorze ans, prénommée Léa, qui était probablement malaise. Après avoir eu affaire avec elle derrière une meule de foin, les cheveux, la barbe et les habits couverts de paille, il fourra une rixdale dans la petite main jaunâtre. Peu de temps après, il semble que son maître ait découvert l'argent et l'ait accusée de le voler. La rixdale fut confisquée et on conduisit Léa dans la cour ; on lui arracha ses vêtements ; on l'attacha nue à un poteau et les deux fils du vigneron la flagellèrent chacun à son tour avec un fouet en peau de rhinocéros. Ils frappèrent jusqu'à ce que le sang coule le long de ses jambes. Elle finit par perdre connaissance sans proférer un seul cri. Neuf mois plus tard, toujours sans proférer un seul cri, elle donna naissance à un garçon.

Avec un sens subtil de l'histoire, elle le baptisa Adam et lui donna le nom de Malan. La coutume voulait, à cette époque, que les esclaves portent le nom de leurs maîtres, mais notre chronique familiale exclut cette possibilité. Elle insiste, au contraire, sur le fait que Léa donna délibérément à l'enfant le nom de l'homme au chapeau haut de forme. C'est pour ça que je me réclame d'ancêtres huguenots.

Je ne sais rien de plus de Léa. J'ignore si elle est morte de mort violente ou de vieillesse, desséchée, édentée, le visage semblable à une petite pomme au four au-dessus d'une poignée de chair et d'os, après une vie de souffrances, de patience et de résignation.

Si l'on pense à ceci : à la frayeur d'une enfant dans le noir, aux excursions qu'elle faisait pieds nus dans les champs couverts de gelée blanche, à ses jeux dans les vignobles ou au bord de la rivière, à sa terreur de grandir, de voir fleurir sa poitrine, et le sang apparaître pour la première fois ; au cycle travail-sommeil-travail ; aux lentes étapes de cette femme vers la maturité et le vieillissement, sauterelle qui devient trop lourde ; à sa peur ou à son désir de mourir ; à ses jeux tendres ou brutaux avec des hommes qui veulent humilier son corps ou l'honorer ; à la faim, probablement ; à ses soucis pour ses enfants ; aux brefs plaisirs d'une naissance ici, d'un mariage là ; aux pas pesants de la minuscule procession qui se dirige vers le cimetière. Si l'on pense à tout le plaisir et toute la souffrance de ces soixante-dix années, à la

cruche cassée à la fontaine, à la chanson des jeunes mariés qui s'interrompt... Si l'on pense à tout ce qui s'est passé pendant que se déroulait cette vie insignifiante : la Compagnie hollandaise des Indes orientales en faillite alors que les colonisateurs exaltent la vie à la française ; un conflit en Europe et l'occupation britannique de Cape Town ; les récoltes à l'intérieur, les négociations et les querelles avec les tribus au-delà des montagnes ; la guerre et la corruption, les fêtes extravagantes de Lady Anne Barnard ; les défilés militaires dans les larges avenues de Cape Town... Si l'on pense à tout cela, la vie de Léa disparaît dans l'obscurité, réduite à trois moments essentiels : un affrontement dans une meule de foin, les contorsions d'un corps sous le fouet, une nuit de naissance. Si peu de chose, Seigneur ! Mais c'est tout ce qu'il me reste d'elle après deux cents ans, tout ce à quoi je peux rendre hommage. La timide petite fille des hommes s'est fait prendre par le téméraire fils de Dieu et quelque chose est né de leur union, un univers de futilité qui ne pourra jamais se transformer ou disparaître.

On n'en sait pas beaucoup plus d'Adam, mais notre mythologie englobe pourtant son avènement et sa fin. Il a dû passer les premières années de sa vie au chai, plus ou moins sans incident. J'imagine un homme aux mains habiles. Ma mère affirmait qu'il savait lire et écrire, ce qui était un exploit estimable à cette époque. Je pense donc qu'il a été pris en considération et honnêtement traité par un maître élevé dans la crainte de Dieu, qui savait qu'il y avait un temps pour nourrir les domestiques et un temps pour les punir.

Un moment vint où Adam prit femme ; mais quand, aux environs de sa vingtième année, il a été vendu à un certain Claassen(4), un Boer de la frontière, de Graaff-Reinet, sa femme fut obligée de rester. L'imagination romantique de ma mère l'a conduite à penser que cette séparation a fait naître en lui une profonde rancune, mais je ne peux l'affirmer. Faut-il s'attendre, après tout, à ce qu'un esclave s'offre le luxe de ressentir quelque chose ou de penser ? S'il avait eu une telle audace, il n'aurait pu qu'en souffrir.

Claassen n'était pas un homme riche. Après avoir acheté son nouvel esclave trop cher, il l'a sans doute très bien traité. Je ne pense pas qu'il ait travaillé plus de quinze heures par jour, sauf, bien sûr, au moment des moissons ou pendant l'agnelage des brebis. Adam recevait une ration de farine suffisante et il avait la permission d'entretenir son propre jardin. Chaque fois qu'un mouton mourait du charbon, des vers ou de quoi que ce soit d'autre, on donnait sa viande aux ouvriers agricoles.

Quelques années après son arrivée à la ferme, il a pris une autre

femme. Elle s'appelait Martha, ou Miriam ou Maria – ma mère mélangeait généralement les trois prénoms. Elle était esclave comme lui, hottentote plutôt que malaise, et plus âgée qu'Adam de quelques années. Malgré les différences d'âge, il semble que leurs relations aient été d'une nature extrêmement passionnée et, s'ils n'avaient pas été des esclaves, on aurait pu employer à leur sujet le mot « amour ».

Leur premier enfant mourut peu après sa naissance et la mère faillit ne pas survivre. Leur second enfant vécut, mais la santé de la mère fut durement éprouvée. Il y avait beaucoup à faire à cette époque de l'année et le *Baas* ne pouvait pas se permettre de lui accorder quelques jours de repos, ce qui explique sans doute pourquoi elle ne s'est jamais tout à fait remise.

Quand Moïse, le bébé, eut deux ans, sa mère fut de nouveau enceinte. D'après mes calculs, ça devait être aux environs de 1810 ou 1812. Martha (ou Maria, ou Miriam) était enceinte de cinq ou six mois quand l'aîné des fils du fermier la prit comme sujet d'expérience pour se préparer à sa future vie conjugale – il est difficile de dire si le jeune homme a été particulièrement violent dans sa gaucherie ou si l'état de Miriam était très précaire. Les « données de l'affaire » révèlent très simplement qu'elle est morte d'une fausse couche quelques jours plus tard ; Adam s'est alors approché du jeune Claassen et il l'aurait sûrement étranglé si le père n'était pas arrivé à l'improviste.

Attaché entre deux roues de chariot, Adam fut flagellé et laissé pour mort ; mais nos gens sont résistants et, au bout de quelques semaines, il était prêt à reprendre son travail à la ferme. Claassen le fit venir dans sa maison de pierre sur la colline, lui fit lire un long passage des Écritures, puis, en signe de magnanimité, lui offrit un petit *sopie*⁽⁵⁾ de cognac fait maison. Pour le remercier de sa générosité, entre la Bible et le tonneau, dans le *voorhuis*⁽⁶⁾ au sol couvert de bouse de vache, Adam tua le *Baas*.

Il les attendit toute la nuit dans sa cabane de boue séchée avec son petit garçon. Ils arrivèrent le lendemain matin – des fermiers des fermes voisines – et, après avoir éprouvé sa résistance pendant quelques heures avec des lanières et des courroies en peau de rhinocéros qui le mirent heureusement dans un état voisin de l'inconscience, ils l'allongèrent bras en croix sur le sol, lui attachèrent poignets et chevilles à quatre chevaux, puis, en présence de tous les ouvriers, de tous les esclaves et de son fils âgé de deux ans, ils fouettèrent brusquement et violemment les chevaux sur la croupe, les faisant galoper aussitôt vers le nord, l'est, le sud et l'ouest. Ce n'est pas une façon très propre de mourir, mais elle a le mérite d'être rapide. Et, comme toujours, quand un animal mourait à la ferme, on donna la viande aux ouvriers. Pour l'enterrer, cette fois. Le Seigneur a donné, et le Seigneur a repris.

II

Moïse était un garçon énigmatique ; c'était sûrement dû à ce qu'il avait vu ce jour-là. Peu après cet événement, la ferme fut vendue avec les meubles, le bétail, les esclaves et le reste. Une vieille esclave prit soin de Moïse – c'était un enfant difficile et elle n'avait qu'un remède pour les problèmes qui se posaient : quelques bons coups de trique ; mais, dans notre chronique, c'est elle qui assura l'importante fonction de raconter à Moïse l'histoire de ses parents.

Il devait avoir dix ans lorsqu'il s'enfuit pour la première fois. Le *Baas* le ramena en le poussant devant son cheval. La vieille femme lui plongea de force dans le feu ses pieds de fugueur pour qu'il évite de recommencer. Dès qu'il fut guéri, il s'enfuit de nouveau en essayant cette fois d'atteindre la mission de Bethelsdorp, ignorant qu'après le *Circuit noir*(7), il n'y avait aucune aide à attendre dans ces zones-là.

Il fut encore repris, et cette fois tous les ouvriers furent punis. On ne leur servit qu'une demi-ration de nourriture pour qu'ils veillent dorénavant sur lui. Il eut beaucoup de mal à survivre à leur colère, et s'enfuit dès qu'il eut recouvré l'usage de ses jambes.

Le *Baas* comprit alors que ce garçon était inutile ; il l'emmena à Graaff-Reinet au *Drosdty*(8) pour le faire flageller et marquer au fer rouge, puis le vendit à un marchand ambulant.

Les quelques années que Moïse passa avec ce *smous*(9) furent les seules années paisibles de sa vie. Ils n'étaient que deux : ils se rendaient à Cape Town une fois par an pour faire leurs provisions, puis reprenaient la route longue et pénible de l'intérieur vers les districts frontaliers. Il acquit à ce moment-là une époustouflante connaissance des lois de Cape Town ; il était capable de réciter par cœur chaque nouvelle loi esclavagiste. Il était complètement analphabète, mais avait une prodigieuse mémoire pour les chansons, les poésies ; et, partout où ils allaient, on lui demandait d'interpréter son répertoire devant les clients et les visiteurs. C'était bon pour les affaires et, comme le colporteur était un homme équitable, il ne manquait jamais de le récompenser en lui donnant quelques rixdales.

Moïse ne dépensait jamais cet argent ; il le gardait dans une vieille écharpe. Il disait que le jour où les esclaves seraient libérés, il serait un homme très riche. Il ne doutait pas qu'un tel jour viendrait – tous les symptômes étaient favorables : amendements aux lois esclavagistes, bruyantes réunions de propriétaires. Il avait appris, Dieu seul sait comment, des bribes de philosophes très célèbres au-delà des

mers ; sans doute, en écoutant un groupe de fermiers par-ci, en tendant l'oreille lors d'une rencontre des conseillers municipaux par-là, en suivant le futile bavardage du *smous* ; il connaissait un peu du Dr Philip, un peu de Wilberforce et, plus tard, un peu de Jean-Jacques Rousseau.

Moïse s'arrangeait pour prononcer ses propres discours, chaque fois qu'ils faisaient une halte ; après avoir récité ses vers, chanté ses chansons pour les clients du colporteur, il s'éclipsait pour haranguer de petits groupes d'esclaves ou d'ouvriers du voisinage : mots étranges, confus, mots qui parlaient de liberté, d'égalité, de fraternité ; mots qui annonçaient une Terre promise à laquelle il croyait aussi complètement que son homonyme. Oh ! mon dangereux ancêtre !

Je n'arrive pas à croire que quelqu'un ait pu le prendre au sérieux, les esclaves moins que les autres. Mais *il* croyait ; et un feu intérieur l'embrasait. On commença peu à peu à parler de lui. Des gens vinrent se plaindre au *smous*. Savait-il qu'il protégeait un agitateur ? Faisait-il partie de la bande à Philip ? Le *smous* se mit à rire – bêtises que tout ça, il ne fallait pas prendre Moïse au sérieux. Qui prêtait attention à un esclave ? Mais les rumeurs persistèrent. Un an plus tard, on avait décidé que le *smous* était un agent étranger venu soulever les esclaves contre leurs maîtres. Par une nuit obscure, son chariot fut pris dans une embuscade près du gué de Swellendam. On voulait seulement lui faire peur, mais le *smous* crut qu'il s'agissait d'une bande de voleurs et saisit aussitôt son fusil. Dans la violente bataille qui suivit, il fut tué d'une balle.

Moïse s'enfuit avec son écharpe pleine de rixdales, et, pendant plusieurs années, il disparaît complètement de nos annales. On le retrouve vers les années 30 à la ferme de Bruintjieshoogte où il vient demander du travail. Il se présente comme un Hottentot libre. Il devait avoir l'air digne de confiance et suffisamment habile, car il fut engagé sur-le-champ.

La ferme appartenait aux frères Greeff, jeunes tous les trois, qui avaient la réputation de faire un excellent cognac et d'avoir beaucoup de succès auprès des dames. Ils se préoccupaient assez peu des lois régissant la colonie et faisaient souvent des raids de l'autre côté de la frontière pour voler du bétail. Ce n'était pas qu'ils en avaient besoin, mais c'est qu'ils jouaient à narguer les lois anglaises.

Dès la première année, Moïse, par son attitude et son besoin de parler, inquiéta les autres ouvriers. Un soir qu'il nageait dans la rivière, ils lui tombèrent dessus et découvrirent qu'il avait sur le dos d'anciennes traces de fouet et une marque de fer rouge sur les fesses. Tout le monde sut à la ferme qu'il était un esclave en fuite.

Les trois frères l'envoyèrent chercher, examinèrent son corps, puis l'obligèrent avec un peu de difficulté – il fallut lui fracasser la

mâchoire – à raconter son histoire. Ils le traînèrent ensuite jusqu'à sa hutte, fouillèrent partout et découvrirent les rixdales dans l'écharpe ; ils confisquèrent l'argent et informèrent Moïse qu'il travaillerait dorénavant sans gages, ce qui est normal pour un esclave.

Trois semaines plus tard, il s'enfuit – il essaya, du moins, car il était encore trop faible. On le rattrapa quelques jours plus tard. Cette fois-ci, les frères ne cherchèrent pas à régler l'affaire eux-mêmes. L'un d'eux lui donna accidentellement un coup sur la tête avec un morceau de bois, ce qui peut expliquer peut-être pourquoi il ne recouvra jamais tout à fait ses esprits. Pour le reste, ils chargèrent deux esclaves de la maison de le punir : ils durent s'acquitter consciencieusement de ce travail, car Moïse n'essaya plus jamais de s'enfuir.

Les choses en étaient là quand l'aîné des frères Greeff décida de se marier. La veille du mariage, tous les voisins se retrouvèrent à la ferme pour les festivités. Certains avaient fait deux jours de voyage. Les femmes s'affairaient à l'intérieur ; les hommes buvaient et faisaient les fous dans la cour.

À cette époque-là, une jeune Noire vivait à la ferme ; une fille particulièrement attirante appelée Sbongile. Les frères l'avaient trouvée quelques mois plus tôt dans une tribu, sur l'autre rive de la Fish River, et l'avaient ramenée avec un troupeau de bétail pour lui apprendre à servir à la cuisine. Ce soir-là, l'atmosphère de la fête venait d'atteindre son point culminant ; Sbongile servait aux hommes d'énormes plats de venaison et de citrouille, et Moïse veillait à ce que les verres de cognac soient toujours pleins. Quelqu'un eut alors l'idée géniale de rapprocher ces deux êtres et de les obliger à « passer à l'acte » devant tout le monde. Sbongile essaya de s'enfuir. Elle fut rattrapée et jetée de force par terre, aux acclamations de tous. Encouragé par les coups de fouet, Moïse fut contraint de violer Sbongile qui pleurait et hurlait.

Les invités de la noce oublièrent l'incident aussi vite et, le lendemain, l'aîné des frères Greeff et sa femme furent unis par les liens sacrés du mariage. Mais, pour Moïse et Sbongile, cette farce grotesque n'était qu'un commencement. Quand leur enfant naquit neuf mois plus tard, Moïse le baptisa Daniel, et Sbongile le baptisa Dlamini. Moïse ne connaissait pas un seul mot de xhosa, et Sbongile ignorait tout du néerlandais. Ils restèrent pourtant ensemble, et la tradition familiale prétend (surtout quand ma mère le racontait) qu'ils étaient très épris l'un de l'autre. Elle défendit Moïse le fou contre les sarcasmes des autres esclaves et Moïse veilla sur elle. Comme elle essayait d'apprendre sa langue, il lui récitait des vers enfantins et lui chantait de petites chansons naïves.

Les gens qui passaient devant leur cabane, à la nuit tombante, entendaient Moïse parler le langage de Wilberforce et de Rousseau à

Sbongile et à l'enfant. Il parlait de l'homme, autrefois libre, aujourd'hui enchaîné, et du jour de la libération qui approchait ; les yeux grands ouverts, Sbongile écoutait patiemment ses discours ; Dlamini-Daniel dormait, gargouillait ou regardait devant lui. Moïse n'en demandait pas plus. Dans la journée, il accomplissait son travail avec autant de conscience qu'un bœuf ou qu'un baudet. Les frères Greeff étaient satisfaits et le laissaient tranquille.

Le temps passait ; des rumeurs concernant une prochaine libération des esclaves couraient avec de plus en plus d'insistance. Les ouvriers n'en croyaient pas leurs oreilles ; ce Moïse qui vivait avec eux devait être ensorcelé pour avoir prédit l'événement depuis si longtemps – décembre 1834, décembre 1834, décembre 1834 : ces mots magiques circulaient entre Cape Town et Great Fish River –, et Moïse devint de plus en plus inspiré dans ses sermons sur la Terre promise.

Au début d'octobre, il se mit à délirer. On prétend que quelque chose dans sa tête ne s'était jamais guéri complètement. Et il mourut tranquillement vers la fin du mois – trop tôt pour assister à cette libération qu'il avait tant prêchée. Le Seigneur a donné, et le Seigneur a repris. Béni soit le Nom du Seigneur.

III

Avec l'apparition de Dlamini-Daniel, un courant plus sombre et plus secret de la résignation africaine semble être entré dans notre sang. Je le trouve plus bizarre que les autres, plus entêté, plus difficile à cerner. J'avoue pourtant que je me sens parfois plus proche de lui que de mes autres ancêtres. Son nom m'intriguait beaucoup quand j'étais enfant ; l'étrangeté de ce Dlamini-Daniel, de ce double nom, excitait mon imagination, et j'ai du mal aujourd'hui à séparer ce qui m'a été raconté de ce que j'ai inventé moi-même au cours des années.

De notre chronique familiale, c'est le seul homme qui soit devenu vieux. Personne n'a vécu autant que lui ; je n'ai que trente-trois ans moi-même. Et c'est la fin de notre survie – notre survie possible est morte dans le ventre de Jessica.

Les frères Greeff ont décidé de garder Sbongile et son fils, sans doute parce qu'ils n'avaient jamais été officiellement considérés comme esclaves. Ils n'avaient donc aucune raison d'être libérés avec les autres. Sbongile refusa de se plaindre mais, quelques mois après décembre 1834, profitant de ce que les trois frères faisaient un raid de l'autre côté de la frontière, elle prit tranquillement son enfant et un balluchon de vêtements, puis quitta la ferme. Ma mère prétendait qu'elle avait séjourné au Kat River Settlement, mais son récit devenait assez vague et je ne suis pas sûr des détails. Je sais seulement qu'elle finit par atteindre Cape Town pour y disparaître corps et biens.

Dlamini-Daniel avait huit ou neuf ans, à l'époque ; il habitait avec sa mère une baraque de planches et de chaume à Upper Cape Town. Un après-midi, Sbongile se rendit au port où elle trouvait souvent du travail. Cet après-midi-là, elle ne revint pas à la maison. Quand Dlamini-Daniel essaya de la retrouver, il perdit son chemin. Il survécut à grand-peine pendant quelques semaines. Un matin, au moment où il fauchait des oranges à un étalage de Green Market Square, il fut pris en flagrant délit par un officier de la police montée. Dlamini-Daniel était sûr que sa dernière heure était arrivée, heureusement l'officier appartenait à une nouvelle génération d'hommes à l'esprit libéral. Il prit en pitié ce misérable galopin, le ramena chez lui, le fit manger et lui offrit un lit dans une resserre en ruine ; on le lava, on le brossa, on lui épouilla méticuleusement les cheveux, puis, revêtu d'une livrée, on le confia aux bons soins de la cuisinière. Les enfants raffolèrent très vite de lui, lui apprirent à lire, à écrire, et le traitèrent à la fois comme un partenaire de jeux et comme la mascotte de la maison.

Pour Noël, on lui offrit une guitare. Ce fut une étape capitale de son existence : la musique fit naître en lui quelque chose dont il n'avait jamais eu conscience.

Un peu plus tard, ayant terminé son temps à Cape Town, l'officier fit ses préparatifs pour regagner Londres. Il décida d'emmener avec lui Dlamini-Daniel, le noble petit sauvage, musicien de surcroît, de la Très Sombre Afrique ; mais, dans l'affolement du départ, en chargeant les bagages à bord, on oublia la guitare. À la dernière minute, le garçon se précipita à sa recherche, et il resta sur le quai, car on avait déjà levé la passerelle et le bateau se détachait du quai, balancé par la houle, dans un bouillonnement d'écume. Le garçon regagna la ville obscure – toutes ses affaires étaient restées sur le bateau, mais il avait sa guitare.

Il réussit à bricoler de temps en temps, mais la plupart de ses employeurs restaient méfiants. Il était beaucoup trop malin à leur goût. Il ne cherchait pas à bien approfondir son travail. Sur un point au moins, leur manque de confiance était fondé : Dlamini-Daniel n'était pas un ouvrier sérieux. Si on lui demandait de travailler dans le jardin et si l'on revenait une heure plus tard, il était resté assis dans un coin à gratter sa guitare.

Il se mit à errer à travers le pays en jouant de la musique. Un jour à Cape Town, un jour à Tulbagh, quelques mois à Uitenhage. Garçon frêle, maigre, toujours affamé, toujours en loques, il devint vers l'âge de vingt ans *mantoor*, c'est-à-dire surveillant dans une ferme du district de Klapmuts. Le fermier, qui était veuf, prenait de l'âge ; il ne s'occupait pas de grand-chose, ce qui convenait parfaitement à Dlamini-Daniel.

Il avait cinq filles en âge d'être mariées ; la plus jeune avait quinze ans : les autres, seize, dix-huit et dix-neuf ans ; l'aînée, plus âgée, parce que née d'un mariage précédent, devait avoir vingt-cinq ans. Les plus jeunes étaient d'adorables fermières aux seins rebondis, blondes, débordantes de vie ; l'aînée, Jacoba, triste chose, louchait sévèrement et avait un net soupçon de moustache sur la lèvre supérieure.

Chaque week-end, la ferme était envahie par une troupe de soupirants à cheval qui, de plusieurs miles à la ronde, venaient rendre visite aux quatre jeunes filles (Dlamini-Daniel était chargé de surveiller les chevaux). La fille de dix-neuf ans était déjà fiancée. Cependant, à vingt-cinq bien sonnés, la pauvre Jacoba n'avait jamais connu de galants. Il semble qu'elle ait tenté de se noyer dans la mare aux canards, mais le soupirant d'une de ses demi-sœurs qui passait par là l'en avait sortie, dégoulinante, ce qui avait beaucoup fait rire les quatre petites putains.

Ce qui arriva ensuite est une péripétie quasiment classique sur laquelle j'ai brodé d'innombrables variations de détail. Assis sur le mur

d'enceinte de la cour de la ferme, mur peint à la chaux, Dlamini-Daniel changeait les cordes de sa guitare. Le fermier était à la ville. Les ouvriers travaillaient aux champs et chantaient. Trois des sœurs s'affairaient dans la maison. La quatrième, encore indomptée, était partie faire un temps de galop sur son étalon. La cour était un espace d'ombre calme, troué de taches de lumière ; un bruit en troublait parfois l'harmonie : voix féminines suraiguës qui criaient dans les champs, craquements, gémissements et clapotements du moulin, grognements des porcs, caquètements satisfaits d'une poule suivie de sa progéniture – une mise en scène à la Stanislavsky. Dlamini-Daniel essayait lentement ses cordes, les grattait du pouce, les pinçait de l'index. Jacoba vint vers lui entre les arbres – il la regarda en continuant d'accorder sa guitare.

« Je t'ai entendu, dit-elle après un long silence embarrassé. Je t'écoute souvent de ma fenêtre quand tu joues.

Il promena son pouce sur la corde la plus basse qui vibrait et grondait.

« Tu es toujours à l'écart des autres, reprit-elle. Tu dois te sentir très seul. » Elle souleva lentement un morceau d'écorce de l'arbre qui était contre le mur.

« Et alors ? demanda-t-il en essayant la seconde corde.

— Pour moi aussi, c'est l'enfer. » Elle baissa la tête et regarda le morceau d'écorce s'émietter entre ses doigts nerveux.

« Tu as vu comme ils me traitent ? Comme de la merde. Mais je suis un être humain, moi aussi – comme eux. » Elle le regarda fixement : « Comme toi. »

Ses yeux parcoururent le visage du garçon, mais il ne dit rien.

Elle s'approcha davantage, prit la guitare à moitié accordée, l'examina :

« Comment fais-tu pour que ce soit si doux ?

— Il faut beaucoup de temps.

— Tu aimes ?

— J'aime. » Il reprit sa guitare et tourna la clé de la seconde corde.

« Je t'ai souvent écouté jouer », répéta-t-elle.

Elle se pencha pour observer attentivement ses mains. Ils gardèrent longtemps le silence ; puis elle remua. Sa poitrine vint frotter le bras du garçon. Ils étaient nerveux, Dlamini-Daniel continua son travail, avec plus de brutalité, conscient de cette poitrine qui lui frôlait le coude. Chaque fois qu'il remuait, il entendait la respiration de Jacoba, devenue plus rapide ; quand il releva la tête, il vit de petites gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre poilue. Il détourna timidement les yeux, mais, très vite, releva le visage et la regarda ; elle le fascinait comme une plaie, comme une blessure.

Elle le regarda fixement dans les yeux, un œil un peu de travers évidemment.

« Je n'ai encore jamais eu un homme, dit-elle d'une voix rauque.

— J'ai à faire – il faut que je rentre. »

Elle lui toucha la jambe, car il était assis sur le mur, près d'elle. « Tu n'as pas besoin d'avoir peur ; ils ne savent rien », dit-elle. Dieu seul sait l'effort qu'elle avait dû faire. « Tu es seul, toi aussi, je le sais. »

Il avala sa salive en haussant les épaules.

« Ces gosses qui prétendent être mes sœurs. Elles ne sont même pas grandes comme moi. Je n'ai rien à voir avec elles. Mais toi... J'ai entendu les gens raconter... » De nouvelles gouttes de sueur sur sa lèvre ; elle le dévorait du regard avec tant d'insistance qu'elle ne pouvait plus reculer : « Ils racontent qu'un homme de couleur est plus... plus viril. » Il s'arrêta et la fixa du regard. La main de Jacoba remontait le long de sa cuisse. « Les gens racontent que tu es plus fort, à cet endroit-là... Plus fort que les Blancs... Ils disent plus... plus viril. C'est vrai ? »

La guitare était entre eux, muette.

« C'est vrai, Daniel ? »

Ce fut comme si la moitié lumineuse de son nom avait rompu le charme, comme si, retenant la moitié obscure, elle avait libéré en lui quelque chose. La haine dans les yeux, il examina ce visage blanc qui devenait rouge, fiévreux ; la bouche ouverte, hors d'haleine ; la poitrine qui lui frottait toujours le bras.

Il leva la jambe et lui envoya un coup de pied.

« Daniel, Seigneur ! » Au lieu de s'enfuir, elle s'agrippait à lui.

Il la frappa avec sa guitare et la brisa sur son crâne.

Elle s'échappa en titubant et en déchirant sa robe ; il vit qu'elle faisait tomber ses cheveux sur ses épaules, qu'elle dégageait ses seins, hurlait en regagnant la maison et se prenait les pieds dans les racines des arbres.

Dlamini-Daniel immobile attendit jusqu'à ce qu'il cesse de l'entendre ; puis, il ramassa sa guitare et, les mains tremblantes, essaya de réparer les dégâts. Au bout d'un moment, les jeunes sœurs apparurent à la porte de derrière. Jacoba sanglotait et gesticulait au milieu d'elles. Elles ne s'approchèrent pas ; elles restèrent là simplement à le fixer. Il baissa la tête et fit semblant de travailler fiévreusement.

Au crépuscule, le fermier revint sur son cheval. Un peu plus tard, il sortit de la maison et s'approcha, fusil en main.

Dlamini-Daniel ne bougea pas.

Le vieil homme s'arrêta à dix mètres de lui.

« Salaud ! hurla-t-il. Je vais te faire éclater la cervelle !

— C'est pas moi ! »

Au premier coup de fusil, Dlamini-Daniel abandonna sa guitare et s'enfuit. Du haut du mur, le fermier tira encore... Le coup atteignit Dlamini-Daniel à la hanche, mais il réussit par miracle à atteindre la lisière du petit bois, juste derrière la cour. Pourquoi ne l'ont-ils pas poursuivi ? C'est inexplicable. Peut-être le vieil homme avait-il peur de se laisser surprendre dans le noir ?

Dlamini-Daniel vécut plusieurs mois dans le bois comme un animal. Quand il en sortit finalement, il n'avait plus que la peau et les os. Il boitait : sa hanche faisait un angle saillant assez ingrat ; il revint à Cape Town et se mit à travailler sur une nouvelle guitare.

Une nuit, comme il jouait en face du vieux théâtre, un groupe d'hommes de couleur entra en conversation avec lui. En partant, ils emmenèrent le musicien chez eux.

Ici, se place un court moment de paix, le dernier qu'il ait connu dans sa longue vie. En effet, il tomba bientôt amoureux d'Anna, la fille de son voisin. Le père était résolument contre ce gendre boiteux ; il essaya de les séparer. Voyant que les explications amicales et les menaces étaient inutiles, il finit, dans une colère d'ivrogne, par frapper Dlamini-Daniel avec une barre de fer, puis le jeta à la rue. Anna le ramassa au milieu de la nuit, et ils disparurent. C'était une nuit éternelle désormais, car le coup lui avait touché les deux yeux.

Ils s'arrêtaient dès qu'Anna trouvait du travail, parfois un an, parfois même trois ou quatre ans, le plus souvent quelques mois ou quelques semaines ; puis ils repartaient. Ils franchirent le col d'Outeniqua pour se rendre à George, en suivant le cor de la malle-poste qui allait vers Grahamstown et la frontière. Quand la vie devint précaire, ils refirent leurs bagages, gagnèrent Graaff-Reinet, retournèrent à Cape Town, repartirent pour un nouveau voyage et, cette fois-là, ils suivirent la malle de Cedarberg, traversèrent Britstown et les étendues désertes de l'intérieur – Anna s'occupait des enfants, faisait la cuisine, la lessive, travaillait comme journalier au moment des moissons. Dlamini-Daniel, de plus en plus maigre, se refermait sur lui-même et apprenait à fabriquer de nouveaux instruments de musique, avec son couteau de poche, des guitares, des flûtes, pour s'occuper pendant ces journées sans lumière ; ou il restait assis simplement, sans bouger, contemplant l'univers invisible.

Ils eurent quatre enfants : deux filles et deux garçons. L'aînée des filles n'avait pas deux ans quand elle mourut du croup. C'était un hiver terrible qui ruina la santé d'Anna. La nuit, Dlamini-Daniel l'entendait tousser avec tant de violence que son corps fragile semblait éclater en morceaux ; mais elle ne se plaignait jamais, et, s'il en parlait, elle se mettait en colère.

Quand l'aîné des garçons eut dix ans, il gagna l'argent de la famille.

Ils vivaient à Namaqualand, à l'époque. Il fut embarqué par un pêcheur de Lambert's Bay. Un an plus tard, on leur dit que le bateau avait chaviré dans la tempête et que tout l'équipage avait disparu.

Anna commença à décliner très rapidement. Ce garçon-là était son préféré. Une nuit, Dlamini-Daniel l'entendit tousser ; quand il lui parla, elle lui répondit : « Tout va bien, te tracasse pas. » Le lendemain matin, elle était morte à côté de lui.

Les choses allèrent encore plus mal. Le second fils n'avait que neuf ans, la petite fille quatre ans à peine, et Dlamini-Daniel était incapable de travailler. Ils volaient ce qu'ils ne pouvaient pas obtenir en mendiant. Ils revinrent à Cape Town. Le garçon put aider au marché. Dlamini-Daniel était de temps en temps invité aux baptêmes et aux noces : il distrayait les convives avec sa musique. Il s'installait aussi à l'entrée des jardins, et la petite Rachel, qui était une enfant précoce, dansait pendant qu'il jouait de la guitare : ça faisait quelques pennies de plus.

L'histoire de ce pays n'apparaît que rarement dans cette chronique, et c'est assez étrange, comme si nous avions toujours vécu en marge. C'est pendant la vie de Dlamini-Daniel qu'eut lieu le Great Trek et la bataille de Blood River contre les Zoulous de Dingaan : le Natal fut annexé par les Britanniques. De nouvelles républiques boers furent fondées dans l'intérieur des terres ; Bain's Kloof Pass fut ouvert par les forçats, et les Xhosas furent exterminés selon les rêves tragiques de Nonquasi ; on construisit un millier de miles de voies ferrées ; une bataille décisive eut lieu à Rorke's Drift ; Cape Town passa d'un gouvernement représentatif à un gouvernement responsable ; Barney Barnato fit fortune grâce à Kimberley et aux riches gisements d'or du Nord, et Rhodes se mit à rêver d'une route qui traverserait l'Afrique. À Paarl, un petit groupe de patriotes lança le mouvement en faveur de la langue nouvelle ; dans l'État libre d'Orange, un président essaya d'apaiser King Moshesh avec un baril de poudre ; dans le Nord, la première guerre des Boers éclata et le nom de Kruger devint un nom courant. Rien de tout cela n'apparaît dans ma chronique – ce sont des événements qui ont baigné notre histoire sans en faire partie –, car ma chronique n'est pas de l'histoire, c'est tout au plus l'envers de l'histoire.

Quand le fils de Dlamini-Daniel eut quatorze ans, il trouva un emploi aux chemins de fer de Cape Town et s'enfuit sept mois plus tard, en se cachant sous un train. L'aveugle partit vers les mines de diamant avec sa fille Rachel, qui avait neuf ans. De quelle façon y ferait-il fortune ? Il l'ignorait, mais dans les années 70, tout le monde empruntait cette route. Il réussit à mener une existence presque aisée en jouant de la guitare dans les pubs et les restaurants, pour les bals, pour les noces et les tournées théâtrales d'amateur.

L'argent lui permettait de vivre, mais il s'inquiétait de l'influence qu'avait sur Rachel la vie effrénée des chercheurs de diamant. C'était une enfant tranquille et simple, jolie également – mais, bien sûr, il n'en savait rien. Ils devaient former un couple bizarre, lui si foncé, avec une tête négroïde disproportionnée par rapport à son corps fragile, une hanche déjetée, des mains énormes – et une petite fille si gentille, si timide, avec de grands yeux noirs et un visage grave.

Il n'avait jamais été très bavard et parlait de moins en moins, sauf à Rachel. Il lui racontait l'histoire de son père et du père de son père, à l'endroit exact où je l'ai commencée. Et je suis sûr qu'il la racontait comme ma mère me l'a racontée, avec plus de lenteur peut-être, plus de sérieux, avec un sens plus profond du rituel.

Rachel avait seize ans quand elle s'enfuit avec un homme – un Blanc, paraît-il. Dlamini-Daniel mit ses maigres bagages sur une charrette tirée par un âne rachitique et partit à sa recherche. Il avait un chien efflanqué pour seul compagnon.

De temps à autre, il entendait des rumeurs concernant Rachel, mais bientôt ces rumeurs cessèrent. Il continua de voyager à travers le pays, par habitude, parce qu'il ne pouvait plus s'arrêter. Où dormir ce soir ? Ici ou là ? Ça n'a aucune importance. La nuit est partout la même.

On ne peut pas dire grand-chose de plus, car ces dernières années, Rachel ne les a connues que par des on-dit. Elle était au courant de la charrette, de l'âne rachitique et du chien qui avait fini par mourir. Toute chair redevient poussière. Elle savait qu'il avait quand même continué à errer à travers le pays avec sa charrette.

À travers ce pays infini, à travers les plaines poussiéreuses du Karoo où la chaleur pèse en tremblant de tout son poids, à travers le Bokkeveld si froid en hiver, où les roues écrasent la neige durcie, à travers les cols de montagnes impossibles à atteindre, vers la Great River et bien au-delà si l'on franchit le Big Hole, à travers les déserts impitoyables du Nord-Ouest et le long des dunes de la côte jusqu'aux champs de blé qui bougent dans le vent, et jusqu'aux vignobles du Boland et du Swartland. La charrette commençait à se dégingluer ; la voix de la guitare devenait de plus en plus faible ; l'âne finit par mourir, mais là où il meurt, l'histoire continue. Dlamini-Daniel s'est assis sur le bord de la route. Je peux l'imaginer quand je suis en haut de Bain's Kloof, là où les forçats morts ont été coulés dans les murs de béton. Si les gens s'arrêtent pour lui offrir une place dans leur charrette, il fait « non » de sa grosse tête grise surmontant son corps squelettique ; il se trouve bien où il est. Mais, à propos, n'ont-ils pas aperçu quelque part sa fille Rachel ?

C'est là qu'il mourut – pas de vieillesse, de souffrance ou de maladie. Il mourut parce qu'il n'en pouvait plus de continuer, mais l'histoire poursuivit son cours imperturbable. Rien ne changea. Aucun

coq ne chanta. Aucune graine de chardon ne fut emportée par le vent. Car il pesait encore moins qu'un moineau, et le Seigneur n'eut sans doute aucune peine à reprendre ce qu'il avait donné.

IV

Chose étrange, quand elle arrivait à l'histoire de Rachel, ma mère se mettait à parler à la première personne. « L'abandonner comm'ça – je devais être folle, c'est ce que je me dis, bien sûr, mais qu'est-ce que tu peux faire quand l'amour te prend ? C'est pas comme si j'aimais pas mon père, non, mais Jésus, on a seize ans une seule fois dans sa vie, pas vrai, et c'est pas comme si tout c'étaient les roses et le clair de lune. Alors l'homme il arrive et il est blanc et tout, et qu'est-ce que je peux dire ? Je peux dire ci je peux dire ça, mais j'étais là, dans la fleur de l'âge, et ce qu'il cherche c'est surtout la fleur. Irlandais qu'ils disaient qu'il était, un type si gentil par-dessus le marché avec sa barbe rouge. « Mais mon père ? je lui dis. – T'inquiète pas, il répond. Ton père je vais m'en occuper. Viens à Port Lizbit avec moi et là on prend le bateau pour retourner en Irlande ; après, on enverra de l'argent à ton père comme jamais il en a vu avant. »

Alors il m'enlève dans la nuit, il me fait quitter les Diekens, des étoiles partout où les gens ils regardent, et il parle si doucement, il me prend si gentiment, je pouvais pas dire non. Il est pas entré par la force, non. Il est entré avec mon consentement. J'ai dit : « Oui, prends-moi. Je suis à toi, fais ce que tu veux avec moi et si ça doit briser le cœur de mon pauvre père, c'est trop bête, pasque je t'aime. »

Alors on s'en va à Port Lizbit : le chemin ça permet de penser et, quand on arrive là-bas, je demande : « Et mon père maintenant ? – Ton père qu'il aille au diable, il me répond. Tu viens avec moi, oui ou non ? » Le Seigneur il sait que j'aurais fait une bêtise à ce moment-là, mais j'ai dit : « Comme tu veux, j reste là. – Va au diable ! il répond. Foutue négresse. » Alors je reste là. Je suis même pas allée au port le jour où il a pris son bateau, grâce à Dieu.

Bon je me dis maintenant, bon je vais chez mon père. Et alors je comprends que je suis dans l'ennui. Qu'est-ce que je peux faire ? Je suis vraiment dans l'ennui. Comment je peux retourner chez mon père et lui dire : J'ai un petit de cet homme-là dans mon ventre ? Et lui, avec ses yeux qui voient rien et tout.

Après je me dis que j'aurais dû partir, oui. Tout le temps, il m'a répété : Fais pas comme tous ces voyous, mon enfant ; tu as de la noblesse, ton corps il est le temple du Seigneur. Quand même il m'aurait repris – mais c'est trop tard. Je me plains pas. Alors je suis allée à Grahamstown, barmaid dans un restaurant à New Street jusqu'à ce que je tienne plus sur mes jambes. C'est là que Braampie il

est né. Cette nuit-là, j'aurais cru que j'allais mourir – foutu moment. C'est vraiment bête d'être seule et pas même dix-sept ans, ô Jésus !

Ce Braampie ! Si beau qu'il faisait peur rien qu'à le regarder. Tu pouvais voir sur lui la marque du Seigneur. Tranquille, il pleurerait jamais. Il restait comme ça ; il regardait le monde avec ces grands yeux qu'il avait. Et blanc, il était ! Il tenait de son père, bien sûr ! Je connais pas beaucoup de Blancs aussi blancs que ça, et ces cheveux blonds et ces yeux bleus ! Abraham Malan, je l'ai baptisé, au nom de Dieu pasqu'il était à moi, prénom et nom de famille et tout. Pas l'enfant de ce salaud d'irlandais : l'enfant de moi. Et j'ai marché avec lui pendant tous ces mois, alors qui c'est qui va porter notre nom dans ce monde si lui il le porte pas ?

Je m'occupais de lui. C'était dur. Où je peux trouver du travail, maintenant ? Je peux pas laisser mon gosse comme un clochard : il faut des vêtements ; il faut de la nourriture ; il est blanc, après tout. Alors on est allés à Cape Town. C'est plus facile pour le travail. Je mets mes plus beaux vêtements et je marche à en crever. Cinq jours. Alors je trouve un atelier de couture et le type dit oui. Il veut quelqu'un pour faire des ourlets, mais les références ? Prenez-moi à l'essai je dis, pour l'amour du Seigneur.

On verra il dit, on verra. Alors il me donne un tas de robes que je dois faire les ourlets. Une grande salle où on est toutes assises, des hautes fenêtres, pas très bon pour la lumière, mais on travaille quand même jusqu'au coucher du soleil. Les autres, elles continuent leur travail, mais le type il entre, il se tient sur le pas de la porte, il dit : « Rachel, tu viens un peu dans mon bureau. »

J'y vais. Un grand bureau. Des papiers à gauche, à droite et au centre. Un grand canapé dans le coin. Jusqu'au jour de ma mort je m'en souviendrai de ce canapé avec un tissu rouge. Il ferme la porte. Et maintenant il est plus fort qu'il a jamais été dans sa vie.

« Viens ici, il dit. Je vais pas te mordre. »

Je reste où je suis.

« Tu veux ce travail ? il demande.

— Je veux ce travail, Maître. J'ai un gosse. Ô Jésus, laissez pas un pauvre...

— Tais-toi !, il dit. Allonge-toi ! »

Je vois une araignée au plafond, une avec des longues pattes, tu sais, je pense d'abord que c'est une lézarde ; elle est immobile ; après je vois bien que non. C'est vraiment une araignée qui regarde tout ce qui se passe en bas. Pendant toute la semaine elle reste immobile et elle me regarde, et le vendredi seulement je comprends que cette saleté elle est morte depuis longtemps.

« Donnez-moi mon argent, je dis au *Baas*. Ma semaine est finie.

— Quel argent ? il demande. Je t'ai payée en nature. »

Alors en rentrant à la maison, il faut que je vole un pain à la boulangerie près de la Parade. Je le donne à mon gosse, après je me lave à grande eau, tout le corps.

Je dis pas que c'était toujours comme ça. Je me plains pas. Je remercie le Seigneur Dieu pour sa miséricorde et pour ses pluies de bénédictions. Ce que je dis c'est que c'était pas facile. Élever un gosse pour qu'il ait pas honte de sa mère. Je demande rien pour moi, je suis pas gourmande. Mais je veux que ce gosse il soit blanc quand il aura grandi, comme ça il pourra faire son chemin dans la vie, comme ça il pourra me sortir avec lui de l'ombre du Seigneur et me conduire au soleil.

Après, je travaille dans une blanchisserie. Tous les gens bien ils envoient leurs affaires chez nous. Douze heures par jour je reste là, debout dans la vapeur qui vient des fers – des fers à repasser très lourds pour faire les plis et toutes ces choses-là, mais je me plains pas. On a pas beaucoup à manger pasque le gosse il faut qu'il aille à l'école, attention, et le Seigneur est son berger. Des tas de choses qu'il apprend dans cette école, grâce au Seigneur Dieu, surtout l'anglais.

Le soir, je le regarde avec tous ses livres et il m'apporte des petites choses qu'il écrit, de la poésie ou je sais pas quoi. « Continue à écrire », je lui dis. Et je lui raconte comment son grand-père il était aveugle pourtant, mais il faisait de la musique avec les poèmes.

Dur travail à la blanchisserie. Mais t'inquiète pas. Le lundi j'apporte le linge sale, le jeudi je le rapporte propre. Mais, un jeudi, cette putain de vent noir du sud-est il se jette sur moi et il me fait tomber dans la boue d'Edderley Street, avec la lessive et tout. Alors un type il vient et il me ramasse, Hendrick. Moi, je pense qu'au linge : toute une semaine de travail dans la boue. Mais lui il le prend sur ses épaules et il garde un bras autour de moi pour m'abriter contre le vent et il a un rire que tu peux entendre de très loin. Plus âgé que moi, quarante ans ou quelque chose comme ça ; il avait un bon métier. Alors moi je pense à Braampie, bientôt treize ans, avec toutes ces choses qui deviennent de plus en plus chères et moi qui deviens de plus en plus malade, que le Seigneur ait pitié de moi. Alors on se marie. C'était dans un bureau. J'étais un peu triste pasque je pensais à un mariage avec un Blanc, mais le Seigneur Il sait mieux que moi et que Sa volonté elle soit faite, amen.

Alors la vie je pense qu'elle va être mieux maintenant. Mais au bout d'un mois, Hendrick il arrête de travailler. Il dit : « J'ai une femme pour ramener l'argent à la maison. Alors pourquoi je serais un esclave ? » Chaque week-end, ô Jésus, il s'en va et quand il revient c'est le carnage. Moi, c'est pas que ça me dérange ; moi, je peux supporter. Mais il y a Braampie, il est pas habitué à ça, lui si calme

tout le temps. Braampie, il faut qu'il parte en pension, c'est la seule solution. S'il voit la folie de Hendrick, je vais mourir de honte.

Mais la pension, c'est pas donné, et moi je veux ce qu'il y a de mieux pour lui pasqu'il est blanc. Alors il faut que je fasse des extra le soir : la couture, des fronces et des smocks, des petites choses pour les mariées et tout. Minuit, des fois plus tard et la lumière est mauvaise ; c'est l'enfer pour mes pauvres yeux, mais ça rapporte de l'argent pour la pension et un petit supplément pour Hendrick, pour son week-end.

Ça marche pas plus d'un an. Mes yeux ils voient plus très bien et ma tête elle est en feu, loué soit Dieu. Hendrick il reste tout le temps à la maison, et le vendredi il me prend tout. Alors je commence à m'inquiéter pour mon gosse, tu comprends. Mais si je me plains, il enlève sa ceinture et il me bat avec et c'est pire.

Je laisse mon argent à Mary Pieterse pasque c'est le mois des fêtes de Noël et en janvier il rentre à l'école secondaire ; ça fait beaucoup d'argent, je peux te dire.

J'économise trois mois et je vais chercher l'argent chez Mary, un mercredi, comme ça je pourrai payer l'école de Braampie tôt le lendemain matin. Je suis assise sur mon lit, je compte l'argent que je vais cacher dans mon bas et je l'ai pas entendu avant qu'il soit dans la chambre à côté de moi. C'est quelqu'un qui me dit brusquement : « Rachel, lève la tête. » Quand je lève la tête, c'est Hendrick qui est là et il se balance sur ses jambes comme une herbe dans le vent noir du sud-est. Je mets l'argent dans ma robe, mais il attrape ma main, aussi rapide qu'un serpent, que Dieu Il ait pitié.

— C'est quoi cet argent ? il demande.

— C'est l'argent de Braampie, je dis.

— T'as de l'argent pour ce petit merdeux de Blanc et moi j'ai foutre rien », il dit. Il me tord le bras. Ça fait mal.

« Je t'ai donné tout ce que tu as voulu, je dis. Ça c'est à moi. Laisse-moi m'en aller.

— Où ? » il crie.

Il voulait l'argent qu'il était dans ma robe ; alors je me suis rejetée en arrière et j'ai entendu que ça se déchirait et que tout tombait par terre. Je me baisse pour ramasser, mais il est trop rapide, soûl et tout, et il me frappe, ô Seigneur Jésus, et je vois sa chaussure me rentrer dans l'estomac et je vomis, mais il continue, il continue, loué soit le Seigneur Dieu et j'arrête.

C'est les voisins qui m'ont dit qu'ils m'ont sorti de là – à moitié morte j'étais, mais comment je peux rester comme une foutue dame dans mon lit si mon gosse il a besoin d'argent ? Je me lève et je vais demander au *Baas*, à la blanchisserie, une petite avance pour Braampie.

« Avance ? il fait. Je vous connais, les négros, je vous fais une avance et après je vous revois plus. »

Ô Jésus, qu'est-ce que je peux faire ? Je sais où il garde l'argent du magasin. J'attends qu'il sorte et je pique ce que j'ai besoin ; il y a plus que je veux, mais je ne touche pas ; juste ce que j'ai besoin pour Braampie et je rentre.

Alors la nuit ils sont venus, le *Baas* et quelques flics :

« Où est l'argent ?

— J'ai payé l'école de Braampie avec », je dis.

Ils m'ont pris, un type m'a montré un bâton et il a dit :

« *Meid*⁽¹⁰⁾, où est l'argent ?

— Je l'ai piqué, j'ai dit. Je peux pas le rendre pasque je l'ai plus. Mais je vais travailler pour le rendre. Je le jure devant Notre Seigneur Dieu.

— Où est l'argent ? » il a demandé et il m'a frappée.

J'ai dit pareil.

« Où est l'argent ? » il a demandé et il m'a encore frappée.

Je pouvais plus pleurer, plus après ce que m'avait fait Hendrick. On a tellement envie, mais quand c'est fini, c'est fini. Je me plains pas. Mais c'étaient des hommes forts, tous les trois, et je suis plutôt petite et je fais même pas cent livres sur la balance. Toutes ces années où j'avais pas assez à manger...

Ça faisait encore mal partout quand les juges ils m'ont envoyée en taule ; ils m'ont pas donné un docteur, mais c'était quand même un petit peu de repos pour moi. Le Seigneur Dieu, Il s'occupait de son enfant. Pas beaucoup à manger, mais j'avais pas l'habitude de beaucoup, je me plains pas : eau de riz, porridge et café. On a pas besoin de plus.

Le bras il a été douloureux pendant longtemps, celui qu'ils ont frappé avec le bâton, mais il s'est remis. Pas droit mais bien et c'était le bras gauche : y'a toujours une raison de rendre grâce au Seigneur. C'est qu'une année, c'est fichtrement long et j'étais là à me faire du souci pour Braampie. Peut-être ils le battent dans cette école chic, s'il parle afrikaans ? Peut-être il écrit toujours sa poésie ? Peut-être il a toujours cette façon de regarder au loin quand il y a des gens, comme s'il veut voir des choses que les autres voient jamais ? Juste comme mon vieux père aveugle ? Merde, Seigneur, il faut que je sorte d'ici pour m'occuper de mon gosse – regardez-moi, bonne à rien, assise sur mon cul à grossir avec la bouffe des autres.

Ils m'ont donné une remise de peine pour bonne conduite et je suis sortie avant que j'aie fait mon année. Braampie, il était dans la rue pasqu'il avait plus d'argent pour rester à l'école et il y avait Hendrick à la maison, bon à rien pasque soûl comme un vieux sein qui a plus de

lait, et il voulait de l'argent.

Alors, il y avait un entrepreneur de pompes funèbres qui m'a donné un travail de coudre ces longs habits machins pour les gens qu'ils sont morts. Et les samedis, s'il avait de la chance, Braampie, il sonnait la cloche pour les enterrements. Peu à peu, ça s'est arrangé de nouveau. À la nouvelle année, il va de nouveau à l'école. Je fais du travail en plus pour que Hendrick il la ferme aussi. C'est seulement quand le temps il est humide que j'ai du souci avec ce bras gauche et le rhumatisme il passe après dans la main droite, ô Seigneur Jésus ! Si Hendrick il m'avait pas tant fait chier, je pense que maintenant je pourrais me débrouiller, grâces soient rendues à Dieu. Mais le Seigneur Dieu, c'est un chic type dans son genre. Juste quand je pensais que j'allais pouvoir m'en sortir, voilà que Hendrick il reçoit un coup et il est paralysé pour la vie. Il peut à peine remuer son pied et ses yeux et c'est tout. Il est là, couché à me regarder, à me regarder tout le temps, jour et nuit, et je dois m'en occuper comme un foutu gosse, mais, ô Seigneur Jésus ! entends-moi, je me plains pas. C'est seulement que ça lui a pris tant de temps à mourir. Trois ans et sept mois avant de pouvoir enterrer cette vieille merde. À ce moment-là, Braampie il avait fini l'école et il était plus entre mes mains, que le Seigneur Dieu Il soit remercié, pasque mes mains elles étaient inutiles de toute façon.

Alors juste après que Hendrick il est allongé sous les cyprès, Braampie il se marie avec cette jeune Blanche très chic, une des Van Reenens de Cape Town, ô Seigneur Jésus ! Bien sûr, je peux pas assister à la noce avec tous ces gens ; personne il sait que la vieille Rachel avec ses mains tordues elle est la mère de Braampie. Ce Braampie si blanc, et les yeux bleus qu'il tient de son père. Il était triste ce jour-là, mais je lui ai dit : « Braampie, je lui ai dit, t'inquiète pas pour moi ; reste avec les Blancs et suis la voie du Seigneur. » Alors il s'est marié et je peux enfin prendre ma retraite.

Mais comment j'aurais pu savoir pour le bébé ? Juste un an après la noce, ce gosse café au lait qui arrive dans cette famille chic de Cape Town, que grâces soient rendues à Dieu. Une nuit, il est venu me voir, très, très tard, avec ce gosse dans sa petite couverture blanche. Et il pleure, Braampie, il pleure. Vingt-deux ans et il pleure comme un petit bébé, lui aussi. Il a été foutu à la porte de sa nouvelle famille blanche et il est là maintenant, à moitié fou, et il veut noyer cette pauvre petite chose comme un chien. Alors je le lui enlève. « Je vais m'en occuper je dis – donne-le-moi – c'est la volonté du Seigneur Dieu.

Braampie il est parti cette nuit-là et jamais je l'ai revu. Moi aussi je suis partie de Cape Town, loin des Van Reenens. C'est à Gordon's Bay que j'ai emmené le bébé avec moi. Le pêcheur il a construit une petite hutte pour nous sur la plage, et là on a vécu le bébé et moi, le David,

le gosse de Braam. Quand les poissons rentraient, on allait et on les aidait à nettoyer le poisson ; comme ça, on avait les têtes sans payer et parfois un petit quelque chose en plus. Seulement tous les deux, David et moi, et je sentais que ma vie elle s'en allait. Mais comment je peux mourir comme ça et laisser le gosse ? Je l'ai élevé dans la crainte du Seigneur tout-puissant, comme si c'était mon propre enfant. Je peux le laisser à la vie maintenant puisque la vie elle me donne la mort. J'ai pas peur de mourir, non – c'est comme le sommeil, il a dit le pasteur, comme le sommeil qu'il a pas de fin et je pense : Seigneur Dieu, donne-moi ce sommeil, que je repose un peu ce vieux tas d'os fatigués, juste un petit repos sans fin, pasque Seigneur, on se fatigue, et la fatigue elle rampe en vous comme le vent salé de la mer. Oui, je suis vraiment très fatiguée, Seigneur Dieu, je pense pas que je peux encore continuer longtemps ; alors, regarde Ta servante et donne-moi le repos où c'est que j'aurais plus à ouvrir les deux yeux sur la faim et sur la douleur d'un jour nouveau, donne-le-moi, ô Seigneur Dieu, ce sommeil qu'il a pas de fin.

La lignée mâle de la famille reprend avec Abraham Malan (18 ??–1902). Il a donc fallu qu’au cours du seul intermède blanc de notre chronique familiale, celui qui portait notre destin appartienne à une société méprisée et rejetée dans son propre pays par la plupart de ses concitoyens. Car à l’instant même où nous avions la bonne couleur, nous ne parlions pas la bonne langue. J’ai toujours été sensible à l’ironie de cette situation.

À la façon dont ma mère interprétait la vie de Rachel, je savais qu’Abraham était un petit être sensible, sans amis et poussé à la rêverie ; je savais également qu’il possédait une sorte de détermination, de volonté sauvage venue d’un lointain passé qui frappait tous ceux qu’il rencontrait. Ce qui ne simplifiait pas sa vie, surtout à l’époque où il fréquentait l’école anglaise.

Les mauvais traitements de Hendrick aggravèrent les choses, mais Abraham fut très vite envoyé en pension. Les « données » de notre histoire dépendent essentiellement des manifestations extérieures de la souffrance. Mais cette souffrance cachée, secrète, d’un jeune garçon qui, dès son plus jeune âge, doit chercher refuge dans une vie intérieure pour échapper aux menaces incompréhensibles du monde extérieur, a sans doute autant de signification que les différentes tortures physiques supportées par mes autres ancêtres. Personne ne saura jamais ce qui lui est arrivé pendant l’année que Rachel a passée en prison. Il n’en laissa rien deviner à sa mère. Il est fort possible qu’une clé essentielle de son existence ait été perdue. Après sa remise en liberté, Rachel l’inscrit dans une nouvelle école, moins chic que la précédente ; l’esprit anti-afrikaner y était moins surnois et moins absolu. Il dut y gagner une certaine confiance en lui-même ; il recommença à écrire des petits poèmes faciles ; quelques-uns ont été publiés dans la revue *Ons Klyntji*. Anonymement ou sous un pseudonyme. J’ai pris un plaisir infini à feuilleter les collections de cette revue qui militait pour la langue afrikaans et à chercher, parmi des centaines de vers anonymes, ceux qui avaient été écrits par Abraham. Mon choix ne s’appuyant sur aucune base précise, mon imagination pouvait recréer l’homme et son œuvre avec une totale liberté.

Après l’école, il a été engagé comme clerc chez un avocat. C’était une situation importante, compte tenu de son passé : mais tout le monde le considérait comme un orphelin dont les parents avaient été

assassinés par les Xhosas. L'avocat lui versait un très petit salaire, mais il avait l'espoir d'une promotion rapide. Chaque mois, il mettait un peu d'argent de côté pour sa mère.

C'est dans l'immense demeure victorienne des Van Reenens qu'il rencontra la fille de l'avocat. Obéissant au style des *nouveaux riches* de l'époque, elle s'appelait Charmaine et chez elle on parlait anglais. Elle devait être particulièrement jolie et avoir de nombreux soupirants tant à Cape Town qu'aux environs. Ce ne fut donc pas une mince affaire pour Abraham que d'obtenir sa main. Le mariage fut une éblouissante cérémonie, la plus éblouissante et de loin qu'ait connue notre famille. On comptait parmi les invités *Onze* Jan Hofmeyr, John X. Merriman et Dieu sait qui encore⁽¹¹⁾.

J'aimerais connaître les véritables sentiments d'Abraham, à cette époque. Appréciait-il les efforts que faisait sa mère pour le faire passer pour un Blanc ? Partageait-il sa détermination ou l'acceptait-il par simple sécurité ? Exploitait-il délibérément la situation pour ses futurs intérêts ? Regardait-il cyniquement Charmaine et son mariage comme une image de son « destin » ? L'utilisait-il pour sa seule ambition ? L'aimait-il vraiment, qui sait ? Souffrait-il de ne pas voir Rachel mêlée aux invités de la noce ou trouvait-il que c'était la meilleure façon de résoudre une situation difficile ? Tant de choses en moi, Abraham, mon père Abraham, que j'aimerais comprendre à travers vous !

Et le bébé naquit. Un bébé café au lait né de deux parents blancs. Dieu sait ce qui est arrivé ce jour-là dans l'impressionnante demeure d'Oranjezicht. On ne m'a raconté que son arrivée, au plus noir de la nuit, chez sa mère à Claremont, l'enfant roulé dans une couverture, la folie au fond des yeux, ne répondant rien aux questions de Rachel, ne sachant que sangloter encore et encore : « Regarde ! Regarde ! Regarde ! » À minuit passé, elle emmena l'enfant chez une amie qui venait d'accoucher la semaine précédente et qui pouvait le faire téter. Quand elle revint, épuisée, Abraham avait disparu. C'était la fin septembre 1899. Que lui est-il arrivé par la suite ? D'années en années, des rumeurs parvenaient à la famille ; aucune de ces rumeurs n'était fondée, mais en les racontant d'une génération à l'autre, elles prennent force de vérité.

Le 11 octobre de la même année, l'ultimatum de Kruger à la Grande-Bretagne vint à expiration. La guerre éclata. Dans la colonie de Cape Town, la première offensive fit naître une fièvre d'excitation mal contenue. Le vieux Piet Joubert envahit prudemment le Natal, mais, à son grand étonnement, toute la partie au Nord du Tugela tomba aux mains des Boers, qui occupèrent la position clé de Ladysmith ; de La Rey prit froidement d'assaut le train blindé de Kraaipan, d'où s'ensuivit le siège quasi accidentel des troupes britanniques devant Kimberley et Mafeking ; arriva ensuite le pauvre soldat-gentleman

Lord Buller, qui fit de pitoyables efforts pour sauver la situation ; le tout s'acheva début décembre par la Semaine noire anglaise avec les trois grandes batailles de Stormberg, Magersfontein et Colenso. L'émotion des colons était compréhensible. Pendant ces semaines troublées, des milliers d'entre eux se sont préparés à prendre eux-mêmes les armes. Ils étaient résignés à attendre la grande percée des lignes : Ladysmith, Kimberley ou Mafeking, pour se révolter alors et renvoyer chez eux les *British*.

Voilà, en gros, dans quelles circonstances Abraham est parti vers le nord. Les autres se contentaient d'attendre un signe irréfutable prouvant que Dieu se battait au côté de Kruger ; Abraham a sauté le pas. Je n'ai pas très envie de parler d'héroïsme. Peut-être avait-il moins à perdre que les autres. Peut-être était-il plongé dans une si affreuse détresse qu'il a saisi la première occasion d'échapper à cette situation impossible. Mais peut-être a-t-il pressenti avec une terrible lucidité ce qui l'attendait et s'est-il avancé, les yeux ouverts, à la rencontre de son destin. Dans notre famille, on a le don de prévoir à quel résultat dévastateur peut aboutir une action et de s'entêter pourtant, avec une sorte de joie, pour voir jusqu'où on peut entrer dans l'univers de l'impossible.

Avec quelques vêtements dans une valise et très peu d'argent, Abraham a quitté Cape Town par le train, pour aller au-devant de l'histoire. Dans d'autres circonstances, le voyage aurait pu paraître comique. Il est descendu du train à Beaufort West, a dépensé presque tout son argent pour acheter un vieux canasson à un fermier qui profitait de la guerre pour s'enrichir, a fait quelques provisions, a ceint une cartouchière, jeté un fusil sur son épaule, enfourché rossinante, puis s'est dirigé vers l'ennemi. Au fur et à mesure qu'il avançait, il entendait parler de forces convergeant vers Modder River, Cronjé essayant de rejoindre de La Rey pour arrêter l'avance des troupes britanniques vers Kimberley. Mais Abraham n'alla pas très loin, car son cheval était épuisé. Il ne connaissait pas la région. Il essayait d'éviter les éclaireurs gouvernementaux qui rôdaient dans les parages. Il finit par rencontrer un ancien Boer, un maigre Oom⁽¹²⁾ Joggie qui n'arrêtait pas de raconter qu'il avait participé à la première guerre des Boers et à Dieu sait combien de guerres kafirs. Le vieil homme affirma qu'il connaissait parfaitement la région de Jacobsdal, qu'il la connaissait comme la paume de sa main tannée de soleil. En fait, on découvrit qu'il avait été absent pendant plus de trente ans, mais ça ne suffit pas à expliquer pourquoi ils ont erré pendant plus de quinze jours avant de rejoindre les forces boers. Peut-être le vieil homme avait-il délibérément voulu tenir Abraham éloigné de la bataille.

Car la bataille de Modder River venait d'avoir lieu.

Il devint très vite évident que cette bataille n'était pas décisive.

Abraham se prépara à la suivante avec une passion que j'imagine facilement : c'était une façon d'effacer le gâchis qu'avait été sa vie ; il allait faire de la violence son véritable repas de noces. J'imagine qu'en se découvrant brusquement si près de l'histoire, il dut ressentir une sorte d'extase.

Son porte-drapeau le chargea, ainsi qu'un autre citoyen, un gars du Transvaal, de porter un message à Botha qui venait d'être promu officier en chef des forces du Natal. C'était un message personnel de Cronjé. Difficile d'expliquer pourquoi Abraham fut choisi pour cette mission. Peut-être préférait-on garder sous la main les hommes les plus expérimentés pour la bataille imminente.

Ils s'en allèrent donc, Kolbe et lui, en râlant un peu parce qu'on les privait de cet événement crucial tant attendu. Ils se consolaient en pensant que leur mission avait une certaine importance.

Ils apprirent trois ou quatre jours plus tard que la grande bataille de Magersfontein avait commencé sans eux. Ils gardèrent pourtant l'espoir de prendre part à une autre bataille décisive au Natal ; c'est facile, même à une nouvelle recrue, de sentir que quelque chose couvait à Colenso.

Ils ratèrent également cette bataille, car le cheval d'Abraham tomba dans un trou et il fallut trois jours pour en trouver un autre. Ils étaient en même temps tenus à la plus extrême prudence à cause des mouvements de troupes. Ils apprirent avec une semaine de retard que la bataille de Colenso était terminée. Ils ne savaient que faire d'autre, car le message caché dans le havresac d'Abraham n'avait certainement plus aucune valeur. Fallait-il continuer ou revenir sur leurs pas ? Ils n'eurent pas à choisir. En essayant de trouver quelque chose à manger, Kolbe se fit surprendre par un détachement de soldats.

Au bruit des coups de feu, Abraham, avec un héroïsme irraisonné, voulut libérer son compagnon. Son cheval trébucha et envoya son cavalier dans un ravin. Arrivé au fond du ravin, Abraham avait perdu son fusil et le cheval s'enfuit au galop. Il marcha pendant quelques jours et finit par atteindre une ferme habitée par un vieil homme presque nonagénaire, une femme infirme, leur fille et ses six enfants – quatre filles et deux garçons de moins de dix ans. Tous les hommes avaient rejoint les commandos. Abraham aurait voulu poursuivre son chemin, mais Noël approchait et on le persuada de rester. C'est le blé mûr, ondoyant dans les champs, qui emporta sa décision. Il serait au moins utile à rentrer la moisson.

Peu après le Nouvel An, un commando s'arrêta à la ferme. Abraham voulut en faire partie, mais il n'avait toujours pas de cheval ; les hommes du commando l'en dissuadèrent : pour être utile au Natal, il fallait une monture. On allait bientôt attaquer Ladysmith, et seule la cavalerie pouvait le faire. Ils repartirent sans lui.

Abraham boucla son havresac et se rendit à la gare la plus proche. Il voulait être présent si quelque chose d'important arrivait. Le train le conduisit jusqu'à Volksrust ; de là, il continua à pied. À la fin du premier jour, il apprit que les efforts de Botha pour dégager Ladysmith avaient échoué ; il rebroussa donc chemin vers le Transvaal. Là encore, il manqua la bataille de Spioen Kop.

À partir de ce moment, tout devient très confus. Il semble qu'Abraham ait erré longtemps en compagnie d'autres individus sans foyer, dans l'espoir de rejoindre un commando. Comme chacun avait sa propre idée géniale, ils n'allèrent jamais nulle part. À la mi-février, Abraham, ne pouvant plus supporter ces hésitations, les abandonna et rejoignit seul le général Cronjé.

Une fois de plus, il arriva en retard. Il était à trois jours de Kimberley quand il apprit que Cronjé s'était rendu à Paardeberg. Le lendemain, le pavillon de l'*Union Jack* flottait sur Bloemfontein. Il était de nouveau passé à côté de l'histoire.

Une seule solution : retourner au Transvaal. Là aussi, les choses se détérioraient. Mais quelque part, c'était sûr, une occasion se présenterait. Il avait un si violent désir de participer à la guerre qu'au lieu de rester dans un seul commando, il chercha constamment à rejoindre de nouveaux groupes. En mai, il finit par rencontrer une bande d'aventuriers qui le persuadèrent de les accompagner au Mozambique. Là, ils comptaient retrouver un groupe important de volontaires venus, semblait-il, de plusieurs pays étrangers.

Ils avançaient vers le Transvaal oriental. Pretoria tomba après leur passage. Ils continuèrent leur chemin. Chaque jour apportait de nouvelles rumeurs, de nouveaux espoirs. Ils atteignirent les pâles forêts d'arbres à fièvre au-delà de Komatipoort. L'hiver était proche, mais il faisait affreusement chaud. Plusieurs chevaux furent piqués par les mouches tsé-tsé. Ce fut le commencement de la fin, mais rien ne put leur faire rebrousser chemin. Ils se dirigeaient vers Armaggedon. Ils suivaient la route qui conduisait à Dieu.

Vinrent alors les moustiques. Abraham fut l'un des premiers à attraper la malaria. Les survivants continuèrent à pied, portant sur des brancards les agonisants et les malades ; leurs rangs se clairsemaient de jour en jour. Abraham délirait déjà quand les Portugais vinrent à leur secours, au milieu des arbres à fièvre. J'ignore tout des mois qui suivirent, sinon qu'en novembre ou décembre de cette année-là, Abraham débarqua à Port Elizabeth ; c'était sûrement par erreur : il avait sans doute voulu revenir à Cape Town, mais, accident, hasard ou malentendu, il quitta le bateau trop tôt, ce qui scella son destin.

Selon ma mère, il avait déjà « un petit boulon dans la tête » quand il débarqua à Port Elizabeth. Il erra au hasard dans la partie orientale du Cap pendant plusieurs mois. Brusquement, il vola un cheval devant

une épicerie d'Uitenhage ; quelques nuits plus tard, il trouva à se loger chez un fermier à Long Kloof et, quand la famille se réveilla le lendemain, il avait disparu en emportant un fusil et presque toutes les munitions.

Selon les rumeurs qui arrivèrent aux oreilles de Rachel, bien des années après, venant de gens qui l'avaient rencontré, il avait une conversation parfaitement confuse ; il parlait de Cronjé, de son ami Kolbe, de sa mère et surtout de son fils qu'il avait laissé à Cape Town et voulait retrouver. Je me demande si cette touche romantique n'a pas été inventée par Rachel ou par ma mère, mais comment les en blâmer ? Abraham voulait retrouver son fils, ce David qu'il avait laissé à sa mère pendant sa nuit de folie. Pour lui, la guerre était une chose du passé ; seul l'enfant représentait le présent.

Pourquoi, alors, ce fusil et ces munitions ? Je ne sais pas. Souvenez-vous qu'il n'avait plus toute sa tête, qu'il était gravement malade. S'il avait vraiment eu l'intention de repartir à la guerre, aurait-il pris la route de Cape Town ?

Il y avait des quantités de bandes et de commandos qui erraient à travers la colonie, jusqu'à l'extrême sud de la péninsule. Mais la fin approchait, on était en avril 1902. Les négociations de paix avaient déjà commencé.

Abraham avançait à travers cette confusion, faisant suer sang et eau au cheval qu'il avait volé ; en moins d'une semaine, l'animal se mit à boiter.

Abraham avait traversé le Petit Karoo et venait d'atteindre les environs de Robertson quand il fut capturé avec son cheval infirme, son fusil et ses munitions. Au cours de l'interrogatoire, il parla de son fils, de Cronjé et de tout ce qu'il avait raté : Modder River, Magersfontein, Colenso, Spioen Kop, Paardeberg, Pretoria. Dans son esprit fiévreux, c'étaient des noms de batailles auxquelles il avait réellement participé. Il était enfin entré dans l'histoire. Il était sur le chemin qui conduisait vers son fils.

Le tribunal n'avait visiblement pas le choix. Le 20 mai 1902, à six heures du matin, onze jours avant la paix de Vereeniging, il fut traîné à Worcester devant un peloton d'exécution. Il avait vingt ans, sept mois et trois jours. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Béni soit le Nom du Seigneur.

VI

Avec David, notre lignée reprend son cours normal.

Il n'avait que six ans et vivait avec sa grand-mère dans une cabane sur la plage de Gordon's Bay, quand il commença à faire de petits travaux pour survivre. Il portait des messages, travaillait dans les jardins, volait du poisson au port et le vendait à la dérobée aux gens du village. Il n'avait pas le temps d'aller à l'école. Rachel fit de son mieux pour lui enseigner les rudiments de lecture et d'écriture. Et je peux l'imaginer facilement en train de réciter, jour après jour, la version de l'histoire familiale jusqu'à ce qu'il la sache à peu près par cœur. Mais ses efforts s'arrêtèrent là. Avec Braampie, c'était différent. Il était blanc ; il était obligé d'apprendre. Son petit-fils n'avait aucun besoin de tout ce savoir.

Il furetait partout comme le vent. Quand les pêcheurs de harengs revenaient, il descendait sur la plage ; ou bien il hantait les flancs boisés de la montagne ou la frange rocheuse qui surplombait le village. Il passait le plus clair de son temps à dessiner. Il était absorbé par le dessin. Il avait pris l'étrange habitude quasi morbide de dessiner sur la plage à l'endroit où la marée viendrait tout effacer. Avec une patience de mouette, il attendait pendant les six heures qui séparent la marée haute de la marée basse, jusqu'à ce que les dernières lignes de ses dessins aient disparu dans l'écume tranquille et calme.

Ce besoin de dessiner mit directement fin à son enfance alors qu'il avait à peine douze ans. Le soir, il avait l'habitude de dessiner à la lumière de la lampe à huile bien que Rachel se soit endormie, et il brûlait son travail avant de se mettre au lit. Cette nuit-là, pendant qu'il contemplait, fasciné, les spasmes du papier qui brûlait, il renversa la lampe en essayant d'étouffer les flammes : un jet de feu sauta vers le lit où Rachel marmonnait et gémissait en dormant. La cabane de bois devint immédiatement un brasier. Il essaya de sortir sa grand-mère du lit mais elle était trop lourde. De la porte, il la vit se dresser, sur son lit, enveloppée de flammes ; puis la hutte s'effondra sur elle.

David porta les marques de brûlure jusqu'au jour de sa mort, mais, comme il ne vécut pas très vieux, ça ne veut pas dire grand-chose.

Personne ne s'occupait de lui. Il errait sur la plage et passait ses nuits dans trois ou quatre repaires différents, à l'intérieur de la montagne. Le temps passait. Il explora toute la côte, de Strand à Koeël Bay. Il connaissait le moindre trou d'eau, le moindre sentier de

montagne, le moindre mouvement des courants et des marées, le moindre signe indiquant le changement du vent et du temps.

Il rencontra Katryn, une fille café au lait qui était d'une famille de pêcheurs. Milieu honnête en son genre ; le père était soliste à la chorale de sa paroisse ; la mère était de descendance malaise, mais, très jeune, elle s'était convertie au christianisme ; d'où une tendance à l'exagération des vertus et des bonnes actions.

Ils avaient l'habitude de jouer ensemble derrière les rochers, au bout du village. Il lui montrait ses dessins, ils pêchaient, ils parlaient, ils nageaient. Pendant les longues journées de printemps et jusqu'à la fin de l'automne, ils enlevaient leurs vêtements, puis passaient leurs matinées et leurs après-midi nus dans une eau presque immobile. Katryn était plus claire que lui, avec de longs cheveux qui lui descendaient dans le dos, jusqu'aux fossettes de ses petites fesses rondes. Ils se chauffaient au soleil sur le sable blanc ; elle touchait doucement les cicatrices qu'il avait gardées de l'incendie ; peu à peu, il devint plus assuré et se mit à la toucher à son tour, à découvrir ses différences.

Il devait avoir quinze ans, elle quatorze, quand elle devint enceinte. Elle mit plus de quatre mois à comprendre ce qui se passait. Sa pieuse mère fit les calculs appropriés et en informa vertueusement son mari furieux. Le lendemain, cet homme qui vivait dans la crainte de Dieu ramena chez lui un David terrifié et gris comme cendre, puis conduisit les deux enfants devant le pasteur, comme deux poulets terrorisés à une vente aux enchères ; avec un plaisir satanique, on les obligea à avouer chaque détail, chaque découverte, chaque caresse, sous le regard réprobateur du bon sanhédrin. On récita ensuite une longue prière, puis deux des anciens de la paroisse les raccompagnèrent à la maison pour aider au châtiment prescrit. Les deux enfants furent attachés sur deux fûts vides, dans l'arrière-cour, et fouettés tour à tour par le père et les deux serviables anciens.

David fut renvoyé dans la nuit avec un dernier coup de pied au cul et Katryn, remise aux soins attentionnés de sa mère. Le lendemain, ils avaient fui tous les deux. On les chercha partout, sans jamais retrouver leur trace. C'est ce qui pouvait arriver de mieux, pensèrent les parents atterrés, en se mettant à genoux pour confesser leurs péchés et louer le Seigneur.

Les enfants n'étaient pas partis très loin. David connaissait si parfaitement la côte qu'ils vécurent dans une grotte juste au-dessus du village pendant une bonne quinzaine de jours, en attendant que l'agitation s'apaise et que leurs blessures se referment. Persuadés que les gens du village avaient concentré leurs recherches vers Cape Town, ils prirent la direction opposée dès que Katryn fut capable de marcher. On était en février, en plein cœur d'un été implacable et sans vent.

David n'avait aucun mal à trouver de quoi se nourrir dans cette nature sauvage. Les quelques mois suivants eurent d'étranges couleurs idylliques ; ils restaient au bord de la mer, nageaient dans une eau chaude et diaphane, pêchaient de petits poissons et rêvaient pendant des heures.

Mais la saison des vendanges passa et le premier souffle froid de l'automne traversa l'atmosphère ; les pluies commencèrent plus tôt que d'habitude. Katryn n'était pas bien. Son ventre de femme enceinte était devenu énorme ; quand elle se blottissait contre David pour se réchauffer pendant ces nuits froides, la peur de ce qui se préparait la tenait en éveil. Il leur fallut quitter leur paradis éphémère et rejoindre le monde des hommes.

David se mit à travailler pour nourrir sa femme et l'enfant à venir, mais il n'avait aucune formation technique ou commerciale. Il savait seulement dessiner, ce qui était aussi inutile que la musique de son grand-père Dlamini-Daniel. Katryn, elle-même, lui reprocha de les avoir mis dans de si beaux draps et d'être incapable de les en sortir.

Ils étaient aux environs de Knysna, quand arriva le terme ; c'était la nuit et il pleuvait. Dans l'angoisse de la souffrance et de la tâche qui l'attendait, elle l'insultait comme un animal fou furieux ; il écoutait ses gémissements et ses cris ; il regardait ses convulsions. N'étant lui-même qu'un enfant, il courut chercher de l'aide. Une vieille femme noire le suivit. Pendant toute la nuit, l'interminable journée suivante et presque toute la deuxième nuit, elle aida Katryn qui se débattait. Le bébé était à moitié étranglé par le cordon ombilical.

Ils étaient sûrs que l'enfant allait mourir. Après avoir essayé un premier vagissement, il s'arrêta de respirer. Dans son délire, Katryn insistait pour qu'il soit baptisé, sinon il irait en enfer. David remplit une boîte en fer blanc d'eau de pluie et baptisa son enfant : « Jacob, au Nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ». Puis il se tourna vers Katryn qui était dans le coma. À la tombée du jour, elle commença à respirer plus tranquillement ; quand elle revint à elle, ils s'aperçurent que l'enfant était toujours vivant.

Ce qui s'est passé pendant les cinq ou six années suivantes obéit au dessin général de notre histoire ; un voyage incertain à travers un pays hostile et indifférent. Trois mois ici, sept mois là, un an ailleurs à chercher du travail, un endroit où se loger. Mais c'était la guerre ; tout était bouleversé ; il n'y avait aucun endroit où reposer longtemps leurs têtes.

Ils aboutirent à Queenstown. Ils vécurent un an avec l'étrange secte d'Enoch : les « Israélites », rassemblés près de Bulhoek, autour de leur tabernacle, en attendant la fin du monde et le salut de la race noire. Quelques-uns parmi eux, et notamment les Fingoes, donnaient à leur zèle religieux une teinte politique – dernière incarnation des rêves de

puissance de Nonquasi pour les Xhosas. Mais les autres ne cherchaient qu'un moyen d'oublier leurs problèmes et de ne rien faire. Pourquoi Katryn et David ont-ils été attirés par cette secte ? Je l'ignore. Sans doute avaient-ils besoin d'être pour un temps à l'abri d'un monde qui les avait si longtemps menacés.

Le premier accrochage avec la police eut lieu fin 1920, avec un côté théâtral. On l'imagine facilement sur scène : d'un côté, le bataillon de policiers ; de l'autre, les « Israélites » en robes blanches très floues qui brandissent de vieilles épées rouillées ; la police qui se replie en désordre. Et les élus de Dieu fermement convaincus qu'ils sont invincibles aux balles. Mais David se sentait nerveux et si Katryn n'avait pas accouché de leur second enfant, une fille, ils seraient sans doute partis.

Le bébé n'avait que quelques mois quand la police revint ; ils étaient près d'un millier, cette fois, soutenus par l'artillerie. Les « Israélites » attaquèrent de la même façon, leurs robes claquant au vent. La police ouvrit le feu : ce fut le premier Sharpeville de Jan Smuts. Cent soixante ou cent soixante-dix personnes tuées ou blessées. Je ne connais pas le chiffre exact. Parmi les victimes, Katryn, qui nourrissait son bébé devant sa hutte. L'enfant reçut une balle dans la tête. David et Jacob, son fils âgé de cinq ans, réussirent à s'échapper⁽¹³⁾.

On les retrouve dans le Witwatersrand, cherchant du travail à une époque de terrible inquiétude, de grèves, de chômage. La tension entre les propriétaires des mines et leurs ouvriers était si grave qu'on parlait ouvertement de révolution bolchevique.

David et son fils s'installèrent dans une baraque aux abords de Sophiatown, chez un vieil homme appelé Samuel. Comme il était très vieux, aveugle et qu'il avait une longue barbe blanche, il est pour moi inséparable de son homonyme biblique. Mais peut-être est-ce le résultat de mes phantasmes d'enfant. Il accueillit les deux pèlerins et les traita comme son fils et son petit-fils. Le soir, il écoutait avec passion le long récit de notre histoire familiale que lui faisait David.

Dans la journée, David parcourait le Reef pour rechercher du travail. De temps à autre, il trouvait un emploi temporaire : jamais rien de durable ni de substantiel. Son corps mutilé par le sinistre depuis des années ne pouvait pas descendre dans les mines, ce qui avait été son seul et unique désir.

À la fin de l'année, les choses commencèrent à tourner mal. On débauchait de plus en plus de travailleurs blancs et l'on réduisait sévèrement leurs salaires, car la main-d'œuvre noire était meilleur marché. Les grèves commencèrent. Tout cela est historique. Une fois encore, notre famille reste dans l'ombre, à côté.

Jour après jour, David traînait ses pieds fatigués devant les établissements miniers et dans les rues écartées, à la recherche de

travail. Il tournait prudemment autour des groupes de grévistes ; parfois, il entendait des détonations lointaines. À la fin de février, il faillit être pris dans une fusillade entre les soldats de Smuts et les mineurs ; mais il en était à peine conscient ; ça n'atteignait son univers que dans la mesure où les choses devenaient plus difficiles encore.

Il y eut des incendies. Un vandalisme effréné régnait dans les quartiers commerçants. Mais il s'obstinait, malgré sa maigreur, ses haillons, parce que c'était la seule façon de survivre pour lui et pour son fils.

Début mars, il rentrait chez lui, plus tard que d'habitude, sa gamelle sous le bras. Son pain du matin était encore intact, car il n'avait rien gagné ce jour-là et il voulait que son fils ait de quoi manger.

Près de Kazerne, il entendit des voix. Instinctivement, il fit un crochet pour les éviter. Brusquement, des voix l'entourèrent. Des visages haineux, avec des barbes de trois jours, tournoyèrent autour de lui en dansant ; d'énormes mains carrées saisirent ses haillons :

« Sale nègre ! Qu'est-ce que tu crois ? Tu prends notre boulot, tu nous chies dessus, c'est ça ? Tu crois que t'es le *Baas* dans un pays de Blancs, c'est ça ? », etc.

Il essaya de se dégager. Ils se saisirent de lui en le secouant. Il se débattit pour se libérer. Un poing le frappa dans le cou. Il tituba. Un genou le frappa dans le dos. Il se retourna. Une énorme godasse le frappa dans l'estomac. Il faillit tomber et perdit sa gamelle. « T'as du pain, c'est ça, et nous on doit crever de faim ! » Il était à genoux. Des poings partout, des souliers, des coudes, des voix. Il essaya de ramper à quatre pattes pour échapper à ces jambes surnoises. Un coup lui cassa le nez ; il ne voyait plus que du sang ; mais en rampant, en marchant en canard, il parvint à se libérer et se mit à courir dans le crépuscule. La première pierre l'atteignit à l'épaule. Il eut un sursaut, mais continua de courir, en essuyant du revers de la main le sang qui lui couvrait le visage. La deuxième pierre lui brisa le crâne. Il tituba. Une troisième pierre. « On l'a ! À mort, ce salaud de bon à rien ! »

Ils le lapidèrent sur place comme un Juif de l'Ancien Testament. Il n'avait pas encore tout à fait vingt-trois ans. Béni soit le nom du Seigneur.

VII

Arrive enfin Jacob. Mon histoire devient monotone, je le sais. Dans le mouvement des saisons, le printemps arrive toujours après l'automne et l'hiver. La nature nous conduit toujours de la nuit profonde vers l'aube et la lumière. Notre histoire, pourtant, ressemble à un voyage dans une nuit de plus en plus profonde, dans des ténèbres de plus en plus enveloppantes. Une façon de souffrir qui ne purifie rien, n'éclaire rien, n'ouvre aucun passage, mais reste fidèle à sa seule inutilité. Après huit générations, on est obligé d'avouer que personne n'a appris ou gagné quoi que ce soit, que tous ces événements ont été vains, et qu'aujourd'hui l'obscurité est plus profonde que jamais.

Jacob était, paraît-il, très beau garçon et très clair de peau. S'il avait été le fils d'Abraham, personne n'aurait sourcillé. Mais il avait mal choisi son, temps et son pays. Le vieux Samuel s'occupa de lui pendant sept ans. Sans doute est-ce pendant cette période-là qu'il fit connaissance avec son passé. Chaque fois que ma mère me racontait l'histoire, elle insistait sur l'extraordinaire faculté qu'avait Jacob de se souvenir du plus petit détail. Faculté qu'elle ne possédait pas et compensait par une imagination tout aussi extraordinaire.

Cette faim de connaissance et de souvenir ne se limitait pas à sa propre histoire ; il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main : journaux déchirés, ramassés dans les poubelles ou dans les caniveaux, livres mis au rebut dans une arrière-cour ; il composait ainsi sa bibliothèque. Mais son livre préféré était *The Pilgrim's Progress*, une très vieille édition à la couverture arrachée qu'il emmenait partout, même sur les tas d'ordures fumants de la ville où de vieilles femmes et des négrillons décharnés se disputaient des morceaux de pain, des os à moitié rongés et des fruits pourris. C'est étrange qu'il ait préféré ce livre à tous les autres, car, dès son plus jeune âge, il portait à la religion une haine fanatique et blasphématoire.

Jacob avait un don remarquable : le don du mime et de l'imitation. C'est de là qu'il tira toutes les joies de sa misérable enfance. Mais ce don fut, en fin de compte, responsable de beaucoup de souffrances.

À quatorze ans, quelque temps après la mort du vieux Samuel, il avait réussi à économiser suffisamment de pennies pour s'inscrire enfin dans une école ; mais il fut renvoyé au troisième trimestre parce qu'on l'avait surpris en train de faire une imitation très réaliste et très cruelle du directeur.

À partir de ce moment-là, il fut obligé de se débrouiller tout seul. Il

avait tellement lu et relu *The Pilgrim's Progress* qu'il pouvait en citer de longs passages par cœur. Il acheta d'autres livres d'occasion, en emprunta ou en vola. Mais, comme l'homme ne peut pas se contenter de mots pour vivre, il lui devint de plus en plus difficile de trouver du pain. Pendant la crise économique, pris à son tour dans le processus héréditaire qui le conduisit d'un emploi à l'autre, il souffrit le martyre.

Pendant près d'un an, il cira les chaussures, à la gare, face aux toilettes des hommes.

Il y trouva le temps de lire, mais aussi d'étudier les gens et d'en mimer les bizarreries devant un public qui s'amusait et l'applaudissait. Ayant découvert son talent, ses clients lui donnèrent de gros pourboires.

Après l'une de ces représentations improvisées et particulièrement réussies, un homme très distingué proposa à Jacob de venir travailler chez lui. Il commença comme aide-cuisinier, mais Mitchell, son patron, ayant très vite découvert qu'il avait bien placé sa confiance, Jacob devint majordome, puis chauffeur par la suite ; il portait une très élégante livrée. Quand les Mitchell avaient des invités, il les faisait rire grâce à ses imitations de plus en plus variées. Tous mes ancêtres ont ainsi connu des périodes de calme, suivies chaque fois de désastres.

C'est ici qu'Elise entre en scène. Depuis très longtemps, sa famille était liée d'amitié avec les Mitchell et, dès son enfance, Elise avait entendu évoquer en riant son mariage possible avec l'un des fils Mitchell. À seize ans, elle fut envoyée en Grande-Bretagne et en Suisse pour acquérir un vernis qui manquait, disait-on, en Afrique du Sud. À dix-neuf ans, belle, impulsive, passionnée, elle revint faire une longue visite aux Mitchell. On sut bientôt que cette visite avait pour but d'étudier les éventuelles fiançailles d'Elise avec le fils aîné des Mitchell.

Les fiançailles furent célébrées. Au même moment, Elise rencontra Jacob ; ils tombèrent amoureux l'un de l'autre. Leur liaison fut d'autant plus facile que Jacob lui donnait des leçons de conduite.

Leurs relations étaient fondées sur une étrange perversion, née peut-être de l'imagination de ma mère ou de la mienne. Elise et Jacob étaient amoureux l'un de l'autre, mais ils considéraient cet amour comme un jeu : quand ils étaient ensemble, Elise obligeait Jacob à jouer le rôle du jeune Mitchell, son fiancé ; et elle lui donnait la réplique en tenant le rôle de la maîtresse.

Dieu seul connaît le début de l'histoire. Mais notre famille en connaît parfaitement la fin.

On les surprit dans la petite chambre de Jacob, derrière la cuisine. En voyant son fiancé et son frère sur le seuil de la porte, elle se mit à

crier au viol.

Ils alertèrent la police après s'être défoulés sur lui. Il avait vingt-deux ans quand il sortit de prison, en assez mauvaise santé, avec les marques de fouet encore visibles. Il gagna tout de suite Cape Town. Tout ce qu'il emporta de sa première vie – où l'avait-il donc trouvé ? – fut *The Pilgrim's Progress*, et la certitude plus violente que jamais que Dieu était absent de l'univers.

À Cape Town, il trouva du travail. Pendant la saison des agrumes, il fut embauché par un fermier de Paarl. Son nouvel employeur, Frans Viviers, avait été officier dans les forces de la Défense. Après la mort de son frère aîné, il avait repris la vieille propriété de famille et avait beaucoup de mal à faire face à tout.

Jacob était devenu un homme solitaire et renfrogné, mais excellent ouvrier, contrairement aux autres, car il ne buvait pas. Il travaillait de l'aube au crépuscule, et souvent même jusqu'à la nuit tombée dans cette grande ferme qui avait des hectares de vergers. Et il lui restait peu de temps pour lui ; mais il en avait pris son parti. La prison avait brisé quelque chose en lui.

C'est à la ferme qu'il rencontra Sophie, une belle fille exubérante aux seins rebondis, d'une nature contraire à la sienne. C'était une enfant trouvée ; elle avait passé sa jeunesse à la mission de Genadendal, puis avait été engagée à la ferme pour aider aux cuisines. Tous les hommes lui couraient après, mais c'est finalement sur Jacob qu'elle arrêta son choix. C'était, à ses yeux, un homme irrésistible qui venait d'un pays lointain, qui était né dans les livres, qui avait de profondes pensées, un homme de Johannesburg et, à sa façon, un artiste. Le plus étonnant, c'est qu'ils se marièrent à l'église. On prétend qu'il avait décidé de se convertir, mais j'ai du mal à le croire. À la fin du repas de noces, il fit rire tout le monde en imitant le pasteur, puis, laissant Sophie s'amuser avec ses invités, il alla tranquillement se coucher.

Leur fils n'avait que quelques mois quand éclata la guerre. Usant de ses prérogatives d'officier, Frans Viviers ordonna à Jacob de l'accompagner en Afrique du Nord comme ordonnance. Il abandonna donc sa femme et son fils.

Dans les couloirs souterrains de Cape Castle, on pesait et on mesurait les recrues ; on leur faisait lever la main et marmonner : « Que Dieu me protège ». Puis on les faisait monter dans un train qui les emmenait vers l'hiver glacé du Transvaal. Là, on les entraînait avec le premier régiment du génie. Jacob attrapa une pneumonie, mais guérit juste à temps pour être envoyé à Durban avec la première division. La guerre éclata brusquement. Partant de Nairobi, Jacob suivit les troupes vers le nord, à travers la Somalie italienne, franchit le fleuve Juba et atteignit les monts et les vallées d'Éthiopie. Il ne se

battit jamais dans les tranchées : il était ordonnance. Il n'avait donc pas d'armes. Il nettoyait le fusil de son maître, lui brossait ses vêtements, plantait sa tente, aidait à creuser les tranchées et à charger les camions. Parfois, on l'envoyait en reconnaissance avec quelques-uns de ses collègues pour s'assurer que le terrain n'était pas miné.

Il s'occupa de Frans Viviers pendant toute la campagne ; la dysenterie et la malaria faisaient autant de victimes que la guerre elle-même. Il traversa l'Éthiopie avec *The Pilgrim's Progress* dans son sac et deux caméléons sur l'épaule ; c'était sa seule protection contre les mouches.

Après la bataille d'Addis-Abeba, ils marchèrent sur l'Égypte ; ils devaient s'y arrêter en attendant l'offensive vers le désert occidental. Jacob vivait une double existence : au Savoy du Caire, puis au Cecil Bar d'Alexandrie, il était libre d'aller et venir à sa guise ; dans les petites rues écartées, il était accosté comme n'importe quel soldat blanc par des galopins qui essayaient de lui vendre des bracelets, des bijoux en clinquant, de faux scarabées, des napperons brodés ou pour presque rien leurs sœurs qui étaient très propres ; de retour au camp, il redevenait un homme de couleur et devait obéissance à ses chefs. L'atmosphère était plus détendue que dans son pays ; grâce à ses talents de mime, il devint très populaire parmi les soldats (ses imitations de Churchill, de Smuts, de Hitler, de Mussolini et des officiers de la première brigade lui avaient assuré une solide réputation). Il restait malgré tout « cet adroit bon à rien », « cette réplique d'homme blanc », l'ordonnance de Frans Viviers.

Ils gagnèrent lentement Matrouh où les collines calcaires rencontrent les dunes et les arbustes salés. Au-delà, s'étendait le désert d'El-Alamein. Période de découragement et de mouches, au milieu des dunes, des plateaux désolés, des oueds à sec. De temps en temps, un bombardement, mais ce qui exaspérait les nerfs, c'était surtout l'inaction et la chaleur caniculaire.

Frans Viviers fut blessé pendant cette époque de relative sécurité. En tant qu'officier, il avait droit à des latrines privées ; il s'y trouvait un matin, quand un Stuka jaillit du ciel bleu, fondit sur le camp et bombarda les tranchées. Le petit édicule s'effondra et Frans Viviers eut les fesses en partie arrachées. Cet incident laissa sur son moral une cicatrice inguérissable. C'était un homme orgueilleux qui aimait chanter ses propres louanges. Il ne pouvait montrer sa blessure à personne.

Quelques jours après avoir quitté l'hôpital de campagne, il rencontra son destin – un destin inattendu et sans gloire. Il faisait partie d'un petit convoi qui suivait la ligne de Cazala où la VIII^e armée commençait à s'implanter pour couper l'avance de Rommel. Vers midi, comme il faisait très chaud, ils se reposèrent à l'ombre de leurs

camions. Une patrouille italienne les fit prisonniers. Quelques jours plus tard, ils gagnaient l'Italie à bord d'un avion-cargo complètement délingué.

Le camp était installé près de Pérouse ; la vie y était assez agréable. En septembre 1943, les Alliés ayant débarqué en Sicile, on entassa tous les prisonniers dans des wagons à bestiaux pour les emmener vers le nord. Au milieu du désordre, quelques hommes dont Frans Viviers réussirent à s'échapper ; les autres étaient trop étroitement surveillés. Quinze jours plus tard, quand l'Italie déclara la guerre à l'Allemagne, le convoi avait déjà franchi la frontière.

Le camp allemand était fort différent. L'hiver était terrible et la plupart des prisonniers manquaient de souliers. Beaucoup d'entre eux eurent un doigt gelé ou le pied entier. Dans les dortoirs, les grabats étaient infestés de vermine. La nourriture était rare. Ils étaient pourtant privilégiés par rapport aux internés de Buchenwald ou de Dachau. Les S.S. firent supporter à Jacob et aux autres prisonniers de couleur le poids de leur fanatisme racial. Jacob eut, l'un des premiers, ses souliers confisqués. Mais quand ils découvrirent son vieil exemplaire de Bunyan, la vie devint intolérable pour lui. Ils refusèrent de croire que ce livre lui avait toujours appartenu. Ils voulurent lui faire avouer qu'on le lui avait envoyé sous le manteau et que les passages soulignés contenaient un message codé.

Il nia. Ils le battirent et son corps devint noir de sang. Il nia toujours. Ils lui écrasèrent les testicules dans un étau de bois. Quand il reprit connaissance, il nia encore.

Ils l'obligèrent à creuser sa tombe dans la neige et à rester au bord du trou pendant qu'un peloton d'exécution prenait position face à lui. Les armes crépitèrent, mais en visant exprès au-dessus de sa tête. Il s'évanouit.

Quand il revint à lui, ils l'interrogèrent à nouveau ; il nia de nouveau en affirmant qu'il n'y avait aucun message dissimulé dans l'œuvre de Bunyan. Ils finirent par le croire et par le renvoyer dans ses baraquements.

Pour la première fois, il se mit à parler de son passé : des phrases confuses et folles au sujet d'Elise, de sa femme, de son fils, entremêlées de citations du *Pilgrim's Progress* ; il avait pourtant une résistance incroyable. À la fin 1944, quand il fut presque guéri, il fit rire ses camarades en imitant le commandant S.S.

Quand les applaudissements s'arrêtèrent, quelqu'un lui toucha l'épaule. Il se retourna : c'était l'un des gardes. Les autres prisonniers gardèrent un silence scandalisé pendant qu'on l'emmenait. Ils étaient sur le point de se révolter. Avant que les insurgés aient atteint le poste de commandement, les mitrailleuses crépitèrent. Six ou sept hommes tombèrent sur le sol. Le camp fut mis aux demi-rations.

Personne ne sut jamais ce qu'on avait fait à Jacob.

Trois jours plus tard, on vit simplement quelques gardes traîner son corps désarticulé et ensanglanté hors du bâtiment principal. Ils l'allongèrent sur le ventre, derrière la jeep du commandant, lui attachèrent les poignets à l'arrière du véhicule. Le commandant prit le volant et fit rouler la jeep le long du chemin d'enceinte, de l'autre côté des barbelés et des projecteurs.

Réunis au milieu du camp, les prisonniers étaient stupéfaits, immobiles comme des animaux soumis et stupides. Du haut des miradors, les gardes attendaient, leurs mitrailleuses en main. Le commandant fit le tour du camp, traînant derrière lui ce lamentable paquet de chair et d'os jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Et tu retourneras en poussière.

Jacob était enfin libéré des paradoxes de son étrange pèlerinage, délivré d'une vie inutile et d'un passé trop lourd : Léa l'esclave et son huguenot. Adam tué pour avoir voulu venger l'humiliation faite à sa femme. Moïse, le sombre prophète de la liberté, ayant engendré un fils pour la seule distraction de ses maîtres blancs. Dlamini-Daniel et ses errances jusqu'à sa mort à Bain's Kloof, Rachel luttant pour élever son fils blanc, souffrant sans répit, mourant dans la cabane en feu au bord de la mer. Abraham sur son cheval galopant à la recherche de l'histoire, fusillé au Cap comme rebelle alors qu'il avait pris le chemin du retour. David et son amertume grandissante d'avoir perdu son amour d'enfant pour Katryn, terminant sa vie entre les mains des grévistes. Jacob, enfin, mort d'avoir imité ses supérieurs. Clown ayant osé singer le roi. Terminé, complètement terminé. Légué, cependant, au-delà de sa mort, à ma mère et à moi.

Mon propre chapitre vient s'y ajouter maintenant. Puis ce sera fini puisque je n'ai pas de fils pour poursuivre. C'est là mon seul réconfort. Là aussi l'angoisse dont je souffre toutes les nuits.

C'est une lettre de Frans Viviers qui nous apprit sa mort. Il l'avait lui-même apprise d'un de ses camarades de camp. Ma mère demanda au pasteur de célébrer un service funèbre. C'était trop tard de quelques mois. Les ouvriers de la ferme trouvaient que c'était de la folie. Elle insista, pourtant. Je me souviens encore de la voix profonde et impressionnante du pasteur pendant qu'il lisait l'oraison :

« Il a plu au Dieu tout-puissant de rappeler à lui dans sa grande miséricorde l'âme de notre bien cher frère Jacob Malan. Pleuré par sa femme Sophie et par son fils Joseph, le Seigneur a donné et le Seigneur a repris. Béni soit le nom du Seigneur. »

Chapitre Trois

I

Ad majorem Dei gloriam. Ça retentit comme une énorme cloche au plus profond de mon enfance. Quatre mots, séparés de tout ce qui précède et de tout ce qui suit ; premier son qui vibre au commencement du temps, comme la note grave du piano dans la pénombre. *Ad majorem Dei gloriam.* Je ne sais même pas d'où viennent ces mots. Ils ont acquis une sorte d'intensité mystique, comme d'autres expressions liturgiques : ferme comme un roc ; patience inexorable ; grâce toujours renaissante ; ayant fait le sacrifice de sa propre personne. *Ad majorem Dei gloriam.* Blancheur de l'église chaste et fraîche, avec ses rangées de bancs, ceux réservés aux Blancs près de l'autel, ceux réservés aux Noirs contre le mur du fond, le pasteur aux ailes noires, suspendu comme en ascension, dans sa haute chaire. Très loin, à une distance infinie, l'autel immaculé du Seigneur Dieu ; les profondes sonorités de l'orgue faisant vibrer les bancs et nos arrières-trains, le calice rempli de vin, la patène d'or éclatant où se rompait l'hostie, toujours miraculeusement blanche malgré les rationnements de la guerre. Toutes ces images enfermées dans la musique de ces quatre mots. Et la prière du soir dans la salle à manger de l'immense maison où nous étions tous agenouillés pêle-mêle contre la porte de la cuisine. Prions. Pour ceux qui sont proches et chers, qui sont partis combattre en Ton Nom les forces du mal, afin qu'ils nous reviennent sains et saufs, non pas en considération de nos mérites, mais par la vertu de ton infinie miséricorde, amen. Ma mère cherchait à exorciser son profond sentiment de culpabilité par des prières ardentes et de terribles exhortations : *Tu ne le feras pas... Tu ne le feras pas... Tu ne le feras pas.*

Et avec une insistance de missionnaire, Hermien, la blonde fille de la maison, nous obligeait, tranquille et sévère, à répéter mécaniquement les dix commandements, les Béatitudes, le nom des Juges et le Notre-Père.

Notre Père.

Notre Père.

Qui es au ciel.

Qui es au ciel.

Que Ton Nom soit sanctifié.

Que Ton Nom soit sanctifié.

Que Ton règne vienne.

Que Ton règne vienne.

Sur la terre comme au ciel.

Sur la terre comme au ciel.

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien si noir.

Joseph, Dieu t'écoute ! *Notre pain quotidien.*

Notre pain quotidien.

Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Qui nous ont offensés.

Et ne nous laisse pas succomber à la tentation.

Et ne nous laisse pas succomber à la tentation.

Mais délivre-nous du mal.

C'est quoi le mal ?

Joseph, ferme les yeux : *car tu règnes à jamais.*

Tu règnes à jamais.

Avec ta puissance.

Avec ta puissance.

Et ta gloire.

Et ta gloire, amen.

Dans les siècles des siècles.

Dans les siècles des siècles, amen.

Amen.

J'ai déjà dit amen.

Hermien a été l'ange de mon enfance, la créature intouchable. Le dimanche, quand elle faisait ses tresses, j'étais émerveillé par la finesse de ses longs cheveux blonds. Si vos péchés sont aussi sombres, je les laverai et ils deviendront plu » blancs que neige. Le mouvement de ses mains quand elle s'asseyait au piano dans le *voorhuis* et que j'avais l'audace de l'observer du rebord de la fenêtre. La gravité de son regard m'impressionnait tellement pendant les leçons de catéchisme que j'en oubliais les paroles du Notre-Père. Le règne qui devait arriver sur la terre, c'était ce règne-là, et Hermien était la femme bénie entre toutes les femmes. Dix ans et j'en avais six, et nous grandissions en même temps.

Un dimanche sous la véranda, un après-midi de dimanche tout bruisant du gloussement des volailles qui creusaient des trous dans la poussière, crêtes rouges, becs jaunes, ailes déployées, Hermien, avec une profonde conviction, nous lut l'histoire de Noé et de ses fils, et maudit soit Canaan, qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères. Puis elle ferma la Bible, la posa sur ses genoux et, le menton dans les mains, assise sur une caisse dans un îlot de soleil, elle nous dit : « Tout

est venu de là, vous comprenez ? Nous, les Blancs, nous sommes descendants de Sem et de Japhet, et vous, vous êtes descendants de Ham et de son fils Canaan. Et voilà pourquoi les choses sont ainsi. » Nous écoutions, humbles et soumis, et nous avons accepté ce qu'elle nous disait. Puisque c'était le livre de Hermien qui l'affirmait. Oh, cette lumière dans ses cheveux, tu as vu ? Il n'y avait plus aucun doute, c'était la vérité des vérités, je le jure.

Pendant les week-ends, les pères mécréants de mes compagnons de jeu réinventaient l'ivresse de Noé. Le mien n'existait qu'à travers un instantané jauni sur la table de toilette de ma mère. Et le soir, quand elle recevait quelqu'un dans son lit de cuivre, elle tournait la photo contre le mur pour ne pas l'offenser et ne pas être offensée. Ainsi, Dieu soit loué, je n'étais guère habitué au spectacle de l'ivresse de Canaan ou de son père Ham ; mais gagner son pain à la sueur de son front, je savais ce que ça voulait dire.

À l'aube nous étions réveillés par la cloche aux esclaves qui, depuis deux cent cinquante ans, sonnait chaque matin (dimanche excepté) avec une louable efficacité, que ce soit le printemps, l'été, l'automne ou l'hiver, qu'il fasse soleil, qu'il pleuve, qu'il vente, ou même, ce qui était rare, qu'il neige. Chaque fois que j'évoque ce son qui déchirait le silence de la ferme comme la trompette du Jugement dernier, je retrouve le frisson matinal qui me traversait le corps. Je me recroquevillais une dernière fois en chien de fusil, comme un orgasme inversé, au fond du matelas de chaume qui crissait jusqu'à ce que la tête de ma mère apparaisse au-dessus du paravent qui nous séparait, pour me tirer du lit. Dansant sur un pied, je cherchais la bonne jambe de mon pantalon, pendant qu'elle s'affairait dans la cuisine en essayant d'allumer le fourneau à pétrole et en chantant des cantiques pour expier ses péchés nocturnes, cantiques entrecoupés de jurons sonores si elle cassait une allumette, renversait la bouteille de pétrole ou, les yeux encore lourds de sommeil, ne parvenait pas à trouver le trou avec le débouche-bec. Dressez-vous ! Dressez-vous pour l'amour du Seigneur, ah ! merde ! Défenseurs de la croix. Foutu fourneau. Brandissez bien haut sa royale bannière. Joseph, viens m'aider avec cette putain de machine. Ça ne peut plus attendre, oh ! Jésus !

J'ai appris les paroles des cantiques depuis mon plus jeune âge, comme le Notre-Père que m'avait appris Hermien ; j'avais aussi très facilement retenu les jurons proférés par ma mère devant le fourneau, mais, si je les prononçais, j'étais vertement tancé. Après ça, je faisais plus attention et je les gardais sur le bout de ma langue quand j'étais derrière le remblai de boue du réservoir d'irrigation.

J'étais fasciné par les mots. Je m'asseyais sur une ardoise, je regardais les canards aux becs jaunes plonger dans l'eau et je disais « Canard », je disais « Réservoir ». Puis, avec exaltation : « Hermien,

Sophie, Joseph. Elle, c'est Hermien. Ma mère, c'est Sophie. Moi, je suis Joseph. » Je faisais les cent pas le long du large remblai, la boue glissait comme des vers entre mes doigts de pied et je criais : « Je suis Hermien. Je suis Sophie. Je suis canard. Je suis eau. » J'imitais la démarche de ma mère, le port de tête de Hermien, le dandinement du canard, ou je m'allongeais dans la boue pour sentir le contact de l'eau.

Les deux frères de Hermien étaient mes amis les plus intimes. Willem avait le même âge que moi, Thys un an de moins. À l'heure où ils se levaient pour aller à l'école, la cloche aux esclaves m'appelait pour couper du bois et allumer le fourneau. L'après-midi, Hermien leur faisait réciter leurs leçons ; accroupi derrière le mur de la véranda, j'écoutais et je répétais les mots : *c-h-a-t* : *chat* et *m-a-t* : *mat*, qu'ils épelaient dans un livre bleu.

Willem avait du mal à apprendre ses leçons, surtout celles d'anglais. Un après-midi, Hermien essayait pour la troisième fois de lui faire répéter patiemment : « La petite Miss Muffet assise sur la carquette... sur la carquette... La petite Miss Muffet... » J'ai brusquement oublié que j'étais caché derrière le mur et qu'ils ignoraient ma présence, et je me suis mis à réciter :

La petite Miss Muffet.
Assise sur la carquette.
Avale du lait caillé,
Quand une grosse araignée
Près d'elle s'est installée.
Et Miss Muffet, effrayée, s'est sauvée.

Étonnée, Hermien s'est penchée par-dessus le mur. J'étais terrorisé. « Où as-tu appris ça, Joseph ? » J'étais sur le point de m'enfuir. « Pardonnez-moi, Miss Hermien, je le ferai plus jamais. » Ce jour-là, j'ai eu le droit de me joindre à eux à l'heure des leçons.

Je n'avais aucune idée du sens exact des mots. Même après avoir vu les images du livre de Hermien, j'ignorais toujours ce que c'était qu'une *carquette* ou du *lait caillé* ; mais ça m'était égal ; les mots seuls avaient de l'importance, comme ces expressions liturgiques découvertes plus tard : *Ad maiorem Dei gloriam*. Les compliments de Hermien me touchaient tellement que j'étais sur le point de pleurer.

Le dimanche après-midi, quand il y avait des invités, on me faisait parfois venir pour que je récite devant eux. J'avais envie de me sauver, mais c'était impossible. « Quand la *Missis* demande quelque chose, tu dois obéir, m'avait appris ma mère. Sinon, Antjie Somers, la terrible femme noire, viendra la nuit t'écraser les couilles. » Je restais donc au milieu des invités, tête basse, mon gros orteil grattant le sol, et je récitais tout ce qu'on me demandait.

Un jour, j'ai entendu la *Missis* soupirer : « Sacré petit salopard »,

quand j'ai eu fini ma récitation. L'une des invitées, une grosse femme avec une petite bouche parfaitement ronde, a répondu : « Si tu continues comme ça, Lucy, *ce petit nègre* ira tout droit en enfer. Permets-moi de te dire qu'un de ces jours, il ne saura plus où est sa place. » Avec un rire embarrassé, la *Missis* a dit : « Ne t'inquiète pas. Après tout, son père était l'ordonnance de Frans. »

Je suis resté longtemps éveillé, cette nuit-là, sur mon matelas qui crissait. *Ce petit nègre ira tout droit en enfer*. Ma mère m'avait appris tout ce qui concernait l'enfer : le diable et sa fourche, ses pieds fourchus, son brasier plus terrible que l'incendie de forêt du mois de février précédent qui avait grillé les sourcils des sauveteurs parce que le vent avait brusquement tourné. « Ce brasier-là, il te brûle Joseph, jusqu'à ce que toute ta graisse elle dégouline de toi. » Mais pourquoi étais-je sur le chemin de l'enfer ? En quoi mes récitations m'y conduisaient-elles ? Une seule flamme, et il ne resterait rien de mon petit matelas. *Un de ces jours, il ne saura plus où est sa place*. Où était ma place ? Ici, bien sûr, dans cette chambre au paravent fleuri qui me séparait de ma mère, dans cette maison blanchie à la chaux, construite à côté des autres sous les chênes, dans cette cour fermée par le grand mur de pierre, dans cette demeure à moitié cachée par les arbres, avec son toit de chaume et son échelle étroite qui menait au grenier où les feuilles de thé cuites à l'étouffée dans un four extérieur étaient en train de sécher, où les pêches et les abricots étaient mis en conserve dans de gros barils. Quatre pence, c'était le prix qu'on recevait pour une clayette d'abricots prêts à la conserve – et l'œil de faucon du vieux Daniel surveillait ses ouvriers. Pour chaque clayette terminée, ils recevaient un jeton ; le vendredi après-midi, ils échangeaient ces jetons contre de l'argent. C'était là ma place. Je la connaissais bien. Je pouvais la traverser dans le noir sans trébucher sur une racine, sans tomber dans un canal d'irrigation, sans marcher sur les excréments de la volaille. Voilà comment je connaissais ma place. N'était-ce pas suffisant ? Alors, comment pouvais-je cesser de la connaître un jour ? Aller en enfer ? Glisser vers ce brasier sur mon matelas en flammes, nageant comme une coquille de noix sur un fleuve dont l'eau serait de feu, vers un Satan semblable à une énorme femme à la bouche en cul de poule et aux mains froides et moites ? J'ai fini par éclater en sanglots et par ramper vers le lit de ma mère.

« Fous le camp, Joseph. » Sa voix sourde m'a terrifié. « M'man, je la connais ma place. Je veux pas aller en enfer. » « Le diable, il t'a déjà saisi dans ses griffes. Retourne dans ton lit. »

Je regagnais mon matelas inflammable et, dans les ténèbres menaçantes, je ressentis un besoin furieux de mon père. *Après tout, son père était l'ordonnance de Frans*. Parti pour la guerre depuis si longtemps ; pas un mot de lui, jamais. Et la radio qui annonce un

jour : « Malan, Jacob – disparu, tenu pour mort. »

Je me suis assis sur mon lit, les yeux grands ouverts. J'avais trop peur pour les fermer. J'espérais que le Seigneur Dieu ne s'en apercevrait pas dans le noir. J'ai prié : « Ô père, s'il te plaît, dis au Seigneur Jésus que je veux pas aller en enfer, que je connais ma place, et reviens avec moi, s'il te plaît, non pas en considération de mes mérites, mais par la vertu de ton infinie miséricorde, amen. » J'ai fini par m'endormir jusqu'à ce que le tintement redouté de la cloche aux esclaves éclate dans la lueur blafarde de la cour.

Mon amour des récitations n'en fut pas modifié. Cet épisode, au contraire, en augmenta la fascination. Charme secret de ce qui est dangereux, mystérieux, de ce qui est maléfique, interdit, charme d'un jeu qui avait une force unimaginable : continuer pour voir ce qui pourrait arriver, pour voir jusqu'où je pouvais aller. Ma mère m'encourageait (« Ça, tu le tiens de ton père ; ça vient de très loin »). Elle racontait l'histoire de notre famille avec une ferveur religieuse plus intense. Ce qui donnait à mes jeux du réservoir de nouvelles possibilités.

« Je suis Adam, je suis Moïse, je suis Dlamini-Daniel... » Parfois, j'ouvrais la porte de mon monde à Willem et à Thys, et je les faisais entrer dans mes jeux. Généralement, c'étaient eux qui décidaient d'aller à la chasse aux pinsons avec nos frondes ou de traquer les lièvres avec un chien. Surtout depuis qu'ils avaient découvert que je ne supportais pas la vue du sang. Notre répertoire tournait généralement autour de la guerre. Je n'avais jamais le droit de tenir un autre rôle que celui d'ordonnance, mais ils me laissaient inventer les situations et mettre l'action en scène.

Quand Frans Viviers revint de guerre, invalide, très maigre et très hâlé, un nouvel élément s'ajouta à nos jeux. Cette année-là, le soir de Noël, les enfants blancs des environs jouèrent une Nativité dans notre cour. Le spectacle était surtout destiné à instruire et à amuser les adultes, qui puisaient un peu trop d'ardeur dans la cave ; mais les enfants noirs y assistaient également, entassés autour du cercle de lumière qu'ornaient les décors en papier.

Joues et lèvres écarlates, Hermien jouait évidemment la Vierge Marie ; Jésus était représenté par le bébé d'une ferme voisine. Tôt dans la soirée, il avait été tellement affolé par l'agitation du spectacle qu'il a braillé tout le temps. On lui a pourtant changé ses couches au milieu de la pièce. Peu m'importait. J'ai suivi le spectacle avec une ferveur religieuse. Cet enfant qui braillait et qui faisait pipi était à mes yeux le véritable Messie. En Sainte Vierge, Hermien était transfigurée. Les enfants enroulés dans des draps étaient de vrais bergers qui suivaient l'étoile ; et Willem jouait Joseph – pas le Joseph que j'étais, le Joseph de la Bible, le Verbe fait chair. Les trois rois mages sont

arrivés pour offrir l'or, l'encens et la myrrhe. C'était Thys et deux de ses amis. Thys portait l'or ; il avait le visage noirci au cirage. En le voyant, ainsi méconnaissable, j'ai reçu un tel choc que sans comprendre pourquoi j'ai failli fondre en larmes.

Cet état d'exultation a duré plusieurs jours. Bien longtemps après le jour de l'an, j'ai finalement coïncé Thys et lui ai demandé :

« Tu as donné tout l'or ? T'as rien gardé ?

— Quel or ?

— La nuit de Noël quand tu avais l'or.

— Mais, ce n'était pas de l'or. C'était seulement des petits cailloux peints par Hermien.

— J'ai vu Hermien les peindre, mais le soir de Noël, c'était de l'or. Vous avez parlé d'or, d'encens et de myrrhe.

— Mais quoi, c'était un jeu. » Thys se mit à rire. J'ai vu qu'il se moquait de moi. J'avais vu l'or de mes propres yeux cette nuit-là quand Jésus était né à Bethléem et que Hermien était sa mère.

J'ai demandé : « Pourquoi tu t'es noirci la figure ?

— Parce qu'un des rois mages *était* noir. »

Mon cœur s'est serré. J'ai dit d'une voix rauque :

« Alors, si vous jouez encore l'an prochain... je pourrais être l'homme noir ?

— Sûrement pas ! a-t-il dit d'un ton méprisant. T'es pas blanc ! Tu peux pas. »

J'ai accepté sans un murmure. Ça coïncidait avec notre mode de vie qui voulait que Frans Viviers et sa famille vivent dans une grande demeure à toit de chaume et moi dans une des maisons bâties dans l'arrière-cour. Et c'était à eux de sonner le matin la cloche aux esclaves pour nous réveiller et nous envoyer au travail. Et à moi de couper du bois pour le fourneau de la cuisine et à ma mère de leur servir le café dans leur chambre ; ensuite, nous devions aller dans les vignes ou dans le verger pour piocher, pour sarcler, pour cueillir les fruits, sous l'œil impitoyable du *Baas* invalide. Hermien, Willem et Thys allaient à l'école en autocar et j'avais le droit de me glisser sous la véranda en fin d'après-midi pour suivre les leçons que leur apprenait Hermien. Mon père était une ordonnance qui n'était jamais revenue de guerre, tandis que le *Baas* avait regagné sa ferme. J'étais le fils aux pieds nus de Sophie, tandis que Hermien était la mère de Dieu.

Cette nuit de Noël avait pourtant allumé quelque chose en moi. Il a fallu longtemps avant que je n'ose en parler à Hermien :

« Miss Hermien, quand ce sera de nouveau Noël, je peux faire quelque chose, moi aussi ?

— Faire quoi, Joseph ?

— Comme le dernier Noël, Miss Hermien. À propos de Marie, de

l'enfant et tout. »

J'ai ajouté très vite :

« Mais je vous ennuierez pas. Je ferai ma propre pièce.

— Bien sûr, Joseph. Tu veux que je t'aide ? »

Elle était si près de moi. J'étais enivré ; ses cheveux si longs, si soyeux, ses yeux comme le paradis de Dieu avec tous ses anges ; le mince duvet sur la douce rondeur de son avant-bras. Je me demandais : Ça doit faire quoi ? Ça doit être si doux. J'ai avalé ma salive : « Non, Miss Hermien, je me débrouillerai », et je suis parti en courant.

En une semaine, j'avais fait la distribution de ma pièce : c'était l'histoire du paradis. Jonnie Katkop, un robuste gardien de bœuf aux jambes arquées, jouait Adam ; Lisa, la fille de tante Katy, petit fruit charmant et précoce, jouait Ève avec un enthousiasme débordant et un manque total d'humilité ; je jouais à la fois Dieu le Père et le Serpent. Il y avait également une douzaine d'anges. Nous répétions tous les lundis, car nous étions sûrs de trouver assez de draps sur les cordes à linge pour les robes de Dieu et de ses anges. Il fallait que Jonnie et Lisa soient nus, bien sûr. Au début, ils protestèrent avec indignation, mais ils finirent par accepter avec ferveur, effrayés par les tourments éternels de l'enfer s'ils refusaient. La pomme provoqua d'interminables disputes entre Adam et Ève pour savoir qui aurait le droit de manger le plus gros morceau. Début décembre, au cours d'une répétition, comme il n'y avait pas de pommes, Lisa dévora tellement d'abricots verts qu'elle en attrapa la colique et faillit mourir. Comme je voulais absolument la remplacer, elle se vengea en racontant que la pièce exigeait qu'elle soit nue, ce qui eut pour résultat de faire fouetter toute la troupe, y compris les anges et même la remplaçante de Lisa qui n'avait participé à aucune répétition. Ainsi s'acheva ma première mise en scène.

La nuit de Noël, les enfants blancs jouèrent de nouveau leur Nativité. Mais, entre les deux représentations, un changement notable avait eu lieu. Au cours de la première, la transsubstantiation avait été complète ; au cours de la seconde, dont j'avais été exclu, l'or, l'encens et la myrrhe continuèrent d'être des cailloux peints, des brindilles fumantes et de la cannelle enfermée dans une boîte de Nugget⁽¹⁴⁾.

J'avais neuf ou dix ans quand nous sommes allés au cirque, Hermien, Willem, Thys et moi, dans l'énorme Hudson familiale qui n'était plus de première jeunesse. Leur mère nous a déposés sur la Parade car elle avait des courses à faire. Elle devait venir nous reprendre après le spectacle ; pendant un moment, nous avons inspecté remorques, cages et caravanes jusqu'à ce que quelqu'un nous

chasse. Puis Willem m'a donné de l'argent pour que j'aille prendre un ticket au guichet réservé aux gens de couleur ; ils se sont dirigés vers l'entrée principale brillamment éclairée, ornée de rubans multicolores, tandis que je faisais la queue à l'arrière du chapiteau où un homme irritable, au visage rouge et effrayant, vérifiait nos billets et nous poussait à l'intérieur en proférant de violentes imprécations. Nous étions entassés au point d'être deux par place. De l'autre côté du chapiteau, là où Willem et les autres étaient installés, il y avait des tas de places libres. Mais je m'en fichais. C'était comme si j'entrevois le paradis, infiniment plus merveilleux que les spectacles de Noël organisés à la ferme. Le monde de tous les jours était métamorphosé en quelque chose de miraculeux. Aucun des mots dont je me suis servi pour raconter ce que j'ai vu auparavant ne peut servir à raconter ce que j'ai vu ce jour-là. Et, cependant, ça se déroulait sous mes yeux. Des chevaux, avec des plumes qui leur poussaient sur la tête, dansaient ; des éléphants se tenaient sur leurs pattes de derrière ; des lions sautaient au travers d'un cerceau enflammé ; un ours poursuivait un nain ; des créatures divines, dans des costumes étincelants, volaient de trapèze en trapèze ; l'homme au visage rouge qui nous avait poussé sous le chapiteau, dévorait des morceaux de verre, des lames de rasoir, et avalait d'énormes bouchées de feu. Tout ça se passait en musique.

Tout était si étourdissant et si éblouissant que la perspective de ma vie quotidienne en fut irrémédiablement changée ; c'était plus vrai que la réalité elle-même.

Mon univers se trouvait, tout à coup, peuplé par l'impossible. Jamais plus je ne pourrais m'en échapper réellement.

Pendant une semaine environ, j'ai tout gardé pour moi. Plus tard, oui, plus tard, je réunirais mes amis et nous monterions nos propres cirques. Pendant des mois, je me suis nourri de ce rêve éclatant et tenace. Je me suis fait des bleus partout en essayant de faire des culbutes avec une corde pendue à un arbre ; j'ai roussi les poils de Flappie en essayant de lui faire avaler du feu ; j'ai été fouetté pour avoir arraché des plumes aux plumeaux de la maison pour en parer mes « poneys ». Mais durant toute cette première semaine, j'ai tout gardé pour moi et n'ai pas trouvé la paix. À la ferme, je me suis mis à harceler tout le monde jusqu'à ce que le contremaître me propose de m'emmener à Cape Town où il avait un chargement de caisses à livrer au port.

Perché à l'arrière du camion, j'ai contemplé les vignobles et les vergers qui défilaient le long de la route ; la montagne de la Table s'est mise lentement à grandir sous nos yeux, bleue contre le bleu du ciel ; puis la ville nous a encerclés. On m'a déposé sur la Parade, à l'endroit précis où se dressait le chapiteau, et menacé d'une mort

particulière si je ne gardais pas mes yeux rivés aux aiguilles de l'horloge de l'hôtel de ville et si je n'étais pas là à quatre heures précises.

Mais le cirque était parti ; les cages étaient parties, les remorques et les caravanes étaient parties également ; le chapiteau avait disparu ; il n'y avait plus ni empreintes, ni traces, ni sciure, ni fumier, ni rien.

Seule, la folie des gens qui allaient et venaient avec hâte ; des tréteaux et des étalages encombrés de marchandises bizarres ; une énorme femme noire avec des bouquets d'herbes, d'épices et de racines disposés devant elle ; des vendeurs de journaux avec des porte-voix ; des pigeons ; des voitures ; des bicyclettes ; des charrettes débordant de fruits ; et, au coin de l'hôtel de ville, sous un palmier rabougri, un homme debout sur une caisse, gueulant encore et toujours : « Malheur à vous ! Malheur à vous ! Malheur à vous ! » Une carriole transportant des brochets, des geelbeks, des cabillauds et des maquereaux lisses et luisants, passa en toute hâte, accompagnée par le beuglement d'un cor qui vous pénétrait jusqu'à la moelle des os. À l'heure du déjeuner, un orchestre composé de cuivres étincelants et d'un énorme tambour accompagna un groupe de femmes aux voix suraiguës (il y avait, au milieu d'elles, un petit homme moustachu, avec des yeux mouillés, des veines bleues sur le nez et une étonnante voix de basse) qui chantait avec vaillance : « En avant, soldats du Christ ! »

Mais le cirque, le cirque, lui, était parti. Rien ne restait des gymnastes volants, des chevaux emplumés, du lion bondissant, des magiciens, des nains, des clowns, des chapeaux, des éléphants. Et il avait été là ! Je savais qu'il avait été là ! Je l'avais vu !

Je me suis timidement aventuré dans les rues. J'ai hésité devant la gare : peut-être le cirque avait-il pris ce chemin pour aller vers l'intérieur ? Mais j'étais trop terrifié pour me renseigner ; j'ai continué de descendre la rue en direction du port ; je suis passé devant la statue de Van Riebeeck. Des rangées de bateaux étaient amarrés le long des quais ; certains étaient couverts de drapeaux et enrobés de fumée. Au loin, en haute mer, un bateau blanc se dirigeait vers le grand large, peut-être pour faire le tour du monde ; peut-être le cirque était-il à son bord, avec ses clowns aux pieds plats, ses hommes mangeurs de feu, ses singes faisant de la bicyclette, parti, parti, faisant route vers nulle part, vers un monde sans fin. Ma gorge était serrée ; je ne pouvais pas avaler ; je ne voulais pas rester sans mon cirque. Je me suis senti abandonné de Dieu et des hommes. J'ai mouillé ma culotte, car je ne savais pas où aller pisser.

En rentrant à la ferme, j'ai dit à Willem : « Un jour, je vais m'en aller. Je rejoindrai le cirque, et je reviendrai jamais. »

Il a brusquement répondu : « Tu sais ce qui arrive aux gens qui se

sauvent ? » Je savais, oui. Le Sagrys de l'oncle Jakes s'était enfui une fois. Il avait pendant des mois menacé de le faire : il avait seize ans ; il en avait marre de la ferme, et il était finalement parti. Ils l'ont cherché pendant trois jours et l'ont ramené dans un camion. Le contremaître lui a demandé : « Sagrys, est-ce que je te livre à la police ou est-ce que je m'occupe de toi ? »

« Le *Baas* peut me frapper », a-t-il murmuré en regardant ses pieds ; brusquement, ses jambes ont paru vraiment très maigres et très grises dans son short kaki trop large. Ils l'ont emmené dans le hangar et ont fermé la grosse porte derrière lui. Je savais qu'il y faisait très noir, surtout avec cette porte fermée et juste quelques trous qui laissaient entrer les ongles effilés de la lumière. J'étais sous la véranda avec Willem, Thys et Hermien. C'est elle qui a dit : « Partons. Je ne veux pas être à côté. » On est allés à l'autre bout de la maison ; mais on ne pouvait pas échapper au bruit des coups qui tombaient à intervalles lents et réguliers, bruit rythmé et uniforme qui claquait, et Sagrys qui hurlait. Il ne hurlait pas comme un être humain ; c'était plutôt le hurlement d'une bête nocturne, d'un animal ; un son élevé, monotone, comme si on lui arrachait les boyaux. Nous étions au milieu des chênes et nous essayions de ne pas entendre, mais nous écoutions avec une passion malsaine. Le visage de Hermien était pâle ; des gouttes de sueur perlaient sur son front et elle respirait profondément. À l'autre bout de la maison, les coups continuaient de pleuvoir et le hurlement persistait. Hermien émettait de petits sons étranges, mais elle ne riait pas. Ça a continué. Elle pleurait à présent ; brusquement, elle m'a saisi par les épaules et s'est mise à me secouer jusqu'à ce que mes dents claquent.

« Tu entends ça ? » Elle pleurait. « Tu entends ? Ne t'enfuis jamais, Joseph. N'essaie jamais. »

Je me suis dégagé et me suis penché. J'étais malade. J'avais la sensation que j'étais complètement vide, et j'ai continué de vomir comme si mon estomac voulait se débarrasser de moi. Quand je me suis enfin arrêté, la ferme était tout à fait tranquille ; seuls, les pinsons gazouillaient dans les arbres.

Nous avons l'habitude d'installer le piège que nous avons fabriqué pour attraper les pinsons rouges et jaunes, derrière la maison du contremaître. C'est là, dans ce coin de l'arrière-cour, à côté des cabinets, qu'on donnait à manger, le soir, à la volaille ; pendant les longs après-midi, quand les poules étaient dans l'ombre des arbres, des essaims de pinsons venaient picorer les restes. Avec le temps, ils devenaient de plus en plus malins et c'était de plus en plus difficile de les attirer dans notre piège fait de bois et de fil métallique ; mais, avec un peu de patience, cela arrivait encore. Nous étions habituellement, Willem, Thys et moi, derrière les cabinets ; nous tirions, chacun notre

tour, la ficelle qui permettait de descendre le piège, et nous comptions, soigneusement, les points. En fin d'après-midi, nous rentrions à la maison avec notre piège, notre ficelle et les oiseaux que nous avions attrapés ; parfois, Willem et Thys vendaient les pinsons à l'école, mais ça arrivait rarement, car, à la nuit tombée, je retournais sous la véranda pour libérer les oiseaux prisonniers. Je n'avais aucune raison précise de le faire. Ça s'était produit une fois et c'était devenu un rituel. Ils n'ont jamais compris. On passait des heures à réparer la cage, à boucher tous les interstices et trous possibles. Je les aidais consciencieusement ; pourtant, les oiseaux continuaient de s'échapper. C'est peut-être devenu un rituel pour Willem et Thys eux aussi. De toute façon, il y avait toujours la possibilité d'un lendemain pour attraper d'autres oiseaux.

Cet après-midi-là a commencé comme beaucoup d'autres. On a descendu le piège deux fois ; la première fois trop tôt ; la seconde fois, il n'y avait qu'un moineau qui s'est échappé quand Willem a essayé de le saisir. Quand un oiseau s'est échappé, il est difficile d'en attraper d'autres. Mais la journée était chaude et lourde ; au loin, on entendait des voies aiguës d'enfants dans les vignobles ; les cigales chantaient dans les arbres, et nous n'avions rien d'autre à faire. Quand l'après-midi jaunirait au-dessus de la cour, nous irions nous baigner dans le réservoir et traire les deux vaches en respirant l'odeur de l'herbe, de l'urine et des pis ; puis nous porterions les bidons à la laiterie et, là, Paulus séparerait le lait : j'entends encore le tintement monotone de la petite cloche sur la manivelle rouge, l'écume bruissante du lait et l'écoulement du filet de crème couleur ivoire.

Après, Willem et Thys disparaîtraient à l'intérieur de la grande maison et je traverserais la cour assombrie, mon petit bidon de lait écrémé à la main, jusqu'à l'endroit où la lampe à huile projetait une couleur orange sur les rideaux à carreaux et le battant inférieur de la porte en pin. Mais ça, c'était pour plus tard. Pour le moment ; il y avait encore du soleil et l'après-midi semblait interminable. Allongés sur le ventre, nous attendions le retour des oiseaux.

La femme du contremaître s'approcha venant de la cuisine. Nous avons entendu la porte grillagée se fermer ; nous avons levé la tête et l'avons regardée aller vers les cabinets ; c'était une grosse femme ; elle portait un chapeau d'homme et marchait en faisant des gestes de rameur avec ses bras. On avait l'habitude de la voir dans la cour, et de la maudire, car elle faisait fuir les oiseaux. Mais c'était tout. Ce jour était-il différent ? La porte des cabinets grinça, se referma, et nous avons entendu à l'intérieur le gémissement du loquet de bois.

Willem a murmuré : « Eh ! regardez ! » Il a soulevé le battant derrière lequel se trouvait le seau hygiénique. Nous avons regardé à l'intérieur en murmurant et en gloussant, suffoqués par cette odeur de

fauve. Nous avons regardé avec hardiesse, avec dégoût, avec cette secrète hilarité des gosses subjugués ; juste un instant, car Willem a perdu l'équilibre et le battant s'est refermé avec bruit. Nous avons entendu à l'intérieur un cri étouffé et la porte s'est ouverte. Nous n'avons jamais couru aussi vite de notre vie. À travers l'arrière-cour, saisissant le piège au passage, nous avons plongé sous les premiers arbres fruitiers au moment où la femme du contremaître venait en clopinant jeter un coup d'œil, ses bloomers aux chevilles. Nous avons couru sur la terre labourée, le long des sentiers, parmi les arbres, en canard, afin qu'elle ne nous reconnaisse pas. Nous avons trébuché, nous sommes tombés. Nous nous sommes relevés et nous avons atteint un verger éloigné d'où nous pouvions regagner la maison en faisant un demi-cercle. Arrivés près de la cour, nous nous sommes arrêtés, complètement hors d'haleine ; nous nous sommes regardés et avons essayé de rire, mais ça sonnait faux.

« Eh bien... », a dit Willem.

Thys a ramassé une pierre et l'a lancée aussi loin qu'il pouvait, bien au-dessus du toit de chaume de la ferme. J'ai dit :

« J'ai du travail. »

Nous nous sommes séparés ; j'avais un sentiment de malaise, comme un poids sur l'estomac.

Je suis passé devant la maison, je suis allé au réservoir d'irrigation et me suis assis sur le remblai ; j'ai lancé des petites pierres dans l'eau ; les canards ont cancané avec indignation ; j'ai continué à lancer des pierres avec colère, vicieusement, joyeusement. Je pensais : Elle était assise là, je l'ai vue. C'est une Blanche. Y'a aucune différence, aucune. C'est absolument la même chose et, Bon Dieu, ça sent comme pour un homme de couleur.

La nuit dernière, quand j'ai eu fini d'écrire et que je suis allé me coucher, j'ai fait une variante de ce rêve qui revient toujours : moi, Jessica, le trou d'eau tiède sur la plage où nous avons lavé le sable de nos corps, où je me suis agenouillé devant elle en cachant mon visage entre ses cuisses, où elle s'est détournée de moi et a couru vers les autres ; mais, cette fois-là, ce n'était pas une armada de camions frigorifiques verts, c'était un cirque ambulante, et l'homme avec qui elle partait avait le visage empourpré et la bouche pleine de feu. Je me suis réveillé, grelottant de froid. Ils ne nous donnent pas assez de couvertures et, la nuit avançant, le froid rampe et grimpe des pieds à la tête ; l'éternelle ampoule brûlait au-dessus de moi, mais dehors, je le savais, c'était la nuit, plus hospitalière que ma cellule illuminée. J'ai pensé : Demain, quand je me remettrai à écrire, il faudra que je parle de Jessica pour remplir ma solitude de sa présence ; mais je

comprends maintenant que le moment n'est pas encore venu. Je dois d'abord redécouvrir et classer tout ce qui a provoqué les événements précédents.

Je recherche à tâtons un sens quelconque dans mes souvenirs confus. Je sais que c'est là, quelque part dans mes efforts constants – commencés dès l'enfance – pour découvrir ma place au milieu de ces vérités changeantes. Toujours le même système de questions : Où est ma place ? Qui suis-je ? Je pourrais énoncer mes questions une à une devant Dieu ou devant les canards insolents du réservoir boueux, égrener mes mots comme les grains d'un rosaire : *Je suis Joseph. Sophie est ma mère. C'est Hermien.* Mais cela me rapprocherait-il de mes conclusions ? J'étais encore jeune et impatient, trop étranger à notre cour et à ce monde pour comprendre qu'il existe des questions dont le sens ne réside que dans leur absence même de réponse. Et ma mère devait supporter le poids de mon incertitude.

Elle faisait de son mieux pour me répondre, même si la plupart de ses réponses étaient négatives, pathétique ensemble de certitudes commençant par : *Tu ne dois pas... Tu ne dois pas... Tu ne dois pas...*

Elle pouvait réciter les dix commandements avec une joie profonde ; et tout me paraissait simple et convaincant. Mais ça ne durait pas longtemps, car comment pouvais-je accepter des règles qu'elle transgressait elle-même si ouvertement et si fréquemment ? Quand j'osais la questionner à ce sujet, elle avait une explication toute prête : « Les commandements, ils disent seulement que tu dois pas convoiter la femme de ton voisin ; ils disent rien si je désire un homme, regarde bien. » Ses sermons se terminaient souvent par : « Joseph, le jour je me crève le cul pour les Blancs, mais quand la nuit elle tombe, c'est notre tour. Le Seigneur, il nous a donné la nuit pour avoir une tranche de bonheur, pasque le jour c'est l'enfer. »

Chaque fois que j'interprétais ses paroles littéralement et que je sortais pour aller m'amuser, elle m'arrachait une confession, me menaçait de la damnation éternelle et concluait par cet avertissement maléfique : « Dieu ne dort pas. »

Je me suis peu à peu résigné à cette « vérité maternelle », la considérant comme une part de cet ordre incompréhensible qui gouvernait ma vie. Je ressentais même une espèce de fierté quand on me disait : « Joseph, ta mère est la femme la plus fine que le Seigneur Dieu ait faite de ses deux mains. Regarde-la s'en aller, regarde-la marcher. Y'en a pas deux comme elle ; une pour toi et une pour moi, Bon Dieu ! » J'étais cependant déconcerté, en dépit de sa connaissance inflexible du bien et du mal, de retrouver en elle mes propres incertitudes. Ce n'était que trop évident dans ses humeurs dominicales, quand elle s'asseyait, se levait, traversait la chambre, se rasseyait, se relevait, retraversait la chambre. Elle s'arrêtait finalement

sur le pas de la porte, s'accoudait au battant inférieur, regardait dehors, soupirait :

« Aujourd'hui, je me sens encore comme une conne de mouche dans une putain de bouteille.

— Qu'est-ce qui va pas, m'man ?

— Le dimanche, c'est un mauvais jour. »

Nouveau soupir.

« C'est pasque Dieu ne travaille pas aujourd'hui ?

— Dieu, il a rien à voir là-dedans.

— Qu'est-ce qu'il fait pendant tous ces jours, m'man ? Il a fini le monde depuis si longtemps.

— Il nous laisse le temps de le foutre en l'air. Comme ça, il pourra revenir pour tout remettre en place.

— Comment on fait pour le foutre en l'air ?

— Oh ! la barbe ! »

Alors, je demandais :

« Qu'est-ce qu'on fait ici, m'man ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? On vit ici. C'est notre place.

— Qu'est-ce qui fait que c'est notre place ?

— Ta place est ta place.

— L'autre *Missis* elle a dit que je connaissais pas ma place.

— Oh ! merde ! »

Je m'aventurais plus près d'elle, là où elle s'était accoudée, ses deux seins rebondis posés sur le battant inférieur :

« Je parle pas de la ferme, m'man.

— De quoi tu parles, alors ?

— Pourquoi on vit, m'man ?

— Tu poses trop de questions et tu vois à peine ton cul. » J'étais là, vexé, et je tripotais le loquet, quand elle a brusquement ajouté :

« Eh oui, on est rien d'autre que des squatters dans la cour de la vie du *Baas*. »

C'est la dernière image durable que j'ai gardée de cette tristesse dominicale : rester près de ma mère et contempler la cour ; les cigales chantaient, les lézards se reposaient sur les pierres plates, un hochequeue sautillait dans la tache sombre laissée par l'eau de vaisselle, une pie-grièche était posée sur une barrière près de la pergola (la sauterelle qu'elle avait prise se débattait encore faiblement à la pointe du bec qui transperçait son corps vert) ; à mesure que le soleil faiblissait, un bokmakierie, perché dans les arbres, lançait ses trilles purs et tristes : *Bok-bok-makierie ! Bok-bok-makierie !* Ma mère chantait et, reportant le poids de son corps sur une autre jambe, répétait : « Eh oui, on est rien d'autre que des squatters dans la cour

de la vie du *Baas*. »

À la tombée de la nuit, après ses ablutions rituelles au robinet derrière la maison, sa dépression dominicale s'estompait. Elle ne portait alors que son jupon blanc et frottait ses longues jambes brunes jusqu'à les rendre douces et brillantes. Elle mettait une robe propre pour le soir et arrangeait la maison en fredonnant, souriante. Car elle se sentait chez elle dans l'obscurité. Les visiteurs ne tardaient pas à arriver ; l'un d'eux avait sa guitare et poussait doucement sa complainte dans la nuit. Plusieurs voix accompagnaient ses chansons tristes. Après leur départ, quelqu'un restait avec elle. J'entendais pendant plusieurs heures leurs voix derrière le paravent fleuri et les craquements du sommier, à mesure qu'elle se débarrassait de sa tristesse ; mais la mienne persistait, tandis que je restais éveillé dans le noir. J'écoutais les branches du chêne craquer sur le toit, un chien aboyer, peut-être un hibou ululer comme le vent dans la cheminée.

La seule façon d'exorciser ma solitude était de rester allongé et de me murmurer des mots à moi-même jusqu'à ce que leur sonorité apaisante recouvre tout : « La Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué, les Juges, Ruth... » Ou des phrases de la sainte communion, ou des formules comme : *Ad maiorem Dei gloriam*.

La sainte communion était l'une des certitudes à laquelle je pouvais me cramponner. Non pas une certitude définie, mais quelque chose de familier, digne de confiance, car le rituel ne changeait jamais et un miracle y était impliqué : le vin qui se change en sang, le pain blanc qui devient corps du Christ. Pourtant, cette vérité elle-même fut ébranlée.

Ça ne s'est pas fait sans une mise en scène un peu vulgaire dont Oom Koot, le bedeau de l'église missionnaire, fut responsable. L'église missionnaire se trouvait à des kilomètres. Nous y allions rarement, sauf pour les baptêmes ou les premières communions ; le reste du temps, nous nous rendions à l'église blanche qui, en ce temps-là, nous était encore ouverte. Je me souviens très bien d'Oom Koot parce qu'il avait une manière de chanter bien à lui. Il était aussi l'orgueilleux propriétaire d'un jeu de fausses dents, acheté d'occasion sur la Parade par un de ses amis qui le lui avait offert une année pour Noël : elles ne lui allaient pas très bien et, pour les empêcher de tomber pendant qu'il chantait, il avait l'habitude de fermer la bouche après chaque syllabe : « Mon... Sau... Veur... Est... Mon... Ro... Cher. »

Un samedi, Oom Koot et une partie des membres de la paroisse allèrent à Melkbos Beach. Ils s'y amusèrent beaucoup jusqu'au moment où Oom Koot fut renversé par une vague énorme et

inattendue. Il perdit sa prothèse supérieure ; il chercha, fouilla furieusement, plongea pendant un moment, à droite et à gauche, mais en vain. Comme c'était un vieillard coléreux, il arracha sa prothèse inférieure et la jeta à l'eau, sans doute en vertu du principe qu'il est toujours possible de prendre quelque chose à quelqu'un qui n'a rien.

Il revint chez lui la bouche « vide » et refusa de parler à quiconque. Ce soir-là, avait lieu à l'église un office préparatoire pour la sainte communion, mais il ne chanta pas. Le lendemain, juste avant la communion, quelqu'un annonça que la prothèse supérieure d'Oom Koot, celle qui avait été emportée par les vagues, venait d'être retrouvée sur la plage. Le Seigneur Dieu a pris et le Seigneur Dieu a rendu. On comprend assez facilement pourquoi le vieillard était furieux ; il assista à l'interminable office, mais, les ouailles rentrées chez elles, il essaya de manière blasphématoire de se venger de Dieu en buvant tout le vin de messe dans la sacristie. Quand on le découvrit peu avant l'office du soir, il était rond comme une queue de pelle ; il chantait à tue-tête en remuant ses gencives édentées, comme une vieille tortue en train de mastiquer.

Ce qui me choqua dans tout ça, ce fut le rôle du vin. D'après ma foi d'enfant, le vin aurait dû à ce moment-là se changer en sang – et on ne peut pas se soûler avec du sang. Si Oom Koot s'était vraiment soûlé avec ce qu'il avait trouvé dans la sacristie, ça voulait dire qu'un doute sérieux venait d'être jeté sur le processus du vin et du sang, du pain et du corps. Quand on prend de l'âge et qu'on perd ce besoin d'absolu, on devient moins vulnérable. Un jour, en repensant à tout ça, j'ai pu me moquer de moi-même. Mais quelque chose du choc primitif, de cette perte de foi, est demeuré au plus profond de mon être, comme un secret en puissance.

À cette époque-là, ma seule défense contre de tels événements était de m'enfoncer encore plus avant dans le monde imaginaire que je m'étais créé, derrière le remblai du réservoir d'irrigation, seul ou avec mes amis. J'ai joué, par exemple, toute l'histoire d'Oom Koot avec Willem, Thys et quelques autres. Un spectacle qui permit à une partie de notre auditoire de hurler de rire et à l'autre partie de conclure, avec la plus ferme des convictions, que nous avions irrémédiablement pris le chemin de l'enfer. Le plus important pour moi c'est que, grâce à la pièce, j'avais prise sur ce qui était arrivé. En me mettant dans la peau d'Oom Koot, édenté, je pouvais exorciser sa profanation ; ça en disait déjà plus long que de rester simplement assis sur le remblai, les yeux fermés, en répétant aux canards : « Je suis Joseph. Je suis Hermien. Je suis Sophie. Je suis mon père. »

Mon père fut, de façon inattendue, un facteur décisif de ma vie. C'est arrivé un après-midi pendant que je lisais *Robinson Crusoé*, à côté du réservoir. J'étais tellement plongé dans ma lecture que j'en avais

tout oublié. Je me suis senti complètement affolé quand une ombre gigantesque m'a brusquement recouvert. En levant le visage, j'ai aperçu Viviers au-dessus de moi.

Ce n'était pas une séance de lecture ordinaire. Je n'avais connu la lecture qu'au cours des leçons auxquelles je prenais part sous la véranda avec Willem et Thys, sous la bienveillante et ferme tutelle de Hermien. Je n'avais jamais su ce qu'était un livre : une chose qui appartenait au monde des Blancs, comme les représentations de la nuit de Noël, l'école, les bonbons après les repas ou les habits neufs. Willem avait acheté *Robinson Crusoé* à Cape Town, en dépensant la moitié de l'argent qu'il avait gagné cet été-là en emballant des abricots. C'était une belle édition illustrée. Willem a toujours aimé les beaux livres. Il m'avait permis de le feuilleter une fois avec lui. Après les leçons, je rôdais derrière lui quand il s'allongeait pour lire au milieu des géraniums. Un jour, des invités sont venus à l'improviste ; Willem et Thys ont mené les garçons au réservoir pour y construire un bateau ; le livre gisait, oublié au milieu des fleurs rouge sang. Je suis passé dix ou vingt fois devant sans oser le toucher. Quelques heures plus tard, Willem et les autres sont revenus du réservoir, les visiteurs sont partis dans un nuage de poussière ; nous sommes allés traire les vaches, la cloche du souper a résonné par la grande fenêtre ouverte de la salle à manger. Au moment où je suis rentré à la maison avec mon seau de lait écrémé, *Robinson Crusoé* gisait encore dans le parterre de fleurs. Tard, cette nuit-là, je me suis glissé à travers la cour. Le livre était toujours là. Je me suis dit qu'il fallait le préserver du vent et de la rosée, que j'allais seulement le garder pour la nuit et que je le rendrais à Willem le lendemain. Pendant que ma mère était chez des voisins, j'ai caché le livre sous mon matelas. J'ai très peu dormi cette nuit-là. Le lendemain matin, j'ai pu apprécier pour la première fois cette habitude qu'avait ma mère de chanter des cantiques.

Pendant tout l'après-midi, on a cherché le livre perdu à travers la cour. Il aurait été si facile de dire à Willem : « Tu l'as oublié dehors, je l'ai pris avec moi. » En fait, je les ai même aidés à le chercher. Je ne comprenais pas qu'ils n'aient pas décelé la vérité ; mon sentiment de culpabilité a augmenté à ce moment-là ; c'était pire qu'un menu larcin. (*Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas le péché d'adultère, tu ne voleras pas*) : ce que j'avais pris venait d'un monde totalement différent du mien, une contrée de tabou absolu.

Willem avait fini par accepter la perte de son livre. J'ai quand même attendu longtemps, car j'avais trop peur de le sortir de dessous mon matelas. Il était là et, la nuit, j'en étais conscient, comme la princesse des contes de fées est consciente du pois caché sous Dieu sait combien de matelas. Un mois, peut-être plus, s'est écoulé avant que je me décide, en tremblant, le souffle coupé, à sortir le livre de sa cachette.

Je n'aurais pas été surpris s'il avait soudain pris feu au contact de mes mains. Rien de tel n'arriva et ma fièvre est tombée. Je suis allé précipitamment au réservoir avec le livre soigneusement enveloppé dans un journal trouvé dans la poubelle. À partir de cet instant-là, mes journées ont été transformées par le monde magique de *Robinson Crusoé*. Un monde nouveau naissait entre mes mains, avec toute l'autorité du mot imprimé.

Quand la mince silhouette du *Baas* est apparue cet après-midi-là sur le remblai, j'ai pensé : Mon Dieu, tout est foutu ; c'est pire que Sagrys quand il s'est taillé.

« Tu ne dis pas bonsoir, Joseph ? »

— Pardon, *Baas*. 'Soir, *Baas*. »

Il ne bougeait pas et, avec ce soleil derrière son chapeau, on aurait dit que toute la lumière irradiait de sa personne ; son ombre, longue ligne noire au long du remblai, me recouvrait. Il me regardait, et je n'ai pas cherché à regarder ailleurs. Je ne pouvais pas bouger les yeux. Surplombant ce remblai, il était aussi grand que Dieu.

« Qu'est-ce que tu fais là, Joseph ? »

— Riiiiien, *Baas*. Je sais pas. Je suis assis, c'est tout.

— C'est un livre que tu lis ? »

Ma gorge était sèche ; j'avais les larmes aux yeux ; je me suis souvenu de ces bruits rythmés et lents dans le hangar, du hurlement interminable de Sagrys. Il a lentement descendu le remblai, à cause de sa hanche paralysée. Le soleil m'aveuglait.

« Hermien m'a raconté que tu lisais beaucoup », a-t-il dit.

Je sentais le livre trembler entre mes mains quand il l'a pris pour le regarder de plus près.

« C'est le *Robinson Crusoé* de Willem ? »

Je ne pouvais proférer un seul mot. Emmène-moi dans le hangar, avais-je envie de lui dire. Tu peux me tuer si tu veux.

« Je voulais pas le prendre, *Baas*. Je voulais le lui rendre. »

Il était très calme, et je l'ai regardé allumer sa pipe. Tout un cérémonial. Après la troisième allumette, comme la fumée commençait à sortir en volutes de sa bouche, il a brusquement dit :

« Ton père aussi avait un livre qu'il emmenait partout où il allait.

— Oui, *Baas*. *The Pilgrim's Progress*, *Baas*.

— Comment sais-tu ça ? Tu étais bébé quand il est parti avec moi.

— Ma mère m'a raconté, *Baas*.

— Que t'a-t-elle dit ? »

J'ai prudemment levé les yeux. Il ne paraissait pas en colère. Incertain, mais néanmoins soulagé, j'ai dit : « Tout de mon père et de sa famille, *Baas*, tout du passé.

— Ton père était un homme qui avait le monde contre lui. » Il a changé sa jambe raide de position. « Il ne voulait pas aller à la guerre, mais je l'ai forcé à y aller. » Il a tiré sur sa pipe et a utilisé l'allumette éteinte pour tasser les cendres au-dessus du fourneau. « On ne peut pas prévoir le futur. Et il y a des choses que l'on ne peut pas réparer ensuite. »

Je l'ai vu me fixer comme s'il attendait une réponse ; aussi, j'ai bafouillé :

« Peut pas les réparer, non, *Baas*, oui, *Baas*.

— Je t'observe depuis un petit bout de temps, Joseph. Vous, les gens de couleur, vous êtes des impies, mais ton père était différent et il n'a jamais bu comme les autres. On dirait que tu tiens de lui. Je veux te donner une chance dans la vie, Joseph. J'en ai discuté avec ma femme et elle est d'accord avec moi : je veux te donner la chance de faire des études. »

Je l'ai fixé bouche bée :

« *Baas* ?

— Tu iras en classe à partir de lundi ; on verra comment tu te débrouilles ; tu pourras peut-être y apprendre un métier et faire quelque chose d'utile. J'espère que tu ne me décevras pas, Joseph. » Puis il a ajouté, pour être bien sûr que je l'avais compris ; « C'est pour l'amour de ton père que j'ai décidé de faire ça.

— Merci, *Baas*. »

Avant de s'en aller, il a hésité, a jeté un regard sur le *Robinson Crusoe* qui était entre mes mains. « Pour le livre..., a-t-il dit, viens à la maison après la traite pour recevoir ta punition. » Puis il est parti, raide, en direction du soleil.

Je suis resté là, à regarder l'après-midi s'éloigner de moi lentement.

D'aussi loin qu'il m'en souviennne, j'ai toujours été terrifié par la douleur, par toutes les formes de souffrance physique. Loin de m'immuniser, l'histoire de ma famille racontée par ma mère m'avait au contraire rendu plus vulnérable. Le jour où Sagrys avait été fouetté, j'avais eu une réaction instinctive, incontrôlable. À présent, c'était mon tour, après l'heure de la traite. Et si je me taillais ?... Mais ça ne ferait qu'aggraver les choses. Tout ce qu'il me restait à faire était d'attendre, de vivre chaque douloureuse minute de cet après-midi interminable.

Quand le soleil a finalement hésité sur le flanc des montagnes, je me suis levé, les jambes engourdis, et j'ai été donner un coup de main pour la traite. J'avais le vertige.

« Tu es malade ou quoi ? » m'a demandé Willem.

Je n'ai pas répondu, tête baissée, espérant que le pis de la vache ne se tarirait jamais. J'ai porté le bidon à la laiterie, aussi lentement que

possible. Le temps s'était arrêté pendant l'après-midi. Rien, désormais, ne pouvait plus le retenir. Me mettrais-je à hurler moi aussi, dans une demi-heure, comme Sagrys dans le hangar ? J'ai fermé les yeux et j'ai serré les poings. Non, je ne hurlerai pas. J'ai juré devant Dieu que je ne hurlerai pas. Ils pouvaient me tuer, ils ne m'arracheraient pas un seul cri. Je leur montrerai. À travers le bourdonnement du sang dans mes oreilles, j'entendais la cloche du séparateur qui tintait, tintait ; puis elle s'est arrêtée. C'était l'heure.

La peur m'a soudain lâché. À présent que le moment était venu, j'étais incroyablement calme. Quand j'ai pris mon seau de lait écrémé pour le déposer à côté des escaliers de la véranda, ma main ne tremblait pas. J'ai laissé Willem et Thys partir en avant, puis je me suis approché de la porte de derrière. La sombre silhouette du *Baas* m'attendait, appuyée contre l'un des piliers de la pergola. Je suis allé vers lui et me suis arrêté.

« 'Soir, *Baas*. Me voilà, *Baas*. » Il n'a rien dit. « Vous pouvez me battre maintenant, *Baas*. »

Il s'est éloigné du pilier : « Ça va, Joseph. J'ai réfléchi. Tu peux t'en aller. Mais, à partir d'aujourd'hui, tu t'en souviendras, n'est-ce pas ? Quand tu voudras quelque chose, tu le demanderas ; tu ne dois pas le prendre. Il est temps que tu te débarrasses de tes habitudes noires. »

J'ai pleuré en traversant la cour, mon petit bidon de lait à la main, des pleurs muets que personne ne pouvait entendre. Je ne voulais pas pleurer, mais je l'ai fait quand même ; les larmes et la morve zébraient mon visage, et je ne pouvais pas me retenir.

« Où tu as été si longtemps ? Qu'est-ce que tu as ? » m'a demandé ma mère quand j'ai finalement trébuché dans l'encadrement de la porte. J'ai répondu avec colère : « J'ai rien. Je vais à l'école à partir de lundi et le *Baas* m'a retenu tout ce temps pour rien. Il m'a pas battu, et la voilà ta saloperie de lait. »

II

Quand est-ce arrivé ? Au cours de ces années d'innocence ou d'ignorance (notre respect pour les premières se teinte du mépris que nous portons aux autres). Nous sommes allés à Bain's Kloof, assis à l'arrière de la camionnette de Frans Viviers. Il devait voir un fermier dans la vallée de Tulbagh pour lui acheter de nouveaux pieds de vigne destinés au terrain où les derniers poiriers venaient d'être abattus et il nous avait promis de nous laisser dans la montagne, Hermien, Willem et Thys, sept ou huit de leurs amis et quelques petits Noirs, pour porter les affaires et le repas. Il nous a déposés près de l'hôtel avec, comme instructions, de bien rester ensemble, d'être très prudents en faisant du feu, de faire attention aux babouins, et d'être là à six heures précises quand il viendrait nous chercher.

Nous avons suivi le cours d'eau ; nous nous sommes arrêtés pour prendre un bain là où le courant se divisait, parmi les rochers, en une série de trous d'eau profonds et clairs : les garçons dans un trou d'eau proche d'une haute formation rocheuse blanche ; les filles dans un trou moins profond, de l'autre côté. Nous avons fait des galipettes, nagé, plongé et ri pendant une heure avant de sortir de l'eau, lisses comme des loutres ; nous nous sommes étendus sur les rochers plats et ronds pour nous chauffer au soleil jusqu'à ce que les dernières gouttes d'eau aient disparu de nos peaux blanches ou brunes ; puis nous avons joué à des jeux de garçons : faire des ricochets avec de petits galets, imiter le chant des oiseaux, grimper sur un rocher pour voir celui qui pissait le plus loin ; faire les inévitables comparaisons anatomiques : déterminer qui avait le plus gros, qui avait des poils ou les biceps les plus fermes.

Nous avons finalement réalisé que nous avions faim et nous avons appelé les filles, de l'autre côté des rochers, pour savoir si l'on pouvait venir.

« Attendez ! » ont-elles crié.

Nous avons attendu quelques minutes et nous nous sommes à nouveau mis à crier.

Elles n'étaient pas encore prêtes. Nous avons fait trois ou quatre fois le même manège, puis nous en avons eu marre de leurs minauderies.

« On arrive ! » a crié Willem, l'éternel chef de bande. Sans attendre, nous avons escaladé l'énorme formation rocheuse pour atteindre le trou d'eau occupé par les filles. Elles se sont éparpillées de tous les côtés en hurlant et en poussant des cris aigus ; elles étaient à moitié

habillées ; elles s'étaient baignées avec leurs sous-vêtements. Quand nous sommes arrivés, des culottes et des tricotés avaient été mis à sécher partout. La plupart des filles se sont assises en hâte dans la tenue où elles étaient, leurs robes volontairement repliées sous elles. Nous leur avons lancé des pierres pour essayer de les faire fuir et de pouvoir ainsi les pourchasser, mais elles sont restées là. Elles étaient rouges de colère et de honte. Je ne pouvais quitter Hermien des yeux. Elle était assise sur un côté, le visage écarlate, ses cheveux mouillés et soyeux sur les épaules ; son visage ovale semblait plus petit que d'habitude ; l'humidité de son corps avait taché, ça et là, sa légère robe de coton. Ça m'a frappé comme un coup porté au plexus solaire : il y avait Hermien, et sous cette robe à fleurs elle était nue. Et là. Regardez. À travers l'étoffe humide collée sur elle. Ses jeunes seins étaient visibles.

La sainte Hermien que je vénérâis devenait brusquement semblable à toutes les petites filles noires dont j'avais tripoté les tétons et les chattes derrière le remblai boueux du réservoir.

Willem a fini par dire : « Bon, on va manger, vous pouvez rester ici si ça vous chante. » Il a emmené les garçons un peu plus haut pour pique-niquer. Les filles ont suivi, mais l'atmosphère de liberté qui enveloppait cette journée avait disparu : nos rires avaient une résonance exagérée. Pas une seule fois, je n'ai regardé Hermien.

La plupart étaient trop paresseux pour grimper plus haut après le déjeuner ; ils sont restés allongés à l'ombre ; mais Willem est venu près de moi et a murmuré : « Tu viens ? » Comme deux lézards, nous avons escaladé le rocher. Bien au-dessous de nous, Thys ou un autre a demandé : « Vous allez où ? » Willem a répondu : « Jus'qu'au sommet !

— N'allez pas trop loin.

— On revient tout de suite.

— Vous êtes vraiment dingues avec la chaleur qui fait... » La voix s'est évanouie dans le lointain.

Nous avons grimpé plus haut, toujours plus haut. Pour Willem, ce n'était qu'une escalade semblable à n'importe quelle autre ; mais pour moi, c'était la possibilité de m'éloigner du monde et de me retrouver en paix. Je n'ai pas fait très attention à la route que nous empruntons : premier sommet, second, troisième, un autre encore ; chaque fois, nous nous attendions à apercevoir le dernier sommet – ce sommet vers lequel nous tendions, avec l'espoir absurde de regarder à nos pieds et de découvrir l'univers sous un angle plus rationnel. Mais, ce jour-là, nous n'avons jamais atteint le sommet et jamais découvert d'angle plus rationnel. Quand Willem a dit : « Pourquoi est-ce qu'il fait frais ? » j'ai pris pour la première fois conscience de notre environnement.

Des nuages couvraient les montagnes ; l'herbe verte et drue était balayée par un vent très fort. La sueur qui perlait à mon front et entre mes épaules s'est changée en aiguilles de froid. J'ai dit :

« La brume tombe. On ferait mieux de rentrer.

— Encore un petit peu, et on y est. »

Mais ce n'était pas le dernier sommet ; au moment où nous avons atteint le faite de la pente rocailleuse, un autre sommet s'est dressé au-dessus de nous, perdu dans le brouillard blanc.

« Je pense qu'on ferait mieux de redescendre maintenant », a admis Willem, déçu. Nous avons commencé à descendre, en glissant et en trébuchant. Avant d'avoir atteint le pied de la première pente, le brouillard s'est déployé autour de nous en gigantesques volutes humides, comme la respiration d'une énorme vache.

« Merde, a dit Willem.

— Faut faire attention maintenant ; y'a des rochers en dessous de nous. »

Nous avons descendu la pente très lentement ; à mesure que nous avançons, tout devenait de plus en plus rocailleux et accidenté.

J'ai demandé, au bout d'un moment :

« Tu es sûr que c'est le bon chemin ?

— Bien sûr. Tu me prends pour un con ? »

Le brouillard était devenu si épais que nous ne pouvions pas voir à plus de cinq mètres. Moins d'un quart d'heure après, nous nous sommes arrêtés, juste à temps, au bord d'un précipice.

« Jésus ! Je connais pas cet endroit.

— On ferait mieux de crier ; comme ça, ils nous entendront. »

Il était encore confiant, sans aucun trémolo dans la voix :

« Hello ! Ooooooooooooooh ! »

La brume enveloppait la montagne d'un linceul gris. Aucun bruit ne nous parvenait. Dans un silence irréel, nous avons continué à tâtonner en nous éloignant du précipice. Après ce qui nous a paru être des kilomètres, nous nous sommes encore arrêtés et avons à nouveau crié :

« Ooooooooooooooh ! »

Il n'y avait même pas d'écho dans cette brume. Les choses semblaient tourner assez mal. L'humidité se mit à suinter à l'intérieur de nos vêtements ; nos dents claquaient. Nous nous sommes arrêtés à mi-chemin d'un lit caillouteux pour examiner la situation ; nos mains profondément enfoncées dans les poches protégeaient nos minuscules bites engourdis.

« J'ai des allumettes sur moi ! s'est exclamé Willem en sortant une main de sa poche. Je les ai apportées pour allumer un feu au moment du déjeuner. Il faut qu'on trouve un abri maintenant.

— Allons voir du côté des rochers. Y'a toujours des grottes. »

Il m'a dit en rangeant soigneusement la boîte d'allumettes : « Donne-moi la main avant qu'on se casse la gueule en bas. »

Main dans la main, aussi impuissants que l'aveugle de Brueghel, nous avons erré dans cette étendue sauvage. L'obscurité filtrait à travers le brouillard blanc. De temps à autre, nous nous arrêtions pour crier, mais sans grande conviction.

Par quel miracle est-ce arrivé, je n'en sais rien, mais juste avant qu'il ne fasse totalement nuit, nous avons découvert un abri. Ce n'était pas une grotte, mais un petit trou sous un bloc de pierre. Le sol était très inégal et, par temps de pluie, un cours d'eau devait couler à cet endroit, car il y avait des morceaux de bois parmi les pierres. Nous en avons ramassé tant que nous avons pu et nous avons allumé un feu ; avec beaucoup de patience, en usant plus de la moitié des allumettes, nous sommes arrivés à faire naître une petite flamme vacillante. Nous nous sommes assis, les épaules appuyées contre la pierre rugueuse, et nous avons senti la chaleur s'infiltrer doucement dans nos corps tremblants.

Quand mes dents ont cessé de claquer, j'ai demandé :

« Tu penses que les autres sont retournés à la route ? »

— Depuis longtemps. C'est facile d'y retourner. Je suis sûr que mon père est déjà en train de nous chercher. »

C'était une pensée réconfortante. Notre conversation a pris une tournure plus facile. Nous avons joué pendant un instant aux « morpions » sur du sable que nous avons aplati et nivelé entre les pierres.

Willem a fini par dire :

« Ils mettent bien longtemps. »

— Ils voient rien dans la brume. Ils viendront p't-être pas avant demain.

— Merde. Mais je pense que c'est O.K. On a assez de bois. » Il s'est assis et a dessiné avec une brindille. Puis il m'a brusquement demandé :

« T'as déjà entendu parler de Rachel de Beer ? »

— Qui c'est ?

— Elle s'est perdue avec son frère dans la neige, dans le Great Trek. Elle a creusé un abri, elle lui a mis tous ses vêtements à elle sur le dos, et elle s'est allongée à l'extérieur du trou jusqu'à ce qu'ils la trouvent. Son frère était encore vivant.

— Et elle ?

— Non.

— Ils étaient blancs ?

— Bien sûr. »

J'ai pensé à Hermien dans sa robe humide. Hermien nue, devant un trou qu'elle aurait creusé, et mon pantalon s'est raidi.

Nous avons un peu parlé dans l'obscurité ; les mots flottaient comme le brouillard qui nous entourait, comme l'âcre fumée de notre feu de bois.

« Une fois, quand mon père s'est évadé d'Italie, ils ont aussi été pris comme ça dans la montagne, a dit Willem. Ça a duré une semaine et il neigeait ; mais, s'il n'avait pas neigé, les Allemands les auraient trouvés.

— Mon père était pas là ? »

— C'était des cochons, ces Allemands, non ? C'est vrai que... ?

— C'est vrai.

— S'il y a de nouveau la guerre, je leur montrerai de quel bois je me chauffe. Tu pourras venir avec moi. Tu pourras être mon ordonnance.

— Tu penses qu'y aura encore la guerre ?

— Mon père dit qu'on peut pas faire confiance aux Russes.

— Ce serait chouette d'être ici dans la montagne si y'a la guerre ; on entendrait les canons au loin, mais ils viendraient pas te chercher ici.

— Quand c'est la guerre, ils te trouvent partout.

— Je connais un endroit où ils viendront pas.

— Ah ouais, où ?

— Je te dirai pas.

— C'est parce que tu sais pas. » Il a changé de position. « J'ai faim maintenant. T'as rien sur toi ?

— Non.

— J'ai lu quelque chose sur des gens dans un naufrage ; à la fin, ils se sont tous mangés entre eux.

— Tu me mangerais ?

— Non, mec ; t'es mon pote. Tu me mangerais, toi ?

— Non.

— Tu le jures ?

— Je le jure. »

On s'est serré la main avec gravité, en s'engageant réciproquement à s'abstenir de cannibalisme ; puis on a discuté de Robinson Crusoé, de ce qu'il aurait fait s'il avait été dans la montagne au lieu d'être dans une île avec toutes ces provisions sous la main. On s'est dit aussi qu'on aimerait bien trouver une île comme ça et y vivre pour le restant de nos jours ; puis on s'est serrés l'un contre l'autre, tombants de sommeil. J'ai dit doucement :

« Tu essaies seulement de me faire croire. Quand tu seras grand, tu seras un fermier comme ton père.

— Jamais. » Il a raidi son dos contre mon estomac. « Thys

s'occupera de la ferme. Pas moi. Moi, je vais parcourir le monde. Je vais être riche.

— Moi aussi, je vais parcourir le monde. Et tout le monde me connaîtra et on dira : Ce gars-là, c'est Joseph Malan.

— Pourquoi tout le monde te connaîtra ?

— Parce que je suis moi. »

On avait de plus en plus sommeil et le feu devenait de plus en plus faible, dans le silence de cette nuit blanche et noire. Nous étions collés l'un à l'autre et nous nous sommes doucement endormis ; mais ça n'a pas duré longtemps. Les charbons rougeoyaient encore quand nous avons été réveillés par la pluie ; le vent avait changé ; les dernières cendres ont été vite emportées et nous nous sommes tassés contre la pierre, étroitement enlacés dans ce froid terrible, essayant désespérément de garder entre nos deux corps ce dernier rayon de chaleur. Pensées et images se mêlaient confusément. Hermien, toujours Hermien. Sa façon d'être ce jour-là, son corps visible sous la robe, son gilet et sa culotte qui séchaient sur un rocher. La Hermien des leçons, la Hermien des dimanches qui priait pour nous et nous apprenait à chanter :

*Toutes les choses sont belles et brillantes,
Toutes les créatures sont petites et grandes...*

La Hermien de cette première nuit de Noël, dans sa longue toge blanche. Vierge Marie, mère et enfant, Enfant Jésus si mignon et si tendre. Willem était Joseph : je suis Joseph. Et nous sommes là tous les deux, Joseph et Joseph, seuls vivants dans l'immensité de ce monde blanc, et on ne va pas se manger, je le jure, car la guerre finira et mon père reviendra de l'île de Robinson Crusoé, le sourire aux lèvres comme sur l'instantané de la table de toilette, et je les écouterai, la nuit, dans le lit de cuivre, mon adorable mère et mon père lointain, et ils ne m'enverront pas paître si je viens vers eux parce que je sais où est ma place, que Dieu me garde de l'enfer, et la cloche ne résonnera plus, et tous les oiseaux s'évaderont du piège, et Hermien nue sera vêtue de blanc, d'un blanc plus blanc que la neige, et elle ira au ciel juste au-dessus du réservoir où je joue avec les canards et les filles, avec la puissance et la gloire dans les siècles des siècles, en dépit du *Dei Gloriam*, Joseph et Joseph, tous les deux ensemble.

Ils nous ont trouvés là le lendemain en fin d'après-midi, car la brume s'était levée ; tous les deux transis et délirants, collés si étroitement l'un à l'autre qu'ils ont eu du mal à nous séparer.

III

Qui était M.J. Nel, qui était Kerneels Bothma ? Sous leurs noms, dans l'édition rouge fané, et abîmée, de *La Tempête*, j'ai ajouté le mien, ma nouvelle signature : deux arabesques que j'ai d'abord essayées sur d'innombrables feuilles de papier. Un jour, quelqu'un d'autre se demandera : qui était M.J. Nel, qui était Kerneels Bothma, qui était Joseph Malan ? Ainsi, en espérant que le livre vive suffisamment longtemps, la page de garde se remplira peu à peu de noms et de dates, et la seule chose qui restera immuable à travers ces années sera : *La Tempête*. – *Pièce de William Shakespeare éditée par* je ne sais plus qui, probablement « Verity ». Nous serons tous passés sur les bancs de l'école, le livre atterrira sur un tas d'ordures, mais Prospero continuera de traverser son île avec ses robes et sa baguette magique, en récitant de la poésie ; Caliban continuera de blasphémer dans l'obscurité de sa grotte ; et Miranda, blonde comme Hermien, continuera d'écouter les chansons d'Ariel :

*Par cinq brasses sous les eaux,
Ton père engourdi sommeille :
De ses os naît le corail,
De ses yeux naissent les perles.
Rien chez lui de corruptible
Dont la mer ne vienne à faire
Quelque trésor insolite*⁽¹⁵⁾.

Je ne sais même pas si M.J. Nel et Kerneels Bothma étaient blancs ou noirs. Ils avaient dû occuper cette salle de classe avant moi, le livre faisait peut-être partie d'une donation d'une école blanche. Souvent, on nous envoyait les livres trop vieux, ou trop abîmés pour eux. Un proviseur blanc venait avec des caisses. Rassemblés dans le hall de brique rouge, nous écoutions les discours de notre proviseur, du visiteur, du président du conseil de classe et du missionnaire local, suivis de quelques remarques de notre proviseur « exprimant à nouveau notre plus sincère gratitude ». Nous entonnions alors l'hymne national et nous restions debout jusqu'à ce que l'invité d'honneur ait été raccompagné à la porte par le proviseur. M. Pieterse était un homme gras qui donnait l'impression de porter un corset ; en de telles occasions, il revêtait son plus beau costume à rayures des dimanches. Dans mon jeune esprit, il a très vite été associé à M. Toad de Toad Hall. Impression renforcée par sa manière de se peigner : cheveux

soigneusement séparés au milieu, ce qui lui faisait comme une Bible ouverte sur la tête ; il avait des mains incroyablement petites pour un si gros homme, ornées d'anneaux aux deux petits doigts, toujours froides et moites (j'avais découvert ça lors de la distribution des prix). Il semblait toujours très impatient de serrer la main de nos visiteurs blancs.

Après l'hymne national, les élèves retournaient en classe : chez Frikkadel qui frappait tous les coupables à l'aine, garçons et filles, pour chaque faute de grammaire ; chez Blackie avec son terrifiant compas dans la classe de mathématiques (sa femme avait été arrêtée pour immoralité) ; chez Baselisk dans la classe d'histoire ; chez M. Toad pour la biologie et le latin ; ou, avec un peu de chance, chez Miss Mostert pour l'anglais, retrouvant à nouveau *Alpha of the Plough, Poetry for Boys and Girls* (Laura tendit son cou brillant, comme celui d'un cygne caché dans les joncs...), et ô merveille des merveilles, *La Tempête*, M.J. Nel et Kerneels Bothma, mes frères inconnus en Shakespeare.

Il est curieux de constater que presque tous mes souvenirs tournent autour de l'école secondaire : peut-être parce que j'ai passé trop peu de temps dans le primaire, car j'avais eu l'autorisation de commencer en huitième, ayant déjà beaucoup appris pendant les leçons sous la véranda avec Willem et Thys. Mes seuls souvenirs sont des classes surpeuplées où nous devons chacun à notre tour nous asseoir par terre, où Jubilee Jansen, la plus belle fille de la classe, toujours assise sur un banc, a fait, un jour, sous elle : on a pu voir un mince filet couler dans le quart en fer-blanc posé sous son siège. Les quarts servaient pour le lait distribué à l'heure de la récréation. Je me souviens que nous pariions pour savoir qui mettrait la chique de tabac du concierge dans son quart. Nous avons aussi reçu des pommes, un été, parce qu'il y avait eu surproduction, et quelqu'un suggéra qu'on autorise les Noirs à les partager avec les cochons.

Mes souvenirs d'école secondaire sont différents, plus intimes, plus excitants, chacun faisant partie d'un processus de découverte qui m'a complètement grisé. Nous continuions, bien sûr, d'étudier les matières courantes : grammaire, arithmétique, histoire de l'Afrique du Sud ; mais il y avait des tas de mondes nouveaux : pas seulement Van Riebeeck, Van Der Stel ou les lois hottentotes, mais Christophe Colomb, Napoléon, les civilisations égyptienne et grecque, Rome, César et la Gaule divisée en trois parties ; et, au lieu de livres de lecture, nous avions de vrais livres : nouvelles, essais, romans et poèmes.

J'aimais par-dessus tout les cours d'anglais de Miss Mostert ; ce nouveau langage créait dans mon esprit de nouvelles possibilités, de nouvelles associations. J'étais transporté par les adjectifs et le

mouvement ondulatoire des longues phrases ; je faisais des listes interminables de vocabulaire qui stimulaient mon imagination : *primordial, somnolent, aquatique, hétérogène, euthanasie, sanctification*.

J'ai appris par cœur l'essai d'*Alpha of the Plough* (« De la magie du mot ») et je pouvais me faire fondre en larmes avec :

*Entends les vanneaux pleurer autour des tombes des martyrs
Et tout à coup plus rien...*

Poèmes de mort. Toutes ces ballades anonymes (*La ballade du vieux marin, le Corbeau* de Poe) me remuaient sensuellement, faisaient se contracter mes couilles, et me laissaient parfois dans un état de peur panique, car si la cloche sonnait trop tôt j'étais encore en érection.

De nouveau, *La Tempête*. Le premier passage me fascine par la magie de mots étranges qui me sont encore incompréhensibles : *boatswain, yarely, bestir* – magie que ne pouvaient pas dissiper les pénibles explications de Miss Mostert. Elle lisait merveilleusement. Je passais des heures, l'après-midi, près du réservoir, à essayer de moduler ma voix sur la sienne pour qu'elle danse avec Ariel, maudisse avec Caliban, se repose avec Prospero :

*Nous sommes de la même étoffe
Que les songes ; et notre vie infime
Est cernée de sommeil ; et notre vie infime
Est cernée de sommeil ; et notre vie infime
Est cernée de sommeil ; dans les siècles des siècles, amen*(16).

Sous la direction énergique de Miss Mostert, nous avons même monté la pièce, et j'ai joué Prospero ; comme costume, je portais une grande serviette de plage à rayures et j'avais un tison de cuivre en guise de baguette. Elle n'a sûrement pas compris quelles complications elle se créait, mais elle était encore jeune et l'enseignement n'avait pas encore ruiné sa santé.

Nous avons répété pendant trois mois, de la fin juillet aux grandes chaleurs d'octobre, en passant par les vents d'août et le printemps hésitant de septembre. Nous devions rester après la classe et je devais faire dix kilomètres à pied pour retourner à la maison. J'avais pourtant de la chance, car tous les matins ma mère me donnait un morceau de pain pour le déjeuner. La plupart d'entre nous (ils étaient nombreux, au moins trente ; surtout parmi ceux qui tenaient les rôles des nymphes, des moissonneurs et des esprits) restaient à jeun toute la journée. Nombreux étaient ceux qui ne prenaient même pas de petit déjeuner. Quand la fin des répétitions est arrivée, ils avaient un visage grisâtre comme la cendre. Un après-midi, Jubilee Jansen, qui jouait le rôle de Miranda, s'est évanouie ; à partir de ce moment-là, Miss Mostert nous a apporté quelque chose à manger, du pain ou des fruits,

ce qui ne devait pas lui être facile, vu son modeste salaire.

Sous sa direction, les garçons ont fabriqué les quelques rostres dont nous avons besoin pour la pièce, et les filles ont peint la série très simple de décors qu'elle avait créés. Comme ce travail était fait après les répétitions, je ne rentrais souvent pas avant la nuit. Et je devais encore traire les vaches, car cela faisait partie de la philosophie du *Baas* : « Je pourrais très bien demander à quelqu'un d'autre de traire les vaches, Joseph ; mais chose facilement acquise n'est pas justement appréciée. Je te donne une chance de faire des études ; en échange, je m'attends à ce que tu ne négliges pas les travaux de la ferme. » Après ces "travaux", je trouvais le temps de faire mes devoirs, au grand ennui de ma mère qui avait commencé de ressentir les premiers effets de sa maladie. Il était minuit passé quand j'éteignais la lampe de cuivre. Le lendemain, à cinq heures, la cloche résonnait dans l'obscurité.

J'avais parfois l'impression de traverser mes journées en état second. Mais ça n'avait aucune importance ; j'étais Prospero ; je faisais partie d'une pièce, et les tâtonnements, les hésitations des répétitions touchaient de façon inexplicable une réalité plus brûlante que le monde qui les entourait. Nous avons formé, durant trois mois, une sorte de fraternité ésotérique, profondément consciente de la jalousie et de l'admiration des autres gosses.

Soudain ce fut le grand soir. Nous sommes arrivés deux heures en avance pour nous maquiller : il n'y avait pas de vestiaires ; deux salles de classe nous avaient été temporairement cédées. Le maquillage fut plaqué sur nos visages comme des masques mortuaires, très blancs, avec des joues rondes et rouges et des bouches en forme de cerise. Pour les rendre gris, mes cheveux furent saupoudrés de talc. Miss Mostert s'était débrouillée pour trouver une perruque, mangée par les mites, avec des crans et des boucles, qui tombait sur les épaules de Jubilee ; je ne pouvais pas la quitter des yeux.

Nous avons finalement joué des coudes et nous nous sommes battus pour occuper une place avantageuse à l'un des judas du rideau. La salle débordait. Même les fenêtres et les ailes étaient surchargées de monde. Le premier rang était réservé aux visiteurs blancs : deux pasteurs (Église réformiste hollandaise), deux censeurs de l'école (les proviseurs ayant été empêchés par d'« imprévisibles circonstances »), quelques chargés de cours du collège de perfectionnement des professeurs.

Au moment prévu, M. Toad apparut devant le rideau et attendit que le bruit cesse. Juste avant qu'il ne commence, une gifle magistrale retentit, une voix de femme cria : « Je t'ai déjà dit de te taire. » Un gosse se mit à hurler à mort. M. Toad ne put commencer son discours de bienvenue qu'après le départ du gosse et de sa mère. L'un des

visiteurs blancs, un pasteur, lui succéda. Il ne voulait pas vraiment prononcer un discours, mesdames et messieurs, mais s'adresser seulement au petit groupe de visiteurs qui sont parmi vous, merci, merci beaucoup pour l'honneur et le privilège. Il trouvait que c'était vraiment une occasion exceptionnelle. Il avait eu lui aussi Shakespeare au programme, et il savait les difficultés que cela représentait ; et cela ne pouvait être que plus difficile encore pour des enfants de couleur. Pour cette raison même, la tâche n'en était que plus louable ; louable et méritoire, mesdames et messieurs ; et il avait envie d'ajouter, si on lui permettait de s'exprimer ainsi, que cette soirée pouvait servir d'exemple. On entendait si souvent parler des mauvaises habitudes de nos gens de couleur, de leur décadence morale et sociale, etc. ; mais une telle occasion revivifiait notre foi. Il voulait en appeler aux parents et aux enfants présents, qu'ils prennent cette soirée à cœur et qu'ils en tirent profit pour aider leurs semblables à sortir de leur crasse, car telle était, dans ce merveilleux pays, la seule manière d'honorer le Nom du Seigneur...

Le rideau s'ouvrit à ce moment-là.

C'était Abdul Moolman ; nous avons su par la suite qu'Abdul Moolman, ce garçon de terminale qui jouait Caliban, en avait eu marre de ce bavardage et avait décidé d'ouvrir le rideau. Les acteurs de la première scène étaient déjà en place sur leur « bateau » ; mais j'étais avec eux, en plein milieu de la scène, près du plus gros judas. Je n'étais pas censé apparaître avant la deuxième scène. Je ne savais que faire. Je suis resté là pendant un moment, visant un coin, puis un autre ; finalement, je suis sorti précipitamment avec un élégant mouvement de mon habit rayé. À ce moment-là, la première partie du dialogue avait été jouée car les comédiens avaient été conditionnés pour attaquer dès que le rideau se lèverait. Alonso, Sébastien et leurs amis étaient déjà apparus sur le pont, mais le pasteur n'en était pas encore revenu de sa surprise et n'avait pas encore regagné son siège. Le rideau tomba rapidement au milieu d'applaudissements furieux, de sifflets et de trépignements.

Une demi-minute s'écoula. M. Toad se releva pour dire simplement « Mesdames et messieurs... ». Mais il fut interrompu par la musique d'ouverture, et le rideau se leva à nouveau.

Cette fois-ci, la pièce se déroula aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Miranda rata plusieurs de ses répliques, mais aucun de nous ne fut meilleur qu'elle. Au second acte, Caliban trébucha sur un rostre et, à la plus grande joie de l'assistance, s'écrasa face contre terre, son chargement de bois sur le dos. Au quatrième acte, mon costume se mit à glisser de mes épaules et, dans mes efforts désespérés pour le retenir, je ne me suis pas aperçu que j'avais oublié mon monologue le plus important ; juste avant la fin, une discussion éclata entre Ariel, qui

était sur scène, et le souffleur, qui était dans les cintres, parce qu'on lui avait soufflé la mauvaise réplique.

Il y eut d'autres interruptions provoquées par les applaudissements intempestifs de l'assistance, qui devint bientôt intenable, car deux longs entractes lui avaient donné l'occasion d'écuser plusieurs pichets de vin capiteux. Au cours de la représentation, je fus alternativement choqué, terrifié, déprimé et furieux à cause de tout ce qui allait mal. J'étais au comble du désespoir après avoir raté mon monologue ; mais quand le rideau tomba et que la salle éclata en applaudissements, nous sommes devenus fous d'excitation. Nous nous sommes enlacés, embrassés, nous avons ri, nous avons pleuré jusqu'à ce que le rideau, en se rouvrant, nous surprenne dans la plus extrême confusion ; nous nous sommes pris par les mains pour essayer de former une seule rangée, comme nous l'avait appris Miss Mostert, mais, au moment où nous y parvenions enfin, le rideau retombait déjà.

De retour dans les salles de classe, nous avons enlevé la plus grande partie de notre maquillage avec du papier hygiénique ; nous avons ôté nos costumes et nous nous sommes préparés à rentrer chez nous avec nos visages à moitié nettoyés.

Nous nous sommes éparpillés dans toutes les directions, et tout brusquement est devenu très calme ; tout brusquement était fini ; la froide brise nocturne soufflait sur mon visage enflammé. Je suis resté un long moment devant la grille, comblé et épuisé à la fois, pris par cette *tristitia post coitum* particulière au théâtre. Nous avons travaillé cette pièce pendant trois mois, nous ne l'avions jouée qu'une seule nuit, et tout s'était envolé. Nous allions probablement continuer, pendant une semaine ou deux, à citer le texte à tout propos : nous allions continuer à nous appeler « Prospero », « Ariel » ou « Ferdinand ». Dans un an, peut-être dirions-nous encore : « Tu te souviens de cette soirée où nous avons joué *La Tempête*, quand le pasteur parlait et que le rideau s'est levé ? » Mais, ça aussi, ça se perdrait, ça disparaîtrait à jamais. Pour les autres. Pas pour moi. Pour moi, c'était simplement le début de quelque chose. Toutes mes excursions passées, tous mes jeux du réservoir, tous mes rêves confus, mes désirs, mes souhaits, tous les doutes qui faisaient surface dans cet univers qui était mien venaient d'être canalisés pendant ces trois mois en un courant bien déterminé qui allait jouer un rôle décisif dans ce qui se préparait.

Au premier coin de rue, une silhouette noire s'est mise à bouger dans l'obscurité. Je me suis arrêté.

« C'est toi, Joseph ? »

— Qu'est-ce que tu fais dans le noir, m'man ?

— Je t'attendais. »

J'ai essayé de distinguer son visage, mais je ne pouvais rien voir. Je savais qu'elle avait assisté à la représentation, mais elle n'était pas venue seule et je ne l'attendais pas là :

« Il est où ton ami, m'man ? »

— Rentré chez lui. J'ai pensé que c'était un grand jour pour toi, et je t'ai attendu. Comme ça, on rentrera ensemble.

— Merci, m'man. »

On a pris la longue route qui conduisait à la ferme. J'ai demandé au bout d'un moment :

« Tu as aimé le spectacle ? »

— Un peu compliqué pour moi. Mais c'était un bon concert. Ce p'tit gars qu'il est tombé avec le tas d'bois, il était très drôle. »

Elle avait quelque chose de réservé et de timide que je ne parvenais pas à saisir.

« Pourquoi tu dis rien ? »

— Oh, Joseph, ta m'man elle se sent pas bien ce soir.

— Qu'est-ce que tu as ? »

Elle s'est arrêtée sous un lampadaire. Pour la première fois, je me suis rendu compte combien elle avait vieilli. Elle était de ceux qui prennent soudainement un coup de vieux, sans la transition de l'automne.

« Tu ressemblais tellement à ton père ce soir, Joseph. J'ai pris peur.

— Mais je suis son fils.

— T'es son fils. D'accord. Dieu sait. T'es son fils, mais je sais pas si je dois être heureuse ou triste. » Elle a continué de marcher et elle n'a repris la parole qu'au bout d'un moment : « Je suis ennuyée, Joseph. Qu'est-ce que tu vas faire après que t'as terminé ton école ? »

— Je vais être acteur, m'man.

— C'est pas un métier !

— C'est ce que je veux faire.

— Et tout ce que t'as appris ? Tu dois te débrouiller dans la vie, Joseph. Quand je serais plus là pour t'aider.

— Pourquoi tu parles comme ça ? T'es encore jeune.

— Chacun a son heure. Je voulais encore t'aider.

— Comment tu peux m'aider ?

— J'ai mis de l'argent de côté depuis le temps où que t'étais petit. Comme ça, tu peux avoir une chance dans ce monde.

— Je t'ai dit que je voulais être acteur. Tu liras des articles sur moi dans les journaux.

— Tu devrais pas essayer de fumer une terre entière avec un seul pet, Joseph.

— Je te montrerai. Je leur montrerai à tous. »

Sa voix chantante résonna de nouveau à mes oreilles comme une cloche qui tinte dans l'obscurité. Cette même phrase, celle que j'avais si souvent entendue dans ma vie, revint dans sa bouche :

« T'es un homme de couleur, Joseph.

— Les Blancs m'ont applaudi cette nuit, eux aussi.

— Et alors ? Ce soir, ils frappent des mains pour toi, et demain c'est ton cul qu'ils frappent. » Nous avons continué de marcher. « Souviens-toi de l'histoire de ton père. Souviens-toi de ce qui est arrivé à Braam. Le Seigneur punira la troisième et la quatrième génération des vices de leurs pères.

— J'essaie pas de jouer pour les Blancs, m'man. Je veux seulement être un acteur. Je me fous du reste.

— Tu crois que tu t'en fous. Un homme de couleur, il tient compte de tout. Tu verras.

— Je croyais que tu voulais m'aider : c'est ça ton aide ? Me mettre des bâtons dans les roues ?

— Je veux t'aider pour que tu sois pas blessé. Tu as été blessé dans ton sang, et je veux pas voir le moment où ça te deviendra insupportable.

— Comment je peux être blessé quand je joue ? Je marche sur les plates-bandes de personne.

— Tu essaies de te mettre dans la lumière, c'est tout. Et nous, on doit rester en dehors, c'est pas notre place. Le Seigneur il nous a faits pour vivre dans son ombre. On est des oiseaux de nuit. »

Je me souviens de tous les mots que nous avons prononcés pendant cette longue marche vers la maison. Je m'en souviens, car nous ne nous ouvrons pas si souvent et si librement l'un à l'autre. Peut-être aussi parce que ce fut la dernière véritable conversation que nous ayons eue avant qu'elle ne tombe gravement malade.

Elle s'était plainte longtemps. J'avais constaté qu'elle perdait du poids à vue d'œil, elle qui était si fière de son corps. Il y avait de moins en moins de visiteurs dans le lit de cuivre. Je pouvais parfois l'entendre geindre et sangloter la nuit ; elle allumait le fourneau chaque matin en chantant beaucoup plus de cantiques et en jurant beaucoup moins ; mais, dès que je lui demandais des nouvelles de sa santé, elle répondait seulement « C'est le Seigneur qui me punit », ou sèchement « Je vais bien ».

Il a fallu beaucoup de temps avant que je puisse dire, tant elle s'affaiblissait :

« Tu devrais aller voir un docteur, m'man.

— Pourquoi ?

— T'es trop maigre.

— Je mincis.

- T'es pas bien. Tu devrais laisser le docteur t'ausculter.
- Je laisse pas des gens bizarres toucher mon corps.
- Tu peux pas continuer comme ça.
- Je peux continuer comme j'ai envie. »

Un matin, pendant que j'étais en classe, elle est tombée dans la cuisine, et Mme Viviers l'a emmenée en ville chez un docteur. L'après-midi, quand je suis rentré à la maison, ma mère était à l'hôpital. Ça m'a fait un choc. Je me suis souvenu qu'elle disait souvent : « Quand ils amènent quelqu'un de couleur à l'hôpital, c'est seulement pour mourir. »

Elle est revenue à la maison quelques semaines plus tard, le sein gauche enlevé.

« Pourquoi ils m'ont pas achevée ? disait-elle amèrement. Maintenant, ils me renvoient chez moi toute bancale, d'occasion, soldée. »

Ce n'est que bien plus tard que j'ai commencé à comprendre quelle avait dû être sa souffrance pendant tout ce temps-là : cette conscience quotidienne d'un corps qui la quittait. En quoi d'autre pouvait-elle croire encore ? La seule joie qu'elle ait jamais connue lui parvenait à travers son corps ; c'était sa garantie pour le futur, sa clé pour le présent. Revenir chez elle après avoir reçu un coup de scalpel confirmait la pire des choses qu'elle pouvait concevoir : que son intégrité avait été entamée, que la mort faisait désormais partie d'elle-même. Elle répétait presque joyeusement : « Il m'a dit que j'étais foutue, bel et bien foutue, plus la peine ; je suis pourrie par le cancer. » Elle refusa de retourner à l'hôpital. « Ma place est ici. Si je dois mourir, je mourrai ici. » Le docteur lui envoya des médicaments qu'elle jeta dans son pot de chambre.

Un dimanche, un guérisseur malais vint de Cape Town, barricada portes et fenêtres, et s'enferma une heure avec elle ; il réapparut au coucher du soleil et envoya les enfants attraper des grenouilles. Ce soir-là, des grenouilles furent apportées du réservoir d'irrigation, de la fontaine, de tous les cours d'eau et autres *vlei*⁽¹⁷⁾ qui coulaient à travers la ferme. Le guérisseur en enferma une douzaine dans un sac en mousseline et posa le sac sur la poitrine de ma mère. Une heure plus tard, les grenouilles furent remplacées par d'autres plus fraîches, les premières « s'étant sucées jusqu'à la mort ». Cela continua toute la nuit. Plus de cent vingt grenouilles furent ainsi sacrifiées. Au lever du jour, le guérisseur creusa un trou sur notre seuil, y enterra les grenouilles mortes et de la *doepa*⁽¹⁸⁾. Il nivela la terre soigneusement. Tandis que ma mère semblait doucement dans le sommeil, il prit la grosse liasse de billets qu'elle lui avait donnée, la mit dans son portefeuille marron et s'en alla au volant de sa vieille Buick.

Le plus étonnant dans tout cela, c'est que son état de santé s'améliora nettement. Elle fut capable pendant un mois d'assurer ses travaux domestiques. À l'approche de l'hiver, sa santé se détériora rapidement. En moins de quinze jours, elle ressembla à une femme de soixante ans, comme si sa peau s'était desséchée, collée au crâne comme du parchemin. Elle n'avait même pas l'énergie de maudire le guérisseur malais. Pendant la journée, on l'installait dans les pâles rayons du soleil hivernal ; elle passait des heures, enroulée dans une couverture, à fumer du haschisch. L'odeur aigre-douce avait envahi notre petit logement, mais j'en étais heureux : ça camouflait l'odeur de la mort. L'herbe était son seul remède contre la douleur. Elle frottait de surcroît son corps décharné avec de la nicotine « afin que les racines puissent sortir ». Aux heures les plus secrètes de la nuit, quand l'effet du hasch déclinait, elle se mettait à bouger et à geindre dans son lit : un pauvre son, une plainte qui ressemblait, de manière choquante, aux cris anciens de l'amour ; heure après heure, la plainte augmentait avec la douleur ; au moment où les coqs chantaient, on ne pouvait plus les entendre à cause de ses hurlements. C'était un soulagement pour moi d'entendre sonner la cloche. Je pouvais traverser la cour et accomplir mes tâches matinales avant de partir pour l'école. Ça devenait de plus en plus insupportable. Toute la ferme commença à se préparer pour sa mort. Les gens des pompes funèbres vinrent la mesurer pour préparer son linceul et son cercueil. Les hommes stockaient du vin.

Une période de calme précéda sa mort. Je fus étonné de sa sérénité. Elle décida de renoncer au haschisch et aux autres calmants, pour atteindre une sorte de virginité face à la souffrance et à la mort. Aujourd'hui, ça ne me surprend plus du tout.

Nous avons passé beaucoup de temps ensemble durant ses derniers moments. Le présent lui importait peu, seul comptait le passé. Pendant des heures, pendant des nuits, j'ai écouté, avec une colère lasse, la longue litanie que je connaissais déjà si bien.

Nous avons parlé une fois du futur :

« Je t'ai dit que j'avais mis de l'argent de côté pour toi, Joseph.

— Oui, m'man.

— L'hôpital il en a pris un peu et ce putain de Slams il en a pris un peu aussi, mais il m'en reste un peu pour toi. Regarde dans la valise sous le lit. »

C'était une valise marron en carton bouilli ; elle contenait plusieurs centaines de billets, toutes ses économies depuis Dieu sait combien d'années.

« J'étais orpheline, Joseph. Ils m'ont emmenée à Genadendal. Je suis entrée le cul nu dans ce monde et j'en ressors le cul nu. Mais j'ai ça

pour toi. Comme ça, ça ira un peu mieux pour toi.

— Où as-tu gagné tout cet argent ?

— Je l'ai économisé. Je t'ai dit. J'ai amassé ce trésor pour toi.

— M'man ! »

Elle m'a regardé sans bouger les paupières. Combien gagnait-elle par mois ? Cinq livres peut-être, logée, vêtue de vieux vêtements. Elle ne pouvait vraiment pas avoir économisé une telle somme avec cinq livres par mois. Alors, j'ai pensé à tous ces visiteurs dans son lit, à sa vulnérabilité, à son angoisse des matins. J'ai voulu la questionner. Il *fallait* que je sache ; mais ses yeux muets m'ont contraint au silence.

« Je veux simplement être sûre que tu marcheras dans la voie de Dieu et que tu lécheras pas le cul des Blancs. »

À mon étonnement, je n'ai pu que bégayer quelques banalités :

« Je veux pas d'argent, m'man ; c'est toi que je veux. Pourquoi tu restes pas avec moi au lieu d'essayer d'être bonne avec moi ?

— Je suis pas bonne pour toi, Joseph. J'ai été une foutue mère et je le sais.

— Mais, m'man...

— Tais-toi et va chercher le pasteur. Je veux m'en aller. »

Je suis allé demander de l'aide à Frans Viviers, car le pasteur habitait loin de la ferme.

« Tu es incroyable ! a-t-il dit. Tu sais très bien que j'ai besoin de tout le monde dans les vignobles pour tailler, fertiliser et sarcler. Tu ne peux pas attendre le week-end ?

— Je crois que ma mère est pressée de s'en aller, *Baas*.

— Bon. Je ne te mets pas de bâtons dans les roues. Va chercher Dirk et demande-lui de t'emmener avec sa carriole. Puisque c'est ton devoir. »

Nous sommes partis dans la carriole (qui servait pour aller à Cape Town). Une fine bruine tombait des branches dénudées ; la boue éclaboussait les roues aux rayons rouges ; les nuages étaient bas, blancs grisâtres et chargés d'humidité ; les troncs des arbres étaient noirs et immobiles sous cette pluie qui mouillait tout. Le monde entier était inhospitalier et mort ; le bruit des sabots des chevaux, le sifflement des roues rendaient le silence encore plus profond. Le vieux Dirk April était assis près de moi ; il tenait les rênes, sans les serrer, ses mains enfoncées dans ses manches usées comme des têtes de tortues ; il chantait d'une voix monotone :

Mon bien-aimé est sur l'océan,

Mon bien-aimé est en mer...

À chaque mot, un petit nuage blanc de respiration s'échappait de ses lèvres et c'est pour moi, jusqu'à aujourd'hui, la chanson la plus triste

que j'ai entendue. Il s'est brusquement arrêté au milieu de la chanson et a dit :

« Joseph, jamais tu devras laisser rien dire à qui que ce soit de ta mère. Y'a pas une femme qui pourrait donner ça à un homme comme elle l'a fait.

— Oui, Oom Dirk. »

Il a recommencé à chanter :

« *Mon bien-aimé...*

— Oom Dirk.

— ... *sur la mer*, ouais ? »

Je regardais droit devant moi : « Oom Dirk... Est-ce que ma mère... Je veux dire avec un homme... Est-ce qu'elle demandait de l'argent ? Je te pose seulement la question. »

Les sabots des chevaux pataugeaient sur la route boueuse et la carriole zigzaguait et dansait avec nous. Il a fini par répondre :

« Joseph, quand tu vas à l'église, le Seigneur il te demande de l'argent ou tu le lui donnes de toi-même, de tout ton cœur ? »

Quand nous sommes revenus avec le pasteur, ma mère était calme et patiente. Après l'air du frais du dehors, la petite chambre était fétide. Il y régnait une lourde odeur de mort. Le pasteur noir s'est assis d'un côté du lit sur une chaise à haut dossier, et moi de l'autre côté. Toutes les femmes mariées sont entrées ; la plupart étaient pieds nus ; elles se sont accroupies sur le sol. Il n'y avait aucune hâte dans leur façon d'agir, aucune curiosité : elles ont pris leur place avec une vieille dignité ancestrale. L'odeur chaude et humide de la pluie, l'intense odeur de leur corps repoussaient subtilement l'imminence de la mort ; la lampe à huile brûlait déjà ; ce n'était qu'une simple lueur et la chaîne de cuivre avait été descendue au maximum ; le plafond et les coins de la chambre étaient dans l'obscurité ; l'ombre de ces grappes humaines immobiles se projetait sur les murs.

De cette longue veillée mortuaire, j'ai surtout gardé le souvenir de la troublante dualité que je sentais en moi : la moitié de mon être était remuée par la mort de ma mère, par ce processus indéchiffrable, par la triste découverte qu'elle était si étrangement loin de moi, impossible à rejoindre. Et l'autre moitié était fascinée par le spectacle lui-même : le clair-obscur de la chambre, la foule des visages dans la faible clarté de la lampe, ma mère qui se rapetissait de plus en plus dans son énorme lit à deux places, le pasteur qui me faisait face, la fine chaîne d'or de sa montre à gousset qui barrait son estomac arrondi, sa petite cicatrice au menton.

Je voulais pleurer ma mère. Je voulais me perdre dans sa mort : je voulais, à travers elle, aller à tâtons à la rencontre de mon père inconnu et de cette longue suite de morts derrière lui. Je voulais me

lamenter sur moi-même, je voulais m'abandonner à la peur et à la solitude. Mais quelque chose me retenait et m'obligeait à contempler la scène avec un étrange recul et un esprit d'analyse dénué de toute passion : comme si elle n'avait rien à voir avec moi, comme si ce n'était qu'un simple spectacle. Pour la première fois, je prenais vraiment conscience de cette dualité qui faisait partie intégrante de moi.

Après les lectures et les prières du pasteur, ma mère a fermé les yeux et elle est restée immobile pendant toute la nuit. J'avais parfois l'impression qu'elle nous surveillait par-dessous ses paupières et qu'elle souriait faiblement. Les femmes assises sur le sol changeaient de place ; parfois, l'une d'entre elles se levait, sortait et revenait. Quand la cloche aux esclaves sonna, elles ne bougèrent pas. Mais le son avait dû atteindre ma mère au plus profond de son sommeil, car elle remua la tête et murmura : « ... Temps de te lever, Joseph. »

J'ai quitté ma chaise et je me suis assis sur le lit :

« Je suis là, m'man.

— Ça sonne, Joseph, ça sonne. Magne-toi le cul.

— Je dors pas, m'man, je suis là. »

Elle a ouvert les yeux en soupirant. Elle était tout à fait lucide. Elle a dit :

« C'est l'heure de m'en aller, je veux d'abord la communion. Y'a beaucoup de chemin à faire et je vais avoir faim et soif. »

Le pasteur a protesté :

« Mais, ma sœur...

— Vous servez à rien. Pourquoi vous voulez pas me donner la communion ? »

Elle a essayé de se redresser, mais c'était un trop grand effort pour elle. Il a hésité :

« Joseph, tu peux peut-être trouver un peu de pain et du vin... » Il avait l'air d'espérer que ce serait impossible. Une des femmes s'est levée : « J'ai du vin chez moi. Mais rien que du pain noir. »

Alors, ma mère m'a dit :

« Va demander du pain blanc au *Baas*. »

Je ne voulais pas. Tout en moi se révoltait à cette idée. Pourtant, je me suis levé et je suis sorti. Il faisait encore sombre. Après la chaleur engourdissante de cette chambre, l'air humide me fit haleter. Je me suis dirigé vers la maison des maîtres. Il y avait de la lumière à la fenêtre de la chambre principale.

Baas, ma mère a besoin d'un peu de pain blanc pour mourir en paix. C'est trop long d'attendre le week-end. S'il vous plaît, Baas, merci Baas. Je vous embêterai plus, Baas.

J'ai trébuché contre une charrette et je suis tombé. Sur le sol gelé,

j'ai senti la peau de mes genoux et de mes paumes se déchirer. Je me suis mis à pleurer. J'étais roulé en boule et je sanglotais ; le bruit s'échappait de moi comme une chose vivante et ensanglantée. Comme si quelque chose avait craqué en moi. J'ai rampé à quatre pattes vers les arbres et j'ai vomi toutes les injures, tous les blasphèmes que je connaissais ; puis, épuisé, je suis resté allongé sur le sol.

La colère m'a lentement abandonné. Je me suis relevé. Le jour pointait au-dessus de la ferme, gris, froid et sec. Je ne suis pas allé à la maison des maîtres, mais je suis revenu vers les habitations des ouvriers agricoles, là où les lumières orange vacillaient dans un murmure de voix ensommeillées. J'ai emprunté une demi-miche de pain noir et je suis revenu. Le pasteur avait presque terminé la cérémonie. Ma mère attendait, les yeux ouverts.

J'ai dit : « Ils avaient pas de pain blanc. »

Le pasteur a jeté un regard vers elle. « C'est la même chose aux yeux du Seigneur », a-t-il dit. Il a versé un peu de vin de muscat et le lui a tendu ; il a ensuite rompu un peu de pain. Elle s'est mise à boire et à manger lentement. Elle s'est étouffée avec le pain, une quinte de toux bien trop violente pour son corps épuisé. J'étais assis et je la regardais. Je l'ai vue avaler ce morceau de pain noir et, tremblant, furieux, hors de moi, j'ai pensé : « Je vous mets au défi, Seigneur Dieu, je vous mets au défi de changer ce vin en sang, Votre sang, ce pain noir en corps, Votre corps. Allez-y. Seigneur Dieu, je vous mets au défi. » Pendant plusieurs minutes, je l'ai pensé et repensé dans mon esprit fiévreux, puis je suis resté assis, hébété et furieux, sans réaliser qu'elle était déjà morte.

IV

M. Toad s'est débrouillé pour m'obtenir une bourse d'études à l'université de Cape Town, malgré mon *Baas*, Frans Viviers, qui souhaitait que j'apprenne un « métier utile » après le bac. Pour la question du logement, il s'est mis d'accord avec des parents qui vivaient dans le quartier de l'observatoire. Mais j'ai trouvé qu'ils s'immisçaient beaucoup trop dans mes affaires et j'ai rapidement déménagé. Deux fois encore, j'ai entassé mes vêtements dans ma valise, rangé mon carton de livres, et je me suis finalement installé dans la petite chambre de District Six qui allait devenir mon adresse définitive pendant mon séjour à Cape Town.

Gran'ma Grace vivait sur les contreforts du pic du Diable. Après avoir échappé au tohu-bohu de Hanover Street et s'être frayé un passage parmi les enfants turbulents, les intrépides marchands de quatre-saisons et les boutiques de fripiers, on atteignait enfin Oxford Place où les maisons s'entassaient comme un troupeau de bœufs hésitants sur le chemin à prendre pour s'échapper des abattoirs. Il n'y avait pas de ligne directrice dans cette architecture : pendant de nombreuses années, les maisons s'étaient simplement élevées les unes à côté des autres, se protégeant mutuellement d'un effondrement prématuré ; côté rue, elles avaient des vérandas et des balustrades de style édouardien ou victorien ; quelques-unes étaient rapiécées avec de la tôle ondulée, des planches ou du carton ; d'autres conservaient, par contre, certains vestiges de dignité, en dépit des dommages évidents causés par l'homme et par la nature. L'immeuble de Gran'ma Grace était de ceux-là, avec, au premier étage, une loggia ornée d'un délicat balcon en fer forgé. On y embrassait du regard les enfants jouant en contrebas, les chiens errants, les papiers éparés, les camions de livraison et les voitures cabossées, garées au hasard ou simplement abandonnées, et qui provoquaient un rituel concert de klaxons chaque fois qu'un étranger hardi essayait d'emprunter ce chemin-là. Quand la nuit était humide ou brumeuse, la rue prenait, du haut de cette véranda, des couleurs irréelles : les maisons semblaient perdre de leur solidité et devenaient de simples façades de carton peint ocre, bleu, vert et blanc d'un décor de théâtre, pour une *Carmen* stylisée – ou, en plus sinistre et plus sale, pour *Un tramway nommé Désir*. Quartier bruyant où l'on ne pouvait échapper à ses voisins, où le cycle entier de la vie se déroulait devant ma fenêtre branlante : branlante parce que les courroies de la guillotine étaient cassées ; il avait fallu renforcer le

cadre de la fenêtre avec des liasses de journaux pliés. Une petite cour s'étirait à l'arrière de l'immeuble, encerclée par les maisons voisines, les cabinets, et une double rangée de pigeonniers ; c'est là que toutes les fillettes du voisinage venaient jouer à la marelle ou sauter à la corde ; leurs nattes volaient et leurs robes se soulevaient, tandis que les pigeons enfermés roucoulaient passionnément, s'appelaient, se faisaient la cour et s'accouplaient. J'ai utilisé plus tard cette cour comme scène de plein air et y ai répété pendant la nuit avec ma petite troupe, devant des spectateurs qui buvaient, fumaient et riaient ; ils venaient sans être invités et ne partaient jamais avant la fin.

Gran'ma Grace était une petite femme, frêle comme un oiseau, vieille comme Hérode. Pour des raisons esthétiques ou érotiques, elle s'était fait, dans sa tendre jeunesse, enlever les dents de devant ; sa bouche affaissée et moustachue avait pris l'apparence d'un vagin usé. Au moment où je suis arrivé à Oxford Place, elle avait déjà épuisé trois hommes. Les deux premiers avaient été enterrés avec un minimum de chagrin. Elle s'était débarrassée du troisième après l'avoir surpris au lit avec une autre femme ; elle me racontait souvent l'histoire dans les termes les plus crus. Que l'adultère ait eu lieu dans la chambre même que je louais (« Voilà le lit ; c'est mon témoin ; Dieu il dort jamais) ajoutait du piquant à l'incident : « J'étais là à les regarder, et là, à cet endroit, j'ai pâli de rage. » Après quoi, elle avait jeté ces salauds hors de chez elle, « comme ça, le cul nu et tout ».

Ses enfants étaient partis les uns après les autres. Les filles s'étaient mariées ; les garçons gagnaient leur vie comme pêcheurs ou maçons ; l'un d'eux était agent de police. Gran'ma Grace avait commencé à prendre des locataires. Elle occupait une position particulière dans le voisinage. Il n'existait aucun mal, aucune maladie, qu'elle ne soit capable de soigner. Elle était appelée, à toute heure du jour et de la nuit, pour donner un coup de main pour les naissances, les maladies ou les morts ; comme pleureuse, elle était très prisée lors des enterrements, peut-être à cause de sa voix profonde, la plus profonde que j'ai entendue de toute ma vie.

La plus grosse part de ses revenus lui venait de la contrebande de haschisch, sous la protection officieuse de son agent de police de fils ; entre eux, s'était nouée la plus fructueuse et la plus pratique des associations. Car, chaque fois qu'on la volait où qu'elle se mettait à avoir quelqu'un dans le nez, son fils venait et arrêtait l'individu. Par contre, si elle s'entichait d'un type, il pouvait automatiquement compter sur la protection de la police.

Chaque samedi, elle passait plusieurs heures à l'église, en tant que membre d'une secte obscure : l'Église des Séraphins et des Chérubins. La rumeur voulait qu'elle soit en directe et constante communication avec plusieurs saints, la Vierge Marie, et Dieu lui-même. Il était donc

préférable de ne pas lui chercher des crosses un samedi. Elle vous aurait étrillé en revenant de l'église jusqu'à ce que le voisinage sente le salpêtre et le soufre.

J'ai tout de suite été, pour Dieu sait quelle raison, dans les petits papiers de cette vieille Mère Courage. Peut-être parce que j'étais complètement perdu dans cette ville ; peut-être me considérait-elle comme ce qu'elle appelait « un p'tit gars qui saura se dépatouiller ». Chaque fois que j'avais à travailler très tard, elle m'apportait une grande tasse bleue remplie de thé et, sans y avoir été invitée, elle s'asseyait sur le lit pour faire un brin de causette. J'essayais de mettre un terme aussi vite que possible à ses digressions qui venaient troubler des instants très précieux pour moi, surtout quand elle me prédisait l'avenir : elle étudiait ma tasse, lisait dans la paume de ma main, consultait mes astres, me tirait les cartes, vérifiait mes « nombres ». Je ne sais si sa religion était à tendance cabalistique, mais elle attachait une importance particulière à la lecture des « nombres ». « Surveille le sept et le treize », me disait-elle régulièrement. J'aurais dû y prêter plus attention. Si je m'en souviens bien, sept était le chiffre de la religion (c'était une bonne introduction pour ses tentatives de conversion), et treize celui de la naissance et de la mort (son premier enfant était mort-né le treizième jour de je ne sais plus quel mois).

Je continuais, habituellement, à travailler pendant qu'elle bavardait dans ma petite chambre. Il y avait juste la place pour un lit, une table, ainsi qu'une armoire où ranger mes vêtements et mes livres. À l'origine, la chambre avait été plus grande, mais elle l'avait coupée en deux par une cloison en bois pour accueillir plus de locataires. Au milieu de la cloison, il y avait une porte accrochée à ses gonds de façon précaire et, quand Dulpert s'est installé dans la chambre mitoyenne, nous l'avons laissée ouverte pour avoir plus de place.

Au moment où je suis arrivé chez Gran'ma Grace, une fille habitait cette chambre mitoyenne : Ursula, fille terre à terre et insouciant, qui s'arrangeait pour m'exaspérer en faisant marcher la radio très fort dès qu'elle rentrait chez elle ; elle se mettait à chanter quand un air connu passait sur les ondes. Une nuit, ça m'a rendu tellement furieux que je me suis mis à marteler la porte. Le loquet a cédé et je l'ai surprise en jupon en train de s'étudier devant un miroir cassé. Gêné, j'ai essayé de m'excuser, mais elle m'a regardé simplement par-dessus l'épaule et a dit :

« Pourquoi t'as l'air si con ? T'as jamais vu une femme ? »

— Je voulais seulement... Au sujet du bruit... Je suis désolé... Je ne voulais pas...

— Oh ! la barbe ! » Elle s'est mise à rire. « Qu'est-ce que tu fais de si important que je puisse pas écouter un peu de musique la nuit ?

— Je travaille.

— À quoi ? »

Elle est restée baba quand je lui ai parlé de l'université : « Toi ? Bon Dieu, mais t'es un petit gars intelligent, alors ? »

Elle s'est approchée et s'est arrêtée juste devant moi. J'ai pris conscience de son odeur, un parfum bon marché, du musc.

« Tu devrais faire attention, m'a-t-elle lancé en souriant. Si tu travailles trop, ça va tomber.

— Qu'est-ce qui va tomber ?

— Ça. »

Ses yeux provocants me regardaient sans ciller. Elle a touché mon sexe. J'ai saisi sa main. Elle a éclaté de rire, la tête rejetée en arrière, m'offrant ainsi la douceur de son cou. Nous nous sommes enlacés. Pris par la magie de sa musique, la chambre a commencé à chavirer autour de moi. Nous sommes tombés sur son lit étroit.

Mes souvenirs restent habituellement vivants et précis. Je n'oublie pas facilement un mouvement ou une inflexion de voix. Je ne me souviens pourtant de rien en ce qui concerne cette nuit-là. J'étais affolé par ses seins épanouis et généreux, par sa bouche avide et gourmande, par ses cheveux mêlés à nos lèvres humides, par la lutte et les coups que me donnaient ses membres ; par ses ongles ; par sa moiteur et ses cris d'animal ; ses orgasmes ont été une suite d'éruptions volcaniques. Je ne faisais que lutter aveuglément, bien après avoir joui plusieurs fois, car, dans mon manque total d'expérience, tout ce que je pouvais faire était de continuer encore et toujours, absolument soumis à ce qu'elle attendait de moi. À l'aube, elle a fini par se calmer, à se détendre sous mon corps, avec de petits gémissements, comme si elle n'avait plus ni volonté ni énergie. Elle s'est levée un peu plus tard ; elle a marché au hasard à travers la chambre. Elle a fini par trouver son jupon froissé sur le sol ; elle s'est penchée, l'a ramassé, l'a enfilé ; puis elle est descendue dans la cour. Quand elle est revenue, elle a enlevé son jupon et s'est approchée de moi toute tremblante. J'ai à nouveau senti le désir monter en moi ; mes mains entortillées dans ses cheveux huileux, je l'ai forcée à s'allonger et je me suis enivré de sa secrète et chaude moiteur. Cette fois-là, mes mouvements étaient plus lents et plus confiants, guidés par une insistance plus précise, plus arrogante, totalement différente de la confusion dans laquelle je lui avais permis d'abuser de moi.

J'avais des bleus, j'avais mal partout quand je suis sorti sur le balcon ; mes yeux gonflés clignaient sous ce soleil impitoyable. J'avais raté un cours, mais je m'en fichais complètement. Ursula était partie quelques heures plus tôt. Elle était couturière dans une usine de Salt River. Mon corps restait conscient de son corps, ma bouche était encore imprégnée de son goût.

Gran'ma Grace est apparue à mes côtés, ses pieds fourrés dans ses pantoufles silencieuses. Je lui ai dit bonjour d'un air coupable, en évitant son regard. Elle a sorti sa pipe de sa robe de chambre bleu fané et s'est mise à en tirer des bouffées. J'ai reconnu l'odeur aigre-douce de l'herbe.

« Le coq est sur son tas de fumier ce matin », a-t-elle dit.

J'ai eu un rire bref et gêné.

« J'ai rien dit, a-t-elle continué en recrachant la fumée au loin. J'ai rien dit. »

Puis, brusquement :

« T'as quel âge ?

— Dix-huit ans le mois dernier, Gran'ma Grace.

— T'as l'âge de t'occuper de tes oignons. J'ai rien dit. »

Elle était encerclée par des nuages de fumée. Avec une agressivité inattendue, elle a ajouté en rentrant dans la maison :

« Si cette salope essaie de te détruire, tu viens et tu me dis, promis ?

— Pourquoi me détruirait-elle ?

— Je dis ça comme ça. »

Je suis resté sans forces pendant un moment ; mais, en changeant mes jambes de position, j'ai retrouvé cette voluptueuse douleur qui me traversait le corps, cette confiance, cette exubérance que je venais de découvrir. Tel un général, tel un des seigneurs de la vie décrits par Lawrence, j'ai dégringolé la ruelle, sale et étroite, entourée de hautes maisons, j'ai couru vers le soleil qui baignait les rues plus larges, en contrebas. Tout était plus violent que les autres jours : les cris des marchands de fruits ; les plaisanteries des ouvriers sur leurs échafaudages ou des camionneurs quand passait une fille aux hanches ondulantes ; les affiches déchirées collées sur les murs et les palissades ; l'odeur des herbes et des épices qui sortaient des échoppes obscures, surchargées de marchandises.

Je me sentais tout à fait sûr de moi. Je suis entré dans l'un des nombreux salons de coiffure pour me faire couper les cheveux et écouter les potins et les commentaires qui fusaient de tous côtés. La coupe a duré une bonne heure, car chaque fois que quelque chose se passait dehors, le coiffeur et tous ses clients se précipitaient sur le pas de la porte pour jouer les badauds et faire des commentaires.

À tout instant, un nouveau visiteur entraînait pour acheter quelque chose, pour apporter ou prendre de petits paquets de contrebande, pour payer ses dettes ou ramasser les paris de *fafeh*⁽¹⁹⁾, pour emprunter de l'argent sans garantie, ou simplement pour tailler une bavette. J'étais stupéfait de la générosité de Hassim, le coiffeur. Il a dû s'en apercevoir, car, après avoir remis une poignée de billets à un nouvel emprunteur, il m'a dit : « T'inquiète pas, petit. Je suis là depuis treize

ans maintenant, et personne il m'a jamais volé. »

Quand je suis parti, il m'a fait payer moitié prix : « Va te promener, petit, c'est la première fois que tu viens et je sais que c'est un grand jour pour toi, aujourd'hui. » Avec un clin d'œil : « Comme qui dirait, tu t'es servi de ta bite poisseuse cette nuit, pas vrai ? Ferme au moins ta braguette avant de partir, sinon ils vont te ramasser pour attentat à la pudeur. » La boutique a éclaté de rire quand j'ai touché ma braguette pour constater qu'elle était fermée.

Je suis allé vers Hanover Street, puis dans le centre-ville. J'ai dépassé la Parade pour aller au marché aux fleurs. Je n'y suis pas allé exprès, mais, quand je suis arrivé, j'ai sorti deux shillings de ma poche – ce que je dépensais chaque jour pour manger – et j'ai acheté un bouquet d'œillets.

Ce soir-là, Ursula m'a regardé avec une expression étrange quand je lui ai offert les fleurs. Elle les a prises brutalement et m'a tourné le dos. Elle est restée ainsi pendant une minute avant de défaire la ficelle et de mettre les fleurs dans son broc de toilette rose.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » lui ai-je demandé.

À mon grand étonnement, elle avait les larmes aux yeux quand elle s'est retournée. Elle a simplement hoché la tête, a reniflé et a dit : « T'es un sentimental. Pourquoi tu me laisses pas tranquille ? »

Je suis retourné dans ma chambre et je me suis assis devant ma table étroite où mes livres étaient restés fermés pendant toute la journée. Dix minutes plus tard, j'ai entendu la porte de la cloison s'ouvrir, mais je n'ai pas levé la tête. Elle est venue derrière moi et a posé ses mains sur mes yeux.

« Qui c'est ? » a-t-elle murmuré.

Je me suis retourné. Elle était nue. Elle a appuyé mon visage contre ses seins. Un livre est tombé. Je ne l'ai pas ramassé avant le lendemain.

Ce fut une époque chaotique et merveilleuse. Elle avait, neuf ans de plus que moi. Elle a toujours refusé de raconter son passé, mais il était évident qu'elle connaissait à peu près tout de la vie. Elle était infatigable sexuellement et pouvait m'exciter de ses lèvres rusées, de ses mains habiles, pour m'amener, même dans l'état de fatigue le plus extrême, à la plus violente érection. Il n'y avait aucune limite à son esprit d'invention et à ses jeux. Nous avons plus d'une fois vu le soleil entrer par la fenêtre sans avoir fermé l'œil de la nuit.

Ça ne pouvait évidemment pas durer. Mon travail pesait lourdement sur ma conscience. Les examens de juin étaient proches et j'essayais de planter mes racines dans un monde nouveau. Au début de l'année, j'avais été obligé de me concentrer profondément pour ne pas adresser la parole à mes professeurs en les appelant « Baas ». De l'existence

recluse de la ferme, j'étais tombé dans un chaos où seule la volonté pouvait me permettre de survivre, guidé par l'ardente détermination de « devenir quelqu'un ». Sur les conseils de M. Toad, je ne m'étais pas inscrit à l'école d'art dramatique, mais à un B.A. classique. J'étais captivé par les langues nouvelles : le français et l'allemand. J'étais prêt à travailler jour et nuit, mais il m'était difficile de tout comprendre. Tout était trop neuf, trop différent. J'avais si peu de points de repère sur ma route. Les autres étudiants paraissaient si sûrs d'eux : ils savaient tout de suite où trouver les livres nécessaires, comment mettre un sujet en ordre pour rédiger une dissertation. Pas moi. Je n'avais jamais vu l'intérieur d'une bibliothèque. Je discutais de temps à autre de ces problèmes avec quelques étudiants de couleur, mais ils avaient tous grandi dans des centres urbains et me considéraient, avec une sorte de condescendance, comme un paysan. Plus les problèmes paraissaient insurmontables, plus augmentait ma détermination à les résoudre. J'allais leur montrer. À tous. Au monde entier.

Au marché aux puces, sur la Parade, j'ai acheté un réveil vert d'occasion que je faisais régulièrement sonner chaque matin à cinq heures, après m'être couché bien après minuit, épuisé. Je ne pouvais pas m'accorder plus de cinq heures de sommeil par nuit, et elles me semblaient même constituer une perte de temps. J'essayais de lire une pièce ou un roman par jour, en plus de mes études quotidiennes. J'étais insatiable, toujours affamé.

Les dizaines de milliers de livres de la bibliothèque me désorientèrent. Quand j'y suis allé pour la première fois, j'ai dû m'adosser au mur, pendant quelques minutes, pour calmer mon vertige. Mes connaissances me semblaient terriblement insignifiantes à côté de ces montagnes de sagesse. Mes dix-huit années n'étaient rien, comparées à la pensée de tant de siècles réunis dans ce lieu. Avant que mon étourdissement n'ait complètement disparu, je me suis levé et j'ai tendu les mains pour toucher les rangées de livres sur l'étagère la plus haute. J'ai fermé les yeux et, sans même connaître l'existence de Balzac, j'ai pensé à quelque chose de très voisin de : *À nous deux maintenant.*

Mes efforts répétés pour trouver un logis convenable m'avaient empêché pendant longtemps de faire du bon travail. Puis la ville m'avait jeté sur la grève de la charmante maison de Gran'ma Grace. J'allais pouvoir organiser ma vie et mon travail. C'est à ce moment-là précis qu'Ursula a fait son apparition.

Au début, je me suis jeté sur elle comme l'enfant qui découvre une énorme mare de boue ; mais au bout de dix, quinze jours, je me suis affolé. J'ai essayé de trouver une espèce d'équilibre entre elle et mon travail. Elle m'en demandait trop. Elle voulait me dévorer, me posséder. Quelque chose dans son excès m'a d'abord fasciné, mais a

fini par me mettre hors de moi. J'ai vraiment eu la frousse. Une espèce de faim que je ne pouvais pas satisfaire et qui m'obligeait à me révolter : elle était trop vorace, trop intransigente ; elle se refusait à admettre mon besoin de solitude pour travailler. C'était en partie de ma faute, car je m'étais entièrement consacré à elle : j'ai toujours eu ce goût de l'absolu, cette aptitude à l'excès, malgré tous mes efforts pour la restreindre. Ma fascination pour la pièce d'Adam et Ève, l'engouement que j'avais eu pour le cirque, ma dévotion pour *La Tempête*, ma totale immersion dans mes études, mes lectures, tout révélait ce même enthousiasme effréné avec lequel j'étais maintenant parti à la découverte d'Ursula. Quand mon travail m'a obligé à repenser ma vie plus raisonnablement, ça l'a offensée. À ses yeux, c'était un manque de confiance caractérisé.

« C'est pasque je suis plus vieille que toi. C'est pasque j'ai vingt-sept bergeres et qu'un de ces jours j'en aurai trente. Tu penses que je suis déjà trop vieille, avoue. »

Elle se pavanait devant le miroir cassé avec une pathétique avidité ; elle me tendait ses seins en ricanant : « C'est trop pour toi ? T'es pas un homme, c'est tout. »

En disant ça, elle réussissait parfois à me faire revenir ; à d'autres moments, j'essayais de la raisonner ; la plupart du temps, ça finissait par des cris. Et quand je m'asseyais pour travailler un peu, elle se vengeait en mettant la radio à plein tube où en s'asseyant sur mon lit pour se plaindre, m'accuser et crier.

La situation s'est détériorée quand je me suis trouvé en pleine période d'examens. Mes résultats se sont révélés désastreux. Nos querelles ont grandi dans la même proportion que notre désespoir. Nous nous servions de nos corps pour nous humilier, nous blesser. Une nuit, la goutte d'eau a fait déborder le vase : dans un accès de rage incontrôlable, je l'ai mise à la porte et je suis retourné à mes études avec un mal de tête épouvantable.

Elle a disparu si doucement que je ne l'ai pas entendue. Le silence était si complet que j'avais du mal à me concentrer. Il devait être très tard quand je l'ai entendue monter. Il y avait un homme avec elle. J'ai serré les poings contre mes oreilles, mais les lettres dansaient sur la page que j'avais sous les yeux et je n'ai pas pu lire une seule ligne. Je voulais casser quelque chose. Je suis resté assis jusqu'au moment où sa voix s'est mise à proférer des sons familiers qui avaient été ma propriété exclusive pendant plus d'un mois. Je me suis levé et me suis enfui.

Gran'ma Grace m'attendait dans les escaliers, comme si elle savait que j'allais sortir : J'ai essayé de me défilier, mais elle a bloqué le passage.

« Qu'est-ce qui se passe avec Ursula ? »

— Elle peut aller se faire foutre. Je m'en branle. »

Gran'ma Grace m'a laissé passer. Le lendemain, je suis resté à la bibliothèque jusqu'à la fin de l'après-midi, puis j'ai erré sans but dans les rues, malade d'incertitude. Quand je suis revenu à la maison, la porte d'Ursula était ouverte et toutes ses affaires avaient disparu. Plus aucun signe prouvant qu'elle avait habité là. Gran'ma Grace est montée derrière moi, sans bruit comme toujours.

« Les flics sont venus la chercher, a-t-elle dit d'un ton détaché.

— Pourquoi ?

— Objets volés ou quelque chose de ce genre. Je sais pas. Je veux pas être mêlée à ça. »

Je l'ai regardée dans les yeux, mais la vieille pécheresse m'a rendu mon regard sans ciller.

« Où sont ses affaires ?

— Emportées. Je pense qu'elle est au ballon pour quelques mois ; la chambre elle peut pas rester vide tout ce temps. Qu'est-ce que je deviens si je touche pas l'argent des loyers ? »

J'aurais dû me sentir soulagé. Gran'ma Grace avait fait ça pour moi. Il a pourtant fallu du temps avant que je ne me débarrasse d'un sentiment de complicité. Cette nuit-là, allongé sur le lit du troisième mari de Gran'ma Grace, je n'ai pu trouver de soulagement qu'avec mes propres mains, en pensant au corps somptueux d'Ursula, à ce corps plein et mûr à jamais perdu.

Un énigmatique individu vint s'installer dans la chambre voisine. D'après Gran'ma Grace, c'était un calife ; mais ce devait être un camouflage, car un saint homme n'aurait pu s'en aller ainsi, comme il l'a fait, une nuit, trois semaines après son arrivée, en emportant tous ses bagages et sans payer son loyer. La chambre est restée vide pendant dix jours ; puis une pâle silhouette féminine aux pieds traînants est venue y habiter. À en juger d'après son apparence, c'était une Orientale : une Chinoise probablement. On ne pouvait jamais savoir à District Six. Tous les parias de la terre semblaient s'y retrouver en une fraternité crasseuse et dépenaillée. Ma voisine ne devait pas avoir plus de cinquante ans, mais elle semblait souffrir de tuberculose ; la cloison était secouée chaque nuit par sa toux violente ; nous ne nous parlions jamais, excepté un petit bonjour quand nous nous rencontrions dans les escaliers ; elle ne haussait jamais la voix, ce qui m'amena à lui parler à voix basse. Un matin, pendant que je révisais mon examen partiel sur les romantiques, elle est morte tranquillement dans la chambre voisine. Selon Gran'ma Grace, c'était l'un des plus beaux cadavres qu'elle ait jamais vus. J'ai refusé d'y jeter

un coup d'œil.

C'est ainsi que Dulpert est entré dans ma vie. Deux jours après la mort de ma voisine poitrinaire, il s'est installé avec son carton de vêtements et de livres, et une énorme valise métallique peinte en noir.

Il a frappé à la porte de séparation dès le premier soir. Je venais de faire la découverte d'Ibsen et j'étais sur mon lit en train de lire *Rosmersholm* ; les coups me firent sursauter ; je n'avais plus eu de rapports avec mes voisins depuis si longtemps. J'ai perdu la tête et j'ai cru que c'était Ursula. Quand j'ai ouvert la porte, j'ai découvert Dulpert : il avait une tête de plus que moi et était extrêmement mince. Ses cheveux noirs et lisses pendaient sur son front et couvraient la grosse monture de ses lunettes. Ce qui m'a immédiatement frappé fut le délicat tracé de ses pommettes et l'intense blancheur de ses dents au milieu de sa peau olivâtre.

Il m'a dit, très décontracté : « Je suis Dulpert Naidoo. Je sais que vous êtes occupé, la vieille m'a averti qu'il ne fallait pas vous déranger. Mais je n'arrive pas à ouvrir ma valise. J'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider. »

Il s'est effacé pour me laisser passer. J'ai remarqué ses mains. J'avais rarement vu des mains aussi expressives chez un homme : de longs doigts effilés, des ongles très soignés, et une manière à la fois spectaculaire et indolente de les faire bouger.

La valise était au milieu de la chambre : une vieille valise de marin, avec deux serrures, plutôt usée vu son âge, percée de plusieurs trous sur un côté.

« J'ai perdu la clé dans le train. Quand je m'en suis rendu compte, je planais déjà assez haut. » C'était la première fois que je l'ai entendu rire – un rire qui venait de très loin, comme si tout son corps y prenait plaisir. Mais ce n'était pas un rire bruyant : tranquille, qui impliquait une joie intérieure et forçait à rire avec lui.

Il avait déjà cassé une paire de cisailles à tôle et deux des ouvre-boîtes de Gran'ma Grace sur ce métal résistant ; il venait d'emprunter un appareil à soudure dont il ne savait pas se servir. J'étais aussi maladroit que lui. Je suis sûr que des mains expérimentées auraient su le faire marcher, mais nous ne sommes arrivés qu'à aplatir et à enfoncer les quatre côtés qui finirent par ressembler aux talons éculés d'une vieille paire de chaussures.

Je suis allé chercher un pied-de-biche derrière mon lit et nous avons attaqué la valise, chacun à notre tour ; mais nos efforts sont restés vains.

C'était une de ces soirées où tout devient drôle. Nous pleurions de rire à chaque coup de pied-de-biche. À une heure du matin, nous avons amené la chose sur le balcon, l'avons hissée sur la balustrade et

l'avons jetée dans la rue pavée. Deux chats qui miaulaient amoureusement sous le lampadaire le plus proche se sont enfuis avec des hurlements à vous glacer le sang. Aux fenêtres du voisinage, sont apparues des têtes furieuses ou affolées qui se sont mises à nous engueuler. Quand nous sommes descendus, la valise avait une forme tout à fait étrange ; mais elle était toujours fermée. Il nous a fallu la remonter.

« J'irai chercher une scie à métaux demain », a dit Dulpert, de retour dans sa chambre, en essayant sa transpiration et ses larmes de rire.

Il a souvent juré de le faire pendant les semaines et les mois suivants, mais pour quelque obscure raison il ne l'a jamais fait. Au bout d'un temps, d'étranges petites pousses anémiées sont sorties des trous qui se trouvaient sur le côté de la valise. Il y avait surtout des vêtements dedans, m'a expliqué Dulpert, et des vieux journaux, mais aussi des fruits et des légumes qu'il avait emballés avant de venir à Cape Town. Ces pousses étaient peut-être des tubercules de pommes de terre, de citrouilles ou de haricots, mais elles sont mortes avant qu'on ait pu vérifier.

Quand je suis retourné dans ma chambre, cette nuit-là, la porte de séparation est restée coincée ; nous l'avons attrapée des deux côtés, nous avons tiré et poussé ; l'un des gonds s'est cassé.

« Voilà au moins une bonne chose de faite », a philosophiquement dit Dulpert. Nous ne l'avons jamais refermée. En fait, peu de temps après, nous avons réaménagé les pièces pour ne plus faire qu'une chambre et un bureau. Pendant toutes ces années où nous avons vécu ensemble, nous avons rigoureusement observé une règle d'or : celui qui était dans le bureau ne devait en aucun cas être dérangé. Nous ne refermions la porte branlante en la coinçant avec une table que pendant les rares nuits où nous recevions, lui ou moi, une fille. Un samedi matin, nous avons acheté un « lit d'amour » sur la Parade. Nous l'avons mis dans un coin du bureau. Dans une boîte de paraffine, Dulpert faisait brûler les bâtons d'encens qu'il achetait dans les sombres échoppes des marchands d'épices du District. Quand le lit, merveilleuse petite chose victorienne, tarabiscotée et pleine de fioritures, ne servait pas comme autel de l'amour, Dulpert l'utilisait pour ses méditations. Activité qui, comme les études, ne souffrait aucun dérangement.

Dulpert avait six ans de plus que moi. Il était déjà diplômé de l'université du Natal. Quand il est arrivé à la maison de Gran'ma Grace, il venait de terminer ce qu'il appelait une « période libre ». Ces périodes tenaient une grande place dans sa vie. Il estimait qu'après une intense période de travail ou d'études, il fallait « s'écarter », se retirer ou voyager pour s'ouvrir et se rafraîchir l'esprit.

Il venait de passer sa dernière « période libre » aux Indes, sur les

traces de Gandhi qu'il révérait. Il était allé du lieu de naissance du mahatma à l'ouest, au parc où il était mort, à New Delhi ; mais il avait passé l'essentiel de ce temps – plus de neuf mois – dans le sanctuaire du saint homme aux environs d'Ahmedabad.

Je pouvais l'écouter pendant des heures me parler de cet *ashram*, enclave de silence et de dévotion, au sein d'un monde de tumultes. Il me lisait les lettres de Tolstoï à Gandhi et nourrissait mon imagination avec les longues descriptions de la colonie russe qui avait servi d'exemple au mahatma pour fonder la sienne. Il m'initia patiemment au monde des mots, *satyagraha* et *ahimsa*... Leur son même me fascinait, comme *boatswain* et *yarely* quand j'étais à l'école ou *tuffet* et *whew* pendant ces après-midi lointains sous la véranda. C'étaient des mots magiques : cette « volonté de recherche de la vérité qui résidait dans notre âme », cette « force d'humilité » ouvraient dans mon esprit d'autres fenêtres sur de nouveaux paysages.

Dulpert a été mon guide imperturbable durant toute cette période de découverte. Je pouvais l'écouter, le souffle coupé, raconter les histoires du Gange et des pèlerins qui se baignent dans les eaux sacrées de leur mère, des bûchers funéraires sur les berges, des longues processions des prêtres. Il m'apporta des piles de livres ; certains contenaient des reproductions de temples hindous ornés de fresques érotiques dans lesquels la glorification de la sexualité était une expérience du sacré ; corps unis grâce au *lingam* et au *yonî*, devenant le temple même de Dieu. J'entrepris avec lui un voyage à travers les *Upanishads* et la *Baghavad Gîta*, avant d'atteindre le bouddhisme tantrique du Tibet, et enfin le zen. (Qui était-il ? En partie hindou, en partie bouddhiste, païen fervent surtout.) Il me fit lire des traités zen sur l'art des jardins et des fleurs, sur le symbolisme de la cérémonie du thé. Nous étions tous les deux assis dans la position du lotus, nous riions, nous méditions et nous lisions les *koans* ou le *kai-ku*. Pour lui, il n'y avait rien d'abstrait dans toutes ces choses : ça faisait partie de son existence quotidienne.

Sur l'étagère, qu'à l'immense indignation de Gran'ma Grace il avait fixée sur le mur au-dessus de son lit, étaient rangés parmi d'autres : une autobiographie de Gandhi, le *Kama Sutra*, une vieille édition du *I Ching* qu'il consultait avant de prendre toute décision importante, et *Das Kapital*. Comme il était gourou, il veillait à ce que je lise ces livres. Sa matière forte était les sciences politiques. Pendant tout son séjour chez Gran'ma Grace, il a travaillé à sa thèse de doctorat. Je dois avouer que les sciences politiques m'intéressaient moins que les autres domaines qu'il m'avait fait découvrir. Mais il refusait de m'en faire grâce : « Tu partageras tout ce que tu découvriras avec moi et je ferai la même chose avec toi ; c'est le moindre des services que nous puissions nous rendre pendant que nous vivons ensemble. »

Deux des livres manquaient régulièrement sur l'étagère. Gran'ma Grace utilisait l'ouvrage de Marx, le bouquin le plus lourd de tous, pour maintenir la porte de sa cuisine ouverte les jours de grand vent ; et le *Kama Sutra* était très demandé par ses amis. Dulpert avait l'habitude de ramasser les gens comme un chien gobe les mouches ; chaque fois qu'il descendait en ville, il revenait avec deux ou trois compagnons. Certains étaient de « vieux amis » qu'il avait rencontrés, d'autres des étrangers dont il s'était entiché. Quand on en venait finalement à parler des femmes et de l'amour, et qu'on discutait du *Kama Sutra*, un de ses visiteurs partait inmanquablement avec le bouquin. Dulpert tempêtait, car il avait horreur de se séparer de ses livres ; mais il ne pouvait pas refuser : il faisait partie de ces gens qui se ruinaient pour aider leurs amis.

Un an après son installation, il ramena une fois de plus une bande d'invités à la maison, des collègues du département de sciences politiques pour la plupart, blancs et noirs. Quand les autres furent partis – il était environ deux heures du matin –, il restait encore un gars tranquille, introverti : Jim Wiley. Type très intelligent, mais asocial à un niveau quasi pathologique. Cheveux roux, yeux bleu très pâle et peau blanche, presque transparente, comme s'il avait passé des années sous une brouette dans une serre. Cette nuit-là, il restait assis à ne rien dire. Dulpert et moi avions du mal à garder nos yeux ouverts, mais Jim ne faisait pas un geste pour s'en aller. Dulpert lui a finalement demandé s'il comptait dormir là. Il s'est mis à rougir, s'est levé précipitamment et a demandé en bégayant s'il pouvait emprunter le *Kama Sutra* ; Dulpert en a été si étonné qu'il a aussitôt fourré le livre dans les mains de Jim.

« C'est que... » Jim a essayé d'expliquer : « Je me marie dans une quinzaine de jours et je pensais... Je veux dire, euh..., que j'ai lu Van de Velde et Johnson et Masters et tout, mais... »

— Tu veux dire que tu n'as jamais baisé une femme ? »

Jim avala sa salive :

« Non. Je... Tu vas certainement te moquer de moi, mais je considère le mariage comme quelque chose de sacré, et... »

— Je ne suis plus du tout d'accord avec toi, a dit Dulpert.

— Nous sommes décidés à en faire une réussite. Je pense que le sexe c'est important. Elle le pense aussi. Nous nous sommes exercés pendant des mois pour être prêts, et... »

— Vous avez essentiellement besoin d'un petit coup de main », a dit Dulpert.

Jim s'est mis à rougir un peu plus :

« Oui, oui, bien sûr. Mais la variété est apparemment importante, et il me semble que le *Kama Sutra*... »

— Prends ce livre en cadeau de mariage ; et que Dieu vous bénisse. »

Un mois plus tard, Jim est revenu plus pâle que jamais, avec le livre enveloppé dans du papier journal. Il avait la jambe gauche dans le plâtre.

« Je te le rapporte, a-t-il dit doucement.

— Tu as essayé ?

— Oui, je... C'est comme ça que je me suis cassé la jambe. Nous... »

Après son départ, Dulpert a arraché le journal et l'a jeté dans la corbeille à papier. Par la fenêtre, nous avons regardé Jim boitiller dans Oxford Place. « Et voilà ! a dit Dulpert. Voilà ce qui arrive à l'un des plus brillants cerveaux de notre département. *La chute de l'Occident.* »

Malgré son calme habituel, cet incident stupide semblait l'avoir troublé au plus haut point. Je l'ai découvert quelques jours plus tard, quand il a remis ça sur le tapis :

« J'ai rencontré par hasard la femme de Jim ce matin ; elle est venue le chercher. Elle est vraiment belle, tu sais.

— Je n'aurais jamais cru.

— Moi non plus. Elle semble anémiée. Peut-être un manque de soleil. Mais elle a quelque chose... comment dire... d'éthéré dans la silhouette. Les plus grands yeux bleus que j'aie jamais vus. » Il a explosé : « Tu te rends compte ? Penser qu'une fille comme ça ne saura jamais ce qu'est l'amour ?

— C'est de sa faute, elle l'a choisi.

— C'est un tel gâchis, Joseph. Penses-y. Dans le monde entier, que de gâchis parce que les gens ont trop peur d'être *humains*. Pense à Jim sortant de la salle de bains chaque soir, Van de Velde dans une main, un aphrodisiaque dans l'autre, du Mum⁽²⁰⁾ sous les bras, du blanc de zinc⁽²¹⁾ entre les doigts de pied, une capote anglaise sur son petit zob flasque – avec sans doute un gilet pour ne pas attraper de pneumonie. “Bien, mon chéri, si nous commençons ce soir, page 69...” »

Je me suis écroulé de rire.

« Tu ris, a sifflé Dulpert avec colère. Mais c'est le genre de petit mec blanc à qui on doit dire *Baas*. La race des seigneurs en veste blanche ! Regarde-toi, regarde-moi... J'aurais pu lui apprendre à sentir. J'aurais pu lui montrer ce que c'était qu'un être humain et vivant ; ne pas être seulement un paquet de chairs tristes entre deux draps...

— Mais, Dulpert... » Je ne comprenais pas sa colère. « Ce ne sont pas tes oignons.

— Pourquoi pas ? Parce que je suis noir ?

— On ne peut rien y changer : ni toi ni moi. »

Il est venu vers moi :

« Tu n'as jamais eu envie d'une femme blanche, Joseph ?

— Non.

— Je crois que tu mens. »

Comment pouvait-il savoir pour Hermien ? « Qu'est-ce ça peut faire si je mens ? »

J'étais vexé.

« Tout ça est hors de propos.

— Je veux me marier un jour avec une Blanche, a-t-il dit avec une franchise qui m'a fait sursauter. Penses-tu que ce soit hors de propos ?

— Oui, parce que c'est impossible dans l'état actuel des choses.

— Dans l'état actuel des choses. Tu penses que les choses *doivent* être comme ça ?

— Qu'est-ce que tu peux faire pour les changer ? » J'ai été plus cruel qu'il n'était nécessaire : « Tu veux te mettre à jeûner comme Gandhi ? »

Il a recouvré son sang-froid et a souri :

« Joseph, Joseph ! Je vois que tu n'as pas encore compris le mahatma.

— Peut-être. Mais je sais au moins une chose : l'adversaire de Gandhi, c'était le gouvernement britannique – une puissance étrangère. Une puissance qui voulait à tout prix agir en gentleman aux yeux du monde, et peu importe ce qui se passait en coulisse. Un jeûne public peut s'avérer efficace contre de tels individus. Notre situation est différente.

— Si tu crois à la *satyagraha*, tu dois aussi croire en sa victoire finale quel que soit ton adversaire.

— Ça ne sert à rien de discuter de tout ça, Dulpert.

— Veux-tu savoir pourquoi tu préfères ne pas en discuter ? » Bref silence. « Parce que tu as peur.

— De quoi aurais-je peur ?

— Tu as ton petit univers à toi : tu as un endroit où dormir ; tu n'as pas souvent faim ; tu peux de temps en temps avoir une fille dans ton lit ; et tu as le théâtre. Tu sais foutrement bien que tout ça peut être menacé si tu t'exposes en public. Tu le sais et tu en as peur. »

Je n'ai rien répondu. J'ai repensé à tous mes souvenirs concernant mon père, son père, le père de son père, et je savais que Dulpert avait raison : je *voulais* une vie différente ; je ne voulais pas devenir une victime comme eux, je ne voyais pas pourquoi j'opterais pour le martyre : je voulais simplement qu'on me laisse mener ma vie comme bon me semblait ; je voulais rester entier. Mon intégrité par-dessus tout.

« Je ne veux pas te pousser dans tes retranchements. Je t'aime trop

pour vouloir te détruire, mon salaud. Mais ce n'est pas du tout une question de choix. Tôt ou tard, tu te retrouveras dans une situation où tu ne pourras plus t'évader du monde. Alors, les Blancs et les Noirs auront de l'importance pour toi. Que Dieu te vienne en aide quand ça t'arrivera. »

L'agitation que de telles conversations provoquaient en moi me ramenait toujours vers mon travail. Le théâtre, comme le canal d'irrigation de mon enfance, était mon refuge. Plus qu'un refuge : la possibilité de séparer les éléments disparates du monde pour qu'ils me deviennent intelligibles.

Pendant ma première année, j'ai assisté à toutes les représentations du Petit Théâtre et à toutes les répétitions qu'il m'ait été possible de suivre. Même les premières répétitions avaient un aspect magique : être capable de dire « Faisons semblant... » et donner libre cours à son imagination. Voilà quel était pour moi le plus grand des miracles. L'impression que m'avait faite cette première Nativité était restée à jamais gravée en moi.

Lors d'une répétition, on m'a demandé de donner un coup de main pour déplacer une série de portants très lourds. C'est arrivé plusieurs fois, et l'aide que j'apportais aux machinistes est devenue une chose acquise. Peu m'importait de tirer les rideaux, de porter des contrepoids ou d'aider l'électricien pendant qu'il arrangeait les projecteurs. J'avais la possibilité d'être en contact avec tous les éléments du théâtre. J'étais avide de tout apprendre, comme un athlète entraîne tous les muscles de son corps, même ceux qui ne sont pas directement concernés par le sport qu'il pratique.

En septembre de cette année-là, j'ai pris conscience de la crise qui se développait en moi. Aussi divers que le monde ait pu m'apparaître à travers mes cours de licence, je sentais qu'il était plus important de me tourner vers l'art dramatique. Mon enthousiasme m'y portait. Mais un tel changement mettait ma bourse d'études en danger, car M. Toad n'était pas disposé à proposer son renouvellement si je ne faisais pas quelque chose d'« utile ». J'avais encore le petit héritage de ma mère, mais il aurait été sacrilège d'y toucher ; il avait été mis de côté pour « plus tard ». De toute façon, il ne représentait qu'une somme insignifiante. Que pouvais-je faire ?

Une nuit, j'étais tellement désespéré que j'en ai discuté avec Dulpert. Il m'a ordonné de m'asseoir sur le lit d'amour et s'est installé en face de moi, le *I Ching* entre nous ; il est resté ainsi pendant un moment les yeux fermés, si profondément concentré qu'il semblait s'être arrêté de respirer. Il s'est mis finalement à agiter les trois vieilles pièces chinoises, les a jetées, agitées de nouveau, jetées, agitées, jetées

six fois de suite, sans aucune hâte, composant un hexagramme de lignes courbes et brisées ; puis il a consulté la clé, l'a lue en silence, a relevé la tête avec un sourire au coin des lèvres :

« Ne t'inquiète pas, m'a-t-il dit. Tu peux sauter le pas. Tu peux aussi laisser l'argent de ta mère à la banque.

— Mais comment... »

Il a levé la main pour me faire taire.

Le lendemain, il m'a emmené chez l'un de ses amis blancs à qui il avait déjà demandé de me donner des leçons de conduite. Il a ensuite veillé à ce que j'obtienne mon permis poids lourds. J'ai fait pendant tout l'été des livraisons pour une entreprise de boissons hygiéniques et j'ai gagné l'argent de l'année à venir.

Ça me forçait à lire la nuit, au désespoir de Gran'ma Grace. « Si tu meurs de surmenage un jour, me prévint-elle, faut pas venir me chercher, je te préviens. » J'ai quand même continué. Quand l'université a rouvert ses portes cette année-là, je suis devenu élève à plein temps du cours d'art dramatique. Nous étions trois étudiants de couleur dans le groupe : Barney Salmon, un type plus âgé que nous dont l'intérêt principal était l'opéra et qui rejoignait de temps à autre la troupe Eoan ; Fatima, une petite Malaise fine et jolie ; et moi. Dès le début, un profond sentiment d'unité a soudé le groupe, ce qui pour moi était une découverte. J'avais eu tant de mal à suivre les autres étudiants l'année précédente, notamment les Blancs, que je m'étais senti complètement hors circuit. Cette année-ci, tout était différent. C'était un groupe plus petit et plus soudé de par sa communauté d'intérêts. Quant à la lecture, j'avais de l'avance sur eux.

Dès le début, je me suis senti attiré par Fatima. Cette façon qu'elle avait d'assister aux cours, absente, un petit sourire au coin des lèvres comme si elle ne s'était jamais réellement sentie concernée par le présent. Cette habitude qu'elle avait de regarder les gens droit dans les yeux avec un air de sérénité absolue. Cette grâce avec laquelle elle se déplaçait. Cette résonance inattendue dans sa voix. Tout en elle me fascinait, mais il a fallu plus d'une année pour que ça mène à quelque chose. Elle était profondément religieuse et ses parents lui avaient donné une éducation malaise, conventionnelle et rigide. C'était assez extraordinaire qu'ils lui aient permis d'aller à l'université. Chaque fois qu'elle m'a amené chez elle, sa famille m'a reçu avec une hospitalité irréprochable ; j'avais cependant l'impression que je ne dépasserais jamais le stade de la courtoisie mondaine. C'était la même chose avec Fatima. Elle semblait retenir constamment quelque chose en elle, même dans nos moments les plus intimes, comme un acteur qui maintient une distance entre son rôle et lui.

Cette réserve tacite était pour moi une révélation. Nous passions des heures à travailler, à parler, à écouter les disques que Dulpert m'avait

fait connaître – Mahler et Mozart, Bach et le baroque. Nous n'avons jamais rien pris pour parole d'évangile. Chaque instant, chaque léger attouchement étaient gagnés avec humilité et patience. C'était une sorte de relation qui ne peut exister qu'entre deux jeunes êtres, relation trop délicate pour être répétée.

Ce n'était pas un refus du corps, mais sa complète maîtrise ; un aiguisement des sens, un raffinement des réactions. Quand, au bout de plusieurs mois, j'ai enfin été autorisé à lui enlever son corsage et à caresser sa poitrine virginale, ce fut l'expérience la plus précieuse que j'ai jamais connue. J'aimerais aujourd'hui que tout soit resté à ce stade : c'était le genre de relation qui tire sa signification de son imperfection même, un commencement éternel, la plus pure expression de notre adolescence.

Vers la fin de ma deuxième année d'art dramatique, nous avons commencé les répétitions d'une version écourtée de *Hamlet*. J'avais un rôle secondaire : Osric ; Fatima jouait Ophélie. Une nuit, après une répétition tardive, je l'ai raccompagnée chez elle. Ses parents étaient partis en pèlerinage à La Mecque ; elle était restée pour s'occuper de ses deux jeunes frères. Nous parlions de la pièce, une ardente discussion, je m'en souviens, car j'avais découvert, dans son interprétation d'Ophélie, quelque chose qui m'avait bouleversé : ce total abandon à la folie dont je ne l'aurais jamais crue capable. Parce qu'elle était malaise et qu'elle donnait la réplique à un Hamlet blanc, le rôle prenait une signification supplémentaire. En fait, c'est cette nuit-là que naquit l'idée de mon *Hamlet*, joué par un homme de couleur.

Fatima était aussi excitée que moi. Nous ne pouvions pas nous arrêter de parler. Il était deux heures passées quand une pluie battante nous fit prendre conscience de l'heure. Nous nous sommes levés et nous sommes restés debout, un peu bêtes.

« Il faut que je m'en aille.

— Il pleut. »

La grande table de la salle à manger était entre nous. Nous nous sommes regardés dans les yeux, longtemps, sans parler ; regard de peur et d'espoir confondus.

« Tu peux dormir avec les garçons, dans leur chambre.

— Avec toi.

— Non.

— Ne dis pas non. Si je te promets que... que je ne ferai rien ? Je te tiendrai simplement dans mes bras. »

Tenir son corps nu dans mes bras, le caresser pendant la nuit et, cependant, me retenir. Écouter sa respiration filtrer entre ses lèvres entrouvertes, puis sa voix supplier : « Je t'en prie, non, je t'en

supplie. » Tenter le corps jusqu'au degré suprême, encore et toujours, et le retenir, être torturé et en même temps transporté. Quand, tôt le matin, nous nous sommes réveillés avant que les garçons ne se lèvent pour aller à l'école, elle m'a timidement tourné le dos pour se rhabiller, comme si nous étions devenus des étrangers.

Trois semaines plus tard, le jour de la première de *Hamlet*, nous sommes allés jusqu'au bout. Ce fut une immense déception, aussi choquante que la conversation qui a suivi :

« Tu es contente ?

— Si tu as trouvé ça bien, je suis contente.

— Et toi ?

— Je ne sais pas.

— Tu devrais savoir.

— Ne te mets pas en colère, Joseph.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je suis en colère ? »

Je reste étrangement convaincu qu'il en avait été ainsi parce que je ne jouais que le rôle d'Osric. Si j'avais joué Hamlet, si je lui avais donné la réplique, tout aurait été différent.

Cette même pièce m'a permis d'entrer en contact avec Derek de Villiers. Il venait de rentrer en Afrique du Sud après plusieurs saisons triomphales à Londres ; il était considéré comme le plus grand comédien du pays, jeune, brillant et dynamique, un nouveau Barrault. Il a organisé une série de cours à l'école d'art dramatique. Les étudiants le vénéraient.

Après avoir assisté au montage que nous avons fait de *Hamlet*, il est venu en discuter avec les acteurs, d'abord le groupe entier, puis chaque comédien en particulier ; j'étais le dernier. J'attendais, impatient et anxieux. Les autres partis, nous sommes restés seuls dans le théâtre, sur le plateau. Les lumières de la salle étaient éteintes. Je distinguais vaguement les sièges dans l'obscurité. J'étais conscient du silence et je me sentais étranger dans le seul endroit où je me sois toujours senti chez moi.

Au bout d'un moment, Derek m'a demandé : « Bon, mon petit, qu'est-ce que *tu* fais dans le théâtre ? »

Gêné, j'ai bégayé :

« J'ai toujours voulu... J'ai...

— C'est un sacré panier de crabes.

— Alors, monsieur, pourquoi y avez-vous consacré votre vie ?

— De grâce, ne m'appelle pas monsieur ! »

Il m'a regardé de ses yeux presque noirs, puis a rejeté ses longs cheveux en arrière :

« Tu vois, tu n'avais qu'un petit rôle, mais tu étais bougrement bien.

Tu as du talent. Il faut que tu en sois conscient. Mais que veux-tu en faire ?

— Jouer la comédie.

— Où trouveras-tu un théâtre dans ce pays ?

— Je continuerai jusqu'à ce que j'en trouve un.

— O.K. » Il a soupiré : « Tu es un idéaliste et tu as quelque chose dans le ventre : mais ça n'est pas assez. Ça ne sert à rien de sortir d'ici avec un diplôme, un certificat ou je ne sais quoi, et de te mettre en quête de quelque chose. Sois réaliste, pour l'amour de Dieu. Pourquoi n'essaies-tu pas de créer une compagnie dès maintenant ?

— Qu'est-ce que je pourrais leur apprendre ?

— Ne t'inquiète pas de savoir ce que tu peux leur apprendre. On apprend en travaillant ensemble. Si tu veux, je peux t'aider. »

Je l'ai regardé bouche bée. Il a eu un geste d'agacement :

« Ça va : Ne me regarde pas avec des yeux du genre : "Oh ! chéri, c'est tellement rapide !" Tu veux ou tu veux pas ?

— Mon Dieu, monsieur.

— Derek.

— Derek. »

Quelques-uns des membres que j'ai recrutés pendant les semaines suivantes pour ma compagnie étaient des étudiants ; mais la plupart étaient de vrais amateurs de District Six. Nous répétions, la nuit, dans l'arrière-cour de Gran'ma Grace sous la direction de Derek. Les jours et les nuits n'avaient pas assez d'heures pour tout ce que j'avais à y faire entrer. Les matinées étaient prises par mes cours, les après-midi par les travaux pratiques, les soirées par les répétitions. Je réservais les heures avancées de la nuit à ma compagnie. Il me fallait encore trouver du temps pour le programme de lectures que je m'étais imposé.

Pendant les vacances, je travaillais à plein temps – comme conducteur de poids lourd, garçon ou livreur ; n'importe quoi pour gagner de l'argent et survivre. Quand j'étais épuisé, Dulpert me maintenait la tête hors de l'eau.

Il assistait souvent dans l'arrière-cour à nos répétitions tardives et aux représentations que nous donnions au Petit Théâtre. De mon côté, je l'accompagnais régulièrement aux concerts de City Hall. Je me souviens d'un seul soir où il n'est pas venu.

C'était au début de ma troisième année d'art dramatique. Nous nous étions éreintés à monter *Richard II*. J'y tenais mon premier grand rôle. Je me sentais particulièrement triste en rentrant chez moi, après la première représentation.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu ne voulais pas venir ? Je t'avais gardé un billet.

— Ne critique pas avant d’avoir écouté mon histoire.

— Tu as intérêt à ce que ce soit une foutue bonne histoire ! »

Il s’est assis sur la valise noire qui faisait partie de notre mobilier permanent :

« Je voulais vraiment venir, Joseph. J’ai quitté la maison avec la ferme intention d’aller voir ton Richard.

— Mais tu n’es jamais arrivé au théâtre.

— Non. »

Il était descendu en ville ; dans Plein Street, une femme de couleur, enceinte, avait traversé avant le feu rouge. Une voiture avait dû freiner pour l’éviter – genre d’incident qui arrive mille fois par jour. Ce conducteur-là avait baissé sa vitre et s’était mis à injurier la *négresse*. Elle avait dit en tremblant : « Je vous demande pardon, monsieur. » Il avait ouvert sa portière et avait jailli hors de sa voiture comme un diable : « Comment ça “monsieur” ? Tu dois me dire “Baas”. Tu as compris ? »

Dulpert s’est tu pendant un instant.

« Et alors ?

— Alors, je me suis approché du type et lui ai dit : “Rentre dans ta voiture et fous le camp.” » Petit rire. « Heureusement que toutes les autres voitures klaxonnaient pour qu’il s’en aille, sinon il m’aurait certainement volé dans les plumes.

— Tu étais trop en colère pour aller au théâtre ?

— Pas vraiment. »

Il semblait triste :

« Mais, dans Wale Street, j’ai rencontré un vieux qui n’avait rien mangé de toute la journée. Je lui ai donné tout mon argent.

— Il a sûrement éclaté de rire quand tu as eu le dos tourné. »

Il a haussé les épaules :

« C’est son affaire – pas la mienne.

— Mais, Dulpert ! ton billet t’attendait au théâtre ; tu n’avais pas besoin d’argent.

— Je sais. Mais j’en avais assez. Ce n’était pas une question d’argent. C’était le vieux, la femme enceinte. Tout, quoi. Je t’ai souvent accompagné, je sais, mais cette nuit, je ne pouvais pas. C’était trop “culturel”. J’en aurais été malade. Pire que Néron jouant du luth.

— Tu veux bannir la culture ?

— Si c’est une culture réservée à une poignée de gens qui peuvent se l’offrir, oui.

— Imagine que le théâtre aide quelques personnes à oublier la réalité pendant un moment, leur donne plus de force pour l’affronter en sortant : tu ne trouves pas que c’est important ?

— Oublier ? » Il s'est levé. « Tu dois les obliger à *se souvenir*, et non les bercer en leur permettant d'oublier. Ils ne doivent jamais oublier. C'est grâce au souvenir que les révolutions éclatent.

— Comment peux-tu mettre en parallèle art et sang ? lui ai-je demandé.

— Une révolution implique-t-elle nécessairement du sang ? »

Il m'a tranquillement regardé, et m'a fait honte. Je me suis souvenu d'un accident banal qui avait eu lieu la semaine précédente quand il était allé se baigner dans la petite salle de bains en métal et en carton ondulé de Gran'ma Grace, derrière la cuisine. Je l'avais entendu casser du bois pour le chauffe-bain, j'avais vu de la fumée sortir de la cheminée, mais j'avais fini par aller voir ce qui se passait, car il y était entré depuis très longtemps. Je l'avais trouvé à quatre pattes près de la baignoire, sauvant, avec une incroyable patience, des fourmis de la noyade.

J'ai dit : « Je suis désolé. » J'étais encore bouleversé par cette attaque inattendue.

Il était bouleversé, lui aussi, mais il n'a rien ajouté. Au bout d'un moment, il est allé dans le bureau et s'est assis dans la position du lotus sur le lit d'amour, tandis que la fumée s'élevait des bâtons d'encens. Sur la table, une bougie brûlait pour fixer sa concentration. Comme un gong profond et résonnant, j'ai entendu le mot sacré s'échapper de lui et s'élever encore et toujours : « Om. Om. Om. Om. Om. » Assis dans cette position pendant une heure et plus, intensément concentré et pourtant détendu, il avait retrouvé la paix. J'ai fini par l'entendre murmurer d'une voix nouvelle : « Shantih, shantih, shantih. » Quand il est allé se coucher, il était aussi serein que d'habitude.

Je sais que c'était un samedi, car Gran'ma Grace avait fait « tremper ses dents » de bon matin. Elle était partie au lever du soleil pour assister aux deux heures d'office de l'Église des Séraphins et des Chérubins ; au moment où elle revenait, c'était la débauche. Je crois que ce phénomène était provoqué par l'incroyable contraste qui existait entre l'office et l'extrême animation qui noyait le quartier chaque samedi matin. Le samedi, la fin du monde semblait plus proche que d'habitude. Un seul regard dans la direction de Gran'ma Grace l'invitait à « cracher du poivre ».

Ce jour-là, précisément, on pouvait l'entendre à plusieurs maisons de là. Oom Sassie, un voisin âgé qui passait sa vie sur son balcon et suivait les mouvements du soleil, lui cria sa phrase habituelle pour lui souhaiter le bonjour : « Hé ! Gran'ma Grace ! Comment vont les tomates ? »

Un autre jour, elle aurait répondu de bonne humeur : « Les tomates sont mûres et à point. »

Ce matin-là, elle répondit par la phrase des mauvais samedis : « Les tomates sont foutument vertes. » Il eut la sagesse de la laisser tranquille.

Dulpert travaillait dans le bureau. Gran'ma Grace vint me rejoindre sur le balcon où je lisais. C'était toujours à moi d'écouter ses jérémiades et de la calmer.

Elle étalait devant moi tous les péchés de cette ville perdue : « C'est peut-être pasque je suis vieille maintenant, mais du temps des vaches grasses, le monde il était différent. J'aimerais maintenant me donner à Dieu. Mais quelle chance un chrétien il a dans une telle galère ? »

Un car de police a tourné le coin de Hamilton Street ; ses sirènes hurlaient ; le mot de passe : « les flics », a très vite circulé de bouche à oreille. Le car s'est arrêté devant la maison.

Oom Sassie s'est mis à ricaner sous sa véranda :

« Qui tu as vendu cette fois, Gran'ma Grace ? »

— Regarde devant toi et c'est tout, pasque derrière c'est tout noir. »

Elle s'est penchée sur la balustrade pour parler à l'agent que, visiblement, elle connaissait. En quelques minutes, tout le voisinage était rassemblé devant la maison. Il a été déçu d'apprendre que, cette fois-ci, il n'était pas question de crime. On avait trouvé un homme mort avec l'adresse de Dulpert sur lui. Ils voulaient que Dulpert vienne identifier le cadavre.

Il a accepté de les accompagner, agacé qu'on le dérange dans son travail. Quand il est arrivé près du car, il a parlementé avec la police, puis s'est retourné et m'a appelé : « Joseph, tu viens avec moi ? »

Le car a démarré, faisant fuir les enfants, les chats et les chiens dans toutes les directions. Je lui ai demandé : « Qui est-ce ? »

Il a haussé les épaules. Nous avons roulé en direction de Salt River, à travers les rues surpeuplées du samedi. Au coin de Sir Lowry's Road, nous avons dépassé un camion de fruits qui avait versé ; une foule s'était rassemblée pour chiper des brassées de bananes jaunes et de pommes vertes, pendant que le marchand allait et venait en remuant les bras comme une marionnette. Le remue-ménage des rues a subitement basculé derrière nous. Une large porte s'est ouverte et nous sommes entrés dans le froid de la morgue. Une grande table était disposée au centre et des tiroirs gris sombre s'enfonçaient dans les murs. Ça m'a rappelé la cave à vins de la ferme, mais c'était plus humide et l'odeur de moût n'y était pas.

La transition était trop brutale. D'abord le bruit et la foule de la rue, puis ce silence glacial à travers lequel nous nous déplaçons comme des imposteurs. C'était comme si, après avoir répété un rôle, je

découvrais au lever du rideau que ce n'était pas la bonne pièce.

Un jeune Blanc gisait sur la grande table, nu, un bras replié sous sa tête comme s'il s'était paisiblement endormi : il était seulement plus immobile, dans une paix plus grande ; au gros orteil de son pied droit, quelqu'un avait attaché une carte, comme une étiquette sur une carcasse de mouton aux entrepôts frigorifiques.

L'un des agents a ouvert un tiroir dans le mur. Un courant d'air glacé s'est répandu sur nous. C'était comme un casier de rangement. Jim reposait dans le tiroir, un genou relevé, le visage déformé, sans dommage apparent – le Jim du *Kama Sutra*.

Dulpert s'est brusquement mis à rire, de façon hystérique.

« Vous le connaissez ? » a demandé l'agent.

Dulpert s'est arrêté de rire aussi soudainement qu'il avait commencé, comme dans ces exercices techniques que nous faisons au cours d'art dramatique :

« Oui, il suit les cours du même département que moi. Je veux dire : il suivait.

— Et vous ? » L'agent s'est retourné vers moi.

« Oui, c'est Jim.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. »

Il a fermé le tiroir. « Si vous voulez bien venir signer la déposition... » Il nous a emmenés dans un petit bureau où un agent était assis à une table recouverte de papier marron. Il a commencé à remplir un formulaire ; il était entouré de dossiers attachés avec des rubans roses, de boîtes d'agrafes et de trombones ; il plongeait sa plume dans un gros encrier rempli d'encre bleu nuit. Dulpert a dû épeler le nom de Jim. On nous a finalement demandé de signer.

« Pourquoi n'avez-vous pas contacté sa femme ? a demandé Dulpert.

— Il était marié ?

— Oui.

— Tout ce qu'on a trouvé sur lui, c'était cet étui à cigarettes vide, avec votre nom et votre adresse dedans. Si vous pouvez nous dire où habite sa femme...

— Un appartement quelque part dans Gardens. Hope Street, je crois. » Il a pris note.

« S'il y a du nouveau, on vous fait signe.

— Comment est-il mort ? »

L'agent a hésité un instant :

« Asphyxié – dans une voiture volée. C'est pour ça que nous...

— Si sa femme a besoin d'aide... »

L'agent s'est levé :

« On peut vous reconduire chez vous ?

— Pas la peine. On rentre à pied. »

Nous nous sommes retrouvés dans les rues ensoleillées et bruyantes, mais avec cette nouvelle conscience de Jim allongé au fond de son tiroir, dans cette pièce froide, comme si la morgue était devenue le subconscient de la ville, avait pris possession de ce corps comme d'une psychose.

« Tu as remarqué que même les cadavres sont soumis à la ségrégation ? a soudain dit Dulpert. Ils nous ont pourtant permis d'entrer dans la salle réservée aux Blancs. Si ç'avait été un restaurant, on aurait été obligés de rester dehors. L'*apartheid* semble se décomposer avec la mort. »

Je n'ai pas répondu. J'étais trop troublé, dérangé par le côté prosaïque de cette scène que nous venions de vivre. On aurait pu s'attendre à ce que la mort soit différente, plus digne, plus impressionnante et étrange. J'étais choqué parce qu'elle n'était même pas choquante.

Dulpert s'est remis à parler quelques maisons plus loin : « Pourquoi penses-tu qu'il leur ait laissé mon adresse ? Qu'est-ce que j'avais à voir avec lui ? Pourquoi n'a-t-il pas laissé une lettre pour sa femme ? Je ne l'avais pas vu depuis des semaines. Après cette histoire de *Kama Sutra*, nous ne nous sommes presque plus parlés. Et maintenant ça ! » Nous avons été arrêtés par le signal : « Piétons, attendez. »

« Tu crois qu'il m'en voulait ?

— De quoi ?

— Il était peut-être seul. Comment pouvais-je savoir ? Il n'avait peut-être personne d'autre. On doit être drôlement désespéré pour se... Et je ne me suis jamais tellement soucié de lui. Tu crois que c'est de ma faute ?

— Ne sois pas mélo, Dulpert !

— Mélo ! »

Le feu était encore rouge pour nous. Il a traversé quand même. Une voiture a klaxonné. Dulpert lui a fait signe avec deux doigts. « Il est mort. Pourquoi n'est-il pas venu me voir s'il pensait que je pouvais faire quelque chose pour lui ? Comment pouvais-je savoir ? » J'ai compris que je devais le laisser vider son sac. Quand nous avons atteint l'endroit où le camion de fruits avait versé, il a dit : « J'aurais peut-être dû savoir – on devrait peut-être rester constamment disponible pour les autres. Savoir quand notre aide devient nécessaire. » Il a ajouté avec un petit rire aigu : « Tu vois, je passe du mélodrame à la didactique. » Nous nous sommes frayé un passage à travers les rues basses du quartier. À l'extérieur de l'urinoir public d'Upper Darling Street, nous avons fait la queue sous l'œil d'aigle du

gardien qui tripotait sa monnaie dans les poches de son pantalon. Un garçon racontait à son ami, béat d'admiration, une « chouette coucherie » qu'il avait eue avec sa « nana ». Il y avait également quelques Blancs dans la file. J'ai enfin deviné pourquoi Dulpert faisait si souvent le détour.

« Et voilà, a-t-il dit quand nous sommes partis : *Inter faeces et urinam morimur.* » Il a ri. « Et, maintenant, il a gagné. » Nous approchions d'Oxford Place ; il est devenu plus sérieux : « C'est bizarre d'y penser : hier, il pissait comme nous, il achetait son journal ; il mangeait, il faisait ses courses. Et, maintenant, il est là-bas. C'est fou ce qu'on a peu de choses à dire de la mort. On ne peut pas se débarrasser des clichés. Peut-être parce que la mort est le plus grand de tous les clichés. » Il a parcouru quelques mètres en silence, puis a ajouté : « Ils vont sûrement lui mettre une étiquette autour du gros orteil, maintenant qu'ils savent qui il est.

— Ça doit rendre les choses plus commodes de l'autre côté », ai-je dit avec légèreté, pour tenter de vaincre sa tristesse. Il m'a ignoré. « C'est une façon épouvantable de s'en aller ! a-t-il crié. Si indigne !

— Ça doit demander un certain courage, même si tu es désespéré. *Décider*, au dernier moment, d'appuyer sur la gâchette, d'avalier le comprimé, de mettre le contact.

— Ça demande une autre forme de courage que de continuer à vivre.

— Je sais. J'ai lu Camus, moi aussi.

— Je ne te parle pas de lecture, Joseph. » Il s'est arrêté au milieu de la rue. « Je te parle de la vie et de la mort, de gens comme toi et moi.

— Et tu exclus catégoriquement l'idée de suicide ?

— Oui.

— Tu crois qu'on peut émettre un jugement catégorique sur ce genre de chose ?

— J'émetts peu de jugements catégoriques et j'essaie de respecter les motifs d'autrui. Mais j'exclus le suicide. C'est indigne. Tout ce qu'il laisse aux autres est une négation.

— Les autres sont-ils plus importants que l'individu qui est obligé de prendre sa décision ?

— Il m'arrive de respecter mon voisin.

— Si tu atteins le bout du rouleau, tu es seul : tes voisins n'existent plus.

— Il y a deux raisons qui m'empêchent d'être d'accord avec toi, a dit Dulpert. Premièrement, si tu aimes ton voisin comme toi-même, aucune extrémité ne peut changer tes obligations envers lui. Deuxièmement, je ne crois absolument pas que tu puisses atteindre le bout du rouleau. Tu peux parfois avoir l'impression de l'avoir atteint.

Mais, si tu restes fidèle à ta vraie nature, tu peux toujours aller plus loin. »

L'idée de partir pour l'étranger a été pendant toutes ces années une part de ce « peut-être » dont on a besoin quand on est assez jeune pour s'offrir des illusions. Mais, pendant les vacances d'été, après ma troisième année d'art dramatique, cela devint une sérieuse possibilité, une fois obtenue la bourse de l'école : j'allais pouvoir enfin économiser tout l'argent gagné pendant mes vacances.

Derek m'encourageait. Il était souvent absent de Cape Town, parti pour de longues tournées, mais dès qu'il était disponible il m'aidait, moi et ma troupe d'amateurs. Ça marchait difficilement ; les comédiens ne manquaient pas d'enthousiasme, certains même avaient du talent, mais la troupe était encore à l'état brut, et je manquais d'expérience pour lui donner forme et la diriger. Certains comédiens étaient sans travail et devaient répéter l'estomac vide pendant toute la journée ; notre chef machiniste était plein de ressources, mais il devenait hors d'usage à chaque week-end parce qu'il picolait. À l'une de nos plus importantes créations, à l'Athlone School Hall, où avaient été invités les soi-disant « chefs de la communauté de couleur », il était si beurré qu'il a laissé tomber le rideau dix minutes avant la fin, en plein milieu d'une scène cruciale. Quand il a réalisé ce qu'il avait fait, il est redevenu lucide et a immédiatement escaladé la gouttière avec des intentions suicidaires ; il a fallu parlementer une heure pour le ramener à terre, ce qui lui a sauvé la vie ; mais le spectacle était quand même foutu. Cette nuit-là, Derek a longuement insisté :

« Tu gâches ton temps et ton talent. Il n'existe qu'une issue pour toi : partir aussitôt que possible pour l'étranger. »

J'ai discuté avec lui. Ça me paraissait impossible à croire. Mais l'idée a commencé de germer en moi.

Il m'a fallu du temps avant de trouver le courage d'en parler à Dulpert ; j'avais peur qu'il ne prenne ça pour une fuite. Je me suis décidé, un soir où il est venu me rejoindre. Comme j'avais le *I Ching*, il m'a interrogé. Il a très calmement réagi : « C'est à toi de décider, Joseph. Si tu penses que ton avenir est vraiment dans le théâtre, tu dois t'en aller, je le crois aussi. Que peux-tu faire d'autre ? »

Très bien. Je m'en irais donc dès que j'aurais terminé mes études d'art dramatique. Derek était prêt à m'aider. Il connaissait tous les gens de théâtre, à Londres.

Tout est arrivé plus vite que je ne pouvais le penser.

Il y eut d'abord, en mars, l'affaire de Sharpeville.

Nous en avons entendu parler, Dulpert et moi, au retour d'une répétition au Petit Théâtre. Les premières rumeurs étaient si extravagantes que nous avons refusé d'en croire un seul mot. Nous savions seulement que *quelque chose* était arrivé, qu'un certain nombre de gens avaient été abattus par la police, quelque chose avait commencé d'éclater.

À District Six, les rues étaient pleines de monde, mais ça ne ressemblait pas aux autres jours ; un silence solennel flottait ; dans une boutique de fripier, la foule s'était rassemblée autour d'un poste de radio. Nous avons joué des coudes pour nous frayer un passage et écouter les nouvelles. Des marchandises diverses pendaient au plafond : roues de bicyclettes, rouleaux de fil de fer, fils de cuivre, harnais, selles, guitares, tabac à chiquer, clystères ; sur le sol, des sacs éventrés, à moitié remplis de gruau, de farine, de sucre brun et de fruits secs. Nous étions debout, comme les membres d'une secte pendant l'office, et la radio parlait, parlait, citait des chiffres, quelque chose comme soixante morts, plus du double de blessés. Commentaires et déclarations des chefs de la police et des porte-parole du gouvernement. Personne dans le magasin ne disait mot. Il régnait une atmosphère de fête et d'enterrement à la fois. C'était le début de la plus étrange semaine que j'ai connue dans notre quartier. Des magasins qui n'avaient jamais été fermés le dimanche sont restés clos et barricadés ; d'autres sont restés ouverts au-delà de l'heure normale. Les salons de coiffure étaient bourrés de clients jusqu'à dix heures du soir. Du temps à autre, deux ou trois cars de police patrouillaient lentement, observés en silence par des groupes de gens las et tristes. Parfois, des sirènes hurlaient. Des galopins faisaient les quatre cents coups avec des sifflets de police. Les radios continuaient de déverser les nouvelles à plein tube jusqu'à la fin des programmes. Tout le monde était dans la rue. Même les malades avaient été descendus sur leurs matelas comme s'ils attendaient un second avènement. Gran'ma Grace arpentait le quartier, tel Jonas dans Ninive, pour préparer le monde aux terreurs du Jugement dernier. Dulpert lui-même, qui ne s'excitait pas facilement, allait partout en répétant : « Ça arrive ! Ça arrive ! Ça arrive ! »

En deux jours, ça n'a plus été une simple nouvelle venue de Johannesburg, mais une réalité vivante autour de nous. Des cordons de soldats et de volontaires ont encerclé Langa, Nyanga et tous les centres noirs de la péninsule. Quand un enfant a été tué dans les bras de sa mère à quelques maisons de là, ça a provoqué un sombre remous de protestation dans notre District, comme une ruche qui sent l'odeur de la fumée. Les rues se sont brusquement peuplées d'étrangers en costumes civils, tous blancs, tous taillés comme des armoires à glace ;

et de longues processions de cars de police se sont mises à déferler, oiseaux de sombre augure.

Nous attendions quelque chose. Personne n'osait dire quoi. Simplement quelque chose. Mais cette imprécision rendait la chose encore plus terrifiante.

Gran'ma Grace prophétisait : « La fin est proche. Il arrive. Oui, le Seigneur Jésus arrive ».

Alors quelque chose est arrivé.

Des pentes du pic du Diable, le long de la sinueuse Waal Road, nous avons vu l'énorme procession noire s'approcher comme une sombre vague, déferler vers la ville, vers le Parlement : par milliers. Avec le bruit étouffé, le profond silence de la vague.

« Ça arrive ! » a dit Dulpert.

Cape Town a été plongé dans le silence. Pas un silence de mort. Un silence de vie clandestine, secrète. La procession est lentement passée et la ville est restée silencieuse, comme si le noir vent du sud-est soufflait en lentes rafales à travers les rues. Cape Town est restée pétrifiée toute cette journée-là. Silence et peur. Prise d'une convulsion muette. Puis nous avons tous rejoint cette procession, tous, avec nos espérances gardées secrètes ou ouvertement exprimées. Il y avait des infirmes avec leurs béquilles, un aveugle même.

La nouvelle s'est répandue : les chefs allaient former une délégation qui irait voir le gouvernement ; tout s'arrangerait ; il fallait nous disperser. Au milieu du dernier acte, juste avant l'apothéose, le rideau venait de tomber.

« C'est une erreur, a dit Dulpert, pâle de rage. Bon Dieu ! Ils commettent une erreur. »

Tout ce qui avait été échafaudé durant ces jours « chauds » était balayé avec nous.

« Tu sais ce qui va arriver ? m'a demandé Dulpert. C'est juste un truc pour gagner du temps. Tu crois vraiment que le gouvernement va se soucier de nos gens ? Ils auront vite fait de les déporter à Robben Island. On a eu notre chance. Elle s'est envolée. On va tout nous arracher. Tout a été vain. »

Quand sa prophétie s'est révélée exacte, quand Cape Town est lentement sortie de ses convulsions et s'est de nouveau soumise à la douce chaleur des journées automnales, Dulpert est devenu insupportablement triste.

Plusieurs fois, Gran'ma Grace l'a harcelé : « Pourquoi tu te mets martel en tête comme ça ? »

Pendant ce mois de mars, quelque chose l'avait irrémédiablement transformé. Il est devenu amer et rêveur, a passé des heures plongé dans ses livres sans rien faire. Vers la fin avril, un matin, au moment

où j'allais partir pour suivre un cours, il m'a annoncé : « J'ai besoin d'une nouvelle période de liberté, Joseph. Ici, rien ne va plus. »

Je lui ai demandé, une peur sourde au creux de l'estomac :

« Que vas-tu faire ?

— Je m'en vais.

— Où ?

— Je ne sais pas encore.

— Quand ?

— Aujourd'hui.

— Tu ne peux pas partir comme ça...

— Bien sûr que si. J'en ai besoin.

— Reste encore quelques jours. » Je ne savais pas pourquoi je parlais ainsi. Je ne voulais pas le laisser partir.

« Tu ferais mieux de garder la vieille valise, m'a-t-il dit. Elle me générerait plus qu'autre chose. Tu peux aussi garder le *I Ching*. Tu risques d'en avoir besoin.

— Mais, Dulpert... »

Il m'a pris la main :

« À un de ces jours.

— Quand ?

— Un de ces jours. Je viendrai te voir avec ma femme blanche.

— Je veux partir avec toi.

— Ne sois pas idiot. Et dépêche-toi. Tu vas être en retard à ton cours. »

Je ne l'ai jamais revu.

Le départ de Dulpert a complètement déséquilibré mon existence, car il me fallait malgré tout continuer. Il avait donné un mois de loyer d'avance à Gran'ma Grace, mais elle a insisté pour que nos chambres soient réaménagées sans délai. Deux jours plus tard, j'avais un nouveau voisin, un Cypriote turc avec une moustache à la Staline. Il avait été marin, mais n'exerçait aucune profession définie. Il était vraisemblablement revendeur de drogue, à en juger par les zombies qui se présentaient à sa porte à toutes heures du jour et de la nuit. Ses ronflements m'empêchaient de dormir. Quand il n'avait pas de visiteurs, pendant la journée, il restait assis sur son lit à psalmodier d'une voix monotone et si haut perchée qu'on aurait dit une mouche châtrée.

J'ai perdu mon pouvoir de concentration, et ça n'a fait qu'augmenter mon énervement. Je voulais, moi aussi, m'en aller. Je me suis mis à souffrir de claustrophobie à l'école d'art dramatique et ma troupe n'a plus retenu toute mon attention.

J'ai trouvé, pendant un court moment, une nouvelle et fragile

stabilité en la personne de Sheila, institutrice à l'école primaire de l'Observatoire ; sa sœur, qui était membre de ma troupe, me l'avait présentée. Sheila était séduisante : une adorable séduction qui, d'une certaine façon, me rappelait ma mère. Peut-être l'odeur de savon, la douceur de ses jambes et de ses bras, quelque chose dans son rire...

Une étrange réticence m'a tenu éloigné d'elle pendant un temps. Elle n'était visiblement pas la fille d'une nuit ou d'une semaine, mais je me sentais trop émotionnellement instable pour lui offrir autre chose. Le seul fait de savoir qu'elle me plaisait et que j'en devenais chaque jour plus conscient me troublait. Venant si vite après le départ de Dulpert, elle semblait mettre à jour un défaut de ma cuirasse : cette impossibilité où j'étais de ne dépendre que de moi-même.

Je ne *voulais* pas me sentir attiré par elle, mais c'était absurde ; un mois après l'avoir rencontrée, toutes mes défenses avaient été réduites à néant. En la prenant pour la première fois, j'ai même pensé : « C'est vraiment trop bête ! »

Pendant qu'elle était dans mes bras et caressait mon corps du bout des doigts, en un premier geste de possession, elle a murmuré : « J'avais très peur de toi. Maintenant, je t'aime. »

Je me suis souvenu des paroles de Dulpert, qui m'avait dit un jour : « Joseph, le jour où une femme te dit qu'elle t'aime, c'est le moment de mettre les voiles. À moins que tu ne sois prêt à te laisser complètement posséder. Si jamais tu as envie de dire à une femme que tu l'aimes, alors sauve-toi avant de l'avoir dit. À moins que tu ne sois prêt à assumer la responsabilité d'une autre vie. »

Je lui ai demandé dans le noir :

« Pourquoi avais-tu peur ? »

— Je croyais que tu me ferais du mal.

— Maintenant, tu sais que je ne t'en ferai pas. »

— Non ; je le crois encore. La différence, c'est que ça n'a plus d'importance !

— Ne dis pas ça, Sheila !

— Tu as ton job, et c'est très important. » Il y avait quelque chose de désarmant dans sa lucidité. Était-ce son système d'autodéfense ?

« Promets-moi que tu me diras de m'en aller si je te gêne.

— Je ne voudrais jamais que tu t'en ailles.

— Tu es un être humain. Moi aussi. Je suis contente que ça se soit passé comme ça.

— Si tu es sûre que je te quitterai, pourquoi m'as-tu laissé te faire l'amour cette nuit ?

— Parce que c'est cette nuit que je t'aimais. »

Elle a bougé près de moi et j'ai pu voir le contour de ses joues, de ses épaules, de sa poitrine dans la pâle clarté de la nuit.

« J'ai presque peur de le dire. Je ne veux pas que tu croies que je cherche à t'étouffer.

— Moi, je ne cherche pas à t'étouffer.

— Et si j'avais envie d'être étouffée ? »

J'ai pensé, désarçonné : « Je ne comprendrai jamais rien aux femmes. » J'ai insisté sur la profondeur de ses sentiments et m'en suis même convaincu. J'avais alors vraiment besoin d'elle, comme un repos pour mon angoisse, une protection contre ma solitude. Je pensais encore, à cette époque, que la solitude pouvait se fondre dans quelque chose d'autre, merveilleuse illusion de la jeunesse.

Pendant ce court laps de temps, nous avons été heureux ensemble. Son amour avait quelque chose d'humble et d'attentionné ; rien d'avalissant, rien de sentimental : elle donnait toute sa mesure en s'occupant de moi, en me soignant. Il y avait dans tout ça quelque chose de pur, comme l'odeur de son savon. Quand j'y repense, je redécouvre avec attendrissement cette merveilleuse et innocente arrogance, cette forme d'amour dont un homme se souvient. Avec son petit salaire, elle m'achetait des friandises ou une nouvelle veste pour me protéger du froid ; elle arrangeait mon col avant d'aller au théâtre et recousait mes boutons ; elle rapportait un drap brodé à la main pour notre lit ou des fleurs pour le rebord de la fenêtre ; elle lisait tranquillement pendant que je travaillais ; elle mettait son corps à ma disposition sans réserve ni compromis. Telle était la forme de son amour. J'étais trop jeune pour en évaluer l'exakte intensité ; j'ai commis l'erreur de trouver tout ça normal. Sa générosité et son incroyable dévouement m'ont enchaîné à elle au-delà de tout ce que nous pouvions imaginer.

Un soir de la fin août, Derek a fait irruption dans ma chambre pour m'annoncer :

« Tu dois passer une audition la semaine prochaine. L'Heure de la vérité a sonné. Loue le Seigneur Dieu et fais tes bagages. Je crois que tu vas quitter le pays.

— Qu'est-ce que tu as encore en tête ? »

Il était sérieux comme la justice :

« Tu as entendu parler de Geoffrey Barnes de l'Old Vic ? Il fait une tournée dans le pays.

— Et alors ?

— Il fait passer des auditions pour dénicher de jeunes génies comme toi. Il y a trois bourses du *British Council* en jeu. Geoff est un amour et j'ai un ticket avec lui. Je lui ai parlé de toi.

— Je ne peux pas être prêt en une semaine.

— Calme-toi, mon chou ! On commence ce soir. »

Il a travaillé avec moi jour et nuit jusqu'à ce que, faible et

tremblant, je paraisse le mercredi suivant sur la scène vide du Petit Théâtre ; après l'audition, j'étais certain d'avoir passé en scène la plus mauvaise heure de ma carrière. Pour l'occasion, Sheila avait mijoté un petit dîner et acheté une bouteille de champagne. Je l'ai interrompue dans son toast pour lui dire : « Buvons seulement à nous deux. La bourse m'est bel et bien passée sous le nez. »

La lettre est arrivée trois semaines plus tard.

En d'autres circonstances, j'aurais attendu la fin des cours ; mais cette lettre est brusquement devenue la réponse à mon angoisse. Mon impulsivité a pris le pas sur tous les arguments logiques. Avant d'avoir vraiment compris ce qui m'arrivait, j'étais à l'aéroport, entouré des membres de ma compagnie, d'une poignée d'amis étudiants, de Derek, de Gran'ma Grace avec une robe toute neuve et un chapeau violet. Elle m'a offert une Bible de poche comme cadeau d'adieu. Mon voisin moustachu était là aussi ; il essayait de me faire comprendre avec empressement que j'aurais à remettre un petit paquet à un étranger portant un œillet rouge à la boutonnière, à mon arrivée à l'aéroport de Heathrow. Sheila était là, elle aussi.

Dans les dernières minutes d'agitation, j'ai brusquement murmuré, affolé et ému :

« Je reviendrai, je te le promets. »

Elle a secoué la tête.

« Je te le promets, Sheila. »

Elle a répondu avec violence :

« Je t'ai dit de partir, nom de Dieu. C'est pas de ta faute si je t'aime. »

VI

Une incertitude épouvantable a assombri jusqu'au désespoir mes premières semaines à Londres. La ville était sale, triste et humide ; après District Six, je la trouvais indifférente et, parfois, carrément hostile. Derek m'avait recommandé à Peter et Janet Sweetman, deux de ses amis britanniques, qui étaient d'accord pour m'héberger temporairement dans l'appartement triste et spacieux qu'ils occupaient à Ovington Gardens, près de Brompton Road. Pendant les premiers jours, ils m'ont soigneusement « introduit un peu partout », ce qui n'a fait qu'accroître ma confusion : il y avait trop de choses à avaler ; je n'arriverais jamais à me frayer un chemin, je ne voulais pas rester.

Peter travaillait pour la B.B.C., Janet peignait. Leurs différences de caractère donnaient lieu à des scènes quotidiennes qui faisaient rage jusqu'à ce que le petit vieux du dessus se mette à marteler le plancher avec un objet pointu. Peter attachait beaucoup de prix à la correction et à la précision ; Janet s'en fichait et laissait traîner ses pinceaux, ses tubes de gouache, ses vêtements et ses serviettes sales aussi bien dans le hall que dans l'immense salle de bains. Les repas étaient rarement servis à l'heure. Elle oubliait le plus souvent de faire les courses ; nous devions alors nous ruer dans le pub le plus proche pour manger quelque chose. Ils étaient cependant très amoureux l'un de l'autre et leurs querelles se terminaient toujours par de spectaculaires réconciliations ; ce bruit et cette fureur étaient très gênants pour l'étranger qui logeait chez eux.

J'essayais, au début, d'éviter leurs altercations en m'éclipsant et en allant faire d'interminables promenades. Au cours de la première semaine, j'ai ainsi découvert le Victoria and Albert Museum. J'y ai passé presque tous mes moments libres. Quand le temps était trop mauvais pour aller me promener, je cherchais refuge dans un bain chaud. Ce substitut du ventre maternel a créé une nouvelle série de problèmes – rétrospectivement comiques. Chaque fois que j'étais dans mon bain, Janet avait l'habitude agaçante d'entrer sans frapper (il n'y avait pas de verrou à la porte) ; elle allait et venait devant les aspidistras dans leurs jardinières victoriennes ou s'installait sur la lunette des cabinets pour obéir à un quelconque appel de la nature, dès que ça la prenait. Pendant tout ce temps-là, elle n'arrêtait pas de parler. J'étais à demi immergé et je sentais l'eau se refroidir autour de moi.

La première fois que c'est arrivé, elle a failli me mettre hors de moi ;

c'est ensuite devenu une habitude à laquelle je n'ai jamais vraiment pu me faire ; j'étais en état de trop grande infériorité, non seulement par rapport à elle, mais à cause de l'énorme fossé qui nous séparait.

Janet avait une beauté particulière : la peau très blanche, très douce, des os délicats, des yeux immenses, presque trop grands pour son petit visage encadré de cheveux coiffés à la garçonne. J'ai d'abord cru que, dans sa façon d'aller et venir, elle ne s'était même pas rendu compte que j'étais nu. Au bout de quelques jours, elle a apporté son carnet de croquis et s'est mise à me dessiner, assise sur les cabinets. D'après les résultats, il était évident que ses yeux, apparemment perdus dans le vague, avaient minutieusement noté chaque détail de mon corps. J'ai alors essayé de me persuader que je n'étais pour elle qu'un objet intéressant à dessiner, comme une coupe de fruits ou une construction architecturale. Je me suis volontairement pris au jeu de l'objet, car c'était la seule façon de dominer la situation.

Ça m'a aidé à réagir plus naturellement. Un matin, sa conversation ayant à mon goût trop duré, je me suis dressé dans la baignoire. J'ai saisi la serviette et je me suis mis à m'essuyer.

« Ne bouge pas », a-t-elle dit en tournant rapidement une page de son carnet. Sa main esquissait des gestes rapides et brusques sur sa page blanche. Elle a abaissé son carnet un instant, le crayon dans sa main levée.

« Tu as un très beau corps. »

J'ai senti comme une espèce de boule dans ma gorge et je suis sorti précipitamment de la baignoire en lui tournant le dos et en me frottant vigoureusement.

« Ne te tourne pas. Je n'ai pas fini. »

J'ai continué de me sécher, le dos tourné, gêné par mon érection.

Elle n'a rien dit. J'ai entendu le bruit d'une autre page qu'elle tournait. J'ai drapé ma serviette autour de mes hanches et je suis sorti sans la regarder. Une fois dans ma chambre, j'ai enfilé des vêtements chauds, j'ai mis mon nouveau manteau acheté à Londres et je suis parti. Une heure plus tard, le temps pourri, comme il m'y avait souvent obligé, m'a ramené au Victoria and Albert Museum.

J'ai découvert, ce jour-là, l'immense pièce renfermant les reproductions des sculptures de Michel-Ange. Je dois même admettre que, confronté, des années plus tard, avec les originaux à Florence, je n'ai pas ressenti une émotion comparable à celle de cette première découverte. C'était peut-être parce que je ne m'attendais pas à découvrir cette collection de Michel-Ange, après tant de salles remplies de laques chinoises, de mobilier et de gravures allemandes sur bois. J'ai franchi la porte, j'ai levé la tête vers la verrière du plafond, brusquement encerclé par les plus impressionnantes

sculptures que j'ai jamais vues ; face à moi, le *David*, dans l'extraordinaire certitude de sa jeunesse, détendu, mais prêt à l'action dans chacun de ses muscles ; pur et arrogant ; une innocence déconcertante se lisait dans ses bras, ses épaules, son torse et son doux sexe paisible. Ce n'était pas tant la découverte de Michel-Ange que la découverte de la beauté d'un corps.

J'ai pensé : *Voilà comment elle me regardait, voilà comment elle m'a vu. Elle, Blanche, et moi, Noir. Elle, une femme, et moi, un homme.*

Trois jours plus tard, je devais passer une audition pour la R.A.D.A. (22). J'avais déjà ma bourse, mais je devais être accepté par l'une des écoles de théâtre. J'étais très énervé, ce lundi-là, en prenant l'escalier roulant de Holborn Station et en pénétrant dans l'immeuble de la Y.M.C.A. J'avais fait la veille cinq ou six voyages jusqu'à Holborn pour être sûr du chemin ; je suis arrivé avec une heure d'avance, ayant prévu large en cas de rupture de courant, d'accidents de métro, d'embouteillages ou autre genre de *vis major*.

Dans la grande pièce vers laquelle m'a dirigé un concierge grincheux à l'accent faubourien, se trouvait déjà un groupe de candidats. Un ou deux m'ont tristement souri, mais la plupart m'ont ignoré ou m'ont fixé avec hostilité. La scène m'a paru brusquement familière : je me trouvais dans la salle de l'école où nous avons répété *La Tempête*. Ce souvenir a fait s'évanouir mon trac. Je me suis assis dans un coin, j'ai ouvert mes livres et j'ai lu les textes que j'avais préparés pour l'audition : prose et poésie, passages classiques et modernes. La tirade de *Richard II* : « J'ai cherché comment comparer... », et un monologue de Treplev dans *La Mouette*. J'ai fermé les yeux et j'ai essayé de me souvenir de ce que Derek m'avait dit quand il m'avait fait travailler avant mon départ. J'ai été appelé avec trois autres candidats.

Nous avons attendu dans un triste couloir pendant que la première fille passait ; tournant le dos aux autres, je suis resté près de la fenêtre en essayant d'oublier ce qui m'attendait, en me concentrant sur le paysage grisâtre. J'étais le deuxième à passer. La salle d'audition était nue et caverneuse ; derrière une longue table, se tenait une rangée d'étrangers ; ils étaient au moins six, parmi lesquels deux femmes d'âge moyen. J'ai respiré profondément et j'ai commencé *Richard II*. Mes juges écoutaient dans un silence irréal. Un détachement familial que Brecht, sans aucun doute, aurait apprécié m'a envahi : j'étais conscient de leurs présences, de la mienne et de ce que Shakespeare avait de déplacé en un tel lieu, dans cette pièce aux rideaux verdâtres, au tapis usé, avec, sur la table, cette rangée de cendriers en verre, bon marché. J'ai pensé : « Bande de salauds ! Je vais vous montrer ! »

Je ne pense pas que mon numéro ait été très impressionnant. Comment pouvais-je être conscient de la diversité de *Richard II*, des rythmes subtils et du sens caché de l'œuvre de Shakespeare ? Ma technique était encore très inégale. Mais j'avais la foi, une foi qui brûlait dans mon cerveau comme un feu : ce détachement me permettait d'être maître de moi. Au-dehors, la ville continuait à vivre ; des gens étaient assassinés, d'autres naissaient ; des fruits, des bijoux, des imperméables en plastique étaient achetés, vendus ou donnés ; des avions arrivaient des cinq continents et s'envolaient vers les quatre coins du monde. Et là, dans cette pièce sinistre, j'ai joué Shakespeare et Tchekhov, je me suis poliment retiré et je suis retourné dans le couloir : un peu plus tard, j'ai été appelé dans un petit bureau. Un homme d'âge moyen, poitrinaire, a marmonné quelques instructions inintelligibles et m'a fourré dans la main un paquet de formulaires et de brochures.

Deux semaines plus tard, j'ai plongé dans ce travail qui allait dominer mon existence pendant les années suivantes. Gower Street est devenu l'axe de mon univers : cours, exercices rythmiques et vocaux, improvisations, travail collectif et individuel, répétitions et pièces de la R.A.D.A. ont définitivement orienté ma vie. Tout le reste n'était qu'éphémère. Pour trouver son sens, chaque impression, chaque impulsion venue du monde extérieur devaient être confrontées à cet axe même.

Ce ne fut pas toujours agréable. Je savais que les groupes de ce genre varient d'une année sur l'autre, mais le nôtre était un groupe difficile. À Cape Town, un sentiment de coopération avait constamment régné dans la classe : si quelqu'un était collé à ses examens pratiques, il trouvait toujours des amis pour venir l'aider à s'en sortir ; chacun se réjouissait de la réussite et des réalisations des autres. Ce n'était pas le cas dans notre groupe de la R.A.D.A. Il y avait quelques étudiants pleins de talent, mais chacun n'était concerné que par ses propres progrès. Dans certaines pièces montées en classe, ça engendrait une espèce d'électricité qui donnait des résultats remarquables ; d'autres ne tenaient pas le coup.

J'ai bientôt changé d'appartement. Janet y a, je pense, contribué. Il n'avait jamais été question que je m'installe pour de bon avec elle et Peter. Ses visites dans la salle de bains n'étaient qu'un des éléments d'une situation compliquée. Même après mes débuts à la R.A.D.A., elle me prenait trop de temps en me demandant de poser pour elle ou de faire les courses pendant qu'elle peignait. Sa façon de s'habiller suscitait en moi un incroyable sentiment de gêne et de culpabilité : elle ne portait généralement rien, dans l'appartement surchauffé,

qu'une petite tunique courte, tachée de peinture ; elle déambulait ou allait ouvrir la porte chaque fois qu'on sonnait avec cette tunique complètement déboutonnée. Elle devait être absolument inconsciente de son exhibitionnisme : seins inhabituellement petits aux tétons foncés et proéminents, rondeur provocante de son ventre, profonde entaille du nombril et toison pubique luxuriante. Mais moi, j'en étais conscient. Que devaient penser les visiteurs ? Que devait penser Peter ? Je m'appelais peut-être Joseph, mais je n'avais pas l'intention de me laisser prendre dans une scène à la Putiphar ! J'étais hanté la nuit par des rêves de luxure et de violence. Je me surprénais le jour à parcourir l'appartement, dans le seul but de la voir. Je ne la désirais pas vraiment, mais je me provoquais et m'excitais moi-même. C'était comme avec Hermien sur son rocher de Bain's Kloof. Janet était seulement plus accessible, donc plus dangereuse.

J'ai honte de me souvenir de tout ça, mais il faut que je le fasse pour être honnête avec moi-même ; même si cela concerne des réactions qui peuvent aujourd'hui me paraître stupides et exagérées – adolescentes –, peut-être un peu prudes. Que Janet ait été « disponible » ou pas, je n'en sais rien : là n'était pas le problème ; ce qui importe, c'est que j'ai pu envisager une telle éventualité. Je ne savais pas comment réagir face à ça. J'étais un étranger dans leur pays, un invité dans leur maison, dans une position de confiance et de dépendance. Et j'étais noir. J'étais, de toute façon, en état d'infériorité pour affronter une telle situation. Ma réaction instinctive a été la fuite.

Il me fut plus difficile que je ne le croyais de trouver un logement. Les réponses de la plupart des propriétaires allaient du sec et tranchant. « On ne veut pas de Noirs dans le quartier », à l'hypocrite et méprisant « Moi, je m'en fiche, bien sûr, mais les voisins »... J'ai profité de tous mes moments de liberté pour quadriller tous les quartiers possibles, pour utiliser tous les tuyaux que me refilaient d'autres étudiants ou les marchands de journaux. Chaque fois en vain. Grâce à ça, j'allais au moins connaître Londres.

Un mois après le début de mes explorations systématiques, j'ai découvert le quartier minable de S.E. 1, derrière Waterloo Station. J'avais déjà été à l'Old Vic, bien sûr, mais la nuit transformait le paysage que j'avais aperçu dans l'impitoyable lumière diurne ; je ne pouvais pas croire qu'une ville change aussi rapidement ; à quelques centaines de mètres du complexe monumental qu'était le Royal Festival Hall, s'étendait ce labyrinthe de rues et de ruelles où, même en plein jour, on avait peur de se risquer seul. J'ai acheté quelques fruits au marché de Lower Marsh, en demandant par habitude s'il y avait des logements dans le voisinage. La petite femme aux allures de souris qui me servait a cligné les paupières et m'a dit que sa belle-sœur avait un ami qui devait savoir quelque chose... Quand elle a

fermé son étalage une heure et demie plus tard, elle m'a emmené chez sa belle-sœur qui m'a présenté à l'ami et, avant la fin de la journée, j'ai loué une minuscule chambre dans un affreux bâtiment noir situé dans le Cut, avec vue sur des cheminées, des toits et des courettes où séchait la lessive et où grouillaient les chats.

Pendant un an, cette chambre a été ma forteresse. L'ampoule des escaliers était volée régulièrement et, sur le palier, deux vitres brisées n'ont jamais été réparées. L'édifice exhalait une odeur de cuisine et d'excréments vieille de deux siècles ; mais, une fois que j'avais tourné la clé dans ma serrure et que j'avais tiré le rideau de ma fenêtre, j'étais chez moi.

Pendant quelque temps, j'ai travaillé la nuit comme colleur d'affiches dans le métro pour échapper à la faim et au froid. C'est resté l'un de mes souvenirs les plus vivants de Londres : paysages souterrains, brusquement déshumanisés à la nuit tombante ; caverne lugubre où résonnait le bruit du pot de colle à mesure que j'avancais. Pendant ces heures de solitude, je pouvais donner libre cours à mes pensées et disséquer une pièce ou un personnage, tandis que mes mains continuaient leur travail et collaient sur les murs les affiches des films qui allaient sortir, les publicités pour Guinness, pour les cigarettes, pour l'*Evening Standard*, pour les pools de dactylos, ou des photographies pittoresques de filles nues ou à moitié nues, toutes blondes et longilignes, posant pour des réclames de soutien-gorge, de culottes, de bas, de maillots de bain ou de postes de radio. Mon imagination est peut-être ainsi faite qu'elle tire son inspiration du macabre : quand je me sens en pleine forme, je chante habituellement la *Marche funèbre* de Haendel, sur le ton le plus aigu que me le permet ma voix (il y a longtemps que ça n'est pas arrivé).

Les soirées régulièrement organisées par les autres étudiants étaient une solution possible à ma faim. Je n'y allais pas souvent : mon emploi du temps surchargé ne me laissait pas le temps de me faire des amis ou même de simples relations. Mais, dans l'espoir d'avoir l'estomac rempli, j'abandonnais de temps à autre mon existence solitaire pour partager leurs conversations et leur gaieté. C'était pourtant un soulagement de traverser la Tamise tard dans la nuit et de retourner dans mon obscur quartier.

Au début de ma deuxième année universitaire, j'ai rencontré Beverley à l'une de ces soirées. Je n'avais pas mangé de toute la journée. Comme on attendait que la soirée soit largement entamée pour servir le repas, j'avais bu quelques verres d'alcool qui m'avaient anormalement échauffé. Ce fut l'une des rares occasions où je me suis retrouvé complètement soûl. Quand je me suis réveillé le lendemain, avec un mal de tête épouvantable, j'étais dans un lit inconnu, dans une chambre inconnue, avec, en face de moi, une fille inconnue vêtue

d'un kimono.

C'est trop facile de vouloir mettre en équation les femmes et l'« expérience ». Je me souviens d'un jeune comédien de notre groupe, Will Grogan ; il tenait à jour la liste de toutes les femmes avec lesquelles il avait fait l'amour : noms, adresses, mensurations, signes particuliers, position(s) préférée(s), réactions pendant le coït. Elles étaient classées par caractéristiques physiques avec renvois à un index des nationalités allant de l'Afghane à la Yéménite (au moment où j'ai quitté la R.A.D.A., la Zoulou manquait encore à sa liste). Will Grogan était ainsi un « homme d'expérience ». Mais il n'apportait dans une discussion qu'une liste de caractéristiques de la physiologie féminine qui, de toute façon, n'était pas à la hauteur des recherches de Masters et Johnson. D'où mon scepticisme. Je dois cependant admettre que chaque femme qui a marqué ma vie représente pour moi une « espèce d'aperçu ». Et, s'il est vrai que ma vie a trouvé son sens décisif avec Jessica, il est nécessaire que je cherche à me souvenir des autres femmes qui ont rendu Jessica possible.

Donc : Beverley.

Quand je me suis réveillé dans son lit ce matin-là et que je l'ai vue devant moi, grande et blonde, j'ai marmonné : « Qu'est-ce que je fais ici ? » La lumière qui entrait par la fenêtre, derrière elle, formait un halo éblouissant autour de sa tête.

« Oh, tu es réveillé ? Ça va mieux ? »

— Beaucoup mieux, merci... Mais je ne comprends toujours pas...

— Tu veux manger quelque chose ? »

Avant que j'aie pu l'arrêter, elle était déjà partie ; son kimono bleu balayait ses longues jambes. Tout devait déjà être au four, car moins de cinq minutes plus tard, elle est revenue avec le repas le plus copieux qu'il m'avait été donné de voir depuis des mois.

« Quelle heure est-il ? »

— Quatre heures. »

Je me suis mis à manger avidement ; puis, j'ai demandé :

« Comment suis-je arrivé ici ? »

— Je t'ai amené.

— Mais...

— Tu étais un peu... chancelant, la nuit dernière. » Elle a souri. Elle a rejeté ses cheveux en arrière, d'un mouvement de tête. « Tu m'as demandé de te ramener chez toi ; mais quand nous avons été installés dans la voiture, tu as été incapable de me dire par où il fallait passer.

Après avoir tourné en rond pendant une heure, j'ai pensé qu'il valait mieux que je te ramène ici.

— Je suis vraiment désolé.

— De quoi ? » Un autre sourire. « J'avais de la place pour toi. J'ai dormi sur le canapé du salon.

— Oui, mais...

— Si tu te levais, on pourrait faire une balade à Heath. Tu as besoin d'air. »

J'ai rejeté les draps pour me lever ; j'ai alors découvert que j'étais nu ; j'ai tiré rapidement un coin de drap et je l'ai regardée, surpris.

« Tu ne pouvais pas dormir tout habillé. » Elle s'est levée et m'a rapporté mes vêtements soigneusement pliés. Ils avaient été visiblement repassés. « La salle de bains, c'est par là. » Elle a remporté le plateau à la cuisine.

Un quart d'heure plus tard, nous avons quitté Belsize Park dans sa petite Austin. J'étais impressionné par sa façon de conduire. Elle se frayait adroitement un chemin dans la terrible circulation des dimanches après-midi sans hésitation aucune.

Le soir venait déjà quand nous avons atteint Heath. Nous avons marché dans l'herbe frissonnante. Les voix des enfants qui jouaient avec leurs chiens parmi les arbres avaient la fragile et lointaine qualité du crépuscule. Les feuilles jaunissaient sous les premières atteintes de l'automne. Toute conscience de la ville s'était évanouie. S.E. 1 semblait à peine réel. Nous avons marché joyeusement et paresseusement à travers les arbres et les clairières ; puis nous nous sommes assis sur l'herbe et nous nous sommes plongés dans une longue conversation, comme des baigneurs plongent dans un trou d'eau pour chercher un peu de fraîcheur après une journée torride. Nous étions tous deux avides de rattraper les années que nous avions perdues à ne pas nous connaître.

Je lui ai raconté mon année à Londres et mon travail à la R.A.D.A. ; je lui ai parlé de Peter et Janet ; de District Six, de Gran'ma Grace et de Dulpert, de ma vie à la ferme et de ma mère, de Willem, et même de Hermien. Beverley a parlé à son tour ; un vent léger jouait avec sa jupe et ses longs cheveux.

Son père était un industriel, un *self-made man* hyperconscient de son nouveau statut et réclamant pour sa fille « ce qu'il y avait de mieux ». Elle l'avait plus ou moins passivement laissé jouer son jeu quand elle était à l'école ; mais elle avait refusé d'aller à Oxford, préférant la London University et l'École des études orientales et africaines. J'ai très vite deviné, entre elle et son père, cette espèce d'antagonisme qu'on voit souvent se développer entre deux personnes qui s'aiment, mais qui sont trop semblables de caractère et trop entêtées pour

accepter la moindre concession.

L'année précédente, il lui avait fait cadeau pour ses vingt et un ans du somptueux appartement de Belsize Park. Elle ne supportait pas cet endroit et avait plusieurs fois menacé de le quitter ; mais elle ne l'avait pas fait, de peur de lui faire de la peine. Elle avait finalement accepté de rester, mais n'avait suivi que sa seule volonté sur beaucoup d'autres points : le choix de ses amis, de ses vacances, de ses études, de son mode de vie en général.

Elle a souri un peu tristement : « Je ne comprends pas moi-même. Tu penses peut-être que c'est pervers de tourner le dos à tout ce qu'on possède ? Je ne veux pas être pauvre et misérable. Je ne suis pas faite pour ça. D'autre part... » Elle a levé la tête et m'a regardé fixement de ses yeux presque violets : « Quand j'essaie de lui parler de ses parents qui appartenaient à la classe ouvrière, il élève un mur entre nous, comme s'il ne savait pas de quoi je parlais. Je ne veux qu'une chose : garder ma porte ouverte.

— Tu n'essaies pas plutôt de te créer des problèmes imaginaires ? Tout ça est tellement théorique.

— Ce n'est pas théorique ! On le paie avec son corps. »

Nous sommes restés un long moment silencieux. J'ai dit :

« Raconte-moi. »

Ses yeux m'ont de nouveau rapidement dévisagé : « Peut-être vas-tu comprendre ? J'avais dix-huit ans. Je venais juste de quitter cette usine à débutantes qu'était mon école secondaire. J'étais complètement innocente et curieuse de connaître le monde. J'avais peut-être un peu honte de ce que j'étais, par rapport à mes amies ; dépourvue d'expérience. Je veux parler des hommes et tout. » Silence. Nous étions assis et nous avons regardé un vol d'hirondelles qui émigrerait vers le sud, à travers le ciel rougeoyant. « J'étais seule à la maison cet après-midi-là. Mes parents étaient en vacances sur la Côte d'Azur, je crois, avec une bande d'amis. L'homme a frappé à la porte, un mécanicien de mon père. Il était encore assez jeune, moins de trente ans. Je ne me souviens pas de tout ce qu'il m'a dit, mais ça se réduisait à un malentendu ou quelque chose de cet ordre. Il en avait perdu sa place. Il voulait voir mon père. Il portait encore sa salopette dégueulasse. Je lui ai dit que mon père était en vacances, mais il n'a pas voulu me croire. "C'est seulement parce que je suis pauvre, a-t-il dit. Vous autres, salauds de riches, vous êtes tous les mêmes." J'ai essayé de le convaincre, mais il m'écoutait avec un sourire méprisant. Je lui ai finalement proposé d'entrer et de prendre un café, pour le convaincre de ma bonne foi. » Elle a replié ses longues jambes sous elle. « Il a continué de parler de mon père, de ses usines, et de tout le système. Je l'ai laissé vider son sac. Peu à peu, je suis devenue consciente de lui. Je veux dire : de lui en tant qu'homme, assis là... Il

y avait en lui quelque chose, sa colère, ses mains fortes, sa façon de les agiter : d'une certaine façon, il était très beau. J'avais du mal à respirer. C'était la première fois que je réagissais comme ça devant un homme ; une espèce de sauvagerie m'envahissait ; j'ai essayé de garder mon calme, mais plus il tempêtait contre mon père, plus les mots dont il l'accablait étaient grossiers... C'était une vague incroyable et terrible ; le désir me gagnait ; je ne pouvais pas le maîtriser. Et lui, avec sa salopette dégueulasse et tout. Le salon était sombre. Ça a facilité les choses. Et puis... » Elle a regardé ses mains. « On a fait l'amour. Dans ma chambre. Il était presque brutal ; il devait me haïr terriblement et il m'a fait mal. Mais j'ai voulu avoir mal. Quand il a eu fini, je l'ai regardé, et j'ai dit : "Tu ferais mieux de te dépêcher. J'attends mon père d'un moment à l'autre". Ça l'a complètement affolé. Il s'est brusquement levé, s'est rhabillé en vacillant. C'était si comique, si humiliant. Quand il est parti, je l'ai méprisé. »

J'ai dit tranquillement : *Mademoiselle Julie*.

Beverley a secoué la tête rageusement :

« Je ne suis pas un personnage de pièce : je suis *moi*.

— Je ne l'entendais pas comme ça ! »

J'ai effleuré ses joues de mon poing replié. Elle s'est raidie, puis, doucement, s'est détendue.

« Ça a été tout ? Juste cette fois-là ?

— Non, ça m'est arrivé d'autres fois. Pas souvent. Je crois que c'est une façon de savoir si je suis immunisée contre la douleur ; si ça ne marche pas, j'essaie encore. J'ai donc essayé quelquefois. Ai-je essayé ou m'a-t-on essayée ? »

Une peur sourde m'a envahi. Je voulais protéger sa vulnérabilité. Après tous ces mois de solitude, j'avais faim d'elle. Mais j'avais peur. Comment pouvais-je avoir l'audace de m'imposer dans sa vie ? Qu'allait-il arriver ? Qu'allait-il lui arriver ?

« Debout ! » Je l'ai aidée à se lever. « Je crois qu'il faut rentrer. »

— Je le crois aussi. »

Le ciel saignait à mort au-dessus du parc habillé de brume et du bruit étouffé de la ville au loin.

« Cette fois, je vais pouvoir te montrer le chemin.

— Tu veux dire : pour aller chez toi ?

— Oui. Tôt ou tard, il faudra que je...

— Bien sûr. »

En rentrant, nous avons gardé un silence pénible. Au coin de Belsize Park, elle s'est arrêtée et a demandé :

« Si l'on mangeait d'abord quelque chose ?

— Pourquoi pas ? Il est encore tôt. »

Je me suis assis à table pendant qu'elle préparait à manger dans sa cuisine au sol carrelé.

Beverley, ai-je pensé, triste et révolté, angoissé et gagné par le désir, hier, je ne savais même pas que tu existais. Aujourd'hui, je suis ici. Et demain ?

Après le repas, je l'ai aidée à faire la vaisselle ; puis, elle est allée dans la salle de bains pendant que je farfouillais dans ses disques ; j'ai sorti et mis le *Concerto pour flûte et harpe* de Mozart ; c'était le disque préféré de Dulpert. Quand elle est revenue, elle s'est assise sur le tapis épais devant ma chaise, pour écouter, ses cheveux blonds contre mon genou. J'ai regardé ses cheveux, son front, et la légère proéminence de ses seins à travers le pull-over qu'elle venait d'enfiler. J'ai senti la chaleur du désir se répandre en moi. Au début de l'andantino, j'ai posé ma main sur son épaule ; j'ai senti ses muscles se raidir. Je me suis levé au bout d'un moment. L'angoisse se lisait dans ses yeux. J'ai évité son regard et j'ai mis un autre disque.

Des heures plus tard, le dernier disque achevé, j'ai dit :

« Je ne veux pas que tu me reconduises chez moi et que tu reviennes seule à cette heure-ci. Indique-moi simplement la station de métro la plus proche.

— C'est trop tard pour le métro. »

Les muscles de ma gorge étaient tendus. Elle s'est levée :

« Tu vois ? Il faudra que je revienne seule.

— À moins que je ne reste ici ?

— Oui. À moins que tu ne restes. »

Moins de quinze jours plus tard, j'ai quitté S.E. 1 et je me suis installé dans le grand appartement blanc et victorien de Belsize Park. C'est Beverley qui a insisté. Elle a agi avec cette détermination particulière aux personnes habituées à vivre à leur guise. Il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir en elle les qualités qui avaient sans doute aidé son père à atteindre les sommets. J'étais triste de quitter mes vieux quartiers ; pas seulement parce que le voisinage m'avait fasciné, mais surtout à cause du déménagement. Je devais renoncer à cette indépendance si importante aux yeux de Beverley ; mais j'étais trop amoureux et trop affamé après une année d'abstinence pour lui tenir tête. Peut-être aurions-nous eu plus d'espoir, si je ne l'avais pas laissé prendre de décision dès le début ?

J'ai payé deux semaines de loyer d'avance à ma propriétaire. Beverley voulait régler ça elle-même, mais j'ai refusé. Elle m'a aidé à vider ma pauvre chambre. Mes affaires remplissaient à peine sa voiture et j'étais triste quand nous avons entassé les restes de mon

bric-à-brac sur la banquette arrière. Il pleuvait ; les rues étaient noires et luisantes comme de l'argent terni.

Nous sommes remontés une dernière fois dans la petite chambre, pour être sûrs que nous avions tout pris ; elle est allée à la fenêtre ; elle a regardé les toits et les cheminées à travers les traces de pluie des carreaux ; une lourde odeur de pauvreté flottait sur les immeubles qui nous encerclaient. Je me suis approché d'elle, par-derrière, et j'ai passé mes mains sous ses bras ; je les ai posées sur ses petits seins. Elle s'est brusquement retournée en me tendant sa bouche ouverte pour m'embrasser avec une passion sauvage que je n'avais pas encore soupçonnée en elle.

« Je te veux, Joseph », a-t-elle dit, haletante.

La petite chambre était vide ; quelques traces noires sur les murs rappelaient la place des posters que j'avais détachés. Une des portes de l'armoire était ouverte ; on y voyait les étagères vides, couvertes de journaux ; sous la table, la boîte en carton était pleine de papier froissé, de tubes de dentifrice vides, de boîtes de conserve ; draps et dessus de lit avaient été enlevés, laissant le matelas à nu sur l'étroit lit de fer.

J'ai fermé la porte. Elle était fiévreuse. Nous avons déboutonné nos vêtements avec impatience. Il faisait froid, mais ce n'est pas pour ça que nous sommes restés à moitié habillés. Nous étions trop pressés. J'ai tiré sur son jean et son collant ; elle a fait de petits mouvements pour s'en libérer ; ils sont tombés sur ses chevilles. Elle a glissé ses mains sous ma chemise et ses ongles se sont plantés dans mon dos, tandis que j'entrais en elle avec une fureur sauvage. Toutes nos sensations étaient intensifiées par le contraste de nos torsos ; de nos bras chaudement couverts et de notre nudité à partir de la ceinture. J'étais conscient de son parfum et de sa merveilleuse chevelure répandue sur le matelas miteux ; conscient de sa douceur, de sa jeunesse, de sa féminité si blanche, charmante et épanouie – une anomalie absolue dans cette misérable mansarde. Mais c'était mon domaine et j'en étais le maître. Mon corps pouvait, ici, forcer et gouverner le sien à chaque instant, à chaque gémissement.

Ce fut le plus incroyable et le plus merveilleux moment de notre liaison quand, sur ce matelas minable, dans cette chambre vide et nue, elle a joui en même temps que moi et s'est abandonnée à la souffrance du pur plaisir. Très loin, et tout près de moi, je l'ai entendue sangloter en suppliant : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Quand je ferme les yeux au moment de la jouissance, je vois toujours des images en couleur : vert, c'est bon ; bleu, c'est mieux ; rouge, c'est magnifique. Mais l'extrême sensation, c'est le noir, et ça arrive rarement, car c'est presque insoutenable, un abandon entier au néant, une affirmation de la mort. Cet après-midi-là, ce fut noir.

Quand enfin tout s'est apaisé, quand la dernière semence en feu a jailli de moi pour entrer profondément en elle, ce fut comme un retour du paradis, de l'enfer et du purgatoire : les trois réunis. Elle reposait sous moi, les yeux fermés, des larmes entre ses longs cils ; elle faisait contre ma gorge de petits bruits de succion avec ses lèvres ouvertes ; je passais mes doigts dans ses cheveux, j'embrassais son front, je sentais de petites gouttes de transpiration glacée sur mes fesses et mes cuisses.

Des heures semblaient s'être écoulées quand elle a rouvert les yeux et a murmuré :

« Qu'est-il arrivé ? »

— Tu as joui en même temps que moi ; tu as été tout le temps avec moi.

— J'ai constamment été avec toi. Oui. Maintenant, tu es complètement à moi. »

Quand nous nous sommes levés, nous avions une étrange conscience de nous-mêmes. Comme si ce qui était arrivé était impossible à croire. Comme si un corps semblait trop ordinaire, après une telle expérience, trop spécifique. Nous avons regagné la voiture sans rien dire ; nous avons traversé la Tamise et nous nous sommes dirigés vers le nord à travers les rues humides, à travers Camden Town, vers mes nouveaux quartiers, dans le domaine de Beverley.

Pourquoi est-ce si important pour moi de raconter cet épisode particulier avec un tel luxe de détails ? Pour qu'un peu de cette passion éclaire ma cellule déprimante et apaise dans ma solitude, privé de femmes, ma longue abstinence ? Certainement pas. Je n'ai plus besoin de sexe. C'est une faim que je suis arrivé à transcender. Peut-être la véritable raison est-elle là ? *Parce que* je suis arrivé à transcender cette faim, je veux comprendre pourquoi elle avait tant d'importance auparavant et découvrir à travers cet instant de plus haut partage et de plus intime communion les germes de notre défaite et de ce qui est ensuite arrivé, avec Jessica.

Les éléments destructeurs de notre liaison ont commencé de naître et de s'affirmer en une série de petites pointes amères. J'étais couché et j'attendais qu'elle me rejoigne. Pendant qu'elle brossait ses cheveux, s'enduisait le visage de crème ou s'appliquait de la mousse contraceptive, elle se mettait à parler de ses anciens amants ; d'une blague que l'un d'entre eux avait faite, de quelque chose qu'il avait dit, d'une de ses habitudes bizarres, mais qu'elle aimait. Je ripostais du tac au tac en lui parlant d'Ursula, de Fatima ou de Sheila. Nous nous connaissions très bien ; nous savions exactement comment blesser l'autre ; efforts stupides pour se libérer, pour refuser ce lien qui existait entre nous. Ça reste certainement la plus terrible découverte de toutes les découvertes : savoir qu'on est en complète dépendance, que quelqu'un vous est devenu si complètement indispensable que le

centre de gravité de votre univers n'est plus situé en vous, mais en lui, en elle.

Le problème a donc pris de nouveaux aspects : si je ne voulais pas l'épouser, fallait-il rester avec elle ? Elle le voulait. Moi aussi. Mais tout ça n'allait-il pas dégénérer en une forme de parasitisme, une espèce de prostitution émotionnelle ? N'était-il pas urgent pour nous de nous séparer, car nous commencions à avoir trop besoin l'un de l'autre ?

Il y eut des semaines de tension, de discussions, de disputes. Tout devenait absurde. Nous avions l'impression de devenir fous. À travers ces disputes, nous avons atteint, en quelques mois, une forme de sérénité que j'ai rarement connue ; une acceptation mutuelle de l'inévitable (aussi inévitable que le début de notre histoire, un dimanche soir, en écoutant Mozart). Quelque chose que je serais tenté de décrire, de façon assez imprécise, comme une sorte de respect de l'un envers l'autre, car chacun laissait à l'autre toute sa liberté. Nous nous sommes séparés.

J'ai eu parfois envie de revenir, rien qu'une heure : pour lire avec elle, dormir avec elle. Tout aurait été si facile : décrocher le téléphone, prendre un autobus ou le métro, frapper à une porte et dire simplement : *J'avais tellement besoin de toi ; je suis revenu*. Mais tout aurait recommencé ; nous aurions atteint tôt ou tard ce même point ; nous aurions fait ce même choix, causé la même peine. Nous devons empêcher qu'une chose pareille n'arrive. Nous avons donc tenu bon, même en ces rares occasions où nous ne pouvions éviter de nous rencontrer. Nous avons même fini par transcender cette envie ; mais il nous a fallu une bonne année. Plus tard, un jeune étudiant pakistanais s'est installé avec elle et j'ai pu les rencontrer sans en être jaloux.

Je n'ai jamais eu d'autre liaison impliquant une telle possibilité de sécurité. J'ai connu d'autres femmes, mais jamais très longtemps : quelques mois, quelques semaines, une nuit ou deux. La liaison la plus longue fut celle que j'ai eue avec une fille de Trinidad, Monica, qui me rappelait Sheila. Il y eut une Allemande, Ingrid, une Française, Michèle, et même une fille pleine de tempérament, une danseuse d'origine russe, Murka : la plupart étaient comédiennes. Mais tout ça restait insignifiant. Touchant et adorable parfois, mais insignifiant. J'avais dépassé le point de non-retour. Sans le savoir et sans le vouloir, ma séparation d'avec Beverley avait impliqué un choix décisif. Je n'avais pas choisi la stabilité et la sécurité, ni les formes de bonheur plus tranquilles et intimes nées de ce partage : j'avais choisi le théâtre. Ici ce soir, là demain, ce mois-ci Ibsen, le mois prochain Molière. Ou rien. J'avais choisi l'incertitude et l'insatisfaction, l'insécurité et le changement. J'avais en fait choisi la possibilité plus que la certitude, l'espoir plus que la perfection. Et l'errance plus que

l'envie d'arriver à destination.

VII

Je me suis installé à Hackney. Je dois avouer que j'ai souvent regretté le confort et les commodités de Belsize Park. C'est facile de mépriser le luxe quand il fait partie de votre vie, ai-je pensé cyniquement : tout aussi facile de considérer la pauvreté comme une vertu quand on n'en souffre pas, ou d'exalter le martyr quand on est à l'abri de mille blessures naturelles.

Mon appartement se trouvait dans une rue anonyme et sans aucun éclairage, au nom prétentieux de Navarino Road. Quand on arrivait d'Islington, les immeubles se rapetissaient et devenaient grisâtres : ils étaient entourés de jardinets minables où séchait la lessive et résonnaient les voix des enfants.

J'ai gardé ce petit appartement malgré les vacances sur le continent et mes tournées en province. C'était là que je revenais toujours. Il était sombre, même au plus fort de l'été : un petit couloir, une chambre, un living et une cuisine à l'évier émaillé où j'étais censé faire ma vaisselle, ma lessive et ma toilette. Sur le palier, se trouvaient les water-closets (dont la porte ne fermait pas) et un réservoir capricieux qui servait pour tout l'immeuble. Le compteur à gaz était en dérangement chronique à cause des raids journaliers des sept enfants du voisin. En été, c'était un four surchauffé ; mon appartement était au troisième, directement sous les toits. En hiver, on grelottait de froid. S'ajoutaient à tout cela les difficultés de liaison entre le quartier et la ville : pas de métro dans le voisinage ; l'autobus le plus proche se trouvait à Dalston Junction. J'y suis cependant resté. Les habitants de Hackney possédaient quelque chose qui m'avait retenu dès la première semaine de mon séjour. Je m'étais évanoui dans la rue, après être resté plusieurs jours sans manger.

Le boucher, devant le magasin duquel l'incident était arrivé, m'avait emmené chez lui pour me ranimer avec une tasse de thé et, quand je suis parti, il m'a donné en cadeau quelques livres de viande. Il y avait une espèce de fraternité et de serviabilité dans ce quartier qui m'a profondément touché. N'importe quel magasin était prêt à vous faire crédit sans poser de question sur votre solvabilité ; si vous tombiez malade, les voisins vous apportaient de la nourriture et des médicaments ; même mon voisin alcoolique aurait donné la moitié de l'argent qu'il consacrait à la boisson pour aider un ami dans le besoin. Cet esprit de communauté s'était forgé par opposition à « la ville », si éloignée de nous, si étrangère. C'était aussi un quartier en majorité

peuplé de Noirs, surtout des Antillais. Les Blancs étaient acceptés dans notre cercle aussi naturellement qu'ils l'étaient à Cape Town, dans District Six. Notre pauvreté commune nivelait toutes les différences.

La première année que j'ai passée là n'a été qu'une lutte sans fin pour survivre matériellement, mais je trouvais une énorme compensation dans la chaleur et la générosité des amis. Ils étaient surtout sud-africains. J'avais fait leur connaissance, ironie du sort, par l'intermédiaire de Beverley : j'avais vécu loin de mon pays depuis si longtemps que ce n'était pour moi qu'une coïncidence. Je ne pensais même plus retourner là-bas : le théâtre était la seule chose qui m'importait – et le théâtre était, bien sûr, synonyme d'Angleterre et d'Europe. Beverley, à cause de ses études et de ses centres d'intérêt, avait beaucoup d'amis sud-africains, et elle m'amena chez eux un peu contre ma volonté. Même après notre rupture, ils ont joué un rôle important dans ma vie.

La plupart étaient expatriés, quelques-uns réfugiés, d'autres en exil volontaire. Il y avait des Blancs, des gens de couleur et des Noirs : avocats, médecins, écrivains, professeurs, sociologues, prêtres. Un microcosme qui maintenait une forme d'*apartheid*, par rapport au monde qui les entourait, conditionnés qu'ils étaient par ce même système qu'ils avaient tenté de fuir. Si je devais les retrouver aujourd'hui... Oui, j'aurais réagi différemment aujourd'hui... Je pense que je serais capable aujourd'hui de comprendre ce qui m'irritait alors ou me surprenait.

En écrivant ça, il faut que je reste fidèle à l'impression ressentie à cette époque. Si je retrouve la façon dont je les voyais à ce moment-là – Simon Hlabeni, Chuck Nkosana et Stanley Ngobo, Henry Arendse, Joe Cohen, Barbara Grant et les autres –, je découvre en eux un négativisme bizarre, quelque chose qu'ils partageaient avec quelques Juifs, avec certains Grecs qui s'étaient enfuis après le coup d'État des colonels : une sensation difficile à définir ; une espèce de creux, de vide, comme une voiture électrique qui ne serait pas mise en marche de l'intérieur par une batterie, mais guidée par quelque chose d'extérieur et de lointain. Simon et Chuck, Stanley Henry, Joe et Barbara : leur centre de contrôle n'était pas l'intelligence, l'émotion ou la volonté, mais l'Afrique du Sud.

Ils avaient tous sans exception vécu des histoires traumatisantes. Chuck avait été détenu pendant un an sans passer en jugement ; frappé à l'estomac au cours d'un interrogatoire, on avait dit dans les journaux qu'il avait été blessé en « essayant de s'enfuir ». Joe avait été « banni » et avait dû abandonner sa profession d'avocat ; Barbara avait passé quatre-vingt-dix jours entre les mains de la Sécurité avant d'être relâchée faute de preuves, avec une jambe cassée et des blessures internes, etc.

Chaque histoire, à sa manière, était révoltante : une révélation malsaine. Mais après avoir entendu plus de dix fois le même récit, j'ai commencé à en être agacé ; il y avait dans tout ça un refus essentiel, aussi fort que celui de Rosmers dans *Rosmersholm*. J'ai bien vu que plusieurs d'entre eux appartenaient à l'élite intellectuelle et créatrice de l'Afrique du Sud : chacun, dans son genre, avait été si gravement blessé par sa propre expérience qu'il semblait ne plus s'intéresser à rien. Ils formaient un groupe de vétérans qui n'avait plus, pour parler et survivre, que leurs yeux perdus, leurs jambes amputées et leurs mains déformées.

C'est affreux qu'une chose comme ça arrive à quelqu'un, mais on peut encore y trouver une explication. Si ça touche une centaine de personnes, une fraction importante de toute une génération, ça devient un cercle infernal. Je crois que j'avais peur de ce qu'ils représentaient, parce que ça faisait appel à toute la souffrance de ma propre histoire, et Dieu sait si je voulais en être délivré. Je ne *voulais* pas être entraîné dans leur sort ; je ne *voulais* pas être impliqué dans leur « cause ».

Pendant le temps où je les ai connus, j'ai souvent vu arriver de nouveaux réfugiés, poussés par un enthousiasme juvénile, pleins d'idées révolutionnaires, vivants de convictions profondes et sincères. Des années plus tard, j'ai remarqué qu'ils répétaient toujours les mêmes mots, faisaient les mêmes gestes, les mêmes promesses, non plus avec la passion de l'inspiration originelle, mais avec l'insistance entêtée d'un dogme ; les desseins qu'ils avaient conçus avaient cessé d'être un moyen pour devenir une fin, et une fin *sacrée*.

D'autre part, ils pouvaient et ne s'en privaient pas, m'accuser de fuir mes responsabilités, d'éviter les vrais problèmes, d'ignorer les réalités – en incluant, bien sûr, ce morceau d'Afrique du Sud dont ils se nourrissaient – et d'user du théâtre comme d'une échappatoire, d'une forme de refus. « Tu joues ; tu n'as donc pas besoin de vivre », me disait Henry Arendse, un jeune garçon de couleur. Quand j'ai essayé de me justifier en me référant à Brecht, à Camus et au *théâtre engagé*, Chuck Nkosana a immédiatement riposté : « N'importe quel discours de troisième ordre prononcé par n'importe quel connard de Hyde Park Corner a plus d'influence du point de vue social que le meilleur Brecht ou Dieu sait quel autre auteur que tu puisses jouer sur scène ! ».

Je me mettais parfois en colère ; le plus souvent, j'étais triste et quand l'un d'eux, par une parole ou un geste, me rappelait Dulpert, j'étais profondément troublé, au-delà des mots, ému au plus profond de moi-même, d'une façon que j'aurais préféré ne pas admettre. Celui qui faisait naître en moi cette réaction était Simon Hlabeni.

Les autres me donnaient l'impression d'un groupe très uni, une collection d'idées et d'attitudes : « Les Sud-Africains ». Mais Simon

était différent. Je me sentais moins vulnérable avec lui parce que ses motivations étaient différentes des leurs. Simon était poète et il n'avait pas du tout quitté l'Afrique du Sud pour des raisons politiques ; il avait simplement voulu satisfaire au besoin de voir le monde. Avant de partir, il avait été chauffeur de taxi à Durban ; il avait étudié la nuit jusqu'à l'obtention de son B.A. Après avoir fait des économies pendant plusieurs années, il avait eu finalement assez d'argent pour se payer un aller simple pour l'Angleterre, mais il s'était senti dès le début profondément malheureux ; il ne supportait pas le climat ; quant aux Anglais, et spécialement les hommes, il les méprisait (« Des putains d'escargots – rien dans le ventre et toujours la tête dans le sable. Ils ne connaissent pas le soleil et en plus, tu sais, ils ne connaissent rien aux femmes. Pas étonnant que leurs femmes soient des Marie-couche-toi-là avec le feu au cul. » Il a ajouté, une flamme dans les yeux : « Quand je baise une femme, elle ne va pas chercher à se faire enfiler ailleurs, je te le garantis. »)

Il avait décidé de gagner aussi vite que possible assez d'argent pour pouvoir se payer le voyage de retour en Afrique du Sud. Il continuait à écrire de la poésie, mais en zoulou seulement. Un an après son arrivée, il était enfin parvenu à réunir l'argent du billet de retour, mais avait rencontré Bridget aux *Army and Navy Stores*. (« Dieu sait ce que je cherchais dans ce foutu magasin, mais j'y ai trouvé une femme. ») Quelques mois après, ils s'étaient mariés. C'était une Écossaise séduisante, menue, pâle, avec de grands yeux verts et une merveilleuse chevelure rousse. Quand je les ai rencontrés la première fois, ils étaient encore au bout de huit ans très épris l'un de l'autre. Leur rêve avait été d'avoir des enfants, mais après deux fausses couches, ils avaient dû y renoncer.

Ça les avait rendus encore plus dépendants l'un de l'autre – ça et bien sûr, le fait que Simon ne pouvait plus, avec son épouse blanche, rentrer dans son pays.

Avec les années, je l'ai vu dépérir. Il était d'âge moyen quand j'ai fait sa connaissance, mais il faisait encore impression : un mètre quatre-vingt-trois, une poitrine et des épaules de gladiateur ; ses épaules se sont lentement voûtées ; il est devenu de plus en plus maigre et osseux ; il s'est mis à boire beaucoup, puis, au bout de quelques années, ses réflexes sont devenus incertains et ses mains se sont mises à trembler. L'alcool et le climat réunis ont aggravé la goutte de son pied gauche ; il s'est mis à boire encore plus pour oublier la douleur, ce qui rendait la douleur plus forte encore.

Encouragé par Bridget, il avait commencé à traduire ses poèmes en anglais ; elle les corrigeait et les mettait au point pour la publication. Au début, ce n'était que de la poésie lyrique, surtout des *vers libres* avec des rythmes subtils et des images irrésistibles, d'une inspiration

comparable à celle d'Aimé Césaire. Peu à peu, sa poésie s'est faite plus violente, plus morbide, plus apocalyptique. Plusieurs journaux en renom ont publié ses œuvres. Une fois même, le *Times Literary Supplement* a publié un article sur Simon. C'était la seule échappatoire à sa souffrance ; les mots obstruaient sa gorge comme du sang.

Bridget faisait bouillir la marmite en travaillant comme secrétaire. C'était pour lui, avec l'orgueil légendaire de Chaka, l'ultime humiliation. Il s'est mis à faire de la politique. Je ne sais pas quelle était sa fonction exacte au sein de l'A.N.C.⁽²³⁾ quand je l'ai rencontré – ce qui prouve, je pense, le peu d'intérêt que je portais à la politique à ce moment précis ! –, mais il en était l'un des chefs : au cours des manifestations ou des meetings à Trafalgar Square, il impressionnait son auditoire par sa calme dignité, une voix riche et profonde dont il pouvait, sans aucun entraînement, se servir mieux que bien des comédiens avec qui j'ai travaillé. Je me souviens d'un jour où il a donné l'impression de « faire un discours » : chaque phrase avait cette urgence et cette profonde conviction d'un homme prêt à se dévouer complètement et totalement à sa cause.

Plus sa douleur intérieure devenait insupportable, plus ses apparitions publiques se faisaient rares, mais d'autant plus inoubliables. Seuls, quelques-uns d'entre nous savaient combien il aurait aimé échanger tout ça contre l'humble joie de se retrouver dans son pays, au soleil, à écrire en zoulou des vers qui ne seraient jamais publiés.

Je l'ai rencontré à une soirée chez Stepney à laquelle Beverley m'avait amenée : c'était au temps de Belsize Park. Il y avait plusieurs autres Sud-Africains, noirs et blancs, y compris un jeune journaliste afrikaner qui venait d'arriver à Londres : un gars intelligent, ce Hennie Cilliers, mais très jeune et très entier dans ses convictions, avec la confiance excessive d'un jeune chien ; l'espèce d'homme qui a tellement de réponses prêtes qu'il est à court de questions.

J'ai remarqué que Simon parlait beaucoup avec lui. Connaissant les convictions politiques de Simon, ça m'a surpris. En bavardant avec quelqu'un d'autre près d'une fenêtre, non loin d'eux, j'ai entendu une partie de leur conversation. Ça n'avait rien à voir avec la politique : ils échangeaient des souvenirs et des anecdotes avec un plaisir évident : *Tu te souviens ? Tu te souviens ?... Quand as-tu été pour la dernière fois à Johannesburg ?... Tu connais X... ? Tu connais Y... ?* Ce n'était pas une simple conversation mondaine. Un enthousiasme authentique les unissait, une avidité qui me frappa au milieu des autres bavardages polis de ce cocktail. Ce qui m'a particulièrement impressionné et que le jeune Cilliers n'a probablement pas réalisé lui-même, c'est quelque chose dans l'attitude de Simon que je ne peux définir autrement que par le mot *paternel*, comme s'il avait volontairement essayé d'être

protecteur et patient avec son jeune fils blanc.

Une fois la plupart des gens partis, je me suis approché de Simon. Je lui ai parlé de Cilliers. « Je ne comprends pas ta patience avec lui. C'est un insolent petit chiot. – Donne-lui le temps, m'a répondu Simon avec un sourire. Il est très jeune. Laisse-lui faire un bout de chemin. Il découvrira tôt ou tard qu'il appartient lui aussi à l'Afrique. » Il a ajouté, en plissant les yeux : « Comme toi.

— Je ne crois pas que l'Afrique ait quelque chose à voir là-dedans.

— Ça fait combien de temps que tu es ici ?

— Presque deux ans.

— Pour certains, ça prend plus de temps que pour d'autres.

— J'ai décidé une fois pour toutes que je ne rentrerai jamais. »

Simon n'était pas convaincu. « Je suis peut-être sentimental, a-t-il dit avec une désarmante gentillesse, mais tel que je le comprends, un homme est comme une plante : s'il n'a pas son vrai morceau de terre pour grandir, il se fane et meurt. Tu sais ça pour les plantes. Comment tu appelles ça ? Positivement héliotropique, ou quelque chose comme ça : nous devons grandir du côté du sud. »

Brusquement, en regardant Beverley qui était dans un autre groupe, il m'a demandé :

« Vous allez vous marier tous les deux ?

— Je... je ne pense pas. »

Il a mis sa main sur mon épaule : « Joseph, si tu l'épouses, vous ferez bien d'être bons l'un pour l'autre. Car vous n'aurez plus que vous deux. » Il a voulu aller remplir son verre, mais s'est arrêté à mi-chemin et est revenu vers moi : « Même si vous ne vous mariez pas, il vaudrait mieux que vous soyez bons l'un pour l'autre. Sinon, vous ne serez pas capables de continuer. »

Après cette soirée, nous avons régulièrement rendu visite à Simon et Bridget. Ils avaient un grand appartement à Highbury Hill, au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble où le soleil n'entrait jamais. Pourquoi n'avaient-ils pas déménagé ? Je le leur ai souvent demandé. Simon m'a répondu invariablement : « C'est ma façon de faire pénitence ; ça me permet de rester humble. Tu sais, comme ces moines qui s'attachent des cordes autour du corps ou se flagellent. » Cette réponse était désinvolte, mais je pense y avoir découvert, sous-jacente, une secrète gravité. Il y avait en lui quelque chose qui vous rappelait saint Ignace et d'autres saints, même si, comme beaucoup de vrais croyants que j'ai rencontrés, Simon n'avait pas de temps à accorder à la religion.

Même après ma rupture avec Beverley, j'ai continué à voir Simon et Bridget – plus souvent qu'avant. C'est peut-être la seule amitié véritable que j'ai nouée pendant toutes ces années passées à Londres.

Le mot amitié est un mot délicat : mon affection pour Simon était profonde et sincère, et je crois qu'il ressentait la même chose à mon égard. Il garda cependant jusqu'à la fin une réserve volontaire, ce qui maintint certaines distances entre nous. Voilà pourquoi j'ai été tellement ébranlé par cette nuit particulière, cette nuit qui devait avoir tant d'influence sur ce qui est arrivé par la suite.

Elle se place au cours de ma huitième année en Angleterre, juste après mon entrée dans la Royal Shakespeare Company ; nous répétions à ce moment-là *Le Marchand de Venise*, et je jouais le prince du Maroc.

Nous avons été souvent mis en garde à la R.A.D.A. contre le danger d'imitation. Je ne voulais donc pas copier mon rôle sur qui que ce soit, et moins encore sur l'exemple donné par Laurence Olivier dans son merveilleux Othello, quelques années auparavant. Il me fallait pourtant un point de départ. Où pouvais-je trouver meilleure inspiration que dans Simon ?

C'est pourquoi j'ai trouvé sa visite tellement ironique. À ce moment-là, je travaillais justement le rôle et, quand il est arrivé, il était n'importe qui, mais pas le Simon qui inspirait mon interprétation.

Je m'étais enfermé dans mon appartement pour travailler la grande tirade du deuxième acte. Il faisait froid ; on était à la mi-février et les fragiles bourgeons de marronniers, en face de ma fenêtre, avaient été brûlés par la dernière neige. À l'intérieur, c'était chaud et douillet, car je gagnais suffisamment d'argent pour avoir pu faire installer le chauffage et avoir un minimum de confort.

*Ce plomb la contiendrait ? Penser
Si vil serait une damnation(24).*

On a alors frappé à ma porte. Quand j'ai ouvert, il était là : Simon, une bouteille à la main, un pied emmailloté dans d'épaisses chaussettes de laine, sa lourde capote militaire trempée, des flocons de neige éparpillés sur ses épaules voûtées.

« Je peux entrer ? »

— Bien sûr, Simon. »

Il a trébuché sur le seuil et a dû se retenir au chambranle pendant un instant ; sa jambe gauche traînait en arrière.

« Je peux t'aider ? »

Il s'est libéré. « Fous le camp ! » a-t-il dit en vacillant vers la lumière et la chaleur. Le vin a jailli de la bouteille débouchée qu'il tenait à la main et a coulé sur sa manche ; il s'est égoutté sur mon tapis blanc à longs poils.

« Qu'est-ce que tu as à la jambe, Simon ? »

— La goutte. Ça ne te regarde pas ! »

Je ne l'avais jamais vu aussi agressif et je me sentais très énervé. Je me trouvais vraiment en présence d'un étranger qui aurait accidentellement pris l'apparence de Simon Hlabeni.

« Fait chaud ici, a-t-il dit. Joli décor, beaucoup de goût.

— Laisse-moi t'aider à enlever ton manteau.

— Laisse tomber. »

Il a secoué ma main encore une fois avec violence, comme un chien qui s'ébroue, et il s'est mis à tripoter ses boutons. La bouteille de vin est tombée sur le sol, faisant une tache de plus en plus grande sur mon tapis. J'ai serré les dents ; mais les yeux tristes de Simon me fixaient si intensément que je n'ai pas osé faire un mouvement.

Il a finalement jeté un regard vers le tapis, a souri devant la bouteille et a donné un coup dedans, avec son pied bandé.

« C'est pour toi. C'est un peu tard pour Noël, mais c'est pour toi. »

J'ai ramassé la bouteille presque vide. Il a enlevé son manteau et l'a jeté sur le divan ; il était affreusement maigre.

« Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? m'a-t-il demandé en s'écroulant sur son manteau.

— Je travaille un rôle pour la Royal Shakespeare.

— Quel rôle pour la Royal Shakespeare ?

— Le prince du Maroc.

— Le prince du Maroc. » Il a fait un geste vague. « Alors, levons notre verre au prince du Maroc.

— Tu n'as pas assez bu ?

— Buvons, je te dis. Buvons au prince du Maroc et à la Royal Shakespeare Company, propriété limitée. *Est-ce que c'est propriété limitée ?* »

J'ai ignoré sa question et je me suis dirigé vers le bar. Il a saisi son verre. « Bon, a-t-il dit. Alors, au prince du Maroc. » Mais il s'est arrêté au moment de lever son verre : « Qui c'est, ce prince du Maroc ?

— Dans *Le Marchand de Venise*.

— Ah oui ! Dans *Le Marchand de Venise*. Tu es au centre de Londres. Un peu en dehors, peu importe. Tu bois au prince du Maroc du *Marchand de Venise* pendant qu'autour de toi le monde tombe en ruine. Tu n'as aucun tact ? »

J'étais en colère, ennuyé et perdu :

« Qu'est-ce que tu as ce soir, Simon ? Il y a quelque chose de grave ?

— Bien sûr qu'il y a quelque chose de grave. Ici, même. » Avec une joie brutale, il a doucement renversé son verre de vin sur mon couvrelit espagnol.

« Regarde ce que tu es en train de faire.

— Je vois très bien ce que je fais. Je fous le merdier dans ton joli

appartement ; tu veux savoir pourquoi ? » Il a voulu se lever ; il a fait une grimace en essayant de remuer son pied goutteux et il est retombé sur le divan.

« Qu'est-ce que tu fous à Londres ? »

Je n'arrivais pas à savoir s'il poursuivait l'offensive ou s'il changeait de sujet de conversation.

« Je suis comédien. Tu le sais très bien.

— Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ?

— C'est ici chez moi. »

Il s'est brusquement levé, cette fois avec succès, et, avant que je puisse l'arrêter, il a fait un faux pas et m'est presque tombé dessus de tout son poids. Je l'ai vu tendre le bras. Son poing est venu frapper mon oreille : j'ai essayé de me dégager, la chaise s'est écroulée. Je me suis relevé, haletant, et j'ai ramassé la chaise. Simon est resté assis par terre dans la tache de vin. Il a murmuré, d'une voix un peu plus assurée :

« Tu dois rentrer, Joseph. Tu n'as rien à faire ici. Laisse ça à des gens comme moi. Compris ? »

J'ai répondu : « Non ». J'étais décidé à ne pas le remettre en colère, mais tout aussi décidé à ne pas le laisser continuer : « Non, Simon, je ne te comprends pas du tout. Je suis heureux ici ; mon travail est ici ; ma vie est ici. »

Il a éclaté d'un rire bref, venu du fond de ses entrailles, mais il n'a rien dit.

« Je peux t'aider à te relever ?

— Personne ne peut m'aider. » Il est resté mélancoliquement, assis, la tête dans les mains.

Au bout d'un moment, il a dit tristement :

« Donne-moi quelque chose à boire.

— Tu vas encore le renverser.

— Donne-moi quelque chose à boire. »

J'ai rempli son verre et je le lui ai tendu. Assis sur le tapis blanc taché, il a vidé son verre, a essuyé ses lèvres avec le revers de sa manche, puis a regardé un long moment le verre vide.

« Tu n'as jamais réfléchi..., a-t-il dit brusquement en regardant toujours son verre. Il y a beaucoup de façons de se suicider. Tu peux t'ouvrir les veines, te pendre, te noyer, acheter un fusil – mais tu connais le moyen le plus sûr ? » Il a levé les yeux vers moi et m'a regardé rêveusement pendant un long moment – si long que j'ai cru qu'il avait perdu le fil de sa pensée. Puis il a répété : « Tu connais le moyen le plus sûr pour te suicider ? Tu n'as qu'à continuer à vivre. C'est tout. Ça te liquide. » Il a secoué son verre et les dernières gouttes sont tombées sur le tapis. Il a dit : « Donne-m'en encore. Pourquoi tu

ne m'aides pas à me relever ? Tu reçois toujours tes invités sur le plancher ? »

Étrange : Comme si le vin le rendait lucide au lieu d'augmenter son ivresse. Installé sur le divan, il s'est mis à fouiller dans son manteau.

« Qu'est-ce que tu cherches ?

— Rien. J'ai apporté quelque chose que j'aimerais que tu... » Il retournait avec impatience les poches de son manteau. « Quelque chose que tu dois... ! Ça y est. Voilà. »

Un quarante-cinq tours.

« Écoute-le. »

Je le lui ai pris des mains et j'ai regardé le titre. C'était un disque sud-africain de qualité médiocre, une musique de *kwela*⁽²⁵⁾ à cent sous, un air des faubourgs.

« Écoute-le, a supplié Simon. Écoute-le. »

J'ai soulevé le couvercle de l'électrophone. J'ai posé le disque sur le plateau et j'ai baissé le bras. Des sons fluets ont retenti. Simon est resté assis, immobile, jusqu'à la fin.

« Remets-le.

— L'autre face ?

— Non, la même. »

J'ai remis le bras au début. Il a écouté en silence.

« Encore, a-t-il dit quand le saphir a atteint la fin de la plage.

— Tu es sentimental, Simon.

— Encore. »

J'ai obéi pour lui faire plaisir. Il est resté, une fois de plus, assis et immobile, l'air détaché, impassible, comme s'il n'entendait même pas la musique.

Au bout de la troisième fois, il a répété : « Pour l'amour du ciel, remets-le. »

Je n'ai même plus essayé de discuter. Je me suis laissé prendre par l'ensorcellement de ce rituel stupide. Je me suis dit que je le faisais pour le rendre heureux, parce qu'on n'a pas le droit de frustrer un ivrogne, mais, contre ma propre volonté, je me suis laissé gagner par l'étrange fascination qu'exerçait la musique. J'étais curieux de voir jusqu'à quand ça pouvait durer.

Je ne me souviens plus du nombre de fois où j'ai remis le disque ; je n'attendais même plus les ordres de Simon ; je me demandais très vaguement comment une scène de ce genre pourrait, dans le style de Beckett ou de Pinter, se répéter ; combien de fois oserait-on la reprendre sur scène ?

Et, soudain, Simon s'est mis à pleurer. Au milieu de la musique, il s'est mis à danser. On peut difficilement parler de danse, car son pied

douloureux rendait ses mouvements lourds et gauches. Il a réussi à se lever du divan, à se tenir debout au milieu de la pièce et à tourner doucement, en rond et en rond, toujours à la même place, comme un jonc enraciné dans un lit profond, qui se balance et ondule au gré du courant. Il y avait dans tout ça quelque chose de grotesque ; un trop grand contraste entre l'exubérance nostalgique de cette petite musique populaire et la danse torturée de ce Noir immense et maigre ; ce n'était pas une libération, mais une souffrance totale, la souffrance la plus inhumaine, la plus visible et la plus évidente que j'ai jamais vue. Je ne pouvais pas le quitter des yeux. Il était aussi sacrilège de ne pas regarder que de regarder. Je ne sais pas ; tout était trop paradoxal, trop affreux.

Ses yeux étaient hermétiquement clos ; son visage était déformé par une impossible concentration, comme si tout son visage et tout son corps avaient essayé de se réfugier derrière ces yeux, dans une moelle noire faite de souffrance silencieuse et desséchée. Des larmes ont roulé sur ses joues pendant qu'il continuait à danser, de ses paupières closes dans son col. Il n'a pas proféré un mot ; il ne sanglotait pas, ne haletait pas. Il n'y avait que ces larmes qui coulaient sur son visage tandis qu'il dansait toujours au même endroit, s'abaissant vers le sol et redevenant de plus en plus grand, comme la flamme noire d'une bougie qui se rapetisse, reprend des forces et grandit, puis se consume. Et les larmes coulaient sur son visage.

Le disque était terminé depuis longtemps (seul le saphir continuait son bruit de grattoir sur le sillon) quand il s'est lentement immobilisé. Ses yeux étaient toujours clos ; les larmes étaient toujours sur son visage.

Je crois que, si l'un des disciples avait suivi Jésus dans les profondeurs de Gethsémani, il aurait exactement ressenti ce que j'ai ressenti cette nuit-là. Quand je n'ai plus pu supporter ce spectacle, je me suis détourné, j'ai enlevé le bras du plateau, j'ai éteint l'électrophone. Je suis resté là, conscient de ma main qui tremblait. Au bout d'un moment, je l'ai entendu bouger. J'ai entendu le divan grincer pendant qu'il s'asseyait, mais je n'ai pas pu me retourner. Le divan a grincé encore, et il est venu vers moi d'un pas traînant ; il a posé sa main sur mon épaule et a dit, trop fort : « Ne pleure pas, mec. On rentre chez nous, demain. On rentre chez nous demain. »

Je me suis retourné et j'ai dit :

« Ce soir, tu restes ici. Simon.

— Bien sûr que non. Je rentre.

— Tu habites trop loin !

— Je sais que j'habite trop loin. Mais je vais quand même rentrer à

Highbury Hill. Ne t'inquiète pas pour moi. Buwons un dernier verre à la santé du prince du Maroc. »

Il semblait jouer au chat et à la souris avec moi : je ne savais plus reconnaître, à travers son bavardage d'ivrogne, s'il était lucide ou s'il divaguait. Il a catégoriquement refusé de passer la nuit chez moi ; j'ai donc été obligé de le raccompagner chez lui. Comment le laisser partir seul à travers les rues sombres, dans un état pareil ? C'était vraiment la merde ! Trop tard pour les autobus, et il ne voulait pas que j'appelle un taxi (je me payais même le luxe d'avoir un téléphone). Nous avons donc marché : à gauche, dans Graham Road, puis tout droit, toujours tout droit, Dalston Lane, Ball's Pond Road, Saint Paul's Road, jusqu'à Highbury. Il traînait son pied malade. Par moment, il s'arrêtait et refusait de bouger, avec entêtement, essayant de me persuader de rentrer.

« Laisse-moi seul. Retourne à ton chauffage électrique, à ta couverture espagnole, à ta Royal Shakespeare Company. Je peux me débrouiller. »

Il se lançait parfois dans de longues tirades en zoulou, interrompues seulement par le passage d'un piéton attardé ; il se mettait alors à crier : « Enculé ! »

Quand j'essayais de le calmer, il me faisait taire brutalement : « Pourquoi ne pas le dire ? L'univers a grand besoin de se faire traiter d'enculé par quelqu'un. »

Puis il devenait silencieux et reprenait sa marche en traînant les pieds douloureusement, car la neige noire qui tombait risquait de nous geler sur place. Au bout d'une centaine de mètres, il a ralenti l'allure et s'est arrêté sous un lampadaire ; il a rejeté un nuage de respiration en murmurant comme un ivrogne :

« Si j'étais un homme, je saurais parler le langage des anges. Tu connais le langage des anges ?

— Non. Viens, Simon.

— Évidemment, tu ne connais pas. Ce que tu sais parler aujourd'hui, c'est le langage des Anglais. Rien d'autre.

— Viens, Simon, je t'en prie. Bridget t'attend.

— *Bridget* m'attend ? » Il a éclaté de rire et s'est agrippé au lampadaire pour ne pas tomber ; il avait l'air d'un fantôme dans sa lourde capote.

« Viens, Simon. »

Nous avons tourné dans Highbury Hill pour atteindre son immeuble ; nous avons trébuché sur les marches sales et cassées, jusqu'à la porte de son appartement. Il s'est débattu avec ses clés ; nous nous sommes enfin retrouvés à l'intérieur. J'ai soupiré :

« Nous y voilà. Merci, mon Dieu. Où est Bridget ? »

Il a allumé les lampes une à une en traversant les pièces. J'ai supplié :

« Ne la réveille pas, je t'en prie, sois raisonnable, Simon.

— Raisonnable ? » Il s'est retourné avec violence ; ses yeux brûlaient ; il a saisi les revers de mon veston. « Raisonnable ! Viens je vais te montrer. »

J'ai essayé de résister, mais il avait une force incroyable. Il m'a obligé à le suivre dans la chambre. Il a allumé.

« Non, Simon.

— Oui ! » a-t-il crié en me poussant dans l'encadrement de la porte. Le lit n'était pas défait ; il n'y avait aucun signe de Bridget.

Ne comprenant toujours pas, j'ai demandé :

« Elle est partie à ta recherche ?

— Elle est partie à la recherche de *quelque chose*. Pas de moi. »

Mon visage était pétrifié.

« Quand est-elle partie ?

— Ce matin. Elle a laissé une lettre ; ça ressemblait à une histoire du *Woman's own*.

— Mais...

— Fous le camp !

— Je reste avec toi.

— Je ne veux pas te voir ici. »

J'ai essayé de lui prendre le bras ; il m'a rejeté avec une telle brutalité qu'il a perdu l'équilibre. Il est tombé en se cognant l'arcade sourcilière contre le rebord de la porte. Quand il s'est redressé, hébété, un mince filet de sang coulait sur sa pommette.

Je me suis accroupi pour l'aider.

« Laisse-moi tranquille.

— Tu saignes, Simon.

— Ce n'est pas du sang, a-t-il dit d'un ton volontairement théâtral. Ce sont des larmes rouges. »

Je me suis relevé avec difficulté et je suis allé dans la cuisine. J'ai eu une idée géniale : j'ai fait du café. Il a commencé par refuser de le boire, toujours assis là où il était tombé. Il a finalement pris la tasse et l'a vidée. Ça a eu l'air de lui faire du bien, car il a tranquillement dit au bout d'un moment :

« Tu ferais mieux de rentrer chez toi, Joseph. Je me débrouillerai.

— Mais comment... Je veux dire...

— Il faudra bien, tôt ou tard, que je regarde, ça en face ? »

La colère reflétait. D'un ton presque paternel, il m'a dit :

« Il est tard. Il faut que tu rentres chez toi. » Il m'a répété en donnant à sa phrase un sens plus douloureux, plus profond : « Il faut

que tu rentres chez toi.

— Je peux t'aider à te coucher ?

— Ça va comme ça. Tu as besoin de dormir. Tu dois travailler demain. »

Au moment où j'atteignais la porte : « J'espère que le prince du Maroc fera un triomphe. »

Dans la mesure où un changement peut être associé à un événement précis, je pense que cette nuit avec Simon a marqué un tournant dans ma vie. La seule raison qui puisse expliquer l'influence qu'ont eue ces événements sur moi est qu'une révolte inconsciente s'était suffisamment développée pour que j'en devienne conscient. L'aspect secret de cette révolte est difficile à raconter.

Après avoir terminé mes cours à la R.A.D.A., on m'a offert un rôle à Haymarket. C'était un tout petit rôle, le fils dans la pièce de Pirandello : *Six Personnages en quête d'auteur*, mais c'était un début. Tout de suite après, j'ai accepté d'entrer dans une troupe. Ça n'a pas été une décision facile à prendre, car j'aurais préféré rester à Londres, ayant peur de la province inconnue. Cependant, comme je désirais avoir une expérience de la scène aussi vaste que possible, j'ai fait des tournées avec cette troupe pendant près de trois ans, jouant quinze ou seize rôles ; mélange incroyable qui couvrait un éventail complet allant des classiques à la comédie de boulevard. C'était, sous bien des aspects, éreintant pour les nerfs : succession interminable d'hôtels de troisième ordre, mauvaise nourriture anglaise, salles imprévisibles, jalousies, querelles, médisances au sein de la troupe, loges minables, chauffage inexistant. Mais c'était une expérience que je n'aurais ratée pour rien au monde. J'ai réussi pour la première fois de ma vie, en vivant aussi petitement que possible, à mettre un peu d'argent de côté.

Les tournées avaient d'autres avantages : pendant que mes camarades buvaient ou forniquaient dans leurs chambres, j'errais dans les rues de Birmingham, de Manchester ou de Liverpool, et j'observais les gens ; j'ai également poursuivi mes lectures ; j'ai visité les musées de province. À la Tate Gallery, les œuvres des préraphaélites m'avaient déjà fasciné. À présent, je pouvais ne rien me refuser. Je n'ai jamais quitté Manchester sans entrer au musée d'art pour voir *Les Feuilles d'automne* de Millais : j'étais étonné de voir comment ce peintre avait réussi à caresser de très près le sentimentalisme sans jamais perdre sa dignité. Je me souviens du moindre détail de ce tableau : la beauté des quatre jeunes filles (deux d'entre elles avaient déjà un soupçon de féminité dans le regard et dans le corps) contrastant si romantiquement (mais si sobrement) avec ce tas de feuilles, signe prémonitoire de la mort. Telle était la véritable

innocence du monde avant le déclin, avant Raphaël ; mais c'était en même temps moderne, réel. Ce seul tableau compensait pour moi la frustration de ces tournées interminables.

Peu à peu, l'ancienne angoisse a reparu. Ce n'était pas le théâtre que j'avais attendu toute ma vie. J'ai réalisé avec une vraie panique que j'étais toujours prisonnier de mon attente – attente de quelque chose qui devait arriver un jour. C'était facile de passer ma vie à voyager avec la troupe, de jouer chaque année une pièce à succès en attendant d'être jeté à mon tour sur l'inévitable tas de feuilles mortes. Tout en moi se révoltait à cette idée.

Comme Dulpert, j'ai brusquement compris que j'avais, moi aussi, besoin d'une « période libre ». Indifférent à la colère et à la consternation de mes directeurs, j'ai donné ma démission à la fin de la tournée. J'ai quitté la troupe et je suis parti pour l'Europe.

Pendant quelques mois, voyager n'a été qu'une fin en soi – Hollande, Belgique, France, Italie. J'ai ensuite adopté une méthode plus systématique. J'ai passé quelque temps en Allemagne pour assister à un maximum de représentations du Berliner Ensemble. J'ai passé six mois à Paris pour étudier le mime avec Lecoq et assister aux répétitions chez Jean-Louis Barrault. J'ai suivi le soleil, vers le sud, et l'Espagne.

Peu après mon arrivée à Madrid, j'ai entendu parler du festival de Pampelune, et je m'y suis rendu aussitôt. Ma première corrida m'a rendu malade d'écœurement. Au bout de trois jours, j'étais devenu un *aficionado*. Je pense avoir compris plus complètement le théâtre en dix jours de corridas que pendant toutes mes tournées. C'était un spectacle parfait, du théâtre dans son expression la plus primitive et la plus élémentaire. Ça avait la précision du ballet et toute l'extravagance du cirque. J'ai été ramené d'autorité aux sources de la tragédie. Je me suis acheté un dictionnaire d'espagnol et une méthode : *L'Espagnol sans peine*. Après le festival, je me suis retiré dans une modeste *pension* d'une rue mal famée de Salamanque et j'ai dévoré avec émerveillement *Don Quichotte*, Calderon, Lorca et Unamuno : non pas en quête de l'Espagne, mais de moi-même.

Ça m'a conduit à une insatisfaction inexplicable et de plus en plus grande. Jouer n'était pas suffisant en soi, il fallait que je découvre en scène une heure de vérité aussi libératrice que celle du matador pendant la corrida. Il fallait que mon jeu devienne la projection et le point de mire de la pensée secrète et indécise de toute une société, que je fasse sauter toutes les barrières conventionnelles : quelque chose comme le *US* de Peter Brook que j'avais vu à Londres, et qui avait été l'une des expériences les plus bouleversantes et les plus passionnantes de ma vie. Il fallait, par contre, que ce soit beaucoup moins expérimental que le Living Theatre que j'avais vu à Amsterdam.

Comment ? Je me suis débattu avec ce problème pendant des nuits entières. Revenir à une vie médiévale, aller de ville en ville avec des troubadours, des jongleurs, jouer sur les places de marchés... Dans cette optique, j'ai lu tous les articles possibles sur le groupe *Barraca* avec lequel, quelques dizaines d'années plus tôt, Lorca avait joué dans les *paseos* et sur les *plazas* des plus petits villages d'Espagne, offrant des spectacles aux habitants affamés qui s'étaient réunis pour acheter et manger, sans argent, du vin et du lait.

Comment m'y prendre ?

Je me heurtais sans cesse aux mêmes questions. Il semblait n'y avoir, pour l'instant du moins, aucune solution. L'insatisfaction, la passion et l'angoisse dormaient pourtant en moi. J'étais prêt à relever le défi de Simon.

En dehors du théâtre, j'ai vécu d'autres événements qui ont contribué à la lente gestation de ma révolte. J'ai rencontré Annamaria à Amsterdam, au cours d'une exposition de tableaux au Kiezersgracht. Il y régnait une confusion insupportable. Les toiles n'étaient pas mauvaises, mais la galerie était beaucoup trop petite pour contenir cette foule en toilettes tapageuses qui allait, venait et tournoyait comme un manège. Dans cette cohue, je me suis plusieurs fois trouvé nez à nez avec la même fille élancée, à la chevelure sombre. Au bout de trois ou quatre fois, je me suis arrangé pour la rencontrer dans un coin plus calme. Elle jurait au milieu de cette foule à la mode, avec sa veste de coton bleu délavé, son jean dont la braguette était fermée par des épingles de nourrice plantées au hasard. Ses cheveux courts, bruns et bouclés, entouraient un visage espiègle aux yeux sombres. Mais j'ai été surtout fasciné par ses mains : de longs doigts nerveux aux ongles rongés, barbouillés de peinture. Elle avait, sur la joue gauche, une trace de peinture bleue.

Nous avons parlé pendant un moment ; elle m'a appris qu'elle s'appelait Annamaria, que sa mère était hollandaise, que son père, un Argentin, avait très vite disparu de leurs vies, qu'elle était artiste. Mais cette galerie surpeuplée ne permettait pas de poursuivre une véritable conversation. Quand j'ai surpris son regard anxieux dirigé vers la porte, j'ai proposé :

« Si nous sortions ? »

— Oh oui ! Pour l'amour du ciel ! »

Je lui ai frayé un chemin à travers la foule ; elle m'a suivi ; nous avons descendu l'étroit escalier pour retrouver l'air humide du dehors et nous nous sommes mis à marcher en oubliant le temps. Nous avons atteint le quartier des prostituées, annoncé par la gigantesque enseigne au néon : *Jésus t'appelle*, puis nous nous sommes dirigés vers

l'Amstel. En face de Mint Tower, elle m'a dit : « Tu veux prendre un café avec moi ? J'habite sur une péniche près du Westermarkt. »

C'était étrange de pénétrer dans ce bateau amarré sous la place du marché : tout était sombre. Quand elle a ouvert l'écoutille, la cale était vaguement éclairée par une lanterne qui pendait au plafond. Des chats se promenaient dans cette pièce sombre et chaude : au moins une douzaine, noirs, gris, tachetés, roux et siamois. Annamaria a tout de suite pris de la viande crue dans un buffet et la leur a distribuée. Des chats presque invisibles sont arrivés de tous côtés pour attraper quelques morceaux de viande, puis ils sont retournés dans leurs recoins sombres et ils ont commencé à manger bruyamment. C'était comme un retour aux origines ; le remous presque imperceptible du bateau sur l'eau glauque, marqué par le balancement de la lanterne au bout de sa chaîne, annonçait un mode de vie aveugle et rassurant ; nous étions comme Jonas dans le ventre de la baleine.

« Je vais faire du café. » J'ai saisi son poignet et je l'ai ramenée en arrière : « Plus tard. »

Elle m'a regardée. Je l'ai attirée à moi et je l'ai embrassée. Nous avons été comme des animaux cette nuit-là, de merveilleux animaux. Au fond de la cale, sur toute la largeur de la péniche, se trouvait une espèce de terrasse d'au moins deux mètres cinquante de hauteur, à laquelle on accédait par une échelle de corde ; cette terrasse était entièrement, recouverte par les couvertures de son lit, des couvertures de laine semblables à des dépouilles d'animaux. Pris par le lent balancement du bateau, nous avons fait l'amour pendant toute la nuit avec, en arrière-plan, les innombrables chats qui grognaient et ronronnaient.

Elle m'a montré ses peintures. De grandes toiles qu'elle recouvrait de goudron bouillant, puis qu'elle peignait en or ou argent avant que ne commence le véritable travail. Les formes étaient déterminées par les contours du goudron solidifié. Son œuvre subissait l'influence byzantine – comme ces vitraux qui représentent les saints, les anges et les démons. Elle était pourtant athée jusqu'au blasphème. Nous avons beaucoup parlé, mais la conversation n'était pas facile : Annamaria se refusait à des réponses simples. Elle avait cette intelligence aiguë et intransigente des jésuites.

Souvent, notre conversation démarrait de façon très banale. Une nuit, elle m'a demandé mon âge. J'ai répondu vingt-huit ans, ce qui était également le sien. Elle m'a demandé si j'avais peur de vieillir.

« Non. Je pense que les dix années qui vont de trente à quarante ans représentent la fleur de l'âge. Tu as gardé toute l'énergie de tes vingt ans, mais tu as acquis un soupçon de sagesse.

— Ça dépend de ce que tu entends par "sagesse" ?

— Pour moi, c'est la possibilité de vivre avec la pleine conscience de ce qu'on fait et d'être capable d'accepter en même temps la responsabilité de ses actes. »

Elle a fait la grimace :

« Pour moi, la sagesse, c'est tout simplement la possibilité de se conditionner.

— Il faut alors considérer les chiens de Pavlov comme des êtres sages. Un être humain est certainement plus que ça.

— Qu'entends-tu par "plus" ?

— Interpréter les choses. Faire plus que vivre. Trouver un sens à la vie. »

Elle a poursuivi avec acharnement :

« Qu'appelles-tu un "sens" ?

— Une qualité qui fait qu'un tout est supérieur à la somme de ses parties. »

Elle a reniflé avec mépris :

« Tu es romantique. C'est inutile de chercher un sens là où il n'y en a pas. Je ne serais pas surprise si tu croyais aussi au surnaturel ?

— Pas au surnaturel, mais à quelque chose que j'appellerais le sens du miraculeux.

— Quelqu'un qui attend un miracle trébuche trop souvent sur les pierres de la réalité. »

À mon tour de demander : « Qu'est-ce que tu appelles "réalités" ?

— Ceci ! » Elle a tendu la main pour montrer l'intérieur de la péniche. « Du carton, des toiles, des chats, une échelle de corde, des couvertures. » Elle a ensuite posé sa main tachée de peinture sur mon sexe – nous étions nus dans ce lit surélevé ; elle a attendu un instant jusqu'à ce qu'elle le sente frémir sous sa paume ; avec un rire moqueur, elle a dit : « Ça, c'est réel. Pas d'abstractions du genre "foi", "espérance" ou "charité". Pas de passé car c'est mort. Pas de futur ; ça ne dure pas. Mais ça, ici, maintenant.

— C'est ta réalité à toi. J'ai la mienne – chacun a la sienne.

— Conneries. On ne se crée pas des réalités, mais des illusions. Tu manques de courage pour regarder les choses en face. »

J'ai protesté :

« Je ne pense pas que ce soit aussi simple ! Je peux étudier une chose sous tous les angles et l'examiner sur toutes ses coutures, et ne jamais la connaître. Ma réalité m'oblige à faire place à de nombreuses possibilités.

— Suppose que ces possibilités s'annulent les unes les autres et se transforment en paradoxes ?

— C'est peut-être ce soupçon de sagesse dont nous parlions :

apprendre à vivre avec ses paradoxes.

— Conneries. Les paradoxes permettent d'échapper à la réalité. Le développement scientifique de notre siècle n'a pour but que la destruction de tous les paradoxes. La réalité, ce sont les faits, pas les possibilités. Quelques-uns d'entre eux ne nous sont peut-être pas encore connus, mais ça ne change rien au fait qu'ils existent. »

J'ai voulu couper court à la discussion : « Parfait, je me contente donc de tes faits. »

Dans l'obscurité chaude et féconde, j'ai de nouveau écarté ses jambes. Et j'ai murmuré, moitié ironique et moitié sérieux :

*Oh ! combien de fois, hélas ! Pourquoi tant de chemin,
Pourquoi sur tant de temps, nous sommes-nous abstenus de nos corps ?
Ils sont bien nôtres, quoiqu'ils ne soient pas nous...*

Elle s'est raidie :

« C'est quoi ça ? »

— John Donne. Tu ne connais pas ? »

Elle a dit durement :

« Joseph, ne fais jamais plus de citations.

— Tu n'aimes pas la poésie ?

— La poésie, c'est très joli à écrire ou à lire. Mais ne t'en sers pas comme "substitut".

— Pourquoi "substitut" ?

— Les mots des autres te mettent dans l'impossibilité de sentir ou de penser par toi-même. Je veux savoir que c'est toi qui pénètres en moi, et non pas ce foutu John Donne ou qui que ce soit d'autre. Cesse de jouer la comédie, pour l'amour du ciel ! Et baise-moi ! »

Cette péniche a été une retraite sexuelle dont je suis sorti au bout de dix jours pour regagner le monde extérieur, comme Jonas rejeté devant Ninive. Ce jour-là, Annamaria, nue, enfilant ses épaisses chaussettes de laine, entourée de ses chats, a déclaré : « Il faut que tu t'en ailles. Je vais recommencer à peindre aujourd'hui. » J'ai caressé, pendant des mois, le souvenir de ces dix jours-là : le doux balancement de la lanterne qui obéissait au rythme lent du bateau, le ventre secret de cette cale avec sa chaude odeur d'huile de lin, de goudron, de chats, de femme et d'homme ; cette fille barbouillée de peinture, aux cheveux bouclés, bruns et courts, blanche et passionnée, serrée contre mon corps. Mais je savais que c'était plus qu'un souvenir vivace. À mon retour dans le monde, un embryon de pensée s'était évadé de mon subconscient, comme une bulle venue du fond de la mer. Quelque chose dans ma façon de vivre avait été irrévocablement

mis à nu par Annamaria : un jeu esthétique, observé sur le mur d'une cave, en dehors du monde. Le fait d'en prendre conscience a amorcé en moi un processus de retour vers le monde extérieur et vers le soleil.

Processus très lent, bien sûr, et nourri par le théâtre. Car le théâtre restait la dimension essentielle de ma vie. Mon retour à Londres fut une véritable éclosion. On me donna le rôle d'Archibald dans une représentation des *Nègres*. La pièce provoqua le délire et changea ma vie en une nuit : les contrats commencèrent à affluer. Je n'avais plus besoin de passer d'auditions. Le rôle principal de *La Mort de Danton* de Büchner ; Treplev dans *La Mouette* ; le fou Clarin dans une représentation d'avant-garde de *La vie est un songe* de Calderon ; Jean dans *Mademoiselle Julie* ; Sagredo dans *Galilée*. On m'a offert un contrat de pensionnaire à la Royal Shakespeare Company qui débutait avec *Le Marchand de Venise*.

La crise a très brusquement éclaté. De façon tout à fait bizarre et inattendue, à un moment où elle semblait n'avoir ni rime ni raison.

Complètement épuisé après une journée de répétitions difficiles, je m'étais couché tard. Quand je me suis réveillé, il devait être deux ou trois heures du matin. J'ai été assourdi par le tonnerre ; les lumières vacillantes semblaient irréelles ; engourdi par le sommeil, absolument terrifié, je suis à moitié tombé de mon lit ; j'ai trébuché jusqu'à la fenêtre et j'ai ouvert les rideaux. Tout était embrasé. La ville grondait comme au jour du Jugement dernier. Perdu parmi les décombres de mes rêves, ma première pensée a été : *C'est la guerre ! C'est une bombe nucléaire !*

Agrippé au rideau, j'ai commencé à marmonner à haute voix quelque chose comme : « Je veux partir. C'est votre guerre. Pas la mienne. Pourquoi être pris au milieu de tout ça ? »

Il m'a fallu un bon moment pour comprendre qu'il s'agissait d'un simple orage. J'ai regagné mon lit plutôt honteux. Mais je n'ai pas pu me rendormir. Le lendemain, je savais que quelque chose de décisif venait d'avoir eu lieu. Ce que j'avais découvert dans la stupeur du sommeil était terriblement vrai : *j'étais* un étranger à Londres. Au bout de neuf ans, j'étais toujours un étranger. La ville et ses habitants existaient en dehors de moi. Ils n'avaient pas besoin de moi, ils pouvaient vivre sans moi. Je m'accrochais à eux. Je m'imposais. Qu'ils me permettent de le faire, qu'ils m'offrent même leur hospitalité étaient hors de propos. Je n'étais pas nécessaire ; on pouvait se passer de moi ; j'étais même un parasite.

Pour la première fois, j'ai découvert une espèce de cohérence dans tout ce qui m'était arrivé jusque-là : ma rupture avec Beverley, les frustrations subies au cours des tournées de province, le choc de la corrida, Annamaria, la visite de Simon. Pour la première fois, j'ai regardé mon séjour à Londres et mon attachement à mon travail

comme les regardaient, de l'extérieur, Simon et Annamaria. Malgré ma sincérité, le théâtre était devenu pour moi, à Londres, une forme de dilettantisme, une fuite devant les problèmes. Ça ressemblait à la façon dont j'avais évité les discussions avec Annamaria en lui écartant les cuisses : je pouvais faire collection de beau mobilier, de livres, de disques, mais je n'étais qu'un comédien au cœur d'une vieille société, sophistiquée et assez vaine, qui s'offrait le luxe d'avoir des artistes.

Au cœur d'une telle société, le théâtre ne serait jamais ce que j'attendais de lui. Non, ce n'était pas exact. Le théâtre en tant que tel pouvait devenir ce que j'attendais de lui : le problème était en moi. C'était moi qui ne pouvais pas jouer le rôle important en dehors de ma propre société.

J'ai refusé la terminologie de Simon ; mais il avait été le catalyseur qui avait provoqué ma décision. Il ne pourrait jamais plus rentrer chez lui, pas même depuis qu'il avait perdu Bridget, car il était compromis par son passé politique. Moi, je pouvais rentrer ; en partie pour moi, en partie peut-être pour lui. Si je croyais sincèrement en cette forme de théâtre que représentaient la corrida ou Peter Brook, il fallait que je rentre pour l'implanter au sein de la seule société dont je faisais partie par le hasard de ma naissance. Je m'étais cru pendant si longtemps libéré de mon pays que ça a été un choc terrible de découvrir mon impossibilité à vivre sans lui.

Ce n'était même pas une décision : l'aboutissement inévitable d'un processus qui avait commencé le premier jour dans l'appartement d'Ovington Gardens, quand Janet était venue me parler pendant que je prenais mon bain.

J'avais cru pouvoir m'échapper. Il fallait renouer avec ma préhistoire. Les années passées à la ferme avaient servi de prologue à Cape Town, et Cape Town de prologue à Londres – mes années passées à Londres servaient de prologue à... à quoi ? C'est ce qu'il fallait découvrir. Plus que ça : à partir de tout ce qui m'était arrivé, il fallait créer mon avenir.

J'avais trente ans. Assez jeune encore pour avoir la foi et pour travailler ; assez vieux déjà pour avoir le droit d'être fatigué par ce processus de préparation incessante qui ne conduisait jamais à la réussite.

Je suis donc rentré.

Chez moi.

Chapitre Quatre

I

Ce retour avait quelque chose d'intime, un secret que je voulais préserver entre Cape Town et moi. Après tant d'années, c'était un peu comme si je rejoignais une maîtresse sans savoir si j'allais retrouver notre ancienne communion ou si elle ne s'était pas mariée entre-temps. Je n'ai donc ni écrit ni parlé de mes projets de retour à personne.

Mes bagages ont été rapidement fouillés à la douane, mais au moment où j'allais quitter le guichet, le douanier m'a brusquement interpellé :

« Hé ! vous ! »

J'ai regardé autour de moi. Il était évident que c'était à moi qu'il s'adressait.

« Ces livres que vous avez là – on peut jeter un coup d'œil ? »

Vexé par le ton de sa voix, je suis revenu pour lui montrer les livres que j'avais sous le bras : quelques pièces de théâtre, les poèmes de saint Jean de la Croix, *Les Carnets* de Camus et la grande édition Phaidon des sculptures de Michel-Ange.

Avec une méfiance qui me parut totalement incompréhensible, le douanier a feuilleté les livres et les a mis de côté l'un après l'autre ; puis sa main est tombée sur le Michel-Ange : une main pâle, couverte de taches de rousseur et de poils roux. Il a ouvert le livre, a pris sa respiration, a émis un « Ah ! » très aigu.

J'ai dit :

« Que se passe-t-il ? »

— Ce qui se passe ? » Il a pris de nouveau une profonde inspiration, tout en feuilletant le livre. « Vous ne pouvez pas faire entrer ça dans le pays.

— Pourquoi pas ? » J'étais ahuri.

Il a rapidement fait le tour du guichet ; il tenait le livre bien serré sous son bras.

« Suivez-moi. C'est un délit grave de faire entrer en contrebande des photos cochonnes dans ce pays !

— Mais c'est Michel-Ange !

— Peu importe qui c'est. Suivez-moi. Allez, dépêchez-vous. » Ses genoux m'ont paru obscènes entre ses hautes chaussettes blanches et ses shorts blancs trop larges.

Je l'ai suivi, sans mot dire, dans un réduit à l'écart. Deux des côtés de ce réduit étaient grillagés. Il s'est assis dans cette petite pièce – comme une poule rouge Rhode Island dans une cage –, fouillant parmi les stylos, les formulaires, les papiers carbone et les boîtes de trombones vides.

« Nom et prénom ?

— Joseph Malan.

— Malan. » Il a levé la tête d'un air accusateur : « C'est un nom blanc. »

La colère montait en moi : « Ça vous dérange ? »

Il s'est levé :

« Écoute. Je ne supporterai pas l'insolence d'un gars de ton espèce. Tu entres dans le pays avec des livres pornos, et tu as le culot de rouspéter ?

— J'aimerais savoir...

— Tu réponds quand je te pose une question. Pour le reste, tu la boucles, c'est tout. Compris ? » Il m'a regardé un instant, puis s'est rassis. « Adresse ? »

Je lui ai donné la seule adresse qui me soit venue à l'esprit : Gran'ma Grace, en haut de District Six. Il l'a notée.

« Je peux avoir un reçu pour mon livre ? ai-je demandé quand il a enfin apposé sa signature.

— Un reçu ? Tu penses que j'ai que ça à... »

À ce moment-là, un étrange *deus ex machina* a fait son apparition ; une créature hirsute avec un gros nez couperosé ; il portait un appareil photo autour du cou.

« Monsieur Malan ! s'est-il exclamé. Je savais que c'était vous. J'ai vérifié à l'agence de voyages ; je savais que vous étiez à bord. Vous n'allez pas m'échapper aussi facilement ! » Avant que je ne sois revenu de ma surprise, il s'est mis à me bombarder avec son appareil photo.

« Qu'est-ce que vous faites là ? a demandé le douanier furieux.

— Journaliste, a répondu l'étranger en sortant une carte de sa poche. Vous avez fini ? Je peux vous enlever notre célébrité ?

— Célébrité ? » a demandé la poule rouge Rhode Island.

J'ai dit au journaliste :

« Ce monsieur vient de me confisquer un livre sur Michel-Ange.

— Inestimable ! a dit le petit gnome. Oh ! inestimable ! Je peux vous prendre tous les deux en photo avec le livre en premier plan ?

— Foutez-moi le camp ! a hurlé le douanier. Tous les deux ! »

Quand nous avons ouvert la porte du réduit, il a ajouté, visiblement à mon intention :

« Vous aurez bientôt de nos nouvelles ! Du ministre de la Justice !

— Vous aussi, vous aurez de nos nouvelles ! a rétorqué mon compagnon. Lisez le journal, dimanche. » Il m'a pris le bras et m'a vivement poussé dehors. « Maintenant, racontez-moi tout. Je ne vous retiendrai pas longtemps. » Il a fourré une main moite dans la mienne. « Davey Sachs. Tout le monde me connaît. »

Nous nous sommes assis dans un coin du hall. Il a vérifié, avec excitation, si son magnéto fonctionnait. « Un, deux, trois, merde, qu'est-ce qui se passe encore ? Un, deux, trois, oh, bon Dieu, un deux, trois. » Dix minutes plus tard, tout était prêt. « O.K. ? m'a-t-il dit haletant. Vous êtes un artiste, donc le micro ne vous intimide pas. Par quoi commence-t-on ? Ce putain de truc avec la douane ? C'était quoi le livre qu'ils ont confisqué ?

— Michel-Ange.

— Sans blague ! Vous vous rendez compte ! » Silence. « Comment vous écrivez ça ? »

J'ai patiemment épelé le nom. Il a insisté pour connaître l'histoire depuis le début. Quand il a été certain qu'il n'y avait plus une seule goutte de mélodrame à en tirer, il m'a posé des questions sur mes années passées à l'étranger :

« Vous n'avez jamais joué avec Laurence Olivier ?

— Non.

— Dommage. De toute façon, on peut au moins dire une chose : vous l'avez vu jouer ?

— Bien sûr.

— Parfait. C'est tout ce qu'il me fallait. Maintenant racontez-moi... »

L'interview a duré une heure. Il s'est mis à héler des porteurs à droite et à gauche pour faire transporter mes bagages jusqu'à sa voiture. J'ai dit : « Excusez-moi une minute », et je suis parti. Je n'avais aucun besoin urgent à satisfaire, mais il me fallait quelques minutes de silence. Je me suis dirigé vers l'endroit où, depuis une heure, d'autres hommes se dirigeaient. Au moment où j'allais entrer, quelqu'un m'a touché l'épaule. Je me suis retourné. Un jeune homme charmant me souriait et, du doigt, m'indiquait la pancarte, au-dessus de la porte :

HERE – HOMMES.

SLEGS BLANKES – BLANCS SEULEMENT.

Puis il m'a dépassé, et la porte a claqué derrière lui.

Stupéfait, je suis retourné vers Davey Sachs et son armée de porteurs qui transportaient mes pauvres bagages vers une Volkswagen très abîmée. Je n'avais pas conscience de la foule qui nous entourait. Une voiture, qui passait en faisant crisser ses pneus, a failli me renverser. J'avais la gorge sèche et mes membres étaient gourds. J'ai pensé : *Mon Dieu, je suis de retour chez moi.*

Le dimanche suivant, un article assez gênant a paru dans le journal de Davey. Il avait visiblement fait des heures supplémentaires pour écrire son papier de façon aussi claire que possible, car l'article comprenait un synopsis très détaillé de ma biographie, avec pour point culminant ma confrontation avec le douanier, le tout étayé de commentaires. Du douanier lui-même, il n'y avait que cette remarque laconique : « Je ne savais pas que Joseph Malan était un homme cultivé ; je pensais que c'était un homme de couleur comme les autres. » Un ministre décrivait l'incident en quelques clichés bien choisis, comme une erreur malheureuse qui était déjà réparée et dont on avait grossi l'importance. Une secrétaire ou quelqu'un comme ça demandait : « Pourquoi Malan a-t-il donné une fausse adresse s'il avait la conscience tranquille ? »

J'ai déposé mes bagages à la consigne de la gare. Davey a dû remarquer mon étonnement devant le nouveau bâtiment, car il m'a légèrement touché l'épaule : « Vous ne reconnaissez plus la baraque ? La prospérité, Joseph, voilà ce que c'est. Je peux vous appeler Joseph ? Appelez-moi Davey. La prospérité, oui. Qui est-ce qui a dit : "Dieu a essayé de nous ruiner avec des sécheresses, des sauterelles, la peste bovine et le communisme : quand tout a échoué, il a envoyé sa lèpre la plus noire : la prospérité". Il s'est mis à ricaner. « Et vous voilà de retour ? C'est bien. Les choses ont besoin de changer. Laissez-moi pourtant vous dire, entre nous... Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes revenu. Ne dites pas que je ne vous ai pas prévenu. »

Je me suis débrouillé pour me séparer de lui. La voiture a disparu dans la circulation et je suis resté un moment planté là, sur le trottoir, avant de me remettre à marcher. J'ai remonté la rue, puis j'ai pris à gauche vers la Parade.

L'énorme et vieille marchande d'herbes était assise à la même place, mais le reste... La place semblait avoir rapetissé. Elle s'était enlaidie ; elle était en grande partie occupée par des centaines de voitures garées. C'était comme une pièce jouée pendant plusieurs saisons, qu'on va revoir après une longue absence dans une interprétation différente : troublé, on tente de comprendre pourquoi on l'avait tant aimée la première fois et ce qui s'est altéré entre-temps.

J'ai pourtant refusé, avec entêtement, d'admettre que la ville avait vraiment changé, attribuant cette impression à une mémoire défaillante. Tout était encore très bien. Tout allait redevenir très bien. Cape Town allait redevenir Cape Town.

Laissant la Parade derrière moi, j'ai descendu Darling Street. Aux abords de District Six, j'ai acheté un cornet de *fish and chips* : pas seulement pour apaiser ma faim, pour retarder mon arrivée, car j'étais tout à côté. Je me suis assis sur le rebord de fenêtre d'une boutique de fripier. Devant moi, une bande de galopins jouait aux dés. J'ai écouté avec plaisir leurs voix effilées comme des lames de rasoir :

« Va donc, eh ! N'essaie pas de jouer à ma place, mec !

— Tu veux jouer les fortiches, hein ?

— Fais gaffe, mec.

— Fais gaffe toi-même. Je te préviens.

— Tu veux te battre ? »

Ils étaient sur le point de se battre quand l'un d'eux a jeté un coup d'œil dans ma direction : « Attention, les mecs, ce type nous regarde comme un flic. Planquez-vous. »

Les dés et la petite pile de cents ont disparu en un éclair. Pour ne pas les déranger plus longtemps, j'ai froissé mon cornet vide et je me suis remis en route.

« Zyeute un peu cette veste, et en plus il bouffe des frites ! a commenté une voix aiguë. C'est un poulet. »

Leur méfiance m'a blessé. J'aurais aimé retourner sur mes pas et tout leur expliquer ; mais comment les convaincre ? Ils ne voudraient certainement pas avoir affaire à moi. Leur langage et leur jeu avaient ramené un peu de chaleur en moi, une lueur de familiarité et de découverte. J'ai grimpé la colline avec plus de confiance vers le but que je m'étais fixé : la maison de Gran'ma Grace à Oxford Place ; plus je montais, plus le quartier devenait silencieux et sordide. Plusieurs maisons étaient vides, portes et fenêtres condamnées ou barricadées ; plusieurs autres avaient été démolies ; des bulldozers ronronnaient dans les terrains vagues, et la perspective des immeubles ressemblait à une bouche où manqueraient plusieurs dents et où plusieurs autres auraient été mal soignées.

La maison de Gran'ma Grace était vide, elle aussi. Les vitres cassées avaient été bouchées n'importe comment, avec du carton ou du contre-plaqué. Une partie de la charmante et ancienne balustrade victorienne en fer forgé manquait. J'ai bien vu que c'était inutile. J'ai pourtant gravi les marches cassées et j'ai frappé à la porte d'entrée. Le son a éveillé un écho dans la maison vide. Confus, perdu, je me suis retourné et j'ai allumé une cigarette, adossé à l'un des piliers de la véranda.

Brusquement, un bruit du tonnerre de Dieu a éclaté dans l'une des maisons voisines : des voix d'enfants qui pleuraient et hurlaient se mêlaient à des voix de femmes à demi hystériques et à la voix de basse, grincheuse, d'un homme. Le bruit s'est déplacé vers la véranda.

Un vieil homme aux cheveux gris, avec une chemise à carreaux et un pantalon de velours côtelé trop large (la braguette dépourvue de boutons était béante), est sorti de la maison entouré de cinq ou six petites filles qui sanglotaient et hurlaient en chœur. Il les engueulait et les maudissait, essayant de les écarter en agitant ses bras comme un moulin à vent ; mais elles restaient accrochées à lui. Deux grosses femmes sont apparues dans l'encadrement de la porte ; elles criaient aussi fort qu'elles pouvaient. Quand cette procession bruyante a atteint le milieu de la place, j'ai descendu les marches de Gran'ma Grace pour leur venir en aide. Je pensais que quelqu'un était mort dans leur famille.

Le vieil homme s'est aperçu de ma présence ; il est venu vers moi, entouré des enfants qui hurlaient. Le bruit était si violent qu'il m'a été impossible pendant quelques minutes de comprendre ce qu'il essayait de me dire : les filles pleuraient et sautaient autour de moi, de façon hystérique, comme si elles allaient faire pipi sous elles. À la fin, l'une des plus grandes m'a fourré dans les mains une souricière dans laquelle une pauvre souris se débattait en piaillant.

« Allez au diable ! a crié le vieil homme. Je ne la toucherai pas. Je ne ferai pas ça. »

Les petites filles me suppliaient en sanglotant : « Tue-la, tue-la ! Je t'en prie, tue-la ! » Elles se sont mises à tirer sur mes vêtements, à s'accrocher à mes bras.

Ahuri, j'ai posé la souricière par terre ; j'ai levé le pied droit au-dessus de la tête sanglante du rongeur qui se débattait, et j'ai marché dessus. Un hurlement a retenti. J'ai senti, sous mes pieds, les os fragiles se briser, et mon estomac s'est contracté. Je me suis détourné et je suis parti, en frottant ma semelle droite sur les pavés. *Par tous les parfums de l'Arabie...*

Mais le vieil homme m'a rattrapé et m'a pris la main. Les enfants, enfin calmés, avaient ramassé le cadavre de la souris et l'avaient ramené dans la maison.

Le vieil homme m'a dit de sa bouche édentée : « Désolé pour cette merde. Je pouvais pas mettre mon pied sur une chose comme ça et je l'ai dit aux gosses, mais elles écoutent pas. Je suis trop vieux pour faire des choses comme ça, et puis maintenant trop près de mon Dieu. Merci quand même de nous avoir sortis de là. »

Ses yeux mouillés me regardaient avec une grande curiosité :

« Vous êtes drôlement bien habillé pour le quartier ?

— Je suis venu voir Gran'ma Grace. Elle habitait ici.

— Je le sais. » Son regard s'est fait inquisiteur : « Mais Gran'ma Grace a été enterrée il y a bien longtemps. Vous saviez pas ?

— J'étais au loin. Autrefois, je louais une chambre dans sa maison.

— Alors, je dois vous connaître. » Il m’a soigneusement dévisagé : « Ce serait pas toi, Joseph, par hasard ?

— Oui. Mais je ne crois pas me souvenir...

— J’ai habité ici pendant toutes ces années. Tu te souviens pas d’Oom Sassie ? J’ai perdu seulement mes dents : Dieu soit loué, le cœur est encore solide. »

Voilà que tout me revenait : ce vieux voisin jovial qui passait ses journées au soleil et qui prenait plaisir à harceler Gran’ma Grace quand elle revenait le samedi matin de l’Église des Séraphins et des Chérubins.

Pour lui faire plaisir, je suis revenu avec lui boire une tasse de café. Les deux grosses femmes, aux pantoufles usées, attendaient sous la véranda ; l’une était la fille d’Oom Sassie, l’autre une amie. Pendant qu’elles préparaient le café, nous sommes montés au premier étage sous la véranda. Sa chaise y était toujours, très abîmée au bout de tant d’années.

« Vous m’avez dit que Gran’ma Grace était morte depuis longtemps ?

— Longtemps. Euh ! mon Dieu. Laisse-moi me souvenir. Ça va faire trois ans à Noël et juste à temps.

— Juste à temps ?

— Elle a pas pu voir ce qu’ils nous ont fait ici. Mon Dieu ! »

Quelques larmes ont coulé sans effort. « Pense à toutes ces années où on a vécu ici tranquilles. Je dis qu’il est temps que le Seigneur vienne et qu’il m’emmène aussi. Y’a pas de place ici pour un homme qui a la peau noire. »

Je ne comprenais toujours pas où il voulait en venir. Il m’a demandé, avec étonnement :

« Tu veux dire que tu ignores ce qui se passe ici ? Tout District Six a été foutu en l’air.

— Expliquez-vous, Oom Sassie ? Je suis resté si loin pendant si longtemps que je n’ai pas la moindre idée de ce qui se passe. »

Il a lentement remué la tête et s’est mis à marmonner : « Plus près de toi mon Dieu... », jusqu’à ce qu’il reprenne brusquement conscience de ma présence. « Foutu en l’air, je dis. On s’est battus, mais ç’a été inutile. C’est foutu pour nous. Ils transforment District Six en quartier chic pour les hommes blancs du gouvernement. Nous, les Noirs, on nous fout à la porte avec un coup de pied au cul.

— À la porte, pour aller où ?

— Ils construisent des maisonnettes à Cape Flets, au grand air, en plein vent.

— Pourquoi n’y vont-ils pas eux-mêmes ? »

Oom Sassie a fait la grimace : « Jamais ; sont trop blancs pour le

vent. Y'a que nous pour vivre là-bas, nous et la végétation rabougrie. Tu vois : toutes les mauvaises herbes du Seigneur. »

Il a continué de parler, avec de temps à autre un petit rire. J'étais assis et je regardais, de l'autre côté de la place, la maison délabrée de Gran'ma Grace, échouée sur le flanc de la colline comme l'épave d'un vieux bateau. J'ai essayé d'imaginer l'endroit dans quelques années : de blanches demeures imposantes de style afrikaner, pseudo-Le Corbusier ou hottentot gothique ; des centres commerciaux et des supermarchés ; des cours de béton avec des bassins, des bancs avec des inscriptions, comme des épitaphes : « BLANKES – BLANCS. » Et je me suis rappelé l'allure qu'avait ce quartier ; l'arrière-cour bruyante de Gran'ma Grace remplie de pigeons et d'enfants, où nous répétions, la nuit venue, à la lumière du lampadaire le plus proche ; les deux chambres de devant, au premier étage, séparées par une cloison de bois ; Ursula en jupon devant son miroir cassé, sa main provocante, sa voix profonde et chantante : « Ça va tomber si tu travailles trop. » Dulpert s'installant avec moi ; nos interminables conversations, nos balades dans le quartier ; les salons de coiffure qui sentaient l'encens, l'huile de noix de coco, le *buchu* et l'herbe ; les enfants qui apparaissaient et disparaissaient entre les voitures garées au hasard dans les rues pavées ; les marchands de quatre-saisons et la trompette du poissonnier ; l'urinoir commun aux Blancs et aux Noirs, au pied de la colline ; les scènes nocturnes dans la brume ; Fatima, Sheila.

Immédiatement après avoir terminé mon café, j'ai dit au revoir et je suis parti un peu cavalièrement, car le pauvre Oom Sassie avait encore envie de bavarder. Je l'ai rassuré :

« Je reviendrai. On reparlera de tout ça. Du bon vieux temps.

— Tu me le promets, Joseph ?

— Je le promets, Oom Sassie. »

Quand je suis arrivé au rez-de-chaussée, les filles se sont glissées furtivement derrière moi pour me regarder partir. La plus jeune a dit d'une voix aiguë : « On l'a enterrée derrière les cabinets. » Je lui ai tapoté la tête. J'avais déjà fait un bon bout de chemin vers le bas de la colline quand j'ai brusquement réalisé que je frottais encore ma semelle droite en essayant d'enlever tout ce qui s'y trouvait collé.

J'avais descendu cette rue étroite autrefois avec le sentiment de ne plus toucher terre. C'était après ma première nuit avec Ursula. Tout me paraissait étrange alors, baigné d'une lumière miraculeuse : le monde sortait de sa gangue et devenait plus grand que la vie. Aujourd'hui, tout était différent, tout avait rapetissé. Les maisons qui m'entouraient, les balcons étroits, les piliers dont la peinture s'écaillait, les salons de coiffure, les échoppes d'herbes et d'épices, les enfants bruyants, les marchands de quatre-saisons, les façades baignées de soleil, les intérieurs sombres. Tout semblait faux et

provisoire, comme les décors d'une pièce qui vient d'être jouée : les machinistes vont les démonter, les enlever, balayer la scène, nettoyer les loges, changer les rouleaux de papier hygiénique, préparer la nouvelle mise en scène – pour un nouveau groupe de personnages en quête d'auteur.

Ce monde fragile de carton-pâte que je traversais en rejoignant le pied de la colline, que je pouvais toucher de mes mains, regarder de mes yeux, a presque brusquement basculé, est devenu plus irréel qu'Ovington Gardens, le Cut, Belsize Park ou Navarino Road. Les gens qui me dépassaient étaient comme des fantômes plus imprécis que des souvenirs.

Tout se confondait pour moi, comme les deux mondes de Sigismond dans la pièce de Calderon : prince de Pologne, enfermé dans un donjon, vêtu de peaux de bêtes, emmené au palais du roi pendant son sommeil, autorisé à gouverner pendant un seul jour, puis drogué et reconduit dans les montagnes ; et, quand il se réveille dans son donjon, il peut conclure que ça n'a été qu'un songe ; mais peut-être est-ce le palais qui était réel et le donjon seulement un songe ?

En repensant à la pièce de Calderon, quelque chose s'est passé, très caractéristique de ma manière de réagir : je me suis senti plus détendu, plus calme, car je venais de trouver un parallèle à ma situation. Je pouvais redéfinir mon univers à partir du théâtre, seule réalité en qui j'avais confiance.

J'avais joué, à Londres, le rôle du fou de Calderon, Clarin : je décidai de monter la pièce moi-même. Ma première mise en scène ici, et je jouerai cette fois le rôle de Sigismond. Je me suis arrêté, tout excité, au coin d'une rue pour réfléchir à ma mise en scène : j'allais faire de Sigismond un homme de couleur, banni de la cour des Blancs ; nous utiliserions le même décor pour le donjon et pour le palais – un décor très simple, peut-être un simple dispositif indiqué par des cordages blancs sur des rideaux noirs –, afin de bien marquer la similitude entre le songe et la réalité, et les opposer à la nuit environnante. Et puis... et puis... et puis...

Je me suis aperçu que les passants me regardaient curieusement. J'ai compris qu'une fois de plus je me parlais à voix haute, mais je m'en foutais. Plein de ce nouveau projet, j'avais déjà presque oublié les déceptions de mon retour.

II

Toutes les cabines téléphoniques du quartier étaient en dérangement. Je suis retourné à la gare pour téléphoner à Derek de Villiers.

Et s'il n'était pas là ? S'il était parti en tournée ? Je sentais la peur m'envahir en écoutant la sonnerie à l'autre bout du fil. La ville m'est brusquement devenue inhospitalière : où coucher si Derek ne répondait pas ? Gran'ma Grace était morte. Aucun hôtel pour me recevoir. Alors ? Retourner chez Oom Sassie et ses petits-enfants, dans cette maison bouleversée par la mort d'une souris ?

Derek a enfin répondu. Je lui ai dit que je prenais l'autobus pour aller chez lui à Bantry Bay. Il a insisté pour venir me chercher à la gare.

Nous avons remonté Strand Street à vive allure dans sa Capri verte.

« Quand es-tu revenu ? m'a-t-il demandé quand nous avons tourné devant Robb's Motors.

— Très tôt ce matin. Par le courrier régulier.

— Pourquoi, grand Dieu, ne m'as-tu pas prévenu ? Qu'est-ce que tu as fait de toute la journée ?

— Je suis monté à District Six pour tuer une souris. »

Derek m'a jeté un regard de biais, a souri sans comprendre, puis a klaxonné furieusement parce qu'une voiture freinait devant lui. Il a levé deux doigts en direction du conducteur qui le suivait et a allumé une cigarette ; de la cendre tombait parfois sur son polo noir.

Il avait vieilli pendant mes neuf années d'absence, mais il avait pris beaucoup plus de neuf ans. Quel âge pouvait-il avoir ? Quarante ? Quarante-deux ? Son visage avait une couleur jaunâtre, signe de mauvaise santé ; il avait des poches sous les yeux, des joues et un nez couperosé. Ses cheveux rebiquaient en désordre dans le cou et son col était couvert de pellicules. L'index et le majeur de sa main gauche étaient marqués de nicotine. Ses yeux noirs, aussi pénétrants que ceux de Picasso, étaient devenus vides et tristes. Tout ça m'a touché, car je me souvenais de son incroyable vitalité. Il ressemblait à un Méphistophélès fatigué.

J'ai demandé exprès :

« Comment va ?

— Je me sens comme une vieille pute. » Puis, avec un léger battement de cils : « Quand tu es parti, je pouvais encore jouer

Juliette. Maintenant...

— Lady Macbeth ?

— Je manque de passion, mon chou. Je pencherais plutôt pour l'une des sorcières.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai dû atteindre l'âge de la ménopause. La chair veut encore, mais le cœur n'y est plus. Je sentais ça déjà, mais seulement entre les pièces. Aujourd'hui, je le ressens même quand je suis en scène. À long terme, ça finit par te rendre impuissant.

— Tu es fatigué, c'est tout. »

Il a tourné sur la droite sans prévenir, coupant la route aux voitures qui arrivaient, et s'est arrêté dans un parking de plein air, installé sur le toit d'un immeuble qui s'élevait de la plage jusqu'au niveau de la rue.

« Je suis fatigué, c'est vrai. Et j'ai besoin d'un nouvel amant. Mais ça ne fait pas tellement de différence.

— Tout va aussi mal que ça ?

— C'est pire, Joseph. Écoute-moi. » Il a ouvert sa portière et s'est retourné vers moi : « Il n'y a que trois passe-temps possibles dans ce putain de pays : le rugby, l'immoralité et la mort en voiture. Pendant les entractes, nous organisons des élections et nous greffons le cœur des gens de couleur sur des Blancs à l'agonie. On n'a pas de temps à consacrer au théâtre. Tu t'en apercevras très vite. » Il est sorti de la voiture. « Tu restes combien de temps ? »

— Je suis revenu pour toujours.

— Ne fais pas le con ! *Rester* ici ? Tu ne parles pas sérieusement ?

— Pourquoi pas ?

— C'est de l'humour noir ? » Il a pris l'une de mes valises dans le coffre, a fléchi sous le poids. « On peut comprendre pourquoi un prisonnier essaie de s'évader de prison. Mais, grand Dieu, pourquoi essayer d'y *entrer* ?

— Si c'est tellement insupportable, pourquoi n'as-tu jamais essayé de partir ? » J'ai claqué la portière et je l'ai suivi, mon autre valise à la main.

« Tu as le droit de me le demander ! » Il s'est dirigé vers un escalier ; nous avons descendu un étage. Il a appuyé sur le bouton de l'ascenseur. Pendant que nous attendions, il a continué, en allumant une autre cigarette : « J'aurais dû partir avec toi. Mais, à l'époque, je croyais encore qu'une espèce de vocation me retenait ici : je pensais pouvoir apporter un rayon de soleil à la Très Sombre Afrique. Mais tout ce que j'ai vu... C'est comme dans la chanson : *Je me suis engagé dans la marine pour voir du pays*.

— Tu peux encore partir.

— Tu crois ? » Il a ri. « Qui voudra donner asile à la vieille pute pour une seule nuit ? Non, mon chou, c'est fini pour moi. Je n'ai aucune envie de devenir un martyr en crevant de faim dans la froidure britannique. J'aime trop mon petit confort : je préfère rester ici et épater les sauvages avec mon talent, me ronger le cœur et partager mes peines avec une bouteille de Vat 69 ou quelque jeune proie qui tombe entre mes griffes. Il vaut mieux supporter nos petits malheurs et autres inconvénients. Voilà l'ascenseur. *Après vous.* »

L'intérieur de l'appartement de Derek m'a surpris. Il avait au mur des tableaux modernes : reproductions d'un Picasso première manière, d'un Klee, d'un Marini ; quelques œuvres originales, dont la plus frappante représentait un torse masculin : c'était un fusain sensuel et fort. Le mobilier, lui, était victorien : une chaise longue, deux fauteuils de grand-mère, une table ovale en bois de rose et des chaises à bascule ; il y avait même une cloche avec de ravissantes graminées. Dans sa chambre, un lit à baldaquin et une énorme psyché en acajou. Dans la chambre d'ami, le lit à une place avait, au pied et à la tête, des médaillons polychromes enchâssés dans des motifs en fer forgé.

J'ai dit : « C'est très joli, très douillet », quand nous nous sommes installés dans la salle de séjour pour boire un whisky.

« Mon cul, oui ! C'est peut-être joli, mais c'est inutile. » Il s'est écroulé dans un fauteuil. Un énorme chat persan est sorti d'un recoin sombre, a sauté sur ses genoux et s'est mis à ronronner en m'observant de ses yeux d'agate mi-clos. Le coucher de soleil étincelait sur la mer et jetait des reflets tremblants sur les murs. De temps à autre, une vague envoyait une gerbe d'embruns par-dessus les rochers, juste sous la fenêtre.

Derek a gardé la bouteille de whisky près de sa chaise et a rempli de nouveau son verre avant que j'aie bu la moitié du mien. Nous faisons semblant d'être détendus dans cet impressionnant silence, mais je sentais qu'il était aussi mal à l'aise que moi. Qu'avions-nous en commun ? Des années plus tôt, il m'avait aidé avec ma troupe d'amateurs, m'avait fait avoir une bourse, m'avait envoyé à l'étranger. Mais que savais-je de lui ? Je n'avais jamais franchi le seuil de son appartement. Maintenant, brusquement, j'étais de retour et il était la seule personne à pouvoir m'offrir un lit.

Au bout d'un moment, il a commencé à me poser des questions sur Londres. Je lui ai parlé des pièces que j'avais jouées, des gens avec qui j'avais travaillé. Il remplissait son verre à intervalles réguliers et je me suis demandé s'il m'écoutait vraiment ; ses yeux étaient mi-clos comme ceux de son chat.

Il m'a interrompu :

« Et tu es revenu ! C'est ce que je n'arrive pas à comprendre.

— Ce matin, pendant quelques minutes, moi non plus je n'arrivais pas à comprendre. » Je lui ai raconté mon arrivée. « Mais quand je suis redescendu de District Six, j'ai su quelle était la première pièce que je voulais monter ici. *La Vie est un songe*, de Calderon. Et je sais maintenant que j'ai eu raison de revenir.

— *La Vie est un songe*. » Il a allumé une cigarette et a jeté l'allumette par la fenêtre. « Où et avec qui comptes-tu monter ça ?

— Je veux constituer une troupe aussi vite que possible. Comme celle que j'avais, mais meilleure, plus professionnelle. Et puis... »

— Bon Dieu ! » Il s'est levé en tenant le chat sous son bras ; il a fermé la fenêtre pour empêcher le vent froid de l'hiver d'entrer dans l'appartement. « Tu as l'air encore plein d'illusions. J'espérais que ces années passées à l'étranger t'en auraient guéri. Tu as de l'argent ?

— Un peu ; pas beaucoup.

— Mon chéri ! Prends ton billet de retour pour Londres dès demain. Tu as oublié à quoi ça ressemblait ici.

— Je sais ce que je veux faire.

— Joseph. Va dans ma chambre, enlève ton pantalon, mets-toi à quatre pattes devant le miroir – comme ça tu pourras voir de près le trou de ton cul. Pourquoi suer sang et eau si le résultat final doit être le même ?

— Qu'est-ce qui t'a rendu si cynique ?

— Pourquoi ne pas être cynique ? Ça permet de conserver un peu de dignité. Dieu sait que je n'ai aucune envie de te voir en arriver où j'en suis arrivé. Et pire. Regarde les choses en face. J'ai au moins quelques atouts de mon côté !

— Du genre ?

— La couleur de ma peau.

— Moi aussi, j'ai grandi ici. Je sais très bien à quoi m'attendre.

— Tu as été absent pendant combien de temps ? Huit, neuf ans ? Ça peut faire une putain de différence. »

Il a posé le chat sur le tapis afghan et s'est dirigé vers la porte de sa chambre :

« On en reparlera plus tard. Je dois me préparer. Je travaille ce soir.

— Tu joues quoi ?

— Strindberg, pour les trente et une personnes qui ont été assez intéressées pour louer des places. »

J'ai dit avec un sourire :

« Je viens avec toi. Comme ça tu pourras compter sur trente-deux personnes.

— On joue à l'Hofmeyr.

— Et alors ? Strindberg reste Strindberg et tu es toi.

— Je veux dire que tu ne peux pas venir avec moi, Joseph. Nous avons très soigneusement trié nos trente et un rapaces avides de culture sur le volet. Et tu n'as pas de robe blanche de mariage. »

Il faisait froid sur les rochers noirs, sous le triste immeuble de Derek, mais c'était un froid pur et clair. La mer était basse. En me frayant prudemment un chemin, je pouvais aller au-delà des rochers glissants vers la lointaine blancheur écumante. J'essayais d'être rationnel : c'était peut-être une bonne chose de n'avoir pas pu aller au théâtre. Ça me donnait le temps de passer en revue cette première journée.

Je me suis assis sur un rocher et je me suis abandonné, comme un noyé dans les vagues, à ce qui était arrivé : l'altercation ridicule avec le douanier ; l'interview de Davey Sachs ; la maison vide de Gran'ma Grace ; la voix fluette d'Oom Sassie me parlant de District Six ; l'histoire grotesque de la souris ; le cynisme de Derek.

Un leitmotiv avait bercé toute cette journée :

Ne dites pas que je ne vous ai pas prévenu.

Tu veux dire que tu ignores ce qui se passe ici ?

Mon chéri, prends ton billet de retour pour Londres dès demain. Tu as oublié à quoi ça ressemblait ici ?

Même si c'était vrai, en quoi cela affectait-il mon avenir ? Était-ce une raison suffisante pour me sauver, la queue basse, sans avoir donné une seule chance à mon pays et à moi-même ? J'étais revenu pour faire du théâtre, pour créer quelque chose au milieu de mon peuple – pour satisfaire une profonde exigence personnelle, mais aussi pour donner aux miens, je le savais, ce qu'ils attendaient. Voilà tout. Mon pays ne me refuserait pas ça. On ne pouvait pas, bon Dieu, me claquer la porte au nez ; c'était mon pays. J'avais en moi la semence et le sang de plusieurs générations : huguenot et Malais, Hottentot et Xhosa, Irlandais et Boer ; Blanc, Métis, Noir, tout. Fabriqué en Afrique du Sud, interdit à l'exportation.

J'étais assis comme une mouette malade et transie de froid. Je me souvenais. La petite lumière vacillante d'une flamme que nous avions gardée vivante à travers les siècles... Je ne savais pas quel talent l'esclave Léa avait eu en dehors de sa virginité, ni quelle étincelle les premiers Malan avaient volée aux flancs du Luberon ou des Cévennes dans le Midi de la France ; que possédait mon arrière-grand-père Adam en dehors de sa violence, de sa poésie du meurtre ? Il y avait sûrement quelque chose en eux, quelque chose qui avait survécu à toutes ces générations : un esclave qui chante des chansonnettes pour amuser son maître et qui endoctrine ses frères ; un musicien, maudit de Dieu, qui joue sur le bord de la route ; une femme de douleurs qui

chantonne des berceuses ; un Abraham qui publie des vers anonymes dans un journal militant pour la langue afrikaans ; David qui allume un incendie avec son art ; et mon père, Jacob, le fou du camp de la mort. C'était mon tour maintenant, mon tour de faire mes entrées et mes sorties.

Leur souvenir m'interdisait de fuir : *telle* était la passion illogique qui me retenait ici. Elle, et ce vieil entêtement qui refusait d'être dompté.

Je resterais. C'était la seule chose que je *pouvais* faire. Le libre arbitre était un concept surestimé.

Ma montre s'était arrêtée. Je ne savais pas l'heure qu'il était quand je me suis enfin levé et que je suis retourné, tremblant de froid, à l'appartement.

Dès que j'ai ouvert la porte, Derek a demandé : « C'est toi, Joseph ? Prends un verre et viens t'asseoir près de moi. »

Il prenait un bain, la bouteille de whisky posée sur le rebord de la baignoire, un verre ballon à la main. La bouteille qu'il avait débouchée pour nous cet après-midi-là était à moitié vide.

La première gorgée fit naître une série de frissons le long de mon échine.

« Bon Dieu, tu es mort de froid. Et trempé avec ça. Où as-tu été ?

— En bas, au bord de la mer. » Je me suis assis sur un petit tabouret.

— Je croyais que tu t'étais taillé. » Ses yeux noirs m'étudiaient avec intensité. « Je ne t'en aurais pas tenu grief. Loin de là.

— J'ai trouvé le grand air particulièrement stimulant pour la réflexion.

— J'espère que tu as pris une décision sensée.

— Oui. Je reste. »

Il a vidé son verre, l'a rempli à nouveau et a bu une gorgée avant de parler :

« Qu'est-ce que tu comptes faire exactement ?

— Avoir mon propre théâtre.

— D'accord. Mais où vas-tu trouver le local et l'argent ?

— Je n'ai pas besoin de local. Ce que j'ai en tête, c'est quelque chose qui ressemblerait à la troupe de Lorca : *La Barraca*. Faire des tournées dans la province occidentale avec une caravane ou quelque chose de ce genre, et jouer là où l'on s'arrête. On n'aura pas besoin de grand-chose ?

— Tu crois qu'ils vont te foutre la paix ?

— Qui "ils" ?

Les municipalités, les dirigeants, les maîtres de tout ce qui est noir.

— Pourquoi ne me foutraient-ils pas la paix ? Je suis *revenu* avec des intentions pacifiques.

— Comme le Christ Notre-Seigneur. » Derek a bu une longue gorgée, puis a changé de position dans son bain ; au ras de la surface savonneuse, je voyais les mouvements de son sexe, nénuphar fragile posé sur une feuille sombre – ça m’a curieusement troublé, comme si ça confirmait le côté vulnérable que cachait son cynisme.

« Et tu veux t’atteler tout seul à cette tâche ?

— Je vais former une troupe.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire. Même avec une troupe... On est finalement toujours seul, mon chat. Tu as assez de cœur au ventre pour supporter tout ça ?

— Je ne suis pas revenu sans réfléchir.

— Je sais. C’est peut-être ce qui me fait peur. » Il a posé son verre sur le rebord de la baignoire pour le remplir à nouveau, mais en ouvrant la bouteille il a fait un faux mouvement et le verre s’est écrasé sur le sol carrelé. « Merde ! Encore un. Don m’a donné une douzaine de ces saloperies, et regarde ce qui leur arrive. Tant pis. C’est à peu près tout ce qui me restait de lui. Il ne faut jamais s’attacher aux choses, ma poule. Oh ! et puis zut ! » Il a porté le goulot de la bouteille à ses lèvres et a bu une rasade.

« Qui est Don ? »

Il a haussé les épaules et l’eau a roulé sur sa poitrine, son ventre et son sexe. Il m’a demandé à brûle-pourpoint :

« Tu penses qu’on s’habitue à la solitude ?

— J’espère toujours qu’on peut se suffire à soi-même.

— On essaie tous. Mais c’est peine perdue. » Il s’est levé et a commencé à se savonner. En grimaçant, il a dit : « Si seulement on pouvait s’en passer !

— Se passer de quoi ?

— Des couilles.

— Il y a autre chose en jeu qu’une paire de couilles.

— Parce que tu aimes toujours les abstractions. J’essaie de me satisfaire avec des petits faits, ronds et concrets. Ce n’est pas toujours plaisant. Mais ça te maintient sain de corps et d’esprit. Santé *über alles* ! » Il s’est rincé, puis s’est séché avec une serviette blanche. « Sais-tu quand j’ai compris que j’étais sur la pente ? Quand j’ai découvert que je désirais des garçons de plus en plus jeunes. Don avait dix-neuf ans. Un de ces jours, je serai un vieux cochon, prêt au suicide sordide dans les toilettes “Messieurs”. Pour l’amour de Dieu, asseyons-nous sur le sol et racontons-nous les tristes histoires sur la mort de nos rois ! » Il a enfilé sa robe de chambre marron, a noué la ceinture dorée avec une inclinaison étudiée du corps. Il a posé sa main sur mon

épaule ; j'étais toujours assis sur le tabouret. Un petit geste inquisiteur, une tentative, à peine un effleurement. Puis il s'est brusquement détourné et a ramassé la bouteille avant de sortir. Le sol était jonché de verre cassé.

Plus tard, assis en face de lui dans la salle de séjour, j'ai repris :

« Pourquoi es-tu si négatif ?

— Je ne suis pas négatif.

— C'est exactement ce que je pense. »

Il m'a longuement observé avant de se lever pour prendre un nouveau verre. Tout en se versant à boire, le dos tourné, il a dit brusquement (je n'ai pas pu savoir s'il essayait de me répondre ou s'il changeait de sujet) :

« Je ne sais pas comment tu t'y es pris, mon chat, mais après tant d'années, tu es toujours vierge. Et ce n'est pas ce putain de monde qu'il faut à un puceau.

— Tu me sous-estimes. »

Il a dit méchamment :

« Je ne fais pas allusion à tous les lits dans lesquels tu as pu dormir. Je parle de quelque chose de complètement différent. Peut-être ce que je t'envie le plus et que je ne peux pas supporter. Car, je te préviens, ne t'y trompe pas : je suis un salaud !

— Qu'est-ce qui t'es donc arrivé pendant ces neuf années ?

— Rien – absolument rien. Je suis simplement fatigué. C'est comme l'histoire du gars qui a acheté une truie parce qu'il veut créer une porcherie. Mais sa truie ne met pas bas ; alors, il va demander conseil à son voisin. “Vous feriez mieux de l'amener d'abord au mâle”, lui répond le voisin. Il met donc sa truie dans une brouette et la pousse jusqu'à la ferme la plus proche, paie un rand et la ramène. Le lendemain, pas de cochons. À nouveau dans la brouette, il l'emmène. Le lendemain, pas de cochons. À nouveau dans la brouette, il l'emmène à dix miles de là au champion de la race porcine de la région, paie dix rands et la ramène, convaincu que ses ennuis sont terminés. Le lendemain, à l'aube, il va à la porcherie. Toujours pas de cochonnée. Mais la truie l'attend, assise dans la brouette. Il a traversé la pièce comme s'il était sur une scène et s'est retourné : « Je suis comme cette vieille truie, tu vois ? Je m'assieds dans ma foutue brouette, non pas parce que j'aime ça, mais parce qu'il n'y a rien d'autre à faire.

— Ça ressemble à du Beckett.

— Non. Ce soir, c'est Derek de Villiers qui détient le copyright. J'ai un peu trop bu, je sais, et tu dois écouter mes tristes histoires. Il y a d'ailleurs un peu de vrai dans tout ça. C'est moi qui t'ai envoyé à l'étranger, Joseph. Je suis en quelque sorte responsable de ce qui

t'arrive.

— C'est moi qui ai choisi de partir. Tu parles comme si tu critiquais un mélodrame. Qu'y a-t-il de mal dans mon retour ? Qu'est-ce qui ne va pas pour toi ?

— Rien ne va plus pour nous deux. Tu ne vois pas ? Il y a dix ans, disons un certain nombre d'années, j'avais la même foi que toi. Je voulais montrer à mon peuple ce que signifiait le théâtre. Je croyais pouvoir le convertir. J'ai été pire qu'un rebouteux de troisième ordre. Qu'est-il arrivé ? Je joue toujours pour le même troupeau de vaches assoiffé de culture – Mon Dieu !... » Il s'est approché de moi : « Tu sais combien de gens viennent dans ma loge pour me demander quel genre de travail je fais "vraiment" ? »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire, mais il n'en avait pas envie.

Quand il a repris la parole, il m'a tout à coup rappelé Dulpert :

« Je vais te dire ce que je trouve de pire, Joseph. Je rentre du théâtre à onze heures du soir dans ce foutu froid pour trouver de petits gosses maigrichons, avec des yeux à la Käthe Kollwitz⁽²⁶⁾, qui mendient au coin des rues. Et je me demande : toutes ces vaches assoiffées de culture n'ont-elles pas raison après tout ? Ne devrais-je pas sortir et me mettre en quête d'un "vrai" travail ? Je suis un luxe, ici ; personne n'a vraiment besoin de moi. C'est ce que je trouve si dégradant, si démoralisant.

— C'est exactement pour ça que j'ai quitté Londres. Je ne veux rien avoir à faire avec un théâtre qui n'est qu'une simple maladie de la bourgeoisie. C'est pour ça que je suis revenu. Je ne veux rien avoir à faire avec l'*Establishment* : je veux être en contact avec *les gens*. Avec mes compatriotes.

— Joseph. » L'ironie a disparu quelques instants de son regard. « Te souviens-tu de ce que Joseph a dû subir de la part de ses frères ?

— Les circonstances sont différentes.

— L'Ancien Testament a toujours cours ici. Tu as besoin d'un écuyer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tout don Quichotte a besoin d'un écuyer. » Il s'est levé de son fauteuil avec effort et s'est approché à quelques centimètres de moi ; ses yeux brillaient : « Sais-tu ce que tu retireras de tant de peine ? Le sais-tu ? Tu seras giflé par l'une des ailes du moulin. »

Je me suis levé moi aussi et j'ai dit, ce qui me semble aujourd'hui plutôt mélodramatique : « Laisse-moi au moins une chance ; laisse-moi au moins tenter et croire. »

Nous nous sommes regardés pendant quelques secondes, tout près l'un de l'autre ; il a tendu sa main comme il l'avait fait un peu plus tôt cette nuit-là ; il a fait ce geste volontairement, avec plus de confiance ;

il m'a pris la main, l'a regardée comme une diseuse de bonne aventure, comme Gran'ma Grace quelques années plus tôt. Il l'a portée à sa bouche, y a frotté ses lèvres.

« Fous le camp ! a-t-il dit brutalement en laissant retomber ma main. Va te coucher. Que la cohorte des anges protège ton sommeil. Ne me laisse pas te contaminer. Si tu penses que je peux t'être utile en quoi que ce soit, dis-le-moi. Je ferai ce que je pourrai. Va te coucher. »

III

J'ai souvent pensé au cirque pendant ces premières semaines : ce cirque où Willem, Thys, Hermien et moi étions allés à l'époque où tout était encore vrai. Depuis mon retour, je me sentais dans le même état que le jour où j'étais revenu à Cape Town sur ce camion chargé de caisses. « Un jour, je rejoindrai le cirque et je reviendrai jamais », avais-je dit à Willem. Maintenant, j'étais parti à la recherche de mon cirque et j'étais revenu : il fallait donc repartir à zéro, mais comment ?

D'abord, trouver un logement, prendre des dispositions, créer une troupe, enfin me découvrir moi-même.

Le logement était la chose la plus urgente. Certains voisins de Derek se doutaient de quelque chose et nous avions remarqué que le concierge surveillait nos allées et venues. C'était un fonctionnaire en retraite, aux cheveux gris plantés au ras du crâne, à la bouche affaissée ; un homme pieux et inquiet – avait-il un jour confié à Derek – de la réputation de « son » immeuble. Qu'arriverait-il si les gens parlaient ?

J'ai fini par trouver un petit appartement sur le versant le plus éloigné de la montagne, près de Rosemead Avenue à Kenilworth, l'un des rares quartiers où Blancs et Noirs cohabitaient encore. Le mot « appartement » est un bien grand mot pour désigner les quelques pièces de la vieille maison de Mme Geustyn, maison délabrée, de style 1930 hideux, bleu, rose et jaune citron. Mais, comme pour ma petite bonbonnière de Hackney, c'était à moi, c'était *chez moi*.

J'avais mon entrée personnelle sur un côté de la maison dans une allée bourdonnante d'abeilles, qui sentait le lilas et le chèvrefeuille ; mais, la nuit, elle prenait l'odeur du contenu du pot de chambre que la mère de Mme Geustyn vidait régulièrement par la fenêtre de sa chambre. Ma porte d'entrée ouvrait directement sur une petite salle de séjour. Ma chambre était à gauche ; à droite, une pièce que j'avais transformée en cuisine. J'avais même une salle de bains sous la véranda.

Après avoir blanchi tout l'appartement à la chaux – les Geustyn ne savaient pas très bien s'ils devaient en être satisfaits ou offensés –, ça a pris une allure plus confortable. Des rideaux, quelques tapis, mes peintures et mes gravures (Van Gogh, Degas et un petit *Titus* par Rembrandt), des affiches de théâtre, des étagères de briques et de planches. J'étais brusquement chez moi. Comme à Londres, je me mis à courir les brocanteurs pour me meubler : une petite table de santal

et oréodaphné couverte de peinture et de saletés que j'ai mis une semaine à enlever ; une lampe en cuivre, un buffet cassé que Jerry a fini par réparer, une vieille table de toilette démodée avec une cuvette victorienne, un pot à eau et un pot de chambre ; un lit de cuivre comme celui de ma mère, bien trop grand pour ma chambre – mais je n'ai pu résister : je l'ai déniché au cours d'une tournée à Wuppertal ; les gens s'en servaient pour faire sécher les fruits ; mais ça s'est passé beaucoup plus tard, juste avant Jessica.

Au début, j'étais agacé par Mme Geustyn parce qu'elle me rendait constamment visite, en passant par la porte intérieure qui faisait communiquer ma salle de séjour avec son couloir. Elle m'obligeait à écouter la liste des maux dont elle souffrait, ainsi que sa mère octogénaire. Je n'ai jamais vu la vieille femme. Seuls signes de son existence : des pas traînants que j'entendais la nuit, d'occasionnels marmonnements et, bien sûr, les déversements rituels de son pot de chambre dans l'impasse. J'ai fait l'acquisition d'un buffet, je l'ai placé contre la porte communicante, et les visites de Mme Geustyn se sont espacées. Quand elle s'est mise à souffrir de toute une série de maladies, elle n'est plus venue du tout.

Son mari, Oom Appie, passait le plus clair de son temps « sur les routes » à vendre des polices « d'assurances-funérailles ». Quand il restait à la maison, pendant le week-end, il me faisait régulièrement un petit topo pour m'engager à en contracter une. (« On ne sait jamais ce qui peut arriver, Joseph. Le Seigneur, c'est le Seigneur des surprises. ») Il me racontait comment ses cinq enfants étaient morts avant d'avoir dix ans ; l'un d'eux avait été écrasé par une voiture ; un autre était tombé d'un toit en allant chercher un potiron au grenier, à la demande de sa mère ; un troisième était mort parce que l'aspirine prescrite par le docteur n'avait pas guéri sa diphtérie ; un quatrième, parce que l'aspirine prescrite par le docteur n'avait pas guéri sa pneumonie ; le dernier, enfin, était mort avant de naître – mort-né, le cordon ombilical enroulé trois fois autour du cou.

Le dimanche, après dîner, Oom Appie allait régulièrement au cimetière de Woltemade et portait un bouquet de fleurs à ses meilleurs clients. Il ne revenait jamais avant la tombée de la nuit, rond comme un petit pois. L'acquisition de mon buffet a également diminué le nombre de ses visites, surtout après les malheureux incidents survenus dans l'impasse, sous la fenêtre de sa belle-mère.

Jessica aussi revient de plus en plus souvent dans mes souvenirs. Elle désire de plus en plus que je parle d'elle. Le moment approche. Jessica, la nuit, Jessica sous la pluie...

Pas encore. Plus tard.

Il pleuvait quand je suis allé chez les Geustyn la première fois. Il a plu tout cet hiver-là ; la pluie faisait de grandes taches sombres sur les murs fraîchement peints. Il pleuvait quand je prenais chaque matin le train pour me rendre en ville. Il pleuvait quand je traversais en hâte les Gardens pour gagner la bibliothèque, ou quand je grimpais le long de la colline vers la maison d'Oom Sassie avec une couverture de laine ou des bonbons pour les enfants. Il pleuvait quand j'allais au Petit Théâtre dénicher de nouvelles recrues pour ma troupe. Il n'arrêtait pas de pleuvoir.

Il y avait un garçon de couleur parmi les étudiants de dernière année : Renier Arendse ; il était très jeune, mais avait une démarche de félin, une voix incroyablement riche par rapport à ce corps si mince – des yeux félins également, d'étranges yeux couleur d'ambre, ardents et glacés, qui donnaient l'impression d'un feu couvant sous la cendre. Son enthousiasme était immense ; il s'enflammait pour n'importe quoi ; c'est ce qui m'attirait en lui. Je ne voulais cependant exercer aucune pression sur lui, sachant qu'il essayait d'obtenir une bourse pour aller poursuivre ses études à l'étranger. Dès qu'il a entendu parler de mes projets, il a décidé sur-le-champ d'abandonner les siens.

Un après-midi, il est venu chez moi sous une pluie battante – Je ne sais pas comment il s'était procuré mon adresse. Sans même enlever son ciré, il m'a déclaré :

« Je veux travailler avec toi.

— Il faut d'abord que tu ailles étudier en Angleterre, Renier.

— Au cul, l'Angleterre. Je voulais y aller seulement parce que... Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Maintenant, tu es là, et je crois savoir pourquoi tu es revenu. » Il m'a regardé avec intensité, comme s'il mettait à nu quelque chose dont je n'étais pas conscient.

J'ai voulu, éprouver son assurance : « J'aimerais te faire passer une audition. Tu imagines que ça ne va pas être un travail facile. Je ne peux pas fonder une troupe d'amateurs : j'ai besoin de gens fidèles et capables de travailler à une allure démentielle. »

Ses yeux d'ambre m'ont fixé sans sourciller. Il m'a répondu :

« C'est pour ça que je suis venu.

— Je te ferai signe pour cette audition.

— Je suis prêt quand tu voudras. »

Ses yeux n'avaient pas changé, mais un léger sourire est monté à ses lèvres. Il m'a serré la main, puis il est reparti sous la pluie. Je suis resté seul avec l'étrange sentiment que celui des deux qui avait mis l'autre à l'épreuve, c'était lui.

J'ai provisoirement engagé deux autres recrues : Barney Salmon qui

avait été, quelques années plus tôt, mon camarade à l'école d'art dramatique et qui était devenu professeur et baryton dans la troupe Eoan de l'Opéra : ça n'a pas été facile de le convaincre, car il avait déjà ses habitudes. Quand je l'ai convaincu d'accepter le risque, il a rejeté cette carapace de sécurité et de routine, puis est devenu aussi enthousiaste qu'un enfant. C'est lui qui m'a trouvé la seconde recrue : Frikkie Mantoor. Il avait quelques années de moins que moi, mais avait suivi les cours de l'école d'art dramatique pendant deux ans ; c'était un merveilleux guitariste ; il faisait partie d'un orchestre qui parcourait la péninsule pendant les week-ends et jouait dans les mariages, les baptêmes, les bals et les enterrements ; pendant la semaine, il travaillait comme magasinier dans une maison d'édition. Frikkie était très mince avec des jambes arquées ; il avait d'énormes oreilles. C'était un clown né, avec la musique au bout des doigts ; il était animé d'une invincible joie de vivre.

Nous étions donc quatre : Renier, Barney, Frikkie et moi. Ce fut plus difficile de dénicher les autres. Les deux ou trois diplômés de l'école d'art dramatique que j'avais rencontrés étaient mariés, avaient des parents ou des amis à charge. Je ne pouvais pas engager des gens habitués à un revenu régulier, à une routine. Celui ou celle qui voulait se joindre à nous devait être prêt à abandonner père et mère, à renoncer à toute sécurité, à courir le risque de ne rien gagner en retour.

Je savais que, tôt ou tard, je finirais bien par les trouver. Dès que cesseraient les pluies hivernales et que le printemps reviendrait. En attendant, j'ai commencé à adapter des pièces pour ma troupe. Tout devait être plus ou moins réécrit pour que nous puissions le jouer. Calderon m'a occupé un bon bout de temps ; puis ce fut *Roméo et Juliette* : l'histoire se passait à Cape Town, avec des pêcheurs noirs et le carnaval noir, avec des voyous, des batailles de rues, des sérénades devant les façades colorées du District Six d'antan. Même le Sganarelle de Molière parlait le dialecte de Cape Town. Il y avait tant de choses à faire. Derrière chaque pièce finie, tant d'autres attendaient : des fantaisies débridées, satiriques, tirées d'Aristophane ou de Plaute, avec de la musique et des ballets, jusqu'à ce *Hamlet* noir dont j'avais rêvé pendant si longtemps.

Ma décision d'aller voir Willem m'a brusquement fait prendre conscience de ceci : ma vie à la ferme, à Cape Town ou à l'étranger, avait suivi une ligne plus ou moins droite comme la vie de n'importe qui. Mais, depuis mon retour, ma vie était devenue une spirale qui revenait sans cesse au passé je me mettais à vivre sur mes propres mythes.

J'ai vu la photographie de Willem dans un journal ; elle accompagnait un rapport sur l'extension de l'énorme holding dont il

était le président-directeur général. J'ai longuement étudié cet article. Willem était intimement mêlé à mes souvenirs d'enfance : il était devenu industriel ; l'un des économistes afrikaners dont les journaux du dimanche parlaient le plus régulièrement. Pour moi, c'était brusquement nécessaire de le revoir.

Mon appel a été filtré par plusieurs secrétaires avant que je ne réussisse à lui parler directement :

« Viviers à l'appareil.

— Willem, c'est Joseph.

— Joseph ?... » Il est resté silencieux quelques secondes. Il essayait certainement de faire coïncider ce prénom avec le nom transmis par ses secrétaires. « Mais bien sûr ! J'ai entendu parler de toi dans les journaux !

— J'ai aussi entendu parler de *toi*. J'aimerais te voir.

— Pourquoi ? »

Le ton de sa voix m'a mis mal à l'aise, mais j'ai essayé de lui expliquer :

« Simplement pour te voir. Et aussi pour te parler affaires. Je peux venir chez toi ?

— Oh ! malheureusement... Ma femme n'est pas très bien ces derniers temps. Il vaudrait mieux que tu viennes à mon bureau. Je pars pour New York demain, mais je serai de retour mardi prochain. Si ça ne te dérange pas, je te repasse ma secrétaire. Tu conviens d'un jour avec elle. »

Il pleuvait quinze jours plus tard, un peu avant midi, quand je suis arrivé au quatorzième étage d'un vaste immeuble neuf, sur le front de mer. Une hôtesse m'a conduit à une secrétaire qui m'a fait pénétrer plus profondément au cœur de l'empire commercial, dans une large salle d'attente meublée de table et de chaises de conception futuriste ; la moquette absorbait les bruits ; un petit air de flûte à peine audible flottait dans la pièce grâce à d'invisibles baffles ; sur les murs, des tableaux d'artistes sud-africains ; sur une table basse en verre, des magazines en quatre langues : *Paris-Match*, *Stem*, *Times* et *Panorama*. Willem est venu me chercher cinq minutes plus tard et m'a introduit lui-même dans le saint des saints. Son bureau avait deux baies vitrées, à double panneau de verre fin, qui nous isolaient complètement de la ville et de la pluie. L'air conditionné, avec un doux sifflement, maintenait la température constante. Tout, dans ce bureau, était en cuir, chrome et verre fumé.

« Assieds-toi. » Il m'a précédé jusqu'à l'autre bout de la pièce. Il portait un costume italien très élégant. Il m'a désigné un siège rond et profond, puis m'a offert une cigarette. « Après tant d'années ! »

Nous sommes restés silencieux un moment. J'ai dit :

« Ainsi tu n'es pas devenu fermier : tu as tenu la promesse que tu m'avais faite cette nuit-là dans la montagne.

— Quelle promesse ?

— Tu m'avais dit : “Je vais parcourir le monde ; je vais être riche !”

— Tu as une mémoire incroyable !

— J'en ai fait mon métier. J'ai dit cette même nuit : “Moi aussi, je vais parcourir le monde – et tout le monde me connaîtra et l'on dira : Ce gars-là, c'est Joseph Malan.”

— Tu y as presque réussi. Avec tout le boucan fait dans les journaux autour de ton arrivée. Je dois avouer que tu n'as peut-être pas été très habile. Tu as provoqué l'hostilité de plusieurs personnes qui auraient pu t'aider.

— Je n'ai pas demandé à ce qu'on me fasse de la publicité. Le journaliste m'a coincé et a déformé tout ce que je lui ai dit. Je suis sûr que toi aussi, de temps en temps, tu dois être victime des journalistes. »

Il a croisé les jambes : « Tu aurais besoin d'un impresario. »

Nous nous sommes tus. Nous étions assis dans des sièges extrêmement coûteux, aux pieds chromés, entourés de peintures, de panneaux de verre et de plantes aux feuillages cirés, isolés de la ville dans cette capsule. J'ai eu brusquement envie de me lever, de le prendre par les épaules et de lui dire : *Bon Dieu, Willem, c'est moi. Nous avons vieilli, les circonstances ont changé, mais c'est encore nous.* Ce fossé avait toujours existé entre nous. Au cirque, il était entré avec Thys et Hermien, et moi j'avais dû aller à l'arrière du chapiteau avec un ticket froissé dans ma main poisseuse : le sort en avait ainsi décidé pour nous.

Ils avaient emmené Sagrys dans le hangar et l'avaient battu, et il avait crié, crié. À l'autre bout de la maison, Hermien, hystérique, avait sangloté : « Tu entends ça ? Tu entends ? N'essaie jamais de te sauver, Joseph ! »

Willem m'a dit avec un intérêt poli :

« J'ai entendu dire que tu comptais créer un théâtre de couleur. Comment ça marche ?

— Doucement, mais sûrement. Je suis désolé d'être venu te faire perdre ton temps. Willem. Je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Mais tu viens à peine... » Il s'est levé, visiblement surpris de cette brusque décision. « Je croyais que tu étais venu me parler affaires ? »

J'ai pris ma respiration pour contrôler ma voix :

« Oui. J'ai récemment lu beaucoup d'articles sur ton holding. J'ai vu que vous dépensiez beaucoup d'argent pour aider les arts. J'ai pensé que je pouvais venir te demander des subsides pour notre troupe. En souvenir de nos “relations amicales”.

— Voyons toujours...

— Je ne suis pas venu mendier. Je sais que j'ai l'épiderme sensible, mais j'ai pensé que je pouvais venir te parler comme à l'ami que j'avais connu dans le passé. Sur le plan des affaires, je peux contacter d'autres sociétés. Mais je n'attends pas un geste de bonne volonté de ta part envers la cause noire. Je ne veux pas d'un nouveau *Robinson Crusoé*.

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que *Robinson Crusoé* vient faire là-dedans ?

— Ton père m'a offert des études après m'avoir surpris derrière le réservoir avec ce livre que je t'avais volé.

— Je ne me souviens pas.

— Pour toi, ce n'était rien. Pour moi, c'était tout. »

J'avais déjà la main sur le bouton de la porte capitonnée. Il a dit derrière moi :

« Joseph, ne pars pas si vite. »

Je suis resté immobile, envahi par la fatigue.

« Je t'en prie, rassieds-toi. »

Je me suis retourné, je l'ai regardé dans les yeux ; ils étaient bleu-vert.

« Crois-tu qu'on puisse parler sans politesse, tout naturellement ?

— Rassieds-toi », a-t-il dit tranquillement.

Il est resté debout devant l'une des baies vitrées, obscurcie par la pluie qui tombait.

« On n'a pas eu un hiver comme ça depuis des années, a-t-il dit en allumant une cigarette. Si, après ça, nous avons un bon été, Thys aura des vendanges record. »

— Il est toujours à la ferme ?

— C'est lui qui s'en occupe maintenant. Père est mort il y a cinq ans. Mère vit avec Hermien.

— Elle est mariée ?

— Oui. Avec un fermier de la région de Robertson. » Il a hésité : « Les choses n'ont pas été très gaies pour elle.

— Pourquoi ?

— Elle était fiancée avec un gars du Transvaal qui l'a laissée tomber avec un gosse. Elle a ensuite épousé ce fermier, mais ils ne sont pas très heureux.

— Hermien était la Vierge Marie, ai-je dit machinalement, plus pour moi que pour lui.

— De quoi parles-tu ?

— À Noël, quand nous étions enfants, tu ne t'en souviens pas ? Tu étais Joseph. Ça m'a d'ailleurs posé un grave problème : comment

Willem pouvait-il être Joseph si Joseph s'appelait Joseph ? »

Il a ri et s'est rassis en face de moi :

« Je me rappelle que tu nous faisais travailler toutes les pièces que tu avais écrites.

— Nous portions le linge que ta mère avait fait étendre sur les fils.

— Et les pinsons rouges et jaunes que nous attrapions...

— Tu te souviens... le jour où la femme du contremaître... » Le trouble et la honte ont refait surface.

Il a grimacé : « Bon Dieu, tu te rends compte ? »

Une sonnerie discrète a retenti. Willem s'est levé pour appuyer sur le bouton de l'interphone.

« Vous m'avez demandé de vous rappeler votre déjeuner, Monsieur.

— Miss Henderson... » Il s'est tourné vers moi. « Soyez gentille de téléphoner au Dr Roux et de lui dire que je serai pris jusqu'en début d'après-midi. » Il est revenu vers moi.

« Merci, Willem, ai-je dit en le regardant dans les yeux.

— Ce n'est rien.

— On pourrait peut-être aller déjeuner dehors », ai-je suggéré.

Il s'est raidi. J'ai tout de suite compris que j'avais fait un *faux pas*.

Il a dit, très vite : « Je vais faire monter quelque chose. »

Il n'a pas utilisé l'interphone, mais s'est rendu dans le bureau voisin. Je suis resté sous la surveillance du cuir, des chromes, des tapis, des rideaux et des doubles fenêtres.

Il est revenu au bout d'un moment ; il semblait tout à fait à l'aise, mais ne s'est pas rassis.

« Je comprends très bien ce que ce doit être pour toi. Être obligé de se réhabituer à tout. »

Je l'ai simplement regardé.

« Je ne sais pas si ça peut te consoler, a-t-il dit, mais je peux t'assurer que beaucoup d'entre nous en sont révoltés.

— Suffisamment révoltés pour changer quelque chose ? »

Il a regardé par la fenêtre, en tirant sur sa cigarette :

« Les choses changent. Dans dix ans, tu ne reconnaîtras plus ce pays.

— Je ne le reconnais déjà plus.

— Tu es amer.

— J'essaie de ne pas l'être. J'essaie de continuer à croire. Pour quelle raison penses-tu que je sois revenu ?

— Tout change, a-t-il répété. Nous sommes dans le goulot de la bouteille. À partir de là, les choses ne peuvent que s'améliorer.

— Tu en es certain ?

— Ça ne peut pas changer en une nuit, comprends-le. Dans un pays qui a tant de groupes ethniques, tant de manières de vivre... Les gens

doivent d'abord y être préparés. Si tout le monde était comme toi, il n'y aurait pas de problèmes. »

Il a paru attendre ma réponse. Comme elle ne venait pas, il a poursuivi : « Je vois bien ce qui se passe, Joseph. Ça me fout parfois le frisson. Je ne ferme pas ma gueule pour autant. Mais tu dois essayer d'être raisonnable, de rendre grâce au gouvernement et de reconnaître au moins les efforts qu'il a faits pour améliorer le niveau de vie... »

Je l'ai interrompu : « Je ne t'attaquais pas, Willem. » Ma main tremblait. « Pourquoi cherches-tu à te défendre ? »

Je le voyais se débattre. Il a brusquement écrasé sa cigarette et m'a fait face :

« J'essaie de te faire comprendre qu'il faut être raisonnable, rien d'autre. Même si je me rends compte que c'est pratiquement impossible.

— Suppose que rien ne soit raisonnable ?

— Alors, la nécessité de rester calme se fait plus aiguë. Nous vivons sur la pente d'un volcan, Joseph. Je le sais aussi bien que toi. Tout ce que nous pouvons faire, c'est ne pas devenir fous. »

Pendant un instant, une véritable franchise s'est installée entre nous. Puis il y a eu un mouvement à la porte. Une fille de couleur en uniforme noir, coiffée d'une petite casquette ridicule semblable à un cotillon de Noël, est entrée avec un grand plateau.

« Merci, Doris. Posez tout ça sur la table. »

Avant de partir, elle m'a jeté un bref regard : ses yeux dans les miens, mes yeux dans les siens ; sans un geste, sans une parole.

Puis elle s'est retournée vers Willem et a demandé :

« Vous désirez autre chose, Maître ? »

« Ce sera tout, merci, Doris. »

La porte capitonnée s'est refermée sans bruit.

« Belle fille. »

Il a rapidement relevé la tête. Ses joues étaient un peu rouges. Il s'est dirigé vers la table.

« Du thé ?

— Oui. Merci. »

Il a posé les tasses sur les soucoupes.

« Notre volcan était une montagne, ai-je dit calmement. Une très belle montagne. Où a commencé le changement ? Il a sûrement commencé quelque part ; ces choses n'arrivent pas toutes seules.

— Tu le préfères léger ou fort ?

— Willem, cette nuit-là, quand nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre, les choses étaient différentes.

— Nous étions des enfants. Dès qu'on plonge dans son milieu social, on devient malgré soi un élément de ses structures.

— Même si ces structures sont nuisibles ? »

Il a versé le thé :

« Es-tu sûr qu'elles soient absolument nuisibles ? Il y a place pour un besoin d'autoconservation. Qu'advierait-il, sinon, de nos minorités ?

— Autoconservation sur le dos des autres ?

— L'idéal serait, évidemment, la création d'un espace vital pour tous. Du sucre ?

— Deux morceaux. »

Il a insisté :

« Ce n'est qu'une période transitoire.

— Et la fin justifie les moyens ?

— Tu sais quel est le but de notre politique gouvernementale ?

— Je sais ce qu'est la politique. Je la subis physiquement jour après jour. N'essaie pas de jouer les impresarii du gouvernement, Willem : je veux savoir ce que tu penses, *toi* ! »

Il a jeté quelques comprimés de saccharine dans sa tasse et s'est mis à tourner la cuiller. J'étais sans pitié. J'ai demandé : « Pourquoi essaies-tu de te cacher, Willem ? Qui es-tu ? Qu'es-tu devenu ? »

Il est resté silencieux un long moment, la cuiller immobile dans la main. « Je me demande parfois... » Il a levé la tête. « Il y a une espèce de destin que tu ne dois jamais sous-estimer, Joseph. Celui subi par des gens comme moi : je vois très exactement tout ce qui se passe. Par la couleur même de ma peau, on m'identifie à ceux qui font arriver les choses. Et, pourtant, je ne peux rien faire pour tout arrêter.

— Es-tu sûr de ne pouvoir rien faire ? Dans ta position ?

— Je peux retarder l'explosion ; je peux rendre la vie de mes ouvriers plus supportable : salaires, conditions de travail, avenir...

— Tu le crois vraiment ?

— Il le faut. Tout comme tu dois croire à ce que tu fais. Nous essayons peut-être tous les deux, d'une certaine façon, d'éviter les vrais problèmes. Mais nous essayons quand même de faire de la vie une sottise un peu plus vivable. Si nous ne pouvions plus y croire... »

Nous sommes restés très près l'un de l'autre pendant un moment. Nous aurions pu nous toucher.

Puis il s'est détourné et a fait un geste vers une photographie posée sur son bureau : « J'ai une femme, deux enfants. Pour eux, je veux être sûr que le changement qui se prépare sera un changement pacifique. »

Il est revenu prendre sa tasse.

« Oublions la politique. C'est aussi déplaisant pour toi que pour moi. Tu veux un sandwich ?

— Merci. Je n'ai pas très faim.

— Parle-moi de ta troupe et de tes projets. » Nous étions revenus sur un terrain plus banal.

— Je viens à peine de commencer. Je dois d'abord aller à Johannesburg. Ce n'est pas facile de trouver les gens qu'on veut. Je ne peux malheureusement pas leur offrir grand-chose en dehors de la foi, de l'espérance et de la charité. »

Il a demandé brusquement :

« Tu as besoin de combien ?

— Assez pour faire vivre une troupe de huit ou neuf personnes. Dans l'absolu, il nous faudrait cinq à six mois de travail et de répétitions avant de pouvoir monter quoi que ce soit. Nous aurions également besoin d'un moyen de transport, Combi VW ou autre. Quand les choses auront démarré, ce sera plus facile, car nous n'aurons plus beaucoup de frais. »

Il a fait un rapide calcul sur le dos de son paquet de cigarettes.

« Donne-moi une quinzaine de jours, a-t-il dit au bout d'un moment. Je vais en discuter avec mon conseil d'administration. »

IV

Au-delà de Hex River, la verdure et la pluie ont disparu ; à partir de Laingsburg, le vide s'est étendu tout autour de nous ; collines rocheuses et crêtes préhistoriques contre le ciel blanc ; la route grise et goudronnée semblait être une anomalie. Je découvrais pour la première fois l'intérieur du pays. « Voyager » voulait dire pour moi haies touffues et collines boisées d'Angleterre ; grisaille et verdure de Hollande, pavés et vaches ; villes industrielles d'Allemagne, châteaux, forêts et vallées ; paysages français, églises ocre au milieu de villages ocre. Et puis cette blancheur à mesure qu'on allait vers le sud ; plaines espagnoles ouvertes à tous les vents. L'intérieur de ce pays ressemblait un peu à l'Espagne : il avait la même immensité, la même lumière ; mais le Karoo était plus ancien, plus cruel ; il ne vous recevait pas avec des villages tachetés de blanc et de rouge aux flancs de ses collines ; il lui manquait les ânes, les oliviers, les guitares. Il n'y avait parfois qu'une rangée de huttes de boue séchée, couleur terre de Sienne, carrées comme les cubes des jeux de construction d'enfants, de la terre battue rouge, des poulets grattant le sol près d'une vieille carcasse de voiture, des enfants nus aux ventres proéminents, aux petits sexes affûtés comme des crayons ; puis une cohorte de gens qui avançaient sur la route avec des ballots sur la tête ou des valises en carton ; un vieil homme sur une bicyclette, avec une orange en plastique piquée sur une antenne, un banjo en fer-blanc qu'il a lui-même confectionné, une paire de chaussures attachée au porte-bagages. De temps en temps, une voiture passe à toute allure ; les passagers jettent par la vitre des pelures d'orange ou du papier froissé ; puis la voiture rapetisse et disparaît dans le lointain. De nouveau, l'étendue immense et le silence absolu. J'ai pensé un jour que, s'il y avait du vent, on ne l'entendrait pas, car il n'y a aucun obstacle dans ces plaines contre lequel il puisse s'acharner. Vide élégiaque. Difficile d'être humain dans ce pays de cailloux et de désolation. Trois cents ans de civilisation avaient à peine laissé une cicatrice sur cette Afrique-là : l'homme n'avait pas réussi à y exercer son emprise.

Les villages éloignés étaient des grains poussiéreux qui, de la route, se ressemblaient tous. La plupart des garages offraient prestations et services, mais uniquement aux Blancs. Derek s'arrêtait parfois dans la plaine, au fond d'un fossé sablonneux ou sous des arbres décharnés, pour ouvrir une boîte de bière, manger un sandwich ou pisser.

C'est Davey Sachs qui avait plus ou moins décidé que j'accompagnerais Derek à Johannesburg ; comment s'était-il débrouillé pour se procurer mon adresse à Kenilworth, je l'ignorais. Peu après ma visite à Willem, il s'était présenté à moi, trempé et hirsute, sentant le poulet mouillé. Il avait laissé des traces boueuses sur le parquet, s'était assis sans que je l'y invite et avait sorti son magnétophone de sa veste.

« Chouette piaule que vous avez là. Ça vous dirait de me raconter la suite de votre histoire ? Il est temps qu'on en reparle. Vous commencez à turbiner quand ?

— J'essaie toujours de trouver des comédiens.

— Je vous les trouve. Il vous en faut combien ?

— Encore cinq.

— Des filles ?

— Deux.

— Je vais faire mon possible. Elles meurent toutes d'envie de devenir comédiennes, dans ce pays. » Il tripotait son magnéto. Il a finalement sorti un stylo et un carnet taché de graisse. « Vous n'auriez pas quelque chose à boire ? Je suis gelé. »

Je lui ai versé un grand verre et j'ai rangé la bouteille en espérant qu'il s'en tiendrait là, mais il est resté jusqu'à deux heures du matin et il a tout bu.

Je lui ai dit en plaisantant :

« C'est vendredi, Davey. Votre sabbat ne commence pas au coucher du soleil ?

— Et alors ? Je suis juif non pratiquant. On a tous les mêmes problèmes, n'est-ce pas ? Baisés à perpétuité. » Puis, sans transition logique, il a ajouté : « Pourquoi vous n'iriez pas chercher vos comédiens à Jo'burg⁽²⁷⁾ ? C'est là qu'on trouve les vrais talents. *King Kong* et tout le saint-frusquin.

— Je veux des gens de couleur, Davey. Les Africains ont besoin de laissez-passer.

— Et alors ? Vous croyez qu'il n'y a pas de gens de couleur à Jo'burg ? C'est là que se sont formées leur putain de Nations unies. Vous pouvez toujours essayer.

— Vous pensez que ça vaut le coup ?

— Bien sûr. Je connais précisément le type qu'il vous faut : Harry Tsabalala, au journal *The Star*. Un pote fantastique. Il vous arrangera tout ça, je vous le garantis. »

Le lendemain, j'ai entendu parler du voyage que préparait Derek. Il avait signé un contrat avec l'Association d'action théâtrale de Pretoria – et j'ai tout de suite pris ma décision. J'ai apaisé Mme Geustyn avec un mois de loyer d'avance et Derek a pris des dispositions compliquées pour son chat. Nous avons roulé pendant des kilomètres sans dire un

mot. Je me suis abandonné à ce vaste pays qui était le mien et que je connaissais à peine. Nous échangeions de temps en temps quelques mots sur le Tchekhov qu'il allait jouer dans le Transvaal, sur mon travail d'adaptation, sur la *Commedia dell'arte* dont j'étais pressé de suivre les traces : Arlequin et Pantalon, Sganarelle et Scaramouche. Toute cette galerie pleine de couleur.

« Tous des clowns. Tu veux jouer la comédie ou diriger un cirque ? »

J'ai répondu mi-ironique, mi-sérieux :

« À quoi sert une société sans cirque ? Que serait Lear sans son bouffon, Hamlet sans Rosencrantz et Guildenstern ? J'essaie de coller au rôle que Sartre a assigné au *bâtard* : pour lui, clown et bâtard, c'est pareil !

— Je croyais que tu préférerais être Hamlet plutôt qu'un de ses bouffons.

— Tu ne comprends pas que Hamlet n'est qu'un bouffon ? Le seul qui, sous un masque de légèreté, de bouffonnerie et de vulgarité, ose dire la vérité.

— Vérité rejetée par tous parce qu'ils le prennent pour un fou. Il a le droit de parler. Il est inoffensif. »

J'ai répondu : « Ils le rejettent peut-être superficiellement, mais pas au fond de leur conscience. Tu es devenu athée, je le sais. Moi, je suis toujours croyant : grâce au théâtre, je vais piéger la conscience du roi ! »

Nos discussions, nos théories, nos abstractions esthétiques étaient déplacées dans ces plaines que nous traversions. Tout y était si primitif et si concret : caillou et poussière, maigres arbustes, vieil homme au chapeau orné d'une plume d'autruche qui faisait bourdonner un *trompie*⁽²⁸⁾ monotone en le portant à ses lèvres. Au bout d'un moment, nous avons cessé de parler et nous nous sommes laissé submerger par le paysage.

Harry Tsabalala m'attendait dans son bureau. Il avait reçu un télex de Davey Sachs. Derek m'a laissé devant l'immeuble et est reparti pour Pretoria. Nous étions assez cotonneux après avoir passé la nuit dans la voiture. Ainsi ont commencé les deux semaines les plus mouvementées de ma vie.

Harry était grand et trapu, plus vieux que je ne l'imaginais, au moins cinquante ans, les yeux injectés de sang derrière ses lunettes : il parlait en gesticulant et en riant. Je n'avais jamais entendu un homme rire de cette façon : un volcan qui serait entré en éruption dans son énorme estomac. Une nuit, dans un débit de boissons clandestin : « Pourquoi je ne rirais pas ? Tu veux que je pleure ? » Cette première nuit-là, il m'a tellement soulé que j'ai cru mourir. Je n'ai retrouvé mes esprits que le lendemain en fin d'après-midi.

« Bon Dieu, Harry ! Ne me ramène jamais dans ton “bar”. Cette mixture explosive m’a presque brûlé les boyaux.

— C’est justement pour ça qu’on y va, m’a-t-il répondu en me donnant une claque dans le dos. La seule façon de te donner le cœur de continuer. Vous, les petits mecs de Cape Town, vous êtes des délicats ! Mais on va s’occuper de toi, ne t’inquiète pas ! »

J’ai pris tous les jours avec lui le train de Soweto. J’ai découvert plus tard qu’il avait une voiture, mais refusait de faciliter mon initiation. Seigneur ! Ces voyages en train, à cinq heures du matin et le soir ! Nous dégringolions les escaliers de la gare comme une armée de cafards, puis nous foncions en désordre dans les wagons qui dégageaient une odeur fétide de transpiration, de tabac et de bière éventée. Le train démarrait dans un hoquet. Nous roulions alors comme des fous : nous perdions l’équilibre dès qu’un virage s’amorçait. Le bruit était infernal : ronflements, secousses du train, conversations assourdissantes, chansons hurlées à pleine voix ; journaux du soir, boîtes de lait caillé, emballages alimentaires, attachés-cases, panier des courses, gosses surexcités.

La première fois que nous l’avons pris, j’étais terrifié. J’ai crié : « Ce putain de train va s’écraser, Harry ! »

Il a éclaté de rire : « Évidemment ! C’est pour ça que nous le prenons. La roulette de Johannesburg. Ça évite l’ennui du suicide et ça endigue l’explosion démographique. »

Au terminus, une foule grouillante se répand sur le quai avec des rires, des plaintes et des injures, déborde les guichets de contrôle ; c’est enfin Soweto.

Soweto : longues rangées de maisons identiques comme aux carrefours de Delville Wood, séparées par des lambeaux de terre rouge sang ; points d’eau, odeur fétide due au manque d’hygiène et aux milliers de litres de *skokiaan*(29) que la police a vidés pendant les perquisitions de la nuit précédente ; groupes de jeunes gens très élégants ou vêtus de haillons, qui interpellent les femmes et, parfois, en accrochent une ; enfants qui se battent ou pissent dans la rue ; voitures garées le long des maisons et des jardins minables : énormes vieilles voitures américaines, carcasses aux portières béantes blotties au soleil comme des poulets, nouveaux modèles flambant neuf ; bicyclettes, charrettes, pneus.

« Regarde ces maisons, m’a dit Harry. Regarde-les bien. Je m’imagine parfois devant elles en train de crier : Attentiitiiiiion ! An avannnnnnn aaaaaarch ! Gauche, droite, gauche, droite ! Et je te jure qu’elles se mettraient en marche comme une armée et traverseraient les plaines jusqu’à Jo’ies(30). Bon Dieu, je les vois arriver par Booysens, longer l’avenue Paul Sauer, traverser le pont, entrer tout droit dans Houghton. »

De la musique s'échappe des portes ouvertes, Lourenço Marques et Radio Bantou ; disques de kwela, beaucoup de rocks, bribes de Matshikiza, chansons de Makeba ; et, en même temps, Seigneur Dieu, Beethoven ! Un chœur de femmes, aux voix profondes, qui chante près d'un lavoir en plein air au milieu d'un foutoir savonneux et glissant ; un garçon joue de l'harmonica sur le pas d'une porte ; un vieil homme ratatiné, à moitié aveugle, un bout de bois sur les genoux, pince des cordes imaginaires.

Des lampadaires entourés de grillages ; une chèvre blanche ; des femmes qui donnent le sein devant leurs maisons ; un enfant qu'on bat sauvagement avec un fouet en cuir ; et, au loin, très loin mais parfaitement visible, une barrière de fils de fer barbelés qui empêche ces régiments de maisons d'aller plus loin.

À quatre heures et demie, cinq heures, six heures du matin, désolant spectacle, des gens qui partent travailler dans la boue et la pluie : bruit de ces milliers de pas, bourdonnement étouffé de ces voix. Un seul cri perçant : le rire explosif de Harry. Des enfants qui pleurent, la nuit, partout, sans jamais s'arrêter. De brusques éclats de voix – et le silence. L'horrible ronronnement des fourgons de police qui patrouillent dans les rues à heures fixes, *deux heures et c'est l'enfer*. Les aboiements subits des chiens, une voix qui crie ou qui supplie, des portes d'acier qui claquent, un changement de vitesses qui grince ; et le silence, troublé par les marmonnements d'un enfant, de plusieurs enfants, et par les petits soupirs amoureux d'une femme. Dans le bateau d'Annamaria, les bruits et les mouvements rendaient l'obscurité tout aussi vivante, mais ce n'était dû qu'à la présence des chats. Ici, à Soweto, c'est dû aux habitants de ces innombrables maisons.

Je n'ai pas passé une seule nuit dans la même maison. Et pour cause : j'étais un visiteur clandestin ; je ne voulais pas faire naître de soupçons. Mais toutes ces nuits n'étaient que variations d'un même scénario : nous étions entre dix et vingt personnes à passer la nuit ensemble. Il nous est même arrivé d'être trente-quatre. Des meurtres étaient parfois commis en pleine rue ; on pouvait aussi entendre passer des bandes de voyous ; un chant s'élevait de temps à autre ; la police était toujours très près, omniprésente. Partout, j'étais accompagné par le rire de Harry Tsabalala.

« Que peux-tu attendre d'autre ? Nous sommes plus d'un million ici, et nous n'avons rien à faire : tu ne trouves pas qu'on se débrouille bien ? On baise, on tue, on danse, on meurt : pas un seul temps mort. Que veux-tu de plus ? Ici, si tu veux survivre, il faut être un *homme*, avoir du ventre et des couilles, sinon tu disparaîs rapidement. »

Danses qui naissent spontanément dans de petits bars clandestins et sales, où plane la fumée bleue et aigre-douce de l'herbe ; femmes aux

fesses ondulantes, aux poitrines sautillantes, vêtues de vieilles robes de chintz, de minijupes, de collants, les cheveux à l'afro ; corps d'ébène et d'acajou minces et luisants sous les projecteurs ; éclat des dents ; blanc lumineux d'un regard ; musique stridente. Puis la vague brusque qui enfle : « Ils arrivent ! » Et le vent froid de la nuit vous mord le visage, et vous suivez aveuglément Harry en trébuchant sur des cordes, des bicyclettes et des tas d'ordures ; vous vous aplatissez face contre terre dans une arrière-cour, vous attendez que les aboiements s'éloignent, que les lumières bleuâtres des fourgons de police s'estompent dans la nuit.

« Comment arrive-t-on à survivre ici, Harry ? »

Et lui, son verre de bière à la main : « Nous, qui avons vu des gens chargés sur des camions à Sophiatown ; nous, qui les avons vus partir à pied d'Alexandra pour leur travail pendant la grève des autobus ; nous, qui avons vu des cadavres d'enfants charriés hors de Sharpeville. Penses-tu qu'il existe encore quelque chose qui puisse *nous* choquer ? » Il a vidé son verre d'un trait, m'a regardé de ses yeux sans âge et, me posant la main sur le poignet, il m'a dit, les lèvres encore couvertes de mousse : « Je suis mort à Sharpeville. Dix ans passeront peut-être avant qu'on ne m'enterre, mais c'est là que je suis mort. C'est là qu'ils ont tué ma femme, tu ne le savais pas ? Elle a aperçu un rassemblement ; elle est allée voir ; elle portait notre fils sur la hanche ; il avait dix-huit mois.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle s'est effondrée sur lui, quand la balle l'a atteinte. Depuis, il est un peu simplet. Mes parents s'en occupent. »

J'ai senti la bière s'épaissir dans ma gorge. Il a continué : « C'est à ce moment-là que j'ai commencé à rire. » La lumière brillait sur ses dents blanches. « Je n'ai pas cessé depuis. Tu vois, le jour où on enlève tout à un homme, il est libre pour la première fois de sa vie. Pourquoi ne pas rire ? »

D'autres nuits dans d'autres bars meublés de bric et de broc : vingt ou trente personnes assises sur des chaises, sur le rebord des fenêtres ou à même le sol ; des nuits d'intense conversation : comment déjouer la police, comment corrompre un gardien de prison, comment se faire refaire gratuitement un passeport volé ou perdu. Il y avait aussi d'autres genres de discussion : avec des étudiants diplômés qui étaient serveurs en ville ; des professeurs qui faisaient la contrebande d'alcool pour améliorer leurs salaires ; des écrivains dont les œuvres ne pourraient jamais être publiées ; des médecins et des architectes qui s'étaient vu refuser leur passeport. Conversations sur Camus, Fanon, Carmichael, Leroi Jones et Eldridge Cleaver ; on m'a fait entendre l'enregistrement du discours de Mandela ; on m'a donné à lire le rapport de Bram Fischer au banc des accusés. Conversations qui

ressemblaient à celles que j'avais eues à Londres avec les expatriés, mais il y avait une différence : Harry et ses amis n'élaboraient pas des théories à distance, ils étaient au centre même de l'action ; un seul mot : Mayebuye⁽³¹⁾ ! pouvait les faire interner à Robben Island. Ils étaient prêts à en prendre le risque.

Grâce à la caution de Harry, ils m'ont accepté, m'ont donné à manger, m'ont offert un lit où dormir, et ont partagé leur misère avec moi sans poser de questions, sans froncer les sourcils, en une fraternité qui ressemblait à celle des premiers chrétiens.

Les considérations philosophiques fusaient dans les nuages de fumée :

« Mon père gagnait quatre livres par mois ; je gagne cent rands. Mais il était plus riche que moi : il ne savait pas qu'il était pauvre.

— Si tu hais autrui, ça t'empoisonne l'amour que tu te portes.

— La loi est mon berger. » Cette dernière remarque était de Jerry. Harry m'a présenté à lui comme il l'avait fait pour les autres. Jerry Buys.

« J'ai pris le nom de ma mère, m'a-t-il dit avec désinvolture. En espérant qu'elle est bien une descendante de ce vieux Coenraad Buys. Tu te souviens de lui ? Un Boer blanc aux temps héroïques de Cape Town. Il a épousé une Noire et a chié sur la loi et sur l'ordre. Il commandait comme un roi ; il a découvert la signification de la liberté ; c'était le premier pionnier. C'est ma seule prétention à la gloire – grâce à ma mère, qui n'a même pas entendu parler de lui.

— Et ton père ?

— Je n'ai jamais su son nom. C'était un policier blanc qui avait emmené ma mère faire un tour. Tu connais la rengaine, pas vrai, Capey ? » Son afrikaans était aussi parfait que son anglais. Il avait un diplôme d'honneur de Cambridge, mais préférait utiliser l'argot de Cape Town. C'est avec ironie qu'il m'avait surnommé « Capey », car il était de Cape Town comme moi, avec la peau plus sombre encore. « J'ai hérité de la couleur de mon père. Ma mère était une femme de couleur, mais sa peau était presque blanche ; et mon père qui était blanc ressemblait à un Noir. En fait, quand j'y pense, j'aurais dû être moucheté. »

Jerry avait le même humour et le même cynisme que Harry ; ses réactions étaient discrètes, comparées au rire tonitruant de Harry ; mais de façon trompeuse, car il conservait son doux sourire même quand il était en ébullition. Je ne l'ai découvert que plus tard. Pendant ces deux semaines mouvementées à Johannesburg, il n'y avait qu'une différence entre eux : Jerry n'était pas mort à Sharpeville.

La nuit où je l'ai rencontré, j'étais assis et je le regardais danser dans la petite salle où nous étions rassemblés. Il improvisait d'interminables

variations sur les exemples donnés par les autres, cambrait, contorsionnait et tordait son corps avec une incroyable aisance. Harry était assis près de moi, les yeux légèrement hagards, un *joint* d'herbe à la main.

« Ce type sait bouger.

— Bien sûr, a répondu Harry. C'est pour ça que je l'ai amené ici ce soir. C'est tout à fait ton homme.

— Est-ce qu'il est intéressé ?

— Demande-le-lui.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Il est prof à Cape Town. Il vient ici en vacances pour se faire un peu d'argent de poche.

— En faisant quoi ?

— Ce n'est pas mon affaire.

— Il est marié ?

— Jerry marié ? Ne sois pas stupide. Il a déjà assez d'ennuis avec toutes les bonnes femmes qui devraient se débrouiller sans lui s'il se mariait. »

Cette nuit-là, sa compagne était une fille zoulou, particulièrement séduisante – Noni. Ce n'était pas le genre de fille qu'on aurait imaginée d'après la description faite par Harry. Elle était calme et réservée, extrêmement intelligente ; c'était une infirmière qui venait juste de rentrer dans son pays, après avoir passé un diplôme d'études supérieures à Londres. Harry s'est arrangé pour que Noni et Jerry viennent nous rejoindre une heure plus tard. La conversation a inévitablement tourné autour de l'Angleterre.

Noni n'avait pas du tout aimé ce pays :

« J'ai été malade la plupart du temps. Pas une vraie maladie. Simplement, malade de ne pas voir le soleil.

— Et maintenant, vous êtes guérie ?

— Non, a-t-elle répondu, à ma surprise. Maintenant, je suis plus malade qu'avant, parce que maintenant j'ai vu ce que je n'avais pas été habituée à voir.

— Pourquoi ne repartez-vous pas ?

— Et vous... ? Pourquoi ne repartez-vous pas ? m'a-t-elle demandé sans hésiter.

— Je...

— Moi aussi. »

Nous sommes restés silencieux quelques instants.

« J'étais heureuse là-bas », a dit Noni brusquement.

Jerry, très vite :

« Le bonheur, ma poupée, n'appartient qu'aux aveugles. Une fois

qu'on a mangé de l'arbre de la connaissance...

— Ça te donne des yeux de chat et tu peux voir dans le noir.

— Exact. Il faut être capable de voir dans le noir. Il faut apprendre à connaître la nuit. Sinon, on perd l'équilibre et on se brise le cou. Maintenant, tu peux au moins marcher.

— Pour aller jusqu'où ? a demandé Noni.

— Aucune importance. Il faut seulement marcher. On est tous guidés par quelque chose. L'arbre de la connaissance, c'est aussi l'arbre du désespoir. Il produit de l'adrénaline.

— Une dose trop forte peut être mortelle.

— Pas cette sorte d'énergie-là, a riposté Jerry. Plutôt trop que pas assez. Si tu n'en as pas assez, tu vas droit au suicide. »

J'ai dit presque mécaniquement :

« Pour continuer, il faut croire en quelque chose.

— La foi est aussi aveugle que le bonheur, a dit Jerry. Il faut se libérer de l'un et de l'autre. Le désespoir devient alors absolument pur. Ce n'est pas une lumière lointaine qui te permet de continuer, mais le feu qui brûle en toi.

— Tu as besoin de boire un peu de *skokiaan*, a dit Harry très fort. Après, tu brûles de partout, pas seulement de la poitrine.

— Regarde-moi ce vieux Bacchus, a dit Jerry. Il croit être le seul à pouvoir se soûler. Je suis très capable de lui lancer un défi. Il roulera sous la table avant moi. »

Le concours de boissons s'est poursuivi jusqu'au lever du jour. Ils se sont retrouvés tous les deux par terre, hors de combat. Il a fallu les porter jusque dans leur lit.

Nous avons passé beaucoup de temps ensemble après cette première nuit. Mais Jerry refusait de me donner une réponse définitive. Ce n'était pas qu'il reculait devant la décision à prendre : c'est que le moment de la prendre n'était pas encore venu. Peut-être voulait-il être sûr de moi ?

À deux et souvent à trois, nous avons exploré la ville de fond en comble ; à l'aube, quand les rues commençaient à se peupler ; à la gare, quand un train arrivait du Transkei ou du Lesotho, bondé de centaines d'ouvriers des mines, enveloppés de couvertures aux couleurs bigarrées, une demi-miche de pain sous le bras, les yeux ronds et blancs : tristes cohortes d'où s'élevait parfois un grand éclat de rire ; danses sur les remblais de scories pour amuser les touristes ; animaux de cirques dressés dans l'attente d'une pluie de monnaie : *Merci, Boss ! Nkosi ! Dankie, Baas !* Heure des repas dans les rues : Blancs qui entrent en foule dans les cafés et les restaurants, Noirs

accroupis sur les trottoirs avec du pain et du Coca-Cola ; bruit des marteaux-piqueurs, des grues et des bulldozers dans les terrains vagues au milieu des gratte-ciel ; tremblement de terre, explosions des bâtons de dynamite dans les galeries souterraines, inscriptions à l'entrée des immeubles neufs : *Interdit aux chiens et aux indigènes*. Taches colorées de ces groupes allongés sur les pelouses bordant le lac du zoo municipal ; scènes de foules à la Renoir ; bébés blancs dans des landaus poussés par des gouvernantes noires ; fourgons de police qui passent, sombres visages collés aux vitres grillagées, comme des singes dans une cage. Boiseries brunes d'une salle de tribunal, un lundi matin, quand on fait entrer des centaines de contrevenants à la législation sur les laissez-passer ; deux minutes par affaire : *Coupable, Votre Honneur, coupable, Votre Honneur, coupable*.

Harry a voulu que je passe une bonne partie de mon temps au tribunal : parce qu'il était en quête d'« histoires » pour son journal, mais aussi parce qu'il considérait le tribunal comme une salle d'opération où je pourrais découvrir l'exacte anatomie de la ville. Affaires d'immoralité où des agents au cou de taureau racontaient en minaudant ce qu'ils avaient aperçu à travers les rideaux mi-clos d'une chambre de domestiques. Violence. Trois jeunes mineurs blancs ont violé une femme noire enceinte, chacun à son tour, avant de la jeter de leur voiture en marche ; elle a fait une fausse couche. « Vous vous êtes comportés comme des animaux, dit le juge. Deux ans de prison chacun. » Un jardinier noir de dix-neuf ans a violé la fille de son employeur. Pour lui, la peine de mort : « Il faut protéger nos femmes blanches. » Un jeune Noir est accusé d'avoir volé une miche de pain dans un café. « J'avais faim, *Baas*, les flics ils ont emmené ma mère. » Huit coups de verge. Un fermier et ses deux fils battent un ouvrier avec un tuyau, puis l'enferment dans un sac qu'ils suspendent à une poutre dans les toilettes des domestiques ; l'ouvrier meurt d'asphyxie et d'une hémorragie interne. Deux cents rands d'amende, que collectent les voisins rassemblés au tribunal. Le messenger de Soweto a passé la nuit avec sa femme dans une maison de Randburg. « Mais c'est *ma femme*, Votre Honneur ! » Six mois de prison. « Nos banlieues blanches doivent rester propres la nuit ! » Pendant ces cinq ou six jours passés au tribunal, j'ai observé de près le cœur et le foie, les poumons et les boyaux, les veines, le sexe et les glandes de cette ville, de ce pays qui est le mien. Je suis sorti en titubant et j'ai refusé d'y retourner. Je ne pense pas que Jerry et Harry aient voulu me rendre malade ; ils avaient simplement voulu me montrer « leur ville ».

Ils m'ont aussi montré une seconde ville, plus sympathique et plus étrange que la première. Certains soirs où Harry travaillait tard, nous n'allions pas à Soweto, mais à quelques maisons du journal. Quand nous étions en avance, nous pouvions prendre l'ascenseur (il y en

avait deux : l'un réservé aux Blancs, l'autre aux *marchandises et gens de couleur*) sinon il fallait grimper à pied les seize ou dix-sept étages qui conduisaient à une petite cage posée sur le toit, comme un bourgeon, où vivait le veilleur de nuit zoulou. Les nuits passées près du poêle de Dhombe, bourré de braises rougeoyantes, avaient quelque chose d'irréel : Dhombe avec son énorme manteau kaki, son duvet poivre et sel sur les joues et autour des oreilles ; Harry petit et trapu, comme un athlète japonais ; Jerry mince et sec ; et moi.

Ce vieil homme semblait vivre dans un seul univers : celui des vertes collines de son pays, avec leurs huttes rondes et leurs grosses femmes fécondes, univers qu'il avait abandonné enfant et comptait retrouver bientôt, très bientôt ; pour lui Sensangakona et Chaka étaient réellement vivants ; quand il a ouvert son sac en peau de chat sauvage gris, qu'il a secoué les os de *dolosse* odorants pour y lire notre avenir, ce qui s'est passé m'a atteint à travers son cynisme et m'a fait frissonner.

« Dis à l'étranger qui il est, d'où il vient, où il va. »

Les os ont cliqueté sur le toit d'asphalte ; il est resté un long moment à les étudier, en marmonnant.

« C'est un homme de l'obscurité. Mais il a peur du noir. » Grognement. « Il ne *connaît* pas encore le noir. Je le vois faire un long chemin, un très long chemin, venant de la face cachée de l'étoile du matin. »

Il a levé son visage et, dans la lueur des braises, j'ai vu ses yeux fixés sur moi.

« Je vois des gens frapper du pied sur toi.

— Pourquoi frappent-ils du pied ?

— Ils te demandent des pierres, tu leur donnes du pain.

— Tu veux dire le contraire.

— Ils te demandent des pierres, tu leur donnes du pain, a-t-il répété avec irritation en relevant la tête. À quelle distance peux-tu lancer un morceau de pain ?

— Pas très loin.

— C'est vrai, a-t-il dit. Pas très loin. » Puis, de manière inattendue : « Tu as la femme ?

— Non.

— Je vois la femme. Je le vois, lui. »

J'ai demandé en souriant :

« Qu'est-ce que je donne à cette femme ? Du pain ou des pierres ?

— À lui, tu lui donnes la nuit », a-t-il répondu.

Et il a marmonné quelque chose, peut-être une malédiction, en frottant ses *dolosse* les uns contre les autres et en les remettant dans le sac en peau de chat. Au loin, en direction de Brixton, j'apercevais le

sommet illuminé de la tour de la Radio et, en dessous, les voitures qui roulaient, les lumières qui brillaient dans les vitrines ; j'entendais le hurlement des sirènes, les orchestres de jazz des clubs à la mode, et dans les cafés d'immigrants, ouverts la nuit, les juke-boxes qui hurlaient comme des animaux.

Pour moi, consulter les *dolosse* faisait partie de cet univers anachronique. Pourtant, Harry m'a assuré que Dhombe vivait très près du cœur de la ville et de ses battements : il pouvait souvent dire avec précision dans quelle joaillerie, dans quelle demeure de fonctionnaire de Houghton ou dans quel club de Hillbrow aurait lieu un cambriolage cette nuit-là ; à quel endroit serait volée une voiture ; quel fourgon blindé de quelle banque serait attaqué le lendemain. Si on essayait de le faire parler, il répondait par un sourire très vague, secouait sa tête grise, vidait son quart et saisissait sa canne pour aller faire une de ses rondes nocturnes. Quand il revenait, il nous aidait à nous installer pour la nuit, près de ses braises vaguement rougeoyantes.

Jerry m'a accompagné à travers la ville à la recherche de mon passé. Il m'a emmené dans une banlieue blanche très chic, sur les lieux de ce qui avait été Sophiatown. « Voilà à quoi va bientôt ressembler District Six », a-t-il dit. Aucun signe de taudis où auraient pu vivre, cinquante ans plus tôt, un vieil homme aveugle et un jeune garçon. Il m'a emmené à Kazerne, où mon grand-père avait été lapidé par les grévistes. On ne voyait qu'un paysage de voitures étincelantes garées le long des ponts de béton et du complexe industriel.

Jerry ne partageait pas ma mélancolie dans cette recherche inutile :
« Pourquoi veux-tu des preuves ?

— Pour savoir !

— Tu sais déjà.

— Ce que je sais est totalement subjectif.

— Et alors ? Tu veux trouver des preuves de ta propre existence à travers la vie des autres ? Toi qui aimes tellement citer Sartre. » Il faisait allusion à cette longue discussion que nous avions eue la nuit précédente. « Tu ne te souviens pas qu'il a également écrit : "Tu cesses d'être un bâtard à partir du moment où tu cesses de te considérer toi-même comme un bâtard." »

— Sans doute, professeur. Mais il y a une drôle de différence entre la philosophie et la réalité.

— Au diable la philosophie ! a dit Jerry, en colère. Tu crois que je ne sais pas ce je dis ? » Il s'est arrêté sur le trottoir : c'était une heure de pointe ; les voitures allaient d'un feu rouge à l'autre, comme l'eau qui jaillit d'un barrage, par vague. « J'ai une sœur ; on était très liés et

je l'aimais passionnément. Une belle fille. Elle l'est toujours. Mais elle était comme toi. Elle avait honte d'être noire. Elle ne pouvait pas se faire à cette idée, parce que sa peau était très claire, tu comprends. Elle a réussi à persuader ma mère de l'envoyer dans une école de Blancs. Elle n'a plus voulu nous connaître. Ne me demande pas comment elle s'est débrouillée. Ce n'est pas tellement difficile. En fin de compte, elle a épousé un Blanc qui occupe un poste important au gouvernement. » Il s'est tu un instant. « Un grand nombre de nos frères pensent comme elle. Je crache sur eux. » Il a levé la main vers le soleil tardif de cette fin d'après-midi. « C'est noir, a-t-il dit. C'est à moi. Je le jure devant Dieu : je ne veux pas être différent. Noir, marron foncé, c'est la couleur de la terre, Capey, c'est la couleur du tronc d'arbre, c'est la vie. Blanc, c'est le ver, la fiente, le pus, la pourriture. Plus vite tu t'en rendras compte, plus vite tu deviendras humain. »

Jerry gardait pour moi quelque chose d'énigmatique : j'avais toujours l'impression qu'il m'observait, qu'il me jugeait. Tout s'est résolu sur la route du retour.

Il m'avait invité à rentrer avec lui, une semaine avant la réouverture de son école. « On ne sait jamais », m'avait-il dit évasivement, et j'ai vite compris ce qu'il entendait par là. La voiture était une carcasse de Volkswagen presque méconnaissable qu'il avait achetée comme épave. Un de ses nombreux amis avait emprunté une voiture de dépannage dans le garage où il travaillait et avait ramené la carcasse à Soweto. Dix ou quinze aides s'étaient mis à marteler, à tordre et à souder pour remettre le châssis en état. Ils avaient obtenu, de sources très obscures, un pare-brise, des vitres, des essuie-glaces, des pneus et une batterie. Jerry, pendant ce temps, achetait un moteur d'occasion. Pendant des heures, deux nuits de suite, il s'était battu pour faire rouler cette voiture. Ça ne pouvait tenir que du miracle. J'avais pensé : tirer un seul son de cette mécanique serait déjà une réussite. Jerry avait travaillé à cet engin avec tendresse. Un matin, la guimbarde s'était mise à bouger : à la tombée de la nuit, elle était capable de faire du soixante.

Aidé une fois encore par des amis, il avait fait immatriculer la voiture en dehors de Johannesburg, à Edenvale ou à Alberton, quelque part par là. Il m'avait expliqué : « Capey, c'est un meurtre pur et simple pour un Noir de conduire une voiture immatriculée à Jo'burg : avec la plaque TJ(32) sur le pare-chocs, tu ne peux pas atteindre libre l'autre bout de l'État. »

Même sans cette marque de Caïn, nous n'avons pas fait un voyage facile : c'est du moins ce que j'ai pensé, car Jerry, parfaitement habitué à ce genre de voyage, est resté imperturbable jusqu'au bout.

Pour commencer, nous étions sept dans la Volkswagen, car Jerry ne savait pas dire non à celui qui lui demandait de l'emmener. Sur les sept, seuls Jerry et moi allions à Cape Town. Il fallait déposer les autres dans différentes villes à travers le pays. Nous sommes partis en prenant d'abord la direction du nord vers Pietersburg où nous devions déposer le premier passager ; de là, nous avons roulé jusqu'à Harrismith, puis jusqu'à Newcastle dans le Natal ; nous sommes revenus vers Bloemfontein, Aliwal North, et les montagnes enneigées de Barkly East ; en franchissant le Transkei, nous avons fait route jusqu'à Umtata, et jusqu'à Graaff-Reinet à travers la province orientale de Cape Town ; puis nous avons pris la direction de la côte, jusqu'à George, puis retour vers le Petit Karoo et Cape Town enfin, via Worcester, après un dernier détour par Malmesbury.

Que nous ayons fait tout ça en une semaine n'est pas la chose la moins surprenante de ce voyage. Nous avons toujours été sept passagers, car chaque fois que nous nous arrêtions pour en déposer un, d'autres se présentaient et nous demandaient de les prendre. Une ou deux fois nous nous sommes retrouvés à quatre ; le maximum a été neuf.

Nous étions souvent retardés. Jerry ne pouvait pas dépasser une voiture en panne sans s'arrêter et lui offrir son aide. Au bout de sept fois, j'ai cessé de compter. La plupart des voitures immobilisées étaient d'énormes monstres antédiluviens comme celui de Harry, et les passagers étaient noirs. Jerry se glissait gentiment sous la voiture ou se penchait sur le capot ouvert pour localiser et réparer la panne. D'autres fois, il utilisait un bout de tuyau pour pomper son essence et remplir le réservoir d'une voiture en rade. Quand il ne pouvait rien faire, ce qui arrivait rarement, il emmenait le conducteur de la voiture jusqu'au garage le plus proche.

Nous ne sommes tombés qu'une fois sur une voiture occupée par des Blancs : un pneu avait éclaté, et le vieil homme et sa femme n'avaient aucune idée de la façon dont on changeait une roue. Toujours aussi serviable, Jerry s'est arrêté, a soulevé la voiture avec un cric et a enlevé la roue inutilisable. La roue de secours était à plat elle aussi. Jerry a abandonné ses passagers. Il m'a emmené avec lui à vingt-quatre miles de là, à Graaff-Reinet. Nous avons fait réparer les deux roues, nous avons payé et nous sommes revenus. Trois quarts d'heure plus tard, les deux vieux étaient prêts à reprendre la route. On a de nouveau entassé nos passagers dans la Volkswagen, mais, au moment où Jerry s'appêtait à démarrer, le vieil homme a couru vers notre voiture.

« Je voulais vous dire merci, mon vieux, a-t-il dit à Jerry. Voilà pour votre peine. »

Il a mis une pièce de cinquante cents dans la main de Jerry.

« Merci, *Baas* », a répondu Jerry sans broncher. Il a mis l'argent dans sa poche et, une fois arrivés à Graaff-Reinet, nous a offert des glaces.

Nous avons eu d'autres causes de retard. La première fois, nous n'avions pas encore atteint notre première destination, Pietersburg. Nous roulions joyeusement quand un officier de police régional nous a dépassés, a garé sa voiture sur le bas-côté de la route et nous a fait signe de nous arrêter. La voiture roulait encore qu'il avait déjà ouvert la portière de Jerry.

« Votre permis ? »

— Bonsoir, monsieur l'agent, a dit Jerry joyeusement. Vous êtes le *Baas*. » Il a sorti son permis de conduire.

L'agent l'a étudié très soigneusement :

« Où sont les papiers de la voiture ? »

— Le *Baas* il n'a qu'un mot à dire, je suis son serviteur. Tout il est entre les mains du *Baas*.

— Et les passagers ? Vous n'avez pas une licence de taxi ?

— Non, monsieur l'agent, mais de tout façon ils paient pas. Tous ils voyagent gratis. Ce sont simplement des amis ou des parents.

— Cette voiture-là n'est pas en état de marche.

— Elle a été essayée hier, *Baas*. Regardez. »

Il a exhibé son certificat de bon fonctionnement. L'agent a insisté pour essayer la voiture lui-même. Nous sommes descendus pour lui permettre d'inspecter le véhicule. Au bout d'une demi-heure, j'étais exaspéré, mais Jerry ne bronchait pas. Il restait debout, sans la moindre trace d'énervement. Quand nous avons été enfin autorisés à repartir, il a frotté ses mains l'une contre l'autre et s'est incliné.

« Merci quand même, *Baas*. Que Dieu il vous bénisse et il vous protège ! »

— Foutez-moi le camp ! » a gueulé l'agent.

Après avoir roulé une centaine de mètres, Jerry a tranquillement répondu : « Fous le camp toi-même, *Baas*. » Il a craché par la portière ; puis il s'est retourné vers moi et m'a demandé, toujours avec l'accent de Cape Town : « Qu'est-ce que tu en penses ? Tu m'as trouvé bon comédien ? » Il a souri, mais son regard n'a pas changé : il avait une lueur grave et sombre.

« Bon Dieu, Jerry, tu trouves ça drôle ? »

— Bien sûr que c'est drôle. Tu n'as pas vu comme ce petit morveux s'est laissé prendre ?

— Et toi ?

— Ça ne me touche pas du tout. Je savais ce qui allait se passer. Je me contrôlais.

— Je mettrais ma main au feu que ce salaud ne sait même pas écrire son nom correctement. Et il a osé t’humilier !

— Ja... jamais ! Il a humilié le personnage que je jouais, pas moi. Moi, je n’étais pas là. » Il a fait un clin d’œil. « En fait, je me suis bien amusé. »

Quand c’est arrivé la seconde fois, sur une pauvre et misérable bande de bitume entre Reddersburg et Smithfield dans l’État libre, Jerry a joué le nègre à la perfection :

« Oh ! mon vénéré Seigneur, doux Jésus ! Regarde un peu ce pauvre *gamatjie*⁽³³⁾ de Cape Town et que ta mansuétude elle soit sur nous ! Voilà mes papiers, ô grand *Baas* ! Je suis qu’un pauvre citoyen fidèle aux lois, qui vit dans la crainte de la loi et du Seigneur. » Il a terminé sa comédie par de brusques moulinets et une courbette obséquieuse.

« Les types de l’État libre aiment bien les *gamats* de Cape Town, a-t-il dit après. Il fallait que je lui en donne pour son argent. »

J’étais en colère : « C’est pas nécessaire de les appeler “*Baas*” et “mon vénéré Seigneur” chaque fois que tu ouvres la bouche. »

Jerry a ri.

« Capey, il y a une drôle de différence entre l’idée qu’a ce type des mots “vénéré Seigneur” et mon idée à moi.

— Pour toi, ça veut dire quoi ?

— Vénéré Seigneur de mon cul ! »

La troisième fois, il a fallu toute l’ingéniosité et l’habileté de Jerry pour calmer l’agent. C’était un de ceux qui frappent d’abord et vous demandent ensuite vos papiers. Jerry a quand même sauvé sa peau et la nôtre.

Cette fois-là, j’ai failli perdre mon sang-froid. Jerry s’est aperçu que la moquerie ne pouvait me convaincre plus longtemps. Pour la première fois, il m’a parlé sérieusement.

« Écoute-moi bien, Capey. Il fut un temps où je considérais ça comme faisant partie du désordre moral qui régnait dans ce pays. Mais la moralité n’a rien à voir avec ça : c’est une simple question de politique. Moi aussi, je connais la règle du jeu. »

— Ça dépend de ce que tu entends par « politique » ?

— Ça a le même sens partout dans le monde. La politique ne connaît que deux méthodes de base : l’escroquerie et la violence. » Il est resté immobile un instant avant d’ajouter, en regardant droit devant lui : « Je suis prêt pour les deux.

— Tu sais ce que tu es en train de dire, Jerry ? »

Le regard tourné vers moi, sombre, ironique et calme : « Ne t’inquiète pas, Capey, je le sais. »

Près de George, un autre individu en uniforme bleu a bondi de sa voiture et a levé la main pour nous faire stopper : c’était moi qui

conduisais. Pendant que je freinais pour me ranger sur le bas-côté, Jerry m'a tranquillement dit : « À ton tour, Capey ! »

J'ai pris ma respiration pendant que l'agent s'approchait :

« Bonsoir, monsieur l'agent.

— Descends, si tu veux me parler ! »

Pendant un moment, je n'ai pas pu bouger. Son visage dansait devant mes yeux. J'ai alors pris conscience de la présence de Jerry à mes côtés, et j'ai respiré de nouveau. C'était comme si un sourire se dessinait en moi. Je me suis brusquement senti étrangement libre en descendant du véhicule. Je me suis incliné profondément : « Scusez-moi, *Baas*, mon vénéré Maître. Je voulais pas vous offenser ; je voulais simplement saluer mon vénéré Seigneur. »

Nous sommes tous sortis ; nous avons ouvert nos bagages ; il a enlevé les malles du toit et en a éparpillé le contenu par terre. « Où est l'herbe ? a-t-il demandé. Où est l'herbe ? » Comme il ne trouvait rien dans les valises, il a soumis le véhicule à une inspection minutieuse et nous a dressé un procès-verbal parce qu'un morceau d'une des lettres de la plaque d'immatriculation avait sauté ; puis il est remonté dans sa voiture et nous a laissés.

Nous avons refait nos malles ; nous les avons remises sur le toit ; nous nous sommes alignés sur le bord de la route pour pisser et nous sommes remontés en voiture.

Jerry a dit : « Maintenant, tu as compris, Capey ? Donne-moi la main. »

Je lui ai serré la main. Il a souri : « Je pense qu'on pourra s'entendre tous les deux. O.K. Je fais partie de ta troupe. »

Ma troupe était donc au complet. Elle comptait cinq hommes à part moi : Jerry, Frikkie Mantoor aux mains de musicien, le jeune Renier Arendse aux yeux de chat, mon vieux camarade de classe Barney Salmon, Doors Kamfer qui s'était présenté après la parution d'un article de Davey Sachs. Doors était quelqu'un de remarquable ; il avait la trentaine environ quand il est venu se joindre à nous, un mètre quatre-vingts, un physique de statue grecque. Il n'avait jamais reçu d'éducation, mais nous étions sans cesse stupéfaits par son degré de culture ; il était orphelin ; il avait commencé par faire des sorties sur les bateaux de Lappies Bay ; puis il était devenu pêcheur. Trouvant cela très ennuyeux, il s'était joint à l'équipage d'un baleinier, sur lequel il avait gagné en une saison plus d'argent qu'il n'en avait jamais vu de sa vie. Il était alors parti pour l'étranger comme mousse sur un cargo. Pendant quelques saisons, il avait fait du rugby professionnel dans un club des Midlands, puis il était devenu « L'Homme le plus fort du monde » dans un cirque qui faisait régulièrement des tournées sur le continent.

J'ai hésité à l'engager – je ne savais pas s'il resterait longtemps avec nous avant d'être repris par le démon de l'aventure. Mes craintes se sont révélées sans fondement. Doors était la loyauté même ; sa stabilité et son sens de l'humour nous ont aidés plus d'une fois durant ces affreuses journées. Au début, il était un peu maladroit, mais il avait un talent inné qui vous frappe comme l'eau ou le feu : comme les ménestrels du Moyen Âge, nous pouvions compter sur nos numéros de cirque quand nos pièces n'attiraient pas assez de spectateurs.

Il y avait aussi deux filles dans la troupe : Antjie Jonker était professeur ; elle avait juste ce qu'il fallait de pratique théâtrale pour contrôler sa spontanéité naturelle et son lyrisme. Elle avait trente ans, plutôt rondelette ; une vraie rousse, prête à jouer des rôles difficiles, car personne ne pouvait dire qu'elle était séduisante, sauf Jerry qui m'assurait qu'elle baisait bien (il ne refusait jamais rien de ce qui passait à portée de sa main). Elle est devenue l'indispensable égérie de nos tournées.

L'autre fille de notre troupe, Lucy Hartman, était complètement différente : elle venait juste d'avoir vingt et un ans ; grande fille mince, extraordinairement belle, une espèce de beauté méditerranéenne qu'on s'attendrait à rencontrer sur la côte espagnole. C'était Jerry, bien sûr, qui l'avait recrutée.

« Elle a du talent ? »

Il a embrassé le bout de ses doigts. « Essaie-la toi-même, Capey. Si une fille est géniale au lit, elle est mûre pour la scène. Je te le dis. Elle est naturelle. »

Ma propre expérience m'a appris, plus tard, qu'elle était plus géniale au lit que sur scène : en fait, elle était assez bonne ; elle avait surtout un grand enthousiasme. Elle se déclarait prête à nous suivre jusqu'au bout. Elle ne considérait cependant pas le théâtre comme une fin, mais comme un moyen.

Nous avons travaillé d'arrache-pied pendant cinq mois pour former une troupe dynamique et homogène à partir de huit personnalités si différentes. Nous avons commencé par les exercices de base : escrime, travail de rythme, mime, improvisation, contrôle musculaire et respiratoire, jusqu'à ce que nous soyons suffisamment libérés (corps et voix) pour devenir des instruments expressifs.

J'étais heureux. S'il était exact, comme Jerry le prétendait, que le bonheur n'appartient qu'aux aveugles, alors j'étais aveugle moi aussi et je l'avoue sans honte. Car ces quelques mois sont les derniers où j'ai eu le droit de vivre en aveugle.

Fin novembre, nous avons mis en répétition les pièces de notre répertoire. La première, comme je l'avais décidé depuis longtemps, était *La Vie est un songe* de Calderon. Nous avons également répété une adaptation du *Médecin malgré lui* ; à dire vrai, il restait moins de Molière dans cette pièce que de Calderon dans l'autre. Mais ça ne me gênait pas du tout. Il le fallait pour que mon théâtre soit cette *Biblia pauperum* que j'avais souhaitée ; nous avons essayé d'imaginer ce qu'aurait été la pièce, si les comédiens de la *Commedia dell'arte* avaient vécu à Cape Town, et s'ils avaient été noirs comme nous. C'est devenu une comédie musicale complètement échevelée avec des réflexions comiques et féroces sur la vie politique.

Le 3 janvier, au lendemain du bruyant carnaval nègre, nous avons fait nos débuts au Luxurama dans *La Vie est un songe*. La salle était comble à cause des articles à sensation qu'avait publiés Davey Sachs. J'ai souffert, ce soir-là, de la plus horrible crise de trac de ma vie ; nous étions tous si nerveux que, pendant les premières minutes, nous avons été plus mauvais que des amateurs. Mais, à mesure que nous trouvions le ton juste, la salle se chargeait d'électricité. Au moment où Sigismond se réveille dans le palais du roi et découvre que ses chaînes ont disparu et que ses oripeaux ont été changés en un somptueux costume de prince, nous avions toute la salle avec nous. Un peu plus tard, quand il a défenestré un laquais insolent, la salle nous a prodigué ses encouragements : « Bravo ! Fous-le dehors ! À mort le salaud ! » Quand le roi Basile a ordonné de renvoyer le prince dans son donjon, ça a provoqué un chahut du diable. Enfin, quand Sigismond s'est

aperçu, à son réveil, qu'il était de nouveau enchaîné et misérable, Calderon n'aurait pas reconnu le dialogue qu'il a échangé avec son gardien Clotalde.

« Était-ce un songe ? a-t-il demandé. Tu en faisais pourtant partie. Je t'ai vu. Je suis prisonnier de nouveau. Regarde mes chaînes. Pourquoi n'es-tu pas enchaîné comme moi ?

— Parce que je suis blanc ! a répliqué Clotalde.

— Ton jour viendra », a dit Sigismond.

Tous les spectateurs se sont levés d'un bond ; ils ont crié comme un seul homme :

« Ouuuuuuuuuu ! »

Il a fallu attendre que leur délire s'apaise pour pouvoir continuer. J'ai eu du mal à contrôler ma voix pendant le monologue final :

Nous sommes si étrangers à ce monde

Que la vie elle-même semble être un songe

Le riche rêve de ses richesses, le pauvre de ses haillons et de ses hordes.

Chaque homme rêve de ce qu'il est, personne n'y peut rien comprendre...

Le rideau s'est baissé dans un silence de mort. Pendant dix secondes, vingt, une demi-minute, il n'y eut pas un bruit, pas un mouvement ; quand les applaudissements ont éclaté, ce fut comme la mer qui passe par-dessus la digue. Après le rideau final, nous nous sommes mis à danser sur scène, à nous embrasser en riant et en pleurant.

J'ai compris, pour la première fois, pourquoi j'étais revenu. Ma foi aveugle venait d'être récompensée. Tout ça n'avait pas été une pure illusion : tout ça n'avait pas été fait en vain.

J'ai pensé : Artaud avait raison : le théâtre représente vraiment la mort noire, la peste qui travaille dans l'ombre, un *delirium*, un mal terrible et contagieux, né d'un besoin obscur et primitif nourri par un soleil noir, aussi inévitable que la liberté.

Et lié, dit Artaud, à cette puissance sexuelle inexplicable qui se trouve à l'état latent dans les mythes les plus anciens... Est-ce pour ça que j'ai dormi avec Lucy cette nuit-là ? Dormi ? Nous sommes restés complètement éveillés pendant chaque moment d'extase, l'un contre l'autre, l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, nus et glissants, à peine conscients de la mère de Mme Geustyn qui toussait dans la chambre voisine. Nous ne nous sommes endormis qu'au lever du jour, ivres, hébétés, nos mains entre les cuisses l'un de l'autre, nos corps moites, nos lèvres rassasiées du goût de notre peau.

Ce matin-là, juste avant que Lucy s'en aille, Oom Appie, bravant le pot de chambre de sa belle-mère, est venu me voir pour m'expliquer la

nécessité où j'étais de contracter une police d'« assurance-funérailles ».

La nuit dernière, ce rêve est revenu du plus profond de mon subconscient. Moi et Jessica sur la plage près d'un trou d'eau où nous lavons rituellement nos corps. Ce rêve où vient aussi se mêler cette file de camions frigorifiques verts qui rampe à travers les dunes comme des tanks parcourant les collines d'un pays conquis : une fois de plus, je l'ai vue s'en aller avec eux, mais ils se sont retournés et m'ont fixé avec des yeux terrifiants. J'ai découvert alors que j'étais nu. J'ai mis mes mains sur mon sexe, je me suis arrêté et je les ai regardés partir et disparaître. J'étais sur une hauteur surplombant la mer, semblable au promontoire de Douvres atteint par Gloucester aveugle et le pauvre Tom, fatigués et désespérés. J'étais toujours nu, au bord d'un précipice blanc. J'ai aperçu Dulpert. Il me faisait signe, viens, me faisait signe, viens, et je me suis mis à courir. Mais, avant d'avoir pu le rejoindre, il a sauté et s'est enfoncé dans la mer. Je me suis réveillé avec une érection violente et pénible. Pourquoi ? Il n'y avait aucun désir dans ce rêve, seulement de l'angoisse : nous portons peut-être en nous l'angoisse comme une blanche semence qui fertilise le néant.

Nous avons joué à guichets fermés pendant toute la semaine. Nous aurions pu jouer huit jours de plus, mais le théâtre était loué à d'autres compagnies et nous sommes partis en tournée dans la province occidentale, avec le Combi VW neuf que le holding de Willem nous avait offert en même temps qu'une subvention d'un an.

Nous avons joué dans tous les endroits accessibles du Boland, deux soirs dans chaque ville : dans des salles paroissiales et sous des préaux d'école, la plupart en préfabriqué ; sur les places et dans les clairières ; le week-end, dans des réserves ; une fois, sur un terrain de rugby ; souvent, dans un champ derrière les habitations des ouvriers agricoles. Si nous ne pouvions pas jouer l'après-midi, ce qui était généralement le cas en semaine, les gens venaient avec des lampes à huile et des lanternes pour éclairer ce qui nous servait d'estrade. Il n'y avait pas de prix d'entrée. Nous faisons une collecte après la représentation ; nous récoltions souvent plus de mégots et de boutons de culotte que de cents. Mais les spectateurs nous nourrissaient largement, nous apportaient des fruits et du raisin l'été, des œufs de poules, souvent un petit coq rabougri et même, une fois, un cochon de lait que Doors a tué et que Jerry a fait cuire, arrosé avec l'une des nombreuses bouteilles de vin de ferme que l'on nous offrait également.

Dès que le Combi s'arrêtait quelque part dans un nuage de poussière, la communauté tout entière accourait pour regarder les comédiens, bouche bée, et nous aider à décharger. Parfois, un permis spécial était exigé pour la représentation, mais le nom de Willem était

un laissez-passer magique. Quand l'heure sonnait, tout le monde était là ; certains étaient assis sur des bancs en lanières de cuir, d'autres sur des chaises de bois branlantes ou sur des chaufferettes victoriennes à moitié effondrées, données à leurs domestiques par une génération de nouveaux riches qui préféraient le nouveau mobilier « suédois ». La plupart étaient assis sur le sol, sur des sacs ou des couvertures : enfants gris de poussière qui nous fixaient de leurs yeux immenses comme ceux des campagnols, bébés pleurnichards que calmait le sein maternel, adolescents habillés à la dernière mode, personnes âgées, ouvriers agricoles auxquels se mêlaient quelques individus « habitués à voir de meilleurs spectacles ». Les vieillards étaient là également – à moitié sourds, à moitié aveugles et à moitié gâteux ; certains demandaient si nous formions une secte, d'autres croyaient que nous étions un cirque, un parti politique. Partout et quelles que soient les circonstances, l'enthousiasme délirant des spectateurs s'est trouvé le même.

C'était épuisant. Mes années de travail en Angleterre ne m'avaient pas préparé à une telle fatigue. Nous savions rarement où nous allions dormir, si nous allions pouvoir fermer l'œil, où nous allions jouer, ce que nous allions gagner : grâce à Dieu, l'argent était notre dernière préoccupation ; nous avions notre subvention et le pécule amassé après notre passage au Luxurama.

Au bout de trois mois, nous sommes retournés à Cape Town pour une nouvelle semaine au Luxurama, suivie d'une quinzaine au Petit Théâtre, sous le patronage de l'Université. Nous avons commencé à répéter deux nouvelles pièces : un montage d'*Antigone* et une farce grotesque d'après Aristophane, *Le Poète et les Femmes*.

La seconde tournée fut plus facile que la première, car nous étions mieux préparés aux conditions de vie qui nous attendaient ; mais elle fut plus éprouvante, l'hiver approchant. Le temps se dégrada et nous avions rarement la possibilité de jouer en plein air. J'ai pris la décision de rester à Cape Town pendant l'hiver : un temps pour se reposer, un temps pour répéter, un temps pour mettre le spectacle au point.

Mais il s'est produit autre chose : plus énervant et plus accablant que la fatigue ou le manque de confort. La radio l'a annoncé une nuit : opérant une série de raids à travers le pays, la Sécurité du Territoire avait arrêté des tas de gens pour les interroger. Parmi les noms mentionnés dans le journal, figurait celui de Harry Tsabalala. Deux jours plus tard, on a annoncé la mort de Harry « par suite de causes naturelles, dans sa cellule », disait le journal. Jerry a voulu se rendre à Johannesburg. Je l'en ai dissuadé :

« Tu ne pourras rien faire là-bas. Il ne laisse personne que tu puisses aider.

— Je veux savoir ce qui est arrivé. Il faut que je sache.

— Comment pourras-tu savoir ?

— Il y a toujours des fuites.

— Même s'il y a des fuites, que pourras-tu faire ? Que pourras-tu faire de plus là-bas qu'ici ? Sois raisonnable !

— Ça ne représente rien pour toi, Capey ? »

J'ai senti ma voix trembler dans ma gorge :

« Tu devrais me connaître mieux que ça, Jerry ! »

Il a hésité, puis a posé sa main sur mon épaule. « Excuse-moi, Capey. » Au bout d'un moment, avec plus de sang-froid : « Il y a sûrement quelque chose à faire. On ne peut pas continuer comme si rien ne s'était passé. »

J'ai dit : « Ne jouons pas la farce, ce soir. Reprenons *Antigone*. Et jouons-la de telle façon qu'ils comprennent ce que dire *non* signifie. »

Il m'a regardé un long instant, puis a lentement hoché la tête et s'est détourné. Peut-être ne voulait-il pas que je voie ses larmes ? Peut-être avait-il remarqué les miennes ? Harry était mort. Avec sa mort, une partie de ma propre expérience perdait de son sens. C'est Harry qui m'avait fait découvrir mon propre pays, qui avait commencé à rire dès Sharpeville et qui ne s'était jamais plus arrêté. *Par suite de causes naturelles dans sa cellule.*

Cette nuit-là, Jerry est revenu me voir.

« O.K., m'a-t-il dit. On a joué *Antigone*. Et après ? Est-ce suffisant ? Ne joue-t-on pas un jeu stupide, Capey ? Le monde est à l'agonie, et on continue de jouer *Antigone*. Pourquoi joue-t-on *Antigone* ? »

— Parce que c'est le plus sûr moyen que je connaisse pour réveiller les gens.

— Tu penses qu'ils dorment ?

— Je veux leur ouvrir les yeux. Afin qu'ils sachent ce qui leur arrive.

— En supposant que ton message les atteigne, tu leur montreras aussi le chemin ?

— Dans un moment aussi douloureux, personne ne peut montrer le chemin aux autres, Jerry ; essayons d'ouvrir les yeux de quelques-uns ; chacun décidera ensuite de sa propre conduite et assumera sa propre responsabilité.

— Non ! Sa voix a claqué comme un coup de fouet. » Capey, si tu réveilles une femme pendant la nuit et si tu la baisses, tu ne peux pas te retirer avant d'avoir fini en lui disant de se finir elle-même : tu dois la baiser jusqu'au bout.

— Je ne parle pas de femmes, Jerry.

— Où est la différence ? Tu veux ouvrir les yeux des gens – et rester en retrait. Laisse-moi te dire ceci : aujourd'hui, dans ce pays, personne n'a le droit de rester en retrait.

— Je ne reste pas en retrait. Pourquoi crois-tu que je sois revenu ? Tout le monde choisit son propre engagement. Le mien, c'est le théâtre.

— Tu n'es pas seulement un comédien. Tu es aussi un être humain. Ne l'oublie jamais. »

Le côté expérimental de notre travail disparut alors. Pour convaincre Jerry de ma sincérité, j'ai abandonné l'adaptation de *Roméo et Juliette* que j'avais esquissée et j'ai choisi un sujet ayant un impact plus direct sur les événements ; il était tiré de *Mockinpott* de Peter Weiss. C'était incroyable de découvrir par rapport à notre contexte les interprétations nouvelles qu'on pouvait donner de cette comédie dévastatrice, racontant l'histoire d'un petit homme résigné qui remplit ses obligations envers sa femme, son travail et son pays pendant toute sa vie, et subitement se retrouve en prison. Finalement libéré, un mauvais soulier à chaque pied, il trébuche en essayant de retrouver sa place dans le monde. Quand tout échoue, il se tourne vers le paradis et découvre que Dieu lui-même n'est qu'un capitaliste qui essaie de défendre les profits de sa vaste entreprise.

C'était la première fois que nous jouions une pièce nouvelle au Petit Théâtre ; ce fut peut-être une erreur. Deux jours plus tard, une lettre publiée dans un journal de langue afrikaans criait au « blasphème » ; cet après-midi-là, un télégramme parvint de la Commission de censure interdisant la pièce.

Après une semaine de négociations, nous avons été autorisés à rejouer à condition que toutes les références à Dieu soient supprimées et que le reste soit plus ou moins caviardé.

Jerry voulait abandonner sur-le-champ, mais je l'ai persuadé de continuer ; une fois que l'on serait en tournée, on pourrait à nouveau faire notre « travail ». Il a accepté à contrecœur. Le troisième soir de la tournée, aux environs de Grabouw, deux détectives en civil sont venus nous voir et nous ont informés que nous nous étions éloignés du « texte autorisé » ; ils ont donc interrompu la représentation.

Sans faire la collecte habituelle, nous avons entassé nos affaires dans le Combi VW.

« Alors, Capey ? » m'a demandé Jerry.

Je l'ai regardé. Il n'y avait aucune agressivité dans ses yeux ; il semblait même amical mais je savais que nous venions d'atteindre un moment décisif.

J'ai dit, en essayant d'être aussi calme que possible : « On recommence demain. Si c'est ce qu'ils veulent, parfait. On peut se battre nous aussi. Ils ne nous réduiront pas au silence. »

C'était compter sans une conséquence inattendue de l'incident. Un journal du matin en avait eu connaissance de façon mystérieuse et, quand la Commission de censure a définitivement interdit notre pièce, une polémique a éclaté. Le dimanche suivant, Davey Sachs, avec la meilleure des intentions, a demandé : « Que compte faire le grand industriel Willem Viviers devant l'odieuse persécution qui frappe une troupe subventionnée par lui ? »

Le grand industriel Willem Viviers a immédiatement réagi, mais pas dans le sens prévu par Davey Sachs. J'ai reçu un télégramme me demandant de venir le voir. Quand je suis entré dans son somptueux bureau, de toute évidence, il était mal à l'aise.

Il m'a offert une cigarette et a commencé à parler du temps, de la ferme, de la politique internationale, de la hausse des prix. J'ai fini par l'interrompre : « Je croyais que tu voulais me parler de ma troupe ? »

Il a écrasé sa cigarette.

« Oui. Quel enthousiasme frénétique !

— Ça te dérange ?

— Et toi ? Ça ne te dérange pas, *toi* ? m'a-t-il rapidement demandé.

— Bien sûr, mais d'un autre côté, c'est encourageant. Ça prouve que les gens se sentent encore concernés par ce que dit le théâtre. Tant qu'il en sera ainsi, mon travail trouvera sa raison d'être.

— Mais... provoquer volontairement des affrontements... » Il a secoué la tête. « Ce n'est pas très raisonnable.

— Qui les a provoqués ? Qui a essayé de trouver des propos blasphématoires dans *Mockinpott* ?

— Tu sais que les gens sont très sensibles sur de tels sujets.

— On prononce plus de blasphèmes chaque dimanche dans les églises du pays que dans *Mockinpott*. Ce que les gens n'aimaient pas, c'était l'aspect politique de la pièce, mais ils avaient peur de le dire ouvertement. Les ajouts et les changements faits à Grabouw n'avaient rien à voir avec la religion. Ils cherchaient un simple prétexte pour nous sauter dessus.

— Ils m'ont sauté dessus à moi aussi.

— Que veux-tu dire, Willem ? »

Il a baissé les yeux et a regardé ses mains ; il avait deux petits blocs d'or en guise de boutons de manchette.

« Essaie de comprendre ma position. Je ne suis pas libre de faire ce que je veux ; je dois constamment penser en termes de sociétés. Nous sommes des financiers ; notre champ d'action, c'est l'économie, pas la politique. Ce genre d'incident peut avoir une très mauvaise influence.

— Alors ?

— Certains membres du conseil d'administration demandent que votre subvention soit suspendue. »

— Si telle est ta décision... » Je me suis levé.

« Un instant, Joseph. » Il s'est levé à son tour. « Je les ai convaincus de te donner une seconde chance. Nous t'avons prouvé notre confiance vis-à-vis de ton entreprise. J'estime que nous avons en échange des responsabilités à ton égard. Si tu acceptes de me donner par écrit l'assurance que tu éviteras désormais de tenir des propos subversifs, je suis prêt à te garantir ta subvention indéfiniment.

— Qu'entends-tu par "propos subversifs" ?

— Des choses qui tendent à offenser.

— Qui ? »

Il n'a pas répondu.

« L'*Establishment* ?

— Pourquoi es-tu si agressif, Joseph ? »

Je me suis tourné vers la porte.

« Garde ta subvention. On se débrouillera. Je préfère crever de faim plutôt que de manger de ce pain-là.

— Joseph ! »

Je me suis retourné :

« Je veux te demander une chose. De grâce ! ne me confonds pas avec mes sociétés. »

Laissant tomber ma première adaptation de *Roméo et Juliette*, nous en avons préparé une nouvelle en trois jours, Jerry et moi. Tout ce que nous avons gardé de l'original était l'intrigue. Notre Roméo, Renier, était noir ; notre Juliette, Lucy, était blanche.

La perte de notre subvention a provoqué un changement surprenant dans notre existence. Nos succès précédents avaient largement rempli notre compte en banque. Sur le plan matériel, ça n'a pas eu d'effet immédiat : mais le seul fait de nous savoir abandonnés à nous-mêmes a créé au sein de la troupe une nouvelle unité et a donné un sens nouveau à notre mission. Il fallait prouver que notre ténacité empêcherait les forces extérieures de nous bâillonner et de nous étouffer : notre théâtre dépassa très vite la notion d'« activité culturelle ». Quel que soit le genre de pièce que nous allions jouer – un vaudeville, si nécessaire –, il fallait lui donner l'allure d'un défi, preuve de notre force opposée à la « leur ». Du coup, un nouvel enthousiasme avait enflammé Jerry et toute la troupe en bénéficiait.

« Ne t'inquiète pas, Capey, m'a-t-il dit. Dis-moi quand tu as besoin d'argent. J'en trouverai. »

Il est parti un jour pour Johannesburg. Il y est resté trois semaines. Quand il est revenu, il a versé environ mille rands à notre compte.

J'ai demandé, étonné :

« Où as-tu trouvé tout ça ?
— Ne pose pas de questions... »

Un autre changement a suivi la perte de l'appui de Willem : nous n'étions plus du gibier protégé ; brusquement, tout le monde pouvait rejoindre les chasseurs et nous traquer. Dans huit ou neuf endroits où nous avions sans aucun problème loué des salles dans le passé, nous apprenions que ces salles avaient été « retenues » anonymement. Les fermiers qui nous avaient prêté leurs hangars en avaient besoin pour des activités plus urgentes. Les municipalités qui nous permettaient de jouer sur leur territoire réclamaient des autorisations ou émettaient d'impossibles exigences. L'administration provinciale qui nous avait exemptés d'impôts avait soudain changé d'avis. À n'importe quel moment et souvent en plein milieu d'une représentation, d'obscurs fonctionnaires venaient vérifier la liste des « locations », contrôler nos billets ou exiger des papiers dont nous n'avions jamais entendu parler.

La police, elle-même, ne nous laissait pas en paix. Nous ne pouvions plus voyager sans être arrêtés en cours de route ; le Combi était fouillé, nos costumes examinés, nos textes confisqués. Plusieurs fois, les représentations ont dû être retardées ou annulées, car la police est arrivée juste avant le lever du rideau pour vérifier une centaine de règlements différents auxquels nous étions censés nous soumettre.

Au début de l'année, l'université de Natal nous a invités à venir jouer notre *Roméo et Juliette* pendant une saison, à Durban et dans les environs. Les premières représentations, patronnées par l'Université elle-même, avaient lieu devant un public très mélangé. Nous avons donc pris des dispositions pour organiser des « soirées réservées », seulement sur invitation. En dépit de toutes les précautions prises, les policiers sont arrivés le premier soir, cinq minutes avant le lever de rideau, et ont retardé la représentation d'une demi-heure pour contrôler la liste des invitations ; ils ont ensuite refusé de nous laisser commencer si nous ne leur permettions pas de suivre le spectacle de la salle. Ainsi fut fait. La représentation terminée, ces mêmes agents de police sont venus dans nos loges pour nous arrêter... parce qu'on les avait laissés entrer dans la salle sans carton d'invitation ! Les autorités universitaires sont intervenues pour nous éviter de passer la nuit en prison. Deux jours plus tard, l'affaire a été classée par un magistrat. Mais cet incident a provoqué un nouvel accès d'enthousiasme qui ne nous a pas facilité la vie. (« Ah, c'est vous les gars qui cherchez toujours des ennuis ? »)

Nous avons continué. Nous avons gardé cette notion de but et de mission. Au sein de la troupe, les relations restaient franches et cordiales. Renier devenait nerveux, Frikkie glissait de temps à autre

dans un état dépressif, mais nous n'avions pas de problèmes graves. Mon seul souci, c'était Lucy. Nous continuions à faire l'amour de temps en temps, mais ça ne se transformait pas en une relation précise. Une nuit de passion, un allègement de nos tensions physiques, un peu de tendresse, c'était tout. Elle n'était pas satisfaite aussi facilement. En pratique, cependant, tout s'arrangeait parce qu'elle allait pleurer dans le giron de Jerry qui l'emmenait au lit pour la calmer et la consoler.

Il y avait toute une série de filles, pendant les tournées, qu'il « consolait » à sa façon.

« C'est bon de savoir que les gens ont besoin de quelqu'un, s'excusait-il dans un sourire.

— Tu n'en as jamais assez ?

— Je sais que je ne peux pas baiser toutes les femmes de la terre, mais je peux au moins faire un sérieux effort. »

Je ramassais moi aussi, de temps en temps, une fille pour partager, le temps d'une nuit, un peu de tendresse et de volupté ; puis je m'en allais, toujours plus avant, sur cette route sans fin qui avait sa sombre signification. J'acceptais cet état de choses, incapable d'entrevoir une autre façon de vivre.

Après notre tournée dans le Natal, nous avons commencé à répéter ce *Hamlet* qui avait sommeillé en moi pendant tant d'années. Dès le premier jour, quelque chose de très particulier a traversé les répétitions ; c'était sûrement la meilleure pièce que nous allions jouer.

Nous invitions souvent des gens à nos dernières répétitions – amis, relations, étudiants – pour lester l'impact qu'avaient sur eux les scènes clés. À l'une des dernières répétitions de notre *Hamlet*, un ami de Jerry, maître de conférences d'anglais à l'U.C.T., est venu avec un grand type aux traits anguleux, aux tempes grisonnantes, aux yeux gris clair ; son costume parfaitement coupé enveloppait pourtant assez mal sa large carrure. J'ai tout de suite été frappé par la toison qui couvrait le dos de ses mains.

L'ami de Jerry me l'a présenté : « Richard Cole. Je pense que vous avez entendu parler de lui ? » Comme j'hésitais, il a ajouté : « L'écrivain. »

J'ai souri pour m'excuser : « Oh, bien sûr ! Pardonnez-moi. Je n'ai pas encore lu un seul de vos livres. »

Il a fait une grimace : « Ça n'a rien d'étonnant. Je suis fiché. Ce que j'écris n'est pas publié ici. »

Quelque chose m'a mis mal à l'aise, peut-être l'impression qu'il considérait ça comme une réussite en soi. Cependant, ses yeux étaient francs et clairs – presque innocents. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir de la sympathie pour lui. Après la répétition, nous avons bavardé un

moment.

Il m'a pris la main et m'a dit : « Merci. Vous m'avez montré ce soir un *Hamlet* qui m'a fait comprendre à quel point Shakespeare peut être moderne, de façon gênante. »

Je ne savais pas s'il était sincère ou s'il tentait de faire, comme écrivain, une phrase aussi adroite que possible.

« Vous savez ce que vous risquez ? »

J'ai haussé les épaules.

« Si vous avez des ennuis, souvenez-vous que nous sommes nombreux à vous soutenir. »

Le lendemain, un petit paquet m'attendait dans la salle de répétition ; un cadeau de Richard, un exemplaire de son dernier roman, avec cette dédicace : *Pour Joseph Malan, compagnon de lutte. Sincèrement, Richard.*

Il y avait à l'intérieur du livre une coupure très flatteuse du *Times Literary Supplement*.

Deux jours plus tard, nous avons débuté au Luxurama, puis nous sommes partis en tournée ; nous sommes revenus début avril pour notre saison traditionnelle au Petit Théâtre. Le soir de la première, une carte de Richard m'attendait avec ses meilleurs vœux ; il invitait toute la troupe à une soirée à Oranjezicht, le lendemain soir, dans une maison prêtée par des amis à lui.

Et alors Dulpert est mort.

VI

Dulpert était mort. Jerry m'a apporté le journal ce matin-là, en tremblant. Il ne savait absolument pas que j'avais connu Dulpert. Pour lui, ce n'était qu'un mort de plus. Oui, encore un.

« Par suite de causes naturelles ?... » ai-je demandé. J'avais les lèvres paralysées. Il a jeté le journal sur mon lit.

« Non. Cette fois, pour changer, c'est un suicide. Il s'est pendu dans sa cellule, à Durban, où la Sécurité du Territoire l'avait interrogé.

— Alors, ce n'est pas son vrai nom. Si c'est un suicide, il ne s'agit pas de Dulpert Naidoo. »

Jerry était stupéfait :

« Tu le connais ?

— Je le connaissais, oui. »

Oui. Je le connaissais. Tu étais venu t'installer chez Gran'ma Grace, dans la chambre où avait vécu la belle Ursula. Tu avais une énorme valise en fer que tu n'arrivais pas à ouvrir ; on avait fini par la jeter par le balcon, en réveillant les voisins ; mais ça n'avait rien donné. Un peu plus tard, de pâles tubercules en étaient sortis. Tu m'avais appris à choisir mes lectures, de Marx à Gandhi, sans oublier le *Kama Sutra* ; mais Jim avait emprunté le livre pour se préparer à son mariage et s'était cassé la jambe. Quand il s'était suicidé, tu m'avais emmené à la morgue de Salt River. Il y avait un camion renversé, tu te souviens ? Des bananes et des pommes jonchaient la rue. Un cadavre portait une étiquette au gros orteil. En revenant, tu t'es mis à parler rapidement et gravement. Jamais encore je ne t'avais entendu parler ainsi.

Tu m'avais appris à aimer la musique ; tu m'avais initié à la terminologie du mahatma : *ahimsa*, *satyagraha*.

Tu venais voir les pièces que je jouais. Une nuit, tu n'es pas venu parce qu'une femme de couleur avait été humiliée en pleine rue et que tu avais donné tout ton argent à un mendiant.

Tu étais allé sur la Parade avec moi pour acheter un lit d'amour. Tu t'y asseyais parfois, en tailleur, et tu psalmodiais : « Om. Om. Om. Om. » Tu étais un ami pour moi, tu étais mon frère. Maintenant, tu es mort ; et je t'aime.

Je ne sais pas où tu as passé ces dernières années : peut-être les journaux m'apprendront-ils quelque chose ? Où que tu aies été, tu as partagé tout ce que nous avons fait ensemble. Tu es mort, et la moitié de nos souvenirs se sont envolés avec toi. À partir d'aujourd'hui, il me

manquera toujours quelque chose : cette part de moi que je t'avais donnée.

Le Seigneur a donné, le Seigneur Dieu a repris. Mais, pour ça, je ne peux pas bénir Son Nom.

Ce matin-là, je suis parti en direction du Rhodes Memorial, dans la petite Austin bleue que j'avais achetée d'occasion avant notre tournée de Hamlet et que Jerry m'avait retapée. Je suis allé dans la montagne, dans le silence des pins, là où la mer et la ville s'étendent au loin.

Mais je ne voulais pas regarder le paysage. Je ne voulais pas être là. Je ne voulais pas rester là.

J'ai pensé : *Comment vivre dans un pays auquel on ne croit plus ?*

J'ai encore pensé : *Comment vivre dans un monde auquel on ne croit plus ?*

Je me suis demandé : *Pourquoi l'amour doit-il être frère du désespoir ?*

J'étais revenu depuis dix-huit mois, un peu plus, presque deux ans. Nous avions appris à travailler ensemble ; sur bien des points, nous avions réussi. Puis le courant avait changé de sens. Tout était devenu plus difficile. Continuer et croire. Il fallait continuer. C'était une étrange satisfaction de savoir que nous ne nous étions pas laissés réduire au silence.

Mais à quoi tout cela menait-il en fin de compte ? À quoi étais-je arrivé ? Était-ce pour ça que j'étais revenu ? Était-ce la fonction que je voulais remplir ? Était-ce suffisant ? Était-ce tout ?

J'étais fatigué. Pour la première fois depuis mon retour sur le vapeur blanc, je prenais conscience de ma fatigue. Une lassitude profondément incrustée dans mes os. J'ai essayé de me souvenir de tout ce qui était arrivé depuis ce jour lointain : ma querelle avec le douanier, l'écriteau *Blancs seulement*, les théâtres dont j'avais été tenu écarté, le geste de Willem. J'ai pensé à mon initiation brutale de Johannesburg, à Soweto, au tribunal, au vieil homme sur le toit de son immeuble, à notre voyage de retour. *Oui, Baas. Oui, mon vénéré Seigneur.*

J'ai cherché plus loin encore dans le passé ; j'ai tâtonné à la recherche des émotions de mon enfance. Mes premières découvertes : une Nativité, un cirque ; un garçon qui s'était enfui, qu'on avait battu ; j'en avais été malade et j'avais vomi ; une journée à Bain's Kloof, une jeune fille sur un rocher ; une femme de contremaître dans les toilettes. Je me souvenais des matins d'hiver quand la cloche aux esclaves sonnait dans l'obscurité, de la nervosité de ma mère les dimanches après-midi, de ma mère qui s'étouffait avec son pain noir et sec. J'étais fatigué aujourd'hui. J'étais seul.

J'ai pensé : *Je ne peux pas continuer.*

Et puis j'ai pensé : *Si, je peux encore continuer.*

Dulpert m'avait dit : « On peut toujours aller plus loin ; on n'atteint jamais ses propres limites. » Dulpert m'avait dit : « Si tu restes fidèle à ta vraie nature... »

Apaisé, je suis remonté dans ma petite voiture.

Cette nuit-là, après la représentation, nous sommes allés à la soirée d'Oranjezicht. Je suis resté dans un coin, un verre à la main ; j'étais triste et sur la défensive, face au monde.

Un peu plus tard dans la soirée, Richard est venu vers moi : « J'aimerais vous présenter quelqu'un. »

Il y avait une fille avec lui. Je me suis levé.

Sa main était fraîche et ferme dans la mienne.

J'ai entendu Richard dire : « Joseph, je vous présente Jessica Thomson. »

Chapitre Cinq

« Fini, c'est fini, ça va finir, dit Clov, ça va peut-être finir. Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas. » Peu après, Hamm, l'aveugle, lui demande : « Quelle heure est-il ? » et Clov répond : « La même que d'habitude. » Dehors, c'est toujours le crépuscule, un soir qui ne tombe pas, qui ne disparaît pas, un éternel purgatoire. Cette forme d'obscurité existe. Je la connais bien.

Je ne peux pas me souvenir des mois d'emprisonnement qui ont précédé mon procès sans leur chercher un sens à travers *Fin de partie* : cette *Fin de partie*, dernière pièce que j'ai adaptée et que nous n'avons jamais montée. Je sais ce qu'aurait dit Annamaria : que je faisais du théâtre avec tout, même avec cette ultime obscurité. Elle et ses chats ronronnants dans la pénombre du bateau qui se balançait me poursuivent comme une conscience. C'est pourtant ce qui m'a poussé à continuer : la faculté de vivre ces événements de façon théâtrale, aussi macabre et sans appel que soit ce théâtre ; une véritable *Fin de partie*, en effet. Si je devais tout raconter avec les mots qui paraissaient importants à l'avocat Joubert, je me noierais. Au cœur de cette nuit, les seuls faits qui demeurent immuables sont les sursauts et les combats de ma personnalité. Une forme de mort, un pays inconnu, que je ne peux plus décrire avec mes propres mots. Des instants, oui, mais très vagues, sans cause ni effet. Je sais qu'il y a eu un commencement, je m'en souviens très bien, du moins je le crois ; et une sorte de fin. Mais entre les deux ?

Entre les deux, il y a eu la souffrance. Elle est dangereuse. Non pas à cause de sa force destructrice ou des réactions irrationnelles qu'elle provoque, mais parce que rien n'existe plus que la souffrance, la pure souffrance, l'unique souffrance.

Ça n'est pas venu immédiatement ; le processus a été très lent.

Dans le commissariat, le jeune sergent au crâne rasé a relu ma brève déposition et me l'a fait signer ; puis il a fermé son dossier en disant : « Et vous voulez le droit de vote ! Un petit incident se produit, et la civilisation tout entière est mise à sac. Vous n'êtes toujours que des sauvages. » Il a arrangé les pans de son uniforme et s'est tourné vers les deux agents qui m'avaient amené de Bain's Kloof. « Conduisez-le en cellule. J'arrive. »

Il faisait déjà nuit. Je me souviens du brusque son des cloches tandis que nous marchions sur le gravier de la cour vers le bâtiment blanc des cellules ; un son qui se perdait dans l'air comme un vol de

pigeons. C'était Pâques, en effet, le Seigneur venait de ressusciter ; c'était l'heure de l'office du soir.

La cellule était vide. Les deux agents me tournaient le dos en attendant le sergent ; ils se sont écartés pour le laisser entrer, puis se sont lentement retournés et m'ont fait face. Le sergent avait à la main une matraque en caoutchouc. Son visage était tout à fait neutre. J'ignorais naïvement quelles étaient ses intentions jusqu'au moment où la matraque m'a frappé en pleine figure. J'ai entendu le bruit de mon nez qui se cassait. La violence de cette douleur inattendue m'a fait tomber à genoux. Les deux agents m'ont relevé. J'ai secoué la tête et j'ai ouvert les yeux à travers cette douleur rouge et noire. Le coup suivant m'a atteint à la tempe droite. Derrière moi, les agents me maintenaient debout. Ils m'ont soutenu pour le troisième coup. Je ne sais pas combien de temps ça a duré ; j'avais du sang dans la bouche, dans le nez et dans les oreilles. Je n'y voyais plus.

Quand ils m'ont lâché, je me suis effondré sur le sol.

« Debout ! m'a ordonné la voix lointaine du sergent. Debout ! sale nègre ! Je vais t'apprendre à trafiquer avec des Blanches. »

J'ai essayé de me lever. Mes jambes ne répondaient plus.

« Debout ! » a-t-il répété.

J'ai essayé encore une fois. Il m'a frappé à l'estomac. Je suis tombé en avant et j'ai vomi sur ses bottes.

« Cochon. Regarde ce que tu as fait. Nettoie ça. »

De ma main gauche, j'ai essayé d'atteindre sa botte, mais il m'a donné un coup de pied.

« Avale ! m'a-t-il ordonné. Jusqu'à la dernière goutte. »

Ils m'ont frappé sur le dos pendant que je léchais la vomissure à travers mon sang et mes dents cassées ; ce fut bientôt fait. Mais ce n'était pas la fin. *Oh non, il n'y a pas de fin ; la fin, c'est la mort et la folie.*

Quand mes yeux se sont réhabitué à ce monde déformé, la lumière du jour filtrait par la haute fenêtre garnie de barreaux.

Quelqu'un, je n'ai pas pu voir qui, m'a apporté à manger, une assiette en fer et un quart, mais je ne pouvais rien avaler. Je ne sais pas quand ils sont revenus. J'ai seulement senti qu'ils m'attrapaient par les bras et par les chevilles pour me traîner dehors ; le soleil était blanc au fond de mes yeux ; ils m'ont jeté en l'air. J'ai atterri sur du métal. Une porte a été fermée à clé. Le sol sur lequel je gisais s'est mis à bouger. Il m'a fallu du temps pour comprendre que j'étais dans un panier à salade, car il y avait un grillage entre la lumière et moi.

J'ai essayé de me lever ; j'y suis finalement arrivé. Mes doigts accrochés au grillage, j'ai regardé le monde qui défilait de l'autre côté : les vignobles et les chênes, les montagnes bleues dans le

lointain. Comme un enfant qui apprend sa leçon, j'ai fouillé mes pensées. Elles ont fini par jaillir et par couler plus facilement.

De temps à autre, j'étais obligé d'appuyer ma tête contre le grillage pour vaincre mon vertige. Au-delà de la douleur, une petite satisfaction se dessinait en moi. Le sentiment, sans l'ombre de fierté ou d'humilité, que c'était arrivé ; maintenant, oui, c'était arrivé, et je l'avais supporté. Avant que ça n'arrive, on ne sait pas comment on va réagir ; on risque, après tout, d'être lâche. Non, ce n'était pas une question d'héroïsme. Il fallait tenir – rien d'autre. Maintenant, j'étais au cœur du problème. La chose suivait son cours : et j'étais là. Il n'était plus possible, comme d'autres fois, de me retrancher derrière une objectivité détachée. J'étais présent.

La douleur ne m'a jamais quitté. La veille, quand j'étais descendu de Bain's Kloof pour me livrer à la police, je m'étais préparé à tout. J'étais comme le galet nervuré de Jessica. Non pas passif. Prêt. Prêt à tout. Ça remontait plus loin dans le passé, plus loin que Bain's Kloof. Ma tête contre le grillage, j'ai essayé de trouver. Ça remontait, au moins, au jour où j'avais décidé de quitter Londres pour revenir à Cape Town.

Est-ce Nietzsche qui a dit : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort » ? (Où avais-je pu lire ça ? Était-ce avec Dulpert ?)

Je n'étais pas encore mort. J'étais à l'arrière d'un panier à salade en route vers Cape Town. En route.

Ça finirait par me tuer. Je le savais. Voilà pourquoi je m'étais rendu. Je *voulais* mourir. Mais j'étais encore vivant et satisfait de l'être. Si absurde que cela puisse paraître, il y avait une espèce de dignité dans le fait de savoir que j'étais encore là, que je n'avais pas abandonné. Sans bâton, ni matraque pour me défendre, dans cette sombre vallée, je continuais à vivre. Vous avez vu ça, Seigneur ? Même contre Vous.

En approchant de Cape Town, l'univers s'est vidé ; il a laissé place à une grande plaine ouverte et inhospitalière dont le vent soulevait la poussière. Comme si l'on avait besoin de traverser cette immensité plate et déserte avant d'être englouti par la ville. Comme si l'on devait être dépouillé de toute vie antérieure. Comme si tout devait se réduire aux données élémentaires que représentaient la terre et le ciel, le vent et les arbustes rabougris. Ce n'était pas un retour à Cape Town comme ceux d'autrefois, car ce qui m'attendait ce n'était pas la ville, mais une prison, une cellule, une salle de tribunal et la certitude finale d'une condamnation. Ce nouveau Cape Town n'avait rien de commun avec la ville où j'avais aimé Jessica ni avec celle de Jerry, des Geustyn, de Richard, de Dulpert ou de Gran'ma Grace. Je bénissais ce vide et l'influence purifiante et apaisante qu'il avait sur moi.

Les banlieues défilaient. Les taudis de Windermere, l'univers du père Mark : troupeaux d'enfants, taches de couleur qui se déplaçaient derrière les fils de fer barbelés où s'étaient accrochés d'innombrables hardes et des morceaux de papier que le vent secouait avec l'exubérance pathétique des haillons d'un mendiant. Puis Cape Town nous a engloutis. Nous nous sommes arrêtés dans une cour. Des bras m'ont sorti du fourgon. J'ai pénétré, d'un pas incertain, dans l'immeuble, escorté par deux uniformes. Ce qui devait arriver allait arriver très vite, maintenant. Dans un bureau, quelqu'un a dit à mes gardes : « Amenez-le dans les locaux de la Sécurité ; on l'attend. »

J'ai reconnu le second bureau où j'étais déjà venu. J'étais passif ; je ne comprenais pas ce qui se passait. Ce n'était qu'un crime de droit commun ; rien à voir avec la Sécurité. Mais ça n'avait aucune importance.

C'était le début.

« Mais qu'est-ce qui se passe ? demande Hamm, avec anxiété. Mais qu'est-ce qui se passe ? » Et Clov répond calmement : « Quelque chose suit son cours. »

« Je crois qu'on se connaît ? a dit l'homme en veste marron. Tu as un peu changé depuis la dernière fois, mais on se connaît. Si je ne me trompe, je t'ai dit de ne pas pleurer si on te faisait mal un jour. Tu te souviens ?

— Je ne pleure pas. »

Il a ri. « Donne-nous le temps. Nous n'avons pas encore commencé. »

La cellule ressemble à un puits. Les murs sont tellement hauts, tellement rapprochés les uns des autres. Ils sont gris foncé, et des noms, des initiales et des dates sont profondément gravés dans le ciment. Il y a aussi des obscénités et *Jésus sauve*. Mon matelas et ma couverture grise à raies presque blanches sont posés sur le lit, sous une fenêtre impossible à atteindre. L'ampoule est protégée par un grillage. Dans le coin, en face de mon lit, il y a un seau sans couvercle que l'on me permet d'aller vider de temps en temps. Un living, une salle à manger, une chambre, une salle de bains, tout le confort : des pensées de ce genre peuplent ce petit univers. Ça fait combien de temps que j'ai joué *Richard II* ? Je ne suis jamais arrivé au bout ; je ne suis même pas arrivé à monter *Fin de partie*. Il faut que j'exerce ma mémoire, que j'organise mes journées et que je passe plusieurs heures à répéter mes anciens rôles. Pour me défendre. « Il ne faut pas devenir fou, disait Willem. Posez le plateau sur la table, là-bas. Merci, Doris. »

La fenêtre est trop haute pour voir quoi que ce soit, sinon la différence entre la nuit et le jour. Ils m'ont confisqué ma montre et m'ont enlevé mes lacets de chaussures. On peut sans doute se couper les veines avec un verre de montre et se pendre avec un lacet. C'est

peut-être ce qu'a fait Dulpert.

Quand ils ne sont pas avec moi, un homme de couleur au visage renfrogné m'apporte à manger trois fois par jour. Le matin, une mélasse grise et caoutchouteuse avec du café noir et amer. L'après-midi, du gruau de maïs et une curieuse mixture, coagulée et bleuâtre, qui peut être n'importe quoi ; de temps à autre, un bout de lard rance. Le soir, un repas monacal fait de pain noir et de café. Ayant fait le sacrifice de sa propre personne. Monde sans fin. *Ad maiorem Dei gloriam*. « Aujourd'hui, on va parler », me dit l'homme aux longues mains blanches. Il essuie ses doigts comme s'ils étaient collants.

« J'ai déjà fait une déposition.

— Tu n'as encore rien dit, mon petit gars.

— Je l'ai tuée. Ça ne vous suffit pas ?

— Je me contrefous que tu l'aies tuée et comment tu l'as tuée. Je veux savoir pourquoi.

— C'est personnel. »

En passant devant moi, il a agité sa cigarette sous mon nez. Mes yeux étaient fascinés par le bout incandescent. Il a dit doucement :

« Réfléchis bien avant de répondre.

— Qu'y a-t-il d'autre à dire ?

— On en sait plus que tu ne crois. »

J'ai secoué la tête.

« On connaît bien cette pute. On la surveillait depuis un bon bout de temps.

— Parce qu'elle n'était pas d'accord avec ce qui se passait ici ? »

Il a fait une grimace. « On connaît ce genre de gonzesse. Petite libérale sans envergure qui écarte les cuisses à chaque idée nouvelle. »

Je me suis mordu les lèvres.

« Elle est morte. Inutile de l'insulter.

— On la connaît bien. On sait tout sur son voyage en Afrique.

— Que voulez-vous que je vous dise alors ?

— Éclaire-nous sur quelques points. Sur elle et ses amis.

— Je ne comprends pas. »

Il s'est tourné vers l'un de ses collègues, assis sur le bord de la table dans cette pièce nue : « Pas facile, le gars ; il a besoin qu'on l'aide. »

Il a tiré sur sa cigarette, a rejeté paresseusement la fumée, puis est revenu vers moi :

« Ça a commencé avec Dulpert Naidoo.

— Vous m'avez déjà interrogé sur lui la dernière fois.

— On n'était pas très contents de tes réponses. Tu ne trouves pas que c'est une merveilleuse coïncidence que Richard Cole soit aussi dans le scénario ? Et Harry Tsabalala ? Tu as l'air d'aimer la

compagnie de ces gens-là ? »

J'ai levé la tête. Un petit sourire errait sur ses lèvres.

« Tu comprends ? Nous avons les yeux ouverts. Et pour ce qui est de ta soi-disant troupe théâtrale ?

— Vous ne pouvez rien dire contre nous. Nous avons ouvertement...

— Ce que tu as fait ouvertement ne m'intéresse pas. Je veux savoir ce qui se passait derrière cette façade innocente.

— Il ne se passait rien.

— Écoute-moi bien. Ça fait pas longtemps que tu es entre nos mains. Mais tu sais qu'on peut te garder cent quatre-vingts jours sans que ça ne dérange personne. Et cent quatre-vingts autres jours. Jusqu'à ce que tu aies craché le morceau.

— Il n'y a rien à dire. »

Il est allé faire le tour de la table, puis est revenu tranquillement vers moi :

« De toute façon, on te fera dire exactement ce qu'on veut. Pourquoi ne te mets-tu pas à table tout de suite ? Tu nous épargnerais, à tous, des moments désagréables.

— Je n'ai rien de plus à dire.

— Nous voulons savoir dans quelle histoire vous étiez impliqués, toi, Richard Cole, Jessica Thomson et tes acteurs, et pourquoi elle avait tellement besoin de déménager.

— Vous vous faites du cinéma. Rien de tout ça n'est vrai. »

Il a montré les murs qui nous entouraient, de douces plaques d'amiante insonorisées. « Tu connais cette pièce ? Tu y es déjà venu ? »

J'ai hoché la tête.

« O.K. On t'attend, Joseph. »

J'ai secoué la tête.

Il est resté longtemps silencieux avant de dire :

« C'est ta dernière chance.

— Je vous ai dit tout ce que je savais. »

Quand on vous met un sac en plastique sur la tête, vous avez une étrange perception de l'espace. Pendant un moment, le monde reste aussi clair qu'avant ; puis vous avez l'impression de le sucer pour l'avalier. Vous essayez de le saisir, mais quelqu'un vous tient les mains. Alors, tout se dédouble, bascule et disparaît. Au bout de quelques fois, vous ne savez plus du tout à quel monde vous appartenez. Vous êtes peut-être mort ; seul le cerveau fonctionne encore faiblement ; les questions que vous entendez semblent venir d'un monde que vous avez déjà quitté. Mais, généralement, la douleur revient ; une botte dans l'estomac, un coup de matraque dans les reins, le tranchant d'une

main qui vous frappe la nuque. Cette douleur vous redonne le sens de l'orientation, vous apprend au moins que vous n'êtes pas encore mort. Ce qui est décevant.

Il existe une autre sensation : ils vous attachent les bras et les jambes quand vous êtes accroupi, vous couvrent la tête d'un sac et vous passent un manche à balai sous les genoux pour vous suspendre la tête en bas. Parfois, ça augmente très lentement, pendant des minutes ou des heures, et il n'y a plus que le bruit du sang dans votre tête : vous avez l'impression que tout va éclater. Puis une voix sort de ce bourdonnement et les questions recommencent ; la pression devient si forte dans vos tympanes que vous n'entendez plus rien. Ils reviennent toujours à leurs questions ; ils ne vous lâchent pas et quand ils ne posent pas de questions, vous sentez leurs mains qui déchirent vos vêtements. Vous êtes très vulnérable dans cette position ; chaque coup fait mouche et ils varient habilement : matraques épaisses et carrées qui vous blessent les os, fines badines qui vous agacent les nerfs. Le pire, quand vous êtes ainsi suspendu, ce sont les brûlures. Ils écrasent leurs mégots sur l'intérieur de vos cuisses ou sur vos testicules. Vous avez une sensation d'apesanteur ; vous tombez à travers l'espace comme une étoile filante. Vous entendez parfois votre propre voix qui sort de vos boyaux, monotone et infinie, comme celle de Sagrys dans le hangar.

C'est un grand homme avec un manteau vague qui la force à s'allonger dans le foin. Les tiges sèches lui picotent les cuisses. Les mains de l'homme meurtrissent ses petits seins. Une fois qu'il est parti, elle découvre une rixdale dans sa paume, mais le *Baas* devient méfiant, la fait venir dans la cour ; on lui déchire ses vêtements ; les garçons la fouettent chacun à son tour ; ils ont des rires gras et vulgaires.

« Parle-nous du père Mark, disent les voix. Parle-nous de Jerry Buys et de Renier Arendse. Dis-nous ce qui a poussé Jessica Thomson à venir dans ce pays ? »

La panique vous envahit quand ils vous tiennent cloué au sol et vous enfoncent un morceau de bois dans la gorge pour vous étrangler. Doucement, ils ne sont pas pressés, très doucement, jusqu'à ce que vous étouffiez en pleurant. Ou alors, si vous avez de la chance, jusqu'à ce que vous mouriez. La souris a dû ressentir la même chose quand je l'ai tuée pour calmer les petites filles d'Oom Sassie. C'était seulement plus rapide et elle est morte : elles l'ont enterrée près des cabinets.

Peut-être la honte est-elle pire que tout. Pire que la douleur. Mais ce n'est qu'au début. Ils veulent détruire en vous le moindre vestige de dignité. Certains saints détruisent leur orgueil un peu de la même façon : saint Siméon Stylite avec ses plaies puantes sur sa colonne, saint Jean de la Croix dans sa cellule. À la phase active de

purification, dit saint Jean, succède la phase passive de l'accomplissement. Il faut expérimenter ces deux processus avant d'atteindre la complète connaissance de « la nuit noire de l'âme ». Se purger, se vider, se briser. Ce n'est qu'après avoir transcendé votre corps et ses exigences, sa faim de plaisir et de douleur, son amour et sa volupté, ses peurs, ses sens et son poids, que vous serez prêt à aimer de nouveau, aveuglément, dans l'obscurité, avec ardeur et en silence.

Se briser. Se briser. Ça peut aller jusqu'où ? Où le corps atteint-il sa limite ?

Cette cellule grisâtre est ma demeure, mais transitoire et ouverte à tous. Les obscénités gravées sur les murs, le *Jésus sauve* se trouvent dans toutes les salles d'attente des gares. Mon corps, étranger à mes propres mains, à mes propres yeux, n'est pour moi qu'une plaie béante ; je le soigne comme une blessure, avec amour, mais sans m'y attacher.

L'hiver est venu très tôt et il est très dur cette année. Il fait froid la nuit ; bien trop froid pour mon unique couverture usée jusqu'à la trame. J'ai demandé plusieurs fois à cet homme renfrogné qui m'apporte à manger de m'en procurer une autre. Il n'a jamais répondu. Il ne m'a rien apporté. La seule chose qu'il m'ait confiée, c'est cette nouvelle : « La province occidentale a gagné hier, 12 à 6. »

Bravo pour la province ! ai-je pensé après son départ, en me chauffant les mains contre mon quart. C'est bon de penser qu'il existe encore un vainqueur quelque part dans le monde.

C'est monotone d'être tout le temps battu, mais on ne s'y habitue pas pour autant. Ce qui est difficile, c'est de rester debout après. Pas seulement des heures : des jours et des nuits, avec parfois des briques dans les mains. On ne vous apporte pas à manger et vous n'avez pas le droit de bouger. Votre corps, que vous ne contrôlez plus, remplit ses fonctions naturelles là où vous êtes. Vos joues se couvrent de poils, vos mains se mettent à trembler, vos pantalons sont dégueulasses, votre haleine est fétide ; et, si vous tombez, les grosses bottes sont là pour vous aider à vous relever.

Ils m'ont apporté une feuille de papier et m'ont dit : « Signe ! »

J'ai essayé de lire, mais je n'ai pas pu comprendre les mots. J'ai demandé à l'un d'eux de lire en essayant, du mieux que je pouvais, de me concentrer sur ce qu'il disait. Quand il a eu fini, il m'a regardé. Je me suis penché en avant et j'ai éclaté de rire.

Ils m'ont redressé :

« Tu es fou ? Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas. » J'ai essuyé mes larmes.

Ils m'ont forcé à prendre un stylo :

« Signe. C'est tout ce qu'on veut.

— Je ne signerai pas. »

Ils m'ont tordu le bras derrière le dos.

« Signe !

— Non. »

Quelque chose se casse. Des éclats noirs me transpercent le cerveau. Mon bras est devenu inutile. Je suis comme un corbeau avec une aile cassée.

Il faut suivre un programme quotidien d'exercices si vous voulez rester en forme et garder votre esprit intact. Ça vous aide aussi à dormir plus facilement. Mais mon corps a renoncé. Sur scène, j'étais capable de contrôler chacun de mes muscles, chacun de mes nerfs ; maintenant, plusieurs d'entre eux sont déchirés, abîmés ou engourdis.

« Pourquoi te compliques-tu autant la vie ? me demandent-ils avec une profonde sympathie. Tu crois que ça *nous* amuse de faire ça ? C'est un boulot comme un autre. »

Ils sont tellement gentils que je me mets à pleurer.

« Assieds-toi. Bois un peu de café. Prends ton temps. Inutile de te presser. »

Les larmes coulent dans ma tasse. Je laisse tomber la soucoupe, mais ils m'assurent que ça n'a pas d'importance ; l'État paiera, c'est une broutille.

« On sait que tu es innocent, Joseph, dit l'homme d'âge moyen, d'une voix amicale. On sait tout. L'argent que tu recevais de l'étranger. Comment Harry Tsabalala et Jerry Buys ont essayé de se servir de toi. Et quand ça n'a pas marché, ils se sont arrangés avec Jessica Thomson pour qu'elle les aide à t'attirer dans leurs filets. Tu as continué à refuser. Ils ont été trop loin... Signe simplement ce papier, Joseph, et on pourra se servir de toi comme témoin à charge.

— Ce sont des mensonges.

— C'est difficile de croire qu'on a été exploité par ses propres amis et même par la femme qu'on aime, je comprends, Joseph. Mais on les a tous arrêtés. La nuit dernière, Richard Cole a craqué et nous a tout raconté.

— Il n'a pas pu.

— Inutile d'essayer de protéger qui que ce soit, Joseph. On sait tout.

— Si vous savez tout, pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ?

— On veut que tu coopères avec nous pour que les vrais coupables soient punis.

— Ce sont des mensonges. Vous ne savez rien. Vous ne pouvez rien savoir. Il n'y a rien à savoir.

— Richard Cole a parlé, Joseph !

— Je ne vous crois pas. S'il a vraiment dit ce que vous me racontez,

il a menti.

— Cette fille s'est servie de toi, Joseph. Elle a passé un bout de temps en Tanzanie avec les Chipembere ; elle était avec le Frelimo au Mozambique. Pendant tout le temps où tu croyais qu'elle t'aimait, elle s'est servie de toi, de façon préméditée et sans scrupule. »

Les choses n'ont pas été très gaies pour Hermien. Un gars du Transvaal. Il l'a abandonnée, avec un gosse. Ils vivent dans la région de Robertson ; ils ne sont pas très heureux.

« Viens avec nous », me disent-ils. Ils m'emmènent dans une petite pièce que je n'ai encore jamais vue.

Il y a un grand lit, comme un lit d'hôpital ; je crois qu'ils veulent me faire accoucher. Quand ils emmènent un homme de couleur à l'hôpital, c'est simplement pour mourir, me disait ma mère. Ils m'ordonnent de me déshabiller. Ils me battent avec une matraque en caoutchouc quand mes mains paralysées ne parviennent pas à défaire les boutons. « Allonge-toi sur le lit », me disent-ils. Il y a une toile cirée sur le lit ; elle est pleine d'eau ; ils secouent mon bras cassé et l'attachent au montant du lit : bizarre, je croyais que ce bras ne sentait plus rien ; puis le second poignet ; et ils attachent aussi mes chevilles au pied du lit. Je suis allongé et j'attends. Ils ouvrent le couvercle de la petite boîte noire et attachent un fil de cuivre à chacun de mes orteils. J'ai du mal à bouger la tête, mais il me semble que quelqu'un tourne une manivelle, comme celle d'un vieux gramophone démodé *La Voix de son Maître* : des stalagmites de douleur montent le long de mes jambes et mon corps est secoué de spasmes incontrôlables.

« Tu vas signer ?

— Non. »

Ils placent les électrodes sur mes lobes. Éclatant dans ma tête, ma voix de gramophone hurle dans le noir.

Il était étendu en croix au milieu des chevaux et, quand les bêtes ont reçu un coup sur la croupe, elles sont parties au grand galop dans les quatre directions et l'ont écartelé. Les ouvriers agricoles reçoivent la viande pour l'enterrement.

Il y a un long ruban de plage, désolé, protégé par des rochers et par des dunes. Main dans la main, nous allons vers un trou d'eau laissé par la marée, tiède et tranquille sous le ciel. Nos corps sont couverts de sable. Je me mets à la laver : ses épaules, ses petits seins ronds, ses hanches, son ventre, ses jambes ; je m'agenouille devant elle en l'entourant de mes bras et ma langue découvre la mer. « Je vais te laver à mon tour », dit-elle et elle me rince comme les femmes qui font la toilette d'un mort. Je n'ai pas de sexe ; les petits crabes ont dû le grignoter. « Je vais t'enterrer. » Elle m'aide à m'allonger, à étendre mes bras et mes jambes et elle me recouvre de sable. Les petits crabes

dévoient mes yeux et, pendant qu'ils se hâtent de rejoindre la mer, je regarde avec leurs yeux proéminents et je la vois agenouillée près de la croix qu'elle a plantée entre mes jambes.

Hamm, Hamm l'aveugle, déplie son mouchoir devant lui et dit : « Ça avance. On pleure, on pleure, pour rien, pour ne pas rire, et peu à peu... une vraie tristesse vous gagne. Si je peux me taire et rester tranquille, c'en sera fait du son et du mouvement, c'en sera fait. J'aurai appelé mon père et j'aurai appelé mon... fils. Ah ! qu'on en finisse ! »

Il y a de longs silences qui sont souvent pires. Des jours qui peuvent être des semaines, et je ne vois personne, hormis mon géôlier renfrogné. Ils ne me laissent pas reposer mes jambes ; ils me permettent de temps à autre d'aller dans le couloir vider mon seau hygiénique. Le silence n'apporte pas la paix, car, même s'ils ne sont pas là avec moi, je sais qu'ils peuvent revenir à n'importe quel moment. Ils sont plus horriblement présents dans leur absence que lorsqu'ils m'interrogent ou me torturent. Il y a un petit judas dans la porte de ma cellule. Je n'entends jamais de bruits de pas dans le couloir, mais je sais qu'ils m'épient, ce qui fausse tous mes mouvements, les transforme en gestes de théâtre face à un miroir, comme dans Pirandello. C'est bon de penser à Pirandello. C'est bon de pouvoir penser à quelqu'un et de garder intact le mécanisme de la pensée.

Vous descendez par l'escalier mécanique jusqu'au quai en sous-sol, avec vos brosses et vos pots de colle, et vous placardez de nouvelles affiches sur les murs : filles nues ou à moitié nues qui font de la publicité pour des culottes, des soutiens-gorge ou des bas, pour Guinness ou Benson & Hedges. Vous faites entrer les signes d'un monde extérieur dans cette obscurité souterraine comme s'ils étaient vraiment utiles : lisez l'*Evening Standard* et ne soyez plus perplexes ; dites Haig et faites de beaux rêves en portant le soutien-gorge qui vous donne l'air d'une jeune fille. C'est important. De chaque côté, les trous noirs du tunnel vous fixent comme les orbites vides d'un crâne. Si seulement je savais quand ils vont revenir. Si seulement je savais ce qui va se passer. Si seulement je savais quand ça va se terminer. À l'entrée du quartier des prostituées, une énorme enseigne au néon annonce : *Jésus vous appelle*, et plus loin, dans les clapotements silencieux de l'Amstel, juste en dessous du Westermarkt, se trouve sa péniche, que balance un faible remous. Ses ongles sont rongés, ses mains toujours tachées de peinture. Sous ses vêtements, son corps apparaît très blanc, et dans l'obscurité qui nous environne des chats se battent et dévorent leurs morceaux de viande. J'ai crié du fond des entrailles de cet enfer et tu n'as pas entendu ma voix. Elle est païenne, mais ses peintures ressemblent à des vitraux avec des saints et des

anges. Si seulement je savais quand ils vont revenir.

Mon seul avenir est une négation. Affirmer qu'on ne peut pas vivre sans espérance est donc une déformation et une abstraction. L'aiguille de mon compas n'indique que le passé. Je n'ose pas mentir ; je dois en prendre la pleine et entière responsabilité. Je ne crois pas à l'avenir, disait Annamaria, car il ne dure pas. Les seules choses qui durent sont le passé et le présent. Je suis lié à toutes les humiliations, à tous les échecs de mes ancêtres. Telle est la somme de ma morale.

Mais c'est difficile. Tout est menacé et mis à l'épreuve. Les fausses dents d'Oom Koot ont été emportées par la mer et, pour se venger de Dieu, il boit, devant l'assistance stupéfaite, tout le vin de la communion ; mais comment peut-on être soûl d'avoir bu du sang ?

Il voyage en compagnie du marchand juif dans toute la région orientale de Cape Town. Il chante ses chansons et récite ses poèmes ; puis il prend à part les esclaves, les Hottentots, et leur enseigne l'obscur sagesse de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Il parle à sa femme et à son fils et, s'ils n'écoutent pas, il parle aux mouches. Il leur dit qu'elles sont nées libres. Rien ne peut les réduire au silence, sauf la mort.

Il n'y a pas de mouches dans ce froid, mais je trouve assez de punaises et de puces dans les replis de ma couverture pour les soumettre à de grands discours sur Kant et Camus, à de longs monologues sur le théâtre, sur l'approche la plus exacte du prince du Maroc et de Sigismond, sur mon projet de *Fin de partie*, sur la différence essentielle qui existe entre Othello et Iago. Je les écrase entre mes ongles et je récite à leurs cadavres de larges extraits de mes anciens rôles. Ce sont mes seuls spectateurs, avec les yeux invisibles qui m'épiaient à travers le judas de ma cellule. Si seulement je savais quand ils vont revenir.

« Parle-nous de cet argent. De ces sommes importantes versées, de l'étranger, sur ton compte.

— C'est illégal de recevoir de l'argent de l'étranger ?

— Nous voulons savoir d'où il venait ?

— C'est inscrit dans les livres de comptes.

— Si on te disait que cet argent vient de l'A.N.C. ?

— Ce n'est pas vrai.

— Tu veux dire qu'on ment ?

— Oui.

— Amenez la boîte noire, sergent. Il est resté assis trop longtemps. Mettez-lui une électrode sur la langue. Ça lui apprendra peut-être à parler. »

On se fatigue à la longue. Aveugle, il parcourt le pays à la recherche de sa fille. Il entend partout des rumeurs à son sujet, mais il ne peut la

trouver. La lassitude finit par l'envahir. Il se couche à Bain's Kloof, trop fatigué pour continuer à vivre. « Qu'est-ce que ça peut faire ? dit-il. La nuit est partout la même. » Mais la nuit n'est pas partout la même ; elle était différente le soir où j'étais dans la montagne avec Jessica, différente encore quand je faisais du théâtre, différente également le soir sur son balcon. Et votre langue est si sensible ; c'est comme si on mangeait de la douleur ; comme si on l'avalait ; comme si on n'allait jamais plus pouvoir vivre sans elle.

Mon corps a maigri. Je peux compter mes côtes et mon bras est cassé. Je ne pense pas que je reconnaîtrais mon visage si je pouvais le voir. Toutes ces heures avec elle dans la salle de bains et regardez un peu cette crasse qui me recouvre : la puanteur de Job empoisonne mes narines et j'en sens le goût sur mon palais amer.

« Tu as un si beau corps, me dit-elle. Ne bouge pas. » Son fusain gratte le papier rêche. Je me tourne vers le mur. Je me sèche avec ma serviette, furieux et gêné par mon érection. Si vous passez la porte, le David apparaît brusquement devant vous. Irrésistible, un bras tendu, l'autre au repos ; le visage magnifiquement arrogant et, sous son ventre d'adolescent, son sexe tranquille repose sur ses couilles, pleines et charnues. Il peut encore avoir des enfants. C'est tout à fait différent des silhouettes de Giacometti : elles sont maigres, longues comme des cyprès battus par le vent, des saints torturés, de simples ombres, des silhouettes semblables à celles de Beckett, à Vladimir et Estragon, ou au vieux Nagg et à Nell, dans leurs poubelles, ou à Clov.

« Tu es dégueulasse, me disent-ils. Va te laver. » Un froid glacial monte de chaque extrémité de mon corps et s'infiltre dans mon sang, jusqu'au dernier morceau de moelle vivante. J'essaie de bouger pour activer ma circulation, mais mes jambes sont trop gelées pour remuer.

« Danse pour nous », m'ordonnent-ils.

Étrange qu'un corps aussi engourdi puisse encore être si sensible, mais les lanières des fouets le brûlent de partout et déchiquettent les chairs ; le sang gicle, tremblant et surpris, se dissout dans l'eau. Sur mes épaules, mon dos, mes reins, mes fesses, mes jambes et devant, sur mon ventre, mon sexe, mes cuisses.

« Chante, disent-ils. On chante toujours sous la douche. »

Le sang jaillit de mon corps en chantant et forme de petites mares autour de mes pieds. Viens et bois-le, Oom Koot, n'aie pas peur ; ça ne te soûlera pas. « Vas-y gars ! Chante pour nous. Danse pour nous. » Seigneur Dieu, je suis vraiment fatiguée, dit-elle. Donne-moi le repos où c'est que j'aurai plus à ouvrir les deux yeux sur la faim et la douleur d'un jour nouveau. Donne-le-moi, Seigneur Dieu, ce sommeil qu'il a pas de fin. Qu'est-ce que je lui donne ? ai-je demandé en souriant. Du pain ou des pierres ? Mais, en maudissant ses *dolosse*, près du poêle rempli de braises, il m'a répondu : « À lui, tu lui donnes

la nuit. »

Ce devrait être possible de se suicider. Continue simplement à vivre, m'a dit Simon. C'est le moyen le plus sûr. Une simple question de patience : attendre le bon moment, quand ils ne sont plus sur leurs gardes ou un peu éloignés. Si tu réussis à passer devant, tu te jettes à travers la fenêtre, la vitre et tout. Avec un peu de chance, tu te précipites vers la mort qui attend dehors. Tu peux aussi découper ta couverture en lanières et te pendre aux barreaux de la fenêtre, si tu parviens, bien sûr, à atteindre une telle hauteur. Je la regarde pendant des heures. J'étudie toutes les possibilités, je précise les moindres détails. Mais je n'ai jamais essayé de mettre mon projet à exécution. Continue simplement à vivre, m'a dit Simon. Ce n'est pas parce que je suis trop fatigué ou parce que mon corps est trop faible. Je peux passer là-dessus. C'est simplement parce que je n'ai pas le droit. J'ai eu une chance et j'ai décidé, en toute lucidité, de me livrer à eux. Si je meurs, ce qui doit arriver tôt ou tard, c'est *eux* qui commettront l'acte. C'est tout ce qui me reste : sinon, je renie tout ce qui s'est passé depuis. Tout. On ne peut pas endurer tout ça et abandonner. C'est peut-être Camus qui parle de nouveau, mais avec ma voix cette fois. Avec la force de mon silence. Je vais me mesurer à eux jusqu'au bout : c'est la seule chose qui ait encore un sens. Continuer à leur dire non, afin qu'ils puissent agir contre moi. Ils ont leurs rôles à jouer, moi le mien. Nous ne pouvons pas trahir le scénario.

Ce qui m'a fasciné dès le début, à Pampelune, c'est que le taureau n'avait aucune chance ; parfois, c'est vrai, le matador est tué ou blessé par un coup de corne ; mais, existentiellement, ça ne fait pas de différence pour le taureau. Cependant, avec une fin décidée d'avance et sans aucune possibilité de fuite, il joue le jeu jusqu'au bout. La différence réside, sans doute, dans le fait qu'il ne le sait pas. Moi, je le sais. Mais d'après les meilleures corridas dont je me souviens, je crois que le taureau sait parfaitement. Sa beauté est tout entière dans le fait qu'il ne cherche même pas à éviter quoi que ce soit. Au dernier moment, il courbe l'échine pour permettre à l'épée de le pénétrer, serein devant l'inévitable, vaincu cependant.

Vous me tuerez. Non pas parce que vous êtes très habiles, très forts ou très brutaux. Non pas parce que je suis fatigué, mais parce que j'en ai décidé ainsi, parce que telle est ma volonté – parce que tel est le seul rôle que m'aient assigné cette vie et ce pays. J'ai accepté le rôle. Je dirai oui à la mort. Elle est comme un frère. Elle est en moi depuis des générations, depuis des siècles. Mais à *vous*, je ne cesserai jamais de dire non.

« Lave-toi, allez. Lève les pieds, plus haut, plus vite. Danse pour nous. »

Il danse. Debout, au milieu de la pièce, les yeux hermétiquement

clos, le visage déformé par la concentration ; il danse, tourne lentement sur lui-même ; l'homme noir, mince et grand. Il ne sanglote pas ; il ne halète pas. Les larmes coulent doucement de ses paupières closes, jusqu'à la fin du disque. « Ne pleure pas, mec, me dit-il. On rentre chez nous demain. »

Jusqu'à ce qu'il ne fasse plus froid, mais une douce chaleur ; jusqu'à ce que je ne sois plus debout, mais allongé, avec elle dans mes bras. Taisez-vous, taisez-vous, vous m'empêchez de dormir, dit Hamm avec lassitude. Parlez plus bas. Si je dormais, je ferais peut-être l'amour. J'irais dans les bois. Je verrais... Le ciel, la terre. Je courrais, je courrais, ils ne m'attraperaient pas.

Mes vêtements forment un petit tas sale sur le sol. Je suis roulé en boule sur mon matelas. Ils ont étendu sur moi la couverture, mais je suis encore humide. C'est peut-être la transpiration. Je n'arrive pas à savoir si j'ai chaud ou froid. Il n'y a plus de différence. Je suis engourdi, j'ai sommeil. Mais il ne faut pas. Il faut que je me lève et que je m'habille. Il ne faut pas leur faciliter la tâche. Par suite de causes naturelles, dans ma cellule.

Ce sont mes vêtements. C'est mon matelas. C'est ma cellule. Je les connais bien. Je les aime.

Qu'est-ce que tu fais ici, m'man ? Je lui demande.

Qu'est-ce tu veux dire ? On vit ici. C'est notre place.

Qu'est-ce qui fait que c'est notre place ?

Ta place est ta place.

L'autre *Missis* elle a dit que je connais pas ma place.

Au diable, qu'elle répond.

Elle était assise là, je crois. Je l'ai vue. C'était une Blanche. Et y'a pas de différence du tout, c'est exactement la même chose, Seigneur Dieu, et ça sent pareil que pour un homme de couleur.

Le froid qui revient, qui empire. Impossible de dormir la nuit. Mes poumons sont déchirés par des accès de toux. Parfois, quand je m'essuie les lèvres, j'ai du sang sur la main. Peut-être la fièvre va-t-elle m'achever ? Je refuse. Je lutte contre elle avec violence. Je ne veux pas les priver de leur responsabilité. C'est à eux de savoir jusqu'où ils iront. J'ai pris ma décision.

Parfois, Dulpert vient me rendre visite et nous avons de longues conversations. Je pense qu'il est beaucoup plus content de moi, maintenant. Je ne l'ai pas déçu. Je ne suis pas indigne de lui. Si seulement j'avais la force de continuer. On finira bien par ouvrir cette valise. Si seulement on savait.

Continuer. Supporter. Ce serait si facile de se laisser aller. Cette tentation est atroce. Car il n'y a plus de raison. Tout est aveugle. Comment savoir si tout ça aura un sens ? S'il m'arrive quelque chose,

qui le saura ? Qui s'en préoccupera ? Ce qui importe, c'est ce qui s'est déjà passé. Même si personne ne le sait, même si je ne le sais plus moi-même. C'est la seule façon d'être loyal. « Qu'est-ce qu'il fait ? » demande Hamm. Clov soulève le couvercle de la poubelle de Nagg, regarde dans la poubelle et dit : « Il pleure.

— Alors, il vit », répond Hamm.

Quelque part, enfoui dans ces mois glacés, mon anniversaire. Peut-être déjà passé, peut-être aujourd'hui, peut-être un jour prochain. Étrange de vouloir se rattacher à la chronologie et à l'histoire. Ce serait le trente-troisième, et nous n'irons pas au cirque cette fois-ci – ma mère est morte. Il voyage à travers le pays et rate tout : Magersfontein, Colenso, Spioen Kop, Paardeberg. Tout, quoi. Mais, tôt un matin, on l'abat près de Worcester et il entre dans l'histoire comme un rebelle de Cape Town. Si tu réveilles une femme, la nuit, et si tu la prends, tu ne peux pas la baiser à moitié et te retirer en lui disant de se finir elle-même ; tu dois la baiser jusqu'au bout.

Si je pouvais encore choisir, si je pouvais tout recommencer depuis le début, en sachant exactement ce qui doit arriver, aurais-je vraiment une autre attitude ? Serais-je plus sage, plus prudent, plus méfiant, plus « réaliste » ? Il faut que ce soit très clair dans mon esprit. Si je pouvais sortir d'ici et repartir à zéro ?

Elle est assise sur un rocher, le sexe et les seins humides, intouchable. Mère de Dieu, regardez le doux duvet qui brille sur l'arrondi de son bras. Elle me dit : « Si ça a été bon pour toi, alors je suis heureuse. » Elle me dit : « Mon Dieu, c'est pas ta faute si je t'aime ! » Je passe mes mains sous son large pull ; je les pose sur ses seins nus et, dans la petite pièce vide, à moitié habillés, à moitié dévêtus, nous faisons l'amour avec violence.

Voici un galet. Regarde, c'est une petite fille.

Je l'aimerai à nouveau. C'est si visible, si clair. C'est la seule parcelle d'orgueil qui me reste. Pas de dignité, rien d'important, simplement un peu d'amour. Même ma rébellion, c'est de l'amour. Ils peuvent tout me prendre, sauf ça, car c'est moi. J'ai été parfois un comédien, parfois un amant, parfois un voyageur, parfois ceci ou cela. Aujourd'hui, ils m'ont dépouillé de tout. Il ne reste qu'un homme, une épave épuisée, décharnée, qui a froid, qui a faim, et qui déborde d'amour. De plus en plus homme, de plus en plus homme dépouillé, dont les hardes ont été arrachées une à une. Il l'aime. Ce sont des enfants, mais ils s'aiment. Ils s'échappent à travers la lande sauvage ; leurs corps sont meurtris. Elle accouche dans la nuit, la mort les poursuit. Ils espèrent être à l'abri chez les Israélites aux épées rouillées, mais c'est là que la mort vient la chercher. Il n'y a pas de Jugement Dernier, et la victoire de la race noire demeure un rêve, comme celui de Nonkwasi ; mais il continue de vivre en honorant sa

mémoire, en s'occupant de leur enfant ; et même quand il est lapidé à Kazerne, lorsqu'il n'est plus que bouillie, cet amour subsiste et poursuit son chemin.

« Allez, viens, me disent-ils. On en a marre de toi. Aujourd'hui, tu vas parler. »

Je secoue la tête.

« Regarde-toi. Tu n'as pas honte ? »

Quelqu'un me pousse et je tombe.

« Relève-toi, chien. »

Ils sont plus nombreux que d'habitude.

Ils me poussent et me renvoient de l'un à l'autre. Ils me ramassent et me jettent contre le mur ; je ne pèse pas lourd. Ils me font pivoter jusqu'au vertige.

Depuis longtemps, j'ai perdu le contrôle de ma vessie et de mes intestins. Mes chevilles ont tendance à se tordre quand je marche. Mon aile cassée pend désespérément. L'une de mes oreilles n'entend plus. Je vois double. Je gis recroquevillé au milieu de la pièce, tremblant comme une souris quand le chat vient de jouer un moment avec elle.

« On dirait qu'il a froid, disent-ils. Réchauffons-le. »

Ils se mettent en ligne, jambes écartées ; chacun avec une matraque, un bout de tuyau ou un ceinturon avec une boucle.

« Enlève tes nippes puantes, me disent-ils. À quatre pattes. Allez, vite ! »

C'est difficile avec un bras mort.

— Plus vite.

Je tombe prostré.

« Il est dans les pommes. Jetons-lui de l'eau dessus. »

Mon corps fiévreux brûle.

« Il a froid. Réchauffons-le. »

Je me dis : Clov, il faut parfois apprendre à souffrir davantage si tu veux qu'ils se fatiguent de te punir – un jour. Je me dis : Clov, il faut parfois être meilleur si tu veux qu'ils te laissent partir – un jour.

Ils me disent de me relever, mais je peux pas tenir debout. Ils m'aident ; d'autres apportent des allumettes. Ils me soulèvent les bras et me brûlent les aisselles. Ils m'écartent les cuisses et me brûlent les poils du pubis. Je veux tomber, mais ils me tiennent solidement. Je perds connaissance, mais ils me raniment avec de l'eau froide. Il n'y a pas de fin. Ce soir, il n'y a pas de fin. C'est la nuit, je peux le voir par la fenêtre. C'est ce que vous vouliez dire, saint Jean ?

Alors, purifiez-moi. Libérez-moi de moi-même.

« Il a encore froid. Réchauffons-le.

— Il a chaud. Refroidissons-le. »

Ils insistent : il doit exister un code secret dans *The Pilgrim's Progress*. Les autres prisonniers regardent de loin, tandis que son cadavre déchiqueté est accroché à la jeep du commandant. Ils murmurent des phrases de révolte, mais les gardes les tiennent en respect avec leurs mitrailleuses. Et la jeep continue de rouler, et bientôt il ne reste qu'un tas informe et poussiéreux de chairs et d'os. Quelque chose doit rester : la matière est indestructible.

Vont-ils rester longtemps à regarder comme des animaux stupides ? Vont-ils un jour détruire la clôture ? Les mitrailleuses les faucheront, mais peut-être trois ou quatre d'entre eux atteindront-ils cette clôture, maîtriseront-ils les gardes et leur prendront-ils leurs armes. Peut-être un ou deux arriveront-ils à sortir et à défoncer les portes. Peut-être. Je suis suspendu, crucifié, entre leurs bras.

Ma respiration est un petit animal ensanglanté qui se débat au fond de ma gorge.

« Tu en as assez ? Dis "*Baas*", et on s'arrête.

— Non.

— Apportez la boîte noire.

— Non.

— Dis "*Baas*".

— Non.

— Ses doigts de pied. Dis "*Baas*".

— Non.

— Ses pouces. Dis "*Baas*".

— Non.

— Ses oreilles. Dis "*Baas*". »

Je bouge la tête.

« Ses tétons. Dis "*Baas*". »

Je bouge la tête.

« Ses couilles. Dis "*Baas*". »

J'essaie de bouger la tête.

Et brusquement, le David est devant vous ; c'est une copie, bien sûr, mais inoubliable de grandeur. *Ecce homo*.

« Ramenez-le à la police, disent-ils. Dites-leur de poursuivre l'histoire du meurtre. Il ne s'en tirera pas comme ça. »

Frissonnant, sanglotant, délirant, au fond de ma cellule, j'ai peur d'une seule chose : qu'ils finissent par trouver un moyen de m'en tirer. Car je sais que je ne pourrai pas en supporter davantage. Dulpert est près de moi. Jessica aussi. Ils se touchent. Faites que je ne m'en tire pas.

« Tu réclamais la nuit, dit Hamm. Elle descend. Maintenant, pleure

dans l'obscurité. »

Chapitre Six

I

J'avais été interrompu dans mes pensées. J'étais encore ahuri, incapable d'être aimable ; pendant un instant, je n'ai pu que la regarder fixement. Elle était petite et menue, avec une veste mauve, des jeans délavés, un large ceinturon de cuir. Ses cheveux étaient blond cendré, pas très longs ; ils lui tombaient sur les épaules ; et puis ces yeux immenses, brun foncé, où un feu couvait. Notre hôte est venu chercher Richard Cole et nous sommes restés seuls.

« Je lui ai dit de ne pas me conduire vers vous ; vous ne vouliez pas être dérangé ; je le voyais bien. » Bref silence comme si elle attendait une protestation de ma part. « Je ne veux pas vous ennuyer. Je m'en vais.

— Non. » J'ai fait un geste vague avec mon verre. « Asseyez-vous.

— Pourquoi ne me dites-vous pas d'aller me faire foutre, si vous préférez rester seul ? » m'a-t-elle demandé à brûle-pourpoint ; ses yeux sombres brillaient. Il n'y avait rien de grossier dans sa façon de parler, rien de provocant non plus ; et, après le rude accent de Cape Town auquel mes oreilles s'étaient habituées, sa voix me rendait les inflexions douces et chantantes de l'anglais britannique.

« Quel prénom a-t-il dit déjà ?

— Je savais bien que vous n'écoutez pas. Jessica.

— Je l'ai cherché pendant des années.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous ai rencontrée à Manchester, il y a longtemps.

— Je ne suis jamais allée à Manchester.

— Dans un tableau de Millais : *Feuilles d'automne*. »

Elle est restée interloquée un moment. Puis elle m'a demandé :

« Vous aimez les préraphaélites ?

— Je les adore.

— Comment saviez-vous que... » Elle a froncé les sourcils.

« Quelle est celle qui me ressemble ?

— Vous avez quelque chose de chacune d'elles. Je crois que la ressemblance la plus frappante, c'est avec la plus petite, celle qui tient la pomme – vos cheveux sont un peu plus foncés.

— J'avais l'habitude de l'appeler "Petite Miss Muffet". J'avais une reproduction de ce tableau accrochée au mur de ma chambre pendant toute ma période universitaire.

— Vous ressemblez aussi à la rousse, ai-je ajouté.

— De quelle manière ?

— Elle a l'air tellement sereine. Mais je crois que c'est une sacrée petite chipie.

— Ma favorite, c'est la plus âgée. Celle qui jette les feuilles sur le tas à brûler.

— Elle me choque. Elle est si provocante ; une petite vierge avec cette espèce d'air du genre : "Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ?" Elle est triste également. Quelque chose sans âge. Elle regarde l'un des personnages fixement.

— J'aimerais tant revoir ce tableau.

— J'en ai une reproduction à la maison. Je vous la montrerai un jour.

— Oh oui... Et il faut aussi... » Elle s'est arrêtée.

« Quoi ?

— J'aimerais vous parler du *Hamlet* que vous avez joué ce soir. Mais un autre jour, pas maintenant. Je suis encore sous le coup, trop prise par la pièce. Ça fait six mois que je suis dans ce pays, et ce soir, pour la première fois, j'ai compris ce qui se passait ici.

— Comment l'avez-vous interprétée ? »

Elle a continué comme si elle n'avait pas entendu ma question : « Le prince noir couronné qui joue les clowns, qui est rejeté, apaisé, emboîné. Jusqu'à ce que seule la folie subsiste. » Elle a relevé la tête. « Mais je vous ai déjà dit que je ne voulais pas vous en parler maintenant. Vous non plus, d'ailleurs.

— Non. En fait, je trouve tout à fait insupportable de discuter d'une représentation avec le public. C'est un peu ridicule de ma part. Si les gens ne me disent rien, je suis dans tous mes états. Il faut que je sache s'ils ont aimé, s'ils ont compris ; mais, dès qu'ils se mettent à parler, j'ai envie de fuir. Je crois que je ressens ce qu'un esclave devait ressentir, il y a longtemps, sur la place du marché : debout, enchaîné et nu, entouré d'acheteurs qui l'examinent, lui ouvrent la bouche pour compter ses dents, lui tâtent les biceps, lui mesurent les épaules, lui touchent les jambes ou lui soupèsent les couilles...

— Vous avez une imagination incroyable.

— Mes ancêtres étaient esclaves. »

Elle m'a regardé avec un geste brusque de la tête.

J'ai cherché à l'éprouver. J'ai dit : « Dans la ferme où j'ai vécu, chaque matin nous étions réveillés par l'ancienne cloche aux esclaves. »

Sa réaction a été tout à fait spontanée :

« Moi, j'avais un petit réveille-matin bleu, une nurse qui avait l'habitude de diviser très exactement les journées en heures et en

demi-heures.

— Ça me paraît bien étouffant.

— D'une certaine manière, ça l'était. » Elle s'est animée. « Mais elle connaissait aussi les histoires les plus merveilleuses ; je ne sais pas où elle allait les chercher... Dans le jardin de notre propriété, elle avait nettoyé et arrangé un petit pavillon pour moi ; elle avait construit et peint une petite barrière sur laquelle était inscrite *Ivy Manor*. Personne n'est jamais venu me déranger quand je jouais là. Le jardin était mon royaume, avec des châteaux sous les ormes et les hêtres... »

Elle parlait et j'écoutais ; puis j'ai repris la parole et les heures secrètes de la nuit ont dansé leur ronde autour de nous. Les invités étaient partis ; l'hôte et l'hôtesse étaient venus nous rejoindre pour un dernier verre d'alcool, puis étaient, eux aussi, allés se coucher. Nous sommes restés dans le coin de cette pièce enfumée, à parler, à parler, avec cette soif continuelle, impossible à étancher. Comme si, hors d'haleine, nous n'osions pas nous arrêter, car quelque chose d'important risquait de ne pas être dit. Il fallait parler, il fallait mettre à jour tout ce qui attendait en nous. J'étais à moitié allongé sur le canapé ; elle était assise sur le tapis ; elle avait enlevé ses sandales et relevé les genoux. Je n'avais jamais eu de ma vie une telle conversation, même au cours de cet après-midi passé avec Beverley, à Hampstead Heath. C'était comme s'il fallait me libérer en une nuit de toutes les conversations refoulées au cours de ma vie et recevoir en échange sa vie à elle. La frustration grandissante qui s'imposait à moi depuis mon retour à Cape Town, la lutte contre le désespoir et le découragement, les mille irritations futiles, la fatigue de cette longue tournée avec *Hamlet*, la mort de Dulpert – tout ce trouble et cette lassitude voulaient s'échapper de moi, comme un troupeau de bêtes enfermées dans un corral, folles de désespoir, et qui tout à coup découvrent une brèche dans l'enclos. J'étais fatigué de tout garder pour moi, fatigué de continuer ainsi, fatigué de croire en un avenir incertain : je voulais parler et me débarrasser de tout, pour m'en purger et redémarrer innocent et nu, comme si j'avais été sur une plage, lavé par l'eau de mer.

Nous étions à peine conscients du désordre qui nous entourait : cendriers trop pleins, mégots sur le sol, bouteilles et boîtes de conserve vides, plats couverts de feuilles de laitue fanées et d'asperges, olives éparpillées.

Elle m'a parlé de ses parents, de la haute bourgeoisie à laquelle ils appartenaient, de sa merveilleuse enfance protégée, d'Oxford où elle avait passé trois ans et de la L.S.E.⁽³⁴⁾ – de son voyage en auto-stop qui l'avait menée pendant un an toujours plus au sud à travers l'Afrique, l'Éthiopie, en passant par le Kenya, la Tanzanie et le Malawi ; des taudis qu'elle avait partagés avec trois familles et leur basse-cour ; des

conques, des poteries et des tissages qu'elle avait admirés au marché de Dar es-Salam ; des plages de Zanzibar ombragées de palmiers, où elle avait ramassé des coquillages avec un jeune Arabe ; des récifs de coraux de Mtwera où elle avait plongé, nue, dans l'eau claire et tiède ; d'un docteur sicilien, au Kenya, qu'elle avait accompagné comme infirmière et secrétaire pendant une tournée dans la brousse ; d'un pilote allemand qui avait été tué dans un accident peu après lui avoir montré la Ngorongoro ; des fermiers des White Highlands ; des missionnaires installés dans des avant-postes inaccessibles ; des fonctionnaires coloniaux ; des aventuriers alcooliques de Nairobi, Mombasa et Addis-Abeba ; d'un jeune couple de professeurs avec qui elle avait vécu à Blantyre ; d'un prêtre qui avait essayé d'abuser d'elle à Pemba... Et elle était sortie de tout ça sans aucune blessure, avec ce sourire rayonnant et cette indestructible sérénité.

« Tu n'as pas eu de problèmes de temps en temps ? »

— J'en ai eu tous les jours. Je devais éviter les trois quarts du temps les ivrognes et les obsédés sexuels. Une nuit, j'ai cru vraiment y passer : un officier à Addis-Abeba... » Elle s'est mise à rire brusquement en levant le visage vers moi. « As-tu jamais essayé de violer une fille en jeans dans un sac de couchage ? »

— Ça ne t'a pas marquée ?

— Marquée ? Sur le moment, oui. Mais ça passe très vite. On ne peut pas toujours trimbaler ça avec soi. Je ne crois pas que ça m'ait laissé de vraies cicatrices. Cette histoire-là du moins. Mais les autres... » Elle a regardé le tapis, en dessinant les contours de ses pieds, pieds élancés aux orteils irréguliers qui me fascinaient. Puis elle a repris, d'une voix absente : « Il y a eu les autres. Chaque fois que je restais quelque temps. Ceux qui envisageaient la chose avec sérieux. Ceux qui voulaient m'épouser. Il me fallait refaire mes bagages et poursuivre mon chemin. C'était la chose la plus difficile, surtout quand je les aimais, moi aussi.

— De quoi avais-tu peur ?

— Quand on voyage, chaque moment est... comment dire ?... autonome. Chaque personne, aussi. Tu ne peux pas te lier pour l'avenir.

— Mais tu ne peux pas continuer à voyager toute ta vie.

— Un jour... C'est difficile à expliquer ; ça paraît prétentieux. Mais j'ai quitté la maison afin de pouvoir..., quelque part, d'une certaine façon, en m'exposant volontairement..., apprendre quelque chose sur moi-même. Quelque chose qui ne soit pas déterminé ou décidé par mes parents, ma classe sociale, mon éducation, mes amis ou un élément extérieur. Quelque chose qui soit uniquement à moi. Ce serait présomptueux de me lier à qui que ce soit avant d'avoir découvert qui

je suis.

— Existe-t-il quelqu'un qui sache vraiment ? Ne peux-tu jamais "être" quelqu'un ? N'es-tu pas seulement *en route* tout le temps ?

— Peut-être. Mais, même comme ça, je dois..., comment dire ?... je dois sentir que je suis *en route*. Mes yeux doivent être ouverts. Je dois être consciente de ce qui se passe.

— L'Afrique du Sud y a changé quelque chose ?

— L'Afrique du Sud ? » Elle est restée pensive un moment. La nuit était de plus en plus avancée. « Ça fait six mois que je suis ici, je te l'ai dit. Mais j'ai encore beaucoup de mal à comprendre ce pays. Richard m'a aidée, mais je ne suis pas encore sûre. Les gens, ici, sont si... si préoccupés par les choses. Comme un choc après avoir vu le reste de l'Afrique. Comme s'ils essayaient ici de refuser ou d'ignorer qu'ils appartiennent au continent. Il y a d'autres petites choses...

— Du genre ?

— Des choses sans importance, je crois, mais gênantes. Partout, pendant mon voyage, je me suis fait de nouveaux amis ; je suis allée chez eux ; j'ai vécu avec eux, Blancs ou Jaunes, Métis ou Noirs. Ici..., ils sont sur la défensive dès qu'on leur pose des questions ; comme si chacun se méfiait des autres. J'ai eu des ennuis avec la police quand j'ai essayé de rendre visite à des amis. Toutes ces formalités...

— Tu regrettes d'être venue ?

— Bien sûr que non. La vie en Angleterre est tellement formelle si tu appartiens à une classe privilégiée. Ici, tu es immédiatement mêlé à tout, que tu le veuilles ou non. Et je dois renoncer à toute protection. Je dois me rendre vulnérable. À tout.

— Ça peut être dangereux.

— C'est dangereux. Je pense parfois que je suis un tout petit peu dingue. Mais, tu comprends, j'ai un tel besoin d'être "libre" et "indépendante". » J'ai voulu l'interrompre, mais elle m'en a empêché : « Je sais ce que tu vas dire. J'en suis profondément consciente. Cette obsession d'indépendance masque souvent un refus. Elle indique, en fait, que tu ne peux exister sans les autres. Si tu es par nature dépendant des autres et que tu le refuses, alors tu es infidèle à toi-même. Ce qui rend plus impossible encore l'idée de liberté.

— Quelle est la "liberté" que tu recherches ? Le droit de faire exactement ce que tu veux ? Tu peux devenir l'esclave de tes propres convictions.

— Je sais. Je me bats sur deux fronts. Et c'est fatigant, Joseph. » Elle m'a regardé de ses yeux intenses : « Je crois que tu vas te moquer de moi, mais je me sens parfois terriblement vieille, comme si j'avais appris trop de choses trop tôt. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

« Toi, vieille ?

— Je n'ai pas encore vingt-cinq ans. Ce n'est peut-être qu'une de mes obsessions d'adolescente. Mais souvent – comment t'expliquer ça ? – je me sens d'occasion. Il me semble alors que la seule chose qui conserve une valeur dans cette vie, c'est l'innocence. »

Les lueurs blafardes de l'aube se glissaient par la fenêtre.

J'ai hésité une seconde, puis je lui ai demandé en la regardant bien en face : « Quand as-tu perdu ta virginité ? »

Elle a fait une grimace. « Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire en parlant d'“innocence”. » Quelque part dans un couloir, une pendule a sonné. « Mais ça a peut-être un rapport. Pas avec le fait que ça arrive. Avec la façon dont ça arrive. » Elle s'est adossée à mes genoux. « C'était en Espagne. Mes premières vacances loin de ma famille, en juillet, après avoir quitté l'école – sur la Costa Brava, près de Port Lligat. Les parents d'un de mes amis avaient une villa au-dessus du village. Une énorme bâtisse qui ressemblait à un château. Nous étions toute une bande de jeunes poulains brusquement laissés à eux-mêmes. Nous nagions le jour, nous dansions la nuit. Nous pique-niquions sur la plage et nous faisions les fous. En une semaine, la villa était devenue le sanctuaire de tous les aventuriers et de tous les vagabonds de la Costa Brava. De jeunes Espagnols, des Américains célibataires, des Allemands et Dieu sait quoi d'autre. Comme des mouches qui auraient senti le parfum de ces fleurs – comment les appelles-tu ? Qui ressemblent à cet organe féminin... » Elle s'est arrêtée, gênée. « Mes amis faisaient des paris sur leurs conquêtes. Je me sentais complètement perdue et énervée en même temps. J'avais été tellement protégée, tellement en sécurité pendant toutes mes études. Tu comprends ? Je voulais désespérément être libre et ne pas avoir honte devant mes amis.

— Tu as fait la même chose qu'eux ?

— Oui. Avec un seul homme, un jeune Australien. Ils pensaient tous qu'il était très, très beau. Il me paraissait un peu sale et, cette nuit-là, il était en plus drogué. J'ai dû l'aider. Ça ne m'a pas fait mal, rien. C'était simplement et terriblement banal ! Je suis restée éveillée et j'ai pensée : Tout ce ramdam pour ça ! Tu connais ce sentiment que tu as en lisant une pub, tu commandes quelque chose, et puis tu le renvoies avec ce petit mot : “Ayez l'amabilité de me rembourser.” Seulement, je ne pouvais rien renvoyer. Ce n'était pas quelque chose que j'avais reçu ; c'était quelque chose... qu'on m'avait enlevé. Je suis restée avec lui jusqu'à la fin des vacances. Pas question de : “Ferme les yeux et pense à l'Angleterre”, mais la terre ne tremblait pas pour autant, comme ça se passe pour les héroïnes de Hemingway. J'étais convaincue que j'étais devenue libre, libre, libre. Tu sais ?

— Et après ?

— Notre vie semble tracée une fois pour toutes : tu peux apprendre, mais tu ne changes jamais vraiment. C'est ce qui fait peur. À la L.S.E., l'un de mes profs... C'était Pâques. Il m'a invitée à partir avec lui. Ça a été charmant, ces cinq jours : il était si doux, si attentionné. Je me sentais en sécurité avec lui. En même temps, je savais que ça ne pouvait pas durer. Bill était marié ; il n'était pas très heureux avec sa femme, mais je savais qu'il ne divorcerait jamais. Pour lui, ce n'était qu'une gentille petite escapade ; il était content d'épingler une étudiante de plus à son tableau de chasse. Je voulais l'aider à atteindre son but ! Je pense que j'ai parfois un besoin d'impossible !

— C'est peut-être un moyen de te protéger : comme ça, tu sais dès le départ que tu ne te laisseras pas avoir. »

Elle a ri doucement. « Peut-être. On est si compliqué. Pourtant, si je pouvais choisir, tu sais : aimer quelqu'un sans réserve, être aimée en retour, être ensemble... Quelqu'un qui ne reste pas avec moi parce qu'il a besoin de quelque chose, mais parce qu'il *me* veut et que je le veux. Rien d'extérieur. Tu crois que c'est possible ? »

Tout était calme. La lumière du jour augmentait. Je me suis levé pour regarder par la fenêtre. J'étais étonné moi aussi. Je m'étais battu toute ma vie pour être indépendant. Quand j'avais eu le choix, avec Beverley, j'avais lucidement choisi la solitude. Mais Jessica avait peut-être raison. Si l'on est vraiment honnête, comment ne pas reconnaître qu'on a besoin de quelqu'un, qu'on atteint parfois un stade où l'on ne peut plus continuer à vivre seul, où l'on ne veut plus ?

Je suis revenu vers elle, je l'ai aidée à se relever. Elle a souri. Elle était si petite devant moi, si chaude. Nous ne nous sommes pas touchés, nous n'avons pas parlé. Mais j'ai senti quelque chose en moi, une joie absurde, un sentiment de retour au pays.

Au bout d'un long moment, elle a dit :

« Le soleil s'est levé. Il faut que je rentre.

— Je te raccompagne. Ma voiture est en bas.

— Je préfère marcher. Tout est si beau dehors.

— Alors, je marche avec toi. »

Nous avons traversé les rues du petit jour, vers Kloof Nek. Au début, nous parlions, mais nous nous sommes tus à mesure que le soleil montait. Le jour se dressait entre nous comme un imposteur et nous avions honte de nous regarder, car nos visages étaient à découvert. Notre conversation à bâtons rompus, le tourbillon et l'étonnement des heures précédentes, tout ça n'avait été possible que grâce à la nuit, à l'obscurité qui nous rend vulnérables, qui nous permet d'être libres et sincères.

Le jour était levé maintenant. Tout ce qui s'était passé semblait vaguement incroyable, faisant partie d'une autre dimension.

Devant le vieil immeuble, où elle habitait, au sommet de la colline, nous nous sommes brièvement et timidement regardés, mais en souriant.

« Il faut que tu dormes, maintenant. Tu as une autre représentation ce soir et j'aimerais qu'elle soit aussi bonne que celle d'hier. Je serai là ce soir.

— Je vais dormir toute la journée. Promis. Toi aussi ?

— Moi aussi. Au revoir, Joseph.

— Au revoir, Petite Miss Muffet. »

II

« Prier sur la montagne ne rendra pas la vie à Dulpert Naidoo », m'a sauvagement dit Jerry quand je l'ai invité à assister au service funèbre sur les flancs de Signal Hill. « Le gouvernement n'en éprouvera pas de remords pour autant. Alors ? À quoi bon ? Un simple geste. Tu sais ce que Sartre et moi nous pensons des gestes !

— Quand mille personnes se rassemblent, il arrive toujours quelque chose, Jerry ! Elles s'entraident. Ça leur permet de savoir où elles vont.

— Elles ne prennent qu'un millier de chemins différents pour rentrer chez elles. » Il se montrait inflexible. « Nous avons dépassé le stade de la prière, Capey ! »

J'étais inquiet : « Que comptes-tu faire ? »

Son long visage sombre restait de marbre, mais son regard était toujours aussi ironique :

« Tu fais ce que tu veux, Capey ; moi de même.

— Tu veux dire... ? » J'avais du mal à parler. « Tu ne quittes pas la troupe ?

— Non. Ça me convient très bien. Du moins, pour le moment.

— Tu dois me dire ce que tu as en tête ! » J'avais envie de le prendre par les épaules et de le secouer pour qu'il se confesse. Il était évident qu'il me cachait quelque chose.

Il a simplement posé sa main sur mon épaule : « Je t'aime bien, Capey ! Dieu seul sait pourquoi, car tu me rends la vie bougrement difficile. Mais c'est ainsi, et je ne veux pas peser sur ta conscience. Va au sommet de ta montagne et prie : laisse-moi ici, en bas. »

Il aurait peut-être pu me convaincre de rester, mais Jessica avait suggéré d'y aller en groupe. Tous mes comédiens sont venus, exception faite de Jerry et de Renier. Nous avons emmené Jessica, Richard et notre hôte d'Oranjezicht. C'était juste après Pâques ; le temps était clair et calme en ce début d'automne ; ce mois d'avril était exceptionnellement beau.

Une foule importante se trouvait, cet après-midi-là, sur Signal Hill. Supérieure même au millier de personnes que j'espérais. Le service a été conjointement célébré par un imam, un rabbin et quatre ou cinq représentants des Églises anglaises d'appartenance chrétienne. Brusquement, une pensée émouvante m'est venue à l'esprit : nous avons souvent rencontré tous ces gens dans la rue, Dulpert et moi. Ils

ne le connaissaient pas à l'époque : aujourd'hui, ils étaient rassemblés à cause de sa mort. Était-ce aussi inutile que le prétendait Jerry ? Pour Dulpert, certainement. Il était mort. Cependant, pour nous, ce n'étaient pas les prières – j'avais moi-même dépassé ce stade – mais le fait d'être réunis dans une tristesse collective où chacun pouvait entrevoir sa propre douleur, sa propre révolte ou sa propre incompréhension reflétées par celle des autres ; chacun transcendait ainsi sa propre solitude. Nous semblions faire partie d'une énorme vague qui déferlait sur le flanc escarpé de la colline, énergie aveugle qui ne pouvait plus se disperser.

Le service a été très simple. Un court prologue. Lectures du Coran et de la Bible, coupées de silences propices à la méditation ; quelques prières dites par les prêtres et reprises par la foule. Chacun d'entre nous avait une feuille de papier avec les paroles.

Je ne me souviens plus des textes, à l'exception d'un psaume que j'ai reconnu comme étant l'un des préférés de ma mère :

Si je dis : laisse l'obscurité me recouvrir, et que la lumière qui m'entoure devienne nuit, comme l'obscurité n'est pas sombre pour toi, alors la nuit devient aussi claire que le jour, car l'obscurité avec toi ressemble à la lumière.

Une légère brise soufflait, faisant frissonner l'herbe et voleter les robes des femmes ; j'étais profondément conscient de la présence de Jessica à mes côtés, de sa légère robe d'été, de son foulard mauve : une personne, une femme, une fille près de moi, qui respirait ; en tournant la tête, je voyais le dessin de ses joues et de son menton buté, ses bras croisés, le fin duvet qui brillait sur sa peau ; et, au-delà d'elle, au-delà de la réalité de cet après-midi, il y avait la mort de Dulpert. J'ai essayé de revenir vers lui à tâtons, mais c'était impossible ; je n'ai éprouvé qu'un sourd ressentiment qui battait en moi comme une passion retenue.

L'un des prêtres s'est avancé pour dire la prière de l'intercession ; un homme assez âgé, très grand et très maigre, aux larges épaules tombantes, aux cheveux gris très courts, au visage bronzé et ascétique :

« Prions pour ceux qui commandent et qui sont commandés. »

J'ai jeté un coup d'œil sur ma feuille de papier.

« Pour le Premier ministre et son cabinet », a dit lentement le prêtre d'une voix énergique.

La foule a hésité un moment, puis a répété :

« Pour le Premier ministre et son cabinet. »

Je n'ai pas prononcé cette phrase. J'ai senti sur moi le regard de Jessica, mais j'ai continué à regarder tristement ma feuille. La voix du prêtre continuait de prier, suivie par la multitude des autres voix :

« Pour ceux qui font et administrent les lois ;
« Pour ceux dont le devoir est d'obéir ;
« Pour ceux qui sont dévorés par le conflit du devoir et du désir ;
« Pour ceux qui sont dévorés par le désespoir ;
« Pour ceux qui sont dévorés par l'ambition ;
« Pour ceux qui sont dévorés par le besoin de montrer leur autorité ;
« Pour ceux qui sont dévorés par leur désir de se rebeller contre l'autorité ;

« Pour ceux qui ont peur de l'avenir et pour ceux qui haïssent le présent ;

« Pour tous ceux d'entre nous qui ont besoin de toi... »

La prière de Hermien a suivi : *Notre Père qui es au ciel, délivre-nous du mal, délivre-nous du mal.*

Tout était calme. Dans le port, une sirène a hurlé et un bateau blanc s'est dirigé vers le large, accompagné par les petites embarcations pilotes. Le service était fini. Nous sommes retournés vers le Combi VW. Richard et les autres ont été emportés par la foule et nous sommes restés seuls à nouveau, Jessica et moi, pendant quelques minutes.

« Tu n'as pas prié avec les autres ?

— Tu as prié ?

— Je n'ai pas pu, moi non plus. Je voulais, mais je ne pouvais pas me mentir à moi-même.

— *Mais pour quelle raison n'ai-je pu dire "amen" ? ai-je dit doucement. J'avais un tel besoin de ta bénédiction, et "amen" est resté prisonnier au fond de ma gorge.*

— Nous aurions dû essayer.

— Ce n'était pas raisonnable.

— C'est peut-être ce que l'amour veut dire, Joseph. Être capable de prier pour tout le monde. Le père Mark a pu le faire.

— Qui est le père Mark ?

— Le prêtre qui a récité la prière.

— Tu le connais ?

— Je lui donne de temps à autre un coup de main – pour ses livres de prière et d'autres petits services. Il a sa paroisse dans le quartier le plus pauvre.

— Tu es croyante ?

— J'essaie. J'aimerais, mais il me semble parfois que la foi ressemble à l'innocence ; c'est quelque chose que l'on perd.

— Voilà une façon un peu facile de fuir, un refus des responsabilités.

— C'est pour ça que c'est si difficile. Je ne veux pas fuir. Mais la

vraie foi, celle des saints, saint François ou saint Jean de la Croix... Je ne pense pas que ce soit si facile.

— Tu voudrais devenir une sainte ? » ai-je dit ironiquement.

Elle m'a demandé : « Tu penses vraiment que les saints peuvent exister ? » Elle voulait en dire davantage. Je l'ai regardée dans les yeux et je me suis senti très près d'elle grâce à cette question. J'aurais pu tendre la main et la toucher, mais je ne l'ai pas fait – évidemment non. Je voulais répondre à son défi, lui offrir la paix avec ma propre vie exempte de paix. Je voulais qu'elle sache que j'avais compris, mais l'intensité de sa présence était trop déconcertante. J'étais trop conscient de nous, d'elle et de moi, debout près du Combi gris. Et tout ce que j'ai pu répondre a été : « J'aimerais savoir. »

III

Nous sommes sur la route qui serpente à travers les pins jusqu'à Bain's Kloof. Elle est à côté de moi ; elle observe les vallées vastes et profondes : l'automne est là dans les vignobles ; la journée ressemble à un gros fruit mûr.

Quand il est l'heure de rebrousser chemin, elle proteste :

« S'il te plaît, pas si tôt.

— Il y a une gorge derrière l'hôtel : j'aimerais te la montrer. Mais il est déjà tard.

— Ça n'a pas d'importance. Tu ne joues pas ce soir. Tu m'as dit que tu étais libre toute la semaine. Je t'en prie, conduis-moi à cet endroit. » Nous avons descendu la pente silencieuse ; herbes de montagne et buissons de *buchu*.

Quelquefois j'ouvrais le chemin en sautant de rocher en rocher ; c'était elle qui parfois me dépassait et marchait en tête, s'accroupissant de temps à autre pour ramasser de brillants galets dans les trous d'eau, pour regarder les petits poissons ou les progrès incertains d'un crabe. Rien ne lui échappait, rien ne la pressait.

(Quelque part par là, nous les garçons, nous avons nagé. Les filles étaient dans un autre endroit ; quand nous avons fini par escalader les rochers qui séparaient nos lieux de baignade, elles se sont assises sur les rochers en criant ; leurs culottes et leurs chemises humides étaient collées aux pierres ; Hermien, comme les autres.)

Nous sommes allés loin dans la montagne, vers le trou d'eau. La petite grotte était sur l'autre rive ; l'eau couleur d'ambre brillait sous le soleil et se réverbérait sur les flancs des rochers.

(Quelque part, ici ou plus loin ? Willem et moi, nous étions partis tous les deux et, dans le brouillard de cette nuit-là, nous nous étions endormis dans les bras l'un de l'autre.)

« Nous n'avons rien apporté avec nous.

— Tu as faim ?

— Non. Je veux dire que nous n'avons rien apporté du monde avec nous. Rien – rien d'autre que nous. »

Et l'eau.

Elle se déshabille d'un air détaché, enlève sa chemise, son jean et ses sous-vêtements. Son corps est bronzé et ses petits seins blancs. Elle a une marque de maillot sur les hanches, des poils pubiens d'un noir profond.

Nous plongeons, émergeons sur des rochers différents, replongeons ; nous nous enlaçons avec la peur panique de nous noyer ; elle se sauve.

« Je t'ai apporté un autre galet. »

Humide dans sa main, blanc et parfaitement rond, avec une seule fente couleur d'abricot.

« C'est une petite fille. »

(Liesa, Hermien.)

« J'aimerais être comme ce galet. Si plein et si doux. Si je le laisse tomber, regarde, il acceptera sa chute, car il est sans orgueil ; il est complètement lui-même.

— Jessica. »

(Un corps peut-il nous délivrer du souvenir ?)

« Oui. Prends-moi. »

Et ce sommeil, ensuite, bercé par le bruit de l'eau et les doux trilles des oiseaux. Nous nous réveillons en début de soirée, et ses grands yeux me fixent.

« Tu sais, pour la première fois depuis des années, je n'ai pas peur. Mais, plus tard...

— Ne pense pas à plus tard ; nous sommes ici, en ce moment.

— J'aimerais que ce soit toujours maintenant. »

Le clair de lune lui effleure gentiment les cheveux et les joues, le bout du nez et les tétons.

Son visage repose dans mes paumes, ses doigts sont posés sur mes poignets. Oui, si facile ; c'est si facile de dire : « C'est toi. »

« C'est toi. »

Nous nous sommes détournés et nous nous sommes rhabillés ; nous avons suivi le tracé du cours d'eau, en traversant les rochers blancs pour rejoindre la voiture qui nous attendait près de l'hôtel.

Nous n'avons pas parlé pendant le retour. Les arbres, dans la lueur blafarde des phares, ressemblaient à de sinistres carcasses d'animaux ; de temps à autre, les feuilles reflétaient la lumière et faisaient de petites taches brillantes, comme des yeux.

J'ai garé ma voiture à deux maisons de son immeuble. Les précautions à prendre commençaient déjà. Nous avons fait à pied la centaine de mètres qui restaient. Dans sa cuisine, les aiguilles phosphorescentes de son réveil marquaient quatre heures trente. Le jour viendrait bientôt nous tenir compagnie.

Elle a gagné sa chambre dans l'obscurité : ni l'un ni l'autre n'avons songé à allumer. J'apercevais de son balcon le tracé des lumières qui dessinaient au loin le contour de la baie. Tout était très calme. Au bout d'un moment, elle m'est apparue en nuisette de coton ; ses boutons étaient dégrafés ; j'ai passé mon bras autour de ses épaules ;

nous sommes restés assis à contempler les premières lumières, les premiers signes de vie de la ville, comme s'il fallait que nous regardions de nos propres yeux les formes que prenaient, sous l'implacable lumière, tout ce qui nous terrifiait.

Nous étions ensemble ; et seuls dans notre solitude à deux.

Je n'avais pas de pensées en moi ; quelques vagues remous seulement.

Quelque chose suivait son cours, qui nous mènerait certainement quelque part ; mais il n'y avait pas de mouvement visible, juste un léger tremblement et une infinie pitié, comme si tout – pas seulement elle, pas seulement moi – était devenu plus destructible et plus mortel, plus humble qu'avant. Dans cette immense solitude, nous ne pouvions qu'être bons l'un envers l'autre, envers les autres et envers nous-mêmes ; et silencieux ; sans présumer de quoi que ce soit, sans jamais rien souhaiter, sans l'orgueil de l'espérance ou de la foi, seulement – peut-être – cette pitié.

Nous sommes restés sur le balcon à regarder le soleil se lever, la brume matinale se dissiper au-dessus du port ; dans les parterres de fleurs, les hochequeues grattaient la terre à la recherche des vers ; des colombes étaient perchées dans les pins majestueux, juste en face de nous ; dans la rue, les premières voitures circulaient.

Je suis allé dans la salle de bains ; quand j'en suis sorti, elle était couchée ; sa nuisette mauve gisait au pied du lit ; elle a levé son visage vers moi avec un petit sourire incertain ; je me suis assis sur le bord du lit, sa tête dans mes bras.

Elle a murmuré au bout d'un long moment :

« J'ai peur, Joseph.

— Il ne faut pas. » Je l'ai serrée plus fort.

« Qu'est-ce qui va arriver ?

— Rien. Je t'aime.

— Mais... »

Je me suis appuyé sur un coude. « N'en parlons pas ; aujourd'hui, du moins. »

Ses grands yeux m'ont fixé : elle a acquiescé en se mordant la lèvre ; j'ai rejeté le drap et j'ai incliné ma tête vers elle ; je l'ai entendue murmurer mon nom et ma bouche est descendue vers sa secrète humidité ; ses mains m'ont violemment pressé contre elle, et quand je l'ai couverte de mon corps, elle s'est mise à sangloter contre mon épaule. « Oh ! mon chéri ! Mon chéri ! Oh ! mon Dieu ! »

Nous étions si fatigués que nous n'avons même pas relevé le drap. Elle dormait et je suis resté immobile, vaguement conscient de la lueur blafarde du petit jour. Au bout d'un moment, elle a ri doucement dans son sommeil, et, quand j'ai relevé la tête pour la regarder, elle a

ouvert les yeux en marmonnant : « Je rêvais de moineaux qui pétaient. » Puis elle est retombée dans son sommeil. J'ai tiré le drap et je me suis aussi endormi. Quand nous nous sommes réveillés, le soleil se levait.

Quelqu'un frappait à la porte.

Complètement affolés, nous nous sommes levés d'un bond ; mon cœur battait comme un pinson terrifié, pris au piège.

Les coups ont repris.

« Reste ici », a murmuré Jessica, d'une voix étranglée ; elle a enfilé sa nuisette et est allée ouvrir. J'ai voulu la retenir, mais c'était trop tard ; je me suis levé en vacillant, j'ai ramassé mes vêtements sur le sol.

Elle a ouvert la porte ; j'ai entendu des voix, des voix de femmes ; Jessica parlait d'un « mal de tête », de la « semaine prochaine ». La porte s'est à nouveau refermée. Je me suis rassis sur le lit, la tête contre mes genoux pour calmer mon vertige. Quand elle est revenue, elle riait comme une folle : j'ai dû la serrer contre moi pour la calmer.

« C'était deux de mes amies, m'a-t-elle dit au bout d'un moment.

— Je les ai entendues.

— Je vais faire du thé. »

C'était comme si cette intrusion nous avait rendu étrangers l'un à l'autre ; tandis qu'elle préparait le thé dans la cuisine, je suis allé faire couler le bain. Elle a versé le thé, s'est débarrassée de sa nuisette et m'a rejoint dans la baignoire. Nous nous sommes détendus dans l'eau chaude. Un réverbère posait une lueur jaune sur les vitres givrées, et nous pouvions nous voir. Elle était en face de moi ; ses yeux dans l'ombre ; son corps créait une présence blanchâtre dans l'obscurité de l'eau, ses tétons deux petites taches, et entre ses jambes une ombre douce s'appuyait contre mon pied. Nous étions de retour dans notre domaine familial ; nous avions recouvré toute notre confiance.

Nous avons dû rester ainsi pendant deux heures ou plus ; de temps à autre, j'ouvrais le robinet pour remettre un peu d'eau chaude. Elle est sortie du bain pour mettre un disque : les *Sonates pour flûte* de Bach.

Nous parlions par moments, puis nous nous taisions ; nous nous caressions paresseusement. Cette douce immersion dans l'amour était comme l'apprentissage d'un nouveau langage ; nous apprenions à épeler ensemble : Je suis, tu es, nous sommes... Nous trouvions des noms nouveaux pour des choses anciennes ; nous conjuguions les verbes d'amour ; nous nous habituions à une nouvelle syntaxe.

« On se sent tellement en sécurité ici, a-t-elle dit. Tu as eu peur quand elles ont frappé ?

— N'en parle pas. » L'eau a clapoté sur moi. « C'était horrible. Je ne pense pas avoir jamais eu...

— Je t'aime.

— Moi aussi. Je sais que c'est vrai. Mais quand nous sortirons d'ici, quand il fera jour de nouveau, quand ils nous feront peur de nouveau...

— La nuit reviendra toujours. » J'ai cité en cherchant mes mots :

*Ô nuit plus désirable que l'aube !
Ô nuit qui nous a rassemblés
Amant et bien-aimée,
Bien-aimée métamorphosée en amante !*

« Saint Jean de la Croix ? » m'a-t-elle demandé après un court silence. La joie vibrait dans sa voix : la joie d'avoir reconnu.

« Tu le connais ?

— J'en ai raffolé pendant un bout de temps. Hier. Non, c'est déjà avant-hier. Le père Mark a eu une longue conversation avec moi pour m'expliquer certains passages. » Elle a ri. « Regarde-nous : deux païens dans le noir. En train de parler de saint Jean !

— Je suis certain qu'il nous aurait approuvés ; notre obscurité n'est peut-être pas très différente de la sienne. »

Elle est restée silencieuse ; j'ai doucement caressé, du pied, le fruit à demi-ouvert de son sexe.

« J'aimerais... a-t-elle dit au bout d'un moment. J'aurais aimé... Si seulement tu avais pu être mon premier amant ; j'aurais pu venir à ta rencontre complètement pure.

— Je te veux telle que tu es. Je ne regrette rien de ton passé ni du mien.

— Mon amour ! »

Elle a doucement ronronné sous mes caresses. Je me suis allongé sur elle et l'ai pénétrée. Nous nous sommes une fois encore abandonnés au désir insatiable de nos corps ; quand nous avons joui, l'eau s'est mise à tourbillonner et a éclaboussé le sol ; nous avons éclaté de rire. Elle est allée changer le disque ; nous avons rajouté un peu d'eau chaude et nous sommes restés dans cette douillette obscurité en écoutant la flûte.

Nous sommes sortis de la baignoire ; nous nous sommes séchés l'un l'autre. L'air était lourd et c'était inutile de s'habiller.

J'ai changé le disque et je suis resté assis sur le tapis du salon pendant qu'elle préparait à manger. Elle n'a pas allumé la lampe ; elle connaissait si bien son appartement qu'elle pouvait se passer de lumière. Mais il y avait une autre raison, je le savais ; comme la fenêtre de sa cuisine donnait sur le couloir intérieur, elle ne voulait pas qu'on sache qu'elle était chez elle.

Nous avons pris notre repas sur le tapis, à la lueur verte de

l'électrophone. Nous n'avions pas sommeil ; nous sommes sortis sur le balcon ; il y avait un divan. Nous nous sommes assis pour admirer l'image nocturne de la ville, les sillons lumineux des voitures, les réverbérations dans la baie.

Nous serions certainement allés nous promener une semaine avant ; maintenant, tout était changé. Nous avons pris conscience du monde qui nous entourait. Nous étions comme des assiégés sur notre petit balcon. Il y avait dans la peur qui nous étreignait une beauté particulière : au-dehors, il y avait le monde. Et nous étions là.

Jessica s'est mise à parler de mon travail ; de *Hamlet*. Elle m'a demandé :

« Que comptes-tu monter ensuite ?

— Camus. *Les Justes*. Tu connais ?

— Je l'ai vu une fois. Il y a des années. Je ne me souviens pas des détails. Seule cette longue discussion sur la violence... » Elle a réfléchi un moment et a secoué la tête : « Je me souviens que je ne l'ai pas acceptée. La pièce, oui. Mais pas la thèse : cette violence-là est justifiée si tu es prêt à payer de ta vie...

— Ce n'est pas juste, bien sûr. Mais si tu offres ta vie en échange, tu garantis au moins une certaine intégrité. Tu ne commets pas un meurtre de sang-froid. Une fois que tu l'as commis et que tu l'as payé de ta propre vie, comme Kaliayev, tu transcendes vraiment l'éthique et tu accèdes au royaume de la grâce.

— Tu es d'accord avec ça ?

— Je pense que je n'aurais jamais le courage de Kaliayev.

— Tuer quelqu'un ?

— Oui. Ça d'abord. Je ne peux même pas tuer une souris sans rester éveillé des nuits entières ! Mais je pense que, dans un accès de rage ou de désespoir, on peut être *amené* à tuer ; de surcroît, dans le cas de Kaliayev, cet acte signifie beaucoup plus. Être capable de décider comme lui : "La mort de cet archiduc est nécessaire à la liberté des masses opprimées : donc, je le tue ; puis je les laisserai me tuer..." Ce qu'il tue est un concept, un titre, un archiduc. Mais en payant de sa vie, il offre véritablement une prière pour l'âme de cet *homme* qu'il a tué ; et il le fait alors qu'il n'est pas croyant ! » J'ai fermé les yeux pour penser à la pièce : aux mots imprimés sur ma brochure, à la façon dont ces mots deviendraient chair et sang sur scène. J'ai repris : « Tu te souviens de la scène de la prison, juste avant l'exécution de Kaliayev, quand la femme de l'archiduc vient lui rendre visite ? C'est le moment le plus atroce de tous. Quand elle lui offre son pardon à condition qu'il se repente ; s'il se repentait, ce serait une négation de tout. Voilà, je pense, le courage qui me manque. »

Un long silence. Puis elle m'a demandé : « Quelle différence va

apporter la mort de Dulpert ? » Je l'ai regardée. « Ce n'est peut-être pas la bonne question ? Je veux dire... Tu as joué *Hamlet* ; et puis Dulpert est mort. Et maintenant...

— Maintenant, nous allons donner à la pièce de Camus le poids de la mort de Dulpert et de tout ce qui est arrivé. Afin que tous ceux qui l'ignoraient ou le refusaient soient incapables d'y échapper plus longtemps.

— C'est ce que tu as fait avec ton *Hamlet*. Ça m'a choqué. Tu as donné à ce rêveur et à cet intellectuel une force terrible de destruction. Je crois que ça m'a fait comprendre quelque chose de toi.

— Tu as eu pitié de moi ?

— Pas pitié. Peur, peut-être. Oui. Peur de toi et peur pour toi. » Un silence. « Tu comprends ce que je veux dire ?... Tu as secoué les gens avec ton *Hamlet*. Et avec tes pièces précédentes. Tu vas recommencer avec *Les Justes*. Mais toutes ces secousses... Je ne sais pas comment dire : le fait de secouer ne devient-il pas aussi en lui-même une habitude, une certaine manière de vivre ? Est-ce qu'on ne s'en lasse pas, autant ceux qui secouent que ceux qui sont secoués ?...

— Tu penses qu'ici, dans ce pays, on peut s'immuniser contre les secousses ?

— C'est peut-être le type même de pays où l'on devrait le faire : simplement pour survivre et ne pas devenir fou.

— Il faut essayer d'aller chaque fois plus profond ; poursuivre les moindres ramifications de la vie à mesure qu'elles reculent et se cachent. »

Quelque chose d'étrange se passait pendant que je parlais, comme si je découvrais la signification de mes propres mots. Les deux semaines précédentes avaient été si confuses que je n'avais pas eu un seul moment pour m'asseoir, réfléchir, m'accorder avec les événements, m'accorder avec moi-même : il me fallait examiner tout ça, pour nos deux.

« Quand j'ai appris la mort de Dulpert, ce matin-là... j'étais aveugle, une espèce de folie. J'aurais pu tuer. Je crois que, si tu m'avais donné un fusil, j'aurais été capable de descendre tous les gens plus ou moins responsables de sa mort. Mais, ce jour-là, je t'ai rencontrée. Et ça a tout changé. Je ne l'ai peut-être pas consciemment réalisé : mais, maintenant, je le sais.

— Ça a tout changé de quelle façon ?

— À partir de ce moment-là, j'ai été obligé de penser à toi. De tout considérer à la lumière de ta présence, de ta vie. Et de toutes les vies semblables à la tienne. Tous ceux qui sont pris dans le tourbillon. Comme les enfants dans le carrosse de l'archiduc, la première fois, quand Kaliayev refuse de lancer sa bombe. Ce n'est pas une façon de

me défendre ou de me justifier ; je veux simplement redécouvrir le sens de tout ça. » Elle a attendu sans bouger ; je l'entendais respirer. « Il y a ceux qui sont poussés par la violence : peut-être sont-ils parfois indispensables. Mais les autres aussi sont nécessaires ; pour justifier la violence, si elle doit éclater ; afin qu'elle n'éclate pas sans raison, afin que les gens sachent lucidement pourquoi elle éclate et puissent se purifier. C'est mon travail, c'est tout ce que je peux faire : que les gens soient conscients. C'est bien peu de chose, je sais. Mais qu'arriverait-il sans ça ? L'histoire ne serait qu'un courant de violence aveugle et irrationnelle. Nous ne sommes pas des animaux qui nous entr'égorgeons. Ça ressemble souvent à ça, c'est vrai. Mais notre seule dignité réside dans une éternelle révolte contre tout ce qui nous enlève le droit d'être autre chose que de simples animaux...

— Et un jour ?... a-t-elle murmuré. Penses-tu que nous atteindrons un monde de paix, un monde sans violence, un monde de dignité ?

— Non. Je ne crois pas en l'Utopie. Il est impossible que ce monde devienne un jour vraiment bon ou vraiment beau. Mais il peut être un peu meilleur qu'il n'est : et, si je ne me bats pas pour préserver cette possibilité, tout sera noyé dans le sang. »

Nous sommes restés longtemps sur le divan du balcon. La nuit est devenue très fraîche et j'ai pris conscience du corps de Jessica qui frissonnait contre le mien. Nous sommes rentrés et j'ai tiré les rideaux. Dans la cuisine obscure, j'ai préparé du thé que nous avons bu au lit. Nous avons exploré à nouveau, de nos bouches et de nos mains, la familiarité et l'étrangeté miraculeuse de nos corps, sans hâte, pendant des heures, égrenant la joie de nos orgasmes comme un rosaire dans cette nuit éternelle. Nous dormions un moment et nous nous réveillions dans un état de désir ensommeillé et reconnaissant. À l'aube, nous nous sommes endormis d'un sommeil profond. Le jour était blême quand j'ai été réveillé par ses mains qui me caressaient. Mon corps a instinctivement cherché le sien mais elle a murmuré :

« Cette fois, je veux... »

S'agenouillant entre mes jambes, elle m'a doucement amené des dernières zones du sommeil aux premières zones du plaisir et de la passion, aux limites ultimes et supportables de l'extase.

« Maintenant, tu sais », m'a-t-elle dit en avalant ma semence, ma vie, et en plongeant entre mes bras. Nous nous sommes rendormis, réveillés ; nous avons recommencé à parler ; nous avons repris cette conversation sans fin qui aurait pu durer des jours et des mois. Elle a préparé le petit déjeuner et l'a servi au lit ; nous avons mangé, nous nous sommes à nouveau allongés, côte à côte, sur le ventre et, pendant que nous parlions, elle me tapotait les épaules, le dos et les fesses.

« Tu es si beau, m'a-t-elle dit. Cette peau noire. Ce corps. Tu es si beau. »

Elle s'est remise sur le dos pour comparer la blancheur de ses seins et de ses hanches avec mon corps. Elle a dit à nouveau : « J'aime ta peau noire. Tu es si beau. »

Il y avait quelque chose de troublant dans ses paroles.

Jamais Beverley ou Annamaria ni aucune autre fille n'avaient fait une référence précise à mon corps ; tout ce qui importait, c'était une rencontre entre un corps mâle et un corps femelle. Chaque fois que ma couleur de peau avait joué un rôle dans ma vie, cela avait été à mon détriment. Depuis mon retour, ce sentiment était devenu omniprésent : un fardeau, une couleur qu'il fallait haïr ou suspecter ; non-Blanc, non-Européen ; une ombre, l'envers, le négatif de tout ce qui avait de l'importance. Brusquement, elle me disait : « J'aime ta peau noire. Tu es si beau. » J'ai regardé mon corps avec étonnement, comme si je le voyais pour la première fois.

En début d'après-midi, quand l'immeuble est redevenu silencieux après la brève agitation du déjeuner, nous avons mangé et bu, nous nous sommes abandonnés pour la dernière fois à l'osmose de l'amour. Puis nous nous sommes levés, nous nous sommes habillés, lentement, blessés, tristes mais complètement heureux pourtant et rassasiés. Jessica est sortie pour vérifier que rien ne pointait à l'horizon. Nous nous sommes embrassés, nous avons convenu d'un rendez-vous pour plus tard ; je suis descendu en hâte par l'échelle d'incendie ; aussi furtivement qu'un cambrioleur, j'ai contourné l'immeuble et j'ai regagné la rue. Elle me regardait de son balcon, mais nous n'avons pas osé nous faire de signes.

Quand je me suis installé au volant de ma voiture brûlante de soleil et que j'ai redescendu la colline vers De Waal Drive, j'ai pensé : « Maintenant je sais, sans présomption aucune ni orgueil, ce qu'a dû ressentir Jésus en redescendant de la montagne et en rejoignant ses disciples : cette tristesse et cette plénitude intérieure, cette confiance pour recommencer. »

IV

Quand je me suis arrêté devant la porte des Geustyn, Jerry m'attendait, assis sur le trottoir, en train de fumer sa pipe.

« Enfin ! Tu étais parti en mission d'exploration ma parole !

— Plus ou moins. » J'ai souri. Le goût marin de Jessica flottait encore sur mes lèvres.

« Ça fait longtemps que tu attends ?

— Quelle question ! La vieille truie dégueulasse a fait tout ce qu'elle a pu pour m'arroser avec son pot de chambre. Et le vieux Oom Appie m'a vendu une police d'"assurance-funérailles". Il a sorti un impressionnant document de sa chemise et l'a ouvert : "Attendu que... Attendu que... Attendu que..." à toutes les lignes.

— Jerry, tu n'en as pas souscrit une ?

— Pourquoi pas ? Ce pauvre type m'a raconté qu'il passait ses semaines sur les routes et qu'il avait un ulcère à l'estomac. Il me l'a décrit avec force détails sanguinolents. Cette semaine, il se laisse tranquillement périr chez lui. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? On ne sait jamais. Il y a des gens qui mourront aujourd'hui et qui n'étaient jamais morts dans leurs vies antérieures. Maintenant, mon avenir est assuré : sinon au paradis, du moins à cinq pieds sous terre. Pourvu que je n'oublie pas de payer mes primes, bien entendu. »

Il m'a suivi dans l'impasse qui longeait la maison ; j'ai ouvert la porte de mon appartement.

« Tu n'es pas venu en voiture ?

— Je pensais profiter de nos petites vacances pour aller à Jo'burg ; mais la bagnole est clouée sur le bas-côté de la route, condamnée par les flics ; j'ai dû faire de l'auto-stop tout le reste du trajet ; j'ai été pris par un petit Blanc libéral, un de ces anges inefficaces dont parle Shelley.

— Tu es revenu quand ? Ce matin ?

— La nuit dernière. » Il a souri, ses dents incroyablement blanches dans son maigre visage noir. « Et quelle nuit ! » Il s'est embrassé le bout des doigts. « Je suis revenu vanné. Tu sais comment ça se passe à Jo'burg. Je pensais rattraper mon manque de sommeil, mais deux de mes anciennes élèves sont venues me rendre visite : toutes les deux sont mes fans depuis que je suis comédien. Bon Dieu ! Et elles sont devenues tellement "sexy". On a parlé, je leur ai offert du vin, le parfait maître de maison, quoi. Et, tout à coup, minuit sonne. Qu'est-

ce que je pouvais faire ? Beaucoup trop dangereux de les laisser rentrer chez elles à une heure pareille. Je leur ai dit de rester ; heureusement, j'ai un grand lit.

— Toutes les deux ?

— Toutes les deux, Capey. Comme si je jouais de l'orgue, tu sais : avec les mains et les pieds. »

Il a secoué sa pipe dans la corbeille à papier et l'a bourrée de nouveau.

« Mais ces jeunes choses-là, ça te pompe ton énergie, mec. Quand j'ai terminé avec la première, la seconde est en train de s'ouvrir : quand je me retire, c'est le numéro un qui est de nouveau chauffé à blanc et qui en redemande. Oh ! Seigneur ! Alors, le matin, je suis parti très tôt ; j'ai pris le train pour rentrer. Je t'ai apporté un peu d'argent. » Il a sorti une grosse enveloppe de sa chemise et l'a jetée sur mon bureau : « Un petit cadeau de la congrégation de Jo'burg. »

L'enveloppe était pleine de coupures de dix rands. Sans les compter, je lui ai demandé, ennuyé :

« Ça vient d'où, Jerry ?

— J'ai organisé une fête. » Ses yeux noirs me fixaient avec ironie.

« Il faut que je sache la vérité. Suppose qu'on ait des ennuis... Tu sais très bien que nous vivons au bord d'un précipice. Ils nous attendent au tournant.

— Pas un membre de la congrégation n'ouvrira sa putain de gueule. Prends et dis merci au bon Dieu. »

Je savais que je n'en obtiendrais pas davantage. Je suis allé à la cuisine et j'ai allumé le gaz pour faire du café. Il s'est assis à la table.

Quand j'ai voulu verser le lait, je me suis rendu compte qu'il avait tourné.

« Tu vas être obligé de prendre ton café noir. »

Il a plissé les yeux. « J'ai l'impression que tu t'es absenté plusieurs jours, toi aussi. Oom Appie m'a dit quelque chose dans ce sens. » Un sourire. « Tu as pris ton pied, toi aussi, Capey ? Je dois dire que tu as plutôt l'air vanné ! »

J'ai hésité une seconde ; puis j'ai dit, d'une voix aussi neutre que possible, en remuant mon calé :

« J'étais avec Jessica Thomson.

— Répète. » Il était immobile.

« Tu as très bien entendu.

— Non. Je n'ai rien entendu », a-t-il répondu très calmement ; puis, furieusement : « Je refuse d'entendre !

— J'étais avec Jessica Thomson ; de toute façon, c'est moi que ça regarde.

— Ce n'est pas toi que ça regarde ! » Il s'est levé en reposant si brutalement sa tasse que la moitié du café s'est répandue. « Tu es complètement dingue ? » Je ne l'avais jamais vu dans une telle colère. « Tu te mets à essayer les Blanches ? Il y a quelque chose qui ne va pas chez toi ? »

— Je ne pensais pas que tu élèverais des objections morales, ai-je dit d'un ton sarcastique.

— Des objections morales, mon cul ! Tu peux baiser tout Cape Town si ça te chante. L'homme est fait pour ça. Mais ne mets pas les pieds dans la merde blanche. »

Je me suis approché de lui, les poings serrés : « Jerry, si tu insultes Jessica... »

Il respirait profondément. J'ai cru qu'il allait me battre, puis ses épaules sont retombées. « Tu ne comprends pas ? Ma putain de sœur, tout ce contre quoi je me suis battu toute ma vie. Et, maintenant, toi. Toi !... Bon Dieu, Capey, tu réalises ce que tu es en train de faire ? »

J'ai baissé la tête. Comment dire : Non ? Comment dire : Oui ?

Au bout d'un moment, il m'a demandé sans me regarder :

« Tu pars quand ? »

— Partir ? ai-je demandé, surpris.

— Vous allez sûrement regagner l'Angleterre tous les deux.

— Absolument pas. Je ne suis pas irresponsable à ce point. Je ne prends pas la fuite. »

Il m'a regardé. Il a brusquement éclaté de rire. Ça m'a secoué.

« Je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer, a-t-il dit au bout d'un moment.

— Je l'aime. »

Il m'a interrompu vertement : « Épargne-moi ça, veux-tu ! » Puis il m'a demandé : « Tu as quel âge ? »

— Presque trente-deux ans.

— Et tu ne sais pas encore ! » Il a ouvert la porte de la cour et a craché à l'extérieur. Il est resté plusieurs minutes, le dos tourné, les mains agrippées à la porte ; puis il m'a demandé d'une voix acide : « La Dulcinea del Toboso sait-elle dans quels draps elle est en train de se fourrer ? »

— Bien sûr. »

Il s'est retourné.

« Dans un pays dingue comme celui-là, rien n'est jamais sûr. Si tu l'aimais, Capey, tu la mettrais dans le premier avion et tu veillerais à ce qu'elle ne revienne jamais. Tu es en train de la gâcher. De te gâcher. De nous gâcher tous ! »

— Je ne vois pas en quoi ça concerne “nous tous” ?

— À propos de l'argent que je t'ai apporté ; tu m'as dit qu'il fallait être prudent. » Il a ricané. « Et toi, es-tu prudent ? Ça va durer combien de temps avant qu'ils vous prennent ? Tu ne comprends pas que tout le monde ici a des yeux ? Et alors ? Et la troupe ? Que va devenir tout ce que nous avons essayé de construire ? Et tu as le culot de venir me parler de "responsabilités" !

Chacun de ses mots me blessait. Je n'osais pas le regarder : « Ne me torture pas, Jerry. Nous serons prudents. Personne ne saura jamais. Pas âme qui vive ! »

Il a refusé de céder : « Capey, si tu étais venu me voir, maintenant que c'est arrivé, pour me dire que tu étais prêt à travailler avec moi... »

Il s'est arrêté de parler.

« Avec toi ?

— Si tu étais venu me dire que tu étais prêt à prendre un fusil, un bâton de dynamite, n'importe quoi pour nous aider : pour *faire* quelque chose, pour *changer* quelque chose – alors j'aurais compris. Mais comment peux-tu avoir l'audace de penser que tout peut continuer comme avant ?

— Rien n'est comme avant. Et le travail que nous accomplissons ensemble vise au changement. Tu le sais aussi bien que moi.

— Tu crois encore à la "culture" ? » Il a craché ce dernier mot.

« C'est notre seule garantie de moralité.

— Penses-tu vraiment que les révolutions soient morales, Capey ?

— Je ne suis pas aussi naïf. Mais si la révolution éclate... Les gens doivent y être préparés. Sinon, nous tomberons dans l'abîme.

— Et tu veux les y préparer en leur offrant la culture blanche ? Petits ornements superflus !

— Ce n'est pas de la culture blanche. Toi et moi, nous ne sommes pas blancs. Cette culture est la nôtre. Nous sommes des êtres humains.

— Sommes-nous traités comme des êtres humains ?

— Non. Je sais très bien que c'est le pire de tout : que tant de gens trouvent normal qu'il en soit ainsi. Mais, toi et moi, nous devons sans cesse leur rappeler qu'ils sont des êtres humains. Si nous ne le faisons pas, aucune révolution ne mènera nulle part.

— Tu veux réveiller les gens comme le Christ. Une fois que tu leur auras fait prendre conscience de leurs souffrances, s'ils veulent se révolter, tu les forceras à rengainer leurs épées en disant : "Oh non, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire". » Il a refermé la porte. « C'est immoral, Capey. Ça te mènera à quoi ? Ils te crucifieront ; et après ? Tu ne crois pas qu'on a assez eu de martyrs comme ça ? Harry et Dulpert ne t'ont pas suffi ? Combien d'autres encore ? Sur combien de cadavres ensanglantés veux-tu nous faire marcher avant que la terre

ne s'ouvre et ne nous engloutisse ?

— Je n'ai jamais dit que la culture était seule à pouvoir sauver le monde, Jerry. J'ai dit : Si nous ne sommes pas sûrs que quelque chose d'humain soit préservé, aucune révolution ne peut nous mener nulle part. Je n'ai rien exclu non plus. Il y a ceux qui sont prêts à "agir et mourir". Mais il y a les autres, tout aussi indispensables, qui doivent "chercher le pourquoi et le comment".

— Si je t'ai bien compris, a-t-il dit avec un petit sourire tranquille, Dulpert appartenait à ceux qui essaient d'expliquer le pourquoi et le comment. Ça ne l'a pas empêché de mourir. Tu croyais à une guerre "en dentelles", Capey. Dans ce pays, nous nous battons le couteau entre les dents. »

La nuit tombe plus doucement qu'avant. Le soir ressemble beaucoup à l'automne, cette autre saison de transition. Ce n'est pas son début ni sa fin qui ont de l'importance, mais sa durée, son extension secrète. Est-ce pour ça que saint Jean de la Croix avait une telle pitié, une si profonde connaissance du soir ?

J'ai plus de temps qu'il n'en faut pour méditer les paroles de saint Jean. Surtout la nuit, quand la prison devient silencieuse. Elle n'est pas tellement bruyante dans la journée, mais le soir c'est comme si tout se vidait de bruit, comme l'eau d'irrigation qui gargouille dans la boue. Je n'ai pas une idée très claire de la topographie de la prison ; j'en suis très heureux, car je peux l'imaginer comme je veux et y monter un spectacle. Cercles concentriques, comme ceux de Dante, qui se déploient autour de moi. Je suis près du centre – pas au centre même, bien sûr, puisqu'il est réservé au gibet : il doit toujours y avoir un stade supplémentaire à franchir pour gagner en grâce. Et ma liberté va vers l'intérieur, vers ce sinistre centre. Parfois, je rejoue mes anciens rôles. Parfois, je reste assis, simplement. Tout est calme ; c'est tout à fait différent de mon emprisonnement d'avant le procès. Je vivais dans l'angoisse constante de leur retour, affolé de ne rien savoir. Maintenant, j'accepte l'idée de cette mort qui m'attend et je n'ai pas besoin de m'inquiéter du jour où elle viendra. Tout est si tranquille la nuit, quand j'écris.

Je me demande parfois ce que serait devenu le monde sans les livres écrits en prison ; les admirables testaments de Villon ; le pèlerinage de Bunyan ; *Don Quichotte* ; saint Jean de la Croix – petit Espagnol basané que je crois si bien comprendre. Je n'ai pas été surpris d'apprendre que la plus grande partie du *Cantico espiritual* avait été écrit en prison. Isolé du soleil espagnol aveuglant, il avait pu vivre dans cette obscurité qu'il chérissait tant.

Je l'ai souvent lu avec Jessica, chez elle ou chez moi, et cette nuit-là sur la montagne, nous en lisions des passages chacun à notre tour ; je lisais :

*Réjouissons-nous, bien-aimé,
Allons nous voir dans ta beauté
Sur la montagne ou la colline,
Là où coule l'eau cristalline ; Pénétrons au plus profond du fourré.*

Puis nous jetions un coup d'œil sur l'exégèse de saint Jean dans l'un

des trois livres que le père Mark nous avait prêtés. Je ne peux pas me souvenir de tout, mais je me souviens très bien de l'accent mis sur l'union mystique de l'âme et de l'époux, et de l'émouvante clarté avec laquelle il expliquait ce poème, vers par vers. *Réjouissons-nous* veut dire ceci, et *Bien-aimé* cela... Je me souviens aussi de l'explication qu'il donnait du vers concernant la colline et la montagne, car Jessica en avait été bouleversée. *Sur la montagne* : la pleine connaissance du matin, la vérité révélée de Dieu, face à face, trop écrasante pour qu'un simple mortel puisse la supporter. *Sur la colline* : connaissance qui nous parvient dans l'obscurité du soir ; Dieu dans ses créatures, son œuvre et ses rites – une forme de savoir qui n'est pas perçue par l'intelligence ou l'esprit, mais obscurément, intimement, intuitivement, de cette même façon qu'un amant découvre et connaît sa partenaire dans la nuit.

Après avoir cherché des explications, les avoir discutées, nous revenions au poème lui-même et Jessica lisait à son tour :

*Et plus avant vers de hautes
Cavernes dans le rocher nous devons aller,
Bien cachées,
Et nous y entrerons
Pour goûter le vin nouveau des grenades.*

Moi, de nouveau :

*Et là, tu me montreras
Ce que mon âme a toujours désiré
Puis tu me donneras
Là, toi, ma vie,
Ce que tu m'as déjà donné.*

Je me souviens de la joie avec laquelle elle répondait :

*Le souffle de l'air
Le doux chant du rossignol,
La forêt et sa beauté.
Dans la nuit sereine,
Et cette flamme qui dévore sans faire de mal.*

Et moi, pour conclure :

*Car personne ne l'a vu,
Pas même le diable n'est apparu.
Et le siège a été levé,
Et les cavaliers
Ont mis pied à terre à la vue des eaux.*

C'est ce qui nous touchait le plus : cette sérénité sublime, ces eaux tranquilles qui persuadent même la cavalerie de mettre pied à terre. *Y la caballeria a vista de las aguas descendia.* Ça résonne encore en moi, à travers mes nuits. *A vista de las aguas descendia.* Nous connaissions si peu cette paix dans l'agitation de nos journées : instants volés, heures volées, quelques jours, quelques nuits plus rares encore, chaque jour étant peut-être le dernier, chaque nuit noyée dans l'angoisse et la peur, devenant de plus en plus dangereuse et de plus en plus impossible.

Nous étions si heureux pourtant, au début, à cause de ça ; savoir que nous pouvions avec prudence rejoindre notre nuit quand le monde nous devenait insupportable ; même en jouant un jeu devant les autres pour qu'ils ne découvrent pas la vérité à travers un regard, un geste.

Nous nous sommes arrangés pour nous rencontrer « par quel hasard » à une soirée, le week-end suivant ; moment magnifique, en dépit de mon appréhension. De tous les gens qui étaient là, seuls elle et moi savions ; et le fait même de garder le secret nous le rendait encore plus précieusement nôtre.

Richard était là aussi, avec son énorme crinière de lion, amer et déprimé, beaucoup moins sûr de lui. Il avait projeté de partir pour l'étranger, car un de ses livres était adapté au cinéma ; son passeport lui ayant été retiré deux ans auparavant, il n'avait été certain de rien jusqu'à la dernière minute. Il avait fait une nouvelle demande trois mois plus tôt, mais n'avait pu obtenir aucune réponse de la Préfecture. Et, ce soir-là, on venait de lui annoncer que sa demande était rejetée. Ce refus a assombri gravement la réception qui avait été plus ou moins organisée pour ses adieux.

Richard pensait qu'il serait obligé de demander un visa de sortie et de quitter le pays définitivement. À quoi bon vivre ici puisque ses livres ne pouvaient pas être lus et qu'il était isolé du reste du monde ?

J'ai essayé de l'en dissuader : « N'allez pas trop vite. Un visa de sortie, c'est irrémédiable. J'ai vu trop de gens malades de langueur et de frustration à l'étranger. » Je lui ai raconté l'histoire de Simon.

Il m'a dit, à ma grande surprise : « Je connais Simon. »

Je me suis senti plus détendu en lui parlant ; mes soupçons ont commencé à s'évanouir.

Il a poursuivi, inflexible :

« À l'étranger, je serai libre de voyager et de travailler comme je l'entends.

— J'ai essayé moi aussi ; j'ai dû revenir au bout de neuf ans et tout recommencer ; on ne peut pas survivre dans le vide.

— C'était peut-être plus facile pour vous.

— Plus facile ? » J'avais envie de rire.

Il a paru gêné :

« Je veux dire : vous vous sentez encore attaché à quelque chose dans ce pays. Mais moi ? Je suis contraint de me battre jour après jour pour la survie du pacifiste que je suis.

— Quand ce combat a-t-il commencé ?

— À l'université. Dès la parution de mes premiers livres, ç'a été la guerre. Mais ils m'ont laissé tranquille. Il y a trois ans, je suis allé au Transkei ; je cherchais des éléments pour un roman ; pendant que j'étais là-bas, une famille blanche a été assassinée dans une ferme ; une histoire affreuse. Il y avait des motifs politiques là-dessous. La police est arrivée. » Nous faisons cercle autour de Richard et nous l'écoutions, même ceux qui connaissaient l'histoire ; c'était un excellent conteur. « Il fallait à tout prix trouver les assassins, mais ils s'y sont pris d'une façon... » Il s'est arrêté, a fermé les yeux avec une certaine affectation, visiblement conscient de l'impact qu'il exerçait sur soi ; auditoire. « Ils sont allés de village en village. Ils ont rassemblé tous les hommes à partir de douze ans. Des vieillards de quatre-vingts ans ont été précipités du haut des hélicoptères et se sont balancés par les pieds, attachés à des cordes ; de pauvres enfants ont été sauvagement battus pour passer aux aveux. Je l'ai appris et j'en ai amené quelques-uns chez un avocat pour qu'ils fassent des dépositions ; au bout de deux jours, j'ai été arrêté : quatre-vingt-dix jours de détention. On m'a relâché, faute de preuves ; mais, en mon absence, toutes les dépositions et toutes les déclarations avaient "disparu". J'ai été fiché comme communiste et mon passeport m'a été enlevé. » Il a souri brièvement. « Le roman que j'ai ensuite écrit était tiré de cet incident. Mais il est interdit ici. » Il m'a regardé : « Vous l'avez lu, n'est-ce pas ? Je vous en ai donné un exemplaire. »

J'ai gardé le silence pendant un instant. Je l'avais lu en effet. Techniquement, c'était très brillant, mais la colère qu'il contenait était trop étroite, trop confuse, et ne quittait jamais le plan de l'individualité.

« Je le comprends mieux après ce que vous venez de raconter. C'est un roman très fort ; je l'ai trouvé impressionnant, mais vous avez visiblement essayé de prouver quelque chose, de justifier quelque chose. À mon sens, la matière était plus riche que le livre que vous en avez tiré. »

Il a fait une petite grimace :

« On voit que vous ne croyez pas aux vertus de la pommade.

— Vous m'avez demandé ce que j'en pensais, non pas ce que je croyais devoir en penser. Croyez-moi : si vous restez ici, vous écrirez

certainement un livre meilleur que celui-là. Mais si vous partez... » J'ai haussé les épaules : « Après tout, c'est à vous de décider. »

Je ne sais pas si j'ai pesé sur sa décision – ce serait le bouquet ! Mais il n'a pas fait, du moins à ce moment-là, de demande de visa de sortie. Il devait se rendre à Johannesburg pour discuter avec les représentants de la firme cinématographique ; il a décidé d'en profiter pour commencer une enquête destinée à un nouveau roman. Jessica et moi l'avons conduit à l'aéroport, dans ma voiture.

Quand son vol a été annoncé, il m'a pris la main :

« Joseph, nous devrions nous voir plus souvent, dès mon retour.

— Je serai là. »

Il m'a dit au revoir et a embrassé Jessica.

« Pauvre vieux Richard, a-t-elle dit quand nous sommes remontés en voiture.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Il est tellement seul ; il se cache toujours derrière une façade de prodigieuse assurance.

— Tu as l'air de bien le connaître. » Je l'ai regardée fixement.

Elle a haussé les épaules :

« Il m'a beaucoup aidée depuis mon arrivée à Cape Town ; c'est lui qui m'a présentée à la plupart des gens que je connais.

— Même à moi. »

Elle a ri. « Même à toi. »

Le Boeing a décrit un large cercle au-dessus de nos têtes avant de faire route vers le nord.

« Il n'est pas marié ?

— Non. Pauvre vieux !

— Pourquoi "Pauvre vieux" ? Tu en parles comme si c'était un petit garçon. Il a sûrement plus de cinquante ans.

— Il a quelque chose d'un petit garçon. Tu sais que les hommes sont plus vulnérables que les femmes. Il a été marié deux fois. Sa première femme est partie avec son meilleur ami : une histoire sordide comme n'importe quel fait divers du journal du dimanche. Il s'est remarié. Je crois que c'était il y a cinq ans quand il était maître de conférences à l'U.C.T. Avec une de ses étudiantes ; trente ans de moins que lui.

— Elle est partie avec son second meilleur ami ? »

Elle a feint d'ignorer la plaisanterie : « Ils ont eu un gosse, mais avant que le petit n'ait deux ans, elle est tombée amoureuse d'un type plus jeune qu'elle. Je ne connais pas tous les détails ; je sais seulement que Richard les a suivis dans tout le pays en la suppliant de revenir, mais elle l'a traité comme un chien ; elle a continué de lui soutirer de l'argent, mais a refusé d'avoir affaire avec lui. Elle ne voulait même

pas s'occuper du gosse. Il a fini par comprendre que c'était sans espoir et s'est mis à boire. Un après-midi, il était ivre mort, le petit garçon s'est noyé dans la piscine des voisins. Richard a passé plusieurs mois dans une maison de repos ; à présent il a un côté sauvage dans le regard. Depuis quelques mois, il est tellement inquiet à cause de son passeport qu'il s'est remis à boire. »

J'étais plus touché que je ne voulais l'admettre. J'ai dit : « Faisons un tour avant de rentrer. »

Nous avons pris la direction de Caledon. Au bas de la montée de Sir Lowry's Pass, la voie était bloquée par un accident. Il y avait deux voitures sur le bas-côté de la route ; une ambulance aux sirènes hurlantes arrivait.

Jessica m'a pris le bras et a murmuré dans un état d'extrême agitation : « Rentrons, je t'en prie, n'attendons pas. L'ambulance arrive. Il n'y a aucune raison de rester. » Elle était pâle comme un linge. Au bout d'un moment, elle m'a demandé : « Je peux avoir une cigarette ? »

Je lui ai tendu le paquet. Elle a allumé une cigarette maladroitement. Ses mains tremblaient. Il a fallu longtemps avant qu'elle ne recommence à parler :

« Tu crois qu'ils étaient morts ?

— Je ne pense pas qu'on puisse se tirer d'un accident pareil.

— Tu as vu ces gens qui s'attroupaient ?... » Elle a avalé la fumée en toussant un peu. « Je ne peux pas regarder les gens blessés dans un accident. Ils sont offerts à tous ces regards. Ça manque tellement de dignité. Un être humain est quand même autre chose qu'un morceau de viande à l'étal d'une boucherie. »

Nous n'avons plus parlé. Au bout de quelques minutes, j'ai enlevé une main du volant et je l'ai posée sur sa jambe, en essayant de retrouver quelque chose, de m'agripper à un fragment de ce petit rien agonisant qui nous appartenait contre le monde entier.

VI

Un mois plus tard, nous sommes partis pour une nouvelle tournée. Comme nous n'avions plus de subsides, les vacances d'hiver nous étaient interdites.

Nous ne pouvions plus compter, Jessica et moi, que sur nos lettres ; le voyage a été, du début à la fin, un pèlerinage de poste restante en poste restante. Je pouvais lui téléphoner de temps à autre. C'était facile dans les grandes villes où la liaison était automatique, mais c'était bougrement difficile dans les petits villages perdus : une demi-heure ou une heure d'attente dans des cabines immondes, à compter ses jetons, à essayer de reconnaître et de suivre une voix indistincte et sans âme à l'autre bout d'une ligne parasitée – la futilité mesurée par doses de trois minutes.

Les Justes n'ont pas été un succès. Nous nous en étions rendu compte lors de notre première semaine à Cape Town. Nous avions besoin d'un exposé clair et convaincant, qui captiverait notre auditoire par sa seule énergie visuelle. Le public trouvait la dialectique de Camus beaucoup trop obscure. En d'autres circonstances, nous aurions pu continuer, mais cet échec, joint à nos difficultés financières et au mauvais temps, nous a inquiétés plus qu'il n'était nécessaire. Nous sommes devenus plus nerveux : seul le grand et loyal Doors refusait de se laisser démonter par quoi que ce soit.

Un soir j'ai eu une dispute avec Lucy qui essayait de me séduire avec son air langoureux habituel ; j'avais les nerfs à bout et je lui ai dit d'aller se faire voir.

« C'est à croire que je ne suis plus assez bien pour toi, a-t-elle dit méchamment. Le pain noir essaie de devenir blanc, ou quoi ? »

Je suis resté stupéfait. Impossible qu'elle soit au courant de quelque chose. On aurait dit qu'un énorme poing m'avait saisi le cœur et m'arrachait la vie. Je me suis rendu compte du regard ironique de Jerry. Il n'a rien dit, mais, un peu plus tard, je l'ai vu partir avec Lucy. Il allait la consoler, autant pour moi que pour lui. Mais ça n'a pas effacé le coup que je venais de recevoir.

C'était difficile de garder son sang-froid devant le harcèlement quotidien des autorisations, des « inspections de routine » et des réglementations occultes – mais, à long terme, on finit par être conditionné et on apprend à prendre une tête d'avance. Si nos ennuis s'étaient bornés à cela, nous aurions été capables de surmonter ces difficultés comme autrefois. Mais un coup plus sérieux est venu me

frapper.

C'était dans le Bokkeveld, par un jour particulièrement glacial. Nous nous rendions à la salle de la mission où nous devons jouer ; pour combattre le froid, nous buvions de petites gorgées à la bouteille de cognac de Jerry. Nous avons été arrêtés à proximité de la salle par un agent de police. Renier conduisait. Comme d'habitude, le flic a voulu voir nos « papiers ». Il nous a gardés dans le froid pendant une bonne demi-heure pendant qu'il fouillait tranquillement le Combi ; en découvrant dans la boîte à gants la bouteille à moitié vide, il s'est exclamé, visiblement satisfait :

« Ha ! Hal ! conduite en état d'ivresse ?

— Foutu mensonge, a riposté Renier.

— Et insolent avec ça, a dit l'agent. Toi, tu viens avec moi. » Nous avons protesté en chœur. Il nous a menacés de faire arrêter toute la troupe pour obstruction à la loi.

« O.K., a dit Jerry avec un petit sourire. Alors on y va tous.

— Ne sois pas ridicule, Jerry ! » ai-je dit.

Je sentais un début de migraine m'alourdir les yeux. J'ai expliqué la situation à l'agent, mais il a refusé d'écouter ; j'ai perdu mon calme :

« J'exige qu'on lui fasse immédiatement passer un alcootest.

— Vous me dictez ce que je dois faire ? »

J'ai bondi dans le Combi : « Très bien : Je vais chercher un avocat. » Avant que j'aie pu fermer la portière, il m'a saisi le bras et m'a fait quitter le siège. Il nous a tenus en respect avec son gros revolver. « Venez tous avec moi ! » a-t-il ordonné :

Entassés à l'arrière du fourgon de police, nous avons été conduits au commissariat et bouclés pour la nuit – les deux femmes dans une cellule, les six hommes dans une autre. Notre geôle était déjà occupée par deux types, l'un profondément endormi dans un coin, l'autre accroupi contre le mur, l'air morose, les yeux fixés devant lui ; le devant de sa chemise était éclaboussé de sang.

J'étais furieux. Jerry s'est mis à rire dans mon dos.

« Ne t'inquiète pas, Capey. Pense seulement qu'on n'aura pas de problème, ce soir, pour trouver un endroit où dormir. Aux frais de la princesse.

— Et notre représentation ?

— Au diable ! On peut jouer n'importe où. Pourquoi pas ici ? »

Doors a été le premier à entrer dans le jeu, puis Frikkie. Moins d'une heure après, la représentation avait lieu. Accompagnés par Frikkie sur une guitare imaginaire, nous avons commencé à chanter, puis à mimer et à improviser des variations sur l'incident de l'après-midi, jouant chacun à notre tour le rôle de l'agent, imaginant même le procès qui allait avoir lieu, inventant les scènes les plus saugrenues et les plus

démentes. La représentation a pris une dimension supplémentaire grâce à l'attitude de nos deux spectateurs : l'homme accroupi (on avait fini par le savoir : il s'était retrouvé là après une bagarre au couteau) nous regardait tristement et marmonnait de temps à autre des paroles qui ressemblaient à des malédictions ; l'autre (qui avait violé une petite fille) a dormi pendant tout le début du divertissement, puis s'est réveillé et nous a regardés avec un étrange détachement, comme si tout ça faisait partie de son rêve. Nous avons essayé de les faire entrer dans notre ronde, plus ou moins comme dans *La Panne* de Dürrenmatt, et nous avons appris ainsi de quoi ils étaient accusés. L'homme au couteau n'était pas d'humeur à jouer, mais le violeur a fini par nous rejoindre avec une frénésie intense et primitive qui faisait peur par son exubérance même. Si les deux filles de la troupe avaient été là, il aurait certainement fini par nous faire une démonstration pratique de son crime.

Le lendemain, de bonne heure, un gardien de couleur, en uniforme kaki, nous a apporté du pain, du café et du porridge ; à neuf heures, nous avons été emmenés devant le tribunal. Antjie et Lucy nous avaient rejoints. En attendant le juge, nous avons écouté, avec stupeur, la version de l'incident donnée par l'agent. Il avait une telle imagination qu'il aurait pu prendre part à notre divertissement impromptu.

Le juge est arrivé. La troupe – à l'exception de Renier, qui devait comparaître séparément sous l'inculpation de conduite en état d'ivresse – a été appelée la première : c'était injuste, pensait Jerry, car le violeur et l'homme au couteau auraient pu réclamer la priorité. Nous avons rempli le box. Au moment de plaider, j'ai informé le magistrat que nous n'avions pas pu consulter un avocat et que nous n'étions pas disposés à continuer sans aide légale. Après une brève délibération avec le procureur, nous avons été ramenés au commissariat.

Nous avons été gardés une heure dans la salle des inculpés, puis un officier de police est entré. Sans nous regarder, il a lu nos noms sur une feuille et a annoncé :

« Affaire close. Vous pouvez partir. »

Des nouvelles moins agréables nous attendaient à notre retour au tribunal. Renier avait été déclaré coupable et condamné à six mois de prison ou à une amende de deux cents rands ; devant nos regards stupéfaits, le gardien de couleur a haussé les épaules et nous a dit en confidence : « C'est pasque le gosse il a plaidé non coupable. Nos juges ils aiment pas ça. »

Il a fallu du temps pour trouver un avocat : il était plus de trois heures quand il a réussi à faire relâcher Renier sous caution et à se pourvoir en appel.

De retour au Combi, un dernier coup nous attendait : il était resté ouvert pendant la nuit et quelqu'un en avait profité pour le vider de toutes nos affaires.

En gagnant la ville suivante, Jerry et moi, nous avons parlé :

« Cette espèce de divertissement que nous avons improvisé la nuit dernière, tu sais qu'il aurait plus de punch que *Les Justes*. C'est le moment de monter des spectacles à partir de ce qui nous arrive : quelque chose de dingue, de drôle, de choquant, d'irrationnel, peu importe. Tant que ça nous appartient. Tant que les gens le reconnaissent.

— Voilà ce qu'il nous faut, Capey ! »

Ainsi est né SA !. Nous avons utilisé le US de Brook comme point de départ – j'en avais longuement parlé à Jerry – et nous avons élaboré une pièce autour de Dulpert : ce qui lui était arrivé ou qui aurait pu lui arriver, enrichi de variations, de fugues, de fantaisies, accompagné de musique. Je pense qu'Artaud nous aurait approuvés ; c'était cru, direct, vivant ; ça vous bombardait les sens et la conscience ; ça pétillait de beauté sauvage, changeant sans cesse : du cri le plus affreux au hurlement de rire. Nous avons tous travaillé sur cette idée. Nous en avons d'abord discuté en voyageant dans notre Combi. Au bout d'une semaine, nous étions suffisamment avancés pour travailler sur des scènes précises. Nous avons bientôt répété à plein temps : chaque fois que nous trouvions un lieu approprié, même dans la nature, sous un pâle et clair soleil.

Pour nos représentations en soirée, ça allait de mal en pis ; la perte de nos bagages avait tout compliqué. Les rares spectateurs qui bravaient courageusement le froid nous rapportaient très peu d'argent et nos dépenses augmentaient de jour en jour. Nous avons décidé de ne pas poursuivre une entreprise déjà sans espoir, quand Antjie a attrapé la grippe et a déliré trois jours durant à l'arrière du Combi. Un mois à peine après notre départ, nous étions de retour à Cape Town.

De nouveau avec Jessica. Elle me paraissait plus petite que la Jessica de mon souvenir ; plus petite encore, dans nos rares et précieux moments d'intimité, quand je pouvais lui enlever ses vêtements et la tenir contre moi. Nous devons être très prudents ; je ne m'aventurais jamais, dans la journée, aux abords de son immeuble. Je le faisais le soir lorsqu'elle m'avait confirmé au téléphone, par message codé, qu'elle n'avait pas de visiteurs. Même à ce moment-là, j'abandonnais ma voiture à plusieurs pâtés de maisons de chez elle et je restais sous les pins dans la rue obscure jusqu'à ce qu'elle m'ait fait

signe de son balcon. Malgré toutes les précautions prises, la peur ne nous a jamais quittés. Un voisin jetant un coup d'œil par sa fenêtre pouvait tout détruire. Nous ressentions cependant une joie intense à être ensemble, à parler, à lire, à écouter de la musique ou à faire l'amour. Il faisait froid dehors ; nous étions au chaud, confortablement installés ; elle a perdu son bronzage pendant les mois d'hiver ; elle est devenue plus blanche, avec cette peau douce et délicate, caractéristique des Anglaises. Contre le sien, mon corps paraissait plus brun qu'avant : « Tu dois être brun pour deux, maintenant », m'a-t-elle dit en me caressant le dos. Le travail de SA ! continuait. L'échec de notre dernière tournée et l'expérience de cette nuit passée en prison semblaient nous avoir intérieurement fortifiés. Nous avons travaillé à notre pièce avec une nouvelle détermination et un nouveau but, faisant des ajouts, des coupures, des changements. Un mois, c'était trop peu ; même six semaines. À la fin d'août, quand les jours ont commencé à devenir agréables, nous étions encore en train de travailler. Nous redéfinissions nos approches, réécrivions des scènes, reconstruisions le tout.

Si l'argent pouvait durer ! Il nous restait une petite somme de nos tournées précédentes, mais entretenir huit personnes pendant deux mois en leur versant une compensation pour la perte de leurs affaires a creusé une brèche importante dans nos ressources.

Jerry a disparu une fois de plus ; il a passé une semaine à Johannesburg. Il en est revenu avec quelques centaines de rands. Ça m'intriguait et m'inquiétait toujours, mais je ne pouvais rien tirer de lui ; il était manifeste qu'en dehors du théâtre, il s'occupait d'autre chose : souvent, quand j'allais chez lui à Athlone, il n'était pas là ; si je lui demandais où il était, il riait sans répondre. Il avait dû passer plusieurs de ces nuits-là avec des femmes. Mais pas toutes.

Son argent nous a aidés pendant quelques semaines. À la mi-septembre, nous étions prêts à débiter au Luxurama ; la veille, le pourvoi en appel de Renier avait été plaidé devant la Cour Suprême. Nous nous étions débrouillés pour lui obtenir un jeune et brillant avocat juif ; au bout de quelques heures, le juge avait cassé l'inculpation et la condamnation ; il avait ajouté quelques remarques cinglantes sur l'action de la police et les conclusions du magistrat ; ce verdict renforçait encore l'enthousiasme créé par ces semaines de répétitions.

Pas étonnant que le soir de la première, SA ! ait explosé comme un bâton de dynamite. Vers la fin, c'en était presque insupportable. Les variations exécutées sur l'histoire de Dulpert menaient à des confrontations de plus en plus violentes entre les autorités et un groupe de manifestants : chaque fois que le chef des rebelles était arrêté, torturé et tué, de nouvelles protestations s'élevaient, de

nouveaux martyrs tombaient ; jusqu'à ce que subsiste seul un silence de mort, un silence qui ressemblait à une éternité, un silence d'où s'élevait, presque inaudible d'abord, l'hymne national tandis qu'un groupe de danseurs folkloriques aux masques blancs se mettaient à danser sur les corps des martyrs. Les spectateurs sont devenus fous furieux. Nous avons peur qu'ils envahissent la scène ; mais leur colère n'était pas dirigée contre nous ; ils ont tout le temps été avec nous. Ils étaient tous debout à la fin du spectacle. Ils n'ont pas applaudi, mais hurlé ; quelques-uns même sanglotaient.

Nous ne pouvions pas parler. Nous sommes allés chez Jerry à Athlone. Là, la tension s'est apaisée et, à moitié hystériques, nous avons célébré l'événement.

Il était trois heures passées quand je suis parti. J'ai téléphoné à Jessica d'une cabine publique et je suis allé la voir. Je me suis endormi dans ses bras comme un enfant épuisé.

Les journaux de langue anglaise qui avaient envoyé des journalistes de couleur à la première ont annoncé l'événement en gros titres. L'échec de notre tournée était oublié. Nous étions brusquement des « débutants » – pas seulement pour Davey Sachs, mais pour tout le monde.

Quand nous sommes arrivés au théâtre le troisième soir, deux agents m'attendaient dans ma loge. Ils m'ont salué poliment.

« Monsieur Malan ? » L'officier de police m'a tendu un papier : « Auriez-vous l'amabilité de dire aux comédiens de rentrer chez eux ? La représentation est annulée. »

Je l'ai regardé bouche bée.

Il m'a expliqué que quelqu'un avait déposé une plainte et que, tant que la Commission de censure n'aurait pas fait connaître sa décision, nous n'avions plus l'autorisation de jouer. Aurions-nous la gentillesse de bien vouloir quitter le théâtre immédiatement ?

Après avoir fait un grand détour, nous sommes revenus pour observer de loin ce qui se passait.

À sept heures trente, les premiers spectateurs sont arrivés, sans se douter de rien ; ils se sont trouvés face à face avec deux inspecteurs qui leur ont demandé de rentrer chez eux ; une discussion a éclaté ; les gens arrivaient de plus en plus nombreux et jouaient des coudes pour être plus près. Ils semblaient surpris, stupéfaits, abasourdis ; des curieux se sont arrêtés pour savoir ce qui se passait. La place du théâtre a été complètement envahie par une foule surexcitée.

Les fourgons de police ont fait leur apparition, cinq, dix, puis vingt ; un commando d'agents armés de matraques s'est frayé un chemin à

travers la foule et a installé un cordon de sécurité devant le théâtre.

Des haut-parleurs ont ordonné à la foule de se disperser.

En un éclair, l'humeur de la foule a changé. La stupeur s'est transformée en colère ; il y a eu des cris et des protestations. Un mouvement s'est dessiné en direction du théâtre.

Et, brusquement, les chiens. Personne n'a su d'où ils étaient venus – cris, pleurs d'enfants, bordées d'injures. Il faisait très sombre. Personne ne savait quel chemin prendre ; il y a eu dans la foule comme un mouvement circulaire, dans l'affolement le plus total, pendant que les chiens aboyaient et tiraient sur leurs laisses.

Une fois de plus, les haut-parleurs ont donné un ordre ; les premières grenades lacrymogènes ont explosé ; les photographes canardaient de tous côtés ; les chiens étaient fous furieux ; la nuit n'était plus qu'un chaos de bruit et de mouvement. La foule s'est dispersée en désordre pour éviter les nappes de gaz suffocant.

Peu à peu, le silence est revenu ; les derniers bruits se sont perdus dans les rues avoisinantes. Seuls, quelques fourgons de police sont restés pour garder le théâtre. Nous les avons observés de loin ; nos gorges et nos yeux brûlaient.

Les journaux ont fait mention de plusieurs arrestations et de quelques blessés, dont un sérieusement atteint : une petite fille de trois ans qui avait été mutilée par un chien ; ça a soulevé une vague d'indignation dans toute la péninsule. Le chef de la police s'est senti obligé de faire une déclaration publique ; l'enquête a révélé, a-t-il annoncé, que les parents avaient volontairement essayé de provoquer un incident en jetant leur petite fille dans la gueule du chien.

Une semaine plus tard, *SA !* était officiellement interdit par la Commission de censure à partir d'un texte de fortune que nous avons été obligés de lui soumettre.

Nous pouvions faire appel. Mais où trouver l'argent pour un procès ? Le jeune avocat qui s'était occupé de Renier nous a proposé de nous aider pour des honoraires insignifiants ; mais ça nous coûterait quand même des milliers de rands et nous n'avions presque rien. Nous comptons sur la pièce pour survivre pendant les mois à venir. Jerry est immédiatement parti pour Johannesburg, mais, pour la première fois, il en est revenu très pessimiste : il pourrait à la rigueur réunir cinq cents, peut-être mille rands, mais ce serait le maximum.

Nous ne pouvions pas laisser tomber. Notre existence même était en jeu.

Le jour où nous avons fait appel devant la Cour suprême, nous

n'avions aucune idée de la façon dont nous obtiendrions l'argent pour mener l'affaire à bien.

« Et si on allait réciter des prières, Capey ? a dit Jerry. Tu aimes bien grimper au sommet de Signal Hill, n'est-ce pas ? Je pense qu'on peut s'en sortir avec un brin de foi. » Il y avait peut-être autre chose que de l'ironie dans ses paroles. J'ai essayé de n'en rien dire à Jessica, mais elle n'a pas mis beaucoup de temps à découvrir que quelque chose me tracassait. Ne pas répondre lui aurait causé un souci inutile. Je lui ai donc fait part de mes ennuis financiers. Elle a été surprise et blessée :

« Pourquoi ne pas m'en avoir parlé immédiatement ?

— On a si peu de moments à nous. Je ne voulais pas t'embêter avec ces choses extérieures.

— Tu sais très bien que je peux t'aider.

— Ça ne te regarde pas ; je ne veux pas te mêler à ça. »

Elle était en colère :

« J'ai cherché toute ma vie à être utile à quelqu'un. Je t'en ai souvent parlé. J'ai quitté l'Angleterre parce que je ne me sentais pas concernée par ce qui s'y passait. J'ai fui tout cet argent que j'ai à la banque et qui m'étouffait. Tu n'as pas le droit de me tenir à l'écart de tout ça, Joseph !

— Tu te souviens du jour où je t'ai montré la cour de ferme où j'avais grandi ? Tu voulais acheter des bonbons pour les enfants, mais tu ne voulais pas faire l'aumône. »

Ses joues étaient rouges d'indignation :

« Tu crois que je veux te faire la charité ? Tu ne comprends pas ?...

— Et toi, *tu* ne comprends pas que je ne l'accepte pas de toi ?

— Même si tu m'aimes ?

— Parce que je t'aime.

— Quand tu as fondé ta troupe, tu étais prêt à accepter une aide de ton ami Willem. De l'*Establishment* dans toute sa splendeur. » Elle semblait amère :

« Comment peux-tu me refuser ça, à moi ?

— C'était un marché.

— Pourquoi est-ce que ce ne serait pas un marché ? Quelle différence cela ferait-il pour toi et moi ?

— J'ai peur. Tu ne le sens pas ?

— Parce que tu n'as pas confiance en moi ?

— Quoi qu'il arrive, je ne peux me faire à l'idée d'être ton "obligé", comme je l'étais envers Frans Viviers quand il a payé mes études en échange de la mort de mon père. »

Elle a murmuré presque imperceptiblement : « Voilà ce que tu

penses de moi ? »

Je ne voulais pas continuer cette discussion. Je ne voulais pas être mesquin ou égoïste, amer ou affolé ; mais comment réagir autrement ?

Elle a repris plus calmement :

« Et si je ne t'aide pas ? Que devient ta troupe ?

— On trouvera de l'argent quelque part...

— Si tu n'en trouves pas ? Tu dois quand même quelque chose aux membres de ta troupe ?

— Je t'en prie, ma chérie, je t'en supplie.

— Je t'aime. Tu ne le comprends pas ?

— Je t'en prie. »

Deux semaines plus tard, elle m'a tendu le bordereau de transfert de ses fonds – tout avait été fait anonymement. Même Jerry ignorait la provenance de cet argent. Quand il m'a interrogé à brûle-pourpoint, je lui ai répondu : « J'ai cessé de te poser des questions sur l'argent de Johannesburg, Jerry. »

Il n'en a jamais reparlé. Mais je crois qu'il a très bien deviné. Et même s'il n'a pas deviné, *moi*, je savais. J'aurais tellement voulu la tenir en dehors de ce monde extérieur, la laisser ignorer mon histoire, la garder virginalement mienne. On apprend si lentement et si confusément.

VII

Antjie Jonker a été la première à venir me voir, une semaine après les incidents survenus au théâtre. Quand j'ai ouvert ma porte, il était évident que quelque chose de grave était arrivé. Elle était d'habitude à l'aise et s'occupait de nous maternellement pendant nos tournées. Ce soir-là, elle était empruntée. J'ai essayé de deviner son problème pendant qu'elle me parlait d'une voix fausse en évitant mon regard : une grossesse non désirée, des difficultés financières, un malade dans sa famille ? Elle a fini par avouer ce qu'elle avait en tête :

« Joseph, ce que j'ai à te dire ce soir, c'est très difficile pour moi. Ne l'interprète pas mal, je t'en prie.

— Qu'y a-t-il, Antjie ?

— Quand nous avons commencé à travailler ensemble, tu m'as dit que ce ne serait pas facile. Et ça ne l'a pas été, mais c'était quand même chouette. Ces derniers temps... » Elle tripotait un bout de fil sur son genou. « Ça fait un bout de temps que la police nous tracasse, je sais, mais ça ne m'embêtait pas. C'était juste le jeu du chat et de la souris, et on s'y est habitués. L'histoire de Renier a été un coup, mais je pouvais le supporter O.K. Maintenant... » Elle s'est tue.

J'ai demandé en prenant sur moi :

« C'est trop, maintenant ?

— C'est cette dernière chose qui vient d'arriver, Joseph. Ces gens blessés, cette petite fille mordue par un chien... Je l'ai sur le cœur. Ça va mal, maintenant.

— Tu as peur ? »

Elle a retrouvé, pendant un moment, son enthousiasme habituel :

« Peur, mon cul ! Mais il y a tous ces gens dans l'affaire, à présent.

— Suppose qu'on gagne le procès ?

— Ils trouveront toujours autre chose pour nous baiser. On ne peut gagner contre eux. Ça ira de mal en pis et je ne veux pas avoir, pour finir, du sang sur les mains. Je suis une personne honnête. »

Ça allait devenir, de façon étrange, le leitmotiv des mois qui allaient suivre : *Je suis une personne honnête... Je suis une personne honnête.*

Pardonne-nous notre honnêteté comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Antjie est partie. J'ai réuni la troupe pour lui faire part de la nouvelle.

Doors Kamfer m'a demandé : « Mais est-ce qu'elle est devenue

complètement dingue ? » Jerry sifflait entre ses dents, les autres regardaient leurs mains.

J'ai dit :

« On va trouver quelqu'un pour la remplacer. On ne peut pas rester comme ça à ne rien faire ; nous perdons de plus en plus d'argent. J'aurai terminé notre prochaine pièce dans quelques jours. Je l'ai tirée de l'*Andorra* de Frisch.

— Est-ce que ça va encore nous causer des ennuis ? » a demandé Barney Salmon. » Les autres ont levé la tête.

« Je ne prévois aucun ennui.

— On ne peut pas se soumettre maintenant, a dit rapidement Renier. Ils ne nous forceront pas aussi facilement à nous mettre à genoux.

— Mais on ne peut pas non plus les provoquer ! » a dit Lucy.

L'atmosphère était lourde.

Je les ai regardés : « On dirait que l'heure est venue de définir exactement notre position ? »

Très rapidement, sans laisser aux autres le temps de proférer un mot, Jerry a dit : « Ne t'inquiète pas, Capey : nous sommes tous derrière toi. » En adoptant la pose d'un homme politique, il a pris un ton ironique : « Si c'est du sang, de la sueur et des larmes que tu veux, personne avant toi n'a pu compter sur autant de personnes pour une si grande cause ! » Ses paroles se sont transformées en un véritable discours qui a bientôt fait se tordre de rire la troupe tout entière. Son discours terminé, nous avons entonné avec vigueur le cantique : *En avant, soldats du Christ*.

Les autres partis, il a quitté le ton de la plaisanterie :

« Capey, à une époque comme celle-là, c'est pure folie de leur demander leur position. Ça ne fait que les embrouiller. Donne-leur du travail, occupe-les, c'est tout ce dont tu as besoin !

— Tu es un démagogue, Jerry.

— Tout est permis en amour, etc. »

Pendant les semaines suivantes, c'est son ardeur et son inspiration qui nous ont guidés, soutenus pour tenter le défi que constituaient les deux pièces que nous avions commencé à répéter : *Andorra* et une satire d'après *Tartuffe*, avec un Blanc libéral dans le rôle du héros de Molière. C'est aussi Jerry qui a trouvé la remplaçante d'Antjie : Gladys Bonthuys, aussi rondelette, mais un peu plus âgée, vulgaire et exubérante de nature, avec une voix semblable à celle de la bécasse de mer ; elle était plutôt portée sur la bouteille, mais travaillait dur. Nous manquions de temps pour l'affiner ; cependant, au point où nous en étions, jouer était plus important qu'avoir de la finesse.

La veille de la première de *Tartuffe*, nous avons reçu un nouveau

coup.

Après la répétition en costumes, je suis allé dans la cabine téléphonique la plus proche pour appeler Jessica.

« Comment est le lait caillé de Miss Muffet ? »

Cela faisait partie de notre code. Petit jeu stupide, mais terriblement grave en même temps ; élément du secret qui entourait notre amour : on ne pouvait même pas faire confiance au téléphone.

« Une grosse araignée près d'elle s'est installée. »

Elle avait donc une visite. J'étais déçu, car j'avais très envie de lui parler de la répétition et des chances de la première. Je suis rentré chez moi. Il devait être quatre heures du matin, quand j'ai été réveillé par des coups impatients contre ma porte. Je suis resté immobile, trop terrifié pour bouger. Les coups ont redoublé.

Encore engourdi par le sommeil, j'ai enfilé ma robe de chambre et j'ai ouvert la porte. Il y avait quatre ou cinq hommes sur le seuil.

« Sécurité, a dit l'un d'eux. Nous avons un mandat de perquisition. » Il m'a mis un papier sous les yeux, mais j'étais trop surpris pour arriver à lire quoi que ce soit.

L'homme qui me faisait face m'a dit avec une nuance d'avertissement dans la voix :

« J'espère que vous n'allez pas nous créer des complications.

— Bien sûr que non ! » J'étais tout à fait réveillé. « Je ne sais pas ce que vous cherchez. Mais donnez-vous la peine d'entrer. »

Je me suis écarté et ils ont envahi l'appartement. L'un d'eux m'a ordonné de m'asseoir à ma table de travail. Il est resté près de moi pendant que les autres mettaient tiroirs, étagères et armoires sens dessus dessous ; chaque livre, chaque programme, chaque feuille de papier a été examiné, puis jeté par terre ; les tiroirs ont été vidés sur le tapis. Au début, j'étais indigné, puis je me suis enfermé dans une sorte d'indifférence, en regardant l'appartement devenir un vrai champ de bataille.

En plein milieu de leur activité fiévreuse, la porte d'entrée s'est ouverte et une silhouette pathétique a fait son apparition : Oom Appie dans un pyjama rayé au moins quatre fois trop grand pour lui ; ses yeux étaient hagards, comme ceux du lièvre pris dans le faisceau des phares ; il avait oublié de mettre son dentier et sa bouche était affaissée comme une vieille prune.

« Qu'est-ce qu'y se passe ? »

— Tout va bien, Oom Appie. Vous pouvez retourner vous coucher. Ce sont simplement des visiteurs arrivés à l'improviste. »

Il est resté un moment à les regarder bêtement, puis s'est éloigné en secouant la tête.

Un jet de liquide a éclaboussé l'impasse et Oom Appie a lancé une

gerbe de malédictions ; sa belle-mère a émis un petit rire satisfait, puis tout est redevenu calme.

L'aube pointait quand la police a quitté l'appartement. Mes draps et mes couvertures avaient rejoint par terre le tas de livres. Le chef du commando a pris une petite pile d'ouvrages qu'il avait mise de côté et m'a dit poliment :

« Voulez-vous nous suivre, s'il vous plaît ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— C'est une simple inspection de routine. »

Ils m'ont permis de m'habiller ; cinq minutes plus tard, j'étais assis à l'arrière d'une voiture, flanqué de deux policiers. À Caledon Square, ils m'ont accompagné, au premier étage, dans un bureau de fonctionnaire avec un tableau d'affichage couvert de papiers et de coupures de journaux, un comptoir, quelques tables avec des piles de dossiers. Ils m'ont offert un siège. Plusieurs personnes sont passées dans le couloir. J'ai levé la tête et j'ai aperçu Jerry et Renier, entourés de six ou sept étrangers ; je n'ai fait que les entrevoir, mais ça m'a rassuré d'une certaine façon.

« J'aimerais...

— La ferme ! » a gueulé l'un de mes cerbères. Plus question de politesse et d'amabilité.

Quelqu'un remplissait des formulaires et prenait des notes dans un registre. Ils m'ont confisqué ma montre, ma ceinture et ont vérifié que mes chaussures n'avaient pas de lacets.

« Vous récupérerez tout ça quand vous sortirez, m'a dit l'un d'eux. Si vous ressortez. »

C'était tellement enfantin comme menace. Je sentais pourtant mon ventre se contracter. Comment être sûr qu'ils essayaient seulement de me faire peur ? Ils étaient protégés par toutes leurs lois, toutes leurs réglementations : le tribunal n'avait même pas le pouvoir de se mêler de leurs affaires. La situation, cependant, était si grotesque que je ne pouvais pas la prendre au sérieux. Quelque chose en moi restait spectateur, un des *Six Personnages en quête d'auteur*. Ou peut-être – une nouvelle idée m'est venue et, pendant un moment, je me suis demandé ce qu'ils diraient si je leur annonçais : « Vous avez commis une erreur, messieurs. Je ne suis pas Joseph Malan. Mon nom est Joseph K... »

On m'a emmené dans un petit bureau au bout du couloir, semblable à celui de la Y.M.C.A. de Londres. Il ne contenait qu'une table et deux chaises. On m'a autorisé à m'asseoir ; mon gardien était assis entre la fenêtre et moi ; c'était un homme d'âge moyen, plutôt couperosé, le genre d'homme que l'on rencontre à cinq heures dans un pub. La porte s'est refermée derrière nous. J'ai essayé d'entamer la conversation avec mon compagnon, mais il m'a ignoré. Ses yeux jaunâtres

indiquaient qu'il souffrait du foie. J'ai tout observé, tous les détails utiles pour l'avenir. Même la mouche qui vrombissait contre les carreaux et le papier brun fixé à la table par des punaises avaient leur importance. L'enfer peut donc être bourgeois à ce point-là.

Au bout d'une heure, ils m'ont apporté le petit déjeuner. Le café s'était à moitié renversé dans la soucoupe. Le repas est venu bien plus tard. Ce n'était pas mauvais du tout. Il y avait l'addition sur le plateau. J'ai automatiquement mis la main dans ma poche pour prendre de l'argent.

« Laisse tomber, m'a dit le gardien avec son mégot d'Andy Capp⁽³⁵⁾ collé à la lèvre inférieure. C'est aux frais de la maison. »

Quand ils sont venus chercher le plateau, un autre gardien a pris la relève. Il était plus jeune et plus costaud ; il ressemblait à un avant de rugby. Il m'a totalement ignoré, comme le précédent. Quand j'ai essayé de dire quelque chose, il a à peine marmonné : « Ta gueule ! » Il était plongé dans un album de bandes dessinées.

Dans le courant de l'après-midi, deux hommes sont venus me chercher et m'ont conduit dans une pièce près de la première salle. Elle était vide et ne contenait qu'une grande table derrière laquelle quatre hommes étaient assis. On m'a ordonné de rester debout en face d'eux sous la lampe blafarde qui pendait du plafond.

L'un des hommes m'a annoncé d'une voix tout à fait normale : « Cette pièce est insonorisée. »

Ils m'ont laissé debout pendant un bon moment, puis l'un d'eux s'est mis à m'interroger sur la pile de livres saisis dans mon appartement. Ils étaient tout particulièrement intéressés par le *I Ching* :

« D'où vient ce livre chinois ?

— Je l'ai depuis des années.

— À quoi te sert-il ?

— Je consulte les oracles. »

Celui qui m'interrogeait l'a feuilleté pendant un moment et en a étudié les hexagrammes.

« Tu as été en Chine ?

— Non.

— Pourquoi es-tu intéressé par les livres chinois ?

— Je suis intéressé par toutes sortes de livres.

— Tu es communiste ?

— Non.

— Qu'est-ce que faisait ce livre sur ton étagère ?

— J'ai deux Bibles sur mon étagère. Je ne suis pas chrétien pour autant. »

L'un des quatre hommes s'est levé et a fait lentement le tour de la

table :

« Insolent, n'est-ce pas ? Un accident est si vite arrivé. Personne n'en saura rien. Tu comprends ?

— Je suis prêt à répondre à toutes les questions que vous me poserez. » J'ai fait de mon mieux pour conserver mon calme. « Mais souvenez-vous que j'ai une représentation ce soir à huit heures. »

Il a souri lentement en retournant s'asseoir. Un autre a entamé une nouvelle série de questions – larges spirales qui revenaient toujours aux mêmes points clés : le *I Ching*, mon séjour à l'étranger, les activités de ma troupe, les biographies de mes comédiens.

L'après-midi s'est peu à peu transformé en crépuscule, puis en obscurité. Il était évident qu'ils ne me laisseraient pas partir à temps pour la représentation. Avaient-ils cette intention dès le début ? Si oui, ils me relâcheraient dès qu'ils seraient certains que la représentation était tombée à l'eau. Une colère désespérée grandissait en moi ; mais je l'ai jugulée. Je ne voulais pas leur donner le plaisir de découvrir mon angoisse. Et l'espoir d'une libération me rassurait : elle permettait au moins de croire que l'intimidation avait été leur unique motif.

J'ai été très troublé quand, après une nouvelle série de questions sur le *I Ching*, l'un de mes inquisiteurs s'est penché en avant – un vrai colosse avec un cou et des épaules de bœuf sud-africain – et m'a demandé brusquement : « Que sais-tu de Dulpert Naidoo ? »

Je n'ai pas su quoi répondre pendant un instant :

« Nous étions amis, il y a longtemps de ça.

— Tu en es sûr ?

— Il y a plus de dix ans. Avant que je ne parte pour l'étranger.

— Vous avez vécu ensemble à Oxford Terrace.

— Si vous le savez déjà, pourquoi le demander ?

— Tu cherches à nier ?

— Bien sûr que non. Je n'ai rien à cacher.

— Vous étiez des amis intimes.

— Je n'ai pas honte de le dire.

— Et tu étais d'accord avec ses opinions ?

— En général oui, surtout en ce qui concernait la musique et la religion.

— Et la politique ?

— Nous avons souvent eu des discussions.

— C'est lui qui t'a donné ce livre chinois ?

— Oui. Mais ce n'est pas un livre politique.

— C'est chinois.

— Oui.

— Quand as-tu vu Naidoo pour la dernière fois ?

— Je vous l'ai dit : avant que je ne parte pour l'étranger.

— Vous vous êtes écrit.

— Non.

— Ne mens pas !

— Je n'ai jamais plus entendu parler de lui.

— Comment expliques-tu qu'on ait trouvé plusieurs de tes lettres dans sa chambre juste avant son arrestation ? »

Je l'ai regardé dans les yeux :

« C'est impossible.

— Tu veux dire que je suis un menteur ?

— Je dis simplement que vous n'avez pas pu trouver de telles lettres puisqu'elles n'existent pas. »

Il m'a harcelé de questions de plus en plus serrées, essayant de me mettre en colère, de me flatter, de me prendre en défaut. Puis il a laissé tomber le sujet aussi vite qu'il l'avait abordé : « Pendant combien de temps encore comptes-tu faire du théâtre ?

— Aussi longtemps que possible.

— Tu sais que c'est un jeu dangereux ?

— Ce n'est pas un jeu, c'est ma vie.

— Tu essaies de pousser les gens à la révolte.

— J'essaie de faire un théâtre qui a quelque chose à dire.

— On t'a à l'œil, Joseph. Tu cherches les ennuis. Ne pleure pas si on te fait du mal. »

Tout s'est terminé d'un seul coup. On m'a ramené dans le premier bureau où ma montre et ma ceinture m'ont été rendues ; on m'a donné un reçu pour les livres confisqués et l'on m'a escorté jusqu'à une voiture qui m'attendait sur la place.

Il était dix heures.

« Pas la peine de me ramener chez moi. Vous pouvez me laisser devant le théâtre.

— Nous avons des ordres. »

Quinze minutes plus tard, j'étais de retour dans l'incroyable désordre de mon appartement. Je ne savais pas comment ni par quoi commencer pour faire disparaître ce foutoir ; je ne savais pas non plus si je devais rire ou pleurer. Derrière toute cette frustration, cette colère et cette amère comédie, je ne voyais qu'une chose, la plus importante : notre première était à l'eau.

Y avait-il eu foule ? Avaient-ils vainement attendu ? Y avait-il eu la police, les fourgons et les chiens ? Même s'il n'y avait pas eu d'agitation, comment pouvions-nous à l'avenir espérer recevoir l'appui du public ? Aurions-nous l'autorisation de rejouer dans ce théâtre ? J'ai pleuré : ils n'arriveront pas à nous faire taire, même s'il faut

recourir au théâtre de guérilla, jouer au coin des rues. C'était la seule arme que nous possédions ; nous devions l'employer.

Je me suis assis sur mon tas de livres et de vêtements, comme Job au milieu des cendres. On a frappé à la porte. J'ai fait un geste, mais avant même que je ne sois debout, la porte s'est ouverte et les Geustyn sont entrés. Oom Appie portait son costume des dimanches et sa femme une robe à pois et un chapeau à fleurs qui camouflait ses bigoudis.

Elle lui a donné un coup de coude dans les côtes et a dit : « Allez, vas-y, parle ! »

Oom Appie a mouillé de salive ses fausses dents :

« Joseph, m'a-t-il dit doucement.

— Pas de Joseph, a interrompu sa femme, sèchement. Tu l'appelles M. Malan tout court. Dis-lui de s'en aller au lever du soleil.

— Joseph, monsieur Malan, a dit Oom Appie, le visage désolé. La Missis et moi on parlait de choses.

— Dis-lui que notre nom il a été traîné dans la merde. Des poulets à toutes les heures du jour et de la nuit. Dis-lui.

— C'est à cause des flics, Joseph.

— Dis-lui qu'on est des gens honnêtes et qu'on veut pas être mêlés à des vagabonds et des criminels. »

Oom Appie s'est brusquement mis en colère :

« Pourquoi tu lui dis pas, toi ?

— On est des chrétiens, a dit Mme Geustyn en s'adressant à lui autant qu'à moi. On vit dans le respect des lois et on fait des ennuis à personne. Toutes ces années, on a logé rien que des gens honnêtes. Et regarde ce qui arrive maintenant. » Elle lui a donné un autre coup de coude ; ses dents inférieures sont à moitié sorties de sa bouche. « Allez, dis-lui, Appie. Nom de Dieu ! Dis-lui avant que je viole ! »

J'ai trouvé les autres chez Jerry ; ils buvaient le vin que nous avions acheté pour fêter la première d'*Andorra*.

« Bravo ! a crié Jerry en me faisant entrer. Voilà la dernière brebis égarée.

— Ça fait longtemps que vous êtes rentrés ?

— Ils nous ont relâchés par groupes de deux ou de trois à partir de neuf heures. Lucy et Gladys sont sorties les premières.

— Et le théâtre ?

— Les gens ont été remboursés et sont rentrés chez eux. La police n'était pas là. J'ai vu le directeur. »

Doors Kamfer, haut comme un cèdre et toujours souriant, m'a versé à boire. J'ai bu mon verre d'un trait et je suis allé le remplir à nouveau. Quand je me suis retourné, je me suis rendu compte du

silence inhabituel ; ils étaient debout et me regardaient.

« Alors, Capey ?

— Nous commençons demain soir, c'est tout. Nous ne renonçons pas. »

J'ai regardé ces visages que je connaissais si bien. Jerry, sombre et maigre, avec cet air de défi perpétuel ; Frikkie Mantoor, au visage cramoisi et enfantin, aux oreilles démesurées ; Renier à la peau claire, aux yeux en colère ; le corpulent Barney qui me rappelait le M. Toad de mon enfance, aux yeux proéminents, aux cheveux bouclés et luisants ; Doors avec son corps de Viking, ses pommettes saillantes, ses yeux très éloignés l'un de l'autre ; et les deux femmes : Gladys, rondelette, à l'énorme poitrine ; Lucy, élancée, rêveuse, aux longs cheveux soyeux et à la bouche provocante. Ma troupe. Mes comédiens.

J'ai demandé au bout d'un moment :

« Vous êtes avec moi ?

— Pourquoi nous demandes-tu ça, Capey ?

— Nous avons commencé ensemble, a dit Doors en mettant son bras autour de mes épaules. Nous continuons ensemble.

— Renier ?

— Je suis là. Ne t'inquiète pas. On va leur montrer à ces putains de cochons.

— Barney ? »

Il m'a évité pendant un moment avant de me regarder droit dans les yeux :

« Ce n'est pas que je ne sois pas avec toi, Joseph. Mais je crois qu'après ce qui est arrivé ce soir, il est temps d'évaluer sérieusement nos chances.

— C'est vrai, a marmonné Frikkie de façon inattendue. On ne peut pas péter contre le tonnerre. »

J'ai senti ma gorge se contracter ; j'ai dit doucement :

« Tu ne peux pas nous quitter. Pas maintenant.

— Maintenant ou jamais, a dit Barney.

— Tu as peur ? a demandé Jerry d'une voix agressive.

— Je n'ai pas peur. Mais ma vie a encore un sens. Il faut aussi penser à l'avenir. Je ne serai plus jamais jeune.

— Tu n'es pas plus vieux que moi, Barney ! ai-je dit.

— C'est peut-être différent pour toi.

— Différent en quoi ?

— Pour toi, le théâtre est la seule chose qui compte. Pas pour moi. Il faudra bien que je finisse par me fixer. Au début, je pensais..., oh, ça n'a aucune importance. Ce que je pense *maintenant*, c'est que nous n'allons nulle part. J'ai interrompu ma carrière de chanteur. Je crois

qu'il vaut mieux que je rejoigne la troupe Eoan. Pendant qu'il est encore temps.

— Tu veux dire que tu te défiles comme un sale Métis que tu es ? »

Barney m'a regardé :

« Joseph, Dieu sait que je ne veux pas te laisser dans la merde. Mais la journée a été trop éprouvante. Ces mecs ne sont pas disposés à jouer avec nous. Ils sont sérieux. On ne peut pas gagner.

— Tu te bats seulement quand tu sais que tu vas gagner ?

— Ne me complique pas les choses, Joseph.

— Mais, bon Dieu, Barney, nous commençons demain soir !

— Combien de temps vont-ils nous laisser jouer ? Deux soirs, trois soirs, un mois ? Et puis on se retrouvera au point de départ. Je ne peux pas continuer comme ça. On se fatigue à la longue.

— Nous sommes tous fatigués. Ne prends pas de décision à la légère. Allons nous coucher et dormons. Demain, tout nous paraîtra différent.

— Rien ne sera jamais plus différent, Joseph », m'a dit Frikkie, avec beaucoup plus de détermination que je n'en attendais. Il était resté à l'écart pendant ma discussion avec Barney, mais il faisait front maintenant.

« Toi aussi, Frikkie ? Je n'en crois pas mes oreilles. »

Il avait les larmes aux yeux.

« Ne m'engueule pas, Joseph.

— Lâche !

— Oui, je suis un lâche. J'ai peur. Ils vont nous tabasser si l'on continue.

— Tu n'as pas compris qu'ils essayaient seulement de nous faire peur ? Ils ne peuvent rien contre nous.

— Ils peuvent tout contre nous. » Il a essuyé ses yeux avec sa manche. « J'ai peur. Je te le dis. J'ai les foies. Et je n'ai pas peur de le reconnaître. » Il s'est tourné, le visage hagard, et a franchi le seuil. D'un mouvement rapide, Jerry a fermé la porte derrière lui, a arrêté Barney qui était sur le point de suivre Frikkie.

« Toi, tu restes ! a-t-il ordonné. Sinon, je te casse la gueule. »

J'ai dit : « Laisse-le partir, Jerry. » Ma voix sonnait étrangement à mes oreilles. « Chacun prend la décision que lui dicte sa conscience. » Il m'a regardé. Au bout d'un moment, il s'est écarté. Barney a ouvert la porte.

« Joseph ?... » Il m'a regardé. J'ai secoué la tête. Il est sorti. La porte est restée ouverte. Dehors, un chien errant avait le museau enfoui dans un vieux journal froissé.

« Personne d'autre ? » ai-je demandé. Ils n'ont pas bougé. « C'est oui ou c'est non. Vous êtes pour moi ou contre moi. Il n'y a pas de

solutions bâtarde. » Lucy a fait, en hésitant, un pas vers la porte.

« Reste ici ! » a crié Jerry. Elle s'est arrêtée et l'a regardé.

J'ai demandé : « Tu restes ou tu pars ? » J'avais perdu toute mon énergie.

Elle s'est mise à pleurer.

« Je reste. Mais Dieu sait...

— Gladys ?

— Je n'ai même pas encore joué avec vous, a-t-elle dit. Et regarde, il faut que je m'occupe des gosses de mon frangin. C'est pas que je veux pas... »

Après son départ, Jerry a fermé la porte.

« Dix petits nègres, a-t-il dit, les dents serrées. O.K., Capey, quels sont tes ordres ?

— Nous jouerons demain soir. Même si nous devons offrir au public un programme improvisé : sketches, mime et musique.

— Quand est-ce qu'on commence à répéter ? » a demandé Renier.

VIII

Jessica m'a emmené plusieurs fois à l'école du père Mark, au milieu des plaines ventées de Windermere. Nous le trouvions habituellement dans son bureau rempli de livres. Tout devait être en ruine avant son arrivée, mais pendant les cinq années qu'il avait passées là, il avait reconstruit le bâtiment avec l'aide de ses élèves, y adjoignant un nouveau toit et le blanchissant à la chaux, ce qui lui avait donné une apparence quasi espagnole. Aucun arbre, à l'exception d'une rangée rabougrie de buissons qui protégeait du vent les parterres de fleurs tenaces dont il s'occupait avec amour et patience. On avait l'impression que rien ne devait pousser dans un endroit pareil, mais le père Mark n'arrêtait pas de creuser, de biner, d'arroser, de sarcler, d'élever de nouveaux pare-vents, d'exterminer tous les insectes. En fait, c'était un jésuite dans la plus stricte tradition scolastique, titulaire d'un doctorat en Sorbonne ; selon Jessica, il lisait et étudiait tous les soirs jusqu'après minuit.

Le jour du service funèbre à la mémoire de Dulpert, son apparition m'avait impressionné : grande silhouette au visage maigre, sévère et bronzé, avec un nez aquilin ; deux rides profondes autour de la bouche, des cheveux courts et gris : une impression de confiance, de conviction et de grande force intérieure. J'ai été assez surpris, en le rencontrant pour la première fois à son école, de voir qu'il était plus vieux et plus fatigué que je ne m'y attendais.

Il n'était pas là quand nous sommes arrivés. Jessica en a profité pour me montrer l'école et la petite église blanche qui était à côté. À l'intérieur de l'église, tout était sobre ; des rangées de bancs en pin, un autel rectangulaire orné de bougies, une modeste statue de la Vierge en plâtre polychrome. C'était très différent de l'église de ma jeunesse ; elle m'a cependant ramené des années en arrière : le prédicateur aux ailes noires, dans sa haute chaire, l'orgue qui vibrait à travers les rangées de bancs, ayant fait le sacrifice de sa propre personne : *Ad maiorem Dei gloriam*. Notre Père qui es au ciel, la voix chantante de Hermien, et Noé sous la véranda.

J'ai eu soudain peur : je voulais sortir, retrouver le soleil. Jessica n'a pas compris mon vertige ; je ne pouvais peut-être même pas me l'expliquer – seuls, au plus profond de moi, ces mots dont je me souvenais vaguement : *Qu'il est terrible de donner à Dieu ce qui appartient à l'homme*.

« Puisque le père Mark n'est pas là, rentrons. » J'étais nerveux. Mais,

au moment où nous remontions en voiture, il est arrivé dans la sienne et s'est arrêté devant l'école. Il ne s'était pas rendu compte de notre présence et il est resté quelques instants au volant, abattu, la tête penchée. Il est finalement sorti et a gravi les quelques marches.

Jessica l'a appelé : « Père Mark. »

Il s'est retourné en plissant des yeux à cause du soleil : « Oh ! Jessica ! » Il a tendu les bras et l'a tenue un instant contre lui.

« J'ai amené quelqu'un avec moi, mon père. »

Il s'est légèrement raidi, comme s'il m'en voulait de cette intrusion ; mais il m'a tout de suite tendu la main en souriant. « Bien sûr. Vous êtes sans doute Joseph. Très heureux de vous rencontrer. »

Il nous a emmenés dans son bureau. « Vous voulez boire quelque chose ? »

Interloqué, j'ai regardé autour de moi. Le père Mark a souri, a déplacé quelques livres de théologie sur l'étagère la plus proche, puis a sorti une bouteille. Il avait des verres dans l'un des tiroirs de son bureau. « C'est du bon whisky. Buvez-le sec. »

Il a levé son verre, s'est approché de la fenêtre et a posé son front contre la vitre. Le dos tourné, il semblait nous avoir complètement oubliés.

« Qu'y a-t-il, mon père ? »

Il a remué la tête, puis a dit d'une voix étouffée, sans se retourner : « Je suis fatigué. On est tellement fatigué, ma chère petite. Et on n'est jamais à l'abri de ça. »

J'ai voulu lui demander quelque chose, mais elle m'a arrêté d'un geste. Au bout de quelques minutes, le père Mark a porté son verre à ses lèvres et l'a vidé d'un trait. Puis il s'est retourné et s'est assis sur un coin de son bureau.

« J'étais à l'hôpital, a-t-il dit en se versant de nouveau à boire.

— Un de vos élèves ?

— Oui. C'était une de mes élèves. » Il parlait avec difficulté. « Nellie Burger. Quatorze ans. Elle a quitté l'école il y a un mois. Enceinte. Elle est allée demander de l'"aide" à quelqu'un et il y a eu des complications la nuit dernière. Ils ont appelé un docteur. Il ne lui a donné que de l'aspirine, sans même l'examiner. Son état a empiré pendant la nuit et ils ont rappelé le docteur. Il n'était pas... libre. » Il a passé sa main sur sa figure. « Ce matin, ils ont appelé l'hôpital. Elle allait très mal. Mais il n'y avait pas d'ambulances disponibles pour les gens de couleur. Ils ont dit que c'était interdit par les règlements d'envoyer une ambulance pour Blancs à un malade de couleur. Les parents sont venus me demander de l'aide à l'heure du déjeuner. Je l'ai conduite à l'hôpital dans ma voiture. Mais il était trop tard. »

Tout était calme dans cette pièce encombrée de livres. Au-dehors,

des enfants jouaient au football avec une boîte de sirop vide.

« On est tellement fatigué ; essayer toujours de continuer. Mais que faire d'autre ? Il faut continuer à croire, à espérer, à aimer. »

Le soleil de fin d'après-midi tombait sur son visage. Je n'avais jamais vu une telle fatigue chez personne, depuis longtemps ; il paraissait en outre si vulnérable. Quelque part en moi, une petite pensée amère se levait : c'est une fatigue qui s'est emparée de nous tous, car c'est un pays très dur, sans pitié.

« Comment faites-vous pour continuer à croire ? » ai-je demandé.

Ses joues se sont légèrement colorées.

« Comme vous, Joseph. Je crois que nous sommes engagés dans le même combat.

— Je ne suis pas croyant, mon père.

— Il y a des formes de foi dont on n'est pas conscient soi-même.

— Vous essayez de me trouver des excuses.

— Aucun de nous n'a besoin d'excuses ! a-t-il dit rapidement, avec cette force que j'attendais de lui. Nous avons besoin de la grâce. Et aucun de nous n'en a jamais assez.

— La grâce ?

— Ne jamais confondre notre résistance avec la haine. Avoir cet amour qui donne un sens à notre résistance.

— Dulpert aurait dit la même chose, je pense. Que signifie exactement "donner un sens à notre résistance" ?

— Je vais vous expliquer ce que ça signifie pour moi. » Il m'a versé à boire. « C'est ce que Stephen Spender a écrit à la suite d'une visite à un sculpteur soviétique. Ils avaient passé des heures dans l'atelier à regarder les sculptures : Gogol, Maïakovski, Lénine, Staline et les autres. Et puis, caché dans une arrière-salle, l'œuvre à laquelle il travaillait avec tout son cœur : un énorme Christ blanc. »

J'ai dit, avec une sorte d'irritation : « Dommage qu'il ait été blanc. » Il n'a rien répondu. Il m'a seulement regardé de ses yeux gris et m'a forcé à poursuivre. « Vous devez quand même admettre que c'est plus facile de croire quand on est blanc.

— Non, a-t-il dit sans hésiter. Judas, aussi, était blanc. Hitler aussi. Il y a peut-être des moments où c'est plus difficile pour un Blanc de croire, car sa foi doit surmonter les obstacles que lui pose la couleur de sa peau. En supposant que nous ne croyions pas, que nous refusions d'aller plus loin que la couleur de la peau, qu'arriverait-il ? C'est là que mon combat et le vôtre sont semblables. »

Quand nous sommes partis, il nous a dit : « Revenez. Je prierai pour vous deux. »

Nous avons fait la route de retour en silence.

« Il est si fatigué, ai-je dit quand nous sommes arrivés en ville.

— C'est parce qu'il est à la disposition de tout le monde. Tout le monde se sert de lui, et mal. Ils viennent le voir avec les mensonges les plus énormes, en sachant très bien qu'il ne les mettra jamais à la porte. Je lui en ai souvent parlé. Mais son attitude semble être : S'ils me trompent, ce n'est pas à moi qu'ils font du mal, c'est à leur conscience.

— Ça ne me paraît pas très raisonnable.

— Non. C'est pour ça que je m'inquiète. Il en fait trop.

— Tu l'aides beaucoup.

— Ce n'est rien en comparaison de ce qu'il fait pour moi. C'est la seule personne, en dehors de toi, à qui je puisse parler, de tout. S'il n'était pas là... Pouvoir simplement vider son sac.

— Tu lui as parlé de nous ? »

Elle est restée silencieuse quelques secondes. Puis elle m'a dit doucement :

« Oui, de nous aussi.

— Mais, Jessica, tu te rends compte...

— Maintenant que tu le connais, tu le crois capable d'aller raconter ce qu'on lui confie ?

— Non. Mais c'est...

— Si je ne lui en avais pas parlé, je n'aurais pas été capable de le supporter. »

J'étais trop troublé pour parler. C'est comme si elle venait de lever le voile sur quelque chose que je n'avais jamais soupçonné en elle. Un paysage de solitude terrifiante.

« Qu'a-t-il dit ?

— Exactement ce qu'il nous a dit cet après-midi : "Je prierai pour vous deux."

— Tu crois que ça peut aider ?

— Je crois que ça dépend aussi de nous. »

L'affaire concernant SA ! n'a pas duré longtemps. Notre avocat nous a avertis de nous tenir prêts, prévoyant que la nature de notre pièce obligerait le tribunal à assister à une représentation (le texte écrit ne représentait qu'une infime partie du tout). De toute façon, cela ne faisait pas une grande différence. Nous avons persuadé Antjie de revenir pour cette unique représentation. Mais Frikkie Mantoor, qui était en tournée avec un orchestre, ne voulait absolument pas compromettre son nouveau travail ; quant à Barney Salmon, il a catégoriquement refusé d'avoir affaire avec nous. Nous avons été obligés, en l'espace de quelques semaines, de former de nouvelles recrues pour une pièce qui reposait entièrement sur un accord subtil

des comédiens entre eux.

Le théâtre était presque vide quand nous sommes entrés en scène cet après-midi-là. Le juge et les membres du tribunal formaient un petit groupe au huitième rang d'orchestre ; autour d'eux, l'immense désert de la salle. Jouer dans de telles circonstances ressemblait étrangement à l'épreuve infligée aux couples adultères à la cour impériale de Chine : l'homme et la femme coupables doivent copuler sur le parquet de la salle du trône devant l'empereur et toute sa cour, gardés par des bourreaux aux épées dégainées. S'ils parviennent à l'orgasme, ils sont innocents ; sinon, ils sont immédiatement décapités. Dans une situation similaire, mon ancêtre Moïse avait fécondé cette femme xhosa, Sbongile, sous les regards de leurs maîtres ivres morts. Mais mon ancêtre Moïse était un bouffon beaucoup plus habile que moi. Mon jeu est resté stérile.

Le lendemain, le procureur a exposé ses griefs, suivis du plaidoyer de notre avocat. La séance a été levée ; le verdict serait rendu dans une semaine.

Le matin du verdict, nous étions tous là, Jerry, Doors, Renier, Antjie et Lucy ; et, parmi les spectateurs blancs, Jessica.

Dans un bourdonnement presque monotone, le juge a rejeté notre appel, jugeant que SA ! pouvait être interprétée comme blessante pour certaines franges de population. Nous avons été condamnés à payer une amende. Elle était supérieure à la somme d'argent que Jessica nous avait donnée.

Nous pouvions faire encore appel auprès de la cour de Bloemfontein, mais notre avocat n'était pas très optimiste. Le seul résultat, nous a-t-il prévenus, serait de voir l'amende doublée.

« On ne peut pas accepter ça sans rien faire ! a protesté Renier. On doit continuer à se battre aussi longtemps qu'on le pourra. »

J'ai suggéré :

« Montons une nouvelle pièce.

— Pour qu'ils l'interdisent encore ? De quoi va-t-on vivre ?

— De toute façon, c'est foutu, a dit Lucy. Je ne peux plus supporter ça ; désolée les enfants ! Je voulais m'en aller la dernière fois, mais vous m'en avez empêchée. Cette fois-ci, c'est clair et net : terminé. »

J'étais désespéré : « Si l'on votait ? »

Renier était le seul à vouloir faire appel.

« Parfait, a-t-il dit quand il a vu que la majorité était contre lui. Alors je m'en vais, moi aussi. Je croyais que vous aviez quelque chose dans le ventre. Je peux occuper mon temps plus utilement.

— Que comptes-tu faire ? » ai-je demandé.

Il m'a regardé. Ses yeux étincelaient : « J'avais foi en toi quand nous avons commencé. Je te croyais prêt à te battre jusqu'au bout. Tu appartiens à la race de ceux qui font beaucoup de bruit, mais qui la ferment quand quelque chose arrive. »

J'ai essayé de le calmer :

« Tu es surexcité, Renier. Tu es jeune.

— Et toi ? Je croyais que tu étais jeune, toi aussi. Mais tu es déjà un putain de vieux. »

Nous n'étions plus que trois : Jerry, Doors et moi. J'ai dit :

« Alors, c'est la fin ?

— Pas du tout ! a protesté Doors. Re commençons. Trouvons d'autres gars. Il ne faut jamais dire que c'est la fin.

— On repart à zéro ? »

Jerry ne me regardait pas. Une fois de plus, c'est Doors qui a répondu :

« Ouais, à zéro. Ils croient qu'on est des mauvaises herbes, mais ils ne peuvent pas nous arracher comme ça.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Peu importe ce qu'on va faire. Des numéros de cirque s'il le faut. Pourquoi pas ? Tant qu'on continue, les gens *verront* qu'on continue. On ne le fait pas uniquement pour nous, mais pour ce foutu monde qui nous regarde. »

Parfait. On allait tout recommencer. Doors avait raison : on ne le faisait plus uniquement pour nous.

Doors parti, Jerry m'a dit :

« Je peux faire revenir Lucy sans problèmes. Ça dépend de toi.

— Elle ne reviendra pas. Oublie ça.

— On parie, Capey ? Tu la baisses une seule nuit et elle revient aussi sec en ondulant du croupion. »

J'ai secoué la tête.

« Qu'as-tu contre elle ?

— Rien. J'ai déjà couché avec elle. Mais les choses sont différentes maintenant. » Silence.

« Jessica Thomson ?

— Tu le sais très bien, pourquoi me le demander ?

— Mais, bon Dieu, Capey ! Tu veux faire une partie de jambes en l'air sans les copains ? Ça va pas dans la tête, non ?

— Désolé, Jerry.

— Arrête tes conneries.

— Que sais-tu exactement de Jessica et de moi ?

— Je ne veux rien savoir. Si tu as décidé de te détruire, j'en ai rien à branler. » Il a brusquement redressé la tête. « Non ! C'est ça qui me

rend dingue : ça me *concerne* au plus haut point. Tu crois que je veux te voir te casser la gueule ? Tu ne peux pas penser à toi ? » Il s'est levé et s'est mis à faire les cent pas avec colère. « Bon Dieu, je ne vais pas essayer de t'arrêter si ça te démange. Prends n'importe qui. Mais pourquoi elle précisément ? Qu'est-ce qu'elle a de plus que les autres entre les cuisses ? »

Je l'ai frappé. Il a essayé de me frapper à son tour, mais il s'est contenté de lever la main et s'est lentement frotté la mâchoire avant de dire : « Excuse-moi, Capey. Mais, bon Dieu ! tu ne vois pas ce que tu es en train de me faire à moi ? Et de te faire à toi ? »

Il est rentré chez lui. Je suis resté dans une des deux pièces qu'il m'avait trouvées chez tante Lallie (une vieille femme aveugle) à Malay Quarter, quand les Geustyn m'avaient mis à la porte.

J'ai pensé que nous avions franchi une nouvelle étape. Jerry souffrait. Chaque parcelle de logique qui se trouvait en moi était d'accord avec lui. Pourtant, je ne voyais rien d'autre à faire. Ce n'était pas l'égoïsme ou le sexe qui me faisaient rester avec Jessica. Il ne me restait plus que deux choses au monde auxquelles croire : Jessica et la troupe – toutes deux, de façon étrange, s'identifiant de plus en plus l'une à l'autre. Toutes deux menacées. Toutes deux indispensables. Toutes deux comme une torture pour moi. Mais, sans elles, c'était le néant.

Étrange, ce besoin profond que nous avions, pendant ces journées difficiles, d'aller à la mer, sur une plage déserte, puis de nous mettre nus et de nager seuls, de nous débarrasser de tout. Mais ce besoin n'a jamais été apaisé. Il y avait toujours d'autres personnes, les rares fois où nous avons pu y aller ; la seule fois où nous avons eu la paix, près de Llandudno, il y avait un chien mort sur le sable, raide et gonflé, les pattes tendues vers le ciel de façon grotesque, en partie dévoré par les crabes. Jessica en a été si bouleversée que nous sommes repartis. La puanteur était trop forte pour l'enterrer ; Jessica a attaché deux morceaux de bois ensemble, en forme de croix, et a planté cette croix dans le sable, près de cette chose hideuse. Quand nous avons voulu y aller une autre fois, nous avons été forcés de rentrer à cause d'un orage ; une autre fois, la voiture est tombée en panne. Nous en sommes peu à peu arrivés à accepter ça comme quelque chose qu'il nous était interdit de posséder.

Notre silence au cœur du tourbillon – c'est à cette époque d'inquiétude, d'angoisse et de désespoir que nous avons passé ensemble nos heures les plus chargées de sens –, nous le trouvions en ville : de temps à autre, dans mon appartement, sous le regard aveugle de tante Lallie ; la plupart du temps chez elle.

Nous sommes allés une seule fois dans la montagne. C'est une nuit dont je me souviens plus précisément que les autres. Nous nous sommes rendus séparément à Kirstenbosch, elle en autocar, moi en voiture. Nous avons grimpé la pente à partir du jardin botanique. Je marchais en avant ; elle suivait à quelques centaines de mètres, comme si le hasard seul nous avait fait prendre la même direction.

La brise d'été soufflait légèrement dans les aiguilles de pin et faisait naître ce sifflement presque inaudible, si caractéristique, comme si la terre elle-même se déplaçait dans l'espace. Protégés par les hautes futaies, nous nous sommes allongés sur le tapis d'aiguilles et nous avons regardé le ciel, plus intensément bleu qu'à l'ordinaire. Était-ce idyllique ? Autant que peut l'être un rêve si l'on sait qu'on rêve, ou une Nativité si l'on sait que Marie n'est autre que Hermien et Joseph, Willem.

Elle m'a caressé le bras et la main du bout des doigts.

J'ai ri.

« C'est comme si tu lisais du braille.

— Je *suis* aveugle. »

Elle m'a regardé droit dans les yeux : « Encore ?

— Encore. Quelquefois, quand je te touche comme ça, j'ai le sentiment de commencer à savoir qui tu es. Mais je ne sais pas encore qui je suis.

— Seulement quand tu me touches ?

— Ou quand tu me touches. C'est ce que tu disais tout à l'heure : c'est du braille. Toucher m'est nécessaire ; je ne peux pas vivre sans toucher. J'ai découvert ça pour la première fois pendant mon voyage en Afrique. »

Elle a réfléchi un moment. « En Éthiopie, ou au Kenya, peut-être en Tanzanie : on est assis dans un autocar avec, autour de soi, des poulets, des chèvres, du poisson séché, des gens qui mâchent de la canne à sucre ; et, si la femme à côté de toi a envie de dormir, elle passe son bras autour de ton cou, elle laisse tomber sa tête sur ton épaule et tu la soutiens pendant qu'elle dort. En Éthiopie, là où je suis restée avec cette fille que j'avais rencontrée dans l'autocar, je t'en ai parlé : Elisabeth ; son père était officier et nous habitions au camp militaire. Trois familles dans une pièce. Nous partagions un lit à une place ; nous dormions enlacées pour nous tenir chaud et nous empêcher de tomber. Si nous avions été deux Anglaises, chacune se serait agrippée à son coin de lit, en essayant de "garder sa dignité". Mais l'Afrique m'a appris qu'il était nécessaire de toucher les gens. C'est plus qu'une nécessité : un besoin, une chose naturelle, comme manger ou dormir. Depuis que je suis arrivée ici, tout est différent, de façon gênante... Un homme comme Richard a un mouvement de recul

si tu le touches. C'est aussi une forme d'*apartheid*. »

Nous avons parlé pendant des heures, puis nous avons ouvert les livres que nous avions apportés et elle s'est allongée pendant que je lui lisais les *Sonnets* de Shakespeare, les *Élégies* de Rilke, saint Jean de la Croix :

*Réjouissons-nous, bien-aimé,
Allons nous voir dans ta beauté,
Sur la montagne ou la colline,
Là où coule l'eau cristalline,
Pénétrons au plus profond du fourré.*

Nous avons continué à lire jusqu'à la tombée du crépuscule. J'ai dit :
« Il faut rentrer.

— Vraiment ? »

Tout était silencieux. Seuls, les pins soupiraient dans le vent et nous avançons à travers l'espace infini. Le ciel était clair, d'un bleu profond ; la nuit serait chaude.

J'ai dit : « On peut rester ici. »

Elle a cité saint Jean : *La forêt et sa beauté dans la nuit sereine, et cette flamme qui dévore sans faire de mal.*

Nous avons beaucoup parlé de lui cette nuit-là. C'était comme cette première nuit dans l'étrange maison d'Oranjezicht : nous avons eu tant à nous dire que nous n'étions pas allés nous coucher. Nous n'avons pas exclu le corps. Nous en étions aussi conscients que de John Donne ou de saint Jean de la Croix ; nous étions assis l'un près de l'autre dans une étreinte qui allait durer toute la nuit ; mais nous n'avons pas fait l'amour, ce n'était pas nécessaire, nous en avons momentanément transcendé le besoin. Après l'active nuit de purification, après notre retour de Bain's Kloof, c'était (pour tester dans le cadre de saint Jean) la merveilleuse nuit passive de l'accomplissement. Nous en avons parlé : de sa *Sombre Nuit de l'âme*, quand il n'y a plus eu de lumière pour distraire notre attention quand nous avons réussi à atteindre le cœur de l'amour, *ô nuit plus désirable que l'aube*.

« C'est si facile d'avoir la foi quand nous sommes ensemble, a-t-elle dit. Dans la journée, quand je suis seule, tout me paraît impossible. Je ne sais jamais si je vais te revoir. Je ne sais jamais ce qui va arriver.

— Tu as peur ?

— C'est de la peur, mais du doute aussi, du désespoir ; tout. Sais-tu que j'ai déjà sorti ma valise une fois pour fuir ?

— Jessica, tu ne peux pas faire ça ? » Je l'ai prise par les épaules. Mon étreinte s'est lentement relâchée et j'ai baissé la tête.

« Ce n'est pas à cause de ce que tu *me* fais, c'est à cause de toi ; je ne

veux pas te détruire. Que peut-il se passer d'autre si jamais ils nous attrapent ?

— Ce serait pire pour toi.

— Pour moi ? » Elle a frotté sa tête contre mon épaule. « J'ai parfois le sentiment que rien ne peut m'arriver, que je suis intouchable. Non. Pas intouchable, seulement... pas concernée. Comment expliquer ça ? Dans ce pays – je ne peux pas être noire ou de couleur, avoir un laissez-passer ou habiter à Langa. C'est terrible d'être en dehors de tout quand tu as vu ce qui se passait. Pas parce que je suis étrangère. Parce que je suis moi. Et parce que je ne me connais pas moi-même. Tout ça semble très confus, n'est-ce pas ? »

J'ai ri doucement.

« Oui. Mais un jour nous ferons se sauver toutes les araignées pour que Miss Muffet mange son lait caillé en paix.

— Ce serait peut-être mieux qu'une araignée la pique vraiment. En ce moment, elle se débrouille pour s'en tirer à chaque fois et rien ne lui arrive.

— Un jour...

— On ne devrait pas parler d'un jour. » Elle a eu un brusque accès de colère : « Un jour, ça n'existe pas pour nous.

— Que veux-tu dire ?

— Un jour, tout sera fini.

— Pourquoi dis-tu ça ? »

Elle a poursuivi sans m'écouter :

« Peut-être n'aime-t-on quelqu'un qu'en sachant qu'il y a une fin ; et que cette fin fait déjà partie de l'histoire.

— Comment peut-on aimer de façon aussi négative ?

— Négative ? C'est peut-être la forme d'amour la plus positive qui puisse exister. Tes yeux aveugles désespérément ouverts.

— Les miens sont fermés ?

— Tu continues à vivre en croyant à un monde différent de celui dans lequel nous vivons.

— Je connais ce monde ; je le vois tous les jours.

— Mais tu n'y crois pas.

— Je crois en toi.

— C'est ce que je veux dire, Joseph. C'est ce qui me fait peur. Si tu deviens dépendant de moi, alors que je ne me connais même pas moi-même.

— Je te connais.

— Comment en es-tu certain ?

— Quand je suis avec toi, je sais qui je suis. J'y ai souvent pensé ces dernières années : parmi tous les rôles que j'ai joués, tous ceux que je

jouerais encore, il y en a un que j'aimerais jouer vraiment, et c'est le seul que je ne jouerai jamais.

— Lequel ?

— Joseph Malan. Mon rôle. Un homme. Un être humain. » Je l'ai tenue contre moi. « Tu es la seule qui m'ait rendu la chose possible. » En parlant ainsi, je savais que c'était injuste pour elle, et cruel : car je la rendais responsable de ma vie, et c'est la seule chose dont elle avait peur. Comment peut-on attendre ça de quelqu'un, et moi d'elle ? Et pourtant, quand on aime vraiment, que faire d'autre sinon demander précisément cette chose-là ?

Telle a été notre nuit dans la montagne. Une semaine plus tard, à la fin d'octobre, Richard est revenu de Johannesburg.

Rien en Jessica ne pouvait me laisser soupçonner un changement ou de plus grandes difficultés. Elle était parfois complètement fermée sur elle-même, inquiète ou déprimée, mais tout ça restait explicable étant donné les circonstances. En fait, j'étais plus souvent qu'elle fermé sur moi-même, inquiet ou déprimé. Et, de sa douce chaleur, elle étayait ma foi.

Richard était souvent là quand j'allais chez elle. Quand il l'embrassait paternellement ou lui touchait la main en prenant la tasse qu'elle lui tendait, je serrais parfois les dents pour réfréner mon instinct de possession. En y repensant objectivement, je vois bien que ma réaction était ridicule : Richard avait cinquante-cinq ans ; il avait atteint un stade d'incertitude insupportable. Par sa jeunesse et sa vitalité, elle pouvait l'aider à reprendre confiance en lui. Rien d'autre. Voilà ce que je me disais : rien d'autre.

En fait, et c'était assez drôle, sa présence me permettait de voir Jessica plus facilement. Si je savais qu'il était chez elle, je pouvais lui rendre ouvertement visite. Il fallait, bien sûr, continuer de feindre, même en sa présence, et ne pas laisser voir par des gestes ou des paroles ce qui existait réellement entre nous.

J'ai compris plus tard combien la comédie que nous avions jouée avait été macabre.

C'est moi qui avais suggéré à Jessica de l'inviter à dîner ce dimanche-là ; le verdict avait été rendu le vendredi, et j'avais besoin d'être aussi près d'elle que possible. Je n'avais pas la force d'attendre minuit pour me glisser furtivement dans son appartement.

Je suis passé prendre Richard chez lui, à Mouille Point. Qu'il n'ait pas de voiture, pas même de permis de conduire, n'a jamais cessé de me surprendre. Il faisait preuve d'une étrange maladresse dès qu'il se trouvait confronté à un problème pratique ou mécanique. Je me

souviens très bien d'avoir pensé ce soir-là : *Ça ne m'étonne pas que tu aies perdu si facilement tes deux femmes – si tu ne peux même pas conduire une voiture, comment diable pourrais-tu conduire une relation humaine ?* Richard l'a rapidement embrassée quand elle a ouvert la porte. J'ai dit : « Salut, Jessica ! »

Verres en main, ils sont restés quelques instants avec moi dans la cuisine pendant que je préparais le dîner (Jessica était si médiocre cuisinière que je m'occupais généralement de tout). Je les ai très vite mis à la porte. Resté seul, j'ai tendu l'oreille pour surprendre leur conversation, leurs silences.

Finalement, j'ai apporté les plats en annonçant : « Le *Baas* et la *Missis*, il est servi. » Ils ont ri. Pendant un instant très court, j'ai été leur bouffon. Puis Jessica m'a regardé sans que Richard s'en aperçoive et, par ce mouvement qui nous réunissait, Richard s'est trouvé subtilement exclu.

« Le livre avance ? ai-je demandé en servant le vin.

— J'ai ramassé une incroyable documentation à Johannesburg. Mais je ne sais pas ce qui se passe. J'ai recommencé quatre fois et je suis incapable de dépasser les vingt ou trente premières pages. » Nous l'avons regardé d'un air ironique, Jessica et moi. Il a secoué la tête : « Il y a une espèce d'engourdissement intérieur qui m'empêche de travailler. Quand des amis étrangers viennent me voir, j'ai toujours l'impression qu'ils m'envient à cause du “défi” que ce pays offre à un écrivain. Mais je suis enclin à croire Toynbee : dans certaines situations, le défi devient trop énorme pour provoquer une réaction efficace.

— On ne devrait pas laisser les choses aller si loin, a dit Jessica.

— Je ne crois pas qu'on ait vraiment le choix.

— On devrait l'avoir. Si on ne peut pas choisir, on n'est plus un être humain. »

Richard insistait :

« Chacun déploie une énorme quantité d'énergie, mais rien d'autre. Dans ce pays, on gaspille tellement d'énergie sur tellement d'autres problèmes qu'il en reste très peu pour le travail créatif. Alors, on s'appuie de plus en plus sur les autres.

— On devrait pouvoir se suffire à soi-même », a dit Jessica.

Je l'ai interrompue : « J'aurais été d'accord avec toi il y a un an. Aujourd'hui, je commence à croire qu'aucun homme ne peut vraiment exister par lui-même. Il faut au moins que *quelqu'un* croie en vous. Si on est absolument seul, tout est impossible. »

Elle m'a regardé. Richard a dit :

« La différence vient peut-être du fait que Joseph et moi nous sommes des hommes, et toi une femme.

— *Vive la différence !* » ai-je dit en souriant.

Mais Jessica ne s'est pas laissé convaincre :

« Ça n'a rien à voir avec la question. Vous avez tous les deux une image trop romantique des femmes. C'est aussi dangereux que de les abaisser. Le problème est que vous êtes trop semblables.

— Notre seule ressemblance, c'est notre engagement », a dit Richard ; sa main droite jouait avec une fourchette ; la lumière dansait sur les poils qui lui couvraient le dos de la main et le poignet. Quelque chose en moi s'est révolté contre cette comparaison trop facile.

Je l'ai regardé avec intensité :

« Jusqu'à quel point êtes-vous vraiment engagé, Richard ?

— Je voulais dire que nous avons tous deux choisi l'art et que nous croyons tous deux en un monde nouveau.

— À quoi ressemble votre monde ? »

Il a été si troublé par ma question que sa voix s'est étranglée :

« Un monde où je ne trouverais pas place.

— Comment peux-tu croire en un monde pareil ? a demandé Jessica.

— C'est la base même de ma croyance. Que suis-je en ce moment ? Un Blanc. Mais je me révolte contre tout ce que le blanc représente dans ce pays ; ma sympathie va à ceux qui ne sont pas blancs. Je suis donc un traître, un vendu, puisque, dans notre société, chaque individu est jugé et condamné d'après les relations qu'il entretient avec un groupe particulier. Dans le monde dont je rêve, on sera jugé d'après notre loyauté envers l'humanité. Je suis sûr que vous comprendrez ça, Joseph. Le monde dont je rêve, c'est un peu le monde auquel croit votre Hamlet. Le monde d'Antigone.

— Pour y parvenir, il faudrait toujours être comme Antigone, a dit Jessica. Vierge, pour tout. C'est la cause de sa mort : la mort seule pouvait garantir sa virginité. »

J'ai dit : « Ne sous-estime pas Hémon ! »

Elle a continué avec passion : « Je ne parle pas de cette petite membrane qui la séparait du monde. Je parle de quelque chose d'absolu. De l'innocence. Elle l'avait, car elle était encore capable d'être bouleversée. Nous vivons dans un monde qui est au-delà des camps de concentration nazis, au-delà de l'Algérie, du Congo, du Biafra, du Vietnam et du Bangladesh... Nous vivons après le Déluge. Il n'y a plus rien de neuf. À moins de revenir au premier acte de foi... Voilà le monde auquel je veux croire. Un monde où tout serait totalement neuf. »

J'ai dit en souriant : « Prions du fond du cœur pour qu'ait lieu cette fin du monde ! » Puis, reprenant mon sérieux : « Vous essayez l'un et l'autre de vous exclure de ce monde nouveau ; vous espérez l'un et

l'autre qu'un paradis soit possible. Vous êtes, bien sûr, libres. D'une certaine façon, je vous envie. Mais le seul monde auquel je puisse croire est un monde qui ne *m'exclura pas* – avec ma peau noire, mes défauts, mes imperfections, avec tout ce qui fait de moi un être humain. Malheureusement, ça veut dire un monde où l'on ne cessera jamais de combattre. » Je me suis levé pour ramasser les assiettes vides. « De toute façon, nous disons tous des conneries. Notre conversation change-t-elle quoi que ce soit à ce monde, à toute cette merde ? À nos dilemmes ? »

En emportant les assiettes à la cuisine, je pensais : Le véritable enfer se trouve dans les mots qu'on choisit pour décrire le paradis.

Derrière tous ces mots, dépouillée de tous ces mots, une seule chose comptait : elle et moi – et lui. J'étais là, j'espérais qu'il allait foutre le camp. J'avais envie d'elle, pas de ses paroles, de son corps que je pouvais manger, boire et changer en vin, *Ad maiorem Dei gloriam*.

Mais Richard est resté. J'étais tellement désespéré qu'à un moment j'ai été sur le point de m'en aller, pour mettre fin au supplice de cette soirée. Mais je n'ai pas bougé. Mieux valait être avec elle, même ainsi, que pas du tout. Nous n'avions aucune certitude quant au lendemain. Peut-être serait-il pire ?

Richard continuait à parler en nous emprisonnant dans une toile d'abstractions qu'il manipulait avec maîtrise et que je trouvais aussi révoltante que le linceul de Lazare. Je savais pourtant que ce n'était qu'une façon de se défendre contre le monde, un alibi contre la vie.

Quand la pendule a sonné onze heures trente, je me suis levé : « Bon, il est tard. Venez, Richard, je vous raccompagne. »

Il a été tellement étonné qu'il s'est levé sans avoir le temps de protester.

« C'est... ce n'est pas nécessaire. Je... »

— Pas de problèmes. Venez. Bonne nuit, Jessica. »

Je n'étais pas certain qu'il obéisse, mais il m'a suivi. Je lui ai tenu la porte et je l'ai laissé passer ; j'ai rapidement murmuré derrière son dos : « Je reviens tout de suite. » Jessica a hoché la tête.

Il a parlé jusqu'à Mouille Point ; je ne répondais que par monosyllabes. Il m'a invité à prendre un verre chez lui, mais j'ai inventé une excuse et je suis reparti dare-dare. J'ai garé ma voiture à Kloof Nek, puis je suis allé à pied jusqu'à son immeuble et j'ai attendu sous les arbres qu'elle me fasse signe.

Nous avons pris un bain. Pendant que nous nous séchions, on a frappé à la porte.

Je n'ai jamais connu de peurs plus éprouvantes que celles dont j'ai fait l'expérience chaque fois qu'on frappait à la porte et que j'étais avec elle. Un silence de mort pendant quelques secondes, puis un

haut-le-cœur ; la serviette qu'on saisit fiévreusement (*J'ai entendu ta voix dans le jardin ; j'avais peur parce que j'étais nu*) et le battement frénétique de nos pauvres cœurs. Je me suis enfui sur le balcon avec mes vêtements et mes chaussures. Je me suis tant bien que mal habillé pendant qu'elle allait à la porte et demandait : « Qui est là ? »

Une voix d'homme a répondu. La porte s'est ouverte. J'ai reconnu Richard. J'ai entendu Jessica demander d'une voix douce :

« Tu as oublié quelque chose ? Comment es-tu venu ? »

— En taxi. » Un silence. « Je me sentais mal chez moi. J'ai toute la soirée voulu... Qu'est-ce qui ne va pas ? »

C'était trop banal pour être crédible. Il ne me restait plus qu'à entrer en vacillant pour que ça devienne un vrai vaudeville.

Jessica essayait de contrôler sa voix. La porte-fenêtre du balcon était grande ouverte ; seuls les rideaux étaient tirés. Elle a dit aussi calmement que possible : « Joseph est sur le balcon. »

J'ai écarté les rideaux et je les ai rejoints. L'appartement était toujours sombre.

Il a fait un pas en arrière comme si c'était lui qu'on venait de surprendre : « Oh, je ne voulais pas... »

Jessica a allumé. J'étais en train de boutonner ma chemise.

« Je ne voulais pas vous déranger. » J'ai cru un instant qu'il allait pleurer. Il s'est dirigé vers la porte, a hésité, s'est retourné et a dit pour se justifier : « J'ai laissé mon briquet ici et je ne trouvais pas d'allumettes chez moi, alors je... »

Nous nous sommes mis à chercher le briquet perdu ; Jessica savait pourtant aussi bien que moi qu'il l'avait mis dans sa poche avant de partir.

« Vous l'avez peut-être laissé dans ma voiture. Je vais voir. »

— Non, ne vous dérangez pas. Il est probablement tombé dans le caniveau quand je suis sorti, ou quelque chose comme ça.

— Je vais voir quand même. »

J'ai fait à pied le chemin jusqu'à ma voiture, j'ai grillé une cigarette et je suis revenu, les mains dans les poches, en sifflotant. Quand je suis rentré, j'ai vu que Jessica avait pleuré, mais j'ai détourné le regard.

« Je ne l'ai trouvé nulle part. Demain peut-être. »

— J'en suis sûr. » Il est allé rapidement vers la porte : « Je suis vraiment désolé de... Merci pour votre aide, Joseph. Jessica, je... »

— Je vous raccompagne ?

— Non, non. Il y a certainement des taxis tout près. »

Ce n'était pas vrai, mais ça m'a causé une amère satisfaction de dire :

« Bon, si vous en êtes sûr. »

— Tout à fait.

— Je m'en vais, moi aussi.

— Non, ça va me faire du bien de descendre à pied.

— Bon. Eh bien, au revoir, Richard. » J'ai sorti la main de ma poche : « Servez-vous de mes allumettes en attendant. Ça vous permettra d'y voir dans la nuit. »

Il m'a regardé ; ses joues perdaient leurs couleurs ; il m'a dit en m'arrachant presque la boîte des mains : « Bonne nuit. » J'ai fermé la porte et je me suis tourné vers Jessica. Sa robe de chambre n'était pas complètement boutonnée.

« Finis de t'habiller », ai-je dit calmement.

Elle a relevé la tête en murmurant : « Éteins. »

Quand je suis venu vers elle, elle s'est mise à sangloter. Je l'ai serrée de toutes mes forces, mais ça ne me faisait aucun effet. C'était ce qu'il y avait de pire : je ne ressentais rien.

Au bout d'un moment, j'ai eu une curieuse inspiration. Je la tenais toujours contre moi. Au lieu d'essayer de la consoler, je lui ai dit : « Pleure. Je veux que tu pleures. »

Elle a sangloté :

« Pourquoi ? »

— Pour la Petite Miss Muffet. »

Elle s'est mise à sangloter plus violemment, en s'agrippant à moi.

« Pleure pour ton jardin. Pleure pour ta nurse. » Quelque chose semblait s'être brisé en elle. J'ai attendu un long moment avant de poursuivre, avec de longs silences entre chaque phrase : « Pleure pour tes parents. Pour l'Australien dans la villa de Port Lligat. Pleure pour ton maître de conférences à la L.S.E. Pleure pour ton voyage en Afrique. Pour le père Mark. Pour la fille qui est morte. Pour les épouses perdues de Richard. Pleure pour moi. » Et, à la fin : « Pleure pour nous qui sommes là, assis dans la nuit. »

C'était une étrange purification pour nous deux. Ensuite, j'ai fait du thé ; je le lui ai apporté sur le balcon. J'ai attendu que les tasses soient vides ; puis j'ai demandé :

« Il est déjà venu ici ? »

— Il vient souvent, tu le sais.

— Il t'aime ? »

Un silence.

« Oui.

— Depuis longtemps ? »

— Il dit qu'il m'aime depuis le jour où nous nous sommes rencontrés.

— Et toi ? » C'était la question la plus difficile.

Elle a tourné son regard vers moi :

« Non. Bien sûr que non. J'ai pitié de lui. Je le respecte sur bien des plans. Mais c'est tout.

— Pourquoi est-il revenu, ce soir ?

— Pour être avec moi – pour me demander une fois de plus de...

— Te l'a-t-il déjà demandé ?

— Il me le demande chaque fois.

— Que réponds-tu ?

— Tu me connais, Joseph. Tu sais très bien ce que je réponds.

— Tu ne lui dis pas oui ?

— Comment pourrais-je te trahir ? »

Une confiance aussi naïve m'a fait baisser la tête.

« Je suis désolé, Petite Miss Muffet.

— Non ! » Elle était en colère. « Il ne faut surtout pas être désolé. Ça abîmerait tout. » Elle a ajouté, au bout d'un moment : « Tout a changé maintenant. Ce n'est plus seulement notre secret à nous deux.

— Le père Mark est au courant depuis un bon bout de temps.

— C'est autre chose. Maintenant... ça appartient au monde entier.

— Richard n'en parlera sûrement pas ?

— Jamais – mais ce n'est quand même plus la même chose.

— Je sais.

— Tu comprends pourquoi j'ai parlé cette nuit d'Antigone ? De la virginité, de l'innocence ?

— J'ai très bien compris. Pas seulement cette nuit. Chaque fois que tu en as parlé.

— Et... maintenant ?

— Maintenant, je crois que le père Mark va être obligé de prier pour nous, de nouveau. »

Nous sommes restés éveillés pendant toutes ces heures de ténèbres ; nous n'avons pas fait l'amour, mais c'était différent de la nuit dans la montagne. À l'aube, j'ai traversé la ville désolée pour regagner Malay Quarter. Je pensais : Richard l'aime. Elle ne l'aime pas, c'est vrai, mais elle peut apprendre à l'aimer. Et, si ça arrive, même si elle doit en être malheureuse, même si elle doit finir par le quitter comme les autres, n'est-il pas de mon devoir de lui laisser sa liberté ? Car, je ne peux rien lui offrir que l'enfer et le purgatoire. Si je l'aime, ô mon Dieu, si je l'aime, n'est-ce pas un autre amour qui la libérera de moi ?

Mais pas Richard !

Tout en roulant dans les rues encore obscures, les yeux secs, j'aurais voulu pouvoir me dire ce que j'avais dit à Jessica : « Pleure : je veux que tu pleures. Pour l'esclave Léa et pour Adam l'assassin. Pour Moïse et sa femme sombre. Pour Dlamini-Daniel qui a perdu la vue à cause

de son amour. Pour Rachel qui ne peut pas être consolée. Pleure pour Abraham et pour sa magnifique femme blanche. Pour les enfants David et Katryn. Pleure pour Jacob et pour Elise et pour son *Pilgrim's Progress*. Pleure pour Sophie dans son grand lit de cuivre, la Sophie des dimanches après-midi et de la sainte communion. Pleure pour le chant d'une note de piano dans l'obscurité. Pour l'appel lancé par la cloche aux esclaves, pour *Robinson Crusoé* au réservoir d'irrigation, pour le voyage en carriole sous la pluie. Pleure pour Dulpert et pour Gran'ma Grace, pour Ursula, pour les petits seins de Fatima et pour l'amour de Sheila. Pleure pour Beverley, pour Simon. Pleure pour Harry et pour Jerry. Pour ceux qui t'ont quitté et pour ceux qui sont restés avec toi. Pleure, Joseph, pleure pour toi-même, ô Seigneur, pleure. »

IX

Je n'avais pas vu Derek depuis longtemps. Je savais que dans un nouveau sursaut d'énergie, il avait passé quelques mois à l'étranger, après sa saison triomphale au Transvaal où il avait joué Tchekhov. Il venait juste de rentrer et, quand je l'ai revu, je l'ai à peine reconnu.

Son appartement de Bantry Bay ressemblait à un naufrage. Il était jonché de caisses, de malles, de boîtes, de livres, de vêtements, de programmes, tout un bric-à-brac victorien éparpillé sur le sol.

« On dirait que ton appartement vient d'être fouillé par la Sécurité, ai-je dit en plaisantant.

— Mon biquet, tu te rends compte ! As-tu jamais vu une maison de dingue comme celle-là ? Émigrer à mon âge !

— Tu n'es pas sérieux ?

— Bien sûr que si. Je fous tout en l'air. Rien de tel que la nouveauté pour une vieille pute. Je croyais qu'après tant d'années, j'allais pouvoir prendre mes premières vacances et, quand j'ai ouvert les yeux, j'étais de retour sur une scène de Londres. J'ai, en plus, dragué un garçon magnifique. Si tu le voyais, une vraie merveille. On s'est installés à Chelsea et j'ai décroché un contrat à la Royal Shakespeare. Je t'en bouche un coin, non ? »

J'ai remué la tête :

« Quand je t'ai vu la dernière fois, j'ai cru que tu étais mûr pour une des polices d'Oom Appie. Mais pourquoi émigrer ? Le pays ne te manquera pas ?

— Qu'est-ce qui me manquera ? Les fêtes de charité et les pancakes ? Tous ces jeunes cons, harnachés de doctorats et bourrés d'aspirations politiques ? Notre explosion culturelle ? Tu rigoles. Pour des gens comme toi et moi, ça n'est pas "Le monde entier est un théâtre", mais plutôt "Le théâtre est le monde entier". Toutes les scènes se valent ; quelques-unes seulement sont meilleures que d'autres ; c'est comme le sexe. J'ai trouvé mon deuxième souffle : la vie commence à quarante ans et tout le saint-frusquin. Je vais aussi suivre un régime. Je vais faire une dernière fois la foire avant d'être complètement décati, voilà tout. » Et, brutalement, il a annoncé : « Qui plus est, tu viens avec moi. C'est pour ça que je voulais te voir aujourd'hui.

— Qu'est-ce que ça veut dire : je viens avec toi ?

— Mon chéri, deux ans c'est bien trop long pour nous deux. Mais ils

se souviennent encore de toi à la Royal Shakespeare. J'ai eu une petite conversation avec eux et ils sont prêts à te reprendre. Tu n'as qu'à signer sur la ligne en pointillé. Il te faut beaucoup de temps pour faire tes bagages ?

— Doucement, Derek. Je n'ai pas dit oui.

— Merde ! » Il m'a regardé d'un œil pénétrant ; le réseau de petites veines rouges qui lui colorait les joues était plus marqué qu'avant. « Tu veux que je te lèche le cul ? Tu es pire que Jésus dans le désert. » Il s'est approché de moi : « Écoute, trésor, je n'ai pas pu assister à ton procès, mais j'ai lu tous les comptes rendus. J'ai beaucoup de respect pour ce que tu as essayé de faire. Maintenant, tu es coincé. Que peux-tu espérer d'autre ?

— On va engager de nouveaux comédiens.

— Ne viens pas me raconter qu'ils se bousculent au portillon comme une bande de petits vagins à la porte d'une agence de mannequins.

— Non, mais on les trouvera. Je suis en train d'explorer Cape Town, et Jerry est allé à Johannesburg.

— Ça va te prendre combien de temps pour les former ?

— On peut débiter avec des spectacles faciles.

— C'est ça ta nouvelle vocation ? Former des avortons pour de petits spectacles faciles ? Va te faire foutre ! Tu te dois de faire quelque chose qui en vaille la peine. Tu ne peux pas continuer à faire de la merde.

— Mon peuple n'est pas de la merde.

— Bon Dieu ! » Il a levé les bras au ciel. « Ne parle pas comme ça ; tu ressembles à un secrétaire d'État de deuxième ordre. Ce dont tu as besoin, c'est d'un bon vieux moment de réflexion. Regarde les choses en face, trésor : tu as gaspillé tes forces. Tu as essayé le côté patriotique, ça n'a pas marché. Il est temps que tu te remettes à penser au théâtre. C'est ta seule et unique responsabilité. »

J'ai remué la tête :

« Ne me tente pas, Derek, je ne peux pas partir.

— Je t'offre un contrat, trésor.

— Je ne peux pas.

— Ne sois pas si catégorique. Tu n'as pas le droit de laisser passer une telle chance. Il faut regarder les choses en face de temps en temps. Il n'y a plus d'avenir, dans ce pays, pour toi. Bon Dieu, chéri, tu as essayé, nous avons tous essayé : que pouvais-tu faire de plus ? Regarde ce que je t'offre.

— Derek...

— Promets-moi d'y réfléchir.

— D'accord. »

Mes yeux brûlaient. Ma gorge était sèche comme si nous avions parcouru un long chemin dans le désert. Y réfléchir, admettre ce qui n'était que trop évident, m'en aller avec lui... Emmener Jessica et nous aimer ouvertement, être ensemble... Oui, je devais y réfléchir, comme Derek me le disait. Rester ici, me battre tout le temps contre le même moulin ? Il avait raison. Il fallait que j'y réfléchisse davantage. Avec Jessica.

J'ai répété : « D'accord », la gorge de plus en plus sèche. « Je te promets que je vais y réfléchir. »

Il était très tard quand je suis arrivé chez elle. Comme d'habitude, elle a ouvert dès que j'ai frappé, comme si elle m'attendait derrière la porte. À l'instant même, la lumière extérieure a atteint son visage et j'ai vu qu'elle était blême. Elle m'a tout de suite demandé :

« Tu as une cigarette ? »

Je lui en ai allumé une.

« Merci. » Elle a aspiré la fumée. « J'en avais envie à devenir folle ; mais je ne voulais pas sortir en acheter un paquet, au cas où tu aurais téléphoné.

— Tu fumes beaucoup ces derniers temps. »

Elle a haussé les épaules et m'a précédé sur le balcon. La nuit était lourde. Un orage invisible couvait.

« C'est simplement la tension nerveuse.

— C'est si difficile ?

— Je voudrais que non, mais... chaque fois qu'on frappe à la porte, même quand je sais que c'est toi après ton coup de fil... Comment vas-tu ? Tu as l'air fatigué ?

— J'ai marché tout l'après-midi. Il faut que je prenne une décision et je ne sais pas quoi faire.

— Au sujet de la troupe ?

— De tout.

— De nous aussi ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je sais que ça te tracasse.

— Est-ce que ça te tracasse, toi ?

— Je ne suis pas importante. C'est toi qui me tracasses.

— Il faut me le dire. Il faut que je sache ce que tu penses.

— Mon amour, mon amour, nous parlons si peu. » Elle a posé sa tête contre mon épaule.

« Nous avons tous deux si peur.

— De quoi ?

— Nous avons peur. Peur de l'admettre.

— D'admettre quoi ?

— Tu le sais très bien.

— Je n'en saurai rien tant que tu ne l'auras pas dit toi-même. Je veux que tu le dises.

— Je n'ose pas le dire. Nous n'osons pas le dire ni l'un ni l'autre. »

Je crois que j'aurais pu me décider à ce moment-là. Ai-je été lâche de ne pas prononcer les mots nécessaires ? Aurais-je été lâche de les prononcer ? Tout était si compliqué.

Nous sommes restés un long moment sur le balcon, comme deux coquillages abandonnés par la marée nocturne.

« Derek veut que j'aille en Angleterre.

— Derek ?

— De Villiers. Je t'ai parlé de lui. Ça fait un peu plus d'un an qu'il est là-bas et il est revenu pour faire ses bagages. Je crois que je peux obtenir un autre contrat de la R.S.C.

— Joseph ! » Elle était atterrée.

Elle a repris son calme et m'a demandé :

« Que vas-tu faire ?

— C'est la question que je suis venu te poser.

— Tu es le seul à pouvoir décider. »

J'ai pris son visage entre mes mains et je l'ai regardée :

« Petite Miss Muffet, me suivrais-tu si je partais ?

— En Angleterre ?

— Tu viendrais ?

— Nous serions mari et femme ?

— Oui. Par-dessus tout : libres de nous aimer.

— M'aimerais-tu encore là-bas ?

— Tu n'as pas confiance en moi ?

— Je te fais confiance, mon chéri. Ton amour est la chose la plus merveilleuse qui me soit arrivée. Mais, une fois là-bas, seras-tu capable de m'aimer ? Ne m'en voudras-tu pas de t'avoir arraché à ce pays ? Ne me reprocheras-tu pas de t'avoir empêché de rester ? »

À cet instant précis, je me suis souvenu de Simon et de cette nuit où il était venu me voir dans mon appartement de Hackney : cette façon qu'il avait eue de tomber en poussière comme un tournesol transplanté dans un climat trop froid ; même après le départ de Bridget, il lui avait été impossible de retourner dans son pays. Je pouvais m'en aller et emmener Jessica avec moi, oui ; jouer, être heureux ; me replonger doucement dans un monde de théâtre qui me retrancherait de la vie, comme une plante dans une serre. Mais, au fond de moi, je me souviendrais que j'avais fui, que j'avais été lâche,

que j'avais préféré vivre par elle ; avec les années, je deviendrais de plus en plus aigri ; je serais détruit par le poison que j'avais moi-même sécrété ; j'écouterais moi aussi de la *kwela* ; je danserais, les pieds rongés par la goutte ; je rêverais moi aussi de fantastiques projets révolutionnaires et je me mettrais à boire ; je trouverais de plus en plus difficile d'affronter chaque journée nouvelle.

Mais, si je restais, cela voudrait dire que j'avais raté le bateau comme Dlamini-Daniel ; j'aurais consciemment choisi un cul-de-sac. Je tenais la coupe en main : je devais la boire. Ce serait peut-être plus facile pour moi que pour mes ancêtres ; je ne serais peut-être pas flagellé, écartelé, lapidé ou torturé dans un camp nazi. Il restait d'autres moyens plus subtils, comme l'avait fait remarquer Simon.

« Tu hésites encore ? » m'a demandé Jessica.

J'ai réagi dans un accès de colère irraisonnée :

« Je n'hésite pas ! C'est toi qui compliques tout. C'est toi qui as peur que je change, une fois là-bas. Te souviens-tu de cette première nuit où nous avons parlé, où tu m'as dit que tu aspirais à l'impossible ? Est-ce pour ça que tu m'aimes ? Parce que l'impossibilité de cette situation te préserve et te dispense de faire un choix ?

— Non, Joseph. Tu deviens cruel. Es-tu donc à l'abri de l'impossible ?

— Tu refuses de répondre.

— Toi aussi. » J'ai pensé qu'elle allait résister.

Mais elle a dit calmement : « On essaie d'être "noble" en amour. Peut-être devrait-on être assez humbles pour admettre qu'on est paumés, qu'on est bien peu de chose. La raison de notre amour a-t-elle de l'importance ? Si c'est la seule chose que nous ayons ? »

Dans mon désarroi, je l'ai serrée contre moi. Les mots nous manquaient. Nous avons essayé de compenser ce manque en revenant au dialogue primitif de nos corps. Nous avons lutté, sur le balcon, comme deux possédés, comme deux ennemis, comme Jacob et l'ange : nous voulions nous faire mal, mettre à nu, à travers toutes ces blessures, une couche plus profonde et plus vulnérable de nous-mêmes. Dans notre violence, nous avons tenté d'exorciser nos peurs et de nous frayer un passage vers une nouvelle forme de tendresse. C'était une lutte l'un avec l'autre, et non l'un contre l'autre, réunis dans notre solitude contre le désert incompréhensible qui nous entourait.

Quelque part dans le désordre des semaines qui ont suivi le départ de Derek, je suis retourné voir Willem à son bureau. C'est Davey Sachs qui m'a transmis, tout excité, une lettre que Willem m'avait adressée

aux bons soins du journal. Ma première réaction a été de la jeter. Qu'avions-nous encore à nous dire ? J'étais cependant prêt à m'accrocher à n'importe quoi. Le seul fait d'avoir téléphoné pour prendre rendez-vous mettait en évidence le degré de mon désespoir.

Le bureau n'avait pas changé, mais il semblait, après une aussi longue absence, beaucoup plus somptueux qu'avant. Nous avons parlé quelques minutes ; nous avons bu du thé et fumé ; j'attendais qu'il fasse allusion au véritable motif de sa lettre. Il a fini par le faire beaucoup plus directement que je ne m'y attendais :

« J'ai toujours été très triste de la façon dont nous nous sommes quittés la dernière fois, Joseph.

— Vu les circonstances, tu ne pouvais pas t'attendre à autre chose ?

— Je sais. Mais notre amitié remonte à plus loin que ça.

— La première fois que je t'en ai parlé, tu as eu l'air gêné. Avec raison, je pense, car les souvenirs risquent de nous rendre sentimentaux. Je ne voulais absolument pas te forcer la main.

— Si je t'ai demandé de venir aujourd'hui, ce n'est pas que je me sentais obligé : c'est que je ressentais un besoin réel de te parler. » Ça me semblait trop bien formulé pour être convaincant.

Il m'a demandé brusquement :

« Je pense que tu es au courant de mon divorce ?

— Non. Je suis désolé.

— Tu n'es pas désolé et tu n'as pas besoin de l'être. Moi-même, je ne le suis pas. C'est seulement une chose comme ça qui te pousse à considérer ta vie entière d'un regard nouveau. Récemment... Tu sais, je n'arrive pas à comprendre comment deux personnes qui ont grandi ensemble peuvent prendre des directions aussi opposées.

— Ce n'est pas difficile dans un pays comme le nôtre.

— Je ne parle pas de politique.

— J'aimerais ne pas en parler. Mais que nous le voulions ou non, dès l'instant où nous nous asseyons pour parler, c'est de la politique. Car tu es blanc et je suis noir.

— Est-ce vraiment inévitable ?

— Ça existe ; et c'est ce qui est important.

— Au début, peut-être. Mais si l'on dépasse cette notion ? »

Il a allumé une nouvelle cigarette.

« J'ai suivi ta carrière de très près, plus attentivement que tu ne l'imagines.

— Un chemin jonché de pétales vers le feu de joie éternel ?

— Je me demande parfois ce que j'ai fait pour te pousser dans cette direction.

— Quelle "direction" ?

— Ton sens particulier de la révolte. Cette façon que tu as de t'attirer de plus en plus d'ennuis. Cette façon négative de lutter.

— Si tu la considères comme négative, Willem, je crois que tu ne m'as pas vraiment compris.

— Je veux dire que tu gagnerais à la longue si tu acceptais d'être un peu plus accommodant avec les gens et les autorités. Si, au lieu de frapper aveuglément, tu étais prêt à... disons à essayer de changer les choses de façon plus constructive, de l'intérieur. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

« Willem, toi et tous ceux de ta race, dans les banlieues blanches de nos villes blanches, vous n'avez pas d'autre choix que celui de défendre la bourgeoisie. Je n'ai pas d'autre choix que de la combattre.

— Combattre, toujours combattre..., ce n'est pas seulement négatif pour les autres, ça l'est aussi pour toi. Même un âne ne se frappe pas la tête deux fois contre le même mur.

— Ça prouve que je ne suis pas un âne. » Ma passion a brusquement éclaté : « Crois-tu que je me batte seulement contre des murs, des moulins ou des moutons ? Ne crois-tu pas que je me batte aussi *pour* quelque chose ?

— C'est si vague. Pour quoi pourrais-tu bien te battre ?

— Pour quelque chose de si primaire que ça paraît ridicule : je me bats pour le droit élémentaire d'être accepté en tant qu'être humain. Je me bats pour que les gens admettent que je sens, que je pense, que je souffre et que je crois comme un être humain. Si je n'agissais pas ainsi, j'en arriverais, moi-même, à oublier que je suis humain. »

Willem a dit calmement :

« Tu ne dramatises pas les choses, Joseph ? Je ne songe pas une minute à méconnaître ton épouvantable situation. Mais tu dois être conscient du fait qu'une discussion sérieuse, concernant la condition de tes frères, est en cours dans toutes les catégories de la population blanche.

— C'est pire ! Vous avez le culot de vous asseoir, de parler de nous et d'élaborer des plans pour nous, comme un fermier qui trierait ses biens en vue de son testament. Nous faisons partie des meubles. » Je me suis levé. « Willem, et si nous jouions au jeu de Stanislavsky ; si nous jouions avec le mot magique des comédiens : *supposons*. Supposons que mon peuple gouverne ce pays et décide : à partir de demain, les Blancs afrikaners n'auront de droits politiques que dans l'État libre d'Orange. Vous êtes tous rapatriés. Mais nous gardons, bien sûr, l'or et les diamants. Et, si vous mettez un pied hors de l'État libre, vous devrez avoir un laissez-passer et il vous sera interdit de fréquenter nos théâtres, nos écoles, nos restaurants, nos trains, nos toilettes et nos églises : vous n'aurez pas le droit d'être propriétaires

en dehors de l'État libre et de gagner autant que nous pour le même travail...

— Tu ne fais que renverser un processus historique. Ça fausse ton idée. Nous vivons dans une société qui évolue.

— Sommes-nous réellement plus proches des singes que vous ne l'êtes, vous ?

— Je ne parle pas des gens : je parle de toute une structure sociale qui développe des formes nouvelles.

— Tu parles de processus historiques, Willem ! On dirait que ça ne te choque pas de voir que nous sommes encore, dans la seconde moitié du vingtième siècle, pris dans des structures impérialistes ? »

Il a écrasé sa cigarette :

« J'espérais que nous pourrions nous comprendre, Joseph. J'en suis encore certain. »

— Peux-tu comprendre ce que je ressens quand je quitte la R.S.C. pour rentrer dans mon pays et que j'y suis traité quotidiennement comme un vagabond ou un criminel ?

— Tu es une exception.

— Mon Dieu, Willem ! Moi et tout mon peuple ; chaque foutu Noir parmi nous : nous sommes les seuls à être nés dans ce pays. Nous n'avons pas de frères comme vous en Europe, ou en Afrique comme les Noirs. Tout ce que nous avons, c'est ce pays. Et qu'avons-nous reçu de lui ? Putain de bordel de merde !

— Si seulement tu voyais que je comprends très bien tout ça, Joseph !

— Et que fais-tu ? Quand tu pouvais faire quelque chose, quand tu pouvais être à nos côtés et nous aider, tu as préféré nous abandonner parce que nous étions devenus une gêne pour tes compagnies. Il y a un sacré paquet de bonne volonté et de compréhension dans ce pays, Willem. Plus que nécessaire pour fertiliser des hectares d'épandage. »

Il s'est levé également. Je m'attendais à une explosion de colère, mais il est passé tranquillement devant moi, s'est dirigé vers son bureau et y a pris un morceau de papier.

« Joseph, m'a-t-il dit le dos tourné, la dernière fois que je t'ai vu, j'étais obligé de te parler en tant que chef d'entreprise, car nous t'accordions des subsides officiels. Aujourd'hui, je te parle d'homme à homme. » Il s'est retourné : « Souviens-toi du temps où nous étions inséparables.

— Les enfants vivent toujours dans un paradis.

— On ne s'en délivre jamais complètement. » Il m'a tendu le morceau de papier. Je suis allé vers lui et je l'ai pris. C'était un chèque personnel de cinq mille rands. Je le voyais trembler entre mes doigts.

« Tu me crois, à présent ? Tu m'avais demandé ce que je comptais

faire.

— Et en échange de ça ?

— Il est à toi. »

J'ai gagné la porte comme un somnambule. Il m'a dit : « J'espère que tu n'en parleras pas. Cela pourrait être mal interprété. »

Je n'ai fait aucun geste théâtral en guise de réponse. J'ai pensé, de manière tout à fait illogique : En souvenir de notre enfance, il faut que j'attende d'être sorti de l'immeuble pour déchirer ce morceau de papier et en jeter les morceaux dans la poubelle la plus proche. – *Gardez votre ville propre.*

De cette fin d'année, je garde surtout le souvenir d'une épouvantable fatigue. Nous avons débuté, en janvier, avec notre épuisant *Hamlet* : cette pièce a été en quelque sorte le point culminant de notre saison. Les rapides nous ont ensuite entraînés de chute en chute, après l'arrivée de Jessica – *Avril est le mois le plus dur !* –, de l'échec de la pièce de Camus à l'impasse de *SA !*, à la descente de police qui a étouffé notre *Tartuffe* avant la première représentation, et au coup fatal que nous a porté le verdict du tribunal ; de ma mise à la porte par les Geustyn à la tension intolérable provoquée par le retour de Richard, à la proposition de Derek, à la rencontre avec Willem et à la désintégration de notre compagnie... Tout est arrivé plus ou moins simultanément. Il n'y avait pourtant aucun moment de tranquillité. Il fallait que je m'occupe de notre nouvelle compagnie avec Jerry et Doors ; pour gagner notre pain quotidien, il fallait jouer à travers la péninsule de petits spectacles comiques. Nous ne rentrions pas avant deux heures du matin ; il fallait être debout à six ou sept heures le lendemain pour tout organiser. La vieille tante Lallie chez qui j'habitais était aveugle et très exigeante : il fallait que je fasse ses courses, une livre de sucre, un paquet de farine, de l'ail, des bonbons, ou bien que je répare une fuite sur le toit, que je pose un morceau de linoléum dans la cuisine, que j'arrose chaque jour ses géraniums rouges.

Quand je me suis installé chez elle, elle venait souvent bavarder dans ma chambre : plaintes sans fin sur la difficulté de la vie et la cruauté des gens. Elle avait été très belle dans sa jeunesse, mais un amant jaloux lui avait jeté de l'acide au visage et lui avait brûlé les yeux : depuis, elle avait mené une vie vertueuse, trop terrifiée de se retrouver, à cause de sa cécité, affublée d'un homme laid qui ne rendrait pas justice à sa « classe ». Au bout de quelques semaines, elle a compris que ma vie était trop remplie pour y ajouter ces interminables conversations et, en dehors des petits services qu'elle me demandait et que je ne pouvais lui refuser, elle m'a laissé en paix.

J'avais commencé à travailler à un montage d'*Othello*, semblable à celui que nous avons fait à partir de *Roméo et Juliette* : mais je

cherchais une signification plus sombre, plus terrifiante et plus explosive, un Othello semblable à ceux de Victor Hugo et de Kott, personnification de la nuit, une « immense et fatale nuit », amoureux de Desdémone, personnification de l'aube et du jour ; l'union naturelle de ces deux entités scandalise le monde qui, terrifié et incapable d'accepter la beauté, réduit tout à un animal à deux dos, au sordide et à la nuit infernale. Dans ce contexte, la relation entre Othello et Iago devient une lutte entre la moralité et l'intelligence, entre l'innocence et un univers monstrueux. J'ai toujours trouvé dans *Othello* quelque chose de primitif, mis en valeur par l'interprétation de Laurence Olivier à Londres : à travers Kott, j'y découvrais maintenant les méandres troubles et passionnants dont parlait Artaud – mots qui m'ont fait une telle impression, quand je les ai lus pour la première fois, que je peux encore les transcrire les yeux fermés : *Toute vraie liberté est noire, et se confond inmanquablement avec la liberté du sexe qui est noire, elle aussi, sans que nous sachions très bien pourquoi. Voilà pourquoi tous les grands mythes sont noirs, et on ne peut les imaginer en dehors d'une atmosphère de carnage, de torture et de sang répandu.*

Si nous avions eu notre ancienne troupe, cet *Othello* aurait été inoubliable. Jerry et moi, nous étions toujours là pour jouer Othello et Iago ; Doors jouerait Cassio. Mais nous avions besoin de Lucy pour le rôle de Desdémone, avec sa sensualité à fleur de peau qui, au cours de la pièce, aurait jailli telle une flamme sombre de sa lumineuse et naturelle chasteté. La fille qui remplaçait Lucy, Wendy Claassen, était bruyante et vulgaire – même au lit, m'avait assuré Jerry (« Capey, tu te rends compte, les voisins m'ont demandé ce matin si nous avions égorgé un cochon cette nuit ») –, les autres nouveaux étaient aussi maladroits. Mais nous n'avions pas de temps à perdre. Pour leur apprendre le métier, nous leur avons fait jouer une version comique de *Don Juan* et nous nous sommes battus en même temps pour leur faire répéter *Othello* – car, en janvier au plus tard, nous devons avoir repris la route.

Jessica était mon seul havre de paix, loin de mes soucis et de mes problèmes quotidiens. Mais la paix n'était pas totale, car elle commençait à souffrir de cette situation. Richard était souvent avec nous et nous forçait à jouer, à *trois*, un jeu déjà trop épuisant à deux : savoir et faire semblant de ne pas savoir.

Sa considération à mon égard compliquait encore la situation. J'ai souvent pensé : Si seulement il pouvait me maudire et m'injurier, les choses seraient plus faciles ; je pourrais le haïr comme un égal. Mais sa gentillesse, sa « compréhension », ses efforts surhumains pour ne pas m'offenser, sa ténacité anglo-saxonne à poursuivre le jeu du

parfait gentleman, tout cela rendait la situation intolérable.

Les changements surviennent si discrètement qu'on ne peut pas, d'un jour à l'autre, les considérer comme des impulsions nouvelles ; mais l'un d'entre eux m'a pourtant marqué et je m'en souviens avec tristesse et dégoût.

C'était quelques jours après ma rencontre avec Willem. En sortant d'une répétition tardive, je suis allé chez Jessica. Je l'avais réveillée en lui téléphonant ; quand elle a ouvert la porte, elle sentait encore le sommeil et la femme. Elle m'a apporté à boire et s'est assise, en face de moi, les jambes repliées comme à l'habitude ; sa nuisette était déboutonnée. Elle m'était complètement offerte. Malgré la fatigue, le désir s'est levé en moi. Avec la joie d'un homme assoiffé qui découvre un point d'eau au milieu du désert, je me suis émerveillé qu'elle vive aussi familièrement avec son corps. Inutile de le couvrir ou de le cacher ; puisque nous nous aimions, tout en elle était naturellement et complètement à ma disposition comme à la sienne.

C'est pourquoi j'ai trouvé cette nuit si troublante. Lorsque nous sommes allés nous coucher, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai caressée doucement avec passion. Elle a murmuré : « Tu veux vraiment ? »

Je me suis raidi :

« Tu ne veux pas ? »

— Si tu veux, d'accord. »

Je suis resté étendu, un instant, puis je me suis appuyé sur un coude et j'ai essayé de déchiffrer son visage dans l'obscurité :

« Qu'y a-t-il, Miss Muffet ? »

— Rien. Je suis simplement fatiguée.

— Tu as été fatiguée d'autres fois. Moi aussi. Mais tu n'as jamais... »

Elle m'a dit d'une voix lointaine : « Je t'ai dit d'accord. »

J'ai enlevé mon bras. Elle n'a pas bougé. Avec une tristesse lasse, je me suis allongé, loin d'elle, les yeux fixés au plafond.

« Tu m'en veux, Joseph ? »

— Non, mais je ne comprends pas.

— Je ne pensais pas que tu réagirais ainsi.

— Je ne pensais pas que mes caresses t'agaçaient.

— Je voulais seulement que tu me tiennes dans tes bras. »

Je n'ai pas répondu. Ce désarroi était pire que tout ce que j'avais connu. Les quelques centimètres qui nous séparaient étaient un gouffre.

J'ai compris qu'elle pleurait. J'ai posé ma main sur son épaule pour essayer de la calmer, mais elle a sangloté éperdument.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ? Pourquoi ne veux-tu pas me le dire ? »

— Rien. » Son corps était parcouru de soubresauts. « Ce n'est rien. Je ne sais pas. Je ne peux plus supporter tout ça. »

Une petite bulle de doute a éclaté en moi :

« Richard est venu ce soir ?

— Est-ce important ?

— Est-il venu ?

— Oui. Mais ce n'est pas...

— A-t-il dit quelque chose ? Sur nous ? »

Elle n'a pas répondu.

« Qu'a-t-il dit, Jessica ? Je veux savoir.

— Rien que nous ne sachions déjà.

— Quoi ?

— Que je devais penser à toi. Que c'est toi qui allais souffrir le plus. Que j'étais injuste envers toi.

— Je suis peut-être meilleur juge que lui ?

— Tu es trop profondément engagé pour y voir clair. Tu ne veux pas mesurer le danger de la situation.

— Où est le danger ? Si c'est tout ce que nous avons pour justifier notre vie au milieu de cet enfer ?

— Ce n'est pas tout. Tu as ta troupe, ton travail.

— Il espère que je vais me concentrer sur mon travail pour pouvoir réchauffer ton lit ?

— Personne n'a jamais dit ça !

— Tu n'es pas aveugle ? Tu as reconnu qu'il t'aimait. Je pense qu'il aimerait t'épouser... » C'a été comme un éclair. Après un long silence, je lui ai calmement demandé : « Il est venu pour ça ? Pour te demander de l'épouser ? » J'ai senti sa tête bouger affirmativement contre mon épaule.

« Et puis ?

— Comment oses-tu me le demander ? » Elle a eu un sanglot dans la voix. « Ça ne m'intéresse pas.

— Tu dois quand même reconnaître que ça faciliterait drôlement les choses. Tu n'aurais plus besoin d'avoir peur. Tu pourrais te montrer partout avec lui, dans la rue, dans les restaurants, au théâtre.

— Je t'en prie, Joseph !

— Tu veux dire que tu n'as même pas pris en considération ce qu'il t'offrait ?

— J'y ai réfléchi comme tu as réfléchi à la proposition de Derek.

— Tu es certaine de ne rien ressentir pour lui ?

— Tu sais ce que je ressens pour lui – beaucoup d'estime. J'aimerais l'aider pour qu'il se sente moins seul. Il est très gentil pour moi.

— Et très inquiet pour moi.

— Richard t'estime beaucoup.

— Tu es de son côté ? » Je me suis levé, furieux. Mais je me suis arrêté ; je me suis retourné. La violence de ma réaction m'a étonné. Que m'arrivait-il ? Étais-je en train de devenir fou ? Quelle force destructrice me poussait à anéantir l'unique chose qui me maintenait en vie ?

Je suis revenu vers elle : « Pardonne-moi, Jessica. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Il faut être prudents, sinon c'est le gouffre. Il faut nous en éloigner. Nous sommes toujours ensemble. » Je l'ai suppliée, dans l'obscurité, et j'ai senti ses mains sur mon visage ; elle a blotti ma tête contre sa poitrine. J'ai pleuré comme je pleurais, enfant, avec ma mère. Elle a murmuré : « Joseph, Joseph, Joseph. »

Nous nous sommes endormis un peu plus tard, toujours enlacés. Quand nous nous sommes réveillés, la nuit précédente m'est apparue lointaine et irréelle.

Je l'ai suppliée de nouveau :

« Pardonne-moi, mon amour. C'était... J'étais tellement fatigué. Cette histoire avec Willem m'avait bouleversé plus que je ne le pensais.

— Quelle histoire avec Willem ? »

Je lui ai raconté notre conversation, son chèque et ce que j'en avais fait. Elle m'a écouté tranquillement, la tête penchée.

« Tu n'aurais pas dû faire ça, a-t-elle dit.

— Peut-être. C'est peut-être la chose la plus folle que j'ai faite de ma vie. » Je l'ai regardée : « Mais il essayait d'acheter sa conscience, Jessica. Et la mienne avec.

— Comment peux-tu être sûr qu'il n'agissait pas en toute sincérité ? Que pouvait-il faire d'autre pour prouver sa bonne foi ?

— Il avait déjà libellé ce chèque avant mon arrivée. Il voulait être sûr que je le prendrais de sa main. Et que je promettrais de n'en parler à personne.

— Ça prouve peut-être sa sincérité. Il ne voulait pas faire de "geste".

— S'il avait véritablement voulu garder le secret, il l'aurait fait anonymement. Mais il voulait être sûr que je sache. Et que je ne viendrais pas le gêner par la suite.

— Suppose... » La voix de Jessica était presque inaudible. « Suppose que je vous donne l'argent dont vous avez encore besoin ?

— Tu nous as déjà aidés. C'était suffisant. C'était déjà trop.

— Tu dois encore beaucoup d'argent.

— On remboursera.

— Et si j'avais crédité ton compte ?

— Tu ne ferais pas ça ? »

Elle s'est tournée vers sa table de travail, a pris un avis bancaire sous des piles de livres et de papiers.

« Non, Jessica.

— J'ai fait un versement anonyme, Joseph.

— Pourquoi m'en parles-tu alors ?

— Après ce que tu m'as dit de Willem... tu aurais deviné. Et tu m'aurais méprisée. »

Mon visage était blême. Je me sentais mal.

« Laisse-moi au moins faire ça, Joseph. »

J'ai secoué la tête.

« Mon Dieu, a-t-elle dit avec désespoir, je voulais simplement laisser venir. Je voulais que tu comprennes... mais tu m'y as forcée. Ne m'oblige pas à me sentir souillée, Joseph. Crois-moi. Je t'en supplie, crois-moi. »

J'ai baissé la tête. Au bout d'un long moment, je l'ai attirée vers moi, inquiet pour elle, pour moi, reconnaissant, soulagé, confus. Souillé, comme elle.

Le père Mark arrosait un parterre de capucines quand je suis arrivé. Après une journée très ventée, sur cette plaine exposée, ses pauvres petites plantes avaient l'air desséchées et flétries, mais rien ne pouvait lui faire abandonner son jardinage.

« Tôt ou tard, le soleil et le vent auront raison d'elles, ai-je dit.

— Qui croyez-vous qui ait gagné à la fin ? m'a-t-il demandé. La montagne ou Sisyphe ?

— Je ne m'attendais pas à ce que vous fassiez référence à Camus, ai-je dit, sincèrement surpris. N'appartient-il pas à l'autre côté ?

— J'ai toujours considéré Camus comme l'un des grands croyants de notre époque. Même s'il n'en était pas conscient lui-même. »

Il a ajouté avec une lueur ironique dans les yeux : « J'en connais d'autres, tout aussi entêtés. »

Il m'a tendu une bêche pour que je l'aide. Notre conversation s'est poursuivie naturellement comme l'eau qui se fraie un passage dans un parterre de fleurs. C'était la première fois que je lui rendais visite seul. Je m'attendais à ce qu'il en soit surpris ou intrigué ; mais il n'a rien laissé voir. Ça m'a mis à l'aise. Nous avons parlé de son travail, du mien, du temps étouffant, des vacances qui arrivaient, de ses élèves, des membres de sa paroisse.

Nous nous sommes ensuite installés dans son bureau. Il m'a offert du whisky et m'a dit d'une voix tranquille :

« Je pense que vous êtes venu me parler de Jessica.

— Comment l'avez-vous deviné ?

— Si ç'avait été pour autre chose, vous auriez élevé suffisamment d'objections rationnelles pour vous empêcher de venir.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne faites pas encore assez confiance aux prêtres.

— Ce n'est pas le prêtre que je viens voir, mais l'homme qui connaît si bien Jessica. » J'ai regardé le fond de mon verre. « Cette décision a été difficile à prendre. Je n'ai jamais cherché à embêter les autres avec mes problèmes. Il faudrait apprendre à trouver la solution soi-même et à souffrir seul. Mais depuis que j'ai rencontré Jessica... » Je l'ai regardé : « Maintenant que je suis ici, ça ressemble à une forme de trahison.

— Vous ne devriez pas avoir ce sentiment. Elle vient souvent me voir seule.

— Cette fois, il y a quelque chose de nouveau. Quelque chose de pire.

— Vous parlez de l'argent ?

— Comment le savez-vous ?

— Jessica était ici, ce matin. »

Il a bu son whisky en regardant la couleur au fond de son verre ; puis il m'a demandé :

« Pourquoi le prenez-vous si mal ?

— Je ne supporte pas qu'elle me fasse la charité.

— Vous croyez vraiment que c'est de la charité ?

— Ça peut le devenir.

— Uniquement si vous le voulez.

— J'ai été aidé par d'autres personnes dans ma vie ; ça a représenté, chaque fois, une certaine forme d'esclavage moral.

— Était-ce par des gens qui vous aimaient inconditionnellement ? »

Je n'ai pas répondu.

« C'est là ce qui change tout, a-t-il calmement insisté. Je ne veux pas vous donner de conseil. Joseph. Je ne crois pas que vous soyez venu pour ça. Tout ce que je peux espérer, c'est aider quelqu'un à connaître exactement ses propres pensées. Je vais vous raconter mon histoire avec Jessica. »

Le père Mark a gardé le silence un moment, puis il m'a regardé en disant : « Je l'aime, figurez-vous. » Sans doute a-t-il noté une légère incertitude en moi, car il a fait un geste avec son verre : « Pas de la même façon que vous, bien sûr. Pas de manière charitable non plus. C'est difficile à expliquer. J'ai souvent essayé d'y voir clair ; j'aimerais partager ceci avec vous. Je devrais peut-être commencer par dire : Si j'étais plus jeune, si je n'étais pas prêtre, je crois que je l'aurais aimée comme un homme aime une femme. Mais ça ne veut pas dire que je

regrette d'être vieux et d'être prêtre ! Ça ne veut pas dire non plus, et c'est même plus important, que je me sente "protégé" par mon âge ou mon sacerdoce. C'est plutôt une façon d'être – peut-on dire : libéré de quelque chose. Je n'ai pas besoin de la "désirer" ou de la "posséder" ; elle n'est pas pour moi. Il ne me viendrait donc jamais à l'idée de la soumettre par le biais du jeu "prendre et donner". Nous sommes complètement libres, elle et moi. Nous ne sommes pas menacés par le désir ou l'instinct de possession. »

Il était assis, son verre à la main. J'ai entendu, comme à d'autres moments, les voix des enfants à l'extérieur, les aboiements des chiens, les caquetages des poules – les bruits de mon enfance.

Le père Mark a repris ; « J'ai essayé de comprendre : pourquoi cette liberté entre nous ? Ce n'est pas la simple exclusion du corps, car je n'ai jamais sous-estimé ou méprisé le corps. J'éprouve un plaisir physique à être avec elle, à la toucher. Tout ce que j'ai rejeté, c'est cet élément qui nous pousse à posséder quelque chose ou quelqu'un, qui transforme l'amour en un concept féodal. Le corps n'en a pas besoin, mais il a tendance à le faire – probablement parce qu'il ressent le besoin de s'affirmer pendant cette courte période où il est conscient de sa force. C'est dommage, car (Jessica m'a aidé à le redécouvrir) si l'on aime quelqu'un, je crois qu'on souhaite aller plus loin que le don : on souhaite atteindre un tel degré de confiance en ce quelqu'un, qu'il (ou elle) ait le droit de donner à son tour. On ne donne pas parce qu'il faut ; on ne reçoit pas parce qu'on doit. Donner et recevoir deviennent des actes volontaires, libres. En fait, l'idée même du "je" et du "toi" est comprise dans l'acte de donner et de recevoir librement. »

J'ai dit, au bout d'un moment : « Mais, père Mark, je suis jeune et je ne suis pas prêtre. »

Il a souri.

« C'est exactement ce que je suis en train de vous dire. Ça ne devrait faire aucune différence. C'est plus difficile, mais ça ne peut pas changer la qualité de notre amour. Pensez-vous qu'Abélard et Héloïse s'aimaient moins après qu'Abélard eut été castré ?

— C'était différent.

— En êtes-vous vraiment sûr ? Jessica et vous, vous ne parviendrez pas à vous "posséder", jamais. »

J'ai essayé de protester, mais il a poursuivi tranquillement :

« Ça n'a rien à voir avec le fait que vous êtes noir et qu'elle est blanche. Rien d'essentiel. Je veux dire simplement ceci : vous êtes un être humain comme elle, et aucun être humain ne peut en "posséder" un autre. Les circonstances vous permettent peut-être de comprendre plus facilement. Voyez-vous, si l'on regarde de près, tout est touché par la grâce.

— Pensez-vous que j'ai tort ? Pensez-vous que je lui en demande trop, si je l'aime ?

— Je ne crois pas que l'amour puisse avoir tort ou trop demander : si c'est de l'amour, c'est impossible.

— Mais si je l'aime vraiment, si je désire ce qu'il y a de mieux pour elle, ne faut-il pas m'en aller et lui rendre la paix ?

— Pensez-vous que Jessica trouvera la paix quelque part ?

— Peut-être que non. Mais si une telle possibilité existe, ne faut-il pas lui rendre sa liberté ?

— N'est-elle pas libre avec vous, en ce moment ? »

J'ai levé mon visage et j'ai doucement plongé mes yeux dans les siens : « Nous sommes accrochés l'un à l'autre, mon père. Nous avons tellement peur... » J'ai reposé mon verre ; j'étais complètement à sa merci. « Je voudrais vous raconter le pire. C'est dégradant, je sais, mais c'est le genre d'enfer que je vis actuellement : je commence à douter ; je commence à me demander si elle ne reste pas avec moi uniquement parce qu'elle se sent "responsable" de moi. Si j'étais blanc et si elle était lassée de moi, elle serait déjà partie : nous serions libres. Nous sommes crucifiés par notre couleur. Si elle me quittait, elle pourrait penser que j'en rends ma couleur responsable...

Tout était silencieux, même à l'extérieur.

« Si vous me méprisez pour ce que je viens d'avouer, n'ayez pas peur de me le dire. » Je ne l'ai pas regardé.

« Ne pensez-vous pas que j'ai une certaine expérience de l'enfer, moi aussi ? » Il soupesait sa croix d'argent dans sa main droite. « Pourquoi doutez-vous de son amour ?

— Parce que je suis terrifié. Tellement terrifié que je ne vois plus clair en moi.

— Parce que je... parce que je... » Il a de nouveau souri. « Vous êtes trop au cœur des choses. Un "je" qui se déplace entre elle et vous, et qui vous empêche d'y voir clair.

— Alors, aidez-moi à y voir clair, je vous en supplie. » Je me sentais vide, essoré comme une éponge. « Je ne me connais même plus moi-même. Je suis aveugle.

— Dans toute relation, on devrait pouvoir découvrir les motifs les plus vains et les plus mesquins de l'amour. On ne le fait généralement pas. Parce que l'amour est en lui-même une forme de foi : si tu restes avec moi, c'est que tu le veux bien, et tu dois penser la même chose de moi.

— Voilà ce que je veux croire, père Mark.

— C'est la seule façon de rendre hommage à l'intégrité de l'autre.

— Vous devez me trouver particulièrement méprisable de sombrer dans le doute.

— Croyez-vous que je n'ai jamais de doutes ? » J'ai levé les yeux et j'ai étudié son long visage bronzé. Le crépuscule venait lentement. « Croyez-vous que je poursuive ma route sans jamais trébucher ? Croyez-vous que sainte Thérèse ou saint Jean de la Croix seraient parvenus à la sainteté sans avoir intimement expérimenté le doute ? »

— Suis-je égoïste de vouloir la garder ?

— Pour la garder, il faut d'abord la posséder. »

Géné, j'ai demandé :

« Et Richard ?... »

— Si Jessica veut épouser Richard, elle l'épousera. Si elle veut rester avec vous, elle restera. Tout ce que vous pouvez faire, c'est de l'aimer ; et de vous soucier d'elle. Le reste n'est pas de l'amour. »

Quand j'ai rejoint Jessica, cette nuit-là, elle a eu une réaction tout à fait imprévisible et qui m'a bouleversé ; après avoir refermé la porte, elle a ôté sa robe de chambre et s'est mise de profil. La sourde lumière qui venait de l'extérieur tombait sur elle.

« Regarde – je suis complètement rasée. Je suis maintenant comme une petite fille. Tu es content ? »

Content ?

Triste et éperdu de passion, j'ai lutté toute la nuit contre le souvenir de Hermien, héraldique sur son rocher.

Nous étions parfois réunis tous les trois. Une nuit, quand j'ai déposé Richard à son appartement de Mouille Point, il m'a dit :

« Montez prendre un verre.

— Merci, mais je...

— Je sais que vous voulez rejoindre Jessica, mais...

— Je ne voulais pas dire... » C'était vrai. Pourquoi chercher à mentir ?

« Vous n'aurez pas besoin de rester longtemps. »

Je lui ai demandé avec une sorte de cruauté : « Vous êtes jaloux ? »

Richard a souri.

« Bien sûr. Mais pas seulement à cause de Jessica, comme vous pourriez le croire. À cause de vous aussi : je n'ai jamais eu l'occasion de vous parler.

— Nous avons si peu de... » Mais je me suis arrêté, presque par sympathie pour lui, et je l'ai suivi jusqu'à son appartement. Ce qui m'a frappé, c'est la précision et l'ordre qui y régnaient : les rayonnages qui allaient jusqu'au plafond, les livres classés par sujet, les disques par ordre alphabétique ; chaque coussin, chaque chaise à sa place ; même les papiers sur le bureau étaient rangés en piles rectangulaires.

« J'envie votre ordre, ai-je dit pour détendre l'atmosphère. Ça n'est jamais comme ça chez moi.

— Chez Jessica non plus, n'est-ce pas ? » Il a ri. « Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi désordonné. » Puis, plus sèchement : « Mais ne vous faites pas d'illusions, c'est le seul aspect ordonné dans ma vie. »

Il nous a versé à boire. Je regardais les rayonnages. Une étagère entière était vouée à l'érotisme, aux études psychologiques et philosophiques de la prostitution, de l'homosexualité féminine, du voyeurisme et autres sujets annexes ; il avait également une importante sélection de livres pornographiques, dont certains luxueusement reliés.

Il m'a tendu un verre avec un petit rire, a montré les livres :

« Le noble art de la substitution.

— A-t-on besoin de substitution ?

— Si l'on a tendance à faire un gâchis de sa vie, oui. » Au bout d'un moment : « Savez-vous que j'ai été marié deux fois ?

— Jessica m'a raconté ».

Il m'a dévisagé un instant :

« Les deux mariages ont été des bides. Ma faute, je pense. Un écrivain est un vampire, Joseph. Il se nourrit des autres. N'importe quelle femme trouve ça injuste. Il y a eu un temps, en Angleterre, où je me limitais aux prostituées. C'est sans complications. Étrange, ce sentiment de... oui, de "loyauté" qu'on trouve chez ces filles. Il y en avait une, une jeune Scandinave... » Il s'est assis et a dégusté son cognac. « Mais je crois que le contraire est également vrai. Le pire de tout, c'était une fille très belle, jeune, qui laissait la radio marcher quand j'étais là. Pendant que je la baisais, elle écoutait un match de football. Le plus incroyable – comment expliquer ça ? –, c'est que je ne pouvais plus me passer d'elle ; je continuais à la voir et, chaque fois, elle écoutait sa radio. Au bout de plusieurs mois, je lui ai demandé d'éteindre ce foutu poste. Elle l'a fait de bon cœur. Mais vous ne me croirez peut-être pas : je n'ai pas pu avoir d'orgasme cette nuit-là ! Je ne suis jamais retourné chez elle.

— Et Jessica ? »

Il m'a regardé, puis a baissé la tête.

« Pourquoi ne voulez-vous pas admettre que vous me haïssez ? ai-je demandé. Ça rendrait les choses plus faciles. Pour tous les deux.

— Ce serait peut-être trop facile. » Ses yeux flamboyaient. « Au Moyen Âge, je crois que nous nous serions battus en duel.

— Sûrement pas. Souvenez-vous qu'un chevalier ne pouvait défier que ses pairs, pas son écuyer. » J'ai ajouté, après un long silence : « Aucun écuyer, de son côté, n'aurait eu l'audace de tomber amoureux d'une gente dame. Ainsi, il n'y aurait, de toute façon, pas eu de

problèmes.

— Vous me haïssez, n'est-ce pas ? a-t-il demandé.

— Non. » J'ai replacé un album de photos sur l'étagère. « C'est ridicule, n'est-ce pas ?

— Le plus ridicule de tout, c'est que je vous ai présenté à elle.

— Comment l'avez-vous rencontrée ?

— Des amis de Johannesburg lui ont donné mon adresse. Quand elle est arrivée, elle a logé chez moi pendant une semaine. »

Je l'ai regardé, avec un soupçon d'ironie. Il a secoué la tête : « Soyez sans crainte. Elle est parfaitement inaccessible quand elle le veut. » Il a souri, avec lassitude. « Bien sûr, elle est différente avec vous. Mais quand elle logeait ici..., elle menait simplement sa vie. J'ai cru, au début, qu'elle serait comme toutes les filles qui venaient m'aider pour mon courrier ou mes travaux de dactylographie. Mais elle était différente. Une nuit, quand j'ai... Tout ce qu'elle m'a dit, a été : "Non, je vous en prie, non." Rien d'autre. Le lendemain, je lui ai trouvé l'appartement où elle vit actuellement. » Il a regardé les glaçons qui fondaient dans son verre. « Elle me fait parfois penser à la Pippa de Browning : vous savez, condamnée à errer de par le monde, à réveiller les gens avec sa petite chanson, et à s'en aller aussi seule qu'avant.

— Et ceux qu'elle a réveillés ?

— Ils restent éveillés. Ils apprennent à vivre. Mais, bon Dieu ! Que la vie peut être dégueulasse. » Il s'est levé pour se verser un nouveau cognac et remettre de la glace. « Le pire, c'est que je ne peux plus écrire. Avant, je travaillais méthodiquement. Maintenant...

— Ça aurait changé quelque chose si elle avait éteint son poste, la première nuit ? »

Il m'a regardé un long moment avant de comprendre ; il est devenu rouge de confusion.

« J'aime Jessica, a-t-il dit rapidement. C'est ça qui a tout gâché. Ça m'est déjà arrivé deux fois... L'amour est une chose dangereuse, Joseph.

— Croyez-vous que je l'ignore ?

— Vous le savez, bien sûr. » Il a bu une gorgée de cognac. « J'ai déjà échoué deux fois. Cette fois, j'ai pensé : Peut-être que... Mais j'ai déjà perdu la partie, je le sais. J'ai parfois le sentiment que nous l'avons perdue tous les trois. Lequel souffrira le plus ? Je me fais vieux : que me reste-t-il ? Ces filles qui viennent chez moi taper à la machine, enlever leurs culottes, et s'en vanter ensuite ? Et elle, mon Dieu : elle essaie si désespérément de découvrir le pays auquel elle appartient. Et vous... » Il a bu une autre gorgée. « Elle fera ses valises un de ces quatre matins et s'en ira à nouveau, une Pippa à la petite chanson triste, qui éveille les autres à la vie jusqu'à ce que la nuit tombe.

— La nuit est déjà tombée. »

Il ne m'a pas entendu ; il était soûl. Il a continué à parler : « Et où ira-t-elle dormir ? Quelque part dans le désert, seule ? »

Sans doute est-ce pendant ces mois-là que j'ai fait ce rêve pour la première fois. Ce rêve de Jessica et moi sur la plage, des camions frigorifiques qui serpentent à travers les dunes et d'elle qui se met à courir, nue, vers le conducteur du camion de tête ; de leur départ suivi par le convoi ; de Richard et moi dans une petite cabane au bord de la plage, de notre conversation interminable, pendant des jours et des nuits, jusqu'au retour de Jessica ; et nous lui fermons la porte au nez. À jamais exclue de nos deux vies.

Mon ampoule nue reste allumée même en plein jour et je ne m'en rends pas compte. Ce n'est qu'au crépuscule qu'elle commence à diffuser une lumière jaunâtre, ce qui me permet de savoir que la nuit tombe au-dehors et qu'il est temps de me mettre à écrire. Le soir, comme l'aube (quelqu'un l'a-t-il déjà dit, ou suis-je en train de le dire ?) est une césure entre deux mondes qui nous permet de nous évader – vers l'enfer ou le paradis, je n'en sais rien. Les journées sont de plus en plus difficiles à vivre. La fin est imminente. Tout est si vulnérable. Les mots sont trop vagues pour boucher les trous. Au début, mes souvenirs venaient de façon précise. Aujourd'hui, ils reviennent par flashes incertains.

Othello a été notre dernier soubresaut. J'ai parfois l'impression que toute ma vie pourrait se résumer par les rôles que j'ai joués ; mais j'ignore lequel de ces deux mondes est le modèle de l'autre.

Nous avons d'énormes problèmes avec notre pièce. Les nouveaux comédiens étaient médiocres, malgré leur bonne volonté. Jerry était prodigieux. Il était les ténèbres incarnés, mais il n'a jamais cessé de mettre en doute la pièce elle-même. Au début, j'ai cru qu'il cherchait à blaguer quand il m'a demandé : « Capey, tu ne trouves pas qu'on ronge un petit peu trop près de l'os, cette fois ? »

Il est devenu de plus en plus agressif à mesure que nous avançons dans notre travail, surtout après qu'on nous eut dit, moins d'une quinzaine de jours avant la première, qu'à la suite « d'une erreur indépendante de notre volonté », le théâtre avait été loué deux fois et que la salle n'était plus libre.

« Voilà, nous y sommes, a-t-il dit. C'était le dernier endroit où nous pouvions encore gagner un peu d'argent.

— On pourra revenir la saison prochaine.

— J'ai le sentiment qu'à l'avenir ce théâtre sera toujours loué par d'autres.

— Tu veux dire que... ?

— Je veux dire quoi, à ton avis ? »

Je n'ai pas répondu. Ç'aurait été facile d'admettre notre défaite, de rendre les armes et de ne plus rien essayer. J'étais déjà très fatigué. Mais c'est peut-être cette même fatigue qui m'interdisait de m'arrêter : j'en avais tellement l'habitude que ç'aurait été pour moi un effort surhumain que de devoir faire un choix.

J'ai posé ma main sur l'épaule de Jerry : « Faisons nos bagages – partons en tournée. »

Moins d'une semaine avant notre départ, je revenais chez moi, quand j'ai trouvé Jessica dans le hall de tante Lallie ; c'était une chose qu'elle faisait rarement. J'ai tout de suite vu qu'elle était bouleversée.

Bien que la vieille femme soit aveugle, je n'ai pas pu prendre Jessica dans mes bras. Je me suis arrêté sur le pas de la porte et je lui ai demandé :

« Qu'est-ce qui est arrivé ? »

— Le père Mark, mon Dieu, Joseph... »

Elle est venue vers moi et m'a saisi le bras. Elle luttait pour ne pas fondre en larmes. Elle a réussi à ne pas pleurer. Elle a fini par dire :

« Ils l'expulsent – il doit quitter le pays avant la fin du mois.

— Pourquoi ? »

— Je ne sais pas – lui non plus. Personne ne sait. Ils ont fouillé sa maison, son bureau, il y a une semaine, et ils ont confisqué tous les livres liturgiques. Ce matin, deux policiers sont allés le trouver dans sa salle de classe pour lui notifier son arrêté d'expulsion. » Je ne pouvais que la regarder fixement. « Il pense qu'il était sous surveillance depuis plusieurs mois – depuis le jour où il est intervenu parce qu'on ne trouvait pas d'ambulance pour les gens de couleur et qu'il a emmené la petite mourante dans sa voiture. Il en a parlé dans son bulletin paroissial... »

Le lendemain, nous sommes allés à Windermere. Quand nous nous sommes arrêtés devant le perron, le père Mark est sorti de la petite église blanche, un balai à la main, en souriant. Il est venu vers nous, très calmement. L'angoisse de Jessica a aussitôt disparu.

« Vous ne pouvez rien faire ? » lui ai-je demandé.

Il a secoué la tête ; ses yeux brillaient.

« J'ai essayé de prendre rendez-vous avec le ministre ; son secrétaire m'a répondu qu'il ne serait pas libre avant février.

— Vous devez quitter le pays fin janvier ? »

— Oui. Heureusement, je n'ai pas grand-chose à emporter à part mes livres. Et encore ! J'aimerais en donner une partie. Si vous voulez garder le saint Jean de la Croix tous les deux, j'en serais très heureux.

— Vous ne semblez pas prendre ça très au sérieux.

— Vous croyez ? »

J'ai alors pris conscience de la profonde fatigue de son regard, comme si quelqu'un d'autre regardait de l'intérieur, par-dessus des années de souffrance. « C'est un test pour nous... » Il a baissé la tête. « Ça vous pénètre jusqu'à la moelle. » Au bout d'un long moment, il a levé le visage et a regardé l'église et l'école : « Je suis désolé – pour eux. J'aurais aimé... » Il a secoué la tête. « Mais les choses n'arrivent

pas comme ça, gratuitement. Dieu en trouvera la raison. »

Nous ne pouvions rien dire. J'avais envie d'aller vers lui, de le toucher, mais je ne l'ai pas fait.

« Le plus difficile, c'est de ne pas haïr. Il faut absolument s'empêcher de haïr. »

C'est ainsi que je me souviens de lui : debout contre la fenêtre, le visage usé et fatigué.

Je m'inquiétais beaucoup plus de Jessica parce qu'elle ne pleurait pas, parce qu'elle restait très calme. Je savais ce qu'elle avait traversé pendant ces derniers mois et combien la foi du père Mark nous avait aidés. Il s'en allait ; il ne faudrait plus compter que sur nous-mêmes ; notre dernier soutien disparaissait ; je ne savais pas si nous pourrions tenir le coup.

Telles sont les circonstances qui ont entouré notre départ en tournée avec *Othello*, le 18 janvier. Jessica s'agrippait à moi dans l'aube de ce dernier jour. Je me souviens de son angoisse :

« Il faut que tu partes, je le sais. Mais j'ai si peur. Retiens-moi, Joseph. Je m'enfonce – c'est comme si j'étais dans des sables mouvants.

— Je reviendrai, Petite Miss Muffet.

— Je sais. Mais ça va être si long. Entre temps, le père Mark partira lui aussi. Que va-t-il arriver ? »

Cette phrase aura sonné, depuis le début, le glas de notre histoire : *Que va-t-il arriver ? Que va-t-il arriver ?*

Je l'ai quittée aux premières lueurs. Le vent avait soufflé toute la nuit, mais il s'était calmé, comme si la ville elle-même retenait sa respiration.

« Pourquoi fais-tu cette tête d'enterrement ? m'a demandé Charlie Swiegers quand nous sommes montés dans le Combi. Du nerf. Ce soir, on décroche la timbale. »

Charlie était la plus utile de nos nouvelles recrues. Un gars musicien, éveillé, gauche en scène, mais débordant d'enthousiasme – peut-être trop, car Jerry se plaignait souvent de lui et des airs qu'il se donnait. Personnellement, j'appréciais d'autant plus sa jovialité qu'il était le seul « bleu » de la troupe à être venu de lui-même.

Contrairement aux espoirs de Charlie, la tournée a été un échec dès le début. Nos nerfs étaient-ils plus à vif que d'habitude, nos défenses plus fragiles ? La police avait-elle intensifié sa guerre psychologique ? Pas un jour ne s'est passé sans que nous ne soyons arrêtés sur la route, sans qu'une « inspection de routine » n'ait lieu avant une représentation. Ils trouvaient toujours quelque chose : une vis qui manquait à la charnière du rétroviseur, une défaillance du frein à main, un pneu qui montrait des signes de fatigue, quelque obscur vice

mécanique. Pendant les représentations, ils découvraient invariablement une irrégularité dans les billets ou les timbres fiscaux, les dispositifs de sécurité ou les toilettes. C'était épuisant physiquement. Nous nous sommes pourtant toujours contenus, sachant très bien qu'ils n'attendaient qu'un accès de colère de notre part pour nous accuser d'obstruction ou de quelque chose de pire.

Nous ne comprenions pas comment ils se débrouillaient pour nous suivre à la trace ; nous n'avions aucun programme prévu. Pour éviter les retards et les annulations des tournées précédentes, nous avons décidé de voyager plus ou moins au hasard, en essayant d'arriver dans un endroit très tôt le matin. Ainsi nous avons le temps de trouver un lieu et de faire notre campagne publicitaire dans les environs. En dépit de toutes ces précautions, nous avons souvent trouvé la police en train de nous attendre.

Il nous a fallu gagner l'intérieur parce que la saison des primeurs battait son plein dans le Boland : là, la chaleur intolérable nous épuisait dès le matin. Tout ça minait notre énergie et nos ressources émotionnelles. Chacun cédait à ses mouvements d'humeurs. Nous n'étions plus, comme par le passé, une troupe d'amis parfaitement unis, mais un assemblage de gens qui n'étaient pas encore habitués les uns aux autres. J'avais déjà connu une expérience semblable pendant mes tournées de rodage en Angleterre, mais il y avait alors des compensations : nos cachets étaient assurés ; même si la plupart des hôtels étaient déprimants, nous y trouvions quand même un minimum de confort : un lit, un bain chaud, une heure dans un pub. Pour cette tournée, pas question de tout ça. Il fallait emporter de quoi boire, avaler en route le breuvage tiédasse, au risque d'être arrêtés pour conduite en état d'ivresse ou contrebande ; à l'heure des repas, il fallait attendre devant l'entrée réservée aux non-Blancs d'un bistrot sordide, au milieu des caisses de détrit, des épluchures et des essaims de mouches, avant d'être servis par d'énormes femmes aux cheveux gras et aux poitrines gélatineuses ; nous emportions la bouteille de Coca-Cola, le hamburger poisseux, le *fish and chips* ou la miche de pain, et nous mangions sur le trottoir. La nuit, le Combi nous servait de dortoir, garé sous un bouquet d'arbres sur le bas-côté de la route. Nous étions parfois invités, seul ou à deux, par des gens que nous avions rencontrés pendant les tournées précédentes : un missionnaire, un professeur, un commerçant. Nous étions aussi invités à venir partager la pauvreté des facteurs, des coursiers, des aides-jardiniers, et nous passions très souvent la nuit avec quatre, six ou dix autres personnes, dans une seule pièce sans air.

Un nouveau problème s'est posé. Jusque-là, nous n'avions jamais eu d'ennuis avec le Combi – c'était le seul facteur sûr et constant de nos tournées ; cette fois-ci, tout allait mal. Avant la fin de la première

semaine, non loin de Vanrhynsdorp, nous sommes tombés en panne ; toute l'intelligence et l'imagination de Jerry n'ont servi à rien. Nous avons dû faire du stop pour retourner au village le plus proche – attendre cinq heures pour qu'un sympathique fermier s'arrête et nous laisse monter à l'arrière de sa camionnette. Le garage refusait d'envoyer une voiture de dépannage si nous ne versions pas un dépôt de vingt rands. Nous n'avons pu rejoindre la ville qu'en fin d'après-midi. Il nous a fallu attendre un jour encore pour découvrir la nature de la panne : du sucre dans le réservoir d'essence.

Ce n'était qu'un début. Moins d'une semaine plus tard, les quatre roues du Combi ont été volées pendant une représentation ; quelques jours plus tard, mon trousseau de clés a disparu pendant que nous étions en scène : nous allions encore perdre une journée avant d'avoir une nouvelle clé de voiture. Près de Beaufort West, où nous logions chez de vieilles connaissances, le capot a été forcé pendant la nuit et tous les fils et les tuyaux du moteur ont été enlevés ou sectionnés.

Ces retards nous causaient du préjudice. Les dépenses qui en résultaient grevaient notre budget. Mais le pire de tout était cette sensation d'être épiés, nuit et jour, par un adversaire invisible qui préparait ses coups avec une minutie diabolique. La tension nerveuse est devenue intolérable. Chaque jour, chaque nuit, chaque heure, je m'inquiétais pour Jessica : qu'allait-il lui arriver, maintenant que le père Mark était parti ?

Au début de la troisième semaine, l'une des deux filles de la troupe, Joyce Vermaak, a annoncé qu'elle n'en pouvait plus et qu'elle nous quittait.

« Tu ne peux pas ! Tu as signé un contrat.

— Tu peux te le foutre au cul ! Tu m'avais pas dit qu'on allait s'offrir ce genre de vie. »

J'ai serré les poings pour ne pas perdre complètement patience.

« Joyce, si tu me fais ça, je te traîne devant les tribunaux.

— Essaie un peu ! »

Mes menaces, mes supplications, mes promesses exorbitantes, tout s'est avéré inutile.

Impossible de trouver une remplaçante. La seule façon de s'en sortir était de retravailler la pièce pour que l'autre fille, Wendy Claassen, joue en même temps le rôle de Joyce. La pauvre Wendy avait déjà beaucoup de mal avec son propre rôle ; en jouer deux a été fatal : personne, parmi les spectateurs, n'arrivait à saisir quel était son rôle exact. Au bout de quelques jours, il a fallu supprimer ce rôle et ne garder que celui de Desdémone – changement qui a semé le trouble parmi les autres comédiens.

Nous avons tout de même continué ; je ne sais pas comment.

Deux jours après le départ de Joyce, nous avions un pneu à plat et, quand nous avons tenté de changer la roue, nous nous sommes rendu compte que la roue de secours avait disparu. La nuit était tombée quand nous avons atteint la ville suivante ; trop tard pour organiser une représentation.

Nous avons encore perdu une soirée.

Cette nuit-là, quand les autres ont été couchés, Jerry m'a pris à part :

« Capey, l'histoire d'aujourd'hui m'a finalement éclairé : cette série d'accidents et d'ennuis n'est pas une pure coïncidence.

— Bien sûr que non. Un enfant s'en rendrait compte. C'est une coalition. »

Il a baissé la voix :

« Je veux dire que ça ne vient pas de l'extérieur. C'est quelqu'un de la troupe qui nous sabote.

— Qui ferait une chose pareille ?

— Je n'en sais rien, Capey. Mais on va le choper. Que le ciel lui vienne en aide le jour où je le coince. »

Jerry, Doors et moi, nous avons fait de notre mieux pour percer le mystère, mais en vain. Nous avons, quelquefois, volontairement caché le lieu de notre prochaine étape ; ces soirs-là, nous avions la paix jusqu'à l'entracte. Les doutes de Jerry ont été ainsi confirmés.

Le moment décisif est arrivé. Nous étions à Gelvardale, près de Port Elizabeth, quand la police a fait irruption cinq minutes avant notre entrée en scène. Cette fois-là, ils cherchaient du haschisch. Résignés, nous les avons laissés fouiller nos affaires. C'était un prétexte aussi futile qu'un autre. Ils ont mis le Combi sens dessus dessous, sans rien trouver. Ils se sont alors tournés vers nos valises. Nous attendions en fumant.

Ils ont découvert une enveloppe brune dans une valise de carton qui appartenait à Doors. Pas besoin de renifler deux fois le contenu : ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Nous les avons accompagnés au commissariat.

Quand Doors a été emmené dans sa cellule, il m'a regardé en disant : « Je te le jure, Joseph : j'ai jamais vu cette came. »

Ce fut une mauvaise nuit. Pour ce qui est des autres, je n'en sais rien, mais ni Jerry ni moi n'avons pu fermer l'œil.

Le lendemain, au tribunal, le procureur a déclaré que « certains aspects de l'affaire » devaient faire l'objet d'une enquête ; le jugement a été remis à huitaine et toute caution, pour libérer Doors, refusée.

C'était la fin d'*Othello*. Pendant une semaine, nous avons présenté une série de « divertissements » dans la province orientale de Cape Town pour survivre. Nous nous sommes arrangés pour obtenir l'appui

d'un avocat de Port Elizabeth, qui accepta de défendre Doors. Cet incident a définitivement brisé nos nerfs à vif et nous avons dû, Jerry et moi, faire appel à nos dernières parcelles d'énergie pour éviter la désintégration de la troupe.

Au tribunal, ça s'est passé très vite et très simplement. L'avocat a fait tout ce qu'il a pu pour tirer parti de l'absence d'empreintes digitales sur l'enveloppe, mais les charges étaient accablantes pour Doors. Il a quand même réussi, et nous lui en avons été reconnaissants, à obtenir une condamnation avec sursis. L'affaire nous a coûté cher, mais nous avons au moins récupéré Doors et nous pouvions reprendre la tournée.

C'est la première fois, depuis que je le connaissais, que je voyais Doors déprimé. Il passait ses journées à rêver. Quand j'essayais de lui parler, il marmonnait simplement entre ses dents : « Je coincerai ce putain de salaud. Fais-moi confiance. Je le coincerai. »

Quand ça a eu lieu, nous avons tous été pris à l'improviste. C'était à George. La première partie de la représentation s'était, ô surprise, merveilleusement passée. À l'entracte, une série de cris a éclaté au-dehors. Quand nous sommes sortis, nous avons trouvé Doors en train de charger Charlie avec la furie d'un bison blessé. Charlie n'était qu'un gosse comparé à Doors ; au moment où nous sommes arrivés, il avait déjà le visage tuméfié. Nous avons essayé de retenir Doors, mais il nous a échappé comme un chien de berger se débarrasse de deux fox-terriers qui aboient. Quand Charlie a touché le sol en sanglotant, Doors s'est mis à lui envoyer des coups de pied avec une violence méthodique – à la tête, dans le dos, dans l'estomac, partout où ses grosses chaussures trouvaient une cible.

La plupart des spectateurs étaient sortis pour voir ce qui se passait. Nous nous sommes mis à huit ou dix pour éloigner Doors du tas de vêtements qui geignait sur le sol.

« C'est lui ! criait Doors, hors d'haleine. C'est lui ! Laissez-moi. Je veux le tuer ! »

À ce moment-là, un car de police s'est arrêté derrière nous en grinçant. Quatre ou cinq agents en sont sortis, accompagnés d'un chien. En quelques minutes, Doors, Charlie et plusieurs badauds se sont retrouvés dans le fourgon. Nous les avons suivis avec le Combi ; à mi-chemin du commissariat, nous avons eu quelques ratés et nous sommes tombés en panne.

Nous n'avons revu Doors que le lendemain au tribunal ; nous l'avons à peine reconnu : son visage était complètement tuméfié. « C'est l'œuvre de Charlie », a dit la police sans broncher. Doors parlait avec tant de difficulté qu'il était impossible d'entendre ce qu'il disait, ce qui ennuyait particulièrement le magistrat. Nous avons fini par comprendre qu'il avait surpris Charlie en flagrant délit de sabotage (il

versait du sable dans le réservoir d'essence) et, après lui avoir cassé le nez et quelques dents, Doors lui avait également fait avouer qu'il avait caché la drogue dans sa valise.

Charlie, amené au tribunal par la police qui le soutenait, a tout nié. Nous sommes intervenus, Jerry et moi, en faveur de Doors en racontant la dernière panne du Combi, ce qui corroborait les dires de Doors ; mais ça n'a rien changé à la bagarre elle-même. Le magistrat a remis le jugement à huitaine pour obtenir un rapport sur les condamnations précédentes.

Charlie a disparu immédiatement après le procès. Jerry et moi l'avons attendu dehors, mais personne ne l'a vu partir. Ce même soir, Wendy a fait ses bagages et nous a quittés. Nous avons encore présenté quelques « divertissements », mais ce que nous gagnions était insuffisant pour changer notre situation. Notre dernier espoir résidait en Doors.

Il a été condamné à un an de prison, sans que sa peine puisse être rachetée par une amende.

Nous restions trois – Jerry, moi et un jeune garçon sans expérience : Bennie Smal.

Avec notre dernier sou vaillant, nous avons fait réparer le Combi et nous avons repris la route de Cape Town. Il faisait très chaud. C'était le mardi 28 février. Nous avons roulé en silence. Nous ne pouvions pas parler.

Nous avions déjà dépassé Riviersonderend quand Jerry a dit : « Sans un coup ; juste avec un soupir ? »

J'ai senti mes yeux brûler, mais j'étais fermement décidé à ne pas pleurer. Car, si je pleurais, je m'effondrais.

Bennie dormait à l'arrière.

Au bout de quelques minutes, j'ai dit en regardant droit devant moi :

« Tu es encore avec moi, Jerry. Nous recommencerons à zéro.

— Non, Capey. »

Je l'ai regardé :

« Tu ne sais pas ce que tu dis !

— Tu ne sais pas ce que tu fais.

— Je continuerai. » Les mots sortaient de moi mécaniquement, sans que j'y pense. « Vous pouvez tous me trahir ou me rejeter, vous pouvez tous me quitter : vous ne me détruisez pas.

— Ça n'est pas nécessaire. Tu te détruis toi-même. »

Je n'ai rien répondu.

Il a brusquement posé sa main sur la mienne et l'a serrée très fort :

« Je t'en prie, Capey. Je t'en prie, ne fais pas ça.

— Je préfère ça plutôt que de rester assis sur mon cul à ne rien faire, comme toi.

— Tu crois vraiment que je suis assis sur mon cul ? Tu me connais bien mal.

— Qu'est-ce que tu fais ? »

Il a jeté un coup d'œil vers Bennie qui dormait sur la banquette arrière et, avec un sourire énigmatique :

« Quelque chose de plus positif que tout ce que tu as fait jusqu'ici. Quelque chose que tu pourrais m'aider à faire.

— Quoi ? »

Il m'a foudroyé du regard : « Si tu as confiance en moi, dis oui d'abord ; tu poseras tes questions après. » J'ai secoué la tête. « Comment veux-tu que je réponde oui, si je ne sais pas de quoi il retourne ; si c'est une chose valable. »

Il a ri avec une sorte d'amertume.

« Capey, on finit par atteindre un stade où l'on ne demande plus, où l'on ne réfléchit plus, où l'on ne cherche plus à savoir si c'est valable ou si c'est de la merde, mais où on est prêt à agir aveuglément. Parce qu'il n'y a plus d'autre solution. Je croyais que tu avais atteint ce stade-là.

— La violence ?

— Quelle différence ?

— C'est important pour moi. »

Il s'est mis en colère : « Sais-tu ce qui arrive aux gens qui se tiennent à l'écart de la violence quand elle devient inévitable ? As-tu oublié comment est mort Gandhi ? Martin Luther King ? Ton ami Dulpert ? »

Il a repris son calme et m'a demandé d'une voix unie :

« Tu crois encore aux puceaux, peut-être ?

— Bien sûr que non.

— Alors, il est temps que tu relises Malraux : “Un homme qui n'a pas encore commis de crime est un puceau.” »

La route serpentait à travers les collines. J'ai attendu d'avoir rejoint les plaines au-delà de Caledon pour dire, sans le regarder :

« Le mot “crime” est un mot trop lourd pour nous. Jerry. Nous n'avons qu'une chose à faire : tenter de survivre.

— Si la vie te paraissait vraiment précieuse, tu serais prêt à te battre pour elle.

— Il y a plusieurs façons de se battre. » Il a esquissé un geste d'irritation. « Combien de fois faudra-t-il te le dire : ces oppositions que tu fais entre culture et révolution, amour et violence, et Dieu sait quoi... sont purement formelles et ne signifient rien. Laisse-les aux Blancs libéraux. Tu vaux mieux que ça. » Après un long silence : « Tu

ne connais donc pas ces terribles paroles : “En quelle époque vivons-nous pour qu’une discussion sur les arbres se transforme en crime parce qu’elle oblige à passer tant d’erreurs sous silence ?” »

En montant le col de Houwhoek, j’ai changé de vitesse en disant :

« Je ne passe pas sous silence quelque chose d’important, tu le sais. Tu connais mon combat. Je veux seulement être sûr qu’il y aura toujours des bases morales d’où pourront partir les soldats.

— Une base est un luxe : c’est trop facile de s’y raccrocher. Nous avons besoin d’une armée sans bases. Comme un homme sans fesses : incapable de s’asseoir ; tout ce qu’il peut faire, c’est d’avancer.

— Je crois qu’aucun d’entre nous n’a encore de fesses. »

Je voulais faire une plaisanterie, mais elle a eu une autre résonance. Jerry n’a pas répondu. Je lui ai demandé :

« Ça veut dire que tu t’en vas, toi aussi, Jerry ?

— À moins que tu ne viennes avec moi ?

— Je ne peux pas. »

Du haut du col de Sir Lowry, le large croissant bleu de False Bay s’offrait à nos regards et s’étendait jusqu’à la montagne de la Table, face à nous. J’ai arrêté la voiture – je ne savais pas pourquoi –, j’avais peur de conduire, peur d’aller plus loin. Cape Town était si proche. Au bout d’un moment, Jerry a passé son bras autour de mes épaules.

Il n’a rien dit, moi non plus.

J’ai remis le contact et nous avons descendu l’autre versant de la colline. Nous sommes restés silencieux pendant le reste du voyage. Il avait toujours son bras autour de mes épaules.

À Cape Town, après avoir déchargé nos affaires chez tante Lallie, nous sommes partis à la recherche d’un marchand de voitures d’occasion. L’offre la plus importante qu’on nous ait faite pour le Combi était de six cents rands. Nous l’avons acceptée ; il fallait payer nos dettes. J’ai versé à Bennie ce que nous lui devons ; Jerry n’a rien voulu accepter. Les dettes réglées, il restait moins de cent rands. Je voulais m’en servir pour faire appel en faveur de Doors. Mais ce n’était pas suffisant. Je pouvais peut-être vendre ma petite voiture. Jessica pourrait peut-être nous aider.

Jerry est rentré chez lui.

Tante Lallie voulait venir bavarder dans ma chambre, mais je lui ai dit que je ne me sentais pas bien et je me suis allongé. Je n’ai pas dormi ; je suis resté allongé. Trop fatigué pour me lever, trop fatigué pour penser, trop envahi par l’angoisse.

Très tard, ce soir-là, je me suis lavé, des pieds à la tête, dans la cuisine de tante Lallie ; j’ai mis du linge propre et j’ai téléphoné à

Jessica.

Elle n'arrivait pas à croire que j'étais de retour : je ne lui avais pas parlé de nos problèmes au cours de la tournée précédente.

« Il est arrivé quelque chose ? »

— Plein de choses. Je te raconterai. Je veux être près de toi. Je suis fatigué. »

Elle est restée silencieuse quelques secondes.

« Il y a quelqu'un avec toi ? » J'étais trop angoissé pour penser à utiliser notre code.

« Non, a-t-elle dit très vite. Tu peux venir.

— Tout de suite ?

— Si tu veux. »

Vingt minutes plus tard, j'étais avec elle. Je n'en croyais pas mes yeux. Dès que je l'ai regardée, j'ai serré son corps fragile contre moi ; j'ai pris son visage dans mes mains ; l'angoisse s'est évanouie. Nous nous sommes installés sur le balcon pour parler. Elle m'écoutait avec passion.

« Ne t'inquiète pas, Petite Miss Muffet ; je recommencerai. Je suis fatigué, mais je t'ai retrouvée.

— Comment peux-tu recommencer ?

— Je peux enseigner pour gagner de l'argent, ou quelque chose de ce genre. Ça me permettra de recruter de nouveaux comédiens et de les former correctement. Fais-moi confiance. Et toi, je veux savoir tout ce qui t'est arrivé.

— Le calme plat. Il fallait que je m'habitue à vivre sans toi, sans le père Mark. C'était difficile. J'ai beaucoup lu. Il m'a écrit une lettre merveilleuse, il y a quelques jours. Je te la montrerai.

— Quoi d'autre ?

— Absolument rien.

— Je t'ai manqué ? Tu as eu envie de moi ?

— Bien sûr. »

Je voulais lui demander : Et Richard ?... Mais je ne l'ai pas fait. J'avais peur, sans doute. Ou je ne voulais pas prononcer son nom dès la première heure de nos retrouvailles. Demain, nous penserions à lui. Pour le moment, nous étions tous les deux, elle et moi, dans cette nuit sereine.

J'ai dit : « Allons nous coucher. »

Elle a hésité :

« Tu es fatigué ? »

— Oui. Pas toi ?

— Il fait si merveilleux dehors.

— Il fera aussi merveilleux dedans. »

Nous sommes allés dans sa chambre ; elle est restée debout devant moi. Je lui ai enlevé son corsage, son jean, sa culotte. Elle m'a, à son tour, déshabillé et a gardé mon sexe dans ses mains.

J'ai murmuré : « J'ai envie de toi. » Je l'ai entraînée vers le lit.

La clarté sourde de l'extérieur nous éclairait. Elle a voulu fermer les rideaux, mais je l'en ai empêchée : « Je veux te voir – ça fait si longtemps que je ne t'ai pas regardée. »

Elle était allongée, les yeux fermés sous mes caresses.

« As-tu peur de nouveau ? Comme la première fois ?

— Oui. »

Je l'ai embrassée ; puis j'ai embrassé l'un de ses seins. Elle avait une petite tache sombre sur la poitrine ; j'ai caressé l'endroit bleui.

« Qu'est-ce que c'est ? Un bleu ? Tu es rentrée dans quelque chose ?

— Je crois, oui. » Elle gardait les yeux fermés. Je me suis alors rendu compte qu'elle était d'une passivité absolue.

J'ai touché le bleu, d'un doigt tremblant : « Raconte, Jessica. »

Elle s'est mise à pleurer ; elle s'était débattue avec courage et désespoir, mais il fallait que ça sorte d'elle en un sanglot étouffé. Elle s'est agrippée à moi comme une folle. Je l'ai soutenue avec une étrange indifférence, comme si j'assistais de très loin à la scène. Je l'ai soutenue jusqu'à ce que ses pleurs hystériques s'arrêtent.

J'ai demandé : « Richard ? »

Elle a hoché la tête affirmativement. Elle a été sur le point de recommencer à pleurer, mais elle s'est maîtrisée. Elle était toujours agrippée à moi.

« Prends-moi. Ne laisse pas... »

Elle était follement passionnée. Elle s'agrippait à moi avec un profond désespoir. Elle me suppliait : « Viens, chéri, viens, viens, je t'en supplie, viens, je veux que tu viennes. » Mais je n'ai pas pu. Son corps affirmait la présence de Richard. Il était physiquement en elle. Je me suis arrêté et je suis resté immobile. La nuit nous entourait.

J'ai dit : « Il t'écarte de moi. »

Elle a secoué la tête.

« Quand est-il venu ?

— Ne parlons pas de lui.

— C'est pire, si je ne sais pas. »

J'ai entendu sa respiration saccadée contre ma gorge.

« Quand est-il venu ?

— Hier.

— Uniquement hier ?

— Non. »

Elle a gardé le silence si longtemps que j'ai cru qu'elle s'était endormie. Elle a fini par dire : « Il n'est pas venu souvent, n'aie pas peur, Joseph. J'étais si seule. Lui aussi. Il n'y avait personne d'autre. Le père Mark était parti ; tu étais parti. Il n'y avait personne d'autre. Je ne voulais pas. Ç'a été horrible. Pour lui aussi, je crois. Je ne peux pas expliquer ; je ne comprends pas. Mais la première fois, quand j'ai réalisé – que j'avais besoin d'être consolée, que je ne pouvais pas continuer à dire non, que tout était trop embrouillé pour chercher à comprendre –, j'ai pensé : Oui, qu'il me prenne pour que j'en sois punie, pour que face à toi je me sente purifiée. C'est fou, je le sais. Parfois, je me dis que je deviens vraiment folle. Mais j'étais si désespérément seule. J'avais tant de choses en moi dont il fallait que je me punisse. Il fallait que je *me* fasse souffrir moi-même. »

Je me suis éloigné d'elle et nous nous sommes endormis. Mais j'ai fait des cauchemars toute la nuit. À un moment, je me suis réveillé et, croyant qu'elle dormait, j'ai voulu me lever sans bruit pour aller à la salle de bains ; quand j'ai bougé, elle a tendu la main et m'a touché : je suis revenu contre elle et je l'ai caressée ; elle m'a caressé. Il faisait très sombre. C'était juste avant l'aube ; nous ne pouvions pas nous voir : nous ne savions même pas qu'il s'agissait de nous. En atteignant la jouissance, nous avons été de nouveau ensemble, pendant un bref instant de confiance retrouvée, unis contre l'univers inacceptable. Pas de fuite, car nous n'étions pas capables de fuir. Pas d'intégrité non plus, car jamais plus nous ne serions « entiers ». Uniquement, un pitoyable partage, une sombre grâce. Nous avons dépassé toute forme d'amour romantique. Nous avons irrévocablement perdu quelque chose : l'Apocalypse et le Déluge étaient derrière nous, très loin derrière nous. Dans cette dimension nouvelle, au-delà des désillusions, nous pouvions encore nous rejoindre : au-delà de la faute et de l'innocence. Le paradis n'avait plus de sens pour nous – puisqu'il fallait vivre à présent à la sueur de notre front. Il ne nous restait plus que la possibilité de partager le désespoir des nuits qui interrompaient ces journées sans merci. Tout était vulnérable, tout pouvait nous atteindre. Mais nous étions ensemble. Nous avions sans doute échoué sur beaucoup d'autres plans. Mais nous étions encore ensemble.

XI

J'ai décidé d'aller voir Richard. Poussé par quoi ? Une curiosité morbide ? Un besoin violent de le blesser ? D'être blessé ? Quand il a ouvert la porte, il portait une robe de chambre rouge et grise. Il a été très surpris de me voir.

« Joseph ! » Silence. « Entrez. J'allais prendre ma douche.

— Je ne veux pas vous déranger.

— Je vous sers quelque chose à boire. »

Je n'en avais aucune envie, mais il m'a apporté un verre en disant : « C'est une surprise. Jessica m'avait annoncé votre retour. Mais je ne pensais pas vous voir ici. »

Quand il a prononcé le nom de Jessica, j'ai serré les mâchoires, mais je lui ai quand même demandé :

« Pourquoi non ?

— C'est la première fois que vous venez sans que je vous invite.

— Il y a toujours une première fois. Pour tout. »

Il a baissé les yeux. J'ai ajouté :

« De toute façon, j'ai beaucoup de temps à moi, maintenant.

— C'est vrai. Je ne sais que vous dire. C'est terrible.

— Ce n'est qu'un échec temporaire.

— Je l'espère. Je l'espère de tout cœur, Joseph !

— Et vous ?

— J'ai repris mon roman. Ça va un peu mieux. Mais ça avance très lentement. »

La conversation s'est poursuivie un moment sur ce ton mondain. À part Jessica, ai-je pensé, nous n'avons absolument rien à nous dire.

Il a fini par se lever et s'est dirigé vers la salle de bains. Je suis resté, mon verre de cognac à la main, à écouter l'eau couler derrière le rideau de plastique. Je ne savais plus pourquoi j'étais venu et j'en étais mal à l'aise. Il fallait pourtant que je le revoie, que je neutralise sa présence menaçante.

Dix minutes plus tard, la douche s'est arrêtée. Richard est venu se sécher sur le seuil de la salle de bains. À travers les mouvements de la serviette, j'apercevais de temps en temps son corps. J'étais fasciné, de façon bizarre. D'après ses mains et ses poignets, je pensais qu'il était imberbe – j'ai été stupéfait par l'épaisse toison poivre et sel qui lui recouvrait le corps. C'était beaucoup plus choquant pour moi que

d'entendre Jessica avouer qu'elle avait couché avec lui. En découvrant le corps de Richard, j'ai brusquement compris la nature et l'intensité de son angoisse : peut-être même s'est-elle reflétée sur moi. Voilà donc le corps qui avait meurtri Jessica. J'essayais de détourner les yeux : c'était impossible.

Pour dissimuler sa gêne, il a expliqué : « L'eau est un excellent stimulant pour mon processus créatif ; beaucoup plus que le reste. Quand j'écris, je prends quatre ou cinq douches par jour. »

S'il n'avait pas été là, debout, devant moi, j'aurais sans doute réagi autrement ; mais quelque chose dans son comportement m'a poussé à répondre : « Personnellement, je préfère me relaxer dans un bain quand je réfléchis. Avec Bach en arrière-fond musical, et Jessica contre moi. »

Il a été pris à l'improviste. Il a arrêté de se sécher et a baissé sa serviette : je me suis aperçu que ses poils devenaient de plus en plus roux, d'un curieux roux jaunâtre à mesure qu'ils descendaient vers son sexe, dont la peau flasque ressemblait à un parchemin fané et humide. Je voulais absolument avoir de lui une image aussi vulgaire et grotesque que possible, car à cet instant précis, je le haïssais. Cet énorme corps de singe qu'il avait osé montrer à Jessica, cette chose hideuse qui l'avait pénétrée.

« Pourquoi parlez-vous d'elle ? m'a-t-il demandé en hésitant.

— Je crois que c'est nécessaire. » J'ai porté le regard de son sexe vers son visage : « Elle m'a tout raconté. » Il a relevé sa serviette comme pour se protéger.

« Vous frappez un homme quand il est à terre, m'a-t-il dit d'une voix tendue.

— Vous avez un sacré culot de dire ça ! » J'ai perdu pendant un moment le contrôle de moi-même : « Vous avez joué un petit jeu hypocrite ; vous avez attendu le moment où j'aurais le dos tourné, où sa résistance serait la plus faible...

— Jessica avait besoin de moi.

— Elle avait besoin d'aide. Pas de ce que vous lui avez donné ! Jessica n'est pas une pute en chaleur qui a besoin de se faire sauter. Vous avez abusé d'elle.

— Et vous ? » C'était la première fois que je le voyais hors de lui. « Vous n'abusez pas d'elle, peut-être ? J'ai voulu l'empêcher de se noyer. Vous lui enfoncez la tête sous l'eau. »

J'ai posé mon verre et je me suis avancé vers lui. La pièce tournait devant mes yeux. Je suis resté un instant devant lui. Nous devions avoir l'air ridicules tous les deux. S'il avait voulu me frapper, il m'aurait sûrement mis à terre. Je lui en aurais presque été reconnaissant. Comme il restait là, immobile, les dents serrées, j'ai

reculé.

« Allez vous habiller, pour l'amour de Dieu. Vous me rendez malade. »

Il est allé dans sa chambre. J'ai à nouveau rempli mon verre et je l'ai vidé d'un trait. J'aurais dû m'en aller sans l'attendre. Mais rien n'aurait été résolu. J'ai allumé une cigarette et je me suis approché de la bibliothèque. Il est resté longtemps dans sa chambre. Quand il est revenu, il portait un pantalon sombre, une chemise de soie et une cravate. Je sentais l'odeur de son déodorant ; je percevais en même temps une odeur de transpiration venant de ses aisselles humides.

Il s'est servi à boire et m'a regardé : « J'espère que vous me pardonnez pour ce que j'ai dit. Je me suis laissé emporter. »

Je l'ai regardé ; il avait repris son masque habituel : Richard Cole, écrivain. (« Monsieur Cole, quelle est votre opinion sur... ») J'aurais voulu que nous soyons capables de vider l'abcès par la violence. Cette politesse ne faisait que souligner la distance qui nous séparait. Quand je suis parti, je ne sentais plus rien qu'une lassitude grandissante.

Comment nous sommes-nous débrouillés pour survivre un mois de plus ? Ça paraît impossible ; je n'arrive pas à trouver d'explication. Nous vivions à un niveau élémentaire ; nous pensions à peine ; nous respirions dans l'angoisse.

Nous sentions constamment que quelque chose changeait, mais sans heurts, car il n'y avait plus aucune résistance. Il y avait simplement de la lassitude et de la résignation. Je n'avais plus d'argent. Aucun espoir de travail. Les quelques postes d'enseignant pour lesquels j'avais posé ma candidature avaient tous été pourvus. Pourtant, après le rejet de mon offre, je les retrouvais régulièrement dans les petites annonces. Jessica m'entretenait : je n'ai même pas essayé de refuser. Pour sauver la face, elle a feint de me consentir un « prêt », avec la voiture comme garantie.

Nous prenions moins de précautions pour nous cacher du monde. Nous ne faisions pas d'imprudences, bien sûr, mais le système de défense sur lequel nous avions vécu jusque-là devenait épuisant à la longue. S'il fallait qu'un dernier coup soit frappé contre la porte, eh bien, mon Dieu, qu'il soit frappé. Tôt ou tard, ce serait la fin. Nous l'acceptions sans essayer de nous mentir. Nous ignorions encore la forme qu'elle prendrait.

Pour éviter l'inévitable, nous nous retrouvions souvent au lit, sans parler, sans penser, nous abandonnant complètement à la lutte désespérée de nos corps. Comme avec Ursula et Beverley, des années auparavant, la conscience d'une fin imminente nous poussait aux explorations sexuelles les plus agressives : deux corps, célébrant

chacun sa joie dans l'isolement, trouvant dans chaque orgasme la confirmation de sa solitude. Nous éprouvions le besoin exigeant de nous faire mal, de laisser des traces d'ongles ou de dents, signes éphémères, pathétiques souvenirs. Ce n'était pas tant la douleur qui importait – tout était douloureux –, mais ces signes en eux-mêmes, comme une preuve que nous nous donnions l'un à l'autre, et chacun à soi-même : regarde, nous existons ; regarde, nous nous aimons ; regarde, ma semence est en toi.

Il n'y avait qu'un signe auquel nous ayons renoncé : avoir un enfant.

Elle le voulait – moi aussi. C'était un besoin presque intolérable, une dernière confirmation de triomphe à la face du monde. Nous en parlions souvent. Ce sont les plus belles heures de notre dernier mois : tous ces rêves sur nos enfants, sur les prénoms qu'ils porteraient, l'éducation que nous leur donnerions, les vêtements qu'ils auraient (elle me disait : « Tu vois, j'aimerais que mes enfants vivent nus l'été et qu'ils portent des peaux de mouton en hiver »). Mais nous savions tous les deux (c'est ce qui rendait le jeu si poignant) que ce n'était qu'un faux-semblant – un faux-semblant qui nous était devenu indispensable pour vivre. Chaque soir, elle prenait sa pilule ; et, quand elle avait ses règles, nous pleurions. Mais ça faisait partie du jeu – nos enfants s'en allaient dans le sang.

En dehors des assauts violents de nos corps, il y avait des heures de pureté primitive. (Sa voix contre ma gorge : « Jouirons-nous ensemble cette fois ? Moi d'abord ? Ou toi ? Je suis si près... ») Nous trouvions une tranquillité plus profonde que jamais dans ces longues soirées que nous passions sur le balcon ou étendus sur le tapis à lire à la chandelle. Nos combats, nous le savions, n'étaient qu'un effort pour percer l'enveloppe extérieure et atteindre à cette sérénité intérieure qui nous rendait semblables. « Mon Dieu, a-t-elle murmuré un soir dans la baignoire, c'est si terrible : on n'arrête pas de penser, de lutter, d'essayer de comprendre les choses ; on n'arrête pas de se haïr, d'avoir peur de soi, de souffrir à cause de soi : toute cette souffrance parce qu'on ignore qui l'on est... Et tout à coup, tu te fraies un chemin, et tout devient calme et tranquille, comme en ce moment. Tu sais enfin pourquoi tout ça devait arriver. »

Ces instants de silence étaient rares et fugitifs. Nous étions très vite ramenés au vacarme. Il y avait Richard, quelque part en arrière-plan. Je savais qu'il continuait à la voir, qu'il la suppliait avec insistance. Je ne crois pas qu'elle se soit à nouveau donnée à lui. Mais elle aurait pu ; elle ne l'aurait pas dit. Elle n'avait plus aucune pitié pour moi. Les règles de notre jeu étaient telles qu'il fallait continuer à faire semblant et prétendre que rien ne nous menaçait – même si le jeu lui-même ne

dépendait que de cette menace.

Un rêve de ce mois-là, l'un des plus troublants de ma vie : je prends ma douche pendant qu'elle est dans la chambre, allongée sur le lit. Brusquement, je me retourne, je vois qu'elle est allongée, les jambes relevées, une petite caméra fixée sur son sexe : je comprends qu'elle filme mes mouvements pour envoyer le négatif à un centre d'espionnage étranger.

Nous étions sur le balcon lorsqu'elle m'a dit sans que je m'y attende :

« Je t'ai déjà parlé de ma grand-mère ?

— Qu'a-t-elle fait ? »

Elle a ri doucement : « J'aurais aimé que tu la connaisses : la mère de mon père. Une petite personne soignée comme une poupée victorienne, une espèce d'emblème de la respectabilité de notre famille. Quand elle s'est mariée, elle n'avait jamais passé un moment seule avec son futur mari. Il y avait toujours un chaperon avec elle. Ils ne devaient pas être mariés depuis plus d'un an – c'était sûrement avant qu'ils aient des enfants – quand elle est partie pour Paris avec un jeune peintre français. Il était très pauvre. Ils n'ont rien mangé pendant plusieurs jours, mais elle est restée avec lui pendant un an dans son petit grenier ; elle était sa maîtresse et son modèle. Puis elle a rejoint mon grand-père. Elle n'a rapporté qu'une chose de son année parisienne : un nu qu'il avait fait d'elle. Toute la famille était scandalisée, mais elle a refusé de se défaire de cette toile. Elle l'a d'ailleurs fait encadrer et l'a accrochée au-dessus de sa coiffeuse. Pendant le restant de ses jours, elle a mené une vie exemplaire avec mon grand-père. Mais cette petite toile est restée dans sa chambre et elle l'a montrée à tous ses enfants et petits-enfants. Non pas par vantardise et certainement sans remords : je crois qu'elle espérait qu'ils comprendraient le seul acte sensé de sa longue vie. »

J'ai demandé :

« Pourquoi m'as-tu raconté ça ?

— Je ne sais pas. J'y pensais simplement comme ça. C'est la seule jolie chose dans toute l'histoire de ma famille : le reste est affreusement mondain.

— Tu lui ressembles ? »

Elle a ri.

Je lui ai dit gentiment :

« Ça fait presque un an que tu vis dans mon grenier : tu ne veux pas,

toi aussi, retourner dans ta famille ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ? a-t-elle murmuré.

— Le petit grenier devient de plus en plus petit et de plus en plus froid, Petite Miss Muffet.

— Nous avons encore un peu d'argent pour nous payer le gaz.

— Pas beaucoup.

— Un petit peu. »

Pourquoi ne suis-je pas resté calme ? Qu'est-ce qui m'a poussé à lui demander :

« Et après ?

— Je t'ai toujours posé la question. Tu m'as répondu : N'en parle pas – nous avons encore *le présent*.

— *Le présent* est presque terminé.

— Non, mon amour, je t'en prie.

— Un de ces jours, ils viendront frapper à la porte de notre grenier. Ou tu épouseras Richard.

— Jamais – je ne te quitterai pas.

— Et si je m'en allais avec toi ?

— En Angleterre ? Tu veux ? »

J'ai souri.

« Je ne peux pas, tu le sais.

— Quoi d'autre ?

— Rien – il n'y a rien d'autre. »

Elle a penché la tête. « Je n'en peux plus, Joseph. »

Nous avons peu à peu atteint le point que nous avons toujours refusé et qui était devenu inévitable. C'est elle qui m'a demandé :

« N'as-tu jamais pensé à la mort ?

— Souvent.

— Je veux dire : est-ce toujours très douloureux ? J'ai peur de la souffrance.

— Je crois qu'il existe d'autres moyens.

— Quels moyens ? »

J'ai réfléchi et j'ai dit en haussant les épaules :

« Le gaz ou quelque chose de ce genre. Dans une voiture.

— Nous sommes fatigués : je crois que nous pouvons nous endormir et que nous pouvons tout oublier. Nous n'aurons plus peur.

— Pourquoi dis-tu "nous" ?

— Tu as dit que tu voulais partir avec moi. »

Nous nous sommes regardés fixement. C'était comme la pluie, le sommeil, la mer ; comme la nuit de saint Jean de la Croix – si facile, si aisée à saisir.

« Je ne savais pas que le moment était venu, ai-je murmuré. Je croyais que nous étions capables d'éviter un tel moment, jour après jour.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je suis trop fatigué pour penser. Tout ce que je veux, c'est partir avec toi. »

XII

Ce matin-là, je n'ai pas pris le filet de tante Lallie pour faire les courses en ville comme d'habitude : je suis allé en voiture jusqu'à Goodwood pour acheter ses provisions et un morceau de tuyau : c'était peut-être une précaution inutile, mais je ne voulais pas courir le risque d'être reconnu. J'ai fait faire le plein d'essence pour pouvoir atteindre Bain's Kloof dans la nuit. Je ne pensais à rien. Je ne pouvais plus penser. J'avais l'impression de me mouvoir dans un néant, temps et espace abolis. Les calmants que j'avais pris, tôt le matin, rendaient le monde flou et vaporeux. La ville était étrange, les gens étaient étranges, beaucoup plus étranges que le jour où, descendant de District Six, j'avais pu entr'apercevoir le monde irréel de Sigismond.

Il pleuvait. La montagne était cachée derrière un écran de nuages et de brumes. La ville n'était que bourdonnements sourds et sifflements de pneus humides. De temps à autre, un rayon de lumière tremblotante faisait briller les rues et le toit des maisons. Tout ressemblait au jour où j'étais allé chercher le pasteur avec le vieil Oom Dirk. Je me souvenais de sa chanson :

*Mon bien-aimé est sur l'océan,
Mon bien-aimé est en mer...*

Mes souvenirs étaient plus précis que le monde qui m'entourait. Chaque personne, chaque objet était enfermé dans le linceul de l'incompréhensibilité et le sifflement du silence.

J'espérais dormir pendant l'après-midi. C'était long d'attendre le soir : mais Richard a frappé au moment où j'allais me coucher. J'ai été aussi surpris que lui le jour où j'avais été le voir. Visiblement, il n'allait pas bien : ses vêtements, d'habitude si impeccables, étaient froissés comme s'il avait dormi avec. Il sentait le cognac, le vieux cognac éventé ; ses yeux semblaient enflés et, malgré la fraîcheur du temps et la pluie, il avait une trace de transpiration sur le front et la lèvre supérieure.

« Qu'y a-t-il, Richard ? ai-je demandé.

— Vous devriez le savoir. »

Il faisait les cent pas comme s'il cherchait quelque chose ; ses mouvements étaient incertains, presque vacillants, il s'est finalement tourné vers moi. Il y avait une profonde souffrance dans son regard :

« J'erre depuis vingt-quatre heures. Je ne peux pas continuer ainsi.

Vous comprenez ? C'est impossible.

— De quoi parlez-vous ?

— De quoi pensez-vous que je parle ?

— De Jessica ?

— Tôt ou tard, on atteint le point de rupture. Joseph. Nous avons essayé d'être des gentlemen. Ça ne nous a conduits nulle part.

— Je sais.

— Que comptez-vous faire ? » Il titubait, il était soûl.

« Pourquoi moi ?

— Vous êtes le seul à pouvoir faire quelque chose.

— Vous croyez que l'un d'entre nous peut encore faire quelque chose ?

— Je ne vous laisserai pas la détruire ! »

Je me suis demandé si elle lui avait dit quelque chose, mais c'était impossible.

« Il faut que vous laissiez tomber. Si vous aviez un tant soit peu de dignité, vous ne resteriez pas une minute de plus avec elle. » J'avais envie de rire. C'était si absurde ; et ce bout de tuyau vert qui était déjà dans le coffre de la voiture.

« Jessica a toujours été libre de partir ou de rester.

— Vous vous agrippez à elle. Vous avez une mauvaise influence sur elle. Vous la tenez comme une araignée tient sa proie. »

— Pauvre Miss Muffet.

— Qu'est-ce que vous racontez ? »

J'ai détourné la tête.

Il m'a saisi l'épaule et m'a ramené de force vers lui. Il tremblait.

« J'ai essayé d'être correct avec vous. Je vous ai respecté. Je sais ce que ça représentait pour vous. Je ne voulais pas vous faire de mal...

— Parce que je suis noir ?

— Au diable votre putain de peau ! »

J'ai souri. « Pourquoi ne l'avez-vous pas dit avant ? Ça doit sacrément vous soulager !

— Joseph !... » Il m'a serré plus fort ; ses yeux me fixaient sous ses paupières lourdes et gonflées. « Ne me poussez pas trop loin.

— Je ne vous pousse absolument pas. C'est vous qui cherchez à employer la force.

— Pourquoi pas ? » Il m'a violemment secoué. « Vous allez la laisser tomber maintenant. J'en ai par-dessus la tête. »

Je me suis dégagé : « Ce qui se passe entre Jessica et moi n'a rien à voir avec vous, Richard.

— Au contraire. Vous m'entendez ? » Il avait une voix de fausset. « Vous allez la laisser tomber ou je m'occupe de vous.

— Comment comptez-vous vous occuper de moi ? » Il était hors de lui. Il respirait difficilement : « Vous n'avez pas le droit d'être avec elle. Vous êtes noir. Pourquoi ne fréquentez-vous pas les gens de votre race ? Vous ne savez pas où est votre place !

— Vous croyez qu'elle partira avec vous si je renonce à elle ?

— Je vous ai prévenu, Joseph. Je vous jure, si vous ne vous tirez pas maintenant, j'appelle la police. »

Je l'ai regardé pendant un moment, puis je me suis tourné vers la fenêtre en riant. Je riaais de façon incontrôlable comme quand on pleure. Cette situation ridicule, l'absurdité évidente de ses menaces m'accablait. J'ai ri à en perdre le souffle.

Il ne s'est probablement pas rendu compte que c'était un fou rire. Au bout d'un moment, j'ai senti qu'il était derrière moi ; il me secouait et implorait : « Je vous en supplie, Joseph, arrêtez-vous. Je vous en prie. Je ne voulais pas dire ça. Je vous en prie, arrêtez. »

Ça a provoqué un nouvel accès de fou rire. J'ai fini par dire, sans le regarder :

« Venez, je vous reconduis chez vous.

— Non. »

Je suis sorti ; il m'a suivi. Je l'ai raccompagné en voiture jusqu'à chez lui, sans un mot. Il avançait avec difficulté. Il s'est arrêté deux fois dans l'escalier de son immeuble pour appuyer son épaule contre le mur de briques. Je l'ai raccompagné jusqu'à sa chambre ; je l'ai aidé à s'asseoir sur le lit. Il a essayé de protester, mais il était trop fatigué.

Je l'ai allongé de force et je lui ai mis une couverture sur les jambes.

« Maintenant, dormez.

— Joseph, je ne voulais pas...

— Dormez. »

Je suis rentré seul. Pour la première fois, le sentiment d'étrangeté m'a quitté. J'en ai été heureux. Je voulais être lucide quand la nuit tomberait.

Il pleuvait encore quand je suis allé à Kloof Nek, un peu avant vingt heures. J'ai garé la voiture devant l'entrée principale de l'immeuble ; j'ai mis mon imperméable sur mes épaules et je suis entré. Il y avait du monde dans le hall, mais je suis passé sans hésitation et j'ai pris l'escalier.

J'ai frappé. Jessica m'a ouvert immédiatement.

Nous sommes allés sur le balcon.

Elle a aperçu la voiture. Elle a pris peur.

« Cette fois-ci, ça n'a aucune importance.

— C'est vrai. » Elle m'a regardé, puis s'est détournée.

« As-tu apporté – tout ?

— Oui. N'y pense pas encore.

— Il faut combien de temps pour aller à Bain's Kloof ?

— En voiture, avec ce temps..., pas plus d'une heure.

— C'est rapide. J'ai toujours cru que Bain's Kloof était très loin.

— Non. C'est tout près.

— Je suis contente qu'il pleuve.

— Ça ne fait pas grande différence.

— Non. Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— J'ai un peu roulé. Cet après-midi, j'ai dormi.

— Moi aussi, j'ai essayé de dormir, mais je n'ai pas pu. J'ai voulu ranger l'appartement ; c'est un tel foutoir, mais je n'ai pas fait grand-chose. »

Au-dessous de nous, le soir s'épaississait avec la pluie.

« Demain... » Sa voix s'est étranglée.

« Non. Je l'ai serrée très fort dans mes bras. » Demain, c'est pour les autres. Cette nuit est à nous.

— Tu es heureux, Joseph ?

— Heureux ? » Je l'ai regardée, surpris, et j'ai ri doucement, laissant mes lèvres glisser de son front vers son petit nez et jusqu'à sa bouche.

« Oui. Je suis heureux. On découvre une telle sérénité.

— Oui. » Ma main sentait son cœur battre la chamade. Elle s'est levée pour aller chercher des cigarettes. Le paquet était vide.

« Sortons en acheter.

— J'y vais en vitesse.

— Non. Ce soir, nous y allons ensemble. »

Pour la première et la dernière fois, nous avons marché ensemble dans la rue, sous la pluie, comme n'importe quel couple d'amoureux : nous ne marchions pas la main dans la main, nous ne nous touchions pas, nous marchions côte à côte. C'était vraiment une fête.

Nous avons acheté les cigarettes et nous sommes rentrés. Quand nous sommes arrivés chez elle, elle tremblait.

« Tu as froid ?

— Non. »

Ses dents claquaient.

« Tu as peur ?

— C'est si... si long d'attendre. Toute cette route. Moi qui voulais être courageuse jusqu'au bout. »

Je l'ai regardée et je me suis rendu compte de sa fragilité. Ses yeux étaient grands ouverts.

« Je t'en prie, fais-moi confiance.

— Je te fais confiance. »

J'ai refermé la porte derrière nous. Nous n'avons pas allumé la lumière. Tout était comme d'habitude.

XIII

J'ai caché la voiture sous un tas de branchages, invisible de la route, contre la pente la plus douce du col de Bain's Kloof. J'avais plus de temps qu'il ne m'en fallait. Je pourrais revenir plus tard. J'ai pris le bout de tuyau, je ne sais pas pourquoi. Mes pensées étaient vagues. Je crois avoir pensé quelque chose comme : *Si quelqu'un découvre la voiture en mon absence, j'aurai au moins le tuyau.* Mais je ne vois pas à quoi il aurait pu me servir.

Il ne pleuvait plus aussi fort : juste une ondée de temps à autre. J'ai suivi la route, en me cachant derrière les arbres ou les rochers pour éviter les voitures ; ce n'était pas de la peur : un simple réflexe.

Quelque part au milieu de cette route de montagne, j'ai pensé que Dlamini-Daniel avait dû mourir quand il en avait eu assez de vivre. C'était un peu comme un cimetière d'éléphants. Dans notre famille, tous ceux qui en avaient assez finissaient ainsi.

Quand j'ai atteint l'hôtel, j'ai obliqué vers la droite, en suivant le sentier à travers champs vers la gorge profonde. Il faisait trop sombre pour y voir. Je ne voulais pas tomber de la falaise.

Je me suis assis sous un arbre, abri précaire contre les ondées sporadiques. Étrange que l'on soit capable de dormir en de telles circonstances. C'est pourtant ce qui m'est arrivé, le dos appuyé contre le tronc et le tuyau entre les jambes. Quand je me suis réveillé, la première lueur blafarde filtrait à travers les nuages. Il faisait très froid, presque aussi froid que la nuit que nous avions passée, Willem et moi, sous la falaise. Mais, cette nuit-là, nous pouvions nous tenir chaud l'un l'autre.

Je me suis levé et j'ai poursuivi mon chemin. J'ai suivi le sentier rocailleux, le long de la ravine, et j'ai tranquillement continué de rocher en rocher. Le jour se levait, mais le ciel était encore gris et humide. J'en étais heureux, car c'était le Vendredi saint et, s'il avait fait beau, des hordes de pique-niqueurs auraient envahi la gorge. J'étais seul.

Je n'étais pas pressé. Le temps s'était arrêté depuis douze heures maintenant. Je m'en étais libéré.

Le plus étrange était cette quasi-insouciance, cette légèreté qui m'habitait. J'avais détruit le dernier *Tu ne dois pas* et j'avais soudain échappé à l'univers des lois morales : c'était comme si je venais de naître.

Plus haut, le long de la rivière, j'ai retrouvé notre trou d'eau. J'aurais aimé m'y baigner, mais il faisait trop froid. Je me suis installé confortablement sous un amas de rochers et j'ai regardé les rides à la surface de l'eau, là où nous avions plongé, là où j'avais trouvé ce galet de sexe féminin. « Si je le laisse tomber, avait-elle dit, il acceptera sa chute, car il est sans orgueil. Il est complètement lui-même. »

Le galet devait encore être là, quelque part, introuvable, mais pareil à lui-même. J'étais devenu comme lui, aussi lisse et entier, aussi prêt à tomber et à accepter ma chute, car je n'avais plus rien devant moi. La boucle était bouclée ; j'avais fini mon chemin. Il n'était plus nécessaire d'agir ; j'avais renoncé à mon dernier rôle : j'étais complètement épluché, comme l'oignon de Peer Gynt ; seul subsistait le vide intact de mon cœur. C'était très beau.

Au-dessus de moi, je pouvais voir l'herbe du versant danser dans le vent, car le vent soufflait, soufflait toujours ; les herbes et la bruyère se balançaient, comme avant, comme toujours. Tout était inchangé, tranquille, comme moi.

J'ai repris ma route avec l'obscurité naissante. Je suis monté plus haut, mais il était trop tard pour aller loin, certainement trop tard pour atteindre la falaise en surplomb. J'ai creusé une niche dans un bosquet broussailleux pour dormir. Au coucher du soleil, les nuages se sont dissipés pendant quelques instants et j'ai pu voir une tache de lumière. Puis les nuages l'ont recouverte à nouveau.

J'ai pensé à cette vieille histoire de Boschiman⁽³⁶⁾, à propos de ces gens sans genoux qui vivent dans l'ouest et mangent le soleil à la tombée de la nuit ; le soleil est de la viande humaine. Un jour, un chasseur courageux s'approche d'eux et les voit dormir debout adossés aux arbres parce qu'ils n'ont pas de genoux. Nous, les mangeurs de soleil de l'ouest, ai-je pensé, nous sommes les gens de la nuit, oui ; nous manquons de repos et de sommeil. Sans genoux, sans fesses, sans rien. Jusqu'à ce que nous ayons tout perdu, qu'il ne nous reste d'autre possibilité que celle de continuer. Les étoiles sont les yeux des âmes mortes.

Mais il n'y avait pas d'étoiles cette nuit-là.

Au lever du jour, j'ai recommencé à penser. Il faudrait retourner à la voiture un de ces jours. Peut-être cette nuit.

Si j'y allais, si je mettais à exécution ce que nous avions décidé ensemble, ce serait comme une ultime défaite. Le faire ensemble aurait été différent, un acte d'amour. Le faire seul, après ce que j'avais déjà commis, ce serait indigne. Je ne pouvais pas dire pourquoi j'y attribuais tant d'importance. Mais c'était important : pour l'amour de Jessica, aussi.

J'ai grimpé la pente, toujours plus loin, et je me suis aventuré dans

ces montagnes inconnues : marcher pour garder la chaleur de mon corps et maintenir mon esprit en éveil.

J'ai jeté mon bout de tuyau dans les fourrés ; c'était comme si j'avais coupé un cordon ombilical, la dernière chose qui m'attachait encore au processus cause-effet.

Comme le soir avançait, j'ai trouvé un meilleur abri que celui de la nuit précédente, une grotte peu profonde. Les nuages se dispersaient, mais il faisait un froid très vif.

Ça n'avait aucune importance. Ayant perdu ce détachement qui m'avait habité, le froid amplifiait cette conscience d'une nouvelle entité – entre moi, l'herbe et les montagnes indifférentes.

J'ai parlé à voix haute pendant toute la nuit.

Si je me tue, je reconnais mon échec. Vous croirez alors m'avoir traqué à mort ; vous croirez que je n'ai pas pu le supporter. Mais, si je suis capable d'assumer mon destin quel qu'il soit, si je me remets entre vos mains, vous ne pourrez jamais me posséder. Car c'est moi qui aurai choisi. Ce sera ma liberté.

Vous m'avez pris tout ce que j'ai possédé. Mais, si je triomphe pour finir, vous ne garderez rien.

Jessica est sauve. Je suis prêt à souffrir l'enfer pour elle. Ce ne sera pas vous qui m'y forcez, mais moi qui choisirai : moi-même. Non pas aveuglément ou impulsivement, mais lucidement, toute considération bien pesée.

Il faisait un froid de plus en plus vif.

Pour rester lucide et ne pas mourir de froid, je me suis mis à réciter des tirades de mes anciens rôles. Mais ce n'était pas comme si je jouais : leurs mots semblaient m'appartenir et j'étais mon propre public. J'ai récité les *Sonnets* de Shakespeare, Rilke, John Donne, tout ce dont je me souvenais, saint Jean de la Croix :

*Car personne ne l'a vu,
Pas même le diable n'est apparu.
Et le siège a été levé,
Et les cavaliers
Ont mis pied à terre à la vue des eaux.*

Comme le jour se levait – ce devait être dimanche, Pâques –, je me suis mis à marcher, non pas en arrière, car je ne pourrais jamais rebrousser chemin, mais par-delà les montagnes et les collines. Je savais que, tôt ou tard, il faudrait rencontrer des gens. Je crois que j'étais fatigué ; je devais avoir faim ; je ne sais pas.

Dans l'après-midi, j'ai aperçu une ferme en contrebas. J'ai dégringolé la dernière pente en trébuchant et j'ai frappé à la porte de derrière. Quand la femme du fermier a ouvert, je lui ai dit :

« Madame, mon nom est Joseph Malan. Je crois que la police me recherche. Voudriez-vous avoir l'amabilité de leur téléphoner ? »

Chapitre Sept

Je n'ai aucune défense contre les mille et une menaces qui peuvent ou non se concrétiser. La plus petite est capable de me vaincre, car j'ai baissé les bras. Il n'y en a qu'une à laquelle je sois prêt : la mort. Non que je l'affronte de manière agressive, mais simplement parce que nous vivons, ensemble, depuis je ne sais combien de temps. Elle m'est familière, comme le corps d'une bien-aimée : je connais la mort aussi bien qu'elle me connaît. J'en suis certain maintenant, comme la première fois où elle m'a dit :

« Oui. Prends-moi. »

Pendant toutes ces dernières semaines, peut-être ces mois, j'ai ramassé, nuit après nuit, les pages que j'avais écrites sous la lampe et je les ai jetées dans la cuvette des toilettes. Ma table étroite est presque vide, nette, nue, comme un meuble de cellule monacale. Il ne reste, dans un coin, qu'un petit tas de feuillets : les *Sonnets* de Shakespeare écrits à l'intention de mes geôliers. Je pense qu'ils seront furieux en les trouvant, sans comprendre que tout y est résumé. Ils attendent, comme mon avocat, mes « propres mots ». Mais, en tant que comédien, ma fonction a toujours été de donner vie aux mots des autres. Qu'en cet instant précis ce soit Shakespeare me donne un sentiment inestimable de satisfaction.

Théâtral jusqu'au bout, diront-ils. Reste fidèle à toi-même ! Je ne suis plus certain de la différence qui existe entre l'acte et le geste. Finalement, nous étalons tous notre petit répertoire de gestes devant un public invisible ou un miroir. Le seul critère de distinction reste la plus ou moins grande cohérence et la plus ou moins grande qualité de la performance. Histoire de technique. Certains vivent et meurent mieux que d'autres. La même obscurité recouvre tout.

Tout ça reste pour moi un sujet d'émerveillement : cette soudaineté avec laquelle la nuit peut tomber. Nous savons qu'à la fin de chaque jour la nuit tombera ; chaque fois, cependant, elle vient nous surprendre.

Aujourd'hui, le geôlier est venu tard dans l'après-midi. C'est un homme d'âge moyen, chauve, avec des lunettes, un visage bronzé ; une marque sur le front, causée par le port du chapeau ; au-dessus de cette marque, tout est blanc. Je l'imagine aisément le dimanche matin assis sur le banc des anciens. *Son* dentier ne sera jamais emporté par les vagues.

« Tu es assis à quoi faire ? » m'a-t-il demandé d'un ton jovial, ce qui m'a fait comprendre la raison de sa visite.

« Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire. Je ne pense pas, de toute façon, que ça va durer longtemps.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ce n'est pas ce que vous êtes venu m'annoncer ? »

Il a essuyé son front à l'endroit où devait pendre, il y a des années, une mèche rebelle.

« Oui. C'est ça même.

— Quand ?

— Tu verras bien. » Il a enfoncé les mains dans ses poches.

« Demain.

— Tôt ?

— Au lever du soleil. L'heure habituelle.

— Je comprends.

— Ne te tracasse pas avec ça. Tu savais bien que ça devait arriver tôt ou tard.

— C'est vrai.

— On te laisse le temps. » Il a sorti sa pipe et s'est mis à gratter le fourneau. « Je veux dire qu'on te laisse du temps pour que tout soit prêt, etc. Si tu as quelque chose de spécial à demander, demande-le, c'est tout.

— Je serais vraiment heureux s'ils éteignaient l'ampoule cette nuit ; si vous pouviez m'arranger ça. »

Il a secoué la tête, sincèrement désolé : « C'est contre le règlement. Si je pouvais... mais j'aurais des ennuis, tu comprends ? » Il a essayé de retrouver son ton jovial : « Pourquoi tu veux rester dans le noir ?

— J'aime l'obscurité.

— Si tu pouvais le dire à mon fils, mon plus jeune ; il a douze ans de moins que sa sœur. Il a toujours eu peur du noir, depuis sa naissance. Je crois qu'il a été effrayé par le tonnerre ou quelque chose comme ça.

— Moi aussi, une fois, j'ai eu peur du tonnerre. Une nuit à Londres. Je ne crois pas avoir jamais eu aussi peur de ma vie. »

Il a fini par allumer sa pipe. Il a remis l'allumette brûlée dans la boîte.

« Tu as voyagé ? Moi aussi, dans mon temps, j'ai voyagé. J'ai fait Tzaneen-Bloemfontein, cinq cents miles. On dirait pas à me regarder aujourd'hui ? C'est quand ma sœur aînée est morte. La mort en a emporté beaucoup ; y'a que moi qui suis encore vivant. Je pense pas que tu veux parler de la mort et de ces choses-là.

— Ça ne me gêne pas. »

Tout à coup, il a eu l'air pressé :

« Oui, comme je t'ai dit, s'il y a quelque chose que tu veux, tu demandes. On t'enverra un pasteur demain matin.

— Inutile. Si ça ne vous embête pas.

— Tu es catholique ?

— Je ne suis pas croyant. »

Il a retiré la pipe de sa bouche pour la remettre un instant plus tard. « Bien sûr, a-t-il dit pensivement. C'est vrai que vous, les gens de couleur, vous êtes différents de nous. » Je le voyais se débattre pour trouver la bonne formule.

« Mais Notre-Seigneur Jésus, il est mort pour tout le monde, Joseph. Tu dois pas oublier ça. Quand il était sur la croix, il a encore sauvé un des assassins.

— L'autre est allé en enfer.

— Sa façon de faire est différente de la nôtre, tu comprends. C'est pas à nous de juger. » Il a ouvert la porte. « Bon, que tu reçoives un pasteur ou pas, il faudra quand même qu'on te réveille de bonne heure. À cinq heures, y'a un tas de choses à faire, tu sais.

— Bien sûr. Si je peux vous aider, dites-le-moi.

— Non, ça va. On connaît notre boulot. » Il s'est arrêté sur le seuil. « Ah, j'allais oublier : cette nuit, bien sûr, tu peux manger comme un roi. Tu peux demander ce que tu veux.

— J'aimerais du vin rouge, si c'était possible, et une tranche de pain noir.

— Du pain noir ?

— C'est bon pour la digestion. »

Il a ri, s'est rendu compte que sa pipe s'était éteinte et s'est mis à chercher ses allumettes. La porte métallique s'est refermée derrière lui.

Ainsi, c'est pour demain. Après toutes ces nuits, il ne m'en reste plus qu'une. J'étais désolé de l'avoir déçu au sujet du pasteur ou du prêtre. Si le père Mark avait été disponible, j'aurais aimé l'avoir avec moi. Mais c'est peut-être mieux ainsi ; trop de gens s'étaient servis de lui dans le passé. Ç'aurait été quand même bien. Pas de prier ensemble. Mais de parler pour la dernière fois de Jessica, ou de ses parterres de fleurs. Je me demande s'il y a quelqu'un pour les arroser ; ils sont tellement exposés au vent et au soleil.

C'est bien la façon dont arrive ce qui arrive. Je n'ai jamais eu peur de la solitude. Elle était plus difficile à supporter, bien sûr, après la mort de Jessica ; mais elle était nécessaire. Il ne s'agit pas d'être heureux ou pas. En cela, Jerry avait raison : le bonheur n'appartient qu'aux aveugles. Je contemple, cependant, cette obscurité que l'aveugle perçoit si bien et j'y trouve beauté et signification. La nuit est un merveilleux rédempteur. Non, pas de bonheur. Je ne souhaite qu'une chose : rester ouvert, conscient, jusqu'à la fin, de ce qui arrive, en n'excluant rien, en ne refusant rien.

Un homme comme saint Jean de la Croix – il s'est défait de tout ce

qu'il possédait pour être complètement ouvert à tout. Être nu comme nous l'étions à Bain's Kloof ou chaque nuit : voilà ce que nous possédions de plus extraordinaire, ce que nous pouvions nous offrir de plus beau l'un à l'autre, notre dernière liberté, notre seule honnêteté ; cette rencontre de nos corps blanc et noir. C'est parce que nous avons osé être nus que tout était arrivé. Je ne regrette rien – c'est ça l'amour.

Tout sera-t-il donc fini demain ?

Non, ce n'est que le commencement. Pas d'un au-delà, mais d'un ici même : pas pour moi, mais pour les autres. Peut-être. Je n'ai jamais été sûr de pouvoir tenir le coup, et j'ai tenu. Je n'ai trahi personne : ni Jessica, ni Jerry, ni mon histoire. C'est ça le bonheur.

Je ne sais pas s'ils ont arrêté Jerry. Je ne sais même pas ce qu'il fait en ce moment. Ça n'a aucune importance. S'il est libre, il saura que je ne l'ai pas trahi. Il pourra continuer à sa façon. Si c'est par le biais de la violence, sa sincérité l'en purifiera, comme Kaliayev. En cela, nous serons inséparables à jamais. C'est ça la grâce.

Quand ils viendront me chercher demain, je serai réveillé. Je n'ose pas dormir pour cette toute dernière nuit ; elle est trop courte, trop précieuse. *Ô nuit plus désirable que l'aube.* Je veux vivre chaque heure, connaître chaque heure de cette obscurité.

À six heures, ils me feront pénétrer dans le dernier cercle. Puis ils m'enterreront, je pense, puisque personne ne viendra réclamer mon corps. J'aurais aimé contracter une police d'« assurance-funérailles » auprès d'Oom Appie ; ça lui aurait tellement fait plaisir. J'aurais été sûr d'avoir des obsèques décentes. Avec un cercueil, des pleureuses, une couronne de fleurs en plastique, peut-être même une pierre tombale, une petite borne sur la longue route des morts. Mais je n'ai pas profité de l'occasion ; il est trop tard maintenant. Où se trouve la tombe de la petite Léa, où ont-ils enterré les restes déchiquetés d'Adam, où reposent Moïse, Dlamini-Daniel, Rachel, Abraham, David et mon père Jacob ? Aucune de leurs tombes ne porte d'inscription ou de date. Comment oserais-je être si présomptueux ? On doit connaître sa place, disait ma mère – sinon, on voit que son cul.

Ma place est avec elle et avec les autres. Je ne suis pas seul cette nuit ; ils sont tous avec moi ; ils forment une immense haie très noire. Je ne suis pas victime de mon histoire. Ce qui arrive, c'est moi qui l'ai choisi. Je ne subis rien. Je crée, je m'abandonne. Je suis un galet rond et lisse, satisfait de sa chute, poussière qui redevient poussière, fidèle à elle-même.

C'est ça la paix. Pas une paix acquise par renoncement au monde : pas la paix de l'ignorance. J'ai expérimenté ma nuit ; je l'ai explorée ; je l'aime ; elle existe au cœur même de la tempête, immobile, marquée par Jessica – non pas dépendante d'elle, mais librement découverte à travers elle. Cette sérénité, ce sourire, que j'avais déjà reconnu en

Dulpert.

Un jour, nous réussîrions à ouvrir sa grosse valise noire. Nous verrons ce qu'il y a dedans et nous traverserons la ville avec cette valise ouverte jusqu'à District Six, qui sera tel qu'il était autrefois. Une souris se sauvera à travers Oxford Square, poursuivie par les enfants du voisinage, mais ils ne l'attraperont pas ; personne ne l'écrasera sous son talon. Et Gran'ma Grace sera sur son balcon, riant de sa bouche édentée. Oom Sassie lui criera : « Gran'ma Grace, comment sont les tomates ? » Elle répondra : « Les tomates sont mûres et à point ! » Elle nous fera signe de monter dans nos chambres. Les bâtons d'encens brûleront sur la table. Et Dulpert s'assiéra en tailleur sur le lit d'amour et se mettra à psalmodier doucement : « Om. Om. Om. » Une fille sera dans mes bras. Ursula peut-être, Fatima ou Sheila, Beverley ou Annamaria – Hermien peut-être.

Jessica sera dans mes bras, le soir, la nuit, dans l'obscurité familière. Et je lui dirai : « Viens, Petite Miss Muffet, viens mon amour ; sortons dans la nuit, marchons main dans la main, n'aie pas peur, personne n'y fera attention, personne ne nous arrêtera, et les cavaliers mettront pied à terre à la vue des eaux.

« Viens, mon amour. Le monde est ouvert et les lois se sont éparpillées aux quatre vents. Viens, promène-toi avec moi, nue, sur la plage sans fin. Viens, près du trou d'eau dans le sable, laisse-moi te laver, tes épaules, ton adorable petite poitrine, ton dos, ton ventre et tes jambes, laisse-moi goûter du bout de la langue ton ombre secrète – et tu me laveras comme une femme fait la toilette du mort, de tes douces mains, avec amour.

« Puis tu m'enterreras dans le sable et tu planteras une croix entre mes jambes. Ils verront la croix et ils penseront à moi ; elle ne sera pas là pour rien ; personne n'oubliera jamais. » Ils apprendront la nouvelle en rentrant chez eux. Ils feront célébrer un service dans la petite église blanche de la mission et le pasteur lira le faire-part de deuil : « Il a plu au Dieu tout-puissant, dans Sa miséricorde infinie, de rappeler à Lui l'âme de notre bien cher frère Joseph Malan : le Seigneur a donné et le Seigneur a repris. Béni soit le Nom du Seigneur. *Ad majorem Dei gloriam.* »

janvier 1965–avril 1973

L'impression de ce livre
a été réalisée sur les presses
des Imprimeries Aubin
à Poitiers/Ligugé



pour les Éditions Stock

Achevé d'imprimer le 17 septembre 1976
N° d'édition, 3273. – N° d'impression, 9293.

Dépôt légal, 3^e trimestre 1976.

54-05-1984-02

I.S.B.N. 2-234-00299-0

Imprimé en France

* Journaliste, spécialiste des questions africaines, a séjourné plusieurs années en Afrique du Sud. Il est l'auteur d'une étude sur la littérature du continent noir, *l'Afrique des Africains – Inventaire de la négritude* (Le Seuil).

1 L'une des pièces de Fugard : *Ta vue me dérange*, *Hotnot*, a été jouée en 1971 au Théâtre de l'Ouest parisien.

2 *Buchu* : herbe médicinale qui sent très fort.

3 Le patron de la propriété.

4 Claassen : nom de famille usuel en Afrique du Sud.

5 *Sopie* : un petit coup.

6 *Voorhuis* : la grande pièce de la maison.

7 Juges habillés de noir, en tournée locale.

8 Siège du magistrat du district.

9 Colporteur, commis voyageur.

10 Nom qualifiant une femme de couleur.

11 Hommes politiques sud-africains. *Onze* veut dire « notre ».

12 « Oom » signifie « oncle », mais est aussi un terme respectueux pour parler de personnes âgées.

13 La secte africaine des « Israélites » pratiquait, comme son nom l'indique, un culte syncrétique inspiré de l'Ancien Testament. La fusillade de Bulhoek a réellement eu lieu. Jan Smuts était alors Premier ministre. Les Fingoes sont une tribu du groupe xhosa. Les sectes religieuses africaines mêlant croyances traditionnelles et chrétiennes sont très nombreuses en Afrique du Sud.

14 Marque de produit sud-africain.

15 Œuvres complètes de W. Shakespeare, Club français du Livre, 1963. *La Tempête*, trad. de Pierre Leyris.

16 *La Tempête* de W. Shakespeare.

17 Ruisseaux.

18 Gri-gri, substance magique.

19 Jeu chinois semblable au mahjong.

20 Marque de déodorant.

21 Antiseptique.

22 Royal Academy of Dramatic Arts.

- 23 African National Congress.
- 24 Œuvres complètes de W. Shakespeare, Club français du Livre, 1963. *Le Marchand de Venise*, trad. de J. Grosjean.
- 25 Danse typique d'Afrique du Sud.
- 26 Peintre sud-africain.
- 27 Johannesburg.
- 28 Instrument de musique.
- 29 Eau de vie distillée à la maison.
- 30 Johannesburg.
- 31 Slogan des mouvements de libération : « Reviens Afrique ».
- 32 Transvaal-Johannesburg.
- 33 Malais pratiquant (islam), « vieux frère ».
- 34 London School of Economies.
- 35 Marque de cigarettes.
- 36 Boschimans : groupe ethnique d'Afrique du Sud.